This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

CHOIX

DE

SERMONS DE BOSSUET

CHOIX

DE

SERMONS DE BOSSUET

(1653-1691)

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE SUR LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

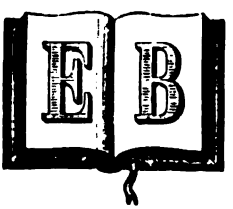
OU SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

A. GAZIER

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS



PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

Vve EUGÈNE BELIN & FILS

RUE DE VAUGIRARD, N° 52

1885

35557.33

~~JHE 14727~~

~~38557,11~~

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de ma griffe sera réputé contrefait.

Eug. Belin

JAN 14 1899

LIBRARY

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE Ve E.-G. BELIN ET FILS.

INTRODUCTION

Les sermons de Bossuet, grâce à une décision récente du Conseil supérieur de l'Instruction publique, sont enfin devenus classiques au même titre que les *Oraisons funèbres* et que le *Discours sur l'histoire universelle*. Mais le nombre de ces sermons est beaucoup trop considérable pour qu'il soit possible de les proposer tous à une étude sérieuse, et il est nécessaire de faire un choix parmi ces chefs-d'œuvre de l'éloquence française. Le beau *Choix de sermons de la jeunesse de Bossuet* que M. Gandar a publié en 1867 s'arrête malheureusement à l'année 1662; il faut aller plus loin, et faire connaître quelques-uns des discours prononcés par Bossuet durant les quarante années qui ont suivi. Élève de M. Gandar, qui avait bien voulu m'associer à ses travaux il y a quinze ans, j'ai cru devoir continuer son œuvre et répondre ainsi au désir que lui-même en avait manifesté plusieurs fois devant moi: j'ai donc songé à faire un choix nouveau entre les deux cents discours que l'évêque de Meaux nous a laissés.

On ne saurait croire combien c'est chose difficile de faire un choix parmi des chefs-d'œuvre, surtout quand il faut resserrer dans un cadre déterminé des discours appartenant à des époques si différentes. Bossuet a prêché pendant un demi-siècle, de 1650 à 1700, à Metz, à Paris, à Meaux; et un éditeur de sermons choisis est obligé de prendre quelques sermons de sa jeunesse, des sermons de son âge mûr, des sermons de son admirable vieillesse. Ce n'est pas tout encore : les divers genres dans lesquels s'est exercé ce prédicateur sublime doivent être tous représentés; il faut donner plusieurs sermons pour l'Avent et pour le Carême, une Passion, un sermon pour le jour de Pâques et pour le jour de Noël, un sermon pour une des fêtes de la Vierge, un sermon de charité, et quelques panégyriques, sans pouvoir sacrifier le sermon pour la profession de M^lle^ de la Vallière et le magnifique sermon sur l'Unité de l'Église. Aussi le choix définitif n'a-t-il pas été fait sans de longues hésitations : tel ou tel discours que l'ont eût aimé à voir figurer dans ce recueil a été sacrifié au dernier moment, et remplacé par un autre dont l'étude

semblait devoir être plus utile. Enfin je me suis décidé à prendre les vingt-trois sermons que l'on va lire, et je les ai disposés en suivant l'ordre chronologique, sans tenir compte de l'ordre liturgique, adopté avant M. Gandar par tous les éditeurs de Bossuet.

On trouvera donc dans ce recueil des sermons qui appartiennent à toutes les époques de la vie de Bossuet prédicateur, et peut-être n'est-il pas inutile de rappeler ici brièvement quelles ont été ces différentes époques :

1° Époque de Metz (1652-1659).
2° Carême des Minimes de la place Royale (1660).
3° Carême des Carmélites du faubourg Saint-Jacques (1661).
4° Carême du Louvre, devant le roi (1662).
5° Avent du Louvre, devant le roi (1665).
6° Carême de Saint-Germain, devant le roi (1666).
7° Avent de Saint-Germain (1669).
8° Sermons prêchés par Bossuet pendant la durée de son précepteurat (1670-1681).
9° Sermons prêchés d'abondance par l'évêque de Meaux, et dont on n'a guère que des plans ou des résumés (1681-1704).

Ce choix fait, et la liste des sermons à publier une fois arrêtée, il fallait prendre un parti : reproduire sans discussion le texte des éditions qui sont réputées les meilleures, c'est-à-dire le texte de M. Gandar, ou à son défaut le texte de M. Lachat, qui a revu les sermons sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale, — ou bien recourir à ces manuscrits que M. Gandar avait cru devoir consulter après M. Lachat. C'est à ce dernier parti que je me suis arrêté, quelle que dût être la difficulté d'un pareil labeur : j'ai revu jusqu'à trois fois sur les manuscrits de la Bibliothèque ou sur les éditions originales tous les discours dont se compose ce recueil. Indispensable pour les sermons publiés par M. Lachat, ce travail de revision minutieuse n'a pas été inutile pour ceux même dont M. Gandar avait établi le texte. J'ai trouvé à glaner derrière M. Gandar, et mon édition sera parfois, dans le détail, assez différente de la sienne. Épuisé par l'excès du travail et miné à son insu par une maladie cruelle qui devait l'emporter à quarante-deux ans, M. Gandar a fait çà et là des fautes de lecture ; quelquefois il a corrigé sans raison suffisante ce qu'il considérait comme des erreurs de ses devanciers ; quelquefois enfin il s'est trompé, soit

en négligeant d'appliquer sa méthode, soit en l'appliquant avec trop de rigueur. Mais il ne faut pas oublier, sous peine d'ingratitude, que si l'on peut ainsi corriger M. Gandar, on le doit à M. Gandar seul; sa méthode est vraiment la bonne, et lui-même n'aurait pas manqué de faire disparaître ces quelques imperfections légères.

Mais ces manuscrits sur lesquels il est nécessaire de revoir les sermons, ce sont des brouillons, et des brouillons dont la lecture est souvent bien pénible. Tantôt l'orateur, emporté par la fougue d'une éloquence toute juvénile, a pris du papier de grand format, et ses pages sont écrites du haut en bas, sans marge aucune; tantôt au contraire, maître de sa parole mais sévère pour lui-même jusqu'à l'injustice, il a plié en deux une feuille de petite dimension et couvert la marge de ratures, de corrections, d'additions, de renvois de toute sorte.

Il n'est pas toujours facile à un éditeur de se reconnaître au milieu de ces transformations successives d'une même pensée, et l'on est amené à se demander, comme l'a fait naguère un critique très distingué, quelle est la forme à laquelle se serait arrêté Bossuet, s'il avait relu ses brouillons en vue d'une publication. Dans une remarquable *Introduction* qu'il a fait paraître, il y a quelques mois, en attendant une édition qu'il prépare, M. Ferdinand Brunetière est allé jusqu'à dire : « Il n'est pas un sermon de Bossuet dont on puisse véritablement répondre. » Il a même ajouté que lui, éditeur des sermons, n'avait pas cru devoir recourir aux manuscrits, parce que les manuscrits induisent en erreur, et que d'ailleurs les œuvres imprimées de Bossuet permettent quelquefois de corriger ses brouillons [1]. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question et de répondre à M. Brunetière que les œuvres imprimées de Bossuet, c'est-à-dire les *Élévations*, les *Méditations* et la *Politique* ne fourniraient pas vingt pages de corrections pour les deux cents sermons que nous possédons; mais puisque M. Brunetière reproche aux éditeurs de Bossuet d'avoir suivi les « méthodes à la mode, » et d'avoir « déchiffré des variantes » dans son texte, il est bon de s'expliquer sur la nature de ces variantes et sur les principes qui ont présidé, ici comme dans le recueil de M. Gandar, à la constitution du texte.

Nous sommes obligés de publier les sermons de Bossuet

1. « Établissons, à propos de Bossuet, deux points : d'abord que les manuscrits induisent fréquemment en erreur, et ensuite que les imprimés, quelquefois, donnent à qui sait lire les moyens de corriger les autographes eux-mêmes. » F. Brunetière : *Les Sermons de Bossuet.* (*Revue politique et littéraire* du 16 juillet 1881.)

d'après des brouillons, et il arrive fréquemment que nous avons sous les yeux deux ou même trois expressions différentes de sa pensée : l'une dans le texte, les autres à la marge ou en surcharge entre les lignes. Comment faire, puisque ces superpositions ne sauraient être considérées comme de simples corrections? Prenons un exemple entre cent : Bossuet parlant de Montaigne, dans son magnifique sermon pour la Fête de tous les saints (v. p. 472), l'apostrophe en ces termes : « Mais dites-moi, subtil philosophe qui vous riez si *éloquemment*, *galamment*, *finement* de l'homme, etc. » Le premier de ces trois adverbes est dans le texte; les deux autres sont à la marge; quel parti prendra un éditeur en présence de ces trois mots dont aucun n'est condamné? N'est-on pas en droit de dire que l'orateur les a écrits tous les trois parce qu'il se réservait de choisir en chaire celui qui répondrait le mieux à l'inspiration du moment? Tel était l'avis de M. Gandar, et l'on ne saurait dire que cette hypothèse, car c'est une hypothèse, soit dénuée de fondement [1]. Bossuet barre ou souligne ordinairement ce qu'il condamne, on n'est donc pas autorisé à dire qu'il a condamné ce qui n'est ni barré ni souligné. Aussi le devoir de l'éditeur est-il tout tracé : il introduira dans le texte le mot *finement*, que Bossuet a écrit le dernier, et les deux autres, conservés au bas de la page, deviendront ce qu'on appelle des *variantes* : le mot *éloquemment*, que Bossuet avait écrit d'abord, venant après l'autre, précisément parce qu'il a été écrit le premier.

L'étude de ces variantes peut même présenter un intérêt très vif; de la sorte, on est admis pour ainsi dire dans la confidence de Bossuet; on est autorisé à lire pardessus son épaule pendant qu'il écrit; on se rend compte de ses moindres hésitations; on le suit à la recherche du mot juste, lui dont la qualité maîtresse est précisément une justesse d'expression désespérante.

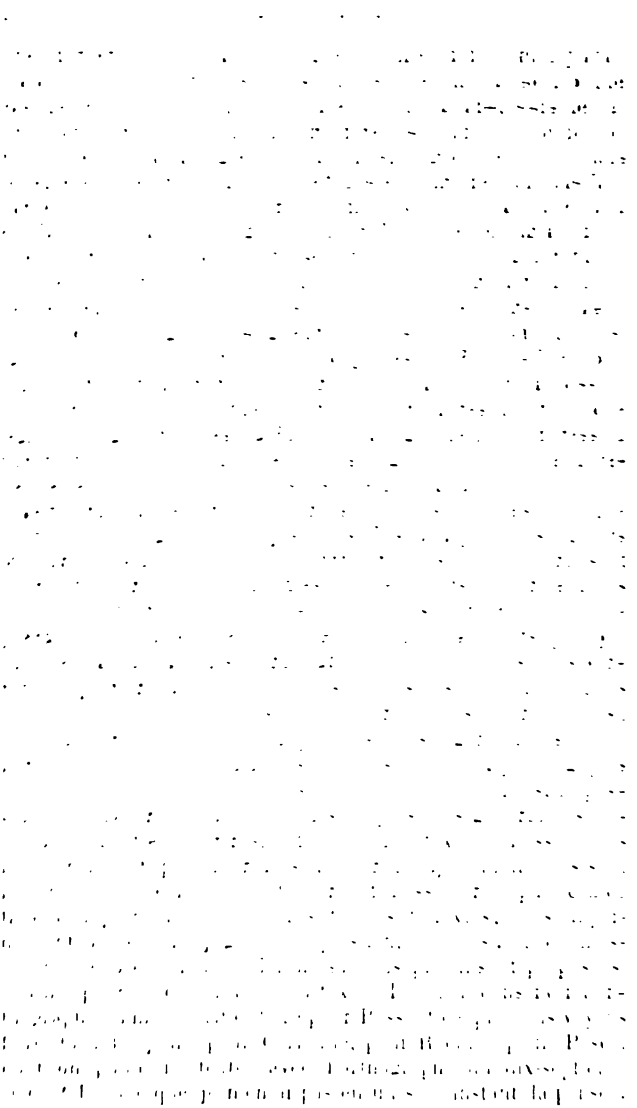
Il ne s'agit donc pas de s'attacher à trouver ce que M. Brunetière appelle « le dernier état de la pensée de Bossuet; » il ne peut être question de publier un sermon de 1666, par exemple le sermon sur la *Justice*, en donnant à quelques-unes de ses phrases la forme que leur a donnée Bossuet en 1701, lorsqu'il les a fait entrer, en les modifiant un peu, dans sa *Politique sacrée*. Loin de là, il faut à mon sens, conserver scrupuleusement le

1. « Souvent, et bien qu'il préférât l'une ou l'autre des expressions qui s'étaient présentées à son esprit, Bossuet ne gardait sans en effacer aucune, inscrivant ainsi en réserve un choix de synonymes qui pouvait servir la liberté de l'improvisation. » Gandar, *Choix de Sermons*, Avertissement.

texte de 1666. Je n'y ai pas manqué, et j'ai cru devoir pousser le scrupule plus loin que ne l'avait fait M. Gandar. Ainsi le sermon *sur la Prédication*, (v. p. 172), a été prêché deux fois par Bossuet, en 1661 et en 1666. M. Gandar, publiant le texte de 1661, a introduit dans ce texte, sauf à prévenir chaque fois son lecteur par un signe de convention, beaucoup de corrections et d'additions de 1666. Mais il s'est vu obligé d'en rejeter d'autres, sous le titre de *Complément des variantes*, tout à la fin du sermon. Qu'en résulte-t-il? Quand on lit ce sermon dans l'édition Gandar, on n'a dans leur intégrité ni le texte primitif, ni le texte revu et corrigé. M. Gandar sentait si bien l'inconvénient de ce procédé qu'il souhaitait que l'on pût « restituer dans son intégrité le texte de 1661. » C'est précisément ce que je me suis efforcé de faire : je n'ai tenu aucun compte des additions et corrections de 1666; je ne les ai même pas signalées en note; et si l'on est curieux de voir comment Bossuet, à cinq années de distance, corrigeait, ou pour mieux dire modifiait sa pensée, (car il était de ceux qui ne savent pas se recopier sans faire de grands changements), on n'a qu'à lire ce sermon dans l'édition Gandar.

Pour le sermon sur l'*Honneur du monde*, j'ai procédé de la même manière ; mais au lieu de mêler, comme l'a fait M. Gandar, le texte de 1660 à celui de 1665, j'ai donné la préférence au premier sermon, prêché devant le grand Condé, et j'ai mis en note les additions ou corrections de 1665. Il y a enfin trois rédactions différentes du sermon sur l'*Ambition* (1661, 1662, 1666) : celle de 1662 seule est complète, je la donne sans tenir compte des autres, pour lesquelles je renvoie encore au texte de M. Gandar.

Il s'agit en somme, ne l'oublions pas, de publier les sermons de Bossuet sur des brouillons, et puisque ces brouillons, comme ceux de Pascal, se sont imposés depuis plus de cent ans à l'admiration du monde lettré, le devoir de l'éditeur se réduit à les publier aussi fidèlement que possible. Je me suis donc cru obligé de relever toutes les variantes, et j'ai dû, après avoir établi le texte, donner en note, au bas des pages, les raisons qui m'ont déterminé à l'établir de telle ou telle manière, contrairement aux éditeurs précédents. Par exemple, dans le sermon sur l'*Honneur du monde* (p. 161), je lis : « Ma surprise est bientôt cessée après que j'ai *médité*, (VAR. après que j'ai *vu*, etc. » Or on lit dans toutes les éditions, même dans l'édition Gandar : « Après que j'ai *eu médité* » ; n'est-il pas nécessaire de fournir



et que je n'ai pas même voulu conserver aux imparfaits la forme archaïque en *oi* que conservent souvent les éditeurs. La raison est que l'orthographe de Bossuet est bien la plus capricieuse, souvent même la plus étrange qu'on se puisse rencontrer. Et pourtant ce grand homme se préoccupait, même en jetant rapidement sur le papier les idées qui s'offraient en foule à son esprit, de donner aux mots la forme qu'exigeait alors la grammaire. Après avoir écrit : *Les bibliotèques, ses proportion, toi seule nous convains, toi seule nous fait, ne va pas*, etc., il avait des scrupules; il se corrigeait, et voici comment : *Les bibliothèques, ses proportions, toy seule nous convaines, toy seule nous fais, ne vas pas*, etc. Bossuet a même appris l'orthographe vers l'âge de quarante ans; après avoir dans les sermons de sa jeunesse écrit *le tans* (le temps), il a pris l'habitude d'écrire *le tems*, et ainsi pour beaucoup d'autres mots. Cependant on ne saurait croire combien sa façon d'écrire les mots les plus ordinaires est parfois bizarre; pour montrer qu'il était impossible de tenir compte de l'orthographe des manuscrits je crois devoir donner un spécimen de cette orthographe :

Sermon sur la loi de Dieu (1653-1656) : Hipocondriaque; aspec, amitiez, foles, dépanse, parêtra, aprandre, nous conessons, vous navigez, profète, ils quadrent, cadance, compaignie, toute à l'heure; les hommes ayans perdus les principes; je ne me rons pas l'etomac; adrettement, les faire ceder au tans et aux occurances présantes; example; c'est avoir la sciance du monde et savoir; qui nous a laissées les paroles; sont de conséquances; uiolans, etc.

Sermon sur l'éminente dignité des pauvres (1659) : Ausmosne; pleindre; gaigner; temps; exemple; entendre — atandons, tandre; montaigne misterieuse, etc. — Il y a déjà progrès ou changement, la diphthongue *an* est plus rarement employée au lieu de *en*.

Sermon pour la Toussaint (1669) : augmante; contreints; a peine croije; folement, contant, guarentir, anchre, navige; atantions, adiouster; qui meine — où menez-vous; corp; pront, etc.

Sermon pour le jour de Pâques (1681). L'orthographe de ce sermon est celle que Bossuet a enseignée au dauphin durant dix ans : compaigne, emeu, loix; estoit mesme touiours; adjoutions; l'aigneau; goustez — gouttant; je noi; j'entens; qu'il ressuscitast; progez; attention, seutence — pante, consistence, panchant; derenauant; ureiment — uraiment deux lignes plus bas; voici la règle de saint Paul, reigle infaillible, règle inuariable; quarente; os desseichez; squelette decharnée, etc. »

puisse vérifier, et admirer le plus ordinairement la beauté des traductions. Facile quand il s'agit de la Bible, ce travail de transcription est souvent rebutant quand il s'agit des Pères, quand il faut aller chercher, avec de mauvais index, un passage perdu dans un ouvrage en vingt volumes in-folio, dans saint Chrysostome par exemple. Je ne me suis dispensé de ce travail que pour le sermon sur l'Unité de l'Église. Bossuet l'a imprimé lui-même; je le donne sur l'édition originale, en complétant, grâce à Déforis, les indications de textes, mais il m'a semblé inutile de citer les capitulaires de Charlemagne et les lettres des papes alors que Bossuet n'avait pas jugé à propos de le faire lui-même.

En voilà assez, sans doute, pour montrer que cette édition nouvelle des sermons de Bossuet a été préparée avec le plus grand soin, comme il convient quand on publie les œuvres d'un pareil génie; on pourra voir, en lisant ces vingt-trois sermons à la suite l'un de l'autre comment le prédicateur de Metz est devenu à force de travail, à force de sévérité pour lui-même, l'orateur incomparable que l'on sait, celui que M. Villemain appelait avec raison « le plus éloquent des hommes; » on verra aussi, pour l'honneur de l'humanité, que Bossuet est bien ce que demandait Cicéron : *vir bonus dicendi peritus*; on pourra se convaincre que cet homme profondément honnête a été calomnié par Joseph de Maistre et par d'autres encore; on s'apercevra sans peine qu'il a parlé souvent en faveur du pauvre, et qu'il a su dire aux grands de la terre de courageuses vérités.

Cette introduction ne serait pas complète si l'on ne trouvait ici une histoire très abrégée des sermons de Bossuet; cette histoire est nécessaire pour bien établir la valeur des différentes éditions qui ont précédé celle-ci.

Les Sermons de Bossuet, comme les *Pensées* de Pascal, sont une œuvre posthume; comme les *Pensées* on a dû les publier sur des brouillons; on leur a fait subir, comme aux *Pensées*, des altérations plus ou moins profondes; et c'est de nos jours seulement, après l'apparition du beau rapport de M. Cousin sur les *Pensées*, que l'on s'est décidé à revoir sur les mss. autographes le texte des sermons. Bossuet ne comprenait pas qu'on se fît imprimer pour le plaisir de devenir auteur; il n'a donné ses oraisons funèbres que par obéissance, et l'une d'elles, l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche, paraît à jamais perdue. Il n'a pas songé un seul instant à publier ses sermons, et il n'a rien fait qui pût fa-

Déforis leur chef. « J'aurai fixé dit-il, la juste mesure de ce que » nous devons à Déforis quand j'aurai dit que, depuis la mort » de Bossuet, plus de soixante années s'étaient écoulées sans » qu'on eût imprimé un seul de ses discours, que les cinq volumes » publiés en 1772, 1778 et 1788 en contiennent près de deux » cents dont une centaine sont des chefs-d'œuvre et que, depuis » quatre-vingts ans, toutes les recherches de la critique n'ont » pas grossi ce recueil d'un seul discours complet[1]. »

Mais Déforis a eu le tort de publier les sermons de Bossuet comme le P. Bretonneau a publié ceux de Bourdaloue, dont les originaux sont perdus. Il a cru devoir terminer les phrases inachevées, rattacher les uns aux autres les fragments épars, coudre ensemble des sermons prêchés à différentes époques. C'était la manie des éditeurs du dix-huitième siècle : on ne se contentait plus alors, comme au temps de Boileau, de traduire le français d'Amyot, on rajeunissait saint François de Sales, on mutilait Corneille et Mme de Sévigné, on prenait avec les textes les libertés les plus inconcevables. C'eût été bien autre chose encore si Déforis avait consenti à subir les exigences de l'abbé Maury, qui voulait faire « un triage et des retranchements, » qui réclamait « contre le superstitieux aveuglement avec lequel Déforis avait copié et publié sans discernement et sans goût la totalité des sermons. — Le bénédictin s'obstina, il soutint même contre son libraire Boudet un procès qu'il gagna[2], et la postérité lui sait gré de son courageux dévouement; il tira les manuscrits de l'effroyable pêle-mêle où les avait laissés l'évêque de Troyes, il sut lire ce que d'autres auraient rejeté comme indéchiffrable ; il vérifia toutes les citations de Bossuet, retrouva au prix des plus grands efforts celles dont la place n'était pas indiquée, et rectifia bien des erreurs commises par Bossuet lui-même. Quand un éditeur a compris ses devoirs de cette manière, il a droit au respect, et M. Gandar a eu raison de venger Déforis des critiques injustes, parfois même des injures grossières de nos contemporains, de M. Lachat surtout, dernier éditeur de Bossuet. M. Lachat n'aurait rien pu faire sans Déforis, et il n'a pas craint de le traiter à tout propos d'une manière indigne.

1. Gandar, *Bossuet orateur*, Introduction, p. IX.

2. On a imprimé, en 1778, un très curieux *Mémoire* pour Déforis contre Boudet, on y voit que c'est M. de S[illegible] qui engagea Déforis à [illegible] l'édition des œuvres de Bossuet. [illegible] à son imprimeur pour être adressée à Déforis, on y lit ces mots : « Nous ne voulons plus de vos [illegible] de vos épreuves, ni de [illegible] » Il y aurait à faire un *H[illegible]* [illegible] *B[illegible]* qui pourrait être bien intéressante.

Il n'en reste pas moins vrai qu'il y avait beaucoup à faire après Déforis et ses collaborateurs; il fallait établir à nouveau le texte des sermons qui avait été reproduit sans contrôle par les éditeurs de Versailles; il fallait surtout, chose plus difficile, retrouver la date précise de chacun de ces discours. L'abbé Vaillant, auteur d'une thèse qui eut en 1850 un certain retentissement, a ouvert résolûment la voie; il est mort, hélas! à la fleur de l'âge; mais aussitôt le savant M. Floquet s'est mis à l'œuvre, et nous connaissons, grâce à lui, la date des sermons les plus importants.

C'est alors que M. Lachat entreprit de publier les œuvres de Bossuet « purgées des interpolations et rendues à leur intégrité.» Averti par l'abbé Vaillant, et guidé par les travaux de M Floquet, qu'il a affecté de ne pas citer, M. Lachat eut recours aux manuscrits de la Bibliothèque nationale; il donna en 1862 un texte des sermons qui est évidemment bien meilleur que celui des Bénédictins. Mais l'édition Lachat ne saurait être considérée comme définitive. Soit précipitation, soit légèreté, cet éditeur si sévère pour ses devanciers, « cet impitoyable redresseur de torts, » comme l'appelle M. Gandar, a laissé échapper bien des fautes. Là où les Bénédictins avaient bien lu, il lit mal; souvent il prend les variantes pour le texte, et réciproquement; il rejette au bas des pages sous la rubrique *note marginale*, des phrases entières dont Bossuet avait indiqué la place par des renvois, il commet enfin des fautes telles qu'on ne saurait lui accorder les éloges pompeux qu'il a pris soin de se décerner lui-même.

Enfin M. Gandar a entrepris, pour quelques sermons de la jeunesse, le travail dont ses devanciers lui avaient laissé la peine et l'honneur; on a pu voir au commencement de cette introduction, ce qu'il faut penser de sa belle édition. Celle que je présente aujourd'hui au public n'est à vrai dire qu'une continuation du travail de M. Gandar; je dédie à sa mémoire cette œuvre de patience, et je m'estimerais heureux si l'on croyait pouvoir lui donner place, à côté de l'édition Gandar, dans le pupitre des rhétoriciens, et aussi dans les bibliothèques sérieuses.

A. GAZIER

CHOIX

DE

SERMONS DE BOSSUET

I

SERMON SUR LA LOI DE DIEU

PRÊCHÉ A METZ, ENTRE LES ANNÉES 1653 ET 1656

(DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME[1])

Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua[2].

J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos témoignages. (Ps. CXVIII, 59.)

Puisque la licence effrénée tient maintenant ses grands jours; puisque, en haine de la pénitence que nous allons bientôt commencer, le diable s'efforce de noircir ces jours par l'infamie de tant d'excessives débauches, c'est une institution sainte et salutaire de les sanctifier, autant que nous le pourrons[3], par des prières publiques et par la parole divine[4]. Mais comme, durant ce temps, les hommes ensevelis dans la bonne chère (a) semblent avoir oublié qu'ils sont faits à l'image de Dieu (b), puisqu'ils égalent leur félicité à celle des bêtes brutes, j'ai cru que je ferais une chose fort profitable à votre salut, si je vous représentais aujourd'hui avec le prophète David les vrais devoirs de la vie humaine. C'est pourquoi j'ai choisi ce verset du psaume CXVIII,

Var. : (a) [illegible] — (b) De leur créateur.

1. [illegible]

2. [illegible]

3. [illegible]

4. [illegible]

d'après des brouillons, et il arrive fréquemment que nous avons sous les yeux deux ou même trois expressions différentes de sa pensée : l'une dans le texte, les autres à la marge ou en surcharge entre les lignes. Comment faire, puisque ces superpositions ne sauraient être considérées comme de simples corrections? Prenons un exemple entre cent : Bossuet parlant de Montaigne, dans son magnifique sermon pour la Fête de tous les saints (v. p. 472), l'apostrophe en ces termes : « Mais dites-moi, subtil philosophe qui vous riez si *éloquemment*, *galamment*, *finement* de l'homme, etc. » Le premier de ces trois adverbes est dans le texte; les deux autres sont à la marge; quel parti prendra un éditeur en présence de ces trois mots dont aucun n'est condamné? N'est-on pas en droit de dire que l'orateur les a écrits tous les trois parce qu'il se réservait de choisir en chaire celui qui répondrait le mieux à l'inspiration du moment? Tel était l'avis de M. Gandar, et l'on ne saurait dire que cette hypothèse, car c'est une hypothèse, soit dénuée de fondement [1]. Bossuet barre ou souligne ordinairement ce qu'il condamne, on n'est donc pas autorisé à dire qu'il a condamné ce qui n'est ni barré ni souligné. Aussi le devoir de l'éditeur est-il tout tracé : il introduira dans le texte le mot *finement*, que Bossuet a écrit le dernier, et les deux autres, conservés au bas de la page, deviendront ce qu'on appelle des *variantes;* le mot *éloquemment*, que Bossuet avait écrit d'abord, venant après l'autre, précisément parce qu'il a été écrit le premier.

L'étude de ces variantes peut même présenter un intérêt très vif; de la sorte, on est admis pour ainsi dire dans la confidence de Bossuet; on est autorisé à lire pardessus son épaule pendant qu'il écrit; on se rend compte de ses moindres hésitations; on le suit à la recherche du mot juste, lui dont la qualité maîtresse est précisément une justesse d'expression désespérante.

Il ne s'agit donc pas de s'attacher à trouver ce que M. Brunetière appelle « le dernier état de la pensée de Bossuet; » il ne peut être question de publier un sermon de 1666, par exemple le sermon sur la *Justice*, en donnant à quelques-unes de ses phrases la forme que leur a donnée Bossuet en 1701, lorsqu'il les a fait entrer, en les modifiant un peu, dans sa *Politique sacrée*. Loin de là, il faut à mon sens, conserver scrupuleusement le

1. « Souvent, et bien qu'il préférât l'une ou l'autre [des expressions qui s'étaient présentées à son esprit], Bossuet les gardait sans en effacer aucune, mettant ainsi en réserve un choix de synonymes qui pouvait servir la liberté de l'improvisation. » GANDAR, *Choix de Sermons*, Avertissement.

texte de 1666. Je n'y ai pas manqué, et j'ai cru devoir pousser le scrupule plus loin que ne l'avait fait M. Gandar. Ainsi le sermon *sur la Prédication*, (v. p. 172), a été prêché deux fois par Bossuet, en 1661 et en 1666. M. Gandar, publiant le texte de 1661, a introduit dans ce texte, sauf à prévenir chaque fois son lecteur par un signe de convention, beaucoup de corrections et d'additions de 1666. Mais il s'est vu obligé d'en rejeter d'autres, sous le titre de *Complément des variantes*, tout à la fin du sermon. Qu'en résulte-t-il? Quand on lit ce sermon dans l'édition Gandar, on n'a dans leur intégrité ni le texte primitif, ni le texte revu et corrigé. M. Gandar sentait si bien l'inconvénient de ce procédé qu'il souhaitait que l'on pût « restituer dans son intégrité le texte de 1661. » C'est précisément ce que je me suis efforcé de faire : je n'ai tenu aucun compte des additions et corrections de 1666; je ne les ai même pas signalées en note; et si l'on est curieux de voir comment Bossuet, à cinq années de distance, corrigeait, ou pour mieux dire modifiait sa pensée, (car il était de ceux qui ne savent pas se recopier sans faire de grands changements), on n'a qu'à lire ce sermon dans l'édition Gandar.

Pour le sermon sur l'*Honneur du monde*, j'ai procédé de la même manière ; mais au lieu de mêler, comme l'a fait M. Gandar, le texte de 1660 à celui de 1665, j'ai donné la préférence au premier sermon, prêché devant le grand Condé, et j'ai mis en note les additions ou corrections de 1665. Il y a enfin trois rédactions différentes du sermon sur l'*Ambition* (1661, 1662, 1666) : celle de 1662 seule est complète, je la donne sans tenir compte des autres, pour lesquelles je renvoie encore au texte de M. Gandar.

Il s'agit en somme, ne l'oublions pas, de publier les sermons de Bossuet sur des brouillons, et puisque ces brouillons, comme ceux de Pascal, se sont imposés depuis plus de cent ans à l'admiration du monde lettré, le devoir de l'éditeur se réduit à les publier aussi fidèlement que possible. Je me suis donc cru obligé de relever toutes les variantes, et j'ai dû, après avoir établi le texte, donner en note, au bas des pages, les raisons qui m'ont déterminé à l'établir de telle ou telle manière, contrairement aux éditeurs précédents. Par exemple, dans le sermon sur l'*Honneur du monde* (p. 161), je lis : « Ma surprise est bientôt cessée après que j'ai *médité*, (VAR. après que j'ai *su*), etc. » Or on lit dans toutes les éditions, même dans l'édition Gandar : « Après que j'ai *eu médité* » ; n'est-il pas nécessaire de fournir

quelques explications à ce sujet, et de dire en note qu'il y avait d'abord : « Ma surprise est cessée après que j'ai *seu* (sic), » que Bossuet cherchant le mot juste a écrit *médité* au-dessus de *su*, qu'il faut par conséquent choisir entre ces deux mots ou plutôt, conformément à la règle des variantes, introduire *médité* dans le texte et rejeter *su* en variante? Les éditeurs ne l'ont pas fait, parce qu'ils ont mal lu le texte du manuscrit; il y a *seu* et non *eu*. Cette note a l'avantage de faire réfléchir le lecteur attentif; elle lui prouve que Bossuet ne se contentait pas de *savoir* que le monde se connaît mal en vertu; il croyait devoir faire de cette vérité d'expérience l'objet de ses *méditations*. Ailleurs, (p. 344), je lis : « ...au légitime seigneur, qui est *Dieu* (VAR. qui est *la raison*). Les éditeurs ont lu : « Qui est la *Raison-Dieu;* » il faut donc bien avertir le lecteur que l'on a fait dire à Bossuet une véritable sottise, que le prédicateur, après avoir dit « le légitime seigneur qui est *la Raison*, » a jugé que cette expression purement philosophique n'était pas digne de la chaire chrétienne, et qu'il a, d'instinct, substitué *Dieu* à *la Raison*.

Je ne crois pas devoir multiplier les exemples, et il me semble que les notes philologiques sont justifiées ainsi aux yeux des lecteurs sérieux, les seuls qui se laissent arrêter en lisant ou qui relisent pour consulter les notes. Il en est de même lorsqu'on relève des fautes de lecture comme celle-ci : » Jamais votre *État* ne *manquera* » (*Sermon pour le jour de Pâques*, p. 534), alors qu'il y a dans le texte : « Jamais votre *état* ne *changera*, nous vous verrons toujours roi..., etc. », ou des confusions du texte avec les variantes, ou des omissions ou au contraire des interpolations; l'éditeur serait évidemment répréhensible s'il gardait le silence. Il résulte de ces accumulations de notes purement philologiques un inconvénient fâcheux; mais cet inconvénient, il est impossible de l'éviter. Quand les efforts de plusieurs générations d'éditeurs auront eu pour résultat d'établir le texte de Bossuet, ces notes n'auront plus leur raison d'être; aujourd'hui elles sont indispensables, car elles ont pour but d'associer le public à ce travail toujours si délicat des restitutions de textes; elles lui permettent de se faire juge de la question, de choisir en connaissance de cause entre les différentes leçons qui lui sont proposées.

Voilà pour la constitution du texte. Fallait-il conserver l'orthographe du manuscrit et faire pour Bossuet ce que nous voyons faire tous les jours pour Corneille, pour Racine, pour Pascal dont on publie les textes avec l'orthographe du dix-septième siècle? J'avoue que je n'en ai pas eu un seul instant la pensée,

et que je n'ai pas même voulu conserver aux imparfaits la forme archaïque en *oi* que conservent souvent les éditeurs. La raison est que l'orthographe de Bossuet est bien la plus capricieuse, souvent même la plus étrange qui se puisse rencontrer. Et pourtant ce grand homme se préoccupait, même en jetant rapidement sur le papier les idées qui s'offraient en foule à son esprit, de donner aux mots la forme qu'exigeait alors la grammaire. Après avoir écrit : *Les bibliotèques, ses proportion, toi seule nous convains, toi seule nous fait, ne va pas*, etc., il avait des scrupules; il se corrigeait, et voici comment : *Les bibliothèques, ses proportions, toy seule nous convaincs, toy seule nous fais, ne vas pas*, etc. Bossuet a même appris l'orthographe vers l'âge de quarante ans; après avoir dans les sermons de sa jeunesse écrit *le tans* (le temps), il a pris l'habitude d'écrire *le tems*, et ainsi pour beaucoup d'autres mots. Cependant on ne saurait croire combien sa façon d'écrire les mots les plus ordinaires est parfois bizarre; pour montrer qu'il était impossible de tenir compte de l'orthographe des manuscrits je crois devoir donner un spécimen de cette orthographe :

Sermon sur la loi de Dieu (1653-1656) : Hipocondriaque; aspec, amitiez, foles, dépanse, parêtre, aprandre, nous confessons, vous navigez, profète, ils quadrent, cadance, compaignie, toute à l'heure; les hommes ayans perdus les principes; je ne me rons pas l'etomac; adrettement, les faire ceder au tans et aux occurances présantes; example; c'est avoir la sciance du monde et savoir; qui nous a laissées les paroles; sont de conséquances; uiolans, etc.

Sermon sur l'éminente dignité des pauvres (1659) : Ausmosne; pleindre; gaigner; temps; exemple; entendre — atandons, tandre; montaigne misterieuse, etc. — Il y a déjà progrès ou changement, la diphthongue *an* est plus rarement employée au lieu de *en*.

Sermon pour la Toussaint (1669) : augmante; contreints; a peine croije; folement, contant, guarentir, anchre, navige; atantions, adiouster; qui meine — où menez-vous; corp; pront, etc.

Sermon pour le jour de Pâques (1681). L'orthographe de ce sermon est celle que Bossuet a enseignée au dauphin durant dix ans : compaigne, emeu, loix; estoit mesme touiours; adjouttons; l'aigneau; goustez — gouttant; je uoi; j'entens; qu'il ressuscitast; progez; attention, sentence — pante, consistence, panchant; derenauant; ureiment — uraiment deux lignes plus bas; voici la règle de saint Paul, reigle infaillible, règle inuariable; quarente; os desseichez; squelette décharnée, etc. »

C'est, on peut s'en convaincre, le mépris le plus absolu de l'orthographe telle que notre siècle la comprend. Voici, pour compléter ces exemples, un spécimen des *Sommaires* que Bossuet a faits, vers 1662, en relisant les sermons de sa jeunesse; je n'ai pas donné ces sommaires parce qu'ils n'indiquent pas en général le plan du sermon; ils n'étaient destinés dans la pensée de Bossuet qu'à rendre plus facile la recherche des idées générales, des lieux communs.

COGITAUI UIAS MEAS.

Diusite (*diversité*) dactions parmi les hommes. aaux (*animaux*) plus uniformes. occupations seruiles ou uaines ou foles ou criminelles 3 (p. 3 du manuscrit).

Un guide pour mes erreurs, une reigle pour mes desordres, un repos pour mes inconstances.

Ignorance humaine. nous ne scauons ce qui nous est propre, 7, 8, 9, 10, 11, etc.

Csilium (*consilium*) meum ustificoes (*justificationes*) tuæ. illectum (*intellectum*), dat paruulis. Sup. senes illexi (*intellexi*), 13, 14, 15.

Hazard conduit les affaires. 17.

Aller à J.-C. pour etre enseignez, 20.

Ordinae (*ordinatione*) tua pseuerat (*perseverat*) dies. Nisi qd (*quod*) lex tua. beau d'être gouverné par la sagesse de Dieu. 28, 29.

Trouble de la uie. esperance trompeuse, repos en Dieu, 35.

Carnaual, 37, 38.

Quant à la ponctuation, elle n'est pas moins capricieuse que l'orthographe, et il n'y a pas un éditeur qui consentît à reproduire celle du manuscrit. Il est donc nécessaire de prendre avec le texte de ces manuscrits des libertés grandes, et dans ces conditions le plus simple était évidemment d'imprimer avec l'orthographe moderne; ceux qui me reprocheraient de les fatiguer en les renvoyant par des lettres ou par des chiffres aux variantes ou aux notes qui se trouvent au bas des pages me sauront gré, je l'espère, de leur avoir épargné ainsi un autre genre de fatigue.

Je n'ai pas voulu non plus faire étalage d'érudition à propos de la chronologie des sermons; je me contente de donner la date de chacun d'eux, et quand je l'ignore j'avoue ingénuement mon ignorance. Il est un genre de notes que j'ai cru ne pas devoir négliger, et l'on ne saurait croire à quelles recherches j'ai été parfois entraîné pour placer au bas d'une page une note que bien peu de personnes consulteront. Bossuet traduit souvent ou l'Écriture ou les Pères; mais rarement il cite les textes qu'il traduit. Je me suis fait un devoir de les transcrire, afin que l'on

puisse vérifier, et admirer le plus ordinairement la beauté des traductions. Facile quand il s'agit de la Bible, ce travail de transcription est souvent rebutant quand il s'agit des Pères, quand il faut aller chercher, avec de mauvais index, un passage perdu dans un ouvrage en vingt volumes in-folio, dans saint Chrysostome par exemple. Je ne me suis dispensé de ce travail que pour le sermon sur l'Unité de l'Église. Bossuet l'a imprimé lui-même; je le donne sur l'édition originale, en complétant, grâce à Déforis, les indications de textes, mais il m'a semblé inutile de citer les capitulaires de Charlemagne et les lettres des papes alors que Bossuet n'avait pas jugé à propos de le faire lui-même.

En voilà assez, sans doute, pour montrer que cette édition nouvelle des sermons de Bossuet a été préparée avec le plus grand soin, comme il convient quand on publie les œuvres d'un pareil génie; on pourra voir, en lisant ces vingt-trois sermons à la suite l'un de l'autre comment le prédicateur de Metz est devenu à force de travail, à force de sévérité pour lui-même, l'orateur incomparable que l'on sait, celui que M. Villemain appelait avec raison « le plus éloquent des hommes; » on verra aussi, pour l'honneur de l'humanité, que Bossuet est bien ce que demandait Cicéron : *vir bonus dicendi peritus*; on pourra se convaincre que cet homme profondément honnête a été calomnié par Joseph de Maistre et par d'autres encore; on s'apercevra sans peine qu'il a parlé souvent en faveur du pauvre, et qu'il a su dire aux grands de la terre de courageuses vérités.

Cette introduction ne serait pas complète si l'on ne trouvait ici une histoire très abrégée des sermons de Bossuet; cette histoire est nécessaire pour bien établir la valeur des différentes éditions qui ont précédé celle-ci.

Les Sermons de Bossuet, comme les *Pensées* de Pascal, sont une œuvre posthume; comme les *Pensées* on a dû les publier sur des brouillons; on leur a fait subir, comme aux *Pensées*, des altérations plus ou moins profondes; et c'est de nos jours seulement, après l'apparition du beau rapport de M. Cousin sur les *Pensées*, que l'on s'est décidé à revoir sur les ms. autographes le texte des sermons. Bossuet ne comprenait pas qu'on se fît imprimer pour le plaisir de devenir auteur; il n'a donné ses oraisons funèbres que par obéissance, et l'une d'elles, l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche, paraît à jamais perdue. Il n'a pas songé un seul instant à publier ses sermons, et il n'a rien fait qui pût fa-

citer une publication posthume. Et pourtant Bossuet les avait conservés ; son secrétaire Ledieu nous apprend qu'ils étaient à Meaux dans une armoire particulière : on les consultait parfois, et certains passages de la *Politique*, des *Élévations* ou des *Méditations* sont empruntés à des sermons de 1662 ou de 1666. Bossuet les conservait parce que la *doctrine* de ces œuvres de sa jeunesse lui paraissait bonne ; mais il n'avait pas daigné les faire copier, on n'y trouve pas une correction qui soit postérieure à l'année 1670.

Le neveu de Bossuet, le futur évêque de Troyes, connaissait l'existence de ces sermons, et même, s'il faut en croire l'abbé Ledieu, il osa, en 1703, prêcher à Meaux un sermon de son oncle, le beau sermon pour la Toussaint, dont on trouvera le texte dans cette édition. Devenu possesseur des papiers de Bossuet en 1704, il se fit donner en 1708 un privilège du roi pour l'impression des œuvres posthumes « du feu sieur évêque de Meaux ; » mais les sermons ne figurent pas sur la liste qui fut dressée alors. L'abbé Bossuet publia la *Politique*, les *Élévations* et les *Méditations* : il ne paraît pas qu'il ait eu l'idée de faire imprimer les sermons. Il en transcrivit lui-même quelques-uns, dit-on, mais on peut croire que ce fut pour les prêcher ; et s'il en est ainsi, l'évêque de Troyes se serait bien gardé de faire connaître au public la source de son éloquence.

Cinquante ans après la mort de Bossuet, on croyait les sermons perdus sans retour. Son premier biographe, Burigny, écrivait même, en 1762 : « On a trouvé dans ses portefeuilles ses Carêmes en quelques feuilles volantes, avec un texte en tête, une division en deux ou trois membres, quant au corps du discours on n'y trouve que quelques passages des Pères ; » et le même biographe ajoutait en note : « Le dépositaire des papiers de M. Bossuet a beaucoup de canevas de ses sermons, *et quelques-uns entiers*, que l'on croit être les premiers qu'il ait prêchés[1]. »

Ces simples mots *et quelques-uns entiers* donnèrent à réfléchir aux Bénédictins qui entreprirent quelques années plus tard une édition des œuvres complètes de Bossuet. Ils s'adressèrent à toutes les personnes qui pouvaient avoir entre les mains des papiers de l'évêque de Meaux, et en 1772 parurent trois gros volumes de sermons, suivis en 1778 de deux autres. Ces premiers éditeurs ont donc bien mérité des amis éclairés de notre littérature. M. Gandar leur a rendu pleine justice, surtout à

1. Vie de M. Bossuet, p. 51.

Déforis leur chef. « J'aurai fixé dit-il, la juste mesure de ce que » nous devons à Déforis quand j'aurai dit que, depuis la mort » de Bossuet, plus de soixante années s'étaient écoulées sans » qu'on eût imprimé un seul de ses discours, que les cinq volumes » publiés en 1772, 1778 et 1788 en contiennent près de deux » cents dont une centaine sont des chefs-d'œuvre et que, depuis » quatre-vingts ans, toutes les recherches de la critique n'ont » pas grossi ce recueil d'un seul discours complet[1]. »

Mais Déforis a eu le tort de publier les sermons de Bossuet comme le P. Bretonneau a publié ceux de Bourdaloue, dont les originaux sont perdus. Il a cru devoir terminer les phrases inachevées, rattacher les uns aux autres les fragments épars, coudre ensemble des sermons prêchés à différentes époques. C'était la manie des éditeurs du dix-huitième siècle : on ne se contentait plus alors, comme au temps de Boileau, de traduire le français d'Amyot, on rajeunissait saint François de Sales, on mutilait Corneille et Mme de Sévigné, on prenait avec les textes les libertés les plus inconcevables. C'eût été bien autre chose encore si Déforis avait consenti à subir les exigences de l'abbé Maury, qui voulait faire « un triage et des retranchements, » qui réclamait « contre le superstitieux aveuglement avec lequel Déforis avait copié et publié sans discernement et sans goût la totalité des sermons. — Le bénédictin s'obstina, il soutint même contre son libraire Boudet un procès qu'il gagna[2], et la postérité lui sait gré de son courageux dévouement; il tira les manuscrits de l'effroyable pêle-mêle où les avait laissés l'évêque de Troyes, il sut lire ce que d'autres auraient rejeté comme indéchiffrable ; il vérifia toutes les citations de Bossuet, retrouva au prix des plus grands efforts celles dont la place n'était pas indiquée, et rectifia bien des erreurs commises par Bossuet lui-même. Quand un éditeur a compris ses devoirs de cette manière, il a droit au respect, et M. Gandar a eu raison de venger Déforis des critiques injustes, parfois même des injures grossières de nos contemporains, de M. Lachat surtout, dernier éditeur de Bossuet. M. Lachat n'aurait rien pu faire sans Déforis, et il n'a pas craint de le traiter à tout propos d'une manière indigne.

1. Gandar, *Bossuet orateur*, Introduction, p. IX.

2. On a imprimé, en 1778, un très curieux *Mémoire* pour Déforis contre Boudet, où l'on voit que c'est M. de Sartines qui engagea Déforis à se charger de l'édition des œuvres de Bossuet. Il s'y trouve une lettre dictée par Boudet à son imprimeur pour être adressée à Déforis ; on y lit ces mots : « Nous ne voulons plus de vos drogues de productions, ni de l'infamie de vos épreuves, ni de son éternité. » Il y aurait à faire une *Histoire des œuvres de Bossuet* qui pourrait être bien intéressante.

Il n'en reste pas moins vrai qu'il y avait beaucoup à faire après Déforis et ses collaborateurs; il fallait établir à nouveau le texte des sermons qui avait été reproduit sans contrôle par les éditeurs de Versailles; il fallait surtout, chose plus difficile, retrouver la date précise de chacun de ces discours. L'abbé Vaillant, auteur d'une thèse qui eut en 1850 un certain retentissement, a ouvert résolûment la voie; il est mort, hélas! à la fleur de l'âge; mais aussitôt le savant M. Floquet s'est mis à l'œuvre, et nous connaissons, grâce à lui, la date des sermons les plus importants.

C'est alors que M. Lachat entreprit de publier les œuvres de Bossuet « purgées des interpolations et rendues à leur intégrité. » Averti par l'abbé Vaillant, et guidé par les travaux de M. Floquet, qu'il a affecté de ne pas citer, M. Lachat eut recours aux manuscrits de la Bibliothèque nationale; il donna en 1862 un texte des sermons qui est évidemment bien meilleur que celui des Bénédictins. Mais l'édition Lachat ne saurait être considérée comme définitive. Soit précipitation, soit légèreté, cet éditeur si sévère pour ses devanciers, « cet impitoyable redresseur de torts, » comme l'appelle M. Gandar, a laissé échapper bien des fautes. Là où les Bénédictins avaient bien lu, il lit mal; souvent il prend les variantes pour le texte, et réciproquement; il rejette au bas des pages sous la rubrique *note marginale*, des phrases entières dont Bossuet avait indiqué la place par des renvois, il commet enfin des fautes telles qu'on ne saurait lui accorder les éloges pompeux qu'il a pris soin de se décerner lui-même.

Enfin M. Gandar a entrepris, pour quelques sermons de la jeunesse, le travail dont ses devanciers lui avaient laissé la peine et l'honneur; on a pu voir au commencement de cette introduction, ce qu'il faut penser de sa belle édition. Celle que je présente aujourd'hui au public n'est à vrai dire qu'une continuation du travail de M. Gandar; je dédie à sa mémoire cette œuvre de patience, et je m'estimerais heureux si l'on croyait pouvoir lui donner place, à côté de l'édition Gandar, dans le pupitre des rhétoriciens, et aussi dans les bibliothèques sérieuses.

A. Gazier.

CHOIX

DE

SERMONS DE BOSSUET

I

SERMON SUR LA LOI DE DIEU

PRÊCHÉ A METZ, ENTRE LES ANNÉES 1653 ET 1656

(DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME [1])

Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua [2].
J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos témoignages. (Ps. CXVIII, 59.)

Puisque la licence effrénée tient maintenant ses grands jours; puisque, en haine de la pénitence que nous allons bientôt commencer, le diable s'efforce de noircir ces jours par l'infamie de tant d'excessives débauches, c'est une institution sainte et salutaire de les sanctifier, autant que nous le pourrons [3], par des prières publiques et par la parole divine [4]. Mais comme, durant ce temps, les hommes ensevelis dans la bonne chère (*a*) semblent avoir oublié qu'ils sont faits à l'image de Dieu (*b*), puisqu'ils égalent leur félicité à celle des bêtes brutes, j'ai cru que je ferais une chose fort profitable à votre salut, si je vous représentais aujourd'hui avec le prophète David les vrais devoirs de la vie humaine. C'est pourquoi j'ai choisi ce verset du psaume CXVIII,

VAR. : (*a*) Leurs délices brutales. — (*b*) De leur créateur.

1. Ms. tome XI, p. 416. — Déforis, IV, 572. — Lachat, VIII, 463. — Gandar, p. 49. On peut voir dans l'édition Gandar, p. 92, quelques fragments d'une seconde rédaction du même sermon prêché à Paris, dans une maison religieuse, vers 1661. — Voyez dans l'*Introduction* le sommaire de ce sermon écrit par Bossuet vers 1662.

2. Cette traduction du texte sacré a été écrite par Bossuet après l'*Ave*, en tête de l'exorde proprement dit. L'avant-propos a été fait après, sur un papier de rencontre, car l'orateur finissait volontiers par le commencement.

3. Éd. Gandar : *pourons*; il y a *pourrons* dans le ms. où les deux *r* ressemblent à *n* tandis que le *v* est toujours un *u* bien formé.

4. L'Église a institué pour *les jours du Carnaval*, comme dit Bossuet, ce qu'elle appelle les *Prières des quarante heures*.

où ce grand roi et ce grand prophète, après avoir considéré ce qu'il a à faire[1] en ce monde, nous déclare tout ouvertement qu'il n'a point trouvé de meilleures voies que celles de la loi de Dieu : « J'ai étudié mes voies. » Fidèles, rendez-vous attentifs à une délibération de cette importance. Cet excellent serviteur de Dieu, qui nous a laissé les paroles que je vous ai rapportées, dès sa tendre jeunesse a eu à se défendre de puissantes inimitiés; il s'est trouvé souvent impliqué dans les dangereux intérêts des princes et des potentats; il a eu à gouverner un puissant État, où il avait à s'établir (*a*) contre les restes de la famille de Saül, son prédécesseur; enfin, durant un règne fort long, jusques à ses dernières années, il lui a fallu soutenir l'embarras, non seulement d'une cour factieuse et de sa propre maison toujours agitée de cabales[2], mais encore de cruelles guerres[3] et civiles et étrangères. Toutefois, si vous lui demandez sa pensée touchant ce qu'il nous propose dans ce sage et admirable verset que je vous ai allégué pour mon texte, il ne craindra pas de vous dire que jamais il n'a eu une affaire plus importante. Puis donc qu'étant impuissants de nous-mêmes, d'autant que les choses (*b*) sont de conséquence, d'autant plus[4] nous avons besoin de l'assistance divine, adressons-nous, mes frères, avec une ferveur extraordinaire au Père de toute lumière, afin qu'il lui plaise, par sa bonté, nous remplir[5] de son Esprit-Saint aux prières[6] de la sainte Vierge. [*Ave.*]

Var. : (*a*) Il fallait qu'il s'établît. — (*b*) Plus les choses.

1. Il y avait d'abord : *ce qu'il a affaire.* Bossuet a corrigé, ce qui montre qu'il se préoccupait de mettre l'orthographe.

2. *De* ou *par* étaient synonymes au dix-septième siècle. Bossuet dit plusieurs fois, même dans l'*Histoire universelle*, choisi *de* Dieu, etc. On trouve dans Sévigné : enveloppé *de* deux escadrons, et dans La Fontaine :

De mille soins divers l'alouette agitée.

3. S.-ent. *l'embarras de.*

4. Les éditeurs ne sont pas d'accord sur la manière dont on doit écrire cette phrase : Deforis et M. Lachat ont lu : *d'autant plus que...*; M. Gandar lit : *d'autant que...* et fait de *plus* une variante. L'état du ms. autorise l'une et l'autre leçon. Bossuet avait d'abord écrit : *plus les choses;* il a ensuite ajouté entre les lignes, à droite et à gauche de *plus* les mots *d'autant* et *que.* Il vaut mieux adopter la leçon de M. Gandar, parce qu'elle permet d'expliquer Bossuet par Corneille (*le Cid*).

Et *d'autant que* l'honneur m'est plus cher que le jour
D'autant plus maintenant je te dois de retour.

5. Nous dirions aujourd'hui *de* nous remplir.

6. *Aux* est une correction; Bossuet avait d'abord écrit *sur les prières.*

Dans cette importante délibération, chrétiens, je me représente que, venu tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorant des choses humaines, je suis élevé tout à coup au sommet d'une haute montagne, d'où par un effet de la puissance divine je découvre la terre et les mers, et tout ce qui [se] fait dans le monde. C'est avec un pareil artifice que le bienheureux martyr Cyprien fait considérer les vanités du siècle à son fidèle ami Donatus[1]. Elevé donc sur cette montagne, je vois du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles, les unes barbares et sauvages, les autres polies et civilisées. Et comment pourrais-je vous rapporter une pareille variété de coutumes et d'inclinations? Après, descendant plus exactement au détail de la vie humaine, je contemple les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. O Dieu éternel, quel tracas! quel mélange de choses! quelle étrange confusion! Je jette les yeux sur les villes, et je ne sais où arrêter la vue, tant j'y vois de diversité. Celui-ci s'échauffe dans un barreau[2]; cet autre songe aux affaires publiques; les autres dans leurs boutiques débitent plus de mensonges que de marchandises[3]. Je ne puis considérer sans étonnement tant d'arts et tant de métiers avec leurs ouvrages divers, et cette quantité innombrable de machines et d'instruments que l'on emploie en tant de manières. Cette diversité confond mon esprit. Si l'expérience ne me (*a*) la faisait voir, il me serait impossible de m'imaginer (*b*) que l'invention (*c*) humaine fût si abondante.

D'autre part, je regarde que la campagne n'est pas moins

Var. : (*a*) Nous. — (*b*) Il serait impossible de concevoir. — (*c*) L'imagination.

1. *Epist. I ad Donat.*, p. 3 (édit. des Bénéd., 1726). Le tableau que saint Cyprien présente à son ami Donat est le tableau des vices et des crimes de ses contemporains; c'est du Juvénal en prose; Bossuet n'a voulu montrer que la vanité des occupations des hommes.

2. Plus loin, Bossuet citant Tertullien, dira : « Je ne me romps point l'estomac à crier dans un barreau. »

3. Association de mots très hardie, comme dans Virgile : *Arma decosque parant comites*, et dans Horace : *Currusque et rabiem parat.*

occupée. Personne n'y est de loisir[1], chacun y est en action et en exercice, qui à bâtir, qui à faire remuer la terre[2], qui à l'agriculture, qui dans les jardins; celui-ci y travaille pour l'ornement et pour les délices, celui-là pour la nécessité ou pour le ménage[3]. Et qu'est-il nécessaire que je vous fasse une longue énumération de toutes les occupations de la vie rustique? La mer même, que la nature semblait n'avoir destinée que pour être l'empire des vents et la demeure des poissons, la mer est habitée par les hommes; la terre lui envoie dans des villes flottantes comme des colonies de peuples errants qui, sans autre rempart (*a*) que d'un bois fragile[4], osent se commettre[5] à la fureur des tempêtes sur le plus perfide des éléments. Et là que ne vois-je pas? que de divers spectacles! que de durs exercices! que de différentes observations! Il n'y a point de lieu où paraisse davantage l'audace tout ensemble et l'industrie de l'esprit humain.

Vous raconterai-je, fidèles, les diverses inclinations des hommes? Les uns d'une nature plus remuante ou plus généreuse, se plaisent dans les emplois violents : tout leur contentement est dans le tumulte des armées; et si quelque considération les oblige à demeurer dans quelque repos, ils prendront leur divertissement à la chasse, qui est une image de la guerre (*b*). D'autres, d'un naturel plus paisible, aiment mieux la douceur de la vie; ils s'attachent plus volontiers à cette commune conversation[6], ou à l'étude des bonnes lettres[7], ou à diverses sortes de curiosités, chacun

Var. : (*a*) Défense. — (*b*) Tout leur contentement est dans la guerre ou bien à la chasse qui semble en être une image.

1. Cette locution est aujourd'hui familière, dit l'Académie.

2. Vaugelas condamnait l'emploi de *qui* répété pour signifier *l'un... l'autre*. L'Académie l'autorise dans la poésie familière.

3. *Ménage* est ici synonyme d'épargne.

Lui, berger, pour plus de *ménage*... (La Font.)

4. *Que celui d'un bois fragile*. Ellipse logique et dont on peut regretter l'usage. (*Note de M. Gaudar.*)

5. Traduction du latin *se committere*, se confier :

Je vous l'avais promis,
Je vous rends le dépôt que vous m'avez *commis*. (Racine, *Athalie.*)

6. Conversation, du lat. *conversari*, se trouver avec, avait au dix-septième siècle le sens de *commerce du monde*.

7. Nous dirions : les *belles* lettres. Les Grecs disaient de l'honnête homme qu'il était καλὸς κἀγαθός; *beau et bon*. En littérature, le *beau* et le *bon* doivent être « camarades », comme dit La Fontaine.

selon son humeur. J'en vois qui sont sans cesse à étudier de bons mots[1] pour avoir l'applaudissement du beau monde[2]. Tel aura tout son plaisir dans le jeu; ce qui ne devrait être qu'un relâchement de l'esprit, ce lui est une affaire de conséquence à laquelle il occupe dans un grand sérieux la meilleure partie de son temps; il donne tous les jours de nouveaux rendez-vous, il se passionne, il s'impatiente; il y occupe dans un grand sérieux la meilleure partie de son temps[3]. Et d'autres qui passent toute leur vie dans une intrigue continuelle : ils veulent être de tous les secrets, ils s'empressent, ils se mêlent partout, ils ne songent qu'à faire toujours de nouvelles connaissances et de nouvelles amitiés. Celui-ci est possédé de folles amours, celui-là de haines cruelles et d'inimitiés implacables, et cet autre de jalousies furieuses. L'un amasse, et l'autre dépense. Quelques-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics; les autres sont plus retenus et aiment mieux le repos et la douce oisiveté d'une vie privée. Chacun a sa manie et ses inclinations différentes : les mœurs sont plus dissemblables que les visages; chacun veut être fol[4] à sa fantaisie : la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il naît[5] de diverses pensées de cet abîme sans fond et de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. C'est à peu près, mes frères, ce qui se présente à mes yeux, quand je considère attentivement les affaires et les actions qui exercent la vie humaine[6].

1. *Bons mots :* expressions délicates appartenant au style fleuri, au style des *Précieuses;* ce sont les *beaux mots* de Chrysale dans les *Femmes savantes.*

2. Des gens comme il faut, des *honnêtes gens*, comme on disait alors.

3. Cette phrase se trouve deux fois dans le ms. à deux lignes d'intervalle; Déforis et ceux qui l'ont suivi ont supprimé la seconde; M. Gandar au contraire conserve la seconde et fait de l'autre une variante; mais toutes deux sont bel et bien dans le texte, et la règle des variantes ne saurait s'appliquer ici. On publie les sermons sur des brouillons, donc il faut respecter jusqu'aux négligences de l'auteur. Bossuet a corrigé un mot de cette dernière phrase; il aurait pu, s'il l'avait voulu, la barrer tout entière.

4. *Bien fol est qui s'y fie;* on écrivait *fol* et *col* même devant une consonne.

5. *Qu'il naît.* La conjonction *ne* n'étant pas ici une négation, c'est avec raison qu'on la supprimait au dix-septième siècle, comme dans ce vers de Racine :

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix.

6. On peut voir dans l'édition Lachat (VIII, 492 et XI, 453) une seconde et une troisième rédactions de ce passage.

A cette étonnante diversité, je demeure surpris (*a*) et, comme hors de moi; je me regarde, je me considère; que ferai-je? où me tournerai-je? *Cogitavi vias meas.* Certes, dis-je incontinent en moi-même, les autres animaux semblent ou se conduire ou être conduits d'une manière plus réglée et plus uniforme. D'où vient dans les choses humaines une telle inégalité et une telle bizarrerie? Est-ce là ce divin animal dont on raconte de si grandes merveilles? Cette âme d'une vigueur immortelle n'est-elle pas capable de quelque opération plus divine et qui ressente mieux le lieu d'où elle est sortie? Toutes les occupations que je vois me semblent ou serviles, ou vaines, ou folles, ou criminelles; j'y vois du mouvement et de l'action pour agiter l'âme; je n'y vois ni règle, ni véritable conduite pour la composer[1]. « Tout y est vanité et affliction d'esprit[2], » disait le plus sage des hommes. Ne paraîtra-t-il rien à ma vue (*b*) qui soit digne d'une créature faite à l'image de Dieu? *Cogitavi vias meas :* je cherche, je médite, j'étudie mes voies; et pendant que je suis dans ce doute, je découvre un nouveau genre d'hommes que Dieu a dispersés[3] deçà et delà[4] dans le monde, qui mettent tous leurs soins à former leur vie sur l'équité de la loi divine; ce sont les justes et les gens de bien; leur conduite me paraît plus égale, et leur contenance plus sage, et leurs mœurs bien mieux ordonnées; mais le nombre en est si petit, qu'à peine paraissent-ils sur la terre. Davantage[5], pour l'ordinaire je ne les vois pas

VAR. : (*a*) Tout stupide. — (*b*) A mes yeux.

1. *Disposer, arranger*, comme dans ce vers de Racine :

Sur les yeux de César *composent* leur visage.

2. *Vidi cuncta quæ fiunt sub sole, et ecce universa vanitas et afflictio spiritûs. — Eccl.*, I, 14. *Le plus sage des hommes*, c.-à-d., Salomon, que Bossuet considère comme l'auteur de l'*Ecclésiaste*.

3. Ed. Gandar : *disperse*. C'est une faute. Il y a bien *dispersé* dans le ms.; le mot *a* qui précède s'est trouvé caché sous la bande de papier qui a servi à relier les feuillets.

4. *Deçà* et *delà* s'employaient au temps de Bossuet avec ou sans préposition :

Deçà, delà, vous en aurez. (LA FONT.)

Vérité *au deçà* des Pyrénées, erreur *au delà*. (PASCAL.)

Et s'il peut encor *par delà*. (LA FONT.)

5. *Il y a plus*. Cette locution commençait à être peu usitée, c'est un provincialisme.

dans le grand crédit; il semble que leur partage soit le mépris et la pauvreté. Ceux qui les maltraitent et qui les oppriment vont dans le monde la tête levée, au milieu des applaudissements de toutes les conditions et de tous les âges; et c'est ce qui me rejette dans de nouvelles perplexités. Suivrai-[je] le grand ou le petit nombre? les sages ou les heureux? ceux qui ont la faveur publique ou ceux qui se satisfont[1] du témoignage de leurs consciences?

Mais enfin, après plusieurs doutes, voici la réflexion que je fais : Je suis né dans une profonde ignorance, j'ai été comme exposé en ce monde sans savoir ce qu'il y faut faire; et ce que je puis en apprendre est mêlé de tant de sortes d'erreurs, que mon âme demeurerait suspendue dans une incertitude continuelle, si elle n'avait que ses propres lumières; et nonobstant cette incertitude, je suis engagé à un long et périlleux voyage : c'est le voyage de cette vie, où il faut nécessairement que je marche par mille sentiers détournés, environné de toutes parts de (*a*) précipices fameux[2] par la chute de tant de personnes. Aveugle que je suis, que ferai-je, si quelque bonne fortune ne me fait trouver un guide fidèle qui régisse mes pas errants et conduise mon âme mal assurée? C'est la première chose qui m'est nécessaire.

Mais je n'ai pas seulement l'esprit obscurci d'ignorance; ma volonté est extrêmement déréglée. Il s'y élève sans cesse des désirs injustes ou superflus. Je suis presque toujours en désordre par la véhémence[3] de mes passions et par la violente précipitation de mes mouvements. Il faut que je cherche une règle certaine qui compose[4] mes mœurs selon la droite raison et réduise mes actions à la juste mé-

Var. : (*a*) Au milieu de.

1. Déforis et les autres éditeurs, M. Gandar excepté, ont corrigé Bossuet, et substitué à cette locution, très française en 1655, la locution moderne, *sont satisfaits;* il faudrait alors corriger Corneille :

Je ne me satisfais d'aucunes conjectures. (*Horace.*)

2. Infames scopulos Acrocerauuia. (Hor.)

3. *Véhément* et *véhémence* s'employaient au propre comme au figuré; on disait *un vent véhément.*

4. Voir ci-dessus, p. 6, note 1.

diocrité[1]; c'est la seconde chose dont j'ai besoin. Et enfin[2] voici la troisième. Mon entendement et ma volonté, qui sont les deux parties principales qui gouvernent toutes mes actions, étant ainsi blessées, l'une par l'ignorance et l'autre par le déréglement, toute mon âme en est agitée et tombe dans un autre malheur, qui est une inquiétude et une inconstance éternelle. J'erre de désir en désir[3], sans trouver quoi que ce soit qui me satisfasse; je prends tous les jours de nouveaux desseins, espérant que les derniers réussiront mieux; et partout mon espérance est trompée (*a*), parce que je ne trouve rien qui me satisfasse. De là l'inégalité de ma vie, qui n'ayant point de conduite arrêtée (*b*), est un mélange d'aventures diverses et de diverses prétentions, qui toutes ont trompé mes désirs. Je les ai manquées, ou elles m'ont manqué : je les ai manquées, lorsque je ne suis pas parvenu au but que je m'étais proposé; elles m'ont manqué, lorsqu'ayant obtenu ce que je voulais, je n'y ai pas rencontré ce que je cherchais[4]. De sorte que je vivrai désormais sans espérance de terminer mes longues inquiétudes, si je ne trouve à la fin un objet solide qui donne quelque consistance à mes mouvements par une véritable tranquillité, un guide (*c*) pour mes erreurs, une règle pour mes désordres, un repos assuré pour mes inconstances. Ce sont les trois choses qui me sont nécessaires. O Dieu! où les trouverai-je? *Cogitavi vias meas*. La prudence humaine est toujours chance-

Var. : (*a*) Frustrée. — (*b*) Ferme. — (*c*) Une lumière; peut-être faut-il lire *guidon* au lieu de *guide*.

1. *Mediocris*, qui tient le juste milieu entre les exagérations contraires. Cf. : *Aurea mediocritas*. Les Grecs avaient fait de la juste mesure, μετριότης, une vertu des sages.

2. On trouve ici dans le ms. une phrase inachevée que Bossuet n'a pas effacée; mais elle ne peut subsister à moins qu'on ne la complète, et Déforis lui-même n'a pas osé le faire; voici cette phrase : « Cette ignorance de l'entendement et ce déréglement de la volonté me jettent dans un autre malheur. C'est une inquiétude continuelle qui résulte... » Il suffit de supprimer les deux derniers mots pour avoir une variante bonne à conserver.

3. Ed. *désirs;* ms. *désir*.

4. M. Gandar supprime tout ce passage parce que Bossuet a barré les mots : *je prends tous les jours*, mais il n'a pas barré la suite, il s'est contenté de tracer à la marge un léger trait vertical; il nous semble qu'à moins d'indications précises il faut conserver jusqu'aux imperfections du ms. On verra que la phrase : *je les ai manquées*, se retrouve en substance à la fin du sermon.

lante[1] ; les règles des hommes sont défectueuses, les biens du monde n'ont rien de ferme ; il faut que je porte mon esprit plus haut. Je vois, je vois dans la loi de Dieu une conduite infaillible, et une règle certaine, et une paix immuable. J'entends le Sauveur Jésus, qui avec sa charité ordinaire : « Je suis, dit-il, la voie, la vérité et la vie[2]. » Je suis la voie assurée qui vous conduit sans incertitude ; je suis la vérité infaillible, invariable, sans aucun défaut, qui vous règle ; je suis la [vraie] vie de vos âmes, qui leur donne un repos sans trouble (*a*). Pourquoi délibérer davantage? Loin de moi, [doutes et inquié]tudes[3] ! loin de moi, fâcheuses irrésolutions ! « J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas, ô Seigneur, du côté de vos témoignages : « *Cogitavi vias meas, et converti pedes,* etc. C'est le sujet de cet entretien, qui embrasse, comme vous voyez, tous les devoirs de la vie humaine. Fidèles, je n'en doute pas, vous avez souvent entendu de plus doctes prédications et où les choses ont été mieux déduites que je ne suis capable de le faire ; mais je ne craindrai pas de vous assurer que ni dans les cabinets, ni dans les conseils, ni dans les chaires, ni dans les livres, jamais il ne s'est traité une affaire plus importante.

PREMIER POINT.

« Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu ! que vous en faites état[4] et que vous en avez souvenance[5] ? » *Quid est homo, quod memor es ejus ?* dit le prophète David[6]. Notre

(*a*) Qui les fait vivre dans la douceur d'une [parfaite] tranquillité.

1. « Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit. » (Boss., *Hist. un.*)

2. *Ego sum via, veritas et vita.* — *Joan.*, XIV, 6.

3. Le ms. est ici déchiré, les mots entre crochets ne sont donc pas nécessairement ceux que Bossuet avait choisis ; il semble même qu'il y aurait avantage à substituer au mot *doutes* un adjectif analogue à *fâcheuses* qui vient ensuite ; *funestes*, par exemple.

4. *Faire état de*, tenir compte de. *Faites état de moi* s'employait couramment au dix-septième siècle, dans la bonne conversation.

5. L'âne vint à son tour et dit : J'ai *souvenance*.

Le dictionnaire de l'Académie (éd. de 1878) dit que ce mot est vieux. Il mérite de rester éternellement jeune.

6. *Ps.* VIII, 5.

vie, qu'est-ce autre chose qu'un égarement continuel? nos opinions sont autant d'erreurs, et nos voies ne sont qu'ignorance. Et certes, quand je parle de nos ignorances, je ne me plains pas, chrétiens, de ce que nous ne connaissons point (*a*) quelle est la structure du monde, ni les influences des corps célestes, ni quelle vertu tient la terre suspendue au milieu des airs, ni de ce que tous les ouvrages de la nature nous sont des énigmes insolubles [1]. Bien que ces connaissances soient très admirables et très dignes d'être recherchées, ce n'est pas ce que je déplore aujourd'hui ; la cause de ma douleur nous touche de bien plus près. Je plains notre malheur de ce que nous ne savons pas ce qui nous est propre, de ce que nous ne connaissons pas le bien et le mal, de ce que nous n'avons pas la véritable conduite qui doit gouverner notre vie.

Le sage Salomon étant un jour entré profondément en cette pensée : « Qu'est-il nécessaire, dit-il, que l'homme s'étudie à des choses qui surpassent sa capacité, puisqu'il ne sait pas même ce qui lui est convenable durant le pèlerinage [2] de cette vie? » *Quid necesse est homini majora se quærere; cum ignoret quid conducat sibi* [*in vitâ sud*] *numero dierum peregrinationis suæ, et tempore quod velut umbra præterit* [3]? Mortels misérables et audacieux, nous mesurons le cours des astres [4], nous assignons la place aux éléments, nous allons chercher au fond des abîmes les choses que la nature y avait cachées, nous pénétrons un océan immense pour trouver des terres nouvelles que les siècles précédents n'ont jamais connues [5], et à quoi ne nous

VAR. : (*a*) Pas.

1. Il y a *indissolubles* dans le texte, mais on y trouve des traces évidentes de distraction, comme par exemple *imagine* pour *image*, etc. Bossuet s'est rappelé en écrivant ces lignes les beaux vers de Virgile (*Georg.*, I, 475) :

Dulces ante omnia Musæ
... Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent, etc.

Notons en passant que l'orateur chrétien qui a écrit cette phrase n'est pas un ennemi de la science moderne.

2. Du latin *peregrinare*, voyager en pays étranger; Bossuet traduit littéralement le *peregrinationis* de l'Ecclésiaste.

Eccle., VIII, 1.

Cælique meatus
Describent radio. (*Æneid.*, VI, 850.)

3. La découverte de l'Amérique datait de 160 ans à peine, la colonisation du Canada par les Français était toute récente.

portent pas les désirs vagues et téméraires d'une curiosité infinie ? Et après tant de recherches laborieuses, nous sommes étrangers chez nous-mêmes ; nous ne connaissons ni le chemin que nous devons tenir, ni quelle est la vraie fin de nos mouvements. Et toutefois il est manifeste que la première chose que doit faire une personne avisée, c'est de considérer ses voies et de peser par une véritable prudence comment il[1] doit composer[2] ses mœurs. C'est ce que nous enseigne l'*Ecclésiaste* en ces deux petits mots si sensés : « Les yeux du sage sont en sa tête : » *Sapientis oculi in capite ejus*[3]. Quelle étrange façon de parler : les yeux du sage sont en sa tête ! Mais il a voulu nous faire entendre que de même que la nature a mis la vue comme un guide fidèle dans la place la plus éminente du corps[4], afin de veiller à notre conduite et de découvrir de loin les obstacles qui la pourraient traverser, ainsi la Providence divine a établi la raison dans la suprême partie de notre âme pour adresser nos pas à la bonne voie[5], et considérer aux environs les empêchements qui nous en détournent (*a*).

Et bien que tout le monde confesse qu'il n'y a rien de si nécessaire que ce précepte du sage, si est-ce toutefois[6], chrétiens, que si nous l'observons en quelque façon dans les affaires de peu d'importance, nous le négligeons tout à fait dans le point capital de la vie. Étrange aveuglement de l'homme ! personne parmi nous ne se plaint de manquer de raisonnement ; nous nous piquons d'employer la raison et dans nos affaires et dans nos discours ; il faut même qu'il y ait de l'esprit et du raisonnement dans nos jeux ; il y a de

VAR. : (*a*) Ce qui nous en peut détourner.

1. *Il* se rapportant au mot *personne* était d'un usage perpétuel au temps de Bossuet. Cf. Pascal (XVIIe *Prov.*) : « Je craignis que votre dessein ne fût de rendre ces personnes hérétiques sans qu'*ils* le fussent », et Bossuet (*Polit.*, x, 2) : Les dix tribus... *ils*.
2. Voir ci-dessus, p. 6, note 1.
3. *Eccle.*, II, 14.
4. M. Gandar lit *de notre* corps ; c'est une de ses rares inadvertances.
5. *Adresser à*, diriger vers.
6. *Si*, du latin *sic*, était alors synonyme de *ainsi*.

Si ferai-je ! (Mol.)

C'est par erreur qu'un lexicographe donne à ce mot la signification de *pourtant*, *toutefois*, il y aurait pléonasme.

l'étude et de l'art jusque dans nos gestes et dans nos démarches[1] : il n'y a que sur le point de nos mœurs où[2] nous ne nous mettons point en peine de suivre ni de consulter la raison ; nous les abandonnons au hasard et à l'ignorance. Et afin que vous ne croyiez pas, chrétiens, que ce soit ici une invective[3] inutile, considérez, je vous prie, à quoi se passe la vie humaine. Chaque âge n'a-t-il pas ses erreurs et sa folie ? Qu'y a-t-il de plus insensé que la jeunesse bouillante, téméraire et mal avisée[4], toujours précipitée dans ses entreprises, à qui la violence de ses passions empêche[5] de connaître ce qu'elle fait ? La force de l'âge se consume en mille soins et mille travaux inutiles. Le désir d'établir son crédit et sa fortune, l'ambition et la vengeance, et les jalousies, quelles tempêtes ne causent-elles pas à cet âge ? Et la vieillesse paresseuse et impuissante, avec quelle pesanteur s'emploie-t-elle aux actions vertueuses ! combien est-elle froide et languissante ! combien trouble-t-elle le présent par la vue d'un avenir qui lui est funeste !

Jetons un peu la vue sur nos ans qui se sont écoulés ; nous désapprouverons presque tous nos desseins, si nous sommes juges un peu équitables ; et je n'en exempte pas les emplois les plus éclatants, car pour être les plus illustres,

1. Sens du latin *incessus* :

Et vera *incessu* patuit dea. (Virg.)

Tout ce développement, depuis : *étrange aveuglement*, se trouvait primitivement une page plus haut, après ces mots : *gouverner notre vie*. Bossuet l'a barré pour le reproduire textuellement ici, à l'exception d'un mot. La première fois il avait écrit : *dans notre contenance et dans nos démarches ;* la seconde fois il a mis : *dans nos contenances*, et il s'est corrigé pour adopter définitivement le mot *gestes*. C'est ainsi que les grands écrivains ne *se satisfont* jamais eux-mêmes.

2. La grammaire exigerait aujourd'hui *que*. L'adverbe *où* s'employait au dix-septième siècle pour tenir lieu d'une préposition et d'un relatif :

Mais voyez les périls *où* vous me hasardez. (*Polyeucte.*)

« La maison *où* j'aime, » etc. On en citerait aisément deux cents exemples empruntés au seul Corneille.

3. *Invective*, du latin *invehere, invehi*, s'élever contre, n'impliquait pas, comme aujourd'hui, l'idée de violence, d'amertume et d'insulte.

4. Voir, dans le *Panégyrique de saint Bernard*, le beau portrait que Bossuet fait de la jeunesse ; les épithètes *téméraire* et *mal avisée* s'y retrouvent.

5. *Empêcher à quelqu'un* se retrouve dans Corneille :

Cet esprit orgueilleux, enflé de ses succès,
Pense bien de son cœur *nous empêcher* l'accès. (*Nicom.*)

Et même dans les œuvres en prose de Racine : ceux qui prétendaient *lui empêcher* le passage.

ils n'en sont pas pour cela les plus accompagnés de raison (*a*). La plupart des choses que nous avons faites, les avons-nous choisies par une mûre délibération? N'y avons-nous [pas] plutôt été engagés par une certaine chaleur[1] inconsidérée, qui donne le mouvement à tous nos desseins? Et dans les choses mêmes ès-quelles (*b*)[2] nous croyons avoir apporté le plus de prudence, qu'avons-nous jugé par les vrais principes? Avons-nous jamais songé à faire les choses par leurs motifs essentiels et par leurs véritables raisons? Quand avons-nous cherché la bonne constitution de notre âme? Quand nous sommes-nous donné le loisir de considérer quel devait être notre intérieur[3] et pourquoi nous étions en ce monde? Nos amis, nos prétentions, nos charges et nos emplois, nos divers intérêts que nous n'avons jamais entendus, nous ont toujours entraînés, et jamais nous ne sommes poussés que par des considérations étrangères. Ainsi se passe la vie parmi une infinité de vains projets et de folles imaginations; si bien que les plus sages, après que cette première ardeur qui donne l'agrément aux choses du monde est un peu tempérée (*c*) par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien. Et d'où vient cela, chrétiens? N'est-ce pas manque d'avoir bien compris les solides devoirs de l'homme et le vrai but où nous devons tendre?

Il est vrai, et il le faut avouer, que ce n'est pas une entreprise facile ni un travail médiocre : tous les sages du monde s'y sont appliqués, tous les sages du monde s'y sont trompés. Tu me cries de loin, ô philosophie! que j'ai à marcher en ce monde dans un chemin glissant et plein de périls. Je l'avoue, je le reconnais, je le sens même par expérience. Tu me présentes la main pour me soutenir et pour me conduire; mais je veux savoir auparavant si ta conduite est bien assurée : « Si un aveugle conduit un

VAR. : (*a*) Les plus raisonnables. — (*b*) Dans lesquelles. — (*c*) Modérée, — ralentie.

1. Ed. Gandar : *une chaleur*; ms. *une certaine chaleur*.

2. *Ès-quelles*, c.-à-d. dans lesquelles. — Il peut n'être pas sans intérêt de voir que, vers 1656, Bossuet revenait de préférence à la forme qui allait tomber en désuétude. — (*Note de M. Gandar.*)

3. Le sens précis de ce mot *intérieur* est expliqué par la phrase qui suit : *amis, prétentions*, etc.

aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice[1]. » Et comment puis-je me fier à toi, ô pauvre philosophie[2]? Que vois-je dans tes écoles, que des contentions[3] inutiles qui ne seront jamais terminées? On y forme des doutes, mais on n'y prononce point de décisions. Remarquez, s'il vous plaît, chrétiens, que depuis qu'on se mêle de philosopher dans le monde, la principale des questions a été des devoirs[4] essentiels de l'homme, et quelle était la fin de la vie humaine. Ce que les uns ont posé pour certain, les autres l'ont rejeté comme faux. Dans une telle variété d'opinions, que l'on me mette au milieu d'une assemblée de philosophes un homme ignorant de ce qu'il aurait à faire en ce monde; qu'on ramasse[5], s'il se peut, en un même lieu tous ceux qui ont jamais eu la réputation de sagesse, quand est-ce que ce pauvre homme se résoudra, s'il attend que de leur conférence (*a*) il en résulte enfin quelque conclusion arrêtée? Plutôt on verra le froid et le chaud cesser de se faire la guerre[6], que les philosophes convenir entre eux de la vérité de leurs dogmes: *Nobis invicem videmur insanire:* « Nous nous semblons insensés les uns aux autres, » disait autrefois saint Jérôme[7]. Non, je ne le puis, chrétiens, je ne puis jamais me fier à la seule raison humaine[8]. Elle est si variable et si chancelante, elle est tant de fois tombée dans l'erreur, que c'est se com-

VAR. : (*a*) De leurs disputes.

1. *Cæcus autem si cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadunt. — Matth.*, xv, 14.

2. Bossuet s'attaque très volontiers à la philosophie, justifiant ainsi le mot de Pascal : « Se moquer de la philosophie c'est vraiment philosopher. » Voir surtout le *Traité de la concupiscence*, ch. XVIII.

3. Des *disputes*, — *contentiones*. L'Académie ne cite pas d'exemple de ce mot au pluriel.

4. *Des* devoirs, c.-à-d. touchant les devoirs, *de officiis*.

5. *Ramasser* est bien peu respectueux pour des sages : ce mot fait songer au *tas d'hommes* du discours d'Auguste à Cinna. Corneille l'emploie dans Suréna :

... *Ramassé* les débris de sa fuite.

6. Bossuet, qui doit beaucoup aux Latins, ainsi qu'il l'a reconnu lui-même, s'est souvenu ici de quelques vers de Virgile :

Ante leves ergo pascentur in æthere cervi, etc.

Et d'un vers d'Ovide :

Frigida pugnabant calidis, humentia siccis.

7. *Epist.* XXVIII, *ad Asell.*

8. C'est d'elle que Pascal dira plus tard : « Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécile! » (*Pens.*, VIII.)

mettre[1] à un péril manifeste que de n'avoir point d'autre guide qu'elle. Quand je regarde quelquefois en moi-même cette mer si vaste et si agitée, si j'ose parler de la sorte, des raisons et opinions humaines[2], je ne puis découvrir dans une si vaste étendue, ni aucun lieu si calme, ni aucune retraite si assurée, qui ne soit illustre par le naufrage de quelque personnage célèbre. Si bien que le prophète Job, déplorant dans la véhémence de ses douleurs les diverses calamités qui affligent la vie humaine, a eu juste sujet de se plaindre de notre ignorance, au chapitre VIII^e^, à peu près en cette manière : O vous qui naviguez sur les mers, vous qui trafiquez dans les terres lointaines et qui nous en rapportez des marchandises si précieuses, dites-nous : N'avez-vous point reconnu dans vos longs et pénibles voyages, « n'avez-vous point reconnu où réside l'intelligence et dans quelles bienheureuses provinces la sagesse s'est retirée? » *Unde sapientia venit, et quis est locus intelligentiæ?* Certes « elle s'est cachée des yeux de tous les vivants, les oiseaux mêmes du ciel,— c'est-à-dire les esprits élevés,— n'ont pu découvrir ses vestiges : » *Abscondita est ab oculis omnium, volucres quoque cœli latet*[3]. La mort et la corruption, c'est-à-dire l'âge caduc et la décrépite vieillesse, qui courbée par les ans semble déjà regarder sa fosse[4], « la mort donc et la corruption nous ont dit : » Enfin, après de longues enquêtes et plusieurs rudes expériences, « nous en avons ouï quelque bruit confus, » mais nous ne pouvons vous en rapporter de nouvelles bien assurées : *Perditio et mors dixerunt : Auribus* [*nostris*] *audivimus famam ejus*[5].

Donc, ô Sagesse incompréhensible, agité de cette tempête[6] de diverses opinions pleines d'ignorance et d'incertitude, je ne vois de refuge que vous; vous serez le port assuré

1. Mais à d'autres périls je crains de le *commettre*. (Rac., *Bajaz.*)

2. C'est la troisième fois que Bossuet emploie cette comparaison de la mer agitée. Il avait vingt huit ou trente ans lorsqu'il composa ce sermon.

3. *Job.*, XXVIII, 12, 20, 21.

4. Bossuet avait d'abord écrit : « l'âge caduque (*sic*), la vieillesse donc, la mort donc et la corruption... » ; il s'est interrompu, il a barré ces premiers mots pour ajouter cette phrase d'un effet si saisissant.

5. *Job.*, XXVIII, 22.

6. V. ci-dessus, p. 2, n. 2.

où se termineront mes erreurs. Grâces à votre miséricorde, comme vous alluniiez autrefois durant l'obscurité de la nuit cette mystérieuse colonne de flammes [1] qui conduisait Israël votre peuple dans une telle étendue de terres seules (*a*) et inhabitées (*b*), ainsi m'avez-vous proposé comme un céleste flambeau votre loi et vos ordonnances; elles rassureront mon esprit flottant, elles dirigeront mes pas incertains : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis* [2].

« Je m'étais résolu, dit le Sage, de me retirer entièrement des plaisirs, afin de m'adonner sérieusement à l'étude de la sagesse, jusqu'à tant [3] que je visse avec évidence ce qui est utile aux enfants des hommes. Mais, poursuit ce sage prince, j'ai reconnu que pour cette recherche notre vie n'est pas assez longue [4]. » Et certes la prudence humaine est si lente dans ses progrès et la vie si précipitée dans sa course, qu'à peine avons-nous pris les premières teintures des connaissances que nous recherchions, que la mort inopinément tranche le cours de nos études par une fatale et irrévocable sentence; au lieu que dans l'étude de la loi de Dieu on y [5] est savant dès le premier jour. Craignez Dieu, je vous ai tout dit, c'est un abrégé de doctrine qui « donne de l'entendement à l'enfance la plus imbécile (*c*) : *Intellectum dat parvulis* [6]. C'est pourquoi le prophète David : J'ai eu, dit-il, de grands démêlés durant mes jeunes années avec de puissants ennemis, avec de vieux et rusés courtisans; mais j'ai été

Var. : (*a*) Incultes. M. — Gandar met ce mot dans le texte, mais puisque *seules* est en surcharge, il faut, d'après la règle ordinaire, faire de l'autre mot une variante. — (*b*) Qui dans une telle étendue... conduisait Israël. — (*c*) Impuissante.

1. C'est la nuée lumineuse, *columna ignis* (durant le jour, *columna nubis*), dont il est parlé au livre de l'*Exode*, XVIII, 21.

2. « Votre parole est la lampe qui éclaire mes pas, et la lumière qui luit dans les sentiers où je marche. » — *Ps.* CXVIII, 105.

3. Les éditeurs, M. Gandar excepté, ont lu *jusqu'au temps*. Ce qui les a trompés, c'est l'orthographe de Bossuet, qui écrit d'ordinaire le *tans*. — *Jusqu'à tant* (*usque ad tantum*). L'Académie, corrigeant le *Cid*, reprochait à Corneille d'avoir dit : *Tant que* j'expire, alors qu'il fallait, dit-elle : *Jusqu'à tant que* j'expire. (Vers 893.)

4. *Cogitavi in corde meo abstrahere a vino carnem meam ut animum meum transferrem ad sapientiam, devitaremque stultitiam, donec viderem quid esset utile filiis hominum : quo facto opus est sub sole numero dierum vitæ suæ.* — *Eccles.*, II, 3.

5. *Y* venant de *ibi*, c'est un pur latinisme.

6. *Ps.* CXVIII, 130.

plus avisé qu'eux, je me suis ri des raffinements de ces vieillards expérimentés, sans y entendre d'autre finesse que de rechercher simplement les commandements de mon Dieu : *Super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi* [1].

En effet, considérez, chrétiens, ces grands et puissants génies ; ils ne savent tous ce qu'ils font. Ne voyons-nous pas tous les jours manquer quelque ressort à leurs grands et vastes desseins, et que [2] cela ruine toute l'entreprise ? L'événement des choses est ordinairement si extravagant (*a*) et revient si peu aux moyens que l'on y avait employés, qu'il faudrait être aveugle pour ne voir pas qu'il y a une puissance occulte et terrible qui se plaît de [3] renverser les desseins des hommes, qui se joue de ces grands esprits qui s'imaginent remuer tout le monde, et qui ne s'aperçoivent pas qu'il y a une raison supérieure qui se sert et se moque d'eux, comme ils se servent et se moquent des autres.

En effet, il le faut avouer (*b*), dans la confusion des choses humaines, l'unique sûreté, mes chers frères, la seule et véritable science est de s'attacher constamment à cette raison dominante. Ah ! quelle consolation à une âme de suivre la raison souveraine avec laquelle on ne peut errer ! Sans cela nos affaires iraient au hasard et à l'aventure. Car ce serait une folle persuasion de croire que nous puissions prendre si justement nos mesures, que nous fassions tomber les événements au point précis que nous souhaitons ; les rencontres des choses humaines sont trop irrégulières et trop bizarres. Il sert beaucoup d'observer le temps pour ensemencer la terre et pour moissonner : et néanmoins, dit le Sage, que je ne me lasse point de vous alléguer en cette matière : « Qui prendrait garde au vent de si près, jamais il ne sèmerait ; et qui considérerait les nues, attendant toujours que le temps lui vînt entièrement à souhait, jamais il ne recueillerait ses moissons : » *Qui observat ventum non seminat, et qui con-*

VAR. : (*a*) Bizarre. — (*b*) De sorte que.

1. *Ps.* CXVIII, 100.

2. Anacoluthe très fréquente chez les contemporains de Bossuet. Ex. :

Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes,
Et que, sur mon époux, etc. (CORNEILLE, *Polyeucte.*)

3. Du temple où notre Dieu *se plaît* d'être adoré. (RAC., *Esther.*)

siderat nubes nunquam metet [1]. Il veut dire, par cet exemple, que c'est un abus [2] de croire que toutes choses cadrent au juste et concourent à nos desseins. Telle est la loi des entreprises humaines, qu'il y manque toujours quelque pièce : et ainsi la plus haute prudence est contrainte de commettre au hasard le principal de l'événement. N'en usez pas de la sorte, ô justes et enfants de Dieu ! Vous qui faites profession d'une sagesse plus qu'humaine, croyez qu'il serait indigne de personnes bien avisées d'abandonner vos desseins au hasard et à la fortune ; et puisque votre raison n'est ni assez ferme ni assez puissante pour diriger le succès [3] des affaires selon une conduite certaine, laissez-vous gouverner à cette divine Sagesse qui régit si bien toutes choses.

Et ne me dites pas qu'elle passe votre portée. Ne voyez-vous pas que, par une extrême bonté, elle s'est rendue sensible et familière : elle est pour ainsi dire coulée [4] dans les Écritures divines, d'où les prédicateurs la tirent pour vous la prêcher ; et là cette Sagesse profonde qui donne une nourriture solide aux parfaits [5] a daigné se tourner en lait pour sustenter les petits enfants. Mais que pouvons-nous désirer davantage, après que cette Sagesse éternelle s'est revêtue d'une chair humaine, afin de se familiariser avec nous? Nous ne pouvions trouver la voie assurée, à cause de nos erreurs ; « la voie même est venue à nous : » *Ipsa via ad te venit*, dit saint Augustin [6]. Car le Sauveur Jésus est la voie.

C'est cet excellent Précepteur que nous promettait Isaïe, ch. xxx : « Tes oreilles entendront, dit-il, la voix de celui qui marchant derrière toi, t'avertira de tes voies, et tes yeux verront ton Précepteur » : *Erunt oculi tui videntes Præce-*

1. *Eccles.*, xi, 4.
2. Tous les éditeurs, à l'exception de M. Gandar, ont conservé ici deux lignes que Bossuet avait barrées : *que les affaires du monde sont de telle nature que souvent elles se gâtent par trop de précautions.*
3. Ed. : *les vues ;* c'est une des plus heureuses corrections de M. Gandar.
4. Cette métaphore se retrouve constamment dans les sermons de Metz ; on peut même dire que Bossuet en abuse.
5. *Perfecti*, ceux dont la croissance est terminée. — Ceux qui sont dans toute la vigueur de l'âge, dit M. Gandar.
6. *Serm.* CXLI, n. 4.

ptorem tuum[1]. O ineffable miséricorde! Fidèles, réjouissons-nous : nous sommes des enfants ignorants de toutes choses; mais puisque nous avons un tel Maître, nous avons juste sujet de nous glorifier de notre ignorance, qui a porté notre Père céleste à nous mettre sous la conduite d'un si excellent Précepteur.

Ce bon Précepteur, il est Dieu et homme. O souveraine autorité! ô incomparable douceur! Un maître a tout gagné quand il peut si bien tempérer les choses qu'on l'aime et qu'on le respecte. Je respecte mon Maître, parce qu'il est Dieu; et afin que mon amour pour lui fût plus familier et plus libre, il a bien voulu se faire homme. Je me défierais d'une prudence et je secouerais aisément le joug d'une autorité purement humaine : « Celle-là est trop sujette à l'erreur; celle-ci trop exposée au mépris (*a*) : » *Tam illa falli facilis, quam ista contemni*, dit Tertullien[2]. Mais je ploie et je me captive sous les paroles magistrales du Sauveur Jésus : dans celles que j'entends[3], j'y[4] vois des instructions admirables; dans celles que je n'entends pas, j'y adore une autorité infaillible. Si je ne mérite pas de les comprendre, elles méritent que je les croie; et j'ai cet avantage dans son école, qu'une humble soumission me conduit à l'intelligence plutôt qu'une recherche laborieuse. Venez donc, ô sages du siècle, venez à cet excellent Précepteur qui a des paroles de vie éternelle. Laissez votre Platon avec sa divine éloquence[5], laissez votre Aristote avec cette subtilité de raisonnement, laissez votre Sénèque avec ses superbes opinions; la simplicité de Jésus est plus majestueuse et plus forte que leur gravité affectée[6]. Ce philosophe insultait aux misères du

VAR. : (*a*) Semble trop méprisable.

1. *Isa.*, XXX, 20, 21. Bossuet a interverti l'ordre des pensées; voici le texte complet : *Et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum. Et aures tuæ audient verbum post tergum monentis : Hæc est via, ambulate in ea.*
2. *Apolog.*, n. 45. — Ms. *labi*, les Bénédictins ont vérifié et corrigé, suivant leur excellente habitude.
3. *Entendre*, syn. de *comprendre*.
4. *J'y* vois. Voir ci-dessus, p. 16, n. 5.
5. Platon couronnait Homère de fleurs avant de le bannir de sa République, ne peut-on dire que Bossuet traite ici Platon de la même manière? Mais quelle éloquence!
6. Non pas *fausse*, mais *obtenue par des procédés artificiels*.

genre humain par une raillerie arrogante; cet autre les déplorait par une compassion inutile [1]. Jésus, le débonnaire [2] Jésus, il plaint nos misères, mais il les soulage [3]. Ceux qu'il instruit, il les porte : ah! il va au péril de sa vie chercher sa brebis égarée; mais il la rapporte sur ses épaules, parce que « errant deçà et delà, elle s'était extrêmement travaillée : » *Multùm enim errando laboraverat*, dit Tertull[ien] [4]. Pouvons-nous hésiter, ayant un tel Maître?

Au reste il n'est point de ces maîtres (*a*) délicats qui louent la pauvreté parmi les richesses, ou qui prêchent la patience dans la mollesse et la volupté [5]. Et lui et tous ses disciples, ils ont scellé de leur sang les vérités qu'ils ont avancées. Ses saints enseignements n'étaient qu'un tableau de sa vie. Il prouvait beaucoup plus par ses actions que par ses paroles. Il a beaucoup plus fait qu'il n'a dit, parce qu'il accommodait ses instructions à notre faiblesse; mais il fallait qu'il vécût en ce monde comme un exemplaire achevé d'une inimitable perfection. Que craignez-vous donc, hommes sans courage? Cet excellent Maître, et par ses paroles et par ses exemples, a déterminé toutes choses. Sur le point de nos mœurs, il ne nous a point laissé de questions indécises [6]. Je vous vois éperdus et étonnés sur le chemin de la piété chrétienne; vous n'osez y entrer, parce que vous n'y voyez au premier aspect qu'embarras et que difficultés; vous ne savez si dans ce fleuve (*b*) il y a un gué par où vous puissiez échapper. Considérez le Sauveur Jésus; afin de vous tirer hors de doute,

VAR. : (*a*) Docteurs. — (*b*) Torrent.

1. Héraclite et Démocrite.

2. *Débonnaire* signifie aujourd'hui *bon jusqu'à la faiblesse*. Tel n'est pas le sens ici, et l'on voit par là que le surnom donné au fils de Charlemagne ne doit pas être pris en mauvaise part.

3. *Il plaint*, etc. Au lieu de voir un pléonasme dans la répétition de ce sujet, on peut croire que c'est une sorte de mot emphatique (*ille* en latin), *c'est lui qui*.

4. *De Pœnit.*, n. 8.

5. Allusion à Sénèque. Ce philosophe avait dans son palais une chambre nue avec un misérable grabat au lieu de lit; il venait parfois y méditer sur la pauvreté... des autres.

6. C'est la condamnation manifeste des Casuistes, que Bossuet n'a jamais aimés. Déforis et les éditeurs qui l'ont suivi ont fait ici une faute de ponctuation qui altère complètement le sens; ils disent : *a déterminé toutes choses sur le point de nos mœurs; il ne nous*, etc. M. Gandar a placé un point et virgule après le mot *choses;* il y a un point dans le ms.

il y est passé devant vous. Regardez-le triomphant à l'autre rivage, qui vous appelle, qui vous tend les bras, qui vous assure qu'il n'y a rien à craindre. Voyez, voyez l'endroit qu'il a honoré par son passage : il l'a marqué d'un trait de lumière, et n'est-ce pas une honte à des chrétiens d'avoir horreur d'aller où ils voient les vestiges de Jésus-Christ? Certes, on ne le peut nier, mes chers frères, nous serions entièrement insensés, si ayant cette conduite certaine, nous nous laissions encore emporter aux mensonges et aux vanités de la prudence du monde. J'ai étudié mes voies; dans les erreurs diverses de notre vie, j'ai considéré attentivement où je pourrais rencontrer de la certitude; j'ai trouvé, ô Sauveur Jésus, que c'était une manifeste folie de la chercher[1] ailleurs que dans vos témoignages irrépréhensibles. Et ainsi, par votre assistance, j'ai résolu de tourner mes pas du côté de vos témoignages : *Cogitavi vias meas*, d'autant plus que je n'y vois pas seulement la lumière qui éclaire mes ignorances, mais j'y reconnais encore la seule règle infaillible qui peut composer[2] mes désordres. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

Il était impossible que l'ignorance profonde qui règne dans les choses humaines, ne précipitât nos affections dans un étrange dérèglement; car de même que le pilote à qui les tempêtes et l'obscurité ont ôté (*a*) le jugement tout ensemble avec les étoiles qui le conduisaient, abandonne le gouvernail et laisse voguer le vaisseau[3] au gré des vents et des ondes (*b*); ainsi les hommes par leurs erreurs ayant perdu les véritables principes par lesquels ils se devaient gouverner, ils[4] se sont laissé emporter à leurs fantai-

Var. : (*a*) Fait perdre. — (*b*) Laisse voguer le navire au gré des eaux.

1. Il faudrait : d'*en* chercher, ou bien alors il faut lire deux lignes plus haut : rencontrer *la* certitude, le ms. n'autorise pas cette manière de lire.

2. Voir p. 6, n. 1.

3. Bossuet avait d'abord écrit *vaisseau*, puis il a barré ce mot pour lui substituer *navire*, puis il est revenu au premier mot, sans toutefois effacer l'autre, qui reste ainsi comme variante.

4. Ce mot *ils*, que la grammaire nous présente comme une redondance, Bossuet l'a écrit entre les lignes, après coup, sans doute en se relisant.

sies [1] ; chacun s'est fait des idoles de ses désirs, et par là les règles des mœurs ont été entièrement perverties. Combien voyons-nous de personnes qui voudraient que l'on nous laissât vivre chacun comme nous l'entendrions, que l'on nous eût défaits de tant de lois incommodes! C'est ainsi qu'ils [2] appellent les saintes institutions de la loi divine; et si nous n'osons pas peut-être en parler si ouvertement, au moins ne vivons-nous pas (*a*) d'autre sorte que si nous étions imbus de cette créance. Notre règle, quoi que nous puissions dire, est de suivre nos passions; ou si nous les réprimons quelquefois, c'est par d'autres plus violentes, et en cela même moins raisonnables. Nous ne mettons pas la prudence à faire le choix de bonnes et vertueuses inclinations; ce n'est pas là l'air du monde, ce n'est pas notre style ni notre méthode. Mais après que nos inclinations premières et dominantes sont nées en nous, je ne sais comment, par des mouvements indélibérés et par une espèce d'instinct aveugle, chose certainement qui n'est que trop véritable; quand nous savons faire le choix des moyens les plus propres pour les acheminer à leur fin, nous croyons avoir bien pris nos mesures; c'est ce que nous appelons une conduite réglée, tant l'usage véritable des choses est corrompu parmi nous. Ou bien, comme dans une telle diversité de désirs aveugles et téméraires il y en a beaucoup qui se contrarient, les faire céder au temps et aux occurrences présentes, par exemple, quitter pour un temps les plaisirs pour établir sa fortune, c'est aller adroitement à ses fins, c'est avoir la science du monde et savoir ce que c'est que de vivre. Mais de remonter à la source du mal et de couper une bonne fois la racine des mauvaises inclinations, c'est à quoi personne ne pense. O pauvres mortels abusés! Eh Dieu! qui nous a jetés dans de si fausses persuasions? Et comment ne voyons-nous pas « qu'étant d'une race divine [3], » comme dit l'apôtre saint

VAR. : (*a*) Certainement nous ne vivons pas.

1. Tournure très usitée au siècle de Louis XIV avec beaucoup de verbes à sens passif : se laisser vaincre *à* ses ennemis, etc.
2. *Ils*, c.-à-d. *les personnes*. Voir la page 11, note 1.
3. *Étant de* race, c.-à-d. *puisque nous sommes;* emploi curieux de la proposition participe.

Paul[1], il faut prendre de bien plus haut la règle de nos affaires? Car s'il est vrai ce que nos pères ont dit contre les sectateurs d'Epicure et l'école des libertins[2], que de même que cet univers est régi par une Providence éternelle, ainsi les actions humaines, quelque extravagance qui nous y paraisse, sont conduites et gouvernées par une sagesse infinie, n'est-il pas absolument nécessaire qu'elles aient une règle certaine sur laquelle elles soient composées[3]? Et si nous ne sommes pas capables de ces grandes et importantes raisons, l'expérience du moins ne devrait-elle pas nous avoir appris qu'ayant plusieurs désirs qui nous sont pernicieux à nous-mêmes, la véritable sagesse n'est pas de les savoir contenter, mais de les savoir modérer? Eh Dieu! que serait-ce des choses humaines, si chacun suivait ses désirs? D'où vient que les Néron, les Caligula et ces autres monstres du genre humain se sont laissé aller à des actions si brutales et si furieuses? N'est-ce pas par la licence effrénée de faire tout ce qu'ils ont voulu? pour nous faire voir, chrétiens, qu'il n'y a point d'animal plus farouche[4] ni plus indomptable que l'homme, quand il se laisse dominer à[5] ses passions? Par conséquent il est nécessaire de donner quelques bornes à nos désirs par des règles fixes et invariables; et d'autant que nous avons tous la même raison, et qu'étant d'une même nature, il est entièrement impossible que nous ne soyons destinés à la même fin, il s'ensuit de là par nécessité que ces règles que

1. *In ipso vivimus, et movemur, et sumus; sicut et quidam vestrorum poetarum dixerunt : ipsius enim et genus sumus. Genus ergo quum simus Dei*, etc. Disc. de saint Paul aux Athén., *Act.*, XVII, 28. Saint Paul faisait peut-être allusion à ce beau vers de Cléanthe :

Ἐκ σοῦ γὰρ γένος ἐσμέν, ἓν μίμημα λαχόντες.

2. Ce mot de *libertin* se retrouvera souvent dans les sermons de Bossuet, avec le sens particulier qu'il avait au dix-septième siècle; on peut en juger par ce vers de Molière :

Je le soupçonne encor d'être un peu *libertin*;
Je ne remarque pas qu'il hante les églises. (*Tartuffe.*)

3. Tout ce qui précède, depuis : *Et comment ne voyons-nous pas*... est barré dans le ms. mais très légèrement, timidement pour ainsi dire. Tous les éditeurs se sont accordés à conserver ce passage, utile pour l'enchaînement des idées.

4. *Farouche* était plus fort au temps de Bossuet qu'il ne l'est aujourd'hui : *Farouche* tyran

La reine alors, sur lui jetant un œil *farouche*,
Pour blasphémer, sans doute, ouvrait déjà la bouche.
(RACINE, *Athalie.*)

5. Sur la préposition *à*, employée comme synonyme de *par*, voir p. 22, n. 1.

nous poserons doivent être communes à tous les hommes. Or vous allez voir, chrétiens, par un raisonnement invincible, qu'il n'y en peut avoir d'autres que la loi de Dieu.

Où notre désordre paraît plus visible, c'est que nous sommes toujours hors de nous[1]; je veux dire que nos occupations et nos exercices, nos conversations et nos divertissements nous attachent aux choses externes. J'en ai déjà dit quelque chose au commencement de ce discours, et je le répète à présent pour en tirer d'autres conséquences; mais ne m'obligez pas, chrétiens, de rentrer encore une fois dans le particulier[2] de nos actions pour vous faire voir cette vérité trop constante[3]. Que chacun s'examine soi-même, et il reconnaîtra manifestement qu'il n'agit que par des motifs tirés purement de dehors; et toutefois la première chose que la règle doit faire en nos âmes, c'est de nous ramener en nous-mêmes. Vous avez fait, dites-vous, une grande affaire, vous avez trouvé le moyen d'amasser beaucoup de richesses, vous êtes entré dans les bonnes grâces d'une personne considérable qui vous peut rendre de grands services; et je veux encore supposer, si vous le voulez, que vous vous soyez rendu maître de tout le monde, votre âme n'en est pas en meilleure assiette[4]; vos mœurs n'en sont[5] pour cela ni plus innocentes ni mieux ordonnées. « Je ne suis point dans l'intrigue, dit le grave Tertullian dans le docte livre *de Pallio*, on ne me voit [pas] m'empresser près la personne des grands, je n'assiège ni leurs portes ni leurs passages, je ne me romps point l'estomac à crier au milieu d'un barreau, je ne vas ni aux marchés ni aux places publiques; j'ai assez à travailler en moi-même; c'est là ma grande et ma seule affaire : » *In me unicum negotium mihi*

1. Bossuet se rencontre ici, chose rare, avec Voltaire, qui, dans sa belle *Epître aux mânes de Genonville*, parle de ces hommes :

On toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-mêmes.

2. Dans le détail. *Particulier* est ici un véritable adjectif neutre employé substantivement.

3. *Constante*, c.-à-d. *certaine*, au sens du latin *constat*. (Note de M. Gandar.)

4. *Situation, disposition*. Ainsi l'on trouve dans Pascal : « Nous brûlons de désir de trouver une *assiette* ferme. »

5. Tous les éditeurs, et même M. Gandar, ont ajouté ici le mot *pas*, qui n'est point dans le ms.

est [1]. C'est qu'il pensait bien sérieusement à régler son intérieur; et le premier effet, comme je disais, de cette résolution, c'est de nous rappeler en nous-mêmes.

Mais, s'il ne faut autre chose, l'orgueil toujours empressé se présentera aussitôt à nos yeux. Voyez cet orgueilleux : comme il se contemple, avec quelle complaisance il se considère de toutes parts; l'orgueil le fait rentrer en soi-même. Et n'est-ce pas l'orgueil, chrétiens, qui a retiré tant de philosophes du milieu de la multitude? Nous voulons, disaient-ils, vaquer à nous-mêmes; et certes ils disaient vrai : c'était en eux-mêmes qu'ils voulaient s'occuper à contempler leurs belles idées, à se contenter de [2] leurs beaux et agréables raisonnements, à se former à leur fantaisie une image de vertu de laquelle ils faisaient leur idole. Ils ne reconnaissaient pas comme il faut ce grand Dieu, duquel toutes leurs lumières étaient découlées : superbes et arrogants qu'ils étaient, ils ne songeaient qu'à se plaire à eux-mêmes dans leurs subtiles inventions. C'est là tout le désordre, c'est la vraie source du dérèglement. Qui donc nous ramènera utilement en nous-mêmes, nous retirant de tant d'objets inutiles dans lesquels notre âme s'est elle-même si longtemps dissipée? Ce sera sans doute la loi de Dieu par l'humilité chrétienne. C'est l'humilité chrétienne qui nous rappelle véritablement en nous-mêmes, parce qu'elle nous fait rentrer dans la considération de notre néant, elle nous fait entendre que nous tenons tout de la miséricorde [3] divine; et ainsi elle nous abaisse sous la loi de Dieu, elle nous assujettit à sa volonté, qui est la règle souveraine de notre vie.

« Dieu a fait l'homme droit, » dit l'*Ecclésiaste* [4], et voici en quoi le docte saint Augustin reconnaît cette rectitude. La rectitude et la juste règle et l'ordre sont inséparables :

1. *De Pallio*, n. 5. Voici le texte même de Tertullien : *Ego nihil foro, nihil campo, nihil curiæ debeo : nulli officio adrigilo, nulla rostra præoccupo, nulla prætoria observeo : canales non adoro, cancellos non adoro, subsellia non contundo, jura non conturbo, causas non clatro, non judico, non milito; secessi de populo, in me unicum negotium mihi est.* La traduction de Bossuet est loin d'être littérale.

2. *Se contenter de.* — *Être contents de;* comme on a vu plus haut, *se satisfaire de.*

3. Bossuet avait d'abord écrit *munificence;* l'idée est tout autre.

4. *Eccl.*, VII, 30.

or chaque chose est bien ordonnée quand elle est soumise aux causes supérieures qui doivent lui dominer (*a*) par leur naturelle condition. C'est en cela que l'ordre consiste, quand chacun se range aux volontés de ceux à qui il doit être soumis. Dieu donc, dit saint Augustin, a donné ce précepte à l'homme, de « régir ses inférieurs et d'être lui-même régi par la puissance suprême : » *Regi a superiore, regere inferiorem*[1]. De même donc que la règle des mouvements inférieurs, c'est la juste et saine raison ; ainsi la règle de la raison, c'est Dieu même. Et lorsque la raison humaine compose ses mouvements selon la volonté de son Dieu, de là résulte cet ordre admirable, de là ce juste tempérament, de là cette médiocrité[2] raisonnable qui fait toute la beauté de nos âmes. Pour pénétrer au fond de cette doctrine excellente de saint Augustin, élevons un peu nos esprits, et considérons attentivement que la volonté de Dieu est la règle suprême selon laquelle toutes les autres règles doivent être nécessairement mesurées. Elles n'ont de justice ni de vérité qu'autant qu'elles se trouvent conformes à cette règle première et originale qui n'emprunte rien de dehors, mais qui est sa loi elle-même. C'est pourquoi le prophète David dit au psaume XVIII, que « les jugements de Dieu sont vrais et justifiés par eux-mêmes : » vrais et justifiés par eux-mêmes, comme s'il disait : Les jugements des hommes peuvent bien quelquefois être véritables, mais ils ne peuvent pas être justifiés par eux-mêmes. Toutes les vérités créées doivent être nécessairement conférées[3] à la vérité divine, de laquelle elles tirent toute leur certitude. Mais pour les jugements de Dieu, dit le saint prophète, « ils sont vrais d'une vérité propre et essentielle, et c'est pour cette raison qu'ils sont justifiés par eux-mêmes : » *Vera, justificata in semetipsa*[4]. De sorte que la volonté divine

VAR. : (*a*) Dominer sur elle.

1. *In Psal.*, CXLV, n. 5.
2. Voir p. 8, note 1.
3. *Conférer* a vieilli dans ce sens de *comparer*. M. Littré en cite plusieurs exemples dont l'un est emprunté à l'*Histoire universelle*, publiée en 1631.
4. *Ps.*, XVIII, 10.

préside[1] à cet univers; étant elle-même sa règle, elle est par conséquent la règle infaillible de toutes les choses du monde, et la loi immuable par laquelle elles sont gouvernées.

Sur quoi je fais une observation dans le prophète David, qui peut-être édifiera les âmes pieuses. Cet homme, toujours transporté d'une sainte admiration de la Providence divine, après avoir célébré la sagesse de ses conseils dans ses grands et magnifiques ouvrages, passe de là insensiblement à la considération de ses lois. Ainsi au psaume XVIII : « Les cieux, dit ce grand personnage, racontent la gloire de Dieu[2]. » Puis ayant employé la moitié du psaume à glorifier Dieu dans ses œuvres, il donne tout le reste à chanter l'équité de ses ordonnances. « La loi de Dieu, dit-il, est immaculée, les témoignages de Dieu sont fidèles[3]; » et il achève cet admirable cantique dans de semblables méditations. Et au psaume CXVIII : « Votre vérité, dit-il, ô Seigneur, est établie éternellement dans les cieux; votre main a fondé la terre, et elle demeure toujours immobile; c'est en suivant votre ordre (*a*) que les jours se succèdent les uns aux autres avec des révolutions si constantes; et toutes choses, Seigneur, servent à vos décrets éternels[4]. » Et puis il ajoute aussitôt : « N'était que votre loi a occupé toute ma pensée, cent fois j'aurais manqué de courage (*b*) parmi tant de diverses afflictions (*c*) dont ma vie a été tourmentée[5]. » Fidèles, que veut-il dire? Quelle liaison trouve ce chantre céleste entre les ouvrages de Dieu et sa loi? Est-ce par une rencontre fortuite que cet ordre se remarque en plusieurs endroits de ses psaumes? Ou bien ne vous

VAR. 1 (*a*) Par votre ordre. — (*b*) Je serais péri. — (*c*) Tant d'afflictions.

1. M. Gandar place ici entre crochets un *qui* dont on peut se passer; il suffit pour cela de changer la ponctuation, toujours défectueuse dans les mss. de Bossuet. Après *univers*, Bossuet avait écrit *et étant*, ce qui autorise la substitution du point et virgule à la simple virgule.

2. *Cœli enarrant gloriam Dei.* — *Ps.*, XVIII, 2.

3. *Lex Domini immaculata... testimonium Domini fidele.* — *Ib.*, 8.

4. *In æternum, Domine, verbum tuum permanet in cælo... Fundasti terram, et permanet. Ordinatione tuâ perseverat dies : quoniam omnia serviunt tibi.* — *Ps.*, CXVIII, 89.

5. *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte periissem in humilitate meâ.* — *Ib.*, 92.

semble-t-il pas qu'il nous dit à tous au fond de nos consciences : Élevez vos yeux, ô enfants d'Adam, hommes faits à l'image[1] de Dieu; contemplez cette belle structure du monde, voyez cet accord et cette harmonie : y a-t-il rien de plus beau ni de mieux entendu que ce grand et superbe édifice? C'est parce que la volonté divine y a été fidèlement observée, c'est parce que ses desseins ont été suivis et que tout se régit par ses mouvements. Car cette volonté étant sa règle elle-même, toujours juste, toujours égale, toujours uniforme, tout ce qui la suit ne peut aller que dans un bel ordre (*a*). De là ce concert et cette cadence si juste et si mesurée. Que si les créatures même corporelles reçoivent tant d'ornement à cause qu'elles obéissent aux décrets de Dieu, combien grande sera la beauté des natures intelligentes lorsqu'elles seront réglées par ses ordonnances! Consultez toutes les créatures du monde; si elles avaient de la voix, elles publieraient hautement qu'elles se trouvent très bien d'observer les lois de cette Providence incompréhensible[2], et que c'est de là qu'elles tirent toute leur perfection et tout leur éclat; et n'ayant point de langage, elles ne laissent pas de nous le prêcher par cette constante uniformité avec laquelle elles s'y attachent. Vous, hommes, enfants de Dieu, que votre père céleste a illuminés d'un rayon de son intelligence infinie, quelle sera votre ingratitude, si, plus stupides et plus insensibles que les créatures inanimées, vous méprisez de[3] suivre les lois que Dieu même vous a données depuis le commencement du monde par le ministère de ses saints prophètes, et enfin dans la plénitude des temps par la bouche de son cher Fils! C'est ainsi, ce me semble, que nous parle le prophète David.

O Dieu éternel! chrétiens, quand il faudra paraître devant ce tribunal redoutable, quelle sera notre confusion, lorsqu'on

VAR. : (*a*) Qu'en bel ordre.

1. Ms. : *à l'imagine*. Bossuet songeait en écrivant au texte sacré : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*.
2. C'est après avoir barré successivement les mots *infinie* et *éternelle* que Bossuet s'est décidé pour *incompréhensible*.
3. *Mépriser de* est analogue à *dédaigner de*, mais beaucoup plus fort; cette locution méritait d'être conservée.

nous reprochera devant les saints anges que, Dieu nous ayant donné une âme d'une nature immortelle, afin que nous employassions tous nos soins à régler ses actions et ses mouvements selon leur véritable modèle, nous avons fait si peu d'état de ce riche et incomparable présent que, plutôt que de travailler en cette âme ornée de l'image de Dieu, nous avons appliqué notre esprit à des occupations toujours superflues et le plus souvent criminelles; de sorte qu'au grand mépris de la munificence divine, parmi tant de sortes d'affaires qui nous ont vainement travaillés, la chose du monde la plus précieuse a été la plus négligée? O folie! ô indignité! ô juste et inévitable reproche! ah! grand Dieu, je le veux prévenir. Assez et trop longtemps mon âme s'est égarée parmi tant d'objets étrangers, dans le jeu, dans les compagnies, dans l'avarice, dans la débauche. Je rentrerai en moi du moins à ce Carême qui nous touche de près, j'étudierai mes voies, je chercherai la règle sur laquelle je me dois former; et comme il ne peut y en avoir d'autre que vos saints et justes commandements, je tournerai mes pas du côté de vos témoignages. C'est ma dernière et irrévocable résolution, que vous confirmerez, s'il vous plaît, par votre grâce toute-puissante: c'est elle qui me fera trouver le repos où je viens de rencontrer le bon ordre et où je trouvais tout à l'heure la vérité et la certitude; et pour vous en convaincre, fidèles, c'est par où (*a*) je m'en vais finir ce discours.

TROISIÈME POINT.

Je ne pense pas, chrétiens, après ces[1] belles maximes que nous avons, ce me semble, si bien établies par les Écritures divines, qu'il soit nécessaire de recommencer une longue suite de raisonnements pour vous faire voir que notre repos est dans l'observance exacte de la loi de Dieu. Contentons-nous d'appliquer ici (*b*), par une méthode facile et intelligible, la doctrine que, par la miséricorde de Dieu, nous vous[2]

VAR. : (*a*) Par là que. — (*b*) Appliquons seulement ici.

1. Ed. *les*. Il y a bien *ces* dans le ms.; le c est même une correction.
2. Tous les éditeurs, et M. Gandar lui-même ont omis le mot *vous*.

avons aujourd'hui expliquée; cette vérité paraîtra dans son évidence.

Chaque chose commence à goûter son repos, quand elle est dans sa bonne et naturelle constitution. Vous avez été tourmenté d'une longue et dangereuse maladie; peu à peu vos forces se rétablissent, et les choses reviennent au juste tempérament; cela vous promet un prochain repos. Et comment donc notre âme ne jouirait-elle pas d'une grande tranquillité [1] après que la loi de Dieu a guéri toutes ses maladies? La loi de Dieu établit l'esprit dans une certitude infaillible; si bien que, les doutes étant levés et les erreurs dissipées, non par l'évidence de la raison, mais par une autorité souveraine, plus inébranlable et plus ferme que nos plus solides raisonnements, il faut que l'entendement acquiesce. Et de même la volonté ayant trouvé sa règle immuable, qui coupe et qui retranche ce qu'il y a de trop en ses mouvements, ne doit-elle pas rencontrer une consistance tranquille et une sainte et divine paix? C'est pourquoi le Psalmiste disait : « Les justices de Dieu sont droites et réjouissent le cœur [2]. » Elles réjouissent le cœur, parce qu'elles sont droites, parce qu'elles règlent ses affections, parce qu'elles le mettent dans la disposition qui lui est convenable et dans le véritable point où consiste sa perfection.

Quelle inquiétude dans les choses humaines! on ne sait si on fait bien ou mal : on fait bien pour établir sa fortune, on fait mal pour conserver sa santé; on fait bien pour son plaisir, mais on ne contente pas ses amis; et de même des autres choses. Dans la soumission à la loi de Dieu on fait absolument bien, on fait bien sans limitation, parce que quand on fait ce bien, tout le reste est de peu d'importance; en un mot on fait bien, parce qu'on suit le souverain bien. Et comment est-il possible, fidèles, de n'être pas en repos en suivant le souverain bien? quelle douceur et quelle tranquillité à une âme! Il vous appartient, ô grand Dieu, en

1. Après avoir écrit *tranquillité* qu'il a remplacé par *calme*, Bossuet est revenu à la première expression; elle est en effet la plus juste, la *tranquillité* ne supposant pas, comme le *calme*, la possibilité d'un nouveau trouble.

2. *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda.* — *Ps.* XVIII, 9. Ainsi se trouve justifié le pluriel si hardi de *justice*.

qualité de souverain bien, de faire le partage des biens à vos créatures; mais heureuses mille et mille fois [1] les créatures dont vous êtes le seul héritage! c'est là le partage de vos enfants, que par votre bonté ineffable vous assemblez près de vous dans le ciel. Mais nous, misérables bannis, bien que nous soyons éloignés de notre céleste patrie, nous ne sommes pas privés tout à fait de vous; nous vous avons dans votre loi sainte, nous vous avons dans votre divine parole. O! que cette loi est désirable! ô que cette parole est douce! « Elle est plus douce que le miel à ma bouche, disait le prophète David; elle est plus désirable que tous les trésors [2]. » Et considérez, en effet, chrétiens, que cette loi admirable est un éclat de la vérité divine et un écoulement de cette souveraine bonté. Ne doutez pas que cette fontaine n'ait retenu quelque chose des qualités de sa source. « Votre serviteur, ô mon Dieu, observe vos commandements [3], chante amoureusement [4] le Psalmiste; il y a une grande récompense à les observer : « *In custodiendis illis retributio multa* [5]. Ce n'est pas en autre chose, dit saint Augustin [6], mais en cela même que l'on les observe : la rétribution y [7] est grande, parce que la douceur y est sans égale. »

Mes frères, je vous en prie, considérons un homme de bien dans la simplicité de sa vie : il ne gouverne point les États, il ne manie point les affaires publiques, il n'est point dans les grands emplois de la terre, comme sont les grands et les politiques; vous diriez qu'il ne fasse [8] rien en ce monde. Il ne sait pas les secrets de la nature, il ne parle pas du mouvement des astres; ces hauts et sublimes raisonne-

1. Corneille avait écrit, dans son *Imitation* :
Ce choisi d'entre *mille et mille*;
mais en 1665 il a corrigé cette expression. Bossuet l'emploie constamment à Metz.
2. *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua, super mel ori meo.* — *Ps.* CXVIII, 103. *Desiderabilia super aurum et lapidem pretiosum multum : et dulciora super mel et favum.* — *Ps.* XVIII, 11.
3. *Etenim servus tuus custodit ea.* — *Ps.* XVIII, 12.
4. *Chante amoureusement* a été substitué, après réflexion, au mot *disait*.
5. *Ps.* XVIII, 12.
6. *Non aliquo extra posito commodo, sed in eo ipso quo judicia Dei custodiuntur, multa retributio : multa est quia gaudetur in eis.* — *Enarr. I in Psal.*, XVIII, 12.
7. Il y avait d'abord *en* est grande, y n'est venu qu'après.
8. Nous mettrions l'indicatif; le subjonctif est beaucoup plus logique, car il y a subordination.

ments peut-être passeront sa portée. Sa conduite nous paraît vulgaire; et cependant, si nous avons entendu[1] les choses que nous avons dites, il est régi par une raison éternelle, il est gouverné par des principes divins, sa conduite appuyée sur la parole de Dieu est plus ferme que le ciel et la terre; et plutôt tout le monde sera renversé[2], qu'il soit confondu dans ses espérances. Dans les affaires du monde, chacun recherche divers conseils qui nous embarrassent souvent dans de nouvelles perplexités : il chante sincèrement avec le Psalmiste : « Mon conseil, ce sont vos témoignages : » *Consilium meum justificationes tuæ*[3]; ou bien, comme lit saint Jérôme[4] : *Amici mei justificationes tuæ :* « Vos témoignages, ce sont mes amis. » Ceux que nous croyons nos meilleurs amis nous trompent très souvent, ou par infidélité, ou par ignorance : l'homme de bien dans ses doutes consulte ses amis fidèles, qui sont les témoignages de Dieu; ces amis sincères et véritables lui enseignent ce qu'il faut faire (*a*) et le conseillent pour la vie éternelle. Heureux mille et mille fois d'avoir trouvé de si bons amis! par là il se rira de la perfidie qui règne dans les choses humaines. Et c'est encore par cette raison que je le publie bienheureux.

Souffrez que je vous interroge en vérité et en conscience : Avez-vous tout ce que vous demandez? N'avez-vous aucune prétention en ce monde? Il n'y a peut-être personne en la compagnie[5] qu'il[6] puisse répondre qu'il n'en a pas. « Le laboureur, dit l'apôtre saint Jacques, attend le fruit de la terre[7] : » sa vie est une espérance continuelle, il laboure

VAR. : (*a*) La vérité.

1. Si nous avons *compris;* ms. *entendus.*
2. Inversion toute latine, d'un très heureux effet :

Ante perorratis... Quam nostro, etc. (VIRG., *Ecl.*, I.)

3. *Ps.* CXVIII, 24.
4. On sait en effet qu'il y a deux traductions latines de l'Écriture : la *Vulgate*, et la version de saint Jérôme. Les deux ont fini par se confondre presque entièrement.
5. Ce mot de *compagnie* s'est appliqué de préférence au dix-septième siècle à l'Académie française.
6. Toutes les éditions, même celle de M. Gandar, donnent ici *qui* au lieu de *qu'il*, latinisme curieux à constater : *nemo qui...*
7. *Ecce agricola exspectat pretiosum fructum terræ, patienter ferens donec accipiat temporaneum et serotinum.* — *Ep. cath.*, V, 7.

dans l'espérance de recueillir, il recueille dans l'espérance de vendre, et toujours il recommence de même. Il en est ainsi de toutes les autres professions. En effet nous manquons de tant de choses, que nous serions toujours dans l'affliction, si Dieu ne nous avait donné l'espérance comme pour charmer nos maux (*a*) et tempérer par quelque douceur l'amertume de cette vie. Cette vie, que nous ne possédons jamais que par diverses parcelles qui nous échappent sans cesse, se nourrit et s'entretient d'espérance. L'avenir, qui sera peut-être une notable partie de notre âge, nous ne le tenons que par espérance; et jusques au dernier soupir, c'est l'espérance qui nous fait vivre. Et puisque nous espérons toujours, c'est un signe très manifeste que nous ne sommes pas dans le lieu où nous puissions [1] posséder les choses que nous souhaitons. Partant, dans ce bas monde où personne ne jouit de rien, où on ne vit que d'espérance, celui-là sera le plus heureux qui aura l'espérance la plus belle et la plus assurée. Heureux donc mille et mille fois les justes et les gens de bien! Grâces à la miséricorde divine, on leur a bien débattu la jouissance de la vie présente, mais personne ne leur a encore contesté l'avantage de l'espérance.

Comparons à cela, je vous prie, les folles espérances du monde. Dites-moi en vérité, chrétiens, avez-vous jamais rien trouvé qui satisfît pleinement votre esprit? Nous prenons tous les jours de nouveaux desseins [2], espérant que les derniers réussiront mieux, et partout notre espérance est frustrée. De là l'inégalité de notre vie, qui ne trouve (*b*) rien de fixe ni de solide, et par conséquent, ne pouvant avoir aucune conduite arrêtée, devient un mélange d'aventures diverses et de diverses prétentions, qui toutes nous ont trompés. Ou nous les manquons (*c*), ou elles nous manquent (*d*); nous les manquons (*e*) lorsque nous ne pouvons

VAR. : (*a*) Nos inquiétudes. — (*b*) Ne rencontrant. — (*c*) Avons manquées. — (*d*) Ont manqué. — (*e*) Avons manquées.

1. Encore un subjonctif dont l'emploi est très heureux; cette construction ne serait plus admise, à moins qu'on ne dît *dans un lieu*...

2. Il y a *désirs* dans le ms.; c'est une inadvertance évidente. *Désirs* venait d'être effacé par Bossuet, à la fin de la phrase précédente, et remplacé par : *votre esprit*.

pas (*a*) parvenir au but que nous prétendions; elles nous ont manqué (*b*) lorsque ayant obtenu ce que nous voulons, nous n'y trouvons pas ce que nous cherchons [1]; si bien que les plus sages, après que cette première ardeur qui donne l'agrément aux choses du monde est un peu ralentie par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien.

Et par conséquent, chrétiens, que pouvons-nous faire de mieux que de nous reposer en Dieu seul, que de vouloir ce que Dieu ordonne, et attendre ce qu'il prépare? Pourquoi donc ne cherchons-nous pas cet immobile repos? Pourquoi sommes-nous si aveugles que de mettre ailleurs notre béatitude? Ah! voici, mes frères, ce qui nous trompe; (je vous demande, s'il vous plaît, encore un moment d'audience) : c'est que nous nous sommes figuré une fausse idée de bonheur; et ainsi notre imagination étant abusée, nous semblons jouir pour un temps d'une ombre de félicité. Nous nous contentons des biens de la terre, non pas tant parce qu'ils sont de vrais biens, que parce que nous les croyons tels : semblables à ces pauvres hypocondriaques [2] dont la fantaisie [3] blessée se repaît du simulacre et du songe d'un vain et chimérique plaisir. Ici vous me direz peut-être : Ah! ne m'ôtez point cette erreur agréable; elle m'abuse, mais elle me contente. C'est une tromperie, mais elle me plaît. Certes je vous y laisserais volontiers, si je ne voyais que, par ce moyen, quoique vous vous imaginiez d'être heureux, vous êtes dans une condition déplorable.

Jamais, comme nous disions tout à l'heure, il ne peut y avoir de bonheur que lorsque les choses sont établies dans leur na-

VAR. : (*a*) N'avons pu. — (*b*) Manquent.

1. Déforis et M. Lachat ont supprimé tout ce qui précède à partir de : *nous les manquons*. Déforis n'a pas osé transcrire cette phrase parce qu'elle fait double emploi avec une phrase de l'exorde. Il a conservé la première et supprimé l'autre. M. Gandar a fait le contraire; il a supprimé la première, dont Bossuet avait barré les premiers mots seulement. (Voir p. 8, note 4.)

2. Personnes atteintes d'*hypocondrie*, maladie qui a pour effet de rendre triste et atrabilaire. On voit par là que Bossuet fait un véritable contre-sens, puisqu'il attribue aux hypocondriaques de vains et chimériques *plaisirs*.

3. *La fantaisie*, que l'on écrivait *phantaisie*, était au dix-septième siècle ce que nous appelons aujourd'hui *l'imagination*. « Il s'était mis dans la *fantaisie*... » (SÉVIGNÉ.)

Sévère incessamment brouille ma *fantaisie*. (CORNEILLE, *Polyeucte*.)

turelle constitution et dans leur perfection véritable, et il est impossible qu'elles y soient mises par l'erreur et par l'ignorance. C'est pourquoi, dit l'admirable saint Augustin, « le premier degré de misère, c'est d'aimer les choses mauvaises, et le comble de malheur c'est de les avoir : » *Amando enim res noxias miseri, habendo sunt miseriores*[1]. Ce pauvre malade tourmenté d'une fièvre ardente[2], il avale du vin à longs traits; il pense prendre du rafraîchissement, et il boit la peste[3] et la mort. Ne vous semble-t-il [pas] d'autant plus à plaindre, que plus il y ressent de délices ?

Quoi ! je verrai durant ces trois jours[4] des hommes tous[5] de terre et de boue, mener à la vue de tout le monde une vie plus brutale que les bêtes brutes ; et vous voulez que je die[6] qu'ils sont véritablement heureux, parce qu'ils me font parade de leur bonne chère, parce qu'ils se vantent de leurs bons morceaux, parce qu'ils font retentir tout le voisinage et de leurs cris confus et de leur joie dissolue? Eh ! cependant, quelle indignité que, si près des jours de retraite, la dissolution paraisse si triomphante ! L'Église, notre bonne mère, voit que nous donnons toute l'année à des divertissements mondains : elle fait ce qu'elle peut pour dérober six semaines à nos dérèglements ; elle nous veut donner quelque goût de la pénitence ; elle nous en présente un essai pendant le Carême, estimant que l'utilité que nous recevrons d'une médecine si salutaire nous en fera digérer l'amertume[7] et continuer l'usage. Mais, ô vie humaine incapable de bons

1. S. August., *In Psalm.*, XXVI, 7.
2. Bossuet avait d'abord écrit *fièvre chaude*.
3. Ce mot est très difficile à lire dans le ms.
4. Les jours gras. La licence était d'autant plus grande que l'abstinence du carême était très réelle. La police de l'ancien régime interdisait absolument la vente de la viande pendant ces quarante jours. Il fallait une autorisation écrite délivrée par l'administration de l'Hôtel-Dieu pour pouvoir procurer aux malades quelques aliments gras.
5. Ed. *tout ;* il y a bien *tous* dans Bossuet.
6. Ancien subjonctif du verbe *dire :*

Et puisqu'il faut que je le *die*... (LA FONT.)
Faites-la sortir, quoi qu'on *die*... (CORIN, cité par MOLIÈRE.)

Ce n'est pas du mot *die* que Molière se moque dans les *Femmes savantes*, il blâme la cacophonie de *quoi qu'on*, et trouve, avec raison, que la parenthèse est absurde.
7. « C'est une étrange *amertume* à *digérer* que la crainte de vous voir dangereusement malade. » (SÉVIGNÉ

conseils ! ô charité maternelle indignement traitée par de perfides enfants ! nous prenons de ses salutaires préceptes[1] une occasion de nouveaux désordres. Pour honorer l'intempérance, nous lui faisons publiquement précéder le jeûne ; et comme si nous avions entrepris de joindre Jésus-Christ avec Bélial[2], nous mettons les bacchanales[3] à la tête du saint Carême. O jours vraiment infâmes, et qui méritaient d'être ôtés du rôle[4] des autres jours ! jours qui ne seront jamais assez expiés par une pénitence de toute la vie, bien moins par quarante jours de jeûnes[5] mal observés ! Mes frères, ne dirait-on pas que la licence et la volupté ont entrepris de nous fermer les chemins de la pénitence, et qu'ils[6] en occupent l'entrée pour faire de la débauche un chemin à la piété ? C'est pourquoi je ne m'étonne pas si[7] nous n'en avons que la montre et quelques froides grimaces. Car c'est une chose certaine : la chute de la pénitence au libertinage est bien aisée ; mais de remonter du libertinage à la pénitence, mais sitôt après s'être rassasiés des fausses douceurs de l'un, goûter l'amertume de l'autre, c'est ce que la corruption de notre nature ne saurait souffrir.

Vous donc, âmes chrétiennes, vous à qui notre Sauveur Jésus a donné quelque amour pour sa sainte doctrine, demeurez toujours dans sa crainte ; qu'il n'y ait aucun jour

1. Latinisme : *Capimus ex præceptis*, nous *tirons* des préceptes.

2. Divinité des Phéniciens, autrement appelée Baal ou Moloch. Les Hébreux désignaient par ce mot, qui signifie *nuisible*, *mauvais*, le génie du mal, le prince des démons, le Béelzébuth de l'Evangile.

3. Bossuet avait lu Juvénal ; peut-être songeait-il à ce vers célèbre :

Qui Curios simulant et *bacchanalia* vivunt.

4. Un rôle est une *liste*, une énumération. (*Note de M. Gandar*). Bossuet écrit *roole*. « Comme on disait à Corbinelli qu'il y avait peu de charité dans les petites *Lettres provinciales*, il tira le *rôle* (le texte imprimé) de sa poche... » (Sévigné.)

5. Ed. *jeûne ;* ms. *jeûnes*.

6. *Ils* se rapporte à ces *jours infâmes* que Bossuet vient de maudire : il avait d'abord écrit *elles* qui se rapportait naturellement à *la licence* et à *la volupté*. (*Note de M. Gandar*). Il y avait d'abord *elle*, se rapportant à *volupté* seule ; Bossuet avait substitué *libertinage* à ce dernier mot, et peut-être alors a-t-il mis *ils* qu'il aura ensuite oublié de corriger.

7. Locution usitée au dix-septième siècle pour dire : Je ne suis pas étonné si. Ainsi Racine (*Athalie*) :

Princesse, en qui le ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.

Et Boileau (*Epître* VII) :

Cesse de *t'étonner si* l'envie animée...

qui puisse diminuer quelque chose de votre modestie ni de votre retenue. Étudiez vos voies avec le prophète : tournez avec lui vos pas aux témoignages de Dieu ; sans doute vous y trouverez et la certitude, et la règle, et l'immobile repos qui se commencera sur la terre pour être consommé dans le ciel. *Amen.*

II

SERMON

POUR LA

FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE-VIERGE[1]

PRÊCHÉ A METZ LE 8 SEPTEMBRE 1654 OU 1655[2]

Quis, putas, puer iste erit?
Quel pensez-vous que sera cet enfant? (*Luc.*, I, 66.)

Avant la naissance du Sauveur Jésus, tout ce qu'il y avait de gens de bien sur la terre qui vivaient attendant la rédemption d'Israël ne faisaient autre chose que soupirer après sa venue, et par des vœux ardents pressaient le Père éternel d'envoyer bientôt à son peuple son unique Libérateur : que si parmi leurs désirs il leur paraissait quelque signe que ce temps bienheureux approchât, il n'est pas croyable avec

1. Le ms. de ce sermon est perdu ; c'est donc le texte de Déforis qui fait autorité (VII, 124). — Lachat, XI, 100. M. Lachat, qui se dit forcé de publier ce discours d'après la première édition, s'est permis de modifier le texte de Déforis avec une hardiesse que rien ne justifie.

2. M. Floquet, dans ses savantes *Études*, assigne à ce sermon la date de 1652, après l'entrée solennelle du maréchal de Schomberg et de sa femme dans la ville de Metz ; il doit être plutôt de 1655. On y trouve de longs passages empruntés à un sermon antérieur, au sermon *sur la Compassion*, auquel Bossuet renvoie, il faut donc mettre un intervalle de quelques mois entre ces deux discours. Le plus ancien ne peut avoir été prononcé avant l'année 1653. Ordonné prêtre en mars 1652, Bossuet se rendit à Metz ; il ne put évidemment prêcher le Carême dont le sermon sur la *Compassion* fait partie avant l'année suivante ; et il faut reporter le sermon pour la *Nativité* à 1654 au plus tôt, à 1655 au plus tard, puisque Schomberg mourut le 6 juin 1656.

combien de transports toutes les puissances (*a*) de leurs âmes éclataient en actions de grâces. Si donc ils eussent appris à la naissance de la sainte Vierge qu'elle devait être sa mère, combien l'auraient-ils embrassée[1], et quel aurait été l'excès de leur ravissement dans l'espérance qu'ils auraient conçue d'être présents à ce jour si beau, auquel le Désiré des nations[2] commencerait à paraître au monde? Ainsi ces peuples aveugles qui, pour être trop passionnés admirateurs de cette lumière qui nous éclaire, déférent des honneurs divins au soleil qui en est le père[3], commencent à se réjouir sitôt qu'ils découvrent au ciel son avant-courrière l'aurore. C'est pourquoi, ô heureuse Marie, nous qui leur avons succédé, nous prenons part à leurs sentiments: mus d'un pieux respect[4] pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante et couronner votre berceau, non certes de lis et de roses, mais de ces fleurs sacrées que le Saint-Esprit fait éclore; je veux dire de saints désirs et de sincères louanges.

Monseigneur[5], c'est la seule chose que vous entendrez de moi aujourd'hui. L'histoire parlera assez de vos grandes et illustres journées, de vos sièges si mémorables, de vos fameuses expéditions et de toute la suite de vos actions immortelles. Pour moi, je vous l'avoue, Monseigneur, si j'avais à louer quelque chose, je parlerais bien plutôt de cette piété véritable qui vous fait humblement déposer au pied des autels cet air majestueux et cette pompe qui vous environne. Je louerais hautement la sagesse de votre choix, qui vous a fait souhaiter d'avoir dans votre maison l'exemple d'une vertu si rare, par lequel nous pouvons con-

VAR. : (*a*) Tous les sentiments, toutes les facultés.

1. Sens figuré du latin *amplecti*, accueillir avec transport.
2. *Desiderate gentium.* — Hymne du bréviaire parisien.
3. Il s'agit ici des Persans adorateurs du feu.
4. Latinisme. Tite Live disait en parlant des Gaulois : ..... *aut motis religione.*
5. Ce compliment est adressé au maréchal de Schomberg, gouverneur de Metz de 1644 à 1656. Déforis a cru à tort qu'il s'agissait du prince de Condé; M. Floquet a rectifié cette erreur. Il y a de l'exagération dans ces louanges; l'histoire parle assez peu des actions immortelles de Schomberg. Bossuet plus âgé louera avec plus de mesure.

vaincre les esprits les plus libertins[1] qu'on peut conserver l'innocence parmi les plus grandes faveurs de la Cour, et, dans une prudente conduite, une simplicité chrétienne[2]. Je dirais de plus, Monseigneur, que votre généreuse bonté vous a gagné pour jamais l'affection de ces peuples; et si peu que je voulusse m'étendre sur ce sujet, je le verrais confirmé[3] par des acclamations publiques. Mais encore qu'il soit vrai que l'on vous puisse louer, vous et cette incomparable duchesse, sans aucun soupçon de flatterie, en la place où je suis il faut que j'en évite jusqu'à la moindre apparence. Je sais que je dois ce discours, et vous vos attentions à la très heureuse Marie. Ce n'est donc plus à vous que je parle, sinon pour vous conjurer, Monseigneur, de joindre vos prières aux miennes et à celles de tout ce peuple, afin qu'il plaise à Dieu m'envoyer[4] son Saint-Esprit par l'intercession de sa sainte Épouse, que nous allons saluer par les paroles de l'Ange : *Ave*.

Pour procéder avec ordre, réduisons tout cet entretien à quelques chefs[5] principaux. Je dis, ô aimable Marie, que vous serez à jamais bienheureuse d'être mère de mon Sauveur. Car, étant mère de Jésus-Christ, vous aurez pour lui une affection sans égale : ce sera votre premier avantage. Aussi vous aimera-t-il d'un amour qui ne souffrira point de comparaison : c'est votre seconde prérogative. Cette sainte société que vous aurez avec lui, vous unira pour jamais très étroitement à son Père : voilà votre troisième excellence. Enfin, dans cette union avec le Père éternel, vous deviendrez la mère des fidèles, qui sont ses enfants et les frères de votre Fils; c'est par ce dernier privilège que j'achèverai ce discours.

1. Les moins soumis au joug de la foi; c'est le sens étymologique.
2. Schomberg avait épousé Marie de Hautefort, la vertueuse amie de Louis XIII et d'Anne d'Autriche.
3. *Un sujet confirmé par des acclamations*. Impropriété que peut expliquer la rapidité du premier travail. On remarquera dans tout cet éloge une certaine gaucherie qui se traduit par des phrases lourdes et embarrassées.
4. Les contemporains de Bossuet, et Corneille en particulier, supprimaient souvent la préposition *de* après le verbe *plaire* :

Autant qu'à sa clémence il *plaira l'endurer*. (*Hor.*)

5. Chefs, *capita orationis*; on dit plutôt *points*.

Je vous vois surpris, ce me semble : peut-être que vous jugez que ce sujet est trop vaste, et que mon discours sera trop long ou du moins embarrassé d'une matière si ample[1] ; et toutefois il n'en sera pas ainsi, moyennant l'assistance divine. Nous avancerons pas à pas pour ne point confondre les choses, établissant par des raisons convaincantes la dignité de Marie sur sa maternité glorieuse; et encore que je reconnaisse que ces vérités sont très hautes, je ne désespère pas de les déduire aujourd'hui avec une méthode facile. J'avoue que c'est me promettre beaucoup, et à Dieu ne plaise, fidèles, que je l'attende de mes propres forces ! J'espère que ce grand Dieu, qui inspire qui il lui plaît, me donnera la grâce aujourd'hui de glorifier son saint nom en la personne de la sainte Vierge. Le Père s'intéressera pour sa Fille bien-aimée; le Fils pour sa chère Mère; le Saint-Esprit pour sa chaste Épouse. Animé d'une si belle espérance, que puis-je craindre dans cette entreprise? J'entre donc en matière avec confiance ; chrétiens, rendez-vous attentifs.

PREMIER POINT.

Je dis donc[2] avant toutes choses qu'il n'y eut jamais mère qui chérit son fils avec une telle tendresse que faisait Marie; je dis qu'il n'y eut jamais fils qui chérit sa mère avec une affection si puissante (*a*) que faisait Jésus. J'en tire la preuve des choses les plus connues. Interrogez une mère d'où vient que souvent en la présence de son fils elle fait paraître une émotion si visible; elle vous répondra que le sang ne se peut démentir[3], que son fils c'est sa chair et son sang[4], que c'est là ce qui émeut ses entrailles et cause

VAR. : (*a*) Si sincère.

1. *Embarrassé de, gêné par.*

Ce sont fatalités *dont* l'âme *embarrassée*
A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée. (CORNEILLE.)

2. Tout ce commencement jusqu'à *dites-moi, je vous prie*, est emprunté à un sermon plus ancien, le deuxième sermon pour le vendredi de la Passion. Déforis y renvoie; M. Lachat, tenant compte de cette observation, a repris tout ce début. V. Déforis, v, 622-627.

3. Et l'inclination n'a jamais *démenti*
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti. (CORNEILLE.)
Viens, mon fils, viens *mon sang*. (*Id.*)

ces tendres mouvements à son cœur, l'Apôtre même ayant dit que « personne ne peut haïr sa chair : » *Nemo enim unquam carnem suam odio habuit*[1]. Que si ce que je viens de dire est véritable des autres mères, il l'est encore beaucoup plus de la sainte Vierge, parce qu'ayant conçu de la vertu du Très-Haut, elle seule a fourni toute la matière dont la sainte chair du Sauveur a été formée. Et de là je tire une autre considération.

Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que la nature a distribué avec quelque sorte d'égalité l'amour des enfants entre le père et la mère? C'est pourquoi elle donne ordinairement au père une affection plus forte, et imprime dans le cœur de la mère je ne sais quelle inclination plus sensible. Et ne serait-ce point peut-être pour cette raison que quand l'un des deux a été enlevé par la mort, l'autre se sent obligé par un sentiment naturel à[2] redoubler ses affections et ses soins? Cela, ce me semble, est dans l'usage commun de la vie humaine; si bien que la très pure Marie n'ayant à partager avec aucun homme ce tendre et violent amour qu'elle avait pour son Fils Jésus, vous ne sauriez assez vous imaginer jusqu'à quel point elle en était transportée, et combien elle y ressentait de douceurs. Ceci toutefois n'est encore qu'un commencement de ce que j'ai à vous dire.

Certes il est véritable que l'amour des enfants est si naturel, qu'il faut avoir dépouillé tout sentiment d'humanité pour ne l'avoir pas. Vous m'avouerez néanmoins qu'il s'y mêle quelquefois certaines circonstances qui portent l'affection des parents à l'extrémité. Par exemple, notre père Abraham n'avait jamais cru avoir des enfants de Sara; elle était stérile, ils étaient tous deux dans un âge décrépit et caduc; Dieu ne laisse pas de les visiter et leur donne un fils. Sans doute cette rencontre fit qu'Abraham le tenait plus cher[3] sans comparaison. Il le considérait, non tant comme

1. *Ephes.*, v, 29.
2. *Obligé à* est plus fort que *obligé de;* il marque mieux qu'on est pour ainsi dire *attaché* (*ligatus*) à la chose qu'il faut faire.
3. Le *considérait* comme plus cher; c'est ainsi qu'on lit dans le *Polyeucte* de Corneille :

Je *tiens* leur culte impie. — Et je le *tiens* funeste.

son fils que comme le « Fils de la promesse » divine, *promissionis filius*[1], que sa foi lui avait obtenu du Ciel lorsqu'il y pensait le moins. Aussi voyons-nous qu'on l'appelle Isaac, c'est-à-dire *Ris*[2], parce que venant en un temps où ses parents ne l'espéraient plus, il devait être après cela toutes leurs délices. Et qui ne sait que Joseph et Benjamin étaient les bien-aimés et toute la joie de Jacob, à cause qu'il les avait eus dans son extrême vieillesse d'une femme que la main de Dieu avait rendue féconde sur le déclin de sa vie? Par où il paraît que la manière dont on a les enfants, quand elle est surprenante ou miraculeuse, les rend de beaucoup plus aimables. Ici, chrétiens, quels discours assez ardents pourraient vous dépeindre les saintes affections de Marie? Toutes les fois qu'elle regardait ce cher Fils? O Dieu! disait-elle, mon Fils, comment est-ce que vous êtes mon Fils? Qui l'aurait jamais pu croire, que je dusse demeurer vierge et avoir un Fils si aimable? Quelle main vous a formé dans mes entrailles? Comment y êtes-vous entré, comment en êtes-vous sorti, sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de votre passage? Je vous laisse à considérer jusqu'à quel point elle s'estimait bienheureuse, et quels devaient être ses transports dans ces ravissantes pensées. Car vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il n'y eut jamais vierge qui aimât sa virginité avec un sentiment si délicat. Vous verrez tout à l'heure où va cette réflexion.

C'est peu de vous dire qu'elle était à l'épreuve de toutes les promesses des hommes; j'ose encore avancer qu'elle était à l'épreuve même des promesses de Dieu. Cela vous paraît étrange sans doute; mais il n'y a qu'à regarder l'histoire de l'Évangile. Gabriel aborde Marie et lui annonce qu'elle concevra dans ses entrailles le Fils du Très-Haut[3], le Roi et le Restaurateur d'Israël. Voilà d'admirables promesses. Qui pourrait s'imaginer qu'une femme dût être troublée d'une si heureuse nouvelle, et quelle vierge n'oublierait pas

1. *Rom.*, IX, 9.
2. *Genes.*, XXI, 6.
3. *Ecce concipies in utero, et paries filium. Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus, et regnabit in domo Jacob in æternum. Et regni ejus non erit finis.* — *Luc.*, I, 31-33.

le soin de sa pureté dans une si belle espérance? Il n'en est pas ainsi de Marie. Au contraire elle y forme des difficultés. « Comment se peut-il faire, dit-elle[1] que je conçoive ce Fils dont vous me parlez, moi qui ai résolu de ne connaître aucun homme? » Comme si elle eût dit : Ce m'est beaucoup d'honneur, à la vérité, d'être mère du Messie; mais si je la[2] suis, que deviendra ma virginité? Apprenez, apprenez, chrétiens, à l'exemple de la sainte Vierge l'estime que vous devez faire de la pureté. Hélas! que nous faisons ordinairement peu de cas d'un si beau trésor! Le plus souvent parmi nous on l'abandonne au premier venu, et qui le demande l'emporte. Et voici que l'on fait à Marie les plus magnifiques promesses qui puissent jamais être faites à une créature, et c'est un ange qui les lui fait de la part de Dieu, — remarquez toutes ces circonstances; — elle craint toutefois, elle hésite; elle est prête à dire que la chose ne se peut faire, parce qu'il lui semble que sa virginité est intéressée dans cette proposition : tant sa pureté lui est précieuse. Quand donc elle vit le miracle de son enfantement, ô mon Sauveur! quelles étaient ses joies, et quelles ses affections! Ce fut alors qu'elle s'estima véritablement bénite[3] entre toutes les femmes, parce qu'elle seule avait évité toutes les malédictions de son sexe. Elle avait évité la malédiction des stériles par sa fécondité bienheureuse; elle avait évité la malédiction des mères, parce qu'elle avait enfanté sans douleur, comme elle avait conçu sans corruption. Avec quel ravissement embrassait-elle son Fils, le plus aimable des fils, et en cela plus aimable qu'elle le reconnaissait pour son Fils sans que son intégrité en fût offensée?

Les saints Pères ont assuré[4] qu'un cœur virginal est la matière la plus propre à être embrasée de l'amour de notre Sauveur : cela est certain, chrétiens, et ils l'ont tiré de

1. *Dixit autem Maria ad angelum :* « *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* — *Luc.*, I, 34.

2. *La* serait aujourd'hui contraire aux règles de la grammaire. Etes-vous la mère du Messie? — Je *la* suis. Etes-vous mère... Je *le* suis. (*Le* est alors un neutre véritable, *illud*, cela.)

3. *Bénite, benedicta;* il n'y avait pas longtemps qu'on ne disait plus : la *benoîte* Vierge Marie. *Benoîte* est encore dans Corneille (*Poés. div.*).

4. S. Bernard., serm. XXIX *in Cantic.*, n. 8.

saint Paul. Quel devait donc être l'amour de la sainte Vierge? Elle savait bien que c'était particulièrement à cause de sa pureté que Dieu l'avait destinée à son Fils unique; cela même, n'en doutez pas, cela même lui faisait aimer sa virginité beaucoup davantage; et d'autre part l'amour qu'elle avait pour sa sainte virginité, lui faisait trouver mille douceurs dans les embrassements de son Fils qui la lui avait si soigneusement conservée. Elle considérait Jésus-Christ comme une fleur que son intégrité[1] avait poussée; et dans ce sentiment elle lui donnait des baisers plus que d'une mère, parce que c'étaient des baisers d'une mère vierge. Voulez-vous quelque chose de plus pour comprendre l'excès de son saint amour? Voici une dernière considération que je vous propose, tirée des mêmes principes.

L'antiquité nous rapporte[2] qu'une reine des Amazones souhaita passionnément d'avoir un fils de la race d'Alexandre; mais laissons ces histoires profanes, et cherchons plutôt des exemples dans l'Histoire sainte. Nous disions tout à l'heure que le patriarche Jacob préférait Joseph à tous ses autres enfants. Outre la raison que nous avons apportée, il y en a encore une autre qui le touchait fort, c'est qu'il l'avait eu de Rachel qui était sa bien-aimée : cela le touchait au vif. Et saint Jean Chrysostome nous rapportant dans le premier livre *du Sacerdoce* les paroles caressantes et affectueuses dont sa mère l'entretenait, remarque ce discours entre beaucoup d'autres : « Je ne pouvais, disait-elle, ô mon fils, me lasser de vous regarder, parce qu'il me semblait voir sur votre visage une image vivante de feu mon mari[3]. » Que veux-je dire par tous ces exemples? Je prétends faire voir qu'une des choses qui augmente[4] autant l'affection envers

1. Sa *pureté* :

Ton adorable *intégrité*,
O Vierge mère, ainsi ne souffre aucune atteinte. (Corneille.)

Corneille et Bossuet songeaient évidemment à la *Prose* de l'Eglise :

Inviolata, *integra* et casta es Maria.

2. Q. Curce, VI. Plus tard Bossuet s'interdira presque absolument toute citation des auteurs profanes.

3. *De Sacerd.*, lib. I, n. 5. Déforis fait observer à ce propos que le sermon auquel Bossuet emprunte cette citation n'est pas de saint Grégoire Thaumaturge, mais d'un écrivain postérieur.

4. Le singulier s'employait ainsi au dix-septième siècle, et avec raison, car

les enfants, c'est quand on considère la personne dont on les a eus, et cela est bien naturel. Demandez maintenant à Marie de qui elle a eu ce cher Fils. Vient-il d'une race mortelle? A-t-il pas fallu qu'elle fût couverte de la vertu du Très-Haut? Est-ce pas[1] le Saint-Esprit qui l'a remplie d'un germe céleste parmi les délices de ses chastes embrassements, et qui se coulant sur son corps très pur d'une manière ineffable, y a formé celui qui devait être la consolation d'Israël et l'attente des nations? C'est pourquoi l'admirable saint Grégoire dépeint en ces termes la conception du Sauveur : Lorsque le doigt de Dieu composait la chair de son Fils du sang le plus pur de Marie, « la concupiscence, dit-il, n'osant approcher, regardait de loin avec étonnement un spectacle si nouveau, et la nature s'arrêta toute surprise de voir son Seigneur et son maître dont la seule vertu agissait sur cette chair virginale : » *Stetit natura contra et concupiscentia longe, Dominum naturæ intuentes in corpore mirabiliter operantem*[2].

Et n'est-ce pas ce que la Vierge elle-même chante avec une telle allégresse dans ces paroles de son cantique : *Fecit mihi magna qui potens est*[3] : « Le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses? » Et que vous a-t-il fait, ô Marie? Certes elle ne peut nous le dire; seulement elle s'écrie toute transportée qu'il lui a fait de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est.* C'est qu'elle se sentait enceinte du Saint-Esprit. Elle voyait qu'elle avait un Fils qui était d'une race divine; elle ne savait comment faire, ni pour célébrer la munificence divine, ni pour témoigner assez son ravissement d'avoir conçu un Fils qui n'eût point d'autre Père que Dieu. Que si elle ne peut elle-même nous exprimer ses transports, qui suis-je, chrétiens, pour vous décrire ici la tendresse extrême et l'impétuosité de son amour maternel,

Il ne s'agit pas de plusieurs choses, mais d'une seule. Racine a dit de même : « Une des choses qui *rendait* cette maison plus recommandable, etc. » Et Sévigné : « C'est une des personnes qui *a* le plus de bonnes qualités. »

1. *A-t-il pas? Est-ce pas?* Comparez avec ce vers de Racine :

Esther, que craignez-vous? *Suis-je pas* votre frère?

2. Serm., II *in Annunt. B. Virgin. Mariæ*, inter opera S. Greg. Thaumat.
3. *Luc.*, I, 49.

qui était enflammé par des considérations si pressantes? Que les autres mères mettent si haut[1] qu'il leur plaira cette inclination si naturelle qu'elles ressentent pour leurs enfants; je crois que tout ce qu'elles en disent est très véritable, et nous en voyons des effets qui passent de bien loin tout ce que l'on pourrait s'en imaginer. Mais je soutiens, et je vous prie de considérer cette vérité, que l'affection d'une bonne mère n'a pas tant d'avantage par-dessus[2] les amitiés ordinaires, que l'amour de Marie surpasse celui de toutes les autres mères. Pour quelle raison? C'est parce qu'étant mère d'une façon toute miraculeuse et avec des circonstances tout à fait extraordinaires, son amour[3] doit être d'un rang tout particulier; et comme on dit, et je pense qu'il est véritable, qu'il faudrait avoir le cœur d'une mère pour bien concevoir quelle est l'affection d'une mère; je dis tout de même qu'il faudrait avoir le cœur de la sainte Vierge pour bien concevoir l'amour de la sainte Vierge.

Dites-moi, je vous prie, chrétiens, après les choses que vous avez ouïes, quelle opinion avez-vous de cet aimable enfant qui vient de naître? quel sera-t-il à votre avis dans le progrès de son âge? *Quis, putas, puer iste erit?* Pour moi, je ne puis que je ne m'écrie[4] : O fille, mille et mille fois bienheureuse d'être prédestinée à un amour si excessif pour celui qui seul mérite nos affections!

Vous n'ignorez pas que l'amour du Seigneur Jésus, c'est le plus beau présent dont Dieu honore les Saints. Dès le commencement des siècles, il était, bien qu'absent, les délices des patriarches. Abraham, Isaac et Jacob ne pouvaient presque modérer leur joie, quand seulement ils songeaient

1. Pour *aussi* haut.

Hélas! fus-je jamais *si* cruel que vous l'êtes? (Racine, *Andromaque.*)

2. *Au-dessus de, de plus que.* « Vous n'avez rien *par-dessus* nous que le soulagement de soupirer tout haut. » (Sévigné.)

3. *Etant mère... son amour.* Proposition absolue qu'on peut rapprocher de celle-ci :

Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, *en le traçant*, arrêté votre main? (Racine, *Iphig.*)

En le traçant, quand vous le traciez. *Etant mère*, puisqu'elle est mère.

4. Latinisme pur, *non possum quin.*

qu'un jour il naîtrait de leur race. Vous donc, ô heureuse Marie, vous qui le verrez sortir de vos bénites entrailles, vous qui le contemplerez sommeillant entre vos bras ou attaché à vos chastes mamelles, comment n'en serez-vous point transportée? En suçant votre lait virginal, ne coulera-t-il pas en votre âme l'ambroisie (*a*) [1] de son saint amour? Et quand il commencera de vous appeler sa Mère d'une parole encore bégayante [2]; et quand vous l'entendrez payer à Dieu son Père le tribut des premières louanges (*b*), sitôt que sa langue enfantine se sera un peu dénouée; et quand vous le verrez dans le particulier de votre maison [3], souple et obéissant à vos ordres, combien grandes seront vos ardeurs!

Mais disons encore qu'une des plus grandes grâces de Dieu, c'est de penser souvent au Sauveur. Oui certes, il le faut reconnaître, son nom est un miel à la bouche; c'est une lumière à nos yeux, c'est une flamme à nos cœurs [4] : il y a je ne sais quelle grâce (*c*) que Dieu a répandue et dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions; y penser, c'est la vie éternelle. Pensez-y souvent, ô fidèles; sans doute vous y trouverez une consolation incroyable. C'était toute la douceur (*d*) de Marie : nous voyons dans les Évangiles que tout ce que lui disait son Fils, tout ce qu'on lui disait de son Fils, elle le conservait, elle le repassait mille et mille fois en son cœur : *Maria autem conservabat omnia verba hæc in corde suo* [4]. Il tenait si fort à son âme qu'aucune force ni violence n'était capable de l'en distraire [5] : car il eût fallu lui tirer de ses veines jusqu'à la dernière goutte de

Var. : (*a*) La douceur. — (*b*) Rendre ses premières louanges à son père. — (*c*) Une certaine grâce. — (*d*) Joie.

1. Déforis donne ici comme variante le mot *douceur*; *douceur* doit sans doute être substitué à *ambroisie*, mot tout payen qui n'a pas dû trouver grâce lorsque Bossuet a revu son discours.

2. *Parole bégayante* est bien audacieux. La langue peut *bégayer*, mais la parole? Peut-être le participe présent a-t-il ici un sens passif, comme dans ces locutions : une musique *chantante*, etc.

3. *Le particulier* de sa maison. Racine a dit : « Néron est dans *son particulier* et dans sa famille. »

4. *Luc.*, II, 19.

5. *Distraire* a ici toute la force du latin *distrahere*, tirer en sens contraire. Corneille l'a employé dans le même sens :

Je l'encouragerais au lieu de le *distraire*. (*Horace.*)

ce sang maternel qui ne cessait de lui parler de son Fils. Comme on voit que les mères prennent une part tout extraordinaire à toutes les actions de leurs fils (*a*), quelle admiration de sa vie ! quels charmes dans ses paroles ! quelle douleur de sa passion ! quel sentiment de sa charité ! quel contentement de sa gloire ! et après qu'il fut retourné à son Père, quelle impatience de le rejoindre !

Le docte saint Thomas, traitant de l'inégalité qui est entre les bienheureux [1], dit que ceux-là jouiront plus abondamment de la présence divine, qui l'auront en ce monde le plus ardemment désirée ; parce que, comme dit ce grand homme, la douceur de la jouissance va à proportion des désirs. Comme une flèche qui part d'un arc bandé avec plus de violence, prenant son vol au milieu des airs avec une plus grande raideur, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée [2] ; de même l'âme fidèle pénétrera plus avant dans l'abîme de l'essence divine, le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs. Que si le grand Apôtre saint Paul, frappé au vif en son âme de l'amour de Notre-Seigneur, brûle d'une telle impatience de l'aller embrasser en sa gloire, qu'il voudrait voir bientôt ruinée cette vieille masure [3] du corps qui le sépare de Jésus-Christ : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* [4], jugez des inquiétudes et des douces émotions que peut ressentir le cœur d'une mère. Le jeune Tobie, par une absence d'un an, perce celui de sa mère d'inconsolables douleurs [5] : quelle différence entre mon Sauveur et Tobie !

S'il est donc vrai, saint Enfant qui nous fournissez aujourd'hui un sujet de méditation si pieux, s'il est vrai que

VAR. : (*a*) Que si pour l'ordinaire presque tout ce que fait un bon fils plaît à sa mère.

1. I part., quæst. XII, art. 6.
2. *Où* elle est adressée, *vers lequel* elle est *envoyée directement*.
3. *Vieille masure*. Il est difficile d'être plus méprisant. *Masure* seul eût été bien expressif, Bossuet a voulu enchérir encore ; il songeait à ce mot de saint Paul : Qui me délivrera de ce corps de mort : *Quis me liberabit corpore mortis hujus ?*
4. *Philip*, I, 23.
5. *Tob.*, V, 23 et seq.

votre grandeur doive croître selon la mesure de vos désirs, quelle place assez auguste vous pourra-t-on trouver dans le ciel? Ne faudra-t-il pas que vous passiez toutes les hiérarchies angéliques[1] pour courir à notre Sauveur? C'est là qu'ayant laissé bien loin au-dessous de vous tous les ordres des prédestinés, tout éclatante de gloire et attirant sur vous les regards de toute la cour céleste, vous irez prendre place près du trône de votre cher Fils, pour jouir à jamais de ses plus secrètes faveurs. C'est là qu'étant charmée d'une ravissante douceur dans ses embrassements si ardemment désirés, vous parlerez à son cœur avec une efficacité merveilleuse. Eh! quel autre que vous aura plus de pouvoir sur ce cœur, puisque vous y trouverez une si fidèle correspondance; je veux dire l'amour filial, qui sera d'intelligence avec l'amour maternel, qui s'avancera pour le recevoir et qui préviendra ses désirs?

Nous voilà tombés insensiblement sur l'amour dont le Fils de Dieu honore la sainte Vierge. Fidèles, que vous en dirai-je? Si je n'ai pu dépeindre l'affection de la Mère selon son mérite, je pourrai encore moins vous représenter celle du Fils, parce que je suis assuré qu'autant que Notre-Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose, d'autant est-il meilleur Fils qu'elle n'était bonne Mère[2]. Mais en demeurerons-nous là, chrétiens? Cherchons, cherchons encore quelque puissante considération dans la doctrine des Évangiles; c'est la seule qui touche les cœurs : une seule parole de l'Évangile a plus de pouvoir sur nos âmes que toute la véhémence et toutes les inventions de l'éloquence profane. Disons donc avec l'aide de Dieu quelque chose de l'Évangile; et qu'y pouvons-nous voir de plus beau que ces admirables transports avec lesquels le Seigneur Jésus a aimé la nature humaine? Permettez-moi en ce lieu une brièvе[3] digression : elle ne déplaira pas à Marie, et

1. Les Anges, les Archanges, les Trônes, les Dominations, les Chérubins, les Séraphins, etc.

2. Le sens de cette phrase n'est pas suffisamment clair; Bossuet veut dire que l'amour filial de Jésus-Christ surpasse l'amour maternel de Marie autant que Notre-Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose.

3. Archaïsme très usité alors, surtout dans le langage du Palais; on assignait un inculpé « à trois briefs jours. »

ne sera pas inutile à votre instruction ni à mon sujet.

Certes, ce nous doit être une grande joie de voir que notre Sauveur n'a rien du tout dédaigné de ce qui était de l'homme : il a tout pris, excepté le péché; je dis tout jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Je ne le puis pardonner à ces hérétiques qui ayant osé nier la vérité de sa chair, ont nié par conséquent que ses souffrances et ses passions fussent véritables[1]. Ils se privaient eux-mêmes d'une douce consolation : au lieu que reconnaissant que toutes ces choses sont effectives, quelque affliction qui me puisse arriver, je serai toujours honoré de la compagnie de mon Maître. Si je souffre quelque nécessité, je me souviens de sa faim et de sa soif, et de son extrême indigence; si l'on fait tort à ma réputation, « il a été rassasié d'opprobres[2], » comme il est dit de lui; si je me sens abattu par quelques infirmités, il en a souffert jusqu'à la mort; si je suis accablé d'ennuis[3], que je m'en aille au jardin des Olives : je le verrai dans la crainte, dans la tristesse, dans une telle consternation, qu'il sue sang et eau dans la seule appréhension de son supplice. Je n'ai jamais ouï dire que cet accident fût arrivé à d'autres personnes qu'à lui; ce qui me fait dire que jamais homme n'a eu les passions ni si tendres, ni si délicates, ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'elles aient toujours été extrêmement modérées, parce qu'elles étaient parfaitement soumises à la volonté de son Père.

Mais de là, me direz-vous, que s'ensuit-il pour le sujet que nous traitons? C'est ce qu'il m'est aisé de vous faire voir. Quoi donc! notre Maître se sera si franchement revêtu de ces sentiments[4] de faiblesse qui semblaient en quelque façon être indignes de sa personne; ces langueurs extrêmes, ces

1. Il s'agit ici des *Monothélites*, condamnés au Concile de Latran en 649. Ces hérétiques rendaient l'Incarnation imaginaire, ils disaient que Jésus-Christ n'avait pas eu un corps comme le nôtre, mais une apparence de corps.

2. *Saturabitur opprobriis.* — *Lamentat. de Jérémie*, III, 30.

3. Le mot *ennui*, de même que les mots *gêne*, *étonnement*, et d'autres encore, avait au dix-septième siècle beaucoup plus de force qu'il n'en a maintenant :

Dans l'Orient désert quel devint mon *ennui*! (RACINE, *Phèdre*.)
Tu prépares mon âme à d'étranges *ennuis*. (CORNEILLE, *Polyeucte*.)

4. *Revêtu de sentiments*, latinisme. On trouve dans Tite Live et dans Tacite :

vives appréhensions, il les aura prises si pures, si entières, si sincères[1] : et que sera-ce après cela de l'affection envers les parents, étant très certain que dans la nature même il n'y a rien de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire, particulièrement à l'égard d'une mère telle qu'était l'heureuse Marie? Car enfin elle était la seule en ce monde à qui il eût obligation de la vie, et j'ose dire de plus qu'en recevant d'elle la vie, il lui est redevable et d'une partie de sa gloire et même en quelque façon de la pureté de sa chair : de sorte que cet avantage, qui ne peut convenir à aucune autre mère qu'à celle dont nous parlons, l'obligeait d'autant plus à redoubler ses affections[2].

Et n'appréhendez pas, chrétiens, que je veuille déroger à la grandeur de mon Maître par cette proposition qui n'en est pas moins véritable, bien qu'elle paraisse peut-être un peu extraordinaire, du moins au premier abord ; mais je prétends l'établir sur une doctrine si indubitable de l'admirable saint Augustin[3], que les esprits les plus contentieux[4] seront contraints d'en demeurer d'accord. Ce grand homme, considérant que la concupiscence se mêle dans toutes les générations ordinaires, ce qui n'est que trop véritable pour notre malheur, en tire cette conséquence que cette maudite concupiscence, qui corrompt tout ce qu'elle touche, infecte tellement la matière qui se ramasse pour former nos corps, que la chair qui en est composée en contracte aussi une corruption nécessaire. C'est pourquoi dans la résurrection, où nos corps seront tout nouveaux, c'est-à-dire tout éclatants et tout purs, ils renaîtront, non de la volonté de

[illegible], etc. Bossuet avait lu dans la *Prose* qui se chante le jour de l'Assomption : *[illegible]*, etc. On lit dans Molière : [illegible]

1. *S[illegible]*, du latin [illegible], qui n'est pas [illegible], veut dire ici *sans [illegible]*.
2. C'est [illegible], tel est en général le sens de [illegible] abstraits.
3. L'[illegible] saint Augustin [illegible] Paul [illegible] saint Thomas [illegible] Épître aux Hébreux [illegible] ces épithètes [illegible] dans les premiers sermons de Bossuet.
4. *Esprits contentieux*, qui aiment à [illegible] ; ne se dit [illegible] aujourd'hui que [illegible].

l'homme ni de la volonté de la chair[1], mais du souffle de l'Esprit de Dieu, qui prendra plaisir de les animer[2] quand ils auront laissé à la terre les ordures de leur première génération. Or, comme ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette vérité, je me contenterai de vous dire, comme pour une preuve infaillible, que c'est la doctrine de saint Augustin, que vous trouverez merveilleusement expliquée en mille beaux endroits de ses excellents écrits, particulièrement dans ses savants livres contre Julien[3].

Cela étant ainsi, remarquez exactement, s'il vous plaît, ce que j'infère de cette doctrine. Je dis que si ce commerce ordinaire, parce qu'il a quelque chose d'impur, fait passer en nos corps un mélange d'impureté, nous pouvons assurer au contraire que le fruit d'une chair virginale tirera d'une racine si pure une pureté merveilleuse. Cette conséquence est certaine, et c'est une doctrine constante que le saint évêque Augustin a prise dans les Écritures[4] : et d'autant que le corps du Sauveur, — je vous prie, suivez sa pensée; — d'autant, dis-je, que le corps du Sauveur devait être plus pur que les rayons du soleil, de là vient, dit ce grand personnage, qu'il s'est choisi dès l'éternité une Mère vierge, afin qu'elle l'engendrât sans aucune concupiscence par la seule vertu de la foi : *Ideo virginem matrem..., pia fide sanctum germen in se fieri promerentem..., de qua crearetur elegit.* Car il était bienséant (*a*) que la sainte chair du Sauveur fût pour ainsi dire embellie de toute la pureté d'un sang virginal (*b*), afin qu'elle fût digne d'être unie au Verbe divin et d'être présentée au Père éternel comme une victime vivante pour l'expiation de nos fautes. Tellement que la pureté qui est dans la chair de Jésus est dérivée en partie

Var. : (*a*) Il fallait. — (*b*) Fût formé du sang d'une vierge.

1. *Neque ex voluntate carnis neque ex voluntate viri.* — *Joan.*, I, 13. Bossuet traduit, mais en intervertissant l'ordre des mots.

2. Au dix-septième siècle la préposition *de* s'employait fréquemment là où nous mettrions *à*.

Du temple où notre Dieu *se plaît* d'être adoré. (Racine, *Esther.*)

3. Il ne s'agit pas ici de l'empereur Julien, mais d'un Pélagien, évêque de Capoue ou d'Éclane, en Campanie, qui mourut vers 450. Saint Augustin, qui avait été son ami, a composé six livres contre lui.

4. *De Peccat. merit.*, lib. II, n. 38.

de cette pureté angélique que le Saint-Esprit coula dans le corps de la Vierge, lorsque, charmé de son intégrité inviolable, il la sanctifia par sa présence et la consacra comme un temple vivant au Fils du Dieu vivant.

Faites maintenant avec moi cette réflexion, chrétiens. Mon Sauveur, c'est l'amant et le chaste époux des vierges : il se glorifie d'être appelé le Fils d'une Vierge, il veut absolument qu'on lui amène les vierges, il les a toujours en sa compagnie, elles suivent cet Agneau sans tache partout où il va[1]. Que s'il aime si passionnément les vierges dont il a purifié la chair par son sang, quelle sera sa tendresse pour cette Vierge incomparable qu'il a élue dès l'éternité, pour en tirer la pureté de sa chair et de son sang[2] ?

Après ces grands avantages qui sont préparés à Marie, ô Dieu, quel sera un jour cet enfant ? *Quis, putas, puer iste erit?* Heureuse mille et mille fois[3] d'aimer si fort le Sauveur, d'être si fort aimée du Sauveur. Aimer le fils de Dieu, c'est une grâce que les hommes ne reçoivent que de lui-même ; et parce que Marie est sa mère, et qu'une mère aime naturellement ses enfants, ce qui est grâce pour tous les autres, lui est comme passé en nature. D'autre part, être aimé du Fils de Dieu est une pure libéralité dont il daigne honorer les hommes, et parce qu'il est Fils de Marie et qu'il n'y a point de fils qui ne soit obligé de chérir sa mère, ce qui est libéralité pour les autres, à l'égard de la sainte Vierge devient une obligation. S'il l'aime de cette sorte, il faudra par nécessité qu'il lui donne : il ne lui pourra donner autre chose que ses propres biens. Les biens du Fils de Dieu sont les vertus et les grâces, c'est son sang innocent qui les fait inonder sur les hommes[4], et à quel autre pensez-vous

1. *Et nemo poterat dicere canticum, nisi illa CXLIV millia qui empti sunt de terra. Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati; virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. — Apocal.*, XIV, 3.

2. Tout ce passage, depuis : *car il était bienséant*, est emprunté, comme celui qu'on a vu plus haut, au sermon sur la *Compassion*. V. Déforis, v. 629.

3. Locution familière à Bossuet dans sa jeunesse. (V. page 31, note 1.)

4. Latinisme ; on trouve dans les Psaumes : *Inundaverunt super me fluctus...* et Corneille a dit :

> Toi qui *fais inonder* les torrents de ta grâce
> Sur ce tronpeau... (*Hymnes.*)

qu'il donnerait (*a*) plus de part à son sang qu'à celle dont il a tiré tout son sang? Pour moi, il me semble que ce sang précieux prenait plaisir de[1] ruisseler pour elle à gros bouillons[2] sur la croix, sentant bien qu'en elle était la source de laquelle il était premièrement découlé. Bien plus, ne savons-nous pas que le Père éternel ne peut s'empêcher d'aimer tout ce qui touche de près à son Fils? N'est-ce pas en sa personne que le ciel et la terre s'embrassent et se réconcilient? N'est-il pas le nœud éternel des affections de Dieu et des hommes? N'est-ce pas là toute notre gloire et le seul fondement de nos espérances? Comment n'aimera-t-il donc pas la très heureuse Marie, qui vivra avec son Fils dans une société si parfaite? Tout cela semble établi sur des maximes inébranlables. Mais d'autant que quelques-uns pourraient se persuader que cette sainte société n'a point d'autres liens que ceux de la chair et du sang, mettons la dernière main à l'ouvrage que nous avons commencé : faisons voir en ce lieu, comme nous l'avons promis, avec quels avantages la sainte Vierge est entrée dans l'alliance du Père éternel par sa maternité glorieuse.

SECOND POINT.

C'est ici le point le plus haut et le plus difficile de tout le discours d'aujourd'hui, pour lequel toutefois il ne sera pas besoin de beaucoup de paroles, parce que nos raisonnements précédents en facilitent l'entrée, et que ce ne sera que comme une suite de nos premières considérations. Or, pour vous expliquer ma pensée, j'ai à vous proposer une doctrine sur laquelle il est nécessaire d'aller avec retenue[3], de peur

VAR. : (*a*) Et à quel autre donnerait-il?

1. Voir la note 4 de la page 39.

2. Sire, mon père est mort, mes yeux ont vu son sang
Couler à *gros bouillons* de son généreux flanc. (CORNEILLE, *le Cid*.)

La phrase de Bossuet est toute cornélienne dans le mauvais sens du mot; quelques années plus tard, il évitera ces fautes de goût.

3. Avec modération; on lit dans Corneille (*Pompée*) :

Mon bras, dont ses mépris forçaient la *retenue*...

Et dans Racine (*Thébaïde*) :

On hait sans *retenue*.

de tomber dans l'erreur ; et plût à Dieu que je pusse la déduire aussi nettement qu'elle me semble solide ! Voici donc de quelle façon je raisonne. Cet amour de la Vierge, dont je vous parlais tout à l'heure, ne s'arrêtait pas à la seule humanité de son Fils. Non, certes, il allait plus avant ; et par l'humanité, comme par un moyen d'union, il passait à la nature divine, qui en est inséparable. C'est une haute théologie qu'il nous faut tâcher d'éclaircir par quelque chose de plus intelligible. N'est-il pas vrai qu'une bonne mère aime tout ce qui touche à la personne de son fils ? J'ai déjà dit cela bien des fois, et je ne le recommence pas sans raison. Je sais bien qu'elle va quelquefois plus avant, qu'elle porte son amitié jusqu'à ses amis et généralement à toutes les choses qui lui appartiennent ; mais particulièrement pour ce qui regarde la propre personne de son fils, vous savez qu'elle y est sensible au dernier point. Je vous demande maintenant : qu'était la divinité au Fils de Marie ? comment touchait-elle à sa personne ? lui était-elle étrangère ? Je ne veux point ici vous faire de questions extraordinaires ; j'interpelle seulement votre foi : qu'elle me réponde. Vous dites tous les jours, en récitant le Symbole, que vous croyez en Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est né de la Vierge Marie : celui que vous reconnaissez pour le Fils de Dieu tout puissant, et celui qui est né de la Vierge, sont-ce deux personnes ? Sans doute, ce n'est pas ainsi que vous l'entendez. C'est le même qui étant Dieu et homme, selon la nature divine est le Fils de Dieu, et selon l'humanité le Fils de Marie. C'est pourquoi nos saints Pères ont enseigné que la Vierge est mère de Dieu. C'est cette foi, chrétiens, qui a triomphé des blasphèmes de Nestorius[1], et qui jusqu'à la consommation des siècles fera trembler les démons. Si je dis après cela que la bienheureuse Marie aime son Fils tout entier, quelqu'un de la compagnie[2] pourra-t-il désavouer[3] une vé-

1. Cet hérésiarque du cinquième siècle soutenait qu'il ne fallait pas appeler la Vierge Θεοτόκος, *mère de Dieu*, mais seulement Χριστοτόκος, *mère du Christ*. Combattu par saint Cyrille d'Alexandrie, Nestorius fut condamné à Rome en 430, et l'année suivante au Concile général d'Ephèse.

2. C'est à son auditoire que l'orateur s'adresse.

3. *Désavouer*, — *nier*. Cf. Corneille : On ne peut *désavouer* qu'il remplit...

rité si plausible? Par conséquent ce Fils qu'elle chérissait tant, elle le chérissait comme un Homme-Dieu : et d'autant que ce mystère n'a rien de semblable sur la terre, je suis contraint d'élever bien haut mon esprit, pour avoir recours à un grand exemple, je veux dire à l'exemple du Père éternel.

Depuis que l'humanité a été unie à la personne du Verbe, elle est devenue l'objet nécessaire des complaisances du Père. Ces vérités sont hautes, je l'avoue; mais comme ce sont des maximes fondamentales du christianisme, il est important qu'elles soient entendues de tous les fidèles, et je ne veux rien avancer que je n'en allègue la preuve par les Écritures. Dites-moi, s'il vous plaît, chrétiens, quand cette voix miraculeuse éclata sur le Thabor de la part de Dieu : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé dans lequel je me suis plu[1], » de qui pensez-vous que parlât le Père éternel? N'était-ce pas de ce Dieu revêtu de chair, qui paraissait tout resplendissant aux yeux des Apôtres? Cela étant ainsi, vous voyez bien par une déclaration si authentique qu'il étend son amour paternel jusqu'à l'humanité de son Fils; et qu'ayant uni si étroitement la nature humaine avec la divine, il ne les veut plus séparer dans son affection. Aussi est-ce là, si nous l'entendons bien, tout le fondement de notre espérance, quand nous considérons que Jésus, qui est homme tout ainsi que nous, est reconnu et aimé de Dieu comme son Fils propre.

Ne vous offensez pas, si je dis qu'il y a quelque chose de pareil dans l'affection de la sainte Vierge, et que son amour embrasse tout ensemble la divinité et l'humanité de son Fils, que la main puissante de Dieu a si bien unies. Car Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a par ce moyen associée en quelque façon à sa génération éternelle. Fidèles, entendez ce mystère. C'est l'associer à sa génération que de la faire Mère d'un même Fils avec lui. Partant, puisqu'il l'a comme

1. *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.* – *Matth.*, XVII, 5. C'est le texte du sermon sur *la Parole de Dieu.*

associée à sa génération éternelle, il était convenable qu'il coulât[1] en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils; cela est bien digne de sa sagesse. Comme sa providence dispose toutes choses avec une justesse admirable, il fallait qu'il imprimât dans le cœur de la sainte Vierge une affection qui passât de bien loin la nature, et qu'il allât jusqu'au dernier degré de la grâce, afin qu'elle eût pour son Fils des sentiments dignes d'une Mère de Dieu et dignes d'un Homme-Dieu.

Après cela, ô Marie, quand j'aurais l'esprit d'un ange, et de la plus sublime hiérarchie[2], mes conceptions seraient trop ravalées[3] pour comprendre l'union très parfaite du Père éternel avec vous. « Dieu a tant aimé le monde, dit notre Sauveur, qu'il lui a donné son Fils unique[4]. » Et en effet, comme remarque l'Apôtre, « nous donnant son Fils, ne nous a-t-il pas donné toute sorte de biens avec lui[5]? » Que s'il nous a fait paraître une affection si sincère parce qu'il nous l'a donné comme Maître et comme Sauveur, l'amour ineffable qu'il avait pour vous lui a fait concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient; et pour établir avec vous une société éternelle, il a voulu que vous fussiez la Mère de son Fils unique, et être le Père du vôtre. O prodige! ô abîme de charité! quel esprit ne se perdrait pas dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce commun Fils, le nœud inviolable de votre sainte alliance, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre; lui

1. Expression familière à Bossuet; on la trouve également dans Corneille (*Rodogune*) :

Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace
Et *coule* dans ma joie une secrète glace.

2. Et d'un ange de la plus sublime hiérarchie, un des Trônes, des Dominations, etc.

3. *Ravalées*, au propre *descendues vers la vallée*, — *ad vallem*.

Quelle inégalité *ravale* ta vertu? (Corneille, *le Cid*.)

4. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* — *Joan.*, III, 16.

5. *Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum; quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* — *Rom.*, VIII, 32.

plein d'une divinité impassible[1]; vous, revêtu pour lui obéir d'une chair mortelle.

Croissez donc, ô heureux Enfant, croissez à la bonne heure[2]; que le ciel propice puisse faire tomber sur votre tête innocente les plus douces de ses influences. Croissez, et puissent bientôt toutes les nations de la terre venir adorer votre Fils! puisse votre gloire être reconnue de tous les peuples du monde, auxquels votre enfantement donnera une paix éternelle! Pour nous, mus d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante et jeter sur votre berceau non des roses et des lis, mais des bouquets sacrés de désirs ardents et de sincères louanges[3]. Certes, je l'avoue, Vierge sainte, celles que je vous ai données sont beaucoup au-dessous de vos grandeurs, et beaucoup au-dessous de mes vœux; et toutefois je me sens ébloui d'avoir si longtemps contemplé, quoiqu'à travers tant de nuages, ce haut éclat qui vous environne; je suis contraint de baisser la vue. Mais comme nos faibles yeux éblouis des rayons (*a*) du soleil dans l'ardeur de son midi, l'attendent quelquefois pour le regarder plus à leur aise lorsqu'il penche sur son couchant, dans lequel il semble à nos sens qu'il descende plus près de la terre : ainsi étant étonné, ô Vierge admirable, d'avoir osé vous considérer si longtemps dans cette qualité éminente de Mère de Dieu, qui vous approche si près de la Majesté divine et vous élève si fort au-dessus de nous, il faut pour me remettre que je vous considère un moment dans la qualité de Mère des fidèles, qui vous abaisse jusqu'à nous par une miséricordieuse condescendance, et vous fait pour ainsi dire descendre jusqu'à nos faiblesses, auxquelles vous com-

VAR. : (*a*) De la clarté.

1. Qui ne peut pas souffrir. Le sens de cette phrase n'est pas clair; il doit y avoir eu confusion. *Vous, revêtu* ne pourrait se rapporter qu'à Jésus-Christ, et non à la Vierge; peut-être faut-il lire : *Vous, le revêtant.*

2. C'est-à-dire *heureusement*. On lit dans Malherbe, *Ode contre le maréchal d'Ancre* :

Va-t'en *à la malheure!*

Il faudrait alors écrire en deux mots : *à la male heure*, comme on disait *male chance*, *male peste*.

3. Cette phrase ne devrait point se trouver ici, elle fait double emploi avec une phrase presque identique de la Vérité (V. p. 52).

patissez avec une piété maternelle. Je ne m'éloignerai point des principes que j'ai posés; mais il faut que je tâche d'en tirer quelques instructions. Achevons, chrétiens, achevons; il est temps désormais de conclure.

Intercédez pour nous, ô sainte et bienheureuse Marie. Car, comme dit votre dévot saint Bernard[1], quelle autre peut plutôt que vous parler au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Vous y avez une fidèle correspondance[2], je veux dire l'amour filial qui viendra accueillir l'amour maternel et même qui préviendra ses désirs; et partant que ne devons-nous point espérer de vos pieuses intercessions?

Certes, fidèles, il n'est pas croyable quelle utilité il nous en revient, et c'est avec beaucoup de raison que l'Église, répandue par toute la terre, nous exhorte à nous mettre sous sa protection spéciale. Mais toutefois je ne craindrai point de vous dire que plusieurs se trompent dans la dévotion de la Vierge : plusieurs croient lui être dévots, qui ne le sont pas : plusieurs l'appellent Mère, qu'elle ne reconnaît pas pour enfants : plusieurs implorent son assistance, à qui cette Vierge très pure n'accorde pas le secours de ses prières. Apprenez donc, chrétiens, apprenez quelle est la vraie dévotion pour la sainte Vierge, de peur que ne l'ayant pas comme il faut, vous ne perdiez toute l'utilité d'une chose qui pourrait vous être très fructueuse.

Quand l'Église invite tous ses enfants à se recommander aux prières des Saints qui règnent avec Jésus-Christ, elle considère sans doute que nous en retirons divers avantages très importants. Mais je ne craindrai point de vous assurer que le plus grand de tous, c'est qu'en honorant leurs vertus, cette pieuse commémoration nous enflamme à imiter l'exemple de leur bonne vie : autrement, c'est en vain, chrétiens, que nous choisissons pour patrons ceux dont nous ne voulons pas être les imitateurs. « Il faut, dit saint Augustin, qu'ils trouvent en nous quelques traces de leurs vertus, pour qu'ils daignent s'intéresser pour nous auprès

1. *Ad B. Virg. serm. Panegyr.*, n. 7, inter op. S. Bern.
2. *Correspondance* [illegible] Bossuet [illegible] Lettres de direction à la sœur Cornuau.

du Seigneur : » *Debent enim in nobis aliquid recognoscere de suis virtutibus, ut pro nobis dignentur Domino supplicare*[1] ; de sorte que c'est une prétention ridicule, de croire que la très sainte Mère de Dieu admette au nombre de ses enfants ceux qui ne tâchent pas de se conformer à ce beau et admirable exemplaire.

Et qu'imiterons-nous particulièrement de la sainte Vierge, si ce n'est cet amour si fort et si tendre qu'elle a eu pour Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est, comme vous avez vu, la plus vive source des excellences et des perfections de Marie? D'ailleurs que pouvons-nous faire qui lui plaise plus que d'attacher toutes nos affections à celui qui a été et sera éternellement toutes ses délices? Enfin qu'y a-t-il qui nous soit ni[2] plus nécessaire, ni plus honorable, ni plus doux et plus agréable que cet amour? Quelle plus grande nécessité que d'aimer celui dont il est écrit : « Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème[3]? » Et quel plus grand honneur que d'aimer un Dieu, et quelle plus ravissante douceur que d'aimer uniquement un Dieu-Homme?

Certes, fidèles, rien n'est plus vrai : Dieu est infiniment aimable en lui-même ; mais, quand je considère ce Dieu fait homme, je me perds et je ne sais ni plus que dire ni que penser; et je conçois, ce me semble, sensiblement que je suis la plus méchante, la plus déloyale, la plus ingrate, la plus méprisable des créatures, si je ne l'aime par-dessus toutes choses. Car qu'est-ce, fidèles, que ce Dieu Jésus, qu'est-ce autre chose qu'un Dieu nous cherchant, un Dieu se familiarisant avec nous, un Dieu brûlant d'amour pour nous, un Dieu se donnant à nous tout entier, et qui se donnant à nous tout entier, pour toute récompense ne veut que nous? Ingrat mille et mille fois qui ne l'aime pas! malheureux et infini-

1. *Serm. de Symbolo*, cap. XIII; *in Append.*

2. Un vieux dictionnaire français définit ainsi le mot *ni* : Particule conjonctive et négative. Il est bien évident qu'ici, comme dans cette phrase de Vaugelas : « La fortune, plus puissante que la raison *ni* la bonne conduite... » *ni* est synonyme de *et*. On disait au dix septième siècle : « Je ne le ferai point. — *Ni* moi aussi, » c'est-à-dire : et moi aussi je ne le ferai point.

3. *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema, Maran Atha.* — *I Cor.*, XVI, 22.

ment malheureux qui ne l'aime pas, et qui ne comprend pas combien doux est cet amour aux âmes pieuses! Fidèles, nous devrions être honteux de ce que le seul nom de Jésus n'échauffe pas incontinent nos esprits, de ce qu'il n'attendrit pas nos affections.

Donc, si vous voulez plaire à Marie, faites tout pour Jésus; vivez en Jésus, vivez de Jésus : c'est l'unique moyen de gagner le cœur de cette bonne mère, si vous imitez son affection. Elle est mère de Jésus-Christ; nous sommes ses membres[1] : elle a conçu la chair de Jésus; nous la recevons : son sang est coulé dans nos veines par les sacrements, nous en sommes lavés[2] et nourris : et Jésus lui-même, comme on lui disait : « Votre mère et vos frères vous cherchent[3], » étend ses mains à[4] ses disciples, disant : « Voilà ma mère, voilà mes frères; et celui qui fait la volonté de mon Père céleste, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère. » O douces et ravissantes paroles, les fidèles sont ses frères! Ce n'est pas assez; ils sont ses frères et ses sœurs : c'est trop peu; ils sont ses frères, ses sœurs et sa mère. Non, mes Frères, notre Sauveur nous aime si fort, qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité, ni aucun degré d'alliance : il nous donne quel nom il nous plaît; nous lui touchons de si près qu'il nous plaît[5], pourvu que nous fassions la volonté de son Père céleste. Et quelle est la volonté du Père céleste, sinon que nous aimions son bien aimé? « Celui-ci, dit-il, est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu dès l'éternité[6]. » Tout lui plaît en Jésus, et rien ne lui plaît qu'en Jésus, et il ne reconnaît pas pour siens ceux qui ne consacrent pas leur cœur à Jésus.

1. Les membres de Jésus-Christ.

2. *Est coulé*, [illegible]. Il faut remarquer ici l'emploi de l'auxiliaire *être* où nous mettrions [illegible].

3. [illegible] *Marc.*, III, [illegible].

4. C.-à-d. [illegible], en latin *ad*. [illegible]

A toi seul [illegible] mes yeux

5. C.-à-d. [illegible]

[illegible]

[illegible]

6. *Matth.*, III, 17.

Ah ! que je vous demande [1], fidèles, le faisons-nous ? Notre Sauveur a dit : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même [2]. » Qui de nous a renoncé à soi-même ? « Tous cherchent leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ : » *Omnes quæ sua sunt quærunt, non quæ Jesu Christi* [3]. Avez-vous jamais bien compris quel ouvrage c'est, et de quelle difficulté, que de renoncer à soi-même? Vous avez, dites-vous, quitté les mauvaises inclinations aux plaisirs mortels : Dieu vous en fasse la grâce par sa bonté! Mais une injure vous est demeurée sur le cœur; vous en poursuivez la vengeance : vous n'avez point renoncé à vous-mêmes. — Mais j'ai surmonté ce mauvais désir; c'est tout ce que Jésus-Christ demande de moi. — Nullement, ne vous y trompez pas; ce n'est pas assez : recherchez les secrets de vos consciences; peut-être que l'avarice, peut-être que ce poison subtil de la vaine gloire, peut-être qu'un certain repos de la vie, un vain desir de plaire au monde, et cette inclination si naturelle aux hommes de s'élever toujours au-dessus des autres, ou quelque autre affection pareille règne en vous. Si cela est ainsi, vous n'avez point renoncé à vous-mêmes. Bref, considérez, chrétiens, nous sommes au milieu d'une infinité d'objets qui nous sollicitent sans cesse : tant qu'il y a une fibre de notre cœur qui est attachée aux choses mortelles, nous n'avons point renoncé à nous-mêmes; et par conséquent nous ne suivons pas celui qui a dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même [4]. » Et si nous ne le suivons pas, où en sommes-nous ?

Qui est donc celui, direz-vous, qui a vraiment renoncé à soi-même? Celui qui meprise le siècle present, qui ne craint rien tant que de s'y plaire, qui regarde cette vie comme un exil; « qui use des biens qu'elle nous presente comme n'en usant pas, considérant sans cesse que la figure de ce monde

1. Locution elliptique. C'est cela *que je vous demande*. Les gens du peuple disent constamment : Et moi, *que* je lui dis... Corneille a dit dans le Cid :

Trop belle à mon goût, et *que je pense*, un tien,

2. *Matth.*, xvi, 24.
3. *Philipp.*, ii, 21.
4. *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.* = *Matth.*, xvi, 24.

passe[1]; » qui soupire après Jésus-Christ, qui croît n'avoir aucun vrai bien ni aucun repos jusqu'à ce qu'il soit avec lui. Celui-là a renoncé à soi-même, et peut présenter à Jésus un cœur qui lui sera agréable, parce qu'il ne brûle que pour lui seul. Si nous n'avons pas atteint cette perfection, comme sans doute nous en sommes bien éloignés, tendons-y du moins de toutes nos forces, si nous voulons être appelés chrétiens. Vivant ainsi, fidèles, vous pourrez prier la Vierge avec confiance qu'elle présente vos oraisons à son Fils Jésus : vous serez ses véritables enfants en Notre-Seigneur Jésus-Christ : vous l'aimerez ; elle vous aimera pour Notre-Seigneur Jésus-Christ ; elle priera pour vous au nom de son Fils Jésus-Christ ; elle vous obtiendra la jouissance parfaite de son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est l'unique félicité. *Amen.*

III

PANÉGYRIQUE DE SAINT BERNARD

PRÊCHÉ A METZ LE 20 AOUT 1655[2].

> *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.*
>
> Je n'ai pas estimé que je susse aucune chose parmi vous, si ce n'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. I *Corinth.*, II, 2.

Nos églises de France ont introduit dans le dernier siècle une pieuse coutume, de commencer les prédications en invoquant l'assistance divine par les intercessions[3] de la bien-

1. *Et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ; præterit enim figura hujus mundi.* — *I Cor.*, VII, 31.
2. Pas de ms. — Déforis, VII, 2e partie (1788), p. 291. — Lachat, XII, p. 279. MM. Floquet et Gandar ont établi que ce Panégyrique, prêché à Metz le 20 août, ne peut être postérieur à l'année 1655. — Saint Bernard est né près de Dijon en 1091, il est mort âgé de 63 ans en 1153.
3. Le singulier était plus usité, même du temps de Bossuet. On voit que l'usage de commencer les sermons par un *Ave Maria* remonte au seizième siècle.

heureuse Marie. Comme nos adversaires ne pouvaient souffrir l'honneur si légitime que nous rendons à la sainte Vierge, comme ils le blâmaient par des invectives aussi sanglantes qu'elles étaient injustes et téméraires, l'Église a cru qu'il était à propos de résister à leur audacieuse entreprise, et de recommander d'autant plus cette dévotion aux fidèles, que l'hérésie s'y opposait avec plus de fureur. Et parce que nous n'avons rien de plus vénérable que la prédication du saint Évangile, c'est là qu'elle invite tous ses enfants à implorer les oraisons de Marie, qu'elle reconnaît leur être si profitables.

Mais il y a, ce me semble, une autre raison plus particulière de cette sainte cérémonie : c'est que le devoir des prédicateurs est d'engendrer Jésus-Christ dans les âmes. « Mes petits enfants, dit l'Apôtre, pour lesquels je suis encore dans les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous[1]. » Vous voyez qu'il enfante et qu'il engendre Jésus-Christ dans les âmes : ainsi il y a quelque convenance[2] entre les prédicateurs de la parole divine et la sainte Mère de Dieu. C'est pourquoi le grand saint Grégoire ne craint pas d'appeler *mères de Jésus-Christ* ceux qui sont appelés à ce glorieux ministère[3]. De là vient que l'Église s'est persuadé aisément que vous, ô très heureuse Marie, bénite[4] entre toutes les femmes, vous qui avez été prédestinée dès l'éternité pour engendrer selon la chair le Fils du Très-Haut, vous aideriez volontiers de vos pieuses intercessions ceux qui le doivent engendrer en esprit dans les cœurs de tous les fidèles.

Mais dans quelle prédication doit on plus espérer de votre secours que dans celle que ce peuple attend aujourd'hui, où nous avons à louer la grâce et la miséricorde divine dans la

1. *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis.* — *Galat.*, IV, 9.

2. *Quelque conformité*; c'est le premier sens que donne M. Littré.

3. *In Evang.*, lib. I, hom. III, n. 2. — *Qui Christi frater et soror est credendo mater efficitur prædicando.*

4. Dans le catéchisme de Meaux, publié en 1686, Bossuet conserve cet adjectif archaïque : « Vous êtes *bénite* par-dessus toutes les femmes, » mais il ajoute : « et Jésus le fruit de vos entrailles est *béni*. »

sainteté du dévot [1] Bernard, de Bernard le plus fidèle et le plus chaste de vos enfants; celui de tous les hommes qui a le plus honoré votre maternité glorieuse, qui a le mieux imité votre pureté angélique (*a*), qui a cru devoir à vos soins et à votre charité maternelle l'influence [2] continuelle des grâces qu'il recevait de votre cher Fils? Aidez-nous donc par vos saintes prières, ô très bénite Marie, aidez-nous à louer l'ouvrage de vos prières : pour cela nous nous jetons à vos pieds, vous saluant et vous disant avec l'ange : *Ave.*

Parmi les divers ornements du pontife de la loi ancienne, celui qui me semble le plus remarquable, c'est ce mystérieux pectoral, sur lequel, selon l'Écriture, il portait gravés ces mots : *Urim* et *Tumim* [3], c'est-à-dire *Vérité* et *Doctrine*; ou comme l'entendent d'autres interprètes, *Lumière* et *Perfection*. Je sais que cela est écrit pour nous faire voir quelles doivent être les qualités des ministres des choses sacrées; et qu'encore que leurs habillements magnifiques semblent les rendre assez remarquables, ce n'est pas là toutefois ce qui les doit discerner du peuple; mais que la vraie marque sacerdotale, le vrai ornement du grand prêtre, c'est la *Doctrine* et la *Vérité* : c'est ce qui nous est représenté en ce lieu.

Mais, si nous portons plus loin nos pensées, si dans le pontife du Vieux Testament [4], qui n'avait que des ombres et des figures, nous considérons Jésus-Christ, qui est la fin de la loi [5] et le pontife de la nouvelle alliance, nous y trouverons quelque chose de plus merveilleux. Chrétiens, c'est ce saint Pontife, c'est ce grand Sacrificateur qui porte véri-

VAR. : (*a*) Virginale.

1. *Dévot*, du latin *devotus*, qui s'est voué à, était plus fort que *pieux*; c'est ainsi que saint François de Sales a fait une Introduction à la vie *dévote*. Ce mot *dévot* désignait les personnes qui faisaient profession de piété, et c'est en ce sens que Molière l'a employé :

Il est de *faux dévots* ainsi que de *faux braves*.

2. *Influence*, de *influere*, couler dans, c'est proprement l'action de *découler*.

3. *Desuper humerale imposuit, quod astringens cingulo aptavit rationali in quo erat Doctrina et Veritas.* — *Levit.*, VIII, 7. C'est *rationale* que Bossuet traduit par *pectoral*.

4. Traduction littérale de *Vetus Testamentum*, nous disons : l'*Ancien Testament*.

5. Le terme auquel aboutit la loi, c'est le sens que Nicole a adopté dans son *Traité* [illegible].

tablement sur lui-même la doctrine, la perfection et la vérité, non point sur des pierres précieuses, ni dans des caractères gravés, comme faisaient les enfants d'Aaron, mais dans ses actions irrépréhensibles et dans sa conduite toute divine.

Pour comprendre cette vérité nécessaire à l'intelligence de notre texte, remettez, s'il vous plaît, en votre mémoire que Jésus-Christ notre Maître (*a*) est le Fils de Dieu. Vous êtes trop bien instruits pour ignorer que Dieu n'engendre pas à la façon ordinaire, et que cette génération n'a rien de matériel ni de corruptible. Dieu est esprit, fidèles, et ne vit que de raison et d'intelligence; de là vient aussi qu'il engendre par son intelligence et par sa raison : de sorte que le Fils de Dieu est le fruit d'une connaissance très pure, et qui, dans une simplicité incompréhensible, ne laisse pas d'être infiniment étendue. Étant le fruit de la raison et de l'intelligence (*b*) divine, il est lui-même raison et intelligence; et c'est pourquoi l'Écriture l'appelle la parole et la sagesse du Père[1].

Et d'autant qu'il ne se peut faire que Dieu agisse autrement que par sa raison et par sa sagesse, de là vient que nous voyons dans les saintes Lettres que Dieu a tout fait par son Verbe qui est son Fils : *Omnia per ipsum facta sunt*[2], parce que son Verbe est sa raison et sa lumière. C'est pourquoi cette grande machine du monde[3] est un ouvrage si bien entendu, et fait reluire de toutes part un ordre si admirable avec une excellente raison. Il ne se peut que la disposition n'en soit belle, et tous les mouvements raisonnables, parce qu'ils viennent d'une idée très sage, et d'une science très assurée, et d'une raison souveraine, qui est le Verbe et le Fils de Dieu par qui toutes choses ont été faites, par qui elles sont disposées et régies.

Or, fidèles, ce Verbe divin après avoir fait éclater sa sagesse dans la structure et le gouvernement de cet univers,

Var. : (*a*) Précepteur. — (*b*) De la connaissance.

1. Tel est le sens de *Verbum* et de *Verbe*.
2. *Joan.*, I, 3.
3. Lucrèce l'appelle *Machina mundi*.

parce que, comme dit l'apôtre saint Jean, par lui toutes choses ont été faites, touché d'un amour incroyable pour notre nature, il nous le manifeste encore d'une façon tout ensemble plus familière et plus excellente dans un ouvrage plus divin, et qui ne laisse pas toutefois de nous toucher aussi de bien plus près. — Comment cela, direz-vous? — Ah! voici le grand conseil de notre bon Dieu[1] et la grande consolation des fidèles : c'est que ce Verbe éternel, comme vous savez, s'est fait homme dans la plénitude des temps; il s'est uni à notre nature, il a pris l'humanité[2] dans les entrailles de la bienheureuse Marie; et c'est cette miraculeuse union qui nous a donné Jésus-Christ, Dieu et Homme, notre Maître et notre Sauveur.

Par conséquent la sainte humanité de Jésus étant unie au Verbe divin, elle est régie et gouvernée par le même Verbe. Car de même que la raison humaine gouverne les appétits du corps qui lui est uni, tellement que la partie même inférieure participe en quelque sorte à la raison, en tant qu'elle s'y soumet et lui obéit : de même le Verbe divin gouverne l'humanité dont il s'est revêtu; et comme il l'a rendue sienne d'une façon extraordinaire, il la régit aussi, il la meut et il l'anime avec un soin et d'une manière ineffable; si bien que toutes les actions de cette nature humaine, que le Verbe divin s'est appropriée, sont toutes pleines de cette sagesse incréée, qui est le Fils de Dieu, et sont dignes du Verbe éternel auquel elle est divinement unie et par lequel elle est singulièrement[3] gouvernée.[4] De là vient que les anciens Pères, parlant des actions de cet Homme Dieu, les ont appelées Opérations théandriques, c'est à dire opérations mêlées du divin et de l'humain, opérations divines et humaines tout ensemble : humaines par leur nature, divines par leur principe; d'autant que[4] le Dieu Verbe s'étant rendu

1. *Notre bon Dieu, notre grand Dieu* ; ces expressions emphatiques décèlent presque toujours l'époque de Metz, de même que la longueur démesurée du premier point et l'appareil scolastique de la démonstration.

2. *La condition humaine*, il s'est fait homme.

3. D'une manière toute particulière, *singulariter* a ce sens dans les Psaumes : *Singulariter in spe constituisti me.*

4. *D'autant que*, synonyme de *parce que*, s'employait encore en 1650. M. Littré en cite des exemples de Descartes et de Voiture.

plein d'une divinité impassible[1]; vous, revêtu pour lui obéir d'une chair mortelle.

Croissez donc, ô heureux Enfant, croissez à la bonne heure[2]; que le ciel propice puisse faire tomber sur votre tête innocente les plus douces de ses influences. Croissez, et puissent bientôt toutes les nations de la terre venir adorer votre Fils! puisse votre gloire être reconnue de tous les peuples du monde, auxquels votre enfantement donnera une paix éternelle! Pour nous, mus d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante et jeter sur votre berceau non des roses et des lis, mais des bouquets sacrés de désirs ardents et de sincères louanges[3]. Certes, je l'avoue, Vierge sainte, celles que je vous ai données sont beaucoup au-dessous de vos grandeurs, et beaucoup au-dessous de mes vœux; et toutefois je me sens ébloui d'avoir si longtemps contemplé, quoiqu'à travers tant de nuages, ce haut éclat qui vous environne; je suis contraint de baisser la vue. Mais comme nos faibles yeux éblouis des rayons (*a*) du soleil dans l'ardeur de son midi, l'attendent quelquefois pour le regarder plus à leur aise lorsqu'il penche sur son couchant, dans lequel il semble à nos sens qu'il descende plus près de la terre : ainsi étant étonné, ô Vierge admirable, d'avoir osé vous considérer si longtemps dans cette qualité éminente de Mère de Dieu, qui vous approche si près de la Majesté divine et vous élève si fort au-dessus de nous, il faut pour me remettre que je vous considère un moment dans la qualité de Mère des fidèles, qui vous abaisse jusqu'à nous par une miséricordieuse condescendance, et vous fait pour ainsi dire descendre jusqu'à nos faiblesses, auxquelles vous com-

VAR. : (*a*) De la clarté.

1. Qui ne peut pas souffrir. Le sens de cette phrase n'est pas clair; il doit y avoir eu confusion. *Vous, revêtu* ne pourrait se rapporter qu'à Jesus-Christ, et non à la Vierge; peut-être faut-il lire : *Vous, le revêtant.*

2. C'est-à-dire *heureusement*. On lit dans Malherbe, *Ode contre le maréchal d'Ancre :*

Va-t-on *à la malheure!*

Il faudrait alors écrire en deux mots : *à la male heure*, comme on disait *male-chance*, *male-peste*.

3. Cette phrase ne devrait point se trouver ici, elle fait double emploi avec une phrase presque identique de l'exorde. (V. p. 38.)

patissez avec une piété maternelle. Je ne m'éloignerai point des principes que j'ai posés; mais il faut que je tâche d'en tirer quelques instructions. Achevons, chrétiens, achevons; il est temps désormais de conclure.

Intercédez pour nous, ô sainte et bienheureuse Marie. Car, comme dit votre dévot saint Bernard[1], quelle autre peut plutôt que vous parler au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Vous y avez une fidèle correspondance[2], je veux dire l'amour filial qui viendra accueillir l'amour maternel et même qui préviendra ses désirs; et partant que ne devons-nous point espérer de vos pieuses intercessions?

Certes, fidèles, il n'est pas croyable quelle utilité il nous en revient, et c'est avec beaucoup de raison que l'Église, répandue par toute la terre, nous exhorte à nous mettre sous sa protection spéciale. Mais toutefois je ne craindrai point de vous dire que plusieurs se trompent dans la dévotion de la Vierge : plusieurs croient lui être dévots, qui ne le sont pas : plusieurs l'appellent Mère, qu'elle ne reconnaît pas pour enfants : plusieurs implorent son assistance, à qui cette Vierge très pure n'accorde pas le secours de ses prières. Apprenez donc, chrétiens, apprenez quelle est la vraie dévotion pour la sainte Vierge, de peur que ne l'ayant pas comme il faut, vous ne perdiez toute l'utilité d'une chose qui pourrait vous être très fructueuse.

Quand l'Église invite tous ses enfants à se recommander aux prières des Saints qui règnent avec Jésus-Christ, elle considère sans doute que nous en retirons divers avantages très importants. Mais je ne craindrai point de vous assurer que le plus grand de tous, c'est qu'en honorant leurs vertus, cette pieuse commémoration nous enflamme à imiter l'exemple de leur bonne vie : autrement, c'est en vain, chrétiens, que nous choisissons pour patrons ceux dont nous ne voulons pas être les imitateurs. « Il faut, dit saint Augustin, qu'ils trouvent en nous quelques traces de leurs vertus, pour qu'ils daignent s'intéresser pour nous auprès

1. *Ad B. Virg. serm. Panegyr.*, n. 7, inter op. S. Bern.
2. *Correspondance* : réciprocité de sentiments; Bossuet emploiera ce mot dans ses Lettres de direction à la sœur Cornuau.

du Seigneur : » *Debent enim in nobis aliquid recognoscere de suis virtutibus, ut pro nobis dignentur Domino supplicare*[1] ; de sorte que c'est une prétention ridicule, de croire que la très sainte Mère de Dieu admette au nombre de ses enfants ceux qui ne tâchent pas de se conformer à ce beau et admirable exemplaire.

Et qu'imiterons-nous particulièrement de la sainte Vierge, si ce n'est cet amour si fort et si tendre qu'elle a eu pour Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est, comme vous avez vu, la plus vive source des excellences et des perfections de Marie? D'ailleurs que pouvons-nous faire qui lui plaise plus que d'attacher toutes nos affections à celui qui a été et sera éternellement toutes ses délices? Enfin qu'y a-t-il qui nous soit ni[2] plus nécessaire, ni plus honorable, ni plus doux et plus agréable que cet amour? Quelle plus grande nécessité que d'aimer celui dont il est écrit : « Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème[3]? » Et quel plus grand honneur que d'aimer un Dieu, et quelle plus ravissante douceur que d'aimer uniquement un Dieu-Homme?

Certes, fidèles, rien n'est plus vrai : Dieu est infiniment aimable en lui-même ; mais, quand je considère ce Dieu fait homme, je me perds et je ne sais ni plus que dire ni que penser; et je conçois, ce me semble, sensiblement que je suis la plus méchante, la plus déloyale, la plus ingrate, la plus méprisable des créatures, si je ne l'aime par-dessus toutes choses. Car qu'est-ce, fidèles, que ce Dieu Jésus, qu'est-ce autre chose qu'un Dieu nous cherchant, un Dieu se familiarisant avec nous, un Dieu brûlant d'amour pour nous, un Dieu se donnant à nous tout entier, et qui se donnant à nous tout entier, pour toute récompense ne veut que nous? Ingrat mille et mille fois qui ne l'aime pas! malheureux et infini-

1. *Serm. de Symbolo*, cap. XIII; *in Append.*

2. Un vieux dictionnaire français définit ainsi le mot *ni* : Particule conjonctive et négative. Il est bien évident qu'ici, comme dans cette phrase de Vaugelas : « La fortune, plus puissante que la raison *ni* la bonne conduite... » *ni* est synonyme de *et*. On disait au dix-septième siècle : « Je ne le ferai point. — *Ni* moi aussi, » c'est-à-dire : et moi aussi je ne le ferai point.

3. *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema, Maran Atha.* — *I Cor.*, XVI, 22.

ment malheureux qui ne l'aime pas, et qui ne comprend pas combien doux est cet amour aux âmes pieuses! Fidèles, nous devrions être honteux de ce que le seul nom de Jésus n'échauffe pas incontinent nos esprits, de ce qu'il n'attendrit pas nos affections.

Donc, si vous voulez plaire à Marie, faites tout pour Jésus; vivez en Jésus, vivez de Jésus : c'est l'unique moyen de gagner le cœur de cette bonne mère, si vous imitez son affection. Elle est mère de Jésus-Christ; nous sommes ses membres [1] : elle a conçu la chair de Jésus; nous la recevons : son sang est coulé dans nos veines par les sacrements, nous en sommes lavés [2] et nourris : et Jésus lui-même, comme on lui disait : « Votre mère et vos frères vous cherchent [3], » étend ses mains à [4] ses disciples, disant : « Voilà ma mère, voilà mes frères; et celui qui fait la volonté de mon Père céleste, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère. » O douces et ravissantes paroles, les fidèles sont ses frères! Ce n'est pas assez; ils sont ses frères et ses sœurs : c'est trop peu; ils sont ses frères, ses sœurs et sa mère. Non, mes Frères, notre Sauveur nous aime si fort, qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité, ni aucun degré d'alliance : il nous donne quel nom il nous plaît; nous lui touchons de si près qu'il nous plaît [5], pourvu que nous fassions la volonté de son Père céleste. Et quelle est la volonté du Père céleste, sinon que nous aimions son bien-aimé? « Celui-ci, dit-il, est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu dès l'éternité [6]. » Tout lui plaît en Jésus, et rien ne lui plaît qu'en Jésus, et il ne reconnaît pas pour siens ceux qui ne consacrent pas leur cœur à Jésus.

1. Les membres de Jésus-Christ.
2. *Est* coulé, nous *en* sommes lavés. Il faut remarquer ici l'emploi de l'auxiliaire *être* où nous mettrions *avoir*, et de *en* pour signifier *par lui*.
3. *Ecce mater tua et fratres tui foris quærunt te. Et respondens ei ait. Quæ est mater mea et fratres mei? Et circumspiciens eos qui in circuitu ejus sedebant, ait : Ecce mater mea et fratres mei. Qui enim fecerit voluntatem Dei, hic frater meus, et soror mea et mater est. — Marc.*, III, 32.
4. C.-à-d. *vers*, en latin *ad*. Ainsi dans Corneille (*Imitat.*).

A toi seul j'élève mes yeux.

5. C.-à-d. *nous avons avec lui le degré de parenté que nous voulons.*

Et même à la plupart *je touche* de naissance.
(Corneille, *Suite du Menteur.*)

6. *Matth.*, III, 17.

Ah! que je vous demande [1], fidèles, le faisons-nous? Notre Sauveur a dit : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même [2]. » Qui de nous a renoncé à soi-même? « Tous cherchent leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ : » *Omnes quæ sua sunt quærunt, non quæ Jesu Christi* [3]. Avez-vous jamais bien compris quel ouvrage c'est, et de quelle difficulté, que de renoncer à soi-même? Vous avez, dites-vous, quitté les mauvaises inclinations aux plaisirs mortels : Dieu vous en fasse la grâce par sa bonté! Mais une injure vous est demeurée sur le cœur; vous en poursuivez la vengeance : vous n'avez point renoncé à vous-mêmes. — Mais j'ai surmonté ce mauvais désir; c'est tout ce que Jésus-Christ demande de moi. — Nullement, ne vous y trompez pas; ce n'est pas assez : recherchez les secrets de vos consciences; peut-être que l'avarice, peut-être que ce poison subtil de la vaine gloire, peut-être qu'un certain repos de la vie, un vain désir de plaire au monde, et cette inclination si naturelle aux hommes de s'élever toujours au-dessus des autres, ou quelque autre affection pareille règne en vous. Si cela est ainsi, vous n'avez point renoncé à vous-mêmes. Bref, considérez, chrétiens, nous sommes au milieu d'une infinité d'objets qui nous sollicitent sans cesse : tant qu'il y a une fibre de notre cœur qui est attachée aux choses mortelles, nous n'avons point renoncé à nous-mêmes; et par conséquent nous ne suivons pas celui qui a dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même [4]. » Et si nous ne le suivons pas, où en sommes-nous?

Qui est donc celui, direz-vous, qui a vraiment renoncé à soi-même? Celui qui méprise le siècle présent, qui ne craint rien tant que de s'y plaire, qui regarde cette vie comme un exil; « qui use des biens qu'elle nous présente comme n'en usant pas, considérant sans cesse que la figure de ce monde

1. Locution elliptique. C'est cela *que je vous demande*. Les gens du peuple disent constamment : Et moi, *que* je lui dis... Corneille a dit dans la Veuve :

Trop belle à mon goût, *et que je pense*, au lieu,

2. *Matth.*, xvi, 24.
3. *Philip.*, ii, 21.
4. *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.* — *Matth.*, xvi, 24.

passe[1] ; » qui soupire après Jésus-Christ, qui croit n'avoir aucun vrai bien ni aucun repos jusqu'à ce qu'il soit avec lui. Celui-là a renoncé à soi-même, et peut présenter à Jésus un cœur qui lui sera agréable, parce qu'il ne brûle que pour lui seul. Si nous n'avons pas atteint cette perfection, comme sans doute nous en sommes bien éloignés, tendons-y du moins de toutes nos forces, si nous voulons être appelés chrétiens. Vivant ainsi, fidèles, vous pourrez prier la Vierge avec confiance qu'elle présente vos oraisons à son Fils Jésus : vous serez ses véritables enfants en Notre-Seigneur Jésus-Christ : vous l'aimerez ; elle vous aimera pour Notre-Seigneur Jésus-Christ ; elle priera pour vous au nom de son Fils Jésus-Christ ; elle vous obtiendra la jouissance parfaite de son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est l'unique félicité. *Amen.*

III

PANÉGYRIQUE DE SAINT BERNARD

PRÊCHÉ A METZ LE 20 AOUT 1655[2].

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.

Je n'ai pas estimé que je susse aucune chose parmi vous, si ce n'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. I *Corinth.*, II, 2.

Nos églises de France ont introduit dans le dernier siècle une pieuse coutume, de commencer les prédications en invoquant l'assistance divine par les intercessions[3] de la bien-

1. *Et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ; præterit enim figura hujus mundi.* — *I Cor.*, VII, 31.

2. Pas de ms. — Déforis, VII, 2e partie (1789), p. 201. — Lachat, XII, p. 279. MM. Floquet et Gandar ont établi que ce Panégyrique, prêché à Metz le 20 août, ne peut être postérieur à l'année 1655. — Saint Bernard est né près de Dijon en 1091, il est mort âgé de 63 ans en 1153.

3. Le singulier était plus usité, même du temps de Bossuet. On voit que l'usage de commencer les sermons par un *Ave Maria* remonte au seizième siècle.

heureuse Marie. Comme nos adversaires ne pouvaient souffrir l'honneur si légitime que nous rendons à la sainte Vierge, comme ils le blâmaient par des invectives aussi sanglantes qu'elles étaient injustes et téméraires, l'Église a cru qu'il était à propos de résister à leur audacieuse entreprise, et de recommander d'autant plus cette dévotion aux fidèles, que l'hérésie s'y opposait avec plus de fureur. Et parce que nous n'avons rien de plus vénérable que la prédication du saint Évangile, c'est là qu'elle invite tous ses enfants à implorer les oraisons de Marie, qu'elle reconnaît leur être si profitables.

Mais il y a, ce me semble, une autre raison plus particulière de cette sainte cérémonie : c'est que le devoir des prédicateurs est d'engendrer Jésus-Christ dans les âmes. « Mes petits enfants, dit l'Apôtre, pour lesquels je suis encore dans les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous[1]. » Vous voyez qu'il enfante et qu'il engendre Jésus-Christ dans les âmes : ainsi il y a quelque convenance[2] entre les prédicateurs de la parole divine et la sainte Mère de Dieu. C'est pourquoi le grand saint Grégoire ne craint pas d'appeler *mères de Jésus-Christ* ceux qui sont appelés à ce glorieux ministère[3]. De là vient que l'Église s'est persuadé aisément que vous, ô très heureuse Marie, bénite[4] entre toutes les femmes, vous qui avez été prédestinée dès l'éternité pour engendrer selon la chair le Fils du Très-Haut, vous aideriez volontiers de vos pieuses intercessions ceux qui le doivent engendrer en esprit dans les cœurs de tous les fidèles.

Mais dans quelle prédication doit-on plus espérer de votre secours que dans celle que ce peuple attend aujourd'hui, où nous avons à louer la grâce et la miséricorde divine dans la

1. *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis.* — *Galat.*, IV, 9.

2. *Quelque conformité ;* c'est le premier sens que donne M. Littré.

3. *In Evang.*, lib. I, hom. III, n. 2. — *Qui Christi frater et soror est credendo mater existitur prædicando.*

4. Dans le catéchisme de Meaux, publié en 1686, Bossuet conserve cet adjectif archaïque : « Vous êtes *benoîte* par-dessus toutes les femmes, » mais il ajoute : « et Jésus le fruit de vos entrailles est *beni*. »

sainteté du dévot [1] Bernard, de Bernard le plus fidèle et le plus chaste de vos enfants; celui de tous les hommes qui a le plus honoré votre maternité glorieuse, qui a le mieux imité votre pureté angélique (*a*), qui a cru devoir à vos soins et à votre charité maternelle l'influence [2] continuelle des grâces qu'il recevait de votre cher Fils? Aidez-nous donc par vos saintes prières, ô très bénite Marie, aidez-nous à louer l'ouvrage de vos prières : pour cela nous nous jetons à vos pieds, vous saluant et vous disant avec l'ange : *Ave.*

Parmi les divers ornements du pontife de la loi ancienne, celui qui me semble le plus remarquable, c'est ce mystérieux pectoral, sur lequel, selon l'Écriture, il portait gravés ces mots : *Urim* et *Tumim* [3], c'est-à-dire *Vérité* et *Doctrine*; ou comme l'entendent d'autres interprètes, *Lumière* et *Perfection*. Je sais que cela est écrit pour nous faire voir quelles doivent être les qualités des ministres des choses sacrées; et qu'encore que leurs habillements magnifiques semblent les rendre assez remarquables, ce n'est pas là toutefois ce qui les doit discerner du peuple; mais que la vraie marque sacerdotale, le vrai ornement du grand prêtre, c'est la *Doctrine* et la *Vérité* : c'est ce qui nous est représenté en ce lieu.

Mais, si nous portons plus loin nos pensées, si dans le pontife du Vieux Testament [4], qui n'avait que des ombres et des figures, nous considérons Jésus-Christ, qui est la fin de la loi [5] et le pontife de la nouvelle alliance, nous y trouverons quelque chose de plus merveilleux. Chrétiens, c'est ce saint Pontife, c'est ce grand Sacrificateur qui porte véri-

Var. : (*a*) Virginale.

1. *Dévot*, du latin *devotus*, qui s'est voué à, était plus fort que *pieux;* c'est ainsi que saint François de Sales a fait une Introduction à la vie *dévote*. Ce mot *dévot* désignait les personnes qui faisaient profession de piété, et c'est en ce sens que Molière l'a employé :

Il est de *faux dévots* ainsi que de *faux braves*.

2. *Influencer*, de *influere*, couler dans; c'est proprement l'action de *découler*.

3. *Desuper humerale imposuit, quod astringens cingulo aptavit rationali in quo erat Doctrina et Veritas. — Levit.*, VIII, 7. C'est *rationale* que Bossuet traduit par *pectoral*.

4. Traduction littérale de *Vetus Testamentum*, nous disons : l'*Ancien Testament*.

5. Le terme auquel aboutit la loi; c'est le sens que Nicole a adopté dans son *Traité des quatre fins de l'homme*.

tablement sur lui-même la doctrine, la perfection et la vérité, non point sur des pierres précieuses, ni dans des caractères gravés, comme faisaient les enfants d'Aaron, mais dans ses actions irrépréhensibles et dans sa conduite toute divine.

Pour comprendre cette vérité nécessaire à l'intelligence de notre texte, remettez, s'il vous plaît, en votre mémoire que Jésus-Christ notre Maître (*a*) est le Fils de Dieu. Vous êtes trop bien instruits pour ignorer que Dieu n'engendre pas à la façon ordinaire, et que cette génération n'a rien de matériel ni de corruptible. Dieu est esprit, fidèles, et ne vit que de raison et d'intelligence; de là vient aussi qu'il engendre par son intelligence et par sa raison : de sorte que le Fils de Dieu est le fruit d'une connaissance très pure, et qui, dans une simplicité incompréhensible, ne laisse pas d'être infiniment étendue. Étant le fruit de la raison et de l'intelligence (*b*) divine, il est lui-même raison et intelligence; et c'est pourquoi l'Écriture l'appelle la parole et la sagesse du Père[1].

Et d'autant qu'il ne se peut faire que Dieu agisse autrement que par sa raison et par sa sagesse, de là vient que nous voyons dans les saintes Lettres que Dieu a tout fait par son Verbe qui est son Fils : *Omnia per ipsum facta sunt*[2], parce que son Verbe est sa raison et sa lumière. C'est pourquoi cette grande machine du monde[3] est un ouvrage si bien entendu, et fait reluire de toutes part un ordre si admirable avec une excellente raison. Il ne se peut que la disposition n'en soit belle, et tous les mouvements raisonnables, parce qu'ils viennent d'une idée très sage, et d'une science très assurée, et d'une raison souveraine, qui est le Verbe et le Fils de Dieu par qui toutes choses ont été faites, par qui elles sont disposées et régies.

Or, fidèles, ce Verbe divin après avoir fait éclater sa sagesse dans la structure et le gouvernement de cet univers,

Var. : (*a*) Précepteur. — (*b*) De la connaissance.

1. Tel est le sens de *Verbum* et de Λόγος.
2. *Joan.*, I, 3.
3. Lucrèce l'appelle *Machina mundi*.

parce que, comme dit l'apôtre saint Jean, par lui toutes choses ont été faites, touché d'un amour incroyable pour notre nature, il nous le manifeste encore d'une façon tout ensemble plus familière et plus excellente dans un ouvrage plus divin, et qui ne laisse pas toutefois de nous toucher aussi de bien plus près. — Comment cela, direz-vous? — Ah! voici le grand conseil de notre bon Dieu[1] et la grande consolation des fidèles : c'est que ce Verbe éternel, comme vous savez, s'est fait homme dans la plénitude des temps; il s'est uni à notre nature, il a pris l'humanité[2] dans les entrailles de la bienheureuse Marie; et c'est cette miraculeuse union qui nous a donné Jésus-Christ, Dieu et Homme, notre Maître et notre Sauveur.

Par conséquent la sainte humanité de Jésus étant unie au Verbe divin, elle est régie et gouvernée par le même Verbe. Car de même que la raison humaine gouverne les appétits du corps qui lui est uni, tellement que la partie même inférieure participe en quelque sorte à la raison, en tant qu'elle s'y soumet et lui obéit : de même le Verbe divin gouverne l'humanité dont il s'est revêtu; et comme il l'a rendue sienne d'une façon extraordinaire, il la régit aussi, il la meut et il l'anime avec un soin et d'une manière ineffable; si bien que toutes les actions de cette nature humaine, que le Verbe divin s'est appropriée, sont toutes pleines de cette sagesse incréée, qui est le Fils de Dieu, et sont dignes du Verbe éternel auquel elle est divinement unie et par lequel elle est singulièrement[3] gouvernée.[4] De là vient que les anciens Pères, parlant des actions de cet Homme-Dieu, les ont appelées Opérations théandriques, c'est-à-dire opérations mêlées du divin et de l'humain, opérations divines et humaines tout ensemble : humaines par leur nature, divines par leur principe; d'autant que[4] le Dieu Verbe s'étant rendu

1. *Notre bon Dieu, notre grand Dieu;* ces expressions emphatiques décèlent presque toujours l'époque de Metz, de même que la longueur démesurée du premier point et l'appareil scolastique de la démonstration.
2. *La condition humaine*, il s'est fait homme.
3. D'une manière toute particulière; *singulariter* a ce sens dans les Psaumes : *Singulariter in spe constituisti me.*
4. *D'autant que*, synon. de *en que*, s'employait encore en 1650 : M. Littré en cite des exemples de Descartes et de Vaugelas.

propre la sainte humanité de Jésus, il en considère les actions comme siennes, et ne cesse d'y faire couler une influence toute divine de grâces et de sagesse qui les anime, et qui les relève au delà de ce que nous pouvons concevoir.

Notre doctrine étant ainsi supposée[1], il ne nous sera pas difficile de l'appliquer aux paroles du saint Apôtre, qui servent de fondement à tout ce discours. Je dis donc que l'humanité de Jésus touchant de si près au Verbe divin et lui appartenant par une espèce d'union si intime, il était obligé pour l'intérêt de sa gloire de la conduire par sa sagesse : d'où il résulte que toutes les actions de Jésus venaient d'un principe divin et d'un fonds de sagesse infinie. Partant, si nous voulons reconnaître quelle estime nous devons faire des choses qui se présentent à nous, nous n'avons qu'à considérer le choix ou le mépris qu'en a fait le Sauveur Jésus pendant qu'il a vécu sur la terre. Comme il est la parole substantielle du Père, toutes ses actions parlent et toutes ses œuvres instruisent.

On nous a toujours fait entendre[2] que la meilleure façon d'enseigner, c'est de faire. L'action en effet a je ne sais quoi de plus vif et de plus pressant que les paroles les plus éloquentes. C'est aussi pour cela que le Fils de Dieu, ce divin Précepteur que Dieu nous a envoyé du ciel, a choisi cette noble manière de nous enseigner par ses actions; et cette instruction est d'autant plus persuasive et plus forte qu'étant réglée par la sagesse même de Dieu, nous sommes assurés qu'il ne peut manquer. Bonté incroyable de notre Dieu! voyant que nous étions contraints d'aller puiser en divers endroits les ondes salutaires de la vérité, non sans un grand travail et un péril éminent[3] de nous égarer dans une

1. *Supposée*, c'est-à-dire établie comme une base sur laquelle on peut construire.

2. Voilà une phrase qui sent le jeune docteur habitué à rappeler dans les discussions de l'École les enseignements du maître; la précédente est également d'un orateur tout jeune qui ne sait pas se borner. C'est peut-être un souvenir d'Horace :

> Segnius irritant animos demissa per aurem
> Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

3. *Eminent* n'est pas synonyme de *imminent*, il s'agit ici de la *grandeur* du péril. Vaugelas n'admettait pas cette expression, tout en reconnaissant que

recherche si difficile, il nous a proposé son cher Fils, dans lequel il a ramassé toutes les vérités qui nous sont utiles, comme dans un saint et mystérieux abrégé ; et ayant pitié de nos ignorances[1] et de nos irrésolutions, il a tellement disposé sa vie, que par elle toutes les choses nécessaires pour la conduite des mœurs sont très évidemment décidées : d'où vient que l'apôtre saint Paul nous assure « qu'en Jésus-Christ sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse » : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi*[2]. C'est pourquoi, dit le même saint Paul, je ne cherche pas la bonne doctrine dans les écrits curieux, ni dans les raisonnements incertains des philosophes et des orateurs enflés de leur vaine éloquence[3] ; seulement j'étudie le Sauveur Jésus, et en lui je vois toutes choses. De cette sorte, fidèles, Jésus n'est pas seulement notre Maître, mais il est encore l'objet de nos connaissances : il n'est pas seulement la lumière qui nous guide à la vérité, mais il est lui-même la vérité dont nous désirons la science ; et c'est pourquoi nous sommes appelés Chrétiens, non seulement parce que nous professons de ne suivre point d'autre Maître que Jésus-Christ, mais encore parce que nous faisons gloire de ne savoir autre chose que Jésus-Christ. Et certes ce serait en vain que nous rechercherions d'autres instructions, puisque par le Verbe fait homme la science elle-même nous a parlé ; et que la sagesse, pour nous enseigner, a fait devant nous ce qu'il fallait faire, et que la vérité même s'est manifestée à nos esprits et s'est rendue sensible à nos yeux.

Voilà de quelle sorte Jésus-Christ, notre grand Pontife, a porté sur lui-même la doctrine et la vérité. Mais d'autant que c'est à la croix qu'il a particulièrement exercé sa charge de souverain Prêtre, c'est là, c'est là, mes frères, que malgré

l'usage était pour elle. L'Académie dit (éd. de 1878) : *Un danger éminent peut n'être pas imminent.*

1. Le pluriel des substantifs abstraits s'employait ainsi au dix-septième siècle pour désigner les preuves, les marques de l'*ignorance*, de la *rigueur*, de la *bonté*, etc. :

Thésée à *ces rigueurs* connaîtra *ces bontés*. (RAC.)

2. *Coloss.*, II, 3.

3. *Veni non in sublimitate sermonis aut sapientiæ... non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* — I *Cor.*, II, 1 et sq.

la fureur de ses ennemis et la honte de sa nudité ignominieuse, il nous a paru le mieux revêtu[1] de ces beaux ornements de doctrine et de vérité. Jésus était le livre où Dieu a écrit notre instruction; mais c'est à la croix que ce grand livre s'est le mieux ouvert par ses bras étendus, et par ses cruelles blessures, et par sa chair percée de toutes parts : car après une si belle leçon que nous reste-t-il à apprendre? Fidèles, ce qui nous abuse, ce qui nous empêche de reconnaître le souverain bien, qui est la seule science profitable, c'est l'attachement et l'aveugle estime que nous avons pour les biens sensibles. C'est ce qui a obligé le Sauveur Jésus à choisir volontairement les injures, les tourments et la mort. Bien plus, il a choisi de toutes les injures les plus sensibles, et de tous les supplices le plus infâme, et de toutes les morts la plus douloureuse, afin de nous faire voir combien sont méprisables les choses que les mortels abusés appellent des biens; et qu'en quelque extrémité[2] de misère, de pauvreté, de douleurs que l'homme puisse être réduit, il sera toujours puissant, abondant, bienheureux, pourvu que Dieu lui demeure.

Ce sont ces vérités, chrétiens, que le grand Pontife Jésus nous montre écrites sur son corps déchiré, et c'est ce qu'il nous crie par autant de bouches qu'il a de plaies : de sorte que sa croix n'est pas seulement le sanctuaire d'un pontife et l'autel d'une victime, mais la chaire d'un maître et le trône d'un législateur. De là vient que l'apôtre saint Paul, après avoir dit qu'il ne sait autre chose que Jésus-Christ ajoute aussitôt : « Et Jésus-Christ crucifié, » parce que si ces vérités chrétiennes nous sont montrées dans la vie de Jésus, nous les lisons encore bien plus efficacement dans sa mort, scellées et confirmées par son sang : tellement que Jésus crucifié, qui a été le scandale du monde et qui a paru ignorance et folie aux philosophes du siècle, pour confondre

1. *Revêtu malgré sa nudité* n'aurait pas trouvé grâce quelques années plus tard devant la critique de Bossuet lui-même. On en peut dire autant des images qui suivent.

2. *En quelque extrémité* que votre crime passe,
Vous êtes innocent, si vous vous faites grâce. (Corn., *Polyeucte.*)

l'arrogance humaine est devenu le plus haut point de notre sagesse[1].

Ah! que l'admirable Bernard s'était avancé dans cette sagesse! Il était toujours au pied de la croix, lisant, contemplant et étudiant ce grand livre. Ce livre fut son premier alphabet dans sa tendre enfance : ce même livre fut tout son conseil dans sa sage et vénérable vieillesse. Il en baisait les sacrés caractères; je veux dire ces aimables blessures, qu'il considérait comme étant encore toutes fraîches et toutes vermeilles, et teintes de ce sang précieux qui est notre prix et notre breuvage. Il disait avec l'apôtre saint Paul[2] : Que les sages du monde se glorifient, les uns de la connaissance des astres, et les autres des éléments; ceux-là de l'histoire ancienne et moderne, et ceux-ci de la politique; qu'ils se vantent, tant qu'il leur plaira, de leurs inutiles curiosités : pour moi, si Dieu permet que je sache Jésus crucifié, ma science sera parfaite et mes désirs seront accomplis. C'est tout ce que savait saint Bernard; et comme l'on ne prêche que ce que l'on sait, lui qui ne savait que la croix ne prêchait aussi que la croix.

La science de la croix fait les chrétiens; la prédication de la croix produit les apôtres : c'est pourquoi saint Paul, qui se glorifie de ne savoir que Jésus crucifié, publie ailleurs hautement qu'il ne prêche que Jésus crucifié[3]. Ainsi faisait le dévot[4] saint Bernard. Je vous le ferai voir en particulier et dans sa cellule étudiant la croix de Jésus, afin que vous respectiez la vertu de ce bon et parfait chrétien; mais après, je vous le représenterai dans les chaires et dans les fonctions ecclésiastiques, prêchant et annonçant la croix de Jésus, afin que vous glorifiiez Dieu qui nous a envoyé cet apôtre. Vous verrez donc, mes Frères, la vie chrétienne et la vie apostolique de saint Bernard, fondées l'une et l'autre sur la science de notre

1. On éviterait aujourd'hui cette inversion qui prête à l'amphibologie, on dirait : est devenu pour confondre...
2. I *Cor.*, I, 20. Bossuet ne traduit pas, il paraphrase.
3. *Nos autem prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam.* — I *Cor.*, I, 23.
4. Le *dévot*, v. p. 65, note 1.

Maître crucifié : c'est le sujet de cet entretien. Il est simple, je vous l'avoue ; mais je bénirai cette simplicité, si dans la croix de Jésus je puis vous montrer l'origine des admirables qualités du pieux Bernard : c'est ce que j'attends de la grâce du Saint-Esprit, si vous vous rendez soumis et attentifs à sa sainte parole. Commençons avec l'assistance divine, et entrons dans la première partie[1].

PREMIER POINT.

Si j'ai été assez heureux pour vous faire entendre ce que je viens de vous dire, vous devez avoir remarqué que le Sauveur pendu à la croix[2] nous enseigne le mépris du monde d'une manière très puissante et très efficace. Car si Jésus crucifié est le Fils et les délices du Père, s'il est son unique et son bien-aimé, et le seul objet de sa complaisance ; si d'ailleurs, selon notre façon de juger des choses, il est de tous les mortels le plus abandonné et le plus misérable, le plus grand selon Dieu et le plus méprisable selon les hommes : qui ne voit combien nous sommes trompés dans l'estime que nous faisons des biens et des maux, et que les choses qui ont parmi nous l'applaudissement[3] et la vogue sont les dernières et les plus abjectes? Et c'est ce qui inspire, jusqu'au fond de l'âme, le mépris du monde et des vanités à ceux qui sont savants dans la croix du Sauveur Jésus, où la pompe et les fausses voluptés de la terre ont été éternellement condamnées. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, considérant Jésus-Christ sur ce bois infâme : Ah! dit-il, « Je suis crucifié avec mon bon Maître. » Je le vois, je le vois sur la la croix, dépouillé de tous les biens que nous estimons, accablé à l'extrémité de tout ce qui nous afflige et qui nous

1. Cet exorde est d'une longeur démesurée ; il présente, comme on a pu s'en convaincre, tous les défauts de la jeunesse ; l'orateur s'engage dans les dissertations théologiques et déduit les conséquences des principes comme il faisait naguère encore sur les bancs de l'école. On a eu le temps d'oublier complètement saint Bernard.

2. Traduction du latin de l'Eglise : *Pendens in crucis arbore ;* Corneille a employé *pendu* dans le sens de *suspendu :*

Et les glaives qu'il tient *pendus*
Sur les plus fortunés coupables... (*Pol.*)

3. Synon. d'*approbation* très usité au temps de Bossuet.

effraie. Moi qui le crois la sagesse même, j'estime ce qu'il estime; et dédaignant ce qu'il a dédaigné, je me crucifie avec lui et rejette de tout mon cœur les choses qu'il a rejetées : *Christo confixus sum cruci*[1].

Tel est le sentiment d'un vrai chrétien; mais que cette vérité est dure à nos sens ! Qui la pourra comprendre, fidèles, si Jésus même ne l'imprime en nos cœurs ? C'est ainsi qu'il se plaît à nous commander des choses auxquelles toute la nature répugne[2], afin de faire éclater sa puissance dans notre faiblesse[3] : et pour animer nos courages, il nous propose des personnes choisies, à qui sa grâce a rendu aisé ce qui nous paraissait impossible. Or, parmi les hommes illustres dont l'exemple enflamme nos espérances et confond notre lâcheté, il faut avouer que l'admirable Bernard tient un rang très considérable. Un gentilhomme d'une race illustre, qui voit sa maison en crédit et ses proches dans les emplois importants, à qui sa naissance, son esprit, ses richesses promettent une belle fortune, à l'âge de vingt-deux ans renoncer au monde avec autant de détachement que le fit saint Bernard, vous semble-t-il, chrétiens, que ce soit un effet médiocre de la toute-puissance divine[4] ? S'il l'eût fait dans un âge plus avancé, peut-être que le dégoût, l'embarras, les ennuis et les inquiétudes qui se rencontrent dans les affaires l'auraient pu porter à ce changement. S'il eût pris cette résolution dans une jeunesse plus tendre, la victoire eût été médiocre dans un temps où à peine nous nous sentons et où les passions ne sont pas encore nées. Mais Dieu a choisi saint Bernard, afin de nous faire paraître le triomphe de la croix sur les vanités dans les circonstances les plus remarquables que nous ayons jamais vues en aucune histoire.

Vous dirai-je en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme

1. *Galat.*, II, 19.
2. Du latin *repugnare*, lutter contre.
3. C'est le vers d'*Athalie* :

Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance

4. Quelle différence entre ce premier point et l'avant-propos qu'on vient de lire ! On ne les croirait pas de la même époque.

de vingt-deux ans[1]? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis ni de modéré. Dans les âges suivants on commence à prendre son pli, les passions s'appliquent à quelques objets, et alors celle qui domine ralentit du moins la fureur des autres : au lieu que cette verte jeunesse[2] n'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté, en cela même qu'elle n'a point de passion dominante par-dessus les autres, elle est emportée, elle est agitée tour à tour de toutes les tempêtes des passions avec une incroyable violence. Là les folles amours; là le luxe, l'ambition et le vain désir de paraître exercent leur empire sans résistance[3]. Tout s'y fait par une chaleur inconsidérée; et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline, cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre, qui n'est presque jamais dans une action composée, » et qui n'a honte que de la modération et de la pudeur? » *Et pudet non esse impudentem*[4]?

Certes, quand nous nous voyons penchants sur le retour de notre âge, que nous comptons déjà une longue suite de nos ans écoulés, que nos forces se diminuent[5] et que le passé occupant la partie la plus considérable de notre vie, nous ne tenons plus au monde que par un avenir incertain, ah! le présent ne nous touche plus guère. Mais la jeunesse qui ne songe pas que rien lui soit encore échappé[6], qui sent sa vigueur entière et présente, ne songe aussi qu'au présent

1. Tous les critiques conviennent, dit M. Gandar, que dans cette admirable définition de la jeunesse Bossuet a effacé les philosophes et les poètes par la rigueur de ses analyses et par les vives couleurs de ses peintures. Voir dans les *Études* de M. Gandar (p. 133), un rapprochement entre ce passage de Bossuet et le chapitre de la *Rhétorique* d'Aristote sur les mœurs des jeunes gens.

2. Souvenir de Virgile : *viridis juventa*.

3. « Saint Bernard ne se prend point parmi tant de pièges : il n'a jamais souillé la source de l'amour. » — Addition marginale que Déforis n'a pas cru devoir introduire dans son texte.

4. S. August., *Confess.*, lib. II, cap. IX.

5. *Se diminuer* est employé fréquemment par Bossuet; les verbes pronominaux tiennent souvent lieu du passif des Latins, comme ici, ou du moyen des Grecs.

6. Cette construction est remarquable : il lui est échappé quelque chose, mais elle n'y *songe* même pas; l'effet est détruit si l'on substitue *croire* à *songer* ou si l'on emploie l'indicatif : *que rien lui est échappé*. Il faut en outre noter la locution *est échappé*.

et y attache toutes ses pensées. Dites-moi, je vous prie, celui qui croit avoir le présent tellement à soi, quand est-ce qu'il s'adonnera aux pensées sérieuses de l'avenir? Quelle apparence de quitter le monde, dans un âge où il ne nous présente rien que de plaisant[1]? Nous voyons toutes choses selon la disposition où nous sommes : de sorte que la jeunesse qui semble n'être formée que pour la joie et pour les plaisirs, ah! elle ne trouve rien de fâcheux; tout lui rit, tout lui applaudit. Elle n'a point encore d'expérience des maux du monde, ni des traverses[2] qui nous arrivent : de là vient qu'elle s'imagine qu'il n'y a point de dégoût, de disgrâce pour elle. Comme elle se sent forte et vigoureuse, elle bannit la crainte et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et qui la conduit.

Vous le savez, fidèles, de toutes les passions la plus charmante[3], c'est l'espérance. C'est elle qui nous entretient et qui nous nourrit, qui adoucit toutes les amertumes de la vie; et souvent nous quitterions des biens effectifs, plutôt que de renoncer à nos espérances. Mais la jeunesse téméraire et malavisée, qui présume toujours beaucoup à cause qu'elle a peu expérimenté, ne voyant point de difficultés dans les choses, c'est là que l'espérance est la plus véhémente et la plus hardie : si bien que les jeunes gens, enivrés de leurs espérances, croient tenir tout ce qu'ils poursuivent; toutes leurs imaginations leur paraissent des réalités. Ravis d'une certaine douceur de leurs prétentions infinies, ils s'imagineraient perdre infiniment, s'ils se départaient de leurs grands desseins, surtout les personnes de condition, qui, étant élevées dans un certain esprit de grandeur et bâtissant toujours sur les honneurs de leur maison et de leurs ancêtres, se persuadent facilement qu'il n'y a rien à quoi ils[4] ne puissent prétendre.

Figurez-vous maintenant le jeune Bernard nourri en

1. Sens du latin *placens*.

Jucunda domus, et tellus, et *placens* uxor. (Hor.)

2. On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes *traverses*. (Corn., *Pol.*)

3. Celle qui *charme*, qui *enchante* le plus.

4. *Ils* se rapporte au féminin *personnes*, voir la note 1 de la page 11.

homme de condition, qui avait la civilité comme naturelle, l'esprit poli par les bonnes lettres [1], la représentation belle et aimable [2], l'humeur accommodante, les mœurs douces et agréables : ah ! que de puissants liens pour demeurer attaché à la terre ! Chacun pousse de telles personnes : on les vante, on les loue ; on pense leur donner du courage [3], et on leur inspire l'ambition. Je sais que sa pieuse mère l'entretenait souvent du mépris du monde ; mais, disons la vérité, cet âge ordinairement indiscret [4] n'est pas capable de ces bons conseils. Les avis de leurs compagnons et de leurs égaux [5], qui ne croient rien de si sage qu'eux, l'emportent par-dessus ceux des parents.

Triomphez, Seigneur, triomphez de tous les attraits de ce monde trompeur, et faites voir au jeune Bernard, comme vous le fîtes voir à saint Paul [6], ce qu'il faut qu'il endure pour votre service. Déjà vous lui avez inspiré, avec une tendre dévotion pour Marie, un généreux amour de la pureté ; déjà il a méprisé les caresses les plus dangereuses, dans des rencontres que l'honnêteté ne me permet pas de dire en cette audience [7] : déjà votre grâce lui a fait chercher un bain et un rafraîchissement salutaire dans les neiges et dans les étangs glacés, où son intégrité [8] attaquée s'est fait un rempart contre les molles délices du siècle. Son regard imprime la modestie : il retient jusqu'à ses yeux, parce qu'il a appris de votre Évangile [9] et de votre Apôtre qu'il y a des yeux adultères [10]. Dans un courage qui passe

1. Pour le sens de *bonnes lettres*, voir la note 7 de la p. 4.
2. C'est-à-dire *qui représentait bien, et avec affabilité.*
3. Du *cœur :*

> Je considère plus, je sais mes avantages,
> Et l'espoir que sur eux forment les grands *courages*. (Corn., *Pol.*)

4. *Indiscret* qui ne fait point le *discernement* de ce qui est bon et de ce qui est mauvais.
5. Syllepse analogue à celle qu'on trouve dans *Athalie :*

> Entre *le pauvre* et vous vous prendrez Dieu pour juge,
> Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin
> Comme *eux* vous fûtes pauvre, et comme *eux* orphelin.

Ici *leurs compagnons* se rapporte à *jeunes gens* dont l'idée est contenue dans les mots *cet âge*.
6. *Act.*, IX, 16.
7. *Audience*, réunion de gens qui écoutent.
8. Pour le sens de ce mot, cf. p. 44, note 1.
9. *Math.*, V, 28.
10. *Oculos habentes plenos adulterii.* — *Petr.*, II, 14.

l'homme[1], on lui voit peintes sur le visage la honte et la retenue d'une fille honnête et pudique[2]. Mais, Seigneur, achevez en la personne de ce saint jeune homme le grand ouvrage de votre grâce.

Et en effet le voyez-vous, chrétiens, comme il est rêveur et pensif; de quelle sorte il fuit le grand monde, devenu extraordinairement amoureux du secret et de la solitude? Là il s'entretient doucement de telles ou de semblables pensées : Bernard, que prétends-tu dans le monde? Y vois-tu quelque chose qui te satisfasse? Les fausses voluptés, après lesquelles les mortels ignorants courent d'une telle fureur[3], qu'ont-elles après tout qu'une illusion de peu de durée! Sitôt que cette première ardeur qui leur donne tout leur agrément a été un peu ralentie par le temps, leurs plus violents sectateurs s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien[4]. L'âge et l'expérience nous font voir combien sont vaines les choses que nous avions le plus désirées, et encore ces plaisirs tels quels, combien sont-ils rares dans la vie! Quelle joie peut-on ressentir où la douleur ne se jette comme à la traverse? Et s'il nous fallait retrancher de nos jours tous ceux que nous avons mal passés, même selon les maximes du monde, pourrions-nous bien trouver en toute la vie de quoi faire trois ou quatre mois[5]? Mais accordons aux fols amateurs du siècle que ce qu'ils aiment est considérable; combien dure cette félicité? Elle fuit, elle fuit comme un fantôme qui, nous ayant donné quelque espèce de contentement pendant qu'il demeure avec nous, ne nous laisse en nous quittant que du trouble.

1. *Dans un courage qui passe*, c.-à-d. *bien qu'il ait un courage au-dessus de*.

2. C'est bien ainsi qu'on se représente Bossuet lui-même à vingt-deux ans. On peut comparer avec ce portrait du jeune homme celui qu'a fait J.-J. Rousseau dans *Émile*, livre IV : « ... Un enfant qui n'est pas mal né et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence est à cet âge le plus généreux, le meilleur, le plus aimant, et le plus aimable des hommes. »

3. *Avec une telle fureur*. Cf. Molière (*Femmes savantes*) :

Elle a, *d'une insolence* à nulle autre pareille...

4. Envieuse, s'étend, et s'enfle et *se travaille*. (La Font.)

5. Bossuet se souvient ici de sa belle *Méditation sur la Brièveté de la vie* : « Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus, et de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie?... C'est comme des clous attachés à une longue muraille dans quelque distance; vous diriez que cela occupe bien de la place; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main, etc. » (Cf. Édit. *Gaular*, p. 3.)

Bernard, Bernard, disait-il, cette verte jeunesse ne durera pas toujours, cette heure fatale viendra, qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une irrévocable sentence; la vie nous manquera comme un faux ami au milieu de nos entreprises. Là tous nos beaux desseins tomberont par terre[1]; là s'évanouiront toutes nos pensées. Les riches de la terre qui, durant cette vie, jouissant de la tromperie d'un songe agréable, s'imaginent avoir de grands biens, s'éveillant tout à coup dans ce grand jour de l'éternité, seront tout étonnés de se trouver les mains vides. La mort, cette fatale ennemie, entraînera avec elle tous nos plaisirs et tous nos honneurs dans l'oubli et dans le néant. Hélas! on ne parle que de passer le temps. Le temps passe en effet, et nous passons avec lui, et ce qui passe à mon égard, par le moyen du temps qui s'écoule, entre dans l'éternité qui ne passe pas; et tout se ramasse dans le trésor de la science divine qui subsiste toujours[2]. O Dieu éternel! quel sera notre étonnement lorsque le Juge sévère qui préside dans l'autre siècle où celui-ci nous conduit malgré nous, nous représentant en un instant toute notre vie, nous dira d'une voix terrible : Insensés que vous êtes, qui avez tant estimé les plaisirs qui passent, et qui n'avez pas considéré la suite qui ne passe pas!

Allons, concluait Bernard, et puisque notre vie est toujours emportée par le temps qui ne cesse de nous échapper, tâchons d'y attacher quelque chose qui nous demeure; puis retournant à son grand livre qu'il étudiait continuellement avec une douceur incroyable, je veux dire à la croix de Jésus, il se rassasiait de son sang, et avec cette divine liqueur il humait le mépris du monde[3]. Je viens, disait-il, ô mon Maître, je viens me crucifier avec vous. Je vois que

1. Toute votre félicité
Sujette à l'instabilité
En moins de rien *tombe par terre*. (Corn., *Pol.*)

2. Nouveau souvenir de la *Méditation sur la Brièveté de la vie* : « Ah! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps! Nous le passons véritablement et nous passons avec lui... Voilà ce que c'est que de ma vie; et ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard, devant Dieu, cela demeure. »

3. Bossuet disait tout à l'heure (Cf. p. 71) : « ... Ce sang précieux qui est notre prix et notre *breuvage*. »

ces yeux si doux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne rendent plus de lumières [1] : je tiendrai les miens fermés à jamais à la pompe du siècle ; ils n'auront plus de lumières pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle découlaient des fleuves de cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée ; je condamnerai la mienne au silence, et ne l'ouvrirai que pour confesser mes péchés et votre miséricorde. Mon cœur sera de glace pour les vains plaisirs, et comme je ne vois sur tout votre corps aucune partie entière, je veux porter de tous côtés sur moi-même les marques de vos souffrances, afin d'être un jour entièrement revêtu de votre glorieuse résurrection. Enfin je me jetterai à corps perdu sur vous, ô aimable mort [2], et je mourrai avec vous ; je m'envelopperai avec vous dans votre drap mortuaire : aussi bien j'apprends de l'Apôtre [3] que nous sommes ensevelis avec vous dans le saint baptême.

Ainsi le pieux Bernard s'enflamme au mépris du monde, comme il est aisé de le recueillir de ses livres. Il ne songe plus qu'à chercher un lieu de retraite et de pénitence ; mais comme il ne désire que la rigueur et l'humilité, il ne se jette point dans ces fameux monastères que leur réputation ou leur abondance rend illustres par toute la terre [4]. En ce temps-là, un petit nombre de religieux vivaient à Cîteaux, sous l'abbé Etienne [5]. L'austérité qui s'y pratiquait les empêchait de s'attirer des imitateurs ; mais autant que leur vie était inconnue aux hommes, autant [6] elle était en

1. *Rendre des lumières* est bien audacieux ; on comprend mieux le vers de Corneille :

Et mes yeux, éclairés des célestes *lumières*.

et celui de La Fontaine :

Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent leurs yeux à la *lumière*...

2. C'est à Jésus crucifié, et non pas à la Mort personnifiée que s'adressent ces paroles.

3. *Coloss.*, II, 12.

4. Les jésuites avaient cherché à faire entrer Bossuet dans leur congrégation « illustre par toute la terre ; » ils ne lui pardonnèrent pas d'avoir résisté, aussi ne fut-il ni archevêque, ni cardinal. »

5. Étienne Harding, troisième abbé de Cîteaux. (V. Fleury, *Hist. eccléS.*, IX, 66.)

6. *Autant* que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensait la mollesse,
Autant je les charmais par ma dextérité. (Racine, *Ath.*)

admiration[1], devant les saints anges. Ils ne se relâchaient pas pour cela, jugeant plus à propos de persister dans leur institut pour l'amour de Dieu que d'y rien changer pour l'amour des hommes. Cette abbaye, maintenant si célèbre, était pour lors inconnue et sans nom. Le bienheureux Bernard, à qui le voisinage donnait quelque connaissance de la vertu de ces saints personnages, embrasse leur règle et leur discipline, ravi d'avoir trouvé tout ensemble la sainteté de vie, l'extrême rigueur de la pénitence et l'obscurité. Là il commença de vivre de telle sorte qu'il fut bientôt en admiration[2], même à ces anges terrestres; et comme ils le voyaient croître en vertu, il ne fut pas longtemps parmi eux, que tout jeune qu'il était alors ils le jugèrent capable de former les autres. Je laisse les actions éclatantes de ce grand homme; et pour la confusion de notre mollesse, à la louange de la grâce de Dieu, je vous ferai un tableau de sa pénitence tiré de ses paroles et de ses écrits.

Il avait accoutumé[3] de dire qu'un novice entrant dans le monastère devait laisser son corps à la porte, et le saint homme en usait ainsi[4]. Ses sens étaient tellement mortifiés, qu'il ne voyait plus ce qui se présentait à ses yeux. La longue habitude de mépriser le plaisir du goût avait éteint en lui toute la pointe de la saveur[5]. Il mangeait de toutes choses sans choix; il buvait de l'eau ou de l'huile indifféremment, selon qu'il les avait à la main[6]. A ceux qui s'effrayaient de la solitude, il leur représentait[7] l'horreur des ténèbres extérieures et ce grincement de dents éternel. Si quelqu'un trouvait trop rude ce long et horrible silence, il les avertissait[8] que s'ils considéraient attentivement l'examen rigoureux que le grand Juge fera des paroles, ils n'au-

1. *Était en admiration*, c'est-à-dire *était un sujet d'admiration.*
2. V. la note précédente.
3. *Avoir accoutumé* se trouve souvent dans Mme de Sévigné, comme dans tous les écrivains du dix-septième siècle.
4. *Vit. S. Bern.*, lib. I, cap. IV, n. 20. On apportait son corps avec soi chez les jésuites mais l'homme tout entier devenait *perinde ac cadaver.*
5. Latinisme : *omne acumen saporis.*
6. On dirait aujourd'hui *sous la main.*
7. Attraction toute latine : *à ceux... il leur...*
8. Si quelqu'un... il *les* avertissait, nouveau latinisme; syllepse comparable à celle de Racine. V. ci-dessus, p 76, note 5.

raient pas beaucoup de peine à se taire. Il avait peu de soin de la santé de son corps, et blâmait fort en ce point la grande délicatesse des hommes qui voudraient se rendre immortels, tant le désir qu'ils ont de la vie est désordonné; pour lui, il mettait ses infirmités parmi les exercices de la pénitence. Pour contrecarrer la mollesse du monde, il choisissait d'ordinaire pour sa demeure un air humide et malsain, afin d'être non tant malade que faible, et il estimait qu'un religieux était sain, quand il se portait assez bien pour chanter et psalmodier. Épicure nous apprend, disait-il, à nourrir le corps parmi les plaisirs, et Hippocrate promet de le conserver en bonne santé; pour moi, je suis disciple de Jésus-Christ, qui m'enseigne à mépriser l'un et l'autre. Il voulait que les moines excitassent l'appétit de manger, non par les viandes[1] mais par les jeûnes; non par la délicatesse de la table, mais par le travail des mains. Le pain dont il usait était si amer, que l'on voyait bien que sa plus grande appréhension était de donner quelque contentement à son corps. Cependant, pour n'être pas tout à fait dégoûté de son pain d'avoine et de ses légumes, il attendait que la faim les rendît un peu supportables. Il couchait sur la dure; mais pour y dormir, disait-il, il attirait le sommeil par les veilles, par la psalmodie de la nuit et par le travail de la journée, de sorte que dans cet homme les fonctions même naturelles étaient exercées, non tant par la nature que par la vertu. Quel homme a jamais pu dire avec plus juste raison ce que disait l'apôtre saint Paul[2] : « Le monde m'est crucifié, et moi je suis crucifié au monde? « *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.*

Ah! que l'admirable saint Chrysostome fait une excellente réflexion sur ces beaux mots de saint Paul! Ce ne lui était pas assez, remarque ce saint évêque, d'avoir dit que le monde était mort pour lui, il faut qu'il ajoute que lui-même est mort au monde. Certes, poursuit ce savant inter-

1. *Viande*, au dix-septième siècle et surtout dans Bossuet, était synonyme de *nourriture* (latin *victus*); Bossuet a dit que les *fruits* du Paradis étaient la *viande* de nos premiers parents. Les moines de Cîteaux s'abstenaient de *viande*
2. *Galat.*, VI, 14.

prête, l'Apôtre considérait que non-seulement les vivants ont quelques sentiments les uns pour les autres, mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les morts ; qu'ils en conservent le souvenir, et rendent du moins à leurs corps les honneurs de la sépulture. Tellement que saint Paul, pour nous faire entendre jusqu'à quelle extrémité le fidèle doit se dégager des plaisirs du siècle : Ce n'est pas assez, dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts, car il peut y rester quelque petite alliance, mais tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tels doivent être l'un à l'autre le monde et le chrétien [1].

O terrible raisonnement pour nous autres lâches et efféminés, et qui ne sommes chrétiens que de nom ! Mais le grand saint Bernard l'avait fortement gravé en son cœur. Car ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination pour le monde : ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain éclat qui nous charme dans les biens sensibles. La mort éteint les inclinations, la mort ternit le lustre de toutes choses. Voyez le plus beau corps du monde : sitôt que l'âme s'est retirée, bien que les linéaments soient presque les mêmes, cette fleur de beauté s'efface et cette bonne grâce [2] s'évanouit. Ainsi le monde n'ayant plus d'appas pour Bernard, et Bernard n'ayant plus aucun sentiment pour le monde, le monde est mort pour lui, et lui il est mort au monde.

Chrétiens, quel sacrifice le pieux Bernard offre à Dieu par ses continuelles mortifications ! Son corps est une victime que la charité lui consacre : en l'immolant elle le conserve, afin de le pouvoir toujours immoler. Que peut-il présenter de plus agréable au Sauveur Jésus qu'une âme (*a*) dégoûtée

VAR. : (*a*) Qu'un cœur.

1. *Non enim solum dicit : « Mihi mundus crucifixus est » ita ut postea tacuerit, sed per adjunctum aliam [insensibilitatem] significavit dicens : « Et ego mundo. » ...Dicit enim non se tantum abesse a præsentibus quantum viventes a mortuis, sed quantum mortui a mortuis. Qui enim vivit, etiamsi mortuum non concupiscat, at alio modo sentit, sive miretur prostrati pulchritudinem, sive ipsum misereatur ac deploret : mortuus autem erga mortuum ne tali quidem affectu est.* De Compunct. II, 2 (édit. Montfaucon.)

2. *Bonne grâce* ne s'emploie plus en ce sens que dans quelques locutions : *vous avez bonne grâce à faire cela.*

de toute autre chose que de Jésus même ; qui se plaît si fort en Jésus, qu'elle craint de se plaire en autre chose qu'en lui ; qui veut être toujours affligée, jusqu'à ce qu'elle le possède parfaitement ? Pour Jésus, le pieux Bernard se dépouille de toutes choses, et même, si je l'ose dire, pour Jésus il se dépouille de ses bonnes œuvres.

Et en effet, fidèles, comme les bonnes œuvres n'ont de mérite qu'autant qu'elles viennent de Jésus-Christ, elles perdent leur prix sitôt que nous nous les attribuons à nous-mêmes. Il les faut rendre à celui qui les donne, et c'est encore ce que l'humble Bernard avait appris au pied de la Croix. Combien belle, combien chrétienne fut cette parole de l'humble Bernard, lorsqu'étant entré dans de vives appréhensions du terrible jugement de Dieu : Je sais, je sais, dit-il, que je ne mérite point le royaume des bienheureux ; mais Jésus, mon Sauveur, le possède par deux raisons : il lui appartient par nature et par ses travaux (*a*), comme son héritage et comme sa conquête[1]. Ce bon maître se contente du premier titre, et me cède libéralement le second[2]. O sentence digne d'un chrétien ! Non, vous ne serez pas confondu, ô pieux Bernard, puisque vous appuyez votre espérance sur le fondement de la croix.

Mais, ô Dieu ! comment ne tremblons-nous pas, misérables pécheurs que nous sommes, entendant une telle parole ? Bernard, consommé en vertus, croit n'avoir rien fait pour le ciel ; et nous, nous présumons de nous-mêmes, nous croyons avoir beaucoup fait, quand nous nous sommes légèrement acquittés de quelque petit devoir d'une dévotion superficielle. Cependant, ô douleur ! l'amour du monde règne en nos cœurs, le seul mot de mortification nous fait horreur. C'est en vain que la justice divine nous frappe et nous menace encore de plus grands malheurs : nous ne laissons pas de courir après les plaisirs, comme s'il nous était possible d'être heureux en ce monde et en l'autre. Mes Frères, que

VAR. : (*a*) Premièrement par droit de nature et encore comme le prix de ses travaux et de ses conquêtes.

1. Et par droit de conquête et par droit de naissance. (VOLTAIRE, *Henriade.*)

2. *Vit. S. Bern.*, lib. I, cap. XII.

pensez-vous faire, quand vous louez les vertus du grand saint Bernard? En faisant son éloge, ne prononcez-vous pas votre condamnation?

Certes il n'avait pas un corps de fer ni d'airain : il était sensible aux douleurs et d'une complexion délicate, pour nous apprendre que ce n'est pas le corps qui nous manque, mais plutôt le courage et la foi. Pour condamner tous les âges en sa personne, Dieu a voulu que sa pénitence commençât dès sa tendre jeunesse, et que sa vieillesse la plus décrépite jamais ne la vît relâchée. Vous vous excusez sur vos grands emplois : Bernard était accablé des affaires, non seulement de son ordre, mais presque de toute l'Église. Il prêchait, il écrivait, il traitait les affaires des papes et des évêques, des rois et des princes ; il négociait pour les grands et pour les petits, ouvrant à tout le monde les entrailles de sa charité ; et parmi tant de diverses occupations, il ne modérait point ses austérités, afin que la mollesse de toutes les conditions et de tous les âges fût éternellement condamnée par l'exemple de ce saint homme.

Vous me direz peut-être qu'il n'est pas nécessaire que tout le monde vive comme lui. Mais du moins faut-il considérer, chrétiens, qu'entre les disciples du même Évangile il doit y avoir quelque ressemblance. Si nous prétendons au même paradis où Bernard est maintenant glorieux, comment se peut-il faire qu'il y ait une telle inégalité, une telle contrariété entre ses actions et les nôtres? Par des routes si opposées, espérons-nous parvenir à la même fin, et arriver par les voluptés où il a cru ne pouvoir atteindre que par les souffrances? Si nous n'aspirons pas à cette éminente perfection, du moins devrions-nous imiter quelque chose de sa pénitence. Mais nous nous donnons tout entiers aux folles joies de ce monde ; nous aimons les plaisirs et la bonne chère, la vie commode et voluptueuse, et après cela nous voulons encore être appelés chrétiens! N'appréhendons-nous pas cette terrible sentence du Fils de Dieu : « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez[1] ? »

1. *Væ vobis, qui ridetis nunc; quia lugebitis et flebitis.* — *Luc.*, VI, 25. C'est le texte que Bossuet appliquera plus tard à Molière.

Et comment ne comprenons-nous pas que la croix de Jésus (*a*) doit être gravée jusqu'au plus profond de nos âmes, si nous voulons être chrétiens ? C'est pourquoi l'Apôtre nous dit que nous sommes morts, et que notre vie est cachée, et que nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ[1]. Nous entendons peu ce qu'on nous veut dire si, lorsqu'on ne nous parle que de mort et de sépulture, nous ne concevons pas que le Fils de Dieu ne se contente pas de nous demander un changement médiocre. Il faut se changer jusqu'au fond ; et pour faire ce changement, ne nous persuadons pas, chrétiens, qu'une diligence ordinaire suffise. Cependant l'affaire de notre salut est toujours la plus négligée. Toutes les autres choses nous pressent et nous embarrassent : il n'y a que pour le salut que nous sommes froids et languissants, et toutefois le Sauveur nous dit que le royaume des cieux ne peut être pris que de force, et qu'il n'y a que les violents qui l'emportent[2]. O Dieu éternel ! s'il faut de la force, s'il faut de la violence, quelle espérance y a-t-il pour nous dans ce bienheureux héritage[3] ? Mais je vous laisse sur cette pensée, car je me sens trop faible et trop languissant pour vous en représenter l'importance, et il faudrait pour cela que j'eusse quelque étincelle de ce zèle apostolique de saint Bernard, que nous allons considérer un moment dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Ce qui me reste à vous dire de saint Bernard est si grand et si admirable que plusieurs discours ne suffiraient pas à vous le faire considérer comme il faut. Toutefois, puisque je vous ai promis de vous représenter ce saint homme dans les emplois publics et apostoliques, disons-en quelque chose brièvement, de peur que votre dévotion ne soit frustrée d'une attente si douce. Voulez-vous que nous voyions le

VAR. : (*a*) Le mépris du monde.

1. *Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.* — *Coloss.*, III, 3.

2. *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* — *Matth.*, XI, 12.

3. C'est-à-dire *pouvons-nous espérer d'y avoir part?*

commencement de l'apostolat de saint Bernard ? Ce fut sur sa famille qu'il répandit ses premières lumières, commençant dès sa tendre jeunesse à prêcher la croix de Jésus à ses oncles et à ses frères, aux amis, aux voisins, à tous ceux qui fréquentaient la maison de son père. Dès lors, il leur parlait de l'éternité avec une telle énergie, qu'il leur laissait je ne sais quoi dans l'âme, qui ne leur permettait pas de se plaire au monde. Son bon oncle Gaudri, homme très considérable dans le pays, fut le premier disciple de ce cher neveu. Ses aînés, ses cadets, tous se rangeaient sous sa discipline, et Dieu voulut que tous ses frères, après avoir résisté quelque temps, vinssent à lui l'un après l'autre dans les moments marqués par sa Providence. Gui, l'aîné de cette maison, quitta tous les emplois militaires et les douceurs de son nouveau mariage. Tous ensemble ils renoncèrent aux charges qu'ils avaient, ou qu'ils prétendaient[1] dans la guerre, et ces braves, ces généreux militaires, accoutumés au commandement et à ce noble tumulte des armes, ne dédaignent ni le silence, ni la bassesse, ni l'oisiveté de Cîteaux, si saintement occupée. Ils vont commencer de plus beaux combats, où la mort même donne la victoire.

Ces quatre frères allaient ainsi, disant au monde le dernier adieu, accompagnés de plusieurs gentilshommes que Bernard, ce jeune pêcheur, avait pris dans les filets de Jésus. Nivard, le dernier de tous, qu'ils laissaient avec leur bon père pour être le support de sa caduque vieillesse, les étant venu embrasser : Vous aurez, lui disaient-ils, tous nos biens. Cet enfant, inspiré de Dieu, leur fit cette belle réponse : Eh quoi donc ! vous prenez le ciel et vous me laissez la terre[2] ! De cette sorte, il se plaignait doucement qu'ils le partageaient[3] un peu trop en cadet ; et cette sainte pensée fit une telle impression sur son âme, qu'ayant demeuré quelque temps dans le monde, il obtint son congé[4] de son père pour

1. *Auxquelles ils pouvaient aspirer.* Nous dirions aujourd'hui *auxquelles ils pouvaient prétendre.*
2. *Vit. Bern.*, lib. I, cap. III.
3. *Partager quelqu'un* ne se dit plus que rarement ; mais on dit tous les jours qu'on est *bien ou mal partagé.*
4. *Congé* s'emploie encore aujourd'hui dans ce sens : on ne peut se marier sans le *congé* de ses parents.

s'aller mettre en possession du même héritage que ses chers frères, non pour le partager, mais pour en jouir en commun avec eux.

Que reste-t-il au pieux Bernard pour voir toute sa famille conquise au Sauveur? Il avait encore une sœur qui, profitant de la piété de ses frères[1], vivait dans le luxe et dans la grandeur. Elle les vint un jour visiter, brillante de pierreries, avec une mine hautaine et un équipage superbe. Jamais elle ne put obtenir la satisfaction de les voir, jusqu'à ce qu'elle eût protesté qu'elle suivrait leurs bonnes instructions. Alors le vénérable Bernard s'approcha : Et pourquoi, lui dit-il, veniez-vous troubler le repos de ce monastère, et porter la pompe du diable jusque dans la maison de Dieu? Quelle honte de vous parer du patrimoine des pauvres[2]! Il lui fit entendre qu'elle avait grand tort d'orner ainsi de la pourriture, c'est ainsi qu'il appelait notre corps[3]. Ce corps en effet, chrétiens, n'est qu'une masse de boue, que l'on pare d'un léger ornement à cause de l'âme qui y demeure. Car de même que si un roi était contraint par quelque accident de loger dans une cabane, on tâcherait de l'orner, et l'on y verrait quelque petit rayon de la magnificence royale; — mais c'est toujours une maison de village à qui cet honneur passager, dont elle serait bientôt dépouillée, ne fait point perdre sa qualité; — ainsi cette ordure de notre corps est revêtue de quelque vain éclat en faveur de l'âme qui doit y habiter quelque temps. Toutefois c'est toujours de l'ordure qui, au bout d'un terme bien court, retombera dans la première bassesse de sa naturelle corruption. Avoir tant de soin de si peu de chose, et négliger pour elle cette âme faite à l'image de Dieu, d'une nature immortelle et divine, n'est-ce pas une extrême fureur[4]? Ah! la sœur du pieux Bernard est touchée au vif de cette pensée : elle court aussitôt aux jeûnes, à la

1. Elle en profitait en ce sens qu'elle avait ainsi toute la fortune.
2. *Vit. Bern.*, lib. I, cap. III.
3. Ce mot fait songer à celui de Mlle de Sévigné répondant à un abbé qui lui reprochait d'être trop vaine de ce qui doit pourrir un jour. — En attendant, cela n'est pas pourri.
4. Sens du latin *furor*, folie : *quis furor, o cives...*

retraite, au sac[1], au monastère, à la pénitence. Cette femme orgueilleuse, domptée par une parole de saint Bernard, suit l'étendard de Jésus avec une fermeté invincible.

Mais comment vous ferai-je voir le comble de la joie du saint homme, et sa dernière conquête dans sa famille? Son bon père, le vieux Tesselin, qui était seul demeuré dans le monde, vient rejoindre ses enfants à Clairvaux. O Dieu éternel[2]! quelle joie, quelles larmes du père et du fils! Il n'est pas croyable avec quelle constance[3] ce bon homme[4] avait perdu ses enfants, l'honneur de sa maison et le support de son âge caduc. Par leur retraite il voyait son nom éteint sur la terre; mais il se réjouissait que[5] sa sainte famille allait s'éterniser dans le ciel, et voici que, touché de l'Esprit de Dieu, afin que toute la maison lui fût consacrée, ce bon vieillard, sur le déclin de sa vie (*a*), devient enfant en Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous la conduite (*b*) de son cher fils, qu'il reconnaît désormais pour son père. N'épargnez pas vos soins, ô parents, à élever en la crainte de Dieu les enfants que Dieu vous a confiés: vous ne savez pas quelle récompense cette bonté infinie vous réserve. Ce pieux Tesselin, qui avait si bien nourri les siens dans la piété, en reçoit sur la fin de ses jours une bénédiction abondante, puisque par le moyen de son fils, après une longue vie, il meurt dans une bonne espérance et, si je l'ose dire, dans la paix et dans les embrassements du Sauveur. Ainsi vous voyez que le grand saint Bernard est l'apôtre de sa famille.

Voulez-vous que je passe plus outre[6], et que je vous fasse voir comme[7] il prêche la croix dans son monastère? Combien

VAR. : (*a*) Dans son dernier âge. — (*b*) Discipline.

1. Le *sac* ou *cilice* était une sorte de chemise très grossière; La Fontaine pénitent portait un *sac* de cette espèce.

2. C'est la quatrième ou la cinquième fois que Bossuet emploie cette locution exclamative; il en abuse.

3. Latinisme : *Vix credibile est quantâ cum constantiâ*, etc.

4. On dirait aujourd'hui *cet homme bon, cet homme excellent.*

5. *Se réjouir que*, est très différent de *se réjouir de ce que*. Le sens précis est le suivant : *sa famille allait s'éterniser... et il s'en réjouissait;* c'est comme en latin *gaudeo quod tibi profui.*

6. Encore un peu *plus outre* et ton heure est venue. (CORN., *Pol.*)

7. *Comme* s'employait alors dans le sens de *comment :*

A peine pouvez-vous dire *comme* il se nomme.
Attendez, *comme* est-ce qu'il s'appelle. (MOL., *Mis.*)

de sortes de gens venaient, de tous les endroits de la terre, faire pénitence sous sa discipline[1] ! Il avait ordinairement sept cents anges, j'appelle ainsi ces hommes célestes qui servaient Dieu avec lui à Clairvaux, si recueillis, si mortifiés, que le vénérable Guillaume, abbé de Saint-Thierry[2], nous rapporte que lorsqu'il entrait dans cette abbaye, voyant cet ordre, ce silence, cette retenue, il n'était pas moins saisi de respect que s'il eût approché de nos redoutables autels. Bernard, qui par ses divines prédications les accoutumait à la douceur de la croix, les faisait vivre de telle manière, qu'ils ne savaient non plus de nouvelles du monde que si un océan immense les en eût séparés de bien loin : au reste, si ardents dans leurs exercices, si exacts dans leur pénitence, si rigoureux à eux-mêmes[3], qu'il était aisé de juger qu'ils ne songeaient pas à vivre, mais à mourir. Cette société de pénitence les unissait entre eux comme frères, avec saint Bernard comme avec un bon père, et saint Bernard avec eux comme avec ses enfants bien-aimés, dans une si parfaite et si cordiale correspondance, qu'il ne se voyait point dans le monde une image plus achevée de l'ancienne Église, qui n'avait qu'une âme et qu'un cœur.

Quelle douleur à cet homme de Dieu, quand il lui fallait quitter ses enfants, qu'il aimait si tendrement dans les entrailles de Jésus-Christ ! Mais Dieu, qui l'avait séparé[4] dès le ventre de sa mère pour renouveler en son temps l'esprit et la prédication des apôtres, le tirait de sa solitude pour le salut des âmes qu'il voulait sauver par son ministère. C'est ici, c'est ici, chrétiens, où il paraissait véritablement un apôtre. Les apôtres allaient par toute la terre, portant l'Évangile de Jésus-Christ jusque dans les nations les plus reculées : et quelle partie du monde n'a pas été éclairée de[5] la prédication de Bernard ? Les apôtres fondaient les églises ;

1. Sous sa *direction*, en se faisant ses *disciples*.
2. Il est question de cet abbé, qui excita saint Bernard à s'élever contre Abailard, au livre LXVIII de l'histoire ecclésiastique de Fleury, ch. LXI.
3. Latinisme tombé en désuétude, dont Racine nous donne encore un exemple en 1692 :

Que sécère *aux méchants* et des bons le refuge. (*Athalie.*)

4. *Mis à part*, sens du latin *separare*.
5. *Eclairé de*, v. p. 2, note 2.

et dans ce grand schisme de Pierre Léon [1], combien d'églises rebelles, combien de troupeaux séparés Bernard a-t-il ramenés à l'unité catholique, se rendant ainsi comme le second fondateur des églises? L'Apôtre compte parmi les fonctions de l'apostolat le soin de toutes les églises [2] : et le pieux Bernard ne régissait-il pas presque toutes les églises par les salutaires conseils qu'on lui demandait de toutes les parties de la terre? Il semblait que Dieu ne voulait pas l'attacher à aucune église [3] en particulier, afin qu'il fût le père commun de toutes.

Les signes [4] et les prodiges suivaient la prédication des apôtres : que de prophéties, que de guérisons, que d'événements extraordinaires et surnaturels ont confirmé les prédications de saint Bernard! Saint Paul se glorifie qu'il prêchait, non point avec une éloquence affectée, ni par des discours de flatterie et de complaisance [5], mais seulement qu'il ornait ses sermons de la simplicité et de la vérité : qu'y a-t-il de plus ferme et de plus pénétrant que la simplicité de Bernard, qui captive tout entendement au service de la foi de Jésus? Lorsque les apôtres prêchaient Jésus-Christ, une ardeur céleste les transportait et paraissait tout visiblement dans la véhémence de leur action; ce qui fait dire à l'apôtre saint Paul qu'il agissait hardiment en Notre-Seigneur [6], et que sa prédication était accompagnée de la démonstration de l'Esprit [7]. Ainsi paraissait le zélé Bernard qui, prêchant aux Allemands dans une langue qui leur était inconnue, ne laissait pas de les émouvoir, à cause qu'il leur

1. Le personnage dont il s'agit ici, fils d'un certain Pierre de Léon, gouverneur du château Saint-Ange, se nommait simplement Pierre. Élu antipape en 1130, il fut excommunié au concile de Reims et combattu vivement par saint Bernard.

2. *Sollicitudo omnium Ecclesiarum.* — II *Cor.*, XI, 28.

3. *Ne voulait pas... à aucune* ne fait pas ici un pléonasme, car *aucun* n'est pas une négation :

> Plusieurs avaient la tête trop menue,
> *Aucuns* trop grosse, *aucuns* même cornue. (LA FONT.)

4. Les *signes* (lat. *signa*), ce sont les *miracles*; il y a précisément dans l'Évangile : *Signa autem hæc sequentur eos.*

5. *In simplicitate cordis et sinceritate Dei, et non in sapientiâ carnali, sed in gratiâ Dei.* — II *Cor.*, I, 12.

6. *Fiduciam habuimus in Deo nostro.* — I *Thess.*, II, 2.

7. *In ostensione spiritûs et virtutis.* — I *Cor.*, II, 4.

parlait comme un homme venu du ciel, jaloux de l'honneur de Jésus.

Une des choses qui était autant[1] admirable dans les apôtres, c'était de voir en des personnes si viles en apparence cette autorité magistrale, cette censure généreuse qu'ils exerçaient sur les mœurs, cette puissance dont ils usaient pour édifier, non pour détruire. C'est pourquoi l'Apôtre, formant Timothée au ministère de la parole : « Prends garde, lui dit-il, que personne ne te méprise : » *Nemo te contemnat*[2]. Dieu avait imprimé sur le front du vénérable Bernard une majesté (*a*) si terrible pour les impies, qu'enfin ils étaient contraints de fléchir : témoins ce violent prince d'Aquitaine et tant d'autres, dont ses seules paroles ont souvent désarmé la fureur.

Mais ce qui était de plus divin[3] dans les saints apôtres, c'était cette charité pour ceux qu'ils prêchaient. Ils étaient pères pour la conduite, et mères pour la tendresse, et nourrices pour la douceur : saint Paul prend toutes ces qualités. Ils reprenaient, ils avertissaient opportunément, importunément[4], tantôt avec une sincère douceur, tantôt avec une sainte colère, avec des larmes, avec des reproches : ils prenaient mille formes différentes, et toujours la même charité dominait; ils bégayaient avec les enfants, ils parlaient avec les hommes. Juif aux Juifs, gentil aux Gentils, « tout à tous, disait l'apôtre saint Paul, afin de les gagner tous : » *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos*[5]. Voyez les écrits de l'admirable Bernard : vous y verrez les mêmes mouvements et la même charité apostolique. Quel homme a compati avec plus de tendresse aux faibles, et aux misérables, et aux ignorants? Il ne dédaignait ni les plus pauvres, ni les plus abjects. Quel autre a repris plus

VAR. : (*a*) Une gravité.

1. Synonyme vieilli de *aussi*. Il faut remarquer en outre le singulier *qui était;* il est conforme à l'usage du dix-septième siècle, et il est parfaitement logique : *une chose* (entre autres) *était admirable*.
2. I *Tmoth.*, IV, 12.
3. Latinisme; on dirait aujourd'hui avec moins de vivacité : *ce qu'il y avait...*
4. C'est la traduction littérale du texte latin : *opportune, importune.*
5. I *Cor.*, IX, 22.

hardiment les mœurs dépravées de son siècle[1]? Il n'épargnait ni les princes, ni les potentats, ni les évêques, ni les cardinaux, ni les papes. Autant qu'il respectait leur degré, autant a-t-il quelquefois repris[2] leur personne, avec un si juste tempérament de charité, que sans être ni lâche, ni emporté, il avait toute la douceur de la complaisance et toute la vigueur d'une liberté vraiment chrétienne.

Bel exemple pour les réformateurs de ces derniers siècles! Si leur arrogance insupportable et trop visible leur eût permis de traiter les choses avec une pareille modération, ils auraient blâmé les mauvaises mœurs sans rompre la communion, et réprimé les vices sans violer l'autorité légitime. Mais le nom de chef de parti les a trop flattés (*a*) : poussés d'un vain désir de paraître, leur éloquence s'est débordée en invectives sanglantes; elle n'a que du fiel et de la colère. Ils n'ont pas été vigoureux, mais fiers, emportés et méprisants : de là vient qu'ils ont fait le schisme, et n'ont pas apporté la réformation[3]. Il fallait pour un tel dessein le courage et l'humilité de Bernard. Il était vénérable à tous[4], à cause qu'on le voyait et libre et modeste, également ferme et respectueux; c'est ce qui lui donnait une si grande autorité dans le monde. S'élevait-il quelque schisme ou quelque doctrine suspecte, les évêques déféraient tout à l'autorité de Bernard. Y avait-il des querelles parmi les princes, Bernard était aussitôt le médiateur.

Puissante ville de Metz, son entremise t'a été autrefois extrêmement favorable. O belle et noble cité! il y a longtemps que tu as été enviée. Ta situation trop importante t'a presque toujours exposée en proie[5] : souvent tu as été réduite à la dernière extrémité de misères; mais Dieu de temps en temps t'a envoyé de bons protecteurs. Les princes

VAR. : (*a*) Mais ils se sont trop laissé flatter.

1. « Quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? » BOSS. *Or. fun. de Louis de Bourbon.*

2. *Autant que... autant.* Voir la note 6 de la p. 79.

3. Ce parallèle de saint Bernard, de Luther et de Calvin est digne de l'*Histoire des Variations*, qui a paru trente ans plus tard.

4. V. ci-dessus, p. 89, note 3.

5. C'est le *data præda* de Virgile. Il n'est pas un Français qui puisse lire ces lignes sans émotion.

tes voisins avaient conjuré ta ruine; tes bons citoyens avaient été défaits dans une grande bataille[1]; tes ennemis étaient enflés de leur bon succès, et toi enflammée du désir de vengeance : tout se préparait à une guerre cruelle, si le bon[2] Hillin, archevêque de Trèves, n'eût cherché un charitable pacificateur. Ce fut le pieux Bernard, qui épuisé de forces[3] par ses longues austérités et ses travaux sans nombre, attendait la dernière heure à Clairvaux. Mais quelle faiblesse eût été capable de ralentir l'ardeur de sa charité? Il surmonte la maladie pour se rendre promptement dans tes murs; mais il ne pouvait surmonter l'animosité des esprits extraordinairement échauffés. Chacun courait aux armes avec une fureur incroyable : les armées étaient en vue et prêtes de donner[4]. La charité, qui ne se désespère jamais, presse le vénérable Bernard : il parle, il prie, il conjure qu'on épargne le sang chrétien et le prix du sang de Jésus. Ces âmes de fer se laissent fléchir; les ennemis deviennent des frères; tous détestent leur aveugle fureur, et d'un commun accord ils vénèrent l'auteur d'un si grand miracle.

O ville si fidèle et si bonne, ne veux-tu pas honorer ton libérateur? Mais, fidèles, quels honneurs lui pourrons-nous rendre? Certes on ne saurait honorer les saints, sinon en imitant leurs vertus; sans cela nos louanges leur sont à charge, et nous sont pernicieuses à nous-mêmes. Fidèles, que pensons-nous faire, quand nous louons les vertus du grand saint Bernard? O Dieu de nos cœurs, quelle indignité! Cet innocent a fait une pénitence si longue, et nous,

1. *Note de Déforis* : Ce fut en 1153 que se donna cette bataille. Les Messins indignés des ravages que commettaient sur leur territoire les seigneurs voisins, dont le chef était Renaud II, comte de Bar, sortirent à leur rencontre. Le combat se livra à Thyrcy, près de Pont-à-Mousson. Les habitants de Metz, quoique plus nombreux, furent défaits, et il en périt environ deux mille qui furent tués ou noyés dans la Moselle.

2. *Bons* citoyens, *bon* succès, *bon* Hillin; Bossuet abuse dans ce Panégyrique des adjectifs en général et de l'adjectif *bon* plus que de tous les autres.

3. *Épuisé de forces* ne se dirait plus, c'est un des nombreux latinismes que l'on rencontre dans ce Panégyrique.

4. Les locutions *près de* et *prêt à* ne se distinguaient pas l'une de l'autre au temps de Bossuet; ex. :

Un vieillard, *prêt d'*aller où la mort l'appelait...
Enfin se sentant *prêt de* terminer ses jours. (LA FONT.)

criminels, nous ne voulons pas la faire! La pénitence autrefois tenait un grand rang dans l'Église: je ne sais dans quel coin du monde elle s'est maintenant retirée. Autrefois ceux qui scandalisaient l'Église par leurs désordres étaient tenus [1] comme des gentils et des publicains; maintenant tout le monde leur applaudit. On ne les eût autrefois reçus à la communion des mystères qu'après une longue satisfaction et une grande épreuve de pénitence; maintenant ils entrent jusqu'au sanctuaire [2]! Autrefois ceux qui par des péchés mortels avaient foulé aux pieds le sang de Jésus n'osaient même regarder les autels où on le distribue au fidèles, si auparavant ils ne s'étaient purgés par des larmes, par des jeûnes et par des aumônes. Ils croyaient être obligés de venger [3] eux-mêmes leur ingratitude, de peur que Dieu ne la vengeât dans son implacable fureur; après avoir pris des plaisirs illicites, ils ne pensaient pas pouvoir obtenir miséricorde, s'ils ne se privaient de ceux qui nous sont permis.

Ainsi vivaient nos pères dans le temps où la piété fleurissait [4] dans l'Église de Dieu. Pensons-nous que les flammes de l'enfer aient perdu depuis ce temps-là leur intolérable ardeur, à cause que notre froideur [5] a contraint l'Église de relâcher l'ancienne rigueur de sa discipline; à cause que la vigueur ecclésiastique est énervée; pensons-nous que ce Dieu jaloux, qui punit si rudement les péchés, en soit pour cela moins sévère, ou qu'il nous soit plus doux, parce que les iniquités se sont augmentées? Vous voyez combien ce sentiment serait ridicule [6]. Toutefois, comme si nous étions

1. *Étaient considérés*, v. p. 41, note 3.
2. C'est le développement du *Sancta sanctis* que le grand Arnauld avait pris pour épigraphe de son livre de *la Fréquente communion;* les principes de Port-Royal et ceux de Bossuet sont ici les mêmes.
3. Bossuet dit dans l'*Histoire Universelle* que Dieu *venge* les crimes et couronne la vertu; c'est le sens du latin *ulcisci injuriam*.
4. Il faudrait dire aujourd'hui *était florissante;* Bossuet dit dans l'Oraison funèbre de Madame : « le matin elle *fleurissait*... »
5. On dirait un jeu de mots bien *froid*, lui aussi.
6. Ce mot avait au dix-septième siècle plus d'énergie qu'il n'en a maintenant :

Ce foudre *ridicule*
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule. (Corn., *Pol.*)
Non par tous les dieux! non! je serais *ridicule!* (La Font.)

persuadés, au lieu de songer à la pénitence, nous ne songeons à autre chose qu'à nous enrichir. C'est déjà une dangereuse pensée, car l'Apôtre avertit Timothée « que le désir des richesses est la racine de tous les maux : » *Radix omnium malorum est cupiditas*[1] : encore songeons-nous à nous enrichir par des voies injustes, par des rapines, par des usures, par des voleries[2]. Nous n'avons pas un cœur de chrétiens, parce qu'il est dur à la misère des pauvres. Notre charité est languissante, et nos haines sont irréconciliables. C'est en vain que la justice divine nous frappe et nous menace encore de plusieurs malheurs : nous ne laissons pas de nous donner toujours tout entiers aux folles joies de ce monde (*a*). Le seul mot de mortification nous fait horreur : nous aimons la débauche, la bonne chère, la vie commode et voluptueuse, et après cela nous voulons encore être appelés chrétiens (*b*) ! Nous n'appréhendons pas cette terrible sentence du Fils de Dieu : « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez[3] ! » et cette autre : « Le ris est mêlé de douleur, et les pleurs suivent la joie de bien près[4] ; et celle-ci : « Ils passent leur vie dans les biens, et en un moment ils descendront dans les enfers[5]. »

Retournons donc, fidèles, retournons à Dieu de tout notre cœur. La pénitence n'est amère que pour un temps ; après, toute son amertume se tourne en une incroyable douceur. Elle mortifie les appétits déréglés, elle fait goûter les plaisirs célestes, elle donne une bonne espérance, elle ouvre les portes du ciel. On attend la miséricorde divine avec une grande consolation, quand on tâche de tout son pouvoir d'apaiser la justice par la pénitence.

VAR. : (*a*) De courir après les plaisirs — (*b*) Nous nous impatientons si nous n'avons pas tous nos plaisirs et toutes nos aises, comme s'il nous était possible d'être heureux en ce monde et en l'autre.

1. I *Timoth.*, VI, 10.
2. *Volerie* était au dix-septième siècle plus énergique que *vol*, de même que *pillerie*, *menterie*, *fourberie* étaient plus expressives que *pillage*, *mensonge* et *fourbe*. La Rochefoucauld parle encore dans ses *Maximes* des *voleries publiques*. Bossuet emploie volontiers ce mot : « *ces biens que vous amassez par des voleries.* »
3. *Væ vobis qui ridetis nunc ; quia lugebitis et flebitis.* — *Luc*, VI, 25.
4. *Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat.* — *Prov.*, XIV, 13.
5. *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt.* — *Job*, XXI, 13.

O pieux Bernard, ô saint pénitent, impétrez-nous[1] par vos saintes intercessions les larmes de la pénitence, qui vous donnaient une si sainte joie; et afin qu'elle soit renouvelée dans le monde, priez Dieu qu'il enflamme les prédicateurs de l'esprit apostolique qui vous animait. Nous vous demandons encore votre secours et votre médiation au milieu des troubles qui nous agitent[2]. O vous, qui avez tant de fois désarmé les princes qui se préparaient à la guerre, vous voyez que depuis tant d'années tous les fleuves sont teints et que toutes les campagnes fument de toutes parts du sang chrétien! Les chrétiens, qui devraient être des enfants de paix, sont devenus des loups insatiables de sang. La fraternité chrétienne est rompue; et ce qui est de plus pitoyable, c'est que la licence des armes ne cesse d'enrichir l'enfer[3]. Priez Dieu qu'il nous donne la paix, qu'il donne le repos à cette ville que vous avez autrefois chérie; ou que, s'il est écrit dans le livre de ses décrets éternels que nous ne puissions voir la paix en ce monde, qu'il nous la donne[4] à la fin dans le ciel par Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Amen.*

1. *Impétrer* (c'est-à-dire *obtenir*, lat. *impetrare*) ne se trouve guère que dans Bossuet et dans Bourdaloue. On exige encore aujourd'hui sur les diplômes de Baccalauréat la signature de l'*Impétrant*.

2. Il s'agit ici de la Fronde espagnole.

3. La Fontaine dira que la mort *enrichit l'Achéron;* le moraliste chrétien est effrayé en pensant que la guerre, avec tous ses désordres, *enrichit l'Enfer*.

4. *Ou que... qu'il nous la donne*, pléonasme vicieux; il faudrait évidemment: *ou que... il nous la donne*, ou encore : *ou si... qu'il nous la donne.*

IV

SERMON

SUR L'ÉMINENTE DIGNITÉ DES PAUVRES DANS L'ÉGLISE

PRÊCHÉ A PARIS EN FÉVRIER 1659[1]

(DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME)

Erunt novissimi primi, et primi novissimi[2].

[Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers.] (Matth., XX, 16.)

Encore que ce qu'a dit le Sauveur Jésus, que les premiers seront les derniers et que les derniers seront (*a*) les premiers, n'ait son entier accomplissement que dans la résurrection générale où les justes, que le monde avait méprisés, rempliront (*b*) les premières places, pendant que les méchants et les impies, qui ont eu leur règne sur la terre, seront honteusement relégués aux ténèbres extérieures[3] : toutefois ce

VAR. : (*a*) Seraient. Les éditeurs antérieurs à M. Gandar ont tous écrit *seront*. M. Gandar a corrigé, mais c'est lui qui a tort. Il y avait d'abord *seroient*, Bossuet a mis *nt* en surcharge, et par conséquent il faut, d'après les principes mêmes du savant éditeur, lire *seront*. — (*b*) Occuperont.

1. Ms. tome XI, p. 379. — *Deforis*, IV, 536. — *Lachat*, VIII, 123. — *Gandar*, p. 161. Ce discours est un *Sermon de charité* dans toute la force du terme; on remarquera qu'il n'a pas d'avant-propos se terminant par l'*Ave Maria* traditionnel. Les éditeurs s'accordent à dire avec M. Floquet que ce sermon a été prêché au séminaire des Filles de la Providence, établissement situé près du Val-de-Grâce. M. Lachat, toujours affirmatif, nomme les grandes dames devant lesquelles Bossuet a parlé. On ne peut assigner de date certaine à ce discours, et le lieu même où Bossuet l'a prononcé n'est pas nécessairement le séminaire des Filles de la Providence. Deux pages de ce sermon sont écrites au dos de deux lettres venues de Sedan à Metz, et renvoyées de Metz à Paris. Le cachet de l'une de ces lettres pourrait bien être celui de la famille de Bouillon, ou celui des Schomberg, ou même celui du maréchal Fabert.

2. Bossuet paraît avoir hésité quelque temps sur le choix de son texte; à la suite de celui-ci, qu'il n'a pas traduit, il a écrit en le traduisant le verset du Psaume que voici : *Parcet pauperi et inopi, et animas pauperum salvas faciet*. Il pardonnera au pauvre et à l'indigent, et il sauvera les âmes des pauvres. Ps. LXXI, 13. Il s'est décidé au dernier moment pour le texte *Erunt novissimi*, qu'il cite encore une fois en disant : « cette parole de l'Évangile que j'ai choisie pour mon texte. »

3. *Reléguer à*, très correct au dix-septième siècle, devrait aujourd'hui être remplacé par *reléguer dans*.

renversement admirable des conditions humaines est déjà commencé (*a*) dès cette vie, et nous en voyons les premiers traits (*b*) dans l'institution de l'Église. Cette cité merveilleuse, dont Dieu même a jeté les fondements, a ses lois et sa police[1], par laquelle elle est gouvernée. Mais comme Jésus-Christ, son instituteur[2], est venu au monde pour renverser l'ordre que l'orgueil y a établi, de là vient que sa politique est directement opposée à celle du siècle, et je remarque cette opposition principalement en trois choses. Premièrement, dans le monde les riches ont tout l'avantage et tiennent les premiers rangs[3]; dans le royaume de Jésus-Christ la prééminence appartient aux pauvres, qui sont les premiers-nés de l'Église et ses véritables enfants. Secondement, dans le monde les pauvres sont soumis aux riches et ne semblent nés que pour les servir; au contraire, dans la sainte Église, les riches n'y sont admis[4] qu'à la condition de servir les pauvres. Troisièmement, dans le monde les grâces et les privilèges sont pour les puissants et les riches, les pauvres n'y ont de part que par leur appui; au lieu que dans l'Église de Jésus-Christ les grâces et les bénédictions sont pour les pauvres, et les riches n'ont de privilèges que par leur moyen. Ainsi cette parole de l'Évangile que j'ai choisie pour mon texte s'accomplit déjà dès la vie présente : « Les derniers sont les premiers, et les premiers sont les derniers, » puisque les pauvres, qui sont les derniers dans le monde, sont les premiers dans l'Église; puisque les riches, qui s'imaginent que tout leur est dû, et qui foulent aux pieds les pauvres, ne sont dans l'Église que pour les servir; puisque les grâces du Nouveau Testament appartiennent de droit aux pauvres, et

(*a*) Comme ébauché. — (*b*) Un commencement.

1. Il y avait d'abord *sa politique; police* signifie : *organisation politique*.

2. Son *fondateur* (lat. *instituere*, établir).

3. Ici se lisent quelques mots, écrits après coup entre les lignes, qu'il est impossible de faire entrer dans le corps du discours : « Partage des riches : l'honneur, l'autorité, la faveur. L'honneur leur donne la préséance; l'autorité leur donne le commandement, la faveur leur donne les privilèges. [Ces] avantages leur sont ôtés dans l'Église. » C'est le développement de la pensée qui précède, et sans doute l'orateur se proposait d'insister en chaire. — Déforis et M. Gandar ont conservé cette phrase en note; M. Lachat l'a tout simplement supprimée.

4. Dans la sainte Église, les riches n'*y* sont admis; latinisme : *in Ecclesiâ*... *ibi*... ce n'est donc pas un pléonasme vicieux.

que les riches ne les reçoivent que par leurs mains. Vérités certainement importantes, et qui vous doivent apprendre, ô riches du siècle, ce que vous devez faire à l'égard des pauvres, c'est-à-dire honorer leur condition, soulager leurs nécessités, prendre part à leurs privilèges. C'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Le docte et éloquent saint Jean Chrysostome nous propose une belle idée pour connaître les avantages de la pauvreté sur les richesses : il nous représente deux villes, dont l'une ne soit composée [1] que de riches, l'autre n'ait que des pauvres (*a*) dans son enceinte, et il examine ensuite laquelle des deux est la plus puissante. Si nous consultions la plupart des hommes sur cette proposition, je ne doute pas, chrétiens, que les riches ne l'emportassent; mais le grand saint Chrysostome conclut pour les pauvres [2], et il se fonde sur cette raison que cette ville de riches aurait beaucoup d'éclat et de pompe,

VAR. : (*a*) Dont l'une n'est composée que de riches, l'autre n'a que des pauvres.

1. Il faut remarquer cet emploi du subjonctif. Les villes dont parle saint Chrysostome n'existent pas; nous mettrions le conditionnel *seraient;* les Latins que Bossuet connaissait si bien auraient dit *quarum una... sit.*

2. Homil. XI *De Divit. et paup.*, tom. XII, p. 505-506. (édition du P. Montfaucon, 1735.)— Voici d'après Montfaucon la traduction latine du texte de saint Chrysostome : « Faciamus, si videtur, duas civitates, alteram divitum tantum, alteram pauperum; at neque in eâ, quæ divitum erit, quisquam sit pauper, neque in eâ quæ pauperum, vir quisquam dives sit : videamusque utra magis se ipsâ contenta esse possit. Igitur in illâ, quæ copiosorum est, nullus erit opifex, non structor, non calcearius, non pistor, non agricola, non faber ærarius, non restio, non aliud hujusce modi aliud. Nam quis dives exercere hæc unquam volet, quando et ii qui hæc tractant, quum ditati fuerint, ærumnam horum laborum non ferunt. Quonam igitur modo civitas hæc nobis stabit? Dato, inquit, argento ement hæc divites a pauperibus. Quonam vero pacto domos ædificabunt? An et hoc ement? At naturâ id fieri non potest. Quare necesse erit artifices illuc accersere, legemque abrogare quam initio sanximus, quum civitatem conderemus. Videamus ergo, pauperum civitatem ædificantes, an et ipsa minus sufficienter constituatur, divitibus privata; si prius divitias, velut aurum, argentum, lapides pretiosos et vestimenta serica, et purpuram, auroque intexta oratione amputaverimus, eaque inde ejecerimus. Quid igitur ob hæc status civitatis hujus requiret, dic mihi? Nihil penitus. Nam sive ædificare oportet, sive ferrum cudere, sive vestimentum texere, non auro, neque argento, neque unionibus (μαργαρίταις) opus est, sed arte et manibus. Quid vero si artem colere, terramque fodere oporteat, divitibusne an pauperibus opus est? Cuivis clarum est quod pauperibus. Ubi ergo tandem divitibus indigebimus, nisi demoliri civitatem hanc oporteat? »

— Une comparaison même superficielle suffit à montrer la différence de ces deux passages. Bossuet est bien supérieur à son modèle.

mais qu'elle serait sans force et sans (*a*) fondement assuré. L'abondance, ennemie du travail, incapable de se contraindre, et par conséquent toujours emportée dans la recherche des voluptés, corromprait tous les esprits et amollirait tous les courages[1] par le luxe, par l'orgueil, par l'oisiveté. Ainsi les arts seraient négligés, la terre peu cultivée (*b*), les ouvrages laborieux[2] par lesquels le genre humain se conserve entièrement délaissés; et cette ville pompeuse[3], sans avoir besoin d'autres ennemis[4], tomberait enfin par elle-même, ruinée par son opulence. Au contraire dans l'autre ville où il n'y aurait que des pauvres, la nécessité industrieuse[5], féconde en inventions et mère des arts profitables, appliquerait les esprits par le besoin, les aiguiserait par l'étude, leur inspirerait une vigueur mâle par l'exercice de la patience; et n'épargnant pas les sueurs elle achèverait les grands ouvrages qui exigent nécessairement un grand travail. C'est à peu près ce que nous dit saint Jean Chrysostome au sujet de ces deux villes différentes. Il se sert de cette idée (*c*) pour adjuger la préférence à la pauvreté.

Mais à parler des choses véritablement, nous savons que la distinction de ces deux villes n'est qu'une fiction agréable. Les villes, qui sont des corps politiques, demandent, aussi bien que les naturels[6], le tempérament et le mélange : tellement que, selon la police humaine, cette ville de pauvres de

VAR. : (*a*) N'aurait ni force ni. — (*b*) Mal cultivée — inculte et abandonnée. — (*c*) Pensée.

1. *Courage* était synonyme de *cœur;* on en pourrait citer de nombreux exemples : Le prince de Condé calma les *courages* émus... (Boss.)

> Je considère plus, je sais mes avantages,
> Et l'espoir que sur eux fondent les grands *courages*.
> (CORNEILLE, *Polyeucte.*)

2. Cette association de mots nous étonne; c'est un latinisme. *Laboriosum opus,* dans Plaute, sert à désigner un *ouvrage pénible. Laborieux* s'emploie encore en médecine dans ce sens. C'est ainsi que l'on doit expliquer, quelques lignes plus bas : *les ouvrages qui exigent un grand travail.*

3. *Pompeuse,* pleine de magnificence. Corneille a dit :

> Les ennemis de Dieu *pompeux* et florissants. (*Pol.*)

4. *Sans avoir besoin,* c'est-à-dire *sans qu'il faille* d'autres ennemis pour la détruire.

5. Nécessité *l'ingénieuse* (LA FONT.)

> Nécessité *d'industrie* est la mère. (GRESSET.)

6. Que les *corps* naturels, par opposition aux *corps* politiques.

> J'étais de ce grand *corps* l'âme toute-puissante. (RACINE, *Britann.*)

saint Chrysostome ne peut subsister qu'en idée. Il n'appartenait qu'au Sauveur et à la politique du ciel de nous bâtir une ville qui fût véritablement la ville des pauvres : cette ville c'est la sainte Église; et si vous me demandez, chrétiens, pourquoi je l'appelle la ville des pauvres, je vous en dirai la raison par cette proposition que j'avance, que l'Église dans son premier plan n'a été bâtie que pour les pauvres, et qu'ils sont les véritables citoyens de cette bienheureuse cité que l'Écriture a nommée la cité de Dieu[1]. Encore que cette doctrine vous paraisse peut-être[2] extraordinaire, elle ne laisse pas d'être véritable; et afin de vous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, qu'il y a cette différence entre la Synagogue et l'Église, que Dieu a promis à la Synagogue des bénédictions temporelles, au lieu que, comme dit le divin Psalmiste, « toute la gloire de la sainte Église est cachée et intérieure : » *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus*[3]. « Dieu te donne, disait Isaac à son fils Jacob, la rosée du ciel et la graisse de la terre[4]. » C'est la bénédiction de la Synagogue. Et qui ne sait que dans les Écritures anciennes, Dieu ne promet à ses serviteurs que de prolonger leurs jours, que d'enrichir leurs familles, que de multiplier leurs troupeaux, que de bénir leurs terres et leurs[5] héritages? Selon ces promesses, Messieurs, il est bien aisé de comprendre que les richesses

1. Ce qu'on vient de lire, depuis *nous savons que cette ville...* est une seconde rédaction. Voici la première que Bossuet n'a pas barrée, et que par conséquent on doit conserver comme variante. « Nous savons que cette ville de pauvres (VAR. : *que la distinction de ces deux villes*), selon la police du monde, ne peut être qu'une fiction (VAR. : *idée*) agréable. Il n'est pas donné (VAR. : *il n'appartient pas*) aux choses humaines de pouvoir se soutenir dans (VAR. : *par*) une égalité si mesurée; les villes, qui sont des corps politiques, demandent aussi bien que les naturels le tempérament et le mélange; si bien que la police du monde unit toujours dans un même tout le riche et le pauvre, et en compose (VAR. : *et compose de cet assemblage*) le corps de la société civile. La politique du ciel agit par d'autres principes. Chrétiens, le pourrez-vous croire si je vous le dis? Recevrez-vous cette doctrine? Jésus-Christ est venu bâtir sur la terre une ville spirituelle, c'est-à-dire sa sainte Église, et dans (VAR. : *selon*) le premier dessein, dans le premier plan de cette ville, elle doit ne contenir que des pauvres. » — M. Gandar a conservé avec raison cette variante, mais il a fait à la fin deux fautes de lecture : il a lu *la sainte Eglise*, et : *elle ne doit contenir*.

2. Éd. Gandar : *un peu;* ces deux mots ne sont pas dans le ms.

3. *Ps.* XLIV, 14.

4. *In pinguedine terræ et in rore cœli desuper erit benedictio tua. — Genes.*, XXVII, 39.

5. Ms. *les*. Après avoir écrit *les troupeaux*, Bossuet avait substitué *leurs* à *les* Il a oublié de le faire ici.

et l'abondance étant le partage de la Synagogue, dans sa propre institution[1] elle devait avoir des hommes puissants et des maisons opulentes. Mais il n'en est pas ainsi de l'Église. Dans les promesses de l'Évangile, il ne se parle plus[2] des biens temporels par lesquels l'on attirait ces grossiers[3] ou l'on amusait ces enfants. Jésus-Christ a substitué en leur place[4] les afflictions et les croix; et par ce merveilleux changement, les derniers sont devenus les premiers, et les premiers sont devenus les derniers (*a*), parce que les riches, qui étaient les premiers dans la Synagogue, n'ont plus aucun rang dans l'Église, et que les pauvres et les indigents sont ses véritables citoyens.

Quoique ces différentes conduites de Dieu dans l'ancienne et dans la nouvelle alliance soient fondées sur de grandes raisons qu'il serait trop long de rapporter, nous en pouvons dire ce mot en passant, que dans le Vieux Testament[5] Dieu se plaisant à se faire voir avec un appareil majestueux, il était convenable que la Synagogue son épouse eût des marques de grandeur extérieure : et au contraire que dans le Nouveau, dans lequel Dieu a caché toute sa puissance sous une forme servile, l'Église, son corps mystique, devait être une image de sa bassesse, et porter sur elle la marque (*b*) de son anéantissement volontaire. Et n'est-ce pas pour cela, mes Frères, que ce même Dieu humilié, voulant, dit-il, remplir sa maison, » *ut impleatur domus mea*[6], ordonne à ses serviteurs de lui aller chercher tous les misérables[7] ?

VAR. : (*a*) Sont renvoyés dans les derniers. — (*b*) Porter le caractère.

1. Cette ponctuation n'est pas celle des éditeurs qui lisent : *de la Synagogue dans sa propre institution ;* Bossuet n'a marqué aucun signe de ponctuation, et par conséquent on est libre.

2. *Il n'est plus parlé.* Les verbes dits pronominaux ont souvent le sens passif.

Cela *s'est* vu dans tous les temps. (LA FONT.)

3. Adjectif employé substantivement : Il ira *cet ignorant* (BOSS.), *ce victorieux* (*id.*) Les chérubins, *ces glorieux* (LEMOINE, cité par PASCAL), etc.

4. Et qui sait si Joad ne veut point *en leur place*
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace ? (RACINE, *Athalie.*)

5. Voir p. 65, note 4.

6. *Luc.*, XIV, 23.

7. *Miserabilis*, digne de pitié. Ce mot servait à désigner au dix-septième siècle les pauvres ou les gens de peu :

Et prodigue surtout du sang des *misérables*. (RACINE, *Ath.*)

Selon que vous serez *puissant* ou *misérable*
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir. (LA FONT.)

Voyez comme il en fait lui-même le dénombrement : « Allez-vous-en, dit-il, dans les coins des rues, *Exi cito,* et amenez-moi promptement ; — Qui ? — Les pauvres et les infirmes. — Qui encore ? — Les aveugles et les impotents : » *Pauperes ac debiles, cæcos et claudos introduc huc*[1]. C'est de quoi il prétend remplir sa maison ; il n'y veut rien voir qui ne soit faible, parce qu'il n'y veut rien voir qui n'y porte son caractère, c'est-à-dire la croix et l'infirmité. Donc l'Église de Jésus-Christ est véritablement la ville des pauvres. Les riches, je ne crains point de le dire, en cette qualité de riches, car il faut parler correctement, étant de la suite du monde, étant pour ainsi dire marqués à son coin, n'y sont soufferts que par tolérance, et c'est aux pauvres et aux indigents, qui portent la marque du fils de Dieu qu'il appartient proprement d'y être reçus. C'est pourquoi le divin Psalmiste les appelle les « pauvres de Dieu : » *pauperes tuos*[2]. Pourquoi les pauvres de Dieu ? Il les nomme ainsi en esprit[3] parce que dans la nouvelle alliance il lui a plu de les adopter (*a*) avec une prérogative particulière.

En effet, n'est-ce pas à eux qu'a été envoyé le Sauveur ? « Dieu m'a envoyé, nous dit-il, pour annoncer l'Évangile aux pauvres : » *Evangelizare pauperibus misit me*[4]. Ensuite n'est-ce pas aux pauvres qu'il adresse la parole, lorsque faisant son premier sermon sur cette montagne mystérieuse, où ne daignant parler aux riches sinon pour foudroyer leur orgueil, il porte la parole aux pauvres comme à ceux qu'il devait évangéliser ? « O pauvres, que vous êtes heureux, parce qu'à vous appartient[5] le royaume de Dieu[6] ! » Si donc c'est à eux qu'appartient le ciel, qui est le royaume de Dieu dans l'éternité, c'est à eux aussi qu'appartient l'Église, qui est le royaume de Dieu dans le temps. Aussi

VAR. : (*a*) Parce qu'il les adopte.

1. *Luc.*, XIV, 21.
2. *Ps.* LXXI, 2.
3. *D'une manière inspirée.* Bossuet traduit ainsi les mots : *in spiritu* qu'il avait lus dans l'Évangile : « *Quomodo ergo David* in spiritu *vocat eum dominum...?* » — *Math.*, XXII, 43.
4. *Luc.*, IV, 18.
5. Mss. *parce que à vous.*
6. *Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei.* — *Luc.*, VI, 20.

comme c'est à eux qu'elle appartenait, ce sont eux qui y sont entrés les premiers. « Voyez, disait le divin Apôtre, qu'il n'y a pas dans l'Église plusieurs sages selon le monde, il n'y a pas plusieurs puissants, il n'y a pas plusieurs nobles; mais Dieu a voulu choisir ce qu'il y avait de plus méprisable[1] : » d'où il est aisé de conclure que l'Église de Jésus-Christ était une assemblée de pauvres. Et dans sa première fondation[2], si les riches y étaient reçus, dès l'entrée ils se dépouillaient de leurs biens et les jetaient aux pieds des apôtres, afin de venir à l'Église, qui était la ville des pauvres, avec le caractère de la pauvreté, tant le Saint-Esprit avait résolu d'établir dans l'origine du christianisme la prérogative éminente des pauvres[3], membres de Jésus-Christ!

Et de là nous devons apprendre[4] qu'il ne suffit pas de les plaindre, ni même de les assister, mais que nous devons concevoir pour eux de grands sentiments de respect[5]. Saint Paul nous en donne l'exemple. Écrivant aux Romains d'une aumône qu'il allait porter aux fidèles de Jérusalem, [il] leur parle en ces termes : « Je vous conjure, mes frères, par notre Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit, que vous m'aidiez par vos prières auprès de Dieu, afin que les saints qui sont en Jérusalem agréent le présent que j'ai à leur faire : » *Obsecro vos, fratres, per Dominum nostrum Jesum Christum et per charitatem sancti Spiritûs, ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum, ut... obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis*[6]. Qui n'admirerait, chrétiens, comme il traite les pauvres honorablement! Il ne dit pas : « l'aumône que j'ai à leur[7]

1. *Videte vocationem vestram, fratres quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles : sed quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus.* — I *Cor.*, I, 26-28.
2. *Dans* sa première, *au temps de* sa première.
3. Les éditeurs omettent ici la virgule qui est nécessaire pour le sens.
4. Éd. Gandar : *Entendre*, c'est une faute de lecture.
5. Phrase omise par les éditeurs, M. Gandar excepté; on lui a substitué mal à propos un développement qui se trouve dans le ms. entre deux pages barrées, et que Bossuet avait sacrifié en revoyant son premier brouillon.
6. *Rom.*, xv, 30, 31. — A la suite du latin, vient dans le ms. : Ἵνα ἡ διακονία μου ἡ εἰς Ἱερουσαλὴμ εὐπρόσδεκτος γένηται τοῖς ἁγίοις. (*Note de M. Lachat.*)
7. Éd. Gandar : à *lui* faire, inadvertance.

faire, ni l'assistance que j'ai à leur donner, » mais « le service[1] que j'ai à leur rendre. » Il fait quelque chose de plus, et je vous prie de méditer ce qu'il ajoute : « Priez Dieu, dit-il, mes chers frères, que mon service leur soit agréable. » Que veut dire le saint Apôtre, et faut-il (*a*) tant de précautions pour faire agréer une aumône? Ce qui le fait parler de la sorte, c'est la haute dignité des pauvres. On peut donner pour deux motifs : ou pour gagner l'affection, ou pour soulager la misère (*b*); ou par un effet (*c*) d'estime, ou par un sentiment de pitié : l'un est un présent, et l'autre une aumône. Dans l'aumône, on croit ordinairement que c'est assez de donner; on apporte plus de soin dans le présent, et il y a un certain art innocent de relever le prix de ce que l'on donne par la manière et les circonstances (*d*). C'est en cette dernière façon que saint Paul assiste les pauvres; il ne les regarde pas seulement comme des malheureux qu'il faut assister, mais il regarde[2] que dans leur misère ils sont les principaux membres de Jésus-Christ et les premiers-nés[3] de l'Église. En cette qualité glorieuse, il les considère comme des personnes auxquelles il fait la cour, si je puis parler de la sorte. C'est pourquoi il n'estime pas que ce soit assez que son présent les soulage, mais il souhaite que son service leur agrée, et, pour obtenir cette grâce, il met toute l'Église en prières. Tant les pauvres sont considérables dans l'Église de Jésus-Christ, que[4] saint Paul semble établir sa félicité dans l'honneur de les servir et dans le bonheur de leur plaire : *Ut obsequii mei oblatio*, etc.

Mesdames, revêtez-vous de ces sentiments apostoliques; et dans les soins que vous prenez de cette maison, regardez

VAR. : (*a*) Quoi? faut-il... — (*b*) Nécessité. — (*c*) Marque, sentiment. — (*d*) Par la manière de l'offrir.

1. *Service* au sens propre, comme ferait un *serviteur* à l'égard de son maître.

2. On dirait aujourd'hui : *il considère*. Racine a dit de même :

Et je *regarde* enfin
Quel fut le sort de Troie et quel est son destin. (*Andr.*)

3. Ceux qui ont le *droit d'aînesse*.

4. *Tant... que;* latinisme. Les pauvres sont tellement considérables que, *adeo ut*.

avec respect les pauvres qui la composent. Méditez (*a*) sérieusement en la charité de Notre-Seigneur que[1], si les honneurs du siècle vous mettent au-dessus d'eux, le caractère de Jésus-Christ qu'ils ont l'honneur de porter les élève au-dessus de vous; honorez, en les servant, la mystérieuse conduite de la Providence divine, qui leur donne les premiers rangs dans l'Église avec une telle prérogative que les riches n'y sont reçus que pour les servir.

SECOND POINT.

C'est la seconde vérité (*b*) que je me suis obligé[2] de vous expliquer, et qui suit si évidemment de celle que j'ai déjà établie[3], qu'il ne sera pas nécessaire de m'étendre beaucoup sur la preuve. Et certainement, chrétiens, comme il a déjà été dit, Jésus qui ne promet dans son Évangile que des afflictions et des croix, n'a pas besoin de riches dans sa sainte Église; et leur faste n'ayant rien de commun avec la profonde humiliation de ce Dieu anéanti jusques à la croix (*c*), il est bien aisé de juger (*d*), Messieurs, qu'il ne les recherche pas pour eux-mêmes. Car à quoi lui sont-ils bons dans son royaume, sinon[4] pour lui ériger des temples superbes ou pour orner ses autels d'or et de pierreries? Ne vous persuadez pas qu'il se plaise dans ces ornements : il les reçoit de la main des hommes comme des marques de leur piété, comme des hommages de leur religion. Mais bien loin d'exiger ces grandes dépenses, ne voyez-vous pas au contraire qu'il n'est rien de plus commun ni de plus bas prix que ce qui est nécessaire à son culte? Il demande seulement de l'eau la plus simple pour régénéner ses enfants; il ne faut qu'un peu de pain et de vin pour consacrer ses mystères, où réside la source de toutes ses grâces. Jamais

VAR. : (*a*) Pesez. — (*b*) Proposition. — (*c*) Avec l'anéantissement de ce Dieu pauvre. — (*d*) Il est bien visible.

1. Locution vieillie; on dit encore *songer que*.
2. C.-à-d. *que j'ai contracté avec moi-même l'obligation de...*
3. Suivre *de*, résulter de; latinisme.
4. Ed. Gandar : dans son royaume. *Quoi?* pour lui ériger... Il y a bien *sinon* dans le ms.

il ne s'est tenu mieux servi que lorsqu'on lui sacrifiait dans des cachots et que l'humilité et la foi faisaient tout l'ornement de ses temples. Dieu n'a besoin de rien ; il veut avoir besoin des riches. Deux motifs : pour la majesté de son culte, pour la nécessité de ses pauvres. Premier besoin pour l'ancien [Testament]. Il fallait, pour les sacrifices, dépeupler les troupeaux de ce qu'il y a de plus gras ; donner, pour parer son tabernacle, ce qu'il y avait de plus somptueux. Maintenant, dans la nouvelle alliance, il n'y a plus besoin de cette pompe, il a pris d'autres besoins pour les pauvres (*a*)[1], et il implore leur secours : *Ecce mysterium vobis dico :* « Voici un mystère admirable. » Jésus n'a besoin de rien, et Jésus a besoin de tout ; Jésus n'a besoin de rien selon sa puissance, mais Jésus (*b*) a besoin de tout selon sa compassion : *Ecce mysterium vobis dico*[2] *:* « Voici un grand mystère que j'ai à vous dire, » c'est le mystère du Nouveau Testament. Cette même miséricorde qui a obligé Jésus innocent (*c*) à se charger de tous les crimes, oblige encore Jésus (*d*), tout heureux qu'il est, à se charger de toutes les misères. Dans cette considération, il est le plus pauvre de tous les pauvres (*e*). Car comme le plus innocent est celui qui a porté le plus de péchés, aussi le plus abondant est celui qui porte le plus de besoins. Ici il a faim, et là il a soif ; là il gémit sous des chaînes, ici il est travaillé par des maladies : il souffre en même temps le froid et le chaud, et les extrémités opposées ; pauvre véritable-

VAR. : (*a*) Autrefois dans l'ancienne loi, il voulait de la pompe dans son service ; mais cette simplicité qu'il affecte, si je puis parler de la sorte, dans le culte de la nouvelle alliance, c'est pour faire voir aux riches du monde qu'il n'a plus besoin d'eux ni de leurs trésors, si ce n'est pour le service de ses pauvres. — (*b*) Il n'a besoin (les deux fois). — (*c*) Cet innocent. — (*d*) L'oblige encore. — (*e*) Regardez en cette vue le sauveur Jésus, et vous le trouverez non seulement pauvre, mais le plus pauvre de tous les pauvres.

1. Déforis et M. Gandar ont reproduit en note tout ce passage depuis : *Dieu n'a besoin de rien*. Ils ont conservé dans le texte les cinq lignes que je rejette parmi les variantes. M. Lachat, moins scrupuleux, supprime la note. Ces éditeurs n'ont pas tenu compte d'une indication de Bossuet qui a écrit ce passage après coup à la suite de son second point (f° 384). Bossuet termine par ces mots : *V. sup., p.* 10. Il renvoie manifestement à la page 10 de son sermon, et par conséquent il substitue une rédaction nouvelle à la première qu'il condamne : « Mais pour les pauvres, Messieurs, il confesse qu'il en a besoin, et il implore... »

2. I *Cor.*, xv, 51.

ment, et le plus pauvre de tous les pauvres, parce que tous les autres pauvres ne souffrent que pour eux-mêmes, et « qu'il n'y a que Jésus-Christ qui pâtisse dans toute l'universalité des misérables : » *Unus tantummodo Christus est qui in omnium pauperum universitate mendicet*[1]. Ce sont donc les besoins pressants de ses pauvres membres qui l'obligent de se relâcher en faveur des riches.

Il ne voudrait voir dans son Église que ceux qui portent sa marque, que des pauvres, que des indigents, que des affligés, que des misérables. Mais s'il n'y a que des malheureux, qui soulagera les malheureux? Que deviendront les pauvres, dans lesquels il souffre, et dont il ressent tous les besoins? Il pourrait leur envoyer ses saints anges, mais il est plus juste qu'ils soient assistés par des hommes qui sont leurs semblables[2]. Venez donc, ô riches, dans son Église; la porte enfin vous en est ouverte; mais elle vous est ouverte en faveur des pauvres et à condition de les servir. C'est pour l'amour de ses enfants qu'il permet l'entrée à ces étrangers. Voyez le miracle de la pauvreté! Les riches étaient étrangers; mais le service des pauvres les naturalise et leur sert à expier la contagion[3] qu'ils contractent parmi leurs richesses. Par conséquent, ô riches du siècle, prenez tant qu'il vous plaira des titres superbes, vous les pouvez porter dans le monde : dans l'Église de Jésus-Christ vous êtes seulement serviteurs des pauvres. Ne vous offensez pas de ce titre : le patriarche Abraham l'a tenu à gloire[4]; lui qui avait tant de serviteurs et une si nombreuse famille, prenait néanmoins pour son partage le soin et l'obligation de servir les nécessiteux. Aussitôt qu'ils approchent de sa maison, lui-même s'avance pour les recevoir; lui-même va choisir dans son troupeau ce qu'il y a de plus délicat et de plus tendre; lui-même se donne la

1. Salvian., *Advers. Avarit.*, lib. IV, n. 4.

2. On a accusé de n'avoir jamais parlé pour les pauvres l'homme qui donne en faveur de la charité un pareil argument.

3. *Le mal contagieux :*

Nec mala vicini pecoris *contagia* lædent. (Virg.)

4. C'est ainsi que Nicomède dit en parlant d'Annibal :

On me croit son disciple, et je le *tiens à gloire*. (Corn.)

peine de servir leur table[1]. Ainsi, dit l'éloquent Pierre Chrysologue[2], « Abraham sentant arriver les pauvres, ne se souvient plus qu'il est maître, » et il fait toutes les fonctions d'un serviteur : *Abraham, viso peregrino, dominum se esse nescivit*[3]. Mais d'où lui vient cet empressement à servir les pauvres? C'est que ce père des croyants voyait déjà en esprit le rang qu'ils devaient tenir dans l'Église; il considère déjà Jésus-Christ en eux; il oublie sa dignité dans la vue[4] de celle des pauvres, et il montre aux riches, par son exemple, l'obligation qu'ils ont de les servir (*a*).

Mais quel service leur devons-nous rendre? En quoi sommes-nous tenus de les assister? Vous le voyez déjà, chrétiens, dans l'exemple du patriarche Abraham. Mais l'admirable saint Augustin vous va donner encore sur ce sujet-là une instruction plus particulière. Le service que vous devez aux nécessiteux, c'est de porter avec eux une partie du fardeau qui les accable. L'apôtre saint Paul ordonne aux fidèles de « porter les fardeaux les uns des autres : » *Alter alterius onera portate*[5]. Les pauvres ont leur fardeau, et les riches aussi ont le leur. Les pauvres ont leur fardeau; qui ne le sait pas? Quand nous les voyons suer[6] et gémir, pouvons-nous ne pas reconnaître que tant de misères pressantes sont un fardeau très pesant, dont[7] leurs épaules sont accablées (*b*)? Mais encore que les riches marchent à leur aise et semblent n'avoir rien qui leur pèse, sachez qu'ils ont aussi leur fardeau. Et quel est ce fardeau des riches? Chrétiens, le pourrez-vous croire? Ce sont leurs propres richesses. Quel [est] le fardeau des pauvres? C'est le besoin. Quel est le fardeau des riches? C'est l'abondance.

VAR. : (*a*) De servir les pauvres. — (*b*) Chargées, abattues, — que Bossuet écrit : *abatu*.

1. *Genes.*, XVIII, 8.
2. Père de l'Église latine, évêque de Ravenne vers le milieu du cinquième siècle. Il reste de lui cent soixante-seize sermons.
3. Serm. CXXI, *De Divit. et Lazar.*
4. On dirait aujourd'hui *à la vue*. Peut-être aussi le sens est-il *pour songer à*.
5. *Galat.*, VI, 2.
6. Expression métaphorique; Bossuet se les représente sous le poids d'un lourd fardeau.
7. *Par lequel*. V. Corneille (*Cinna*) :

Sa tête est le seul prix *dont* il peut m'acquérir.

« Le fardeau des pauvres, dit saint Augustin, c'est de n'avoir pas ce qu'il faut; et le fardeau des riches, c'est d'avoir plus qu'il ne faut : » *Onus paupertatis non habere, divitiarum onus plus habere*[1]. Quoi donc! est-ce un fardeau incommode que d'avoir trop de biens? Ah! que j'entends de mondains qui désirent un tel fardeau dans le secret de leurs cœurs! Mais qu'ils arrêtent ces désirs inconsidérés. Si les injustes préjugés du siècle les empêchent de concevoir en ce monde combien l'abondance pèse, quand ils viendront en ce pays où il nuira d'être trop riches, quand ils comparaîtront à ce tribunal où il faudra rendre compte non seulement des talents dispensés, mais encore des talents enfouis[2], et répondre à ce juge inexorable non seulement de la dépense, mais encore de l'épargne et du ménage[3], alors, Messieurs, ils reconnaîtront que les richesses sont un grand poids, et ils se repentiront vainement de ne s'en être pas déchargés.

Mais n'attendons pas cette heure fatale, et pendant que le temps le permet (*a*), pratiquons ce conseil de saint Paul : *Alter alterius onera portate :* « Portez vos fardeaux les uns les autres. » Riches, portez le fardeau du pauvre, soulagez sa nécessité, aidez-le à soutenir les afflictions sous le poids desquelles il gémit; mais sachez qu'en le déchargeant vous travaillez à votre décharge. Lorsque vous lui donnez, vous diminuez son fardeau, et il diminue le vôtre; vous portez le besoin qui le presse (*b*), il porte l'abondance qui vous surcharge. Communiquez entre vous mutuellement vos fardeaux, « afin que les charges deviennent égales » : *ut*

VAR. : (*a*) Maintenant qu'il est temps. — (*b*) Serre.

1. Serm. CLXIV, 9. Bossuet a serré de très près le texte de saint Augustin; il est donc nécessaire d'en citer quelques lignes, pour rendre à chacun ce qui lui est dû : « *Non habes onus paupertatem, sed habes onus divitias. Si bene intendas, onus est. Ille alterum onus habet, tu alterum. Porta cum illo, et portet tecum, ut invicem onera vestra portetis. Quod est onus paupertatis? Non habere? Quod est divitiarum onus? Plus quam opus est habere. Et ille oneratus est, et tu oneratus es. Porta cum illo non habere, portet tecum plus habere, ut fiant æquales sarcinæ vestræ. Si enim dederis indigenti, minuis illi non habenti onus ipsius, quod erat non habere; si ei dederis, incipit habere, minutum est illi onus, quod vocatur non habere; minuit et ipse onus tuum, quod vocatur plus habere.* »

2. Allusion à la parabole de l'Évangile. — *Matth.*, XXV, 14.

3. V. la note 3 de la p. 4.

fiat æqualitas, dit saint Paul[1]. Car quelle injustice, mes Frères, que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs[2] épaules! S'ils s'en plaignent et s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque couleur[3] de justice ; car étant tous pétris d'une même masse[4], et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence[5] ; et de l'autre la tristesse, et le désespoir, et l'extrême nécessité, et encore le mépris et la servitude? Pourquoi cet homme si fortuné vivrait-il[6] dans une telle (*a*) abondance et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée, pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille, ni soulager la faim qui le presse? Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence de mal ménager les trésors (*b*) que Dieu met entre des égaux, si par un autre moyen elle n'avait pourvu au besoin des pauvres et remis quelque égalité entre les hommes? C'est pour cela, chrétiens, qu'il a établi son Église, où il reçoit les riches, mais à condition de servir les pauvres ; où il ordonne que l'abondance supplée au défaut, et donne des assignations[7] aux nécessiteux sur le superflu des opulents. Entrez, mes Frères (*c*), dans cette pensée (*d*) : si vous ne portez le fardeau des pauvres, le vôtre vous accablera ; le poids de vos richesses mal dispensées vous fera tomber dans l'abîme; au lieu que, si vous partagez avec les pauvres le poids de leur pauvreté, en prenant part (*e*) à leur misère, vous mériterez tout ensemble de participer à leurs privilèges.

VAR. : (*a*) Si grande. — (*b*) Faveurs. — (*c*) Messieurs. — (*d*) Ce sentiment. — (*e*) En communiquant à.

1. II *Cor.*, VIII, 14.
2. Ms. *ses*. Les éditeurs ont corrigé avec raison cette inadvertance.
3. *Apparence*, mais le mot est bien plus expressif; *sous couleur de* s'employait pour dire *sous prétexte de*.
4. *Étant tous... puisque* nous sommes tous... *Masse*, s.-ent. *de boue*.
5. V. ci-dessus, p. 65, note 2.
6. Nouvelle inadvertance de Bossuet, corrigée par Déforis : *vivra-t-il*.
7. *Donner des assignations*, expression vieillie; on dit aujourd'hui *assigner une somme, un revenu*, etc.

TROISIÈME POINT

Sans cette participation des privilèges des pauvres, il n'y a aucun salut pour les riches ; et il me sera aisé de vous en convaincre, en insistant toujours aux mêmes principes[1]. Car s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'Église est[2] la ville des pauvres, s'ils y tiennent les premiers rangs, si c'est pour eux principalement que cette cité bienheureuse a été bâtie, il est bien aisé de conclure que les privilèges leur appartiennent[3]. Dans tous les royaumes, dans tous les empires, il y a des privilégiés, c'est-à-dire des personnes éminentes qui ont des droits extraordinaires ; et la source de ces privilèges, c'est qu'ils touchent de plus près ou par leur naissance ou par leurs emplois à la personne du prince. Cela est de la majesté de l'État[4], et de la grandeur du souverain, que l'éclat qui rejaillit de sa couronne se répande en quelque sorte sur ceux qui l'approchent. Puisque nous apprenons par les saintes Lettres que l'Église est un royaume si[5] bien ordonné, ne doutez pas, mes frères, qu'elle n'ait aussi ses privilégiés[6]. Et d'où se prendront ces privilèges, sinon de la société avec son prince, c'est-à-dire avec Jésus-Christ ? Que s'il faut être uni avec le Sauveur, chrétiens, ne cherchez pas dans les riches les privilèges de la sainte Église. La couronne de notre monarque est une couronne d'épines ; l'éclat qui en rejaillit (*a*), ce sont les afflictions et les souffrances. C'est dans les pauvres, c'est dans ceux qui souffrent que réside la majesté de ce royaume spirituel. Jésus étant lui-même pauvre et indigent, il était de la bienséance

VAR. : (*a*) Et ce qui nous rend ses semblables.

1. *Insister à*, latinisme ; nous disons *sur*.
2. *Est*, et non pas *soit*, parce que Bossuet affirme qu'il en est ainsi.
3. Ici se trouve dans le ms. une phrase que Bossuet n'a pas achevée : « Voulez-vous, messieurs, du... »
4. Je lis : *majesté de l'État*, contrairement à tous les éditeurs qui ont lu : *de la majesté, de l'état et de la grandeur*... V. p. 103, note 1.
5. Peut-être y a-t-il *très* au lieu de *si* dans le ms. ; le mot serait alors écrit en abrégé : *ts*.
6. L'excuse de Bossuet c'est qu'il n'était pas un des *privilégiés* du royaume de France.

qu'il liât société avec ses semblables et qu'il répandît ses faveurs sur ses compagnons de fortune[1].

Qu'on ne méprise plus la Pauvreté et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était de la lie du peuple : mais le roi de gloire l'ayant épousée, il l'a anoblie[2] par cette alliance, et ensuite il accorde aux pauvres tous les privilèges de son empire. Il promet le royaume aux pauvres, la consolation à ceux qui pleurent, la nourriture à ceux qui ont faim, la joie éternelle à ceux qui souffrent.

Si tous les droits, si toutes les grâces, si tous les privilèges de l'Évangile sont aux pauvres de Jésus-Christ, ô riches, que vous reste-t-il, et quelle part aurez-vous dans son royaume? Il ne parle de vous dans son Évangile que pour foudroyer votre orgueil : *Væ vobis* [*divitibus*][3] ! « Malheur à vous, riches ! » Qui ne tremblerait à cette sentence? Qui ne serait saisi de frayeur? Contre cette terrible malédiction, voici votre unique (*a*) espérance. Il est vrai, ces privilèges sont donnés aux pauvres ; mais vous pouvez les obtenir d'eux et les recevoir de leurs mains : c'est là que le Saint-Esprit vous renvoie pour obtenir les grâces du ciel. Voulez-vous que vos iniquités vous soient pardonnées? « Rachetez-les, dit-il, par aumônes : » *Peccata tua eleemosynis redime*[4]. Demandez-vous à Dieu sa miséricorde? Cherchez-la dans les mains des pauvres en l'exerçant envers eux : *Beati misericordes*[5]. Enfin, voulez-vous entrer au royaume? Les portes, dit Jésus-Christ, vous seront ouvertes, pourvu que les pauvres vous introduisent : « Faites-vous, dit-il, des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels[6] ? » Ainsi la grâce, la miséricorde, la rémission des péchés, le royaume même est entre leurs mains ; et les riches n'y peuvent entrer, si les pauvres ne les y reçoivent.

VAR. : (*a*) Seule.

1. C'est-à-dire d'*infortune*.
2. *Anoblir*, au propre, c'est donner un titre de noblesse à un roturier, c'est bien ce que Bossuet a voulu dire. *Ennoblie*, qu'on trouve dans quelques éditions est un véritable contre-sens.
3. *Luc.*, VI, 24.
4. *Dan.*, IV, 24.
5. *Heureux les miséricordieux.* — Matth., V, 7.
6. *Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis, ut, quum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.* — Luc., XVI, 9.

Donc, ô pauvres, que vous êtes riches ! mais, ô riches, que vous êtes pauvres ! Si vous vous tenez à vos propres biens, vous serez privés pour jamais des biens du Nouveau Testament, et il ne vous restera pour votre partage que ce *Væ* terrible de l'Évangile. Ah ! pour détourner (*a*) ce coup de foudre, pour vous mettre heureusement à couvert de cette malédiction inévitable, jetez-vous sous l'aile de la pauvreté ; entrez en commerce avec les pauvres ; donnez, et vous recevrez[1] ; donnez les biens temporels, et recueillez les bénédictions spirituelles ; prenez part aux misères des affligés, et Dieu vous donnera part à leurs privilèges[2].

C'est ce que j'avais à vous dire touchant les avantages de la pauvreté et la nécessité de la secourir. Après quoi il ne me reste plus autre chose à faire, sinon de m'écrier avec le prophète : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*[3] : « Heureux celui qui entend sur l'indigent et sur le pauvre ! » Il ne suffit pas, chrétiens, d'ouvrir sur les pauvres les yeux de la chair, mais il faut les considérer par les yeux de l'intelligence : *Beatus qui intelligit*. Ceux qui les regardent des yeux corporels, ils n'y voient rien que de bas, et ils les mé-

VAR. : (*a*) Éviter.

1. C'est le contre-pied de la parole de Jésus-Christ dans l'Évangile : *Petite et accipietis.* — *Demandez et vous recevrez.* Bossuet l'a détournée ainsi très heureusement.

2. Tout ce passage, depuis *Il est bien aisé* (p. 112), avait été rédigé une première fois en termes très peu différents. Il est bon de transcrire ici cette première rédaction, pour montrer comment un grand écrivain se corrige lui-même ; les mots en italique ont été conservés par Bossuet. « ... Qui doute *que les privilèges ne leur appartiennent ?* En effet, le Sauveur a promis *le royaume aux pauvres, la consolation à ceux qui pleurent, la nourriture à ceux qui ont faim, la joie éternelle à ceux qui souffrent.* Et je ne m'en étonne pas, car *étant lui-même pauvre et indigent, il était de la bienséance qu'il liât société avec ses semblables et qu'il répandît ses faveurs sur ses compagnons de fortune. Qu'on ne méprise plus la pauvreté.* J'avoue qu'*elle était* dans *la lie du peuple* (VAR. : *qu'on ne la traite plus de roturière*), et que le monde la traitait de roturière. *Mais le Roi de gloire l'ayant épousée, il l'a anoblie par cette alliance,* et il met (VAR. : il gratifie) les pauvres de *tous les privilèges* de son royaume. Les riches par conséquent n'y ont nulle part, et s'ils veulent avoir les grâces, il faut qu'ils les reçoivent par les mains des pauvres. Voulez-vous la rémission des péchés ? *Le Saint-Esprit vous renvoie* aux pauvres : *Rachetez vos iniquités par aumônes.* Voulez-vous la *miséricorde ?* Vous l'aurez, dit le Fils de Dieu, pourvu que vous la fassiez à mes pauvres : *Beati misericordes. Voulez-vous entrer au royaume ? La porte,* dit Jésus-Christ, *vous sera ouverte, pourvu que les pauvres vous introduisent,* etc. » Pour le reste, les différences sont insignifiantes. Bossuet a tenu à apostropher les riches : « O riches ! que vous reste-t-il ?... » Mais il a dû sacrifier ainsi ces *voulez-vous* répétés qui produisaient un si grand effet.

3. *Ps.* XL, 2.

prisent. Ceux qui ouvrent sur eux l'œil intérieur, je veux dire l'intelligence guidée par la foi, ils remarquent en eux Jésus-Christ ; ils y voient les images de sa pauvreté, les citoyens de son royaume, les héritiers de ses promesses, les distributeurs de ses grâces, les enfants véritables de son Église, les premiers membres de son corps mystique. C'est ce qui les porte à les assister avec un empressement charitable. Mais encore n'est-ce pas assez de les secourir dans leurs besoins. Tel assiste le pauvre, qui n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui qui leur distribue quelque aumône, ou contraint par leurs pressantes importunités, ou touché par quelque compassion naturelle, il soulage la misère du pauvre ; mais néanmoins il est véritable qu'il n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui-là entend véritablement le mystère de la charité, qui considère les pauvres comme les premiers enfants de l'Église ; qui, honorant cette qualité, se croit obligé de les servir ; qui n'espère de participer aux bénédictions de l'Évangile que par le moyen de la charité et de la communication fraternelle[1].

Donc, mes Frères, ouvrez les yeux sur cette maison indigente, et soyez intelligents sur ses pauvres. Si je demandais vos aumônes pour une seule personne, tant de grandes et importantes raisons qui vous obligent à la charité devraient émouvoir vos cœurs. Maintenant j'élève ma voix au nom d'une maison tout entière, et encore d'une maison chargée d'une multitude nombreuse de pauvres filles (*a*) entièrement délaissées. Faut-il vous représenter et le péril de ce sexe et les suites dangereuses de sa pauvreté, l'écueil le plus ordinaire où sa pudeur fait naufrage ? Que serviront les paroles, si la chose même ne vous touche pas ? Entrez dans cette maison, prenez connaissance de ses besoins ; et si vous n'êtes touchés de l'extrémité où elle est réduite, je

VAR. : (*a*) Personnes.

1. Il y a en effet une différence très marquée entre la *charité*, la *bienfaisance* et la *philanthropie*. Don Juan donnant *pour l'amour de l'humanité* un louis au pauvre qui refuse de jurer fait un acte de *philanthropie* ; la *charité* (de *caritas*, — *amour*) suppose l'amour de Dieu, et l'amour du prochain comme conséquence nécessaire de cet amour de Dieu. *Bienfaisance* enfin est le terme général ; c'est, dit-on, l'abbé de Saint-Pierre qui a créé ce mot au dix-huitième siècle.

ne sais plus, mes frères, ce qui sera capable de vous attendrir. Il est vrai, des dames pieuses ont ouvert les yeux sur cette maison, elles ont entendu[1] sur les pauvres ; parce qu'elles connaissent leur dignité, elles se tiennent honorées de les servir ; parce qu'elles sont chrétiennes, elles se croient obligées de les assister ; parce qu'elles savent le poids des richesses mal employées, elles se déchargent entre leurs mains d'une partie de leur fardeau, et, en répandant les biens temporels, elles viennent recevoir en échange les grâces spirituelles.

V

PANÉGYRIQUE DE L'APOTRE SAINT PAUL

PRÊCHÉ A PARIS, A L'HÔPITAL-GÉNÉRAL, LE 29 JUIN 1659 (?)[2].

Placeo mihi in infirmitatibus meis : cum enim infirmor, tunc potens sum.

Je ne me plais que dans mes faiblesses : car lorsque je me sens faible, c'est alors que je suis puissant. (II Cor., XII, 10.)

Dans le dessein que je me propose de faire aujourd'hui le panégyrique du plus illustre des prédicateurs et du plus zélé des Apôtres, je ne puis vous dissimuler que je me sens moi-même étonné[3] de la grandeur de mon entreprise. Quand je rappelle à mon souvenir tant de peuples que Paul a conquis,

1. *Intellexerunt*, v. ci-dessus la traduction du texte : *Beatus qui intelligit.*

2. Pas de ms. — Déforis, VII, 2e partie (1788), p. 134. — Lachat, XII, p. 224. On peut hésiter sur la date de ce panégyrique : M. Floquet propose 1657 ; M. Lachat, 1661 ; M. Gandar, 1659. Comme le ms. fait défaut, on ne peut décider en connaissance de cause, mais la date de 1659 est celle qui paraît le mieux convenir à un discours si simple et si beau. L'Hôpital Général, auquel Bossuet fait allusion, est aujourd'hui la *Salpêtrière*. Cet hôpital fut établi en 1656 ; il était desservi en 1769 par 14 aumôniers, 33 officières, 1 médecin, 1 chirurgien et 28 administrateurs. Les pensionnaires de ce magnifique établissement étaient alors au nombre de 4300. (*Tableau de l'humanité... Précis historique des charités qui se font dans Paris*, 1769.) — V. dans les *Études* de M. Gandar une appréciation de cet admirable panégyrique (p. 261 et sq.).

3. On se rappelle que le verbe *étonner*, aujourd'hui si faible, avait une grande force au dix-septième siècle :

Mon génie *étonné* tremble devant le sien. (Rac.)

tant de travaux qu'il a surmontés, tant de mystères qu'il a découverts, tant d'exemples qu'il nous a laissés d'une charité consommée, ce sujet me paraît si vaste, si relevé, si majestueux, que mon esprit, se trouvant surpris, ne sait ni où s'arrêter dans cette étendue, ni que tenter dans cette hauteur, ni que choisir dans cette abondance, et j'ose bien me persuader qu'un ange même ne suffirait pas pour louer cet homme du troisième ciel[1].

Mais ce qui m'étonne le plus, c'est que cet amour mêlé de respect que je sens pour le divin Paul, et duquel j'espérais de nouvelles forces dans un ouvrage qui tend à sa gloire, s'est tourné ici contre moi et a confondu longtemps mes pensées, parce que, dans la haute idée que j'avais conçue de l'Apôtre, je ne pouvais rien dire qui lui fût égal, et il ne me permettait rien qui fût au-dessous.

Que me reste-t-il donc, chrétiens, après vous avoir confessé ma faiblesse et mon impuissance, sinon de recourir à celui qui a inspiré à saint Paul les paroles que j'ai rapportées? *Cum infirmor, tunc potens sum :* « Je suis puissant, lorsque je suis faible. » Après ces beaux mots de mon grand Apôtre, il ne m'est plus permis de me plaindre; et je ne crains pas de dire avec lui que « je me plais dans cette faiblesse, » qui me promet un secours divin : *Placeo mihi in infirmitatibus.* Mais pour obtenir cette grâce, il nous faut encore recourir à celle dans laquelle le mystère ne s'est accompli qu'après qu'elle a reconnu qu'il passait ses forces; c'est la bienheureuse Marie, que nous saluerons en disant : *Ave*[2].

Parmi tant d'actions glorieuses et tant de choses extraordinaires qui se présentent ensemble à ma vue, quand je considère l'histoire de l'incomparable docteur des Gentils,

1. Allusion au *ravissement* de saint Paul, dont il est question dans la 2e Épître aux Corinthiens (XII, 2) : « Je connais un homme en Jésus-Christ, qui fut ravi, il y a quatorze ans, *jusqu'au troisième ciel*, etc. » On retrouvera cette expression vingt-cinq lignes plus bas, parce que Bossuet, comme on l'a déjà vu, composait l'Avant-propos après avoir complètement achevé le discours.

2. Il est peut-être bon de comparer cet avant-propos avec celui du Panégyrique de saint Bernard; la différence est prodigieuse.

ne vous étonnez pas[1], chrétiens, si laissant à part ses miracles et ses hautes (*a*) révélations, et cette sagesse toute divine et vraiment digne du troisième ciel qui paraît dans ses écrits admirables, et tant d'autres sujets illustres qui rempliraient d'abord vos esprits de nobles et magnifiques idées[2], je me réduis à vous faire voir les infirmités de ce grand Apôtre, et si c'est sur ce seul objet que je vous prie d'arrêter vos yeux. Ce qui m'a porté à ce choix, c'est que, devant vous prêcher saint Paul, je me suis senti obligé d'entrer dans l'esprit de saint Paul lui-même et de prendre ses sentiments. C'est pourquoi l'ayant entendu nous prêcher avec tant de zèle qu'il ne se glorifie que dans ses faiblesses et que ses infirmités font sa force : *Cum enim infirmor, tunc potens sum*, je suis les mouvements qu'il m'inspire et je médite son panégyrique, en tâchant de vous faire voir ces faiblesses toutes-puissantes par lesquelles il a établi l'Église, renversé la sagesse humaine, et captivé tout entendement sous l'obéissance de Jésus-Christ.

Entrons donc avant toutes choses dans le sens de cette parole, et examinons les raisons pour lesquelles le divin Paul ne se croit fort que dans sa faiblesse : c'est ce qu'il m'est aisé de vous faire entendre. Il se souvenait, chrétiens, de son Dieu anéanti pour l'amour des hommes : il savait que, si ce grand monde et ce qu'il enferme en son vaste sein est l'ouvrage de sa puissance, il avait fait un monde nouveau, un monde racheté par son sang et régénéré par sa mort, c'est-à-dire sa sainte Église, qui est l'œuvre de sa faiblesse. C'est ce que regarde saint Paul ; et après ces grandes pensées, il jette aussitôt les yeux sur lui même. C'est là qu'il admire sa vocation : il se voit choisi dès l'éternité[3] pour être le Prédicateur des Gentils ; et comme l'Église doit être formée

VAR. : (*a*) Grandes, — belles.

1. Princesse en qui le ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous. (RACINE, *Athalie.*)

2. *Hautes* révélations, sagesse *divine*, écrits *admirables*, sujets *illustres*, etc. Cette accumulation d'épithètes révèle seule ici la jeunesse de l'orateur ; il se les interdira quelques années plus tard.

3. On ne peut s'empêcher de songer au canon *chargé de toute éternité* qui a tué M. de Turenne ; Bossuet et Sévigné se rencontrent.

de ces nations infidèles, dont il est ordonné l'Apôtre, il s'ensuit manifestement qu'il est le principal coopérateur de la grâce de Jésus-Christ dans l'établissement de l'Église.

Quels seront ses sentiments, chrétiens, dans une entreprise si haute, où la Providence l'appelle? L'exécutera-t-il par la force? Mais outre que la sienne n'y peut pas suffire, le Saint-Esprit lui a fait connaître que la volonté du Père céleste c'est que cet ouvrage divin soit soutenu par l'infirmité : « Dieu, dit-il, a choisi ce qui est infirme pour détruire ce qui est puissant[1]. » Par conséquent que lui reste-t-il, sinon de consacrer au Sauveur une faiblesse soumise et obéissante, et de confesser son infirmité, afin d'être le digne ministre de ce Dieu qui, étant si fort par nature, s'est fait infirme pour notre salut? Voilà donc la raison solide pour laquelle il se considère comme un instrument inutile, qui n'a de vertu ni de force qu'à cause de la main qui l'emploie ; et c'est pour cela, chrétiens, qu'il triomphe dans son impuissance, et qu'en avouant qu'il est faible, il ose dire qu'il est tout-puissant : *Cum enim infirmor, tunc potens sum.*

Mais pour nous convaincre par expérience de la vérité qu'il nous prêche, il faut voir ce grand homme dans trois fonctions importantes du ministère qui lui est commis[2]. Car ce n'est pas mon dessein, Messieurs, de considérer aujourd'hui saint Paul dans sa vie particulière : je me propose de le regarder dans les emplois de l'apostolat, et je les réduis à trois chefs; la prédication, les combats, le gouvernement ecclésiastique.

Entendez ceci, chrétiens, et voyez la liaison nécessaire de ces trois obligations dont le charge son apostolat. Car il fallait premièrement établir l'Église, et c'est ce qu'a fait la prédication : mais d'autant que[3] cette Église naissante devait être dès son berceau attaquée (*a*) par toute la terre, en

VAR. : (*a*) Persécutée.

1. *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes; et infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.* — 1 *Cor.*, I, 27.

2. *Confié*, latin *commissus* :

Je vous l'avais promis
Je vous rends le dépôt que vous m'avez *commis*. (RACINE, *Athalie.*)

3. V. p. 2, note 4.

même temps qu'on l'établissait, il fallait se préparer à combattre; et parce qu'un si grand établissement se dissiperait[1] de lui-même si les esprits n'étaient bien conduits, après avoir si bien soutenu l'Église contre ceux qui l'attaquaient au dehors, il fallait la maintenir au dedans par le bon ordre de la discipline. De sorte que la prédication devait précéder, parce que la foi commence par l'ouïe; après, les combats devaient suivre, car aussitôt que l'Évangile parut, les persécutions s'élevèrent; enfin le gouvernement ecclésiastique devait assurer les conquêtes, en tenant les peuples conquis dans l'obéissance par une police[2] toute divine.

C'est, mes Frères, à ces trois choses que se rapportent tous[3] les travaux de l'Apôtre; et nous le pouvons aisément connaître par le récit qu'il en fait lui-même dans ce merveilleux chapitre XI^e^ de la *Seconde aux Corinthiens*. Il raconte premièrement ses fatigues et ses voyages laborieux : et n'est-ce pas la prédication qui les lui faisait entreprendre, pour porter par toute la terre l'Évangile du Fils de Dieu? Il raconte aussi ses périls et tant de cruelles (*a*) persécutions qui ont éprouvé sa constance; et voilà quels sont ses combats. Enfin il ajoute à toutes ses peines les inquiétudes qui le travaillaient dans le soin de conduire toutes les églises : *Sollicitudo omnium ecclesiarum*[4]; et c'est ce qui regarde le gouvernement.

Ainsi vous voyez en peu de paroles tout ce qui occupe l'esprit de saint Paul : il prêche, il combat, il gouverne; et, Messieurs, le pourrez-vous croire? il est faible dans tous ces emplois. Et premièrement il est assuré que saint Paul est faible en prêchant, puisque sa prédication n'est pas appuyée, ni sur la force de l'éloquence, ni sur ces doctes raisonnements que la philosophie a rendus plausibles : *Non in per-*

VAR. : (*a*) D'étranges.

1. *Se dissiperait*, c.-à-d. *tomberait en ruines, serait mis en pièces*. Le verbe *dissipare* a le sens de *ruiner* dans l'Écriture.
2. *Police* (grec πολιτεία), c'est l'organisation politique : « Les colonies venues d'Égypte avaient répandu partout cette excellente *police* des Égyptiens. » BOSSUET, *Hist. univ.* (édit. Jacquinet), p. 498.
3. Éd. Lachat : *les travaux*, un mot omis.
4. II *Cor.*, XI, 28.

suasibilibus humanæ sapientiæ verbis[1]. Secondement il n'est pas moins clair qu'il est faible dans les combats, puisque, lorsque tout le monde l'attaque, il ne résiste à ses ennemis qu'en s'abandonnant à leur violence : *Facti sumus sicut oves occisionis*[2] ; il est donc faible en ces deux états. Mais peut-être que parmi ses frères, où la grâce de l'apostolat et l'autorité du gouvernement lui donnent un rang si considérable, ce grand homme paraîtra plus fort? Non, Fidèles, ne le croyez pas : c'est là que vous le verrez plus infirme. Il se souvient qu'il est le disciple de Celui qui a dit dans son Évangile qu'il n'est pas venu pour être servi, mais afin de servir lui-même[3]. C'est pourquoi il ne gouverne pas les fidèles en leur faisant supporter le joug d'une autorité superbe et impérieuse ; mais il les gouverne par la charité, en se faisant infirme avec eux : *Factus sum infirmis infirmus;* et se rendant serviteur de tous : *Omnium me servum feci*[4]. Il est donc infirme partout, soit qu'il prêche, soit qu'il combatte, soit qu'il gouverne le peuple de Dieu par l'autorité de l'apostolat ; et ce qui est de plus admirable, c'est qu'au milieu de tant de faiblesse il nous dit d'un ton (*a*) de victorieux[5] qu'il est fort, qu'il est puissant, qu'il est invincible : *Cum enim infirmor, tunc potens sum.*

Ah ! mes Frères, ne voyez-vous pas la raison qui lui donne cette hardiesse? C'est qu'il sent qu'il est le ministre de ce Dieu qui, se faisant faible, n'a pas perdu sa toute-puissance. Plein de cette haute pensée, il voit sa faiblesse au-dessus de tout (*b*). Il croit que ses prédications persuaderont, parce qu'elles n'ont point de force pour persuader ; il croit qu'il surmontera dans tous les combats, parce qu'il n'a point d'armes pour se défendre ; il croit qu'il pourra tout sur ses

VAR. : (*a*) Avec un air. — (*b*) Il voit tout le monde au-dessous de lui.

1. I *Cor.*, II, 4.
2. *Rom.*, VIII, 36.
3. *Filius hominis non venit ministrari sed ministrare.* — Matth., XX, 28.
4. I *Cor.*, IX, 19. 22.
5. Bossuet dit ailleurs : Le voyez-vous, ce *victorieux*... *Vainqueur* et *victorieux* ne sont pas synonymes ; le *victorieux* a remporté une victoire décisive ou une longue suite de victoires. C'est ainsi que Racine a dit :

J'admire un roi *victorieux*
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux. (*Esther.*)

frères dans l'ordre du gouvernement ecclésiastique, parce qu'il s'abaissera à leurs pieds et se rendra l'esclave de tous par la servitude de la charité. Tant il est vrai que dans toutes choses il est puissant en ce qu'il est faible, puisqu'il met la force de persuader dans la simplicité du discours, puisqu'il n'espère vaincre qu'en souffrant, puisqu'il fonde sur sa servitude toute l'autorité de son ministère. Voilà, Messieurs, trois infirmités dans lesquelles je prétends montrer la puissance du divin Apôtre : soyez, s'il vous plaît, attentifs, et considérez dans ce premier point la faiblesse victorieuse de ses prédications toutes simples.

PREMIER POINT

Je ne puis assez exprimer combien grand, combien admirable est le spectacle que je vous prépare dans cette première partie. Car ce que les plus grands hommes de l'antiquité ont souvent désiré (*a*) de voir, c'est ce que je dois vous représenter : saint Paul prêchant Jésus-Christ au monde et convertissant les cœurs endurcis par ses divines prédications. Mais n'attendez pas, chrétiens, de ce céleste Prédicateur, ni la pompe ni les ornements dont se pare l'éloquence humaine. Il est trop grave et trop sérieux pour rechercher ces délicatesses; ou, pour dire quelque chose de plus chrétien et de plus digne du grand Apôtre, il est trop passionnément amoureux des glorieuses bassesses du christianisme, pour vouloir corrompre par les vanités de l'éloquence séculière la vénérable simplicité de l'Évangile de Jésus-Christ[1]. Mais afin que vous compreniez quel est donc ce Prédicateur destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même dans la *Première aux Corinthiens*.

Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur

VAR : (*a*) Ont désiré avec tant d'ardeur.

1. Comparer cette théorie de l'éloquence chrétienne avec la théorie de Fénelon : *Dialogues sur l'éloquence*, et surtout *Lettre à l'Académie* (édit. Grenier, p. 16. — Paris, Eug. Belin). Bossuet revient souvent dans ses Sermons sur la même pensée; on remarquera pourtant qu'il a donné au cardinal de Bouillon de véritables préceptes de *rhétorique*.

agréable et efficace[1] (*a*) : la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique; et la raison en est évidente. Car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur. Mais de la manière que[2] se représente[3] le Prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages.

Et premièrement, chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine[4] n'est point relevée : *Præsentia corporis infirma*[5]; et si vous considérez sa condition, il est pauvre, il est méprisable et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique[6]. De là vient qu'il dit aux Corinthiens : « J'ai été au milieu de vous avec beaucoup de crainte et d'infirmité[7]; » d'où il est aisé de comprendre combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations!

Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle, qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé. Non, il n'en est pas de la sorte : « Il ne sait dit-il, autre chose que son Maître crucifié : » *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum*[8] : c'est-à-dire qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise,

VAR. : (*a*) A donner de la force aux discours.

1. Cet emploi de l'adjectif *efficace* avec un nom de personne est peut-être unique en français. Ni M. Littré ni les autres lexicographes n'en donnent d'exemple. Mais comme le ms. n'existe plus, on peut se demander si Bossuet n'avait pas écrit : *à rendre la parole d'un orateur agréable et efficace.*

2. Comparer cette tournure toute latine avec la suivante :

> *De la façon* enfin qu'avec toi j'ai vécu,
> Les vainqueurs sont jaloux du bonheur d'un vaincu.
> (CORNEILLE, *Cinna.*)

3. Ne faut il pas lire *se présente* au lieu de *se représente?*

4. *Mine* s'employait au temps de Bossuet comme synonyme de ce que nous appelons aujourd'hui *extérieur* :

> Garde-toi tant que tu vivras
> De juger des gens sur la *mine*. (LA FONTAINE.)

5. II *Cor.*, x, 10.

6. On sait en effet que saint Paul tressait des corbeilles d'osier pour gagner sa vie.

7. *Et ego in infirmitate et timore et tremore multo fui apud vos.* — I *Cor.*, II, 3.

8. *Ibid.*, 2.

que ce qui paraît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés? Mais, grand Paul, si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis (*a*), couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Évangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. — A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu : c'est la volonté de mon Maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paraît incroyable : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*[1]. C'est ici qu'il nous faut entendre les secrets de la Providence. Élevons nos esprits, Messieurs, et considérons les raisons pour lesquelles le Père céleste (*b*) a choisi ce Prédicateur sans éloquence (*c*) et sans agrément, pour porter par toute la terre, aux Romains, aux Grecs, aux Barbares, aux petits, aux grands, aux rois mêmes, l'Évangile de Jésus-Christ.

Pour pénétrer un si grand mystère, écoutez le grand Paul lui-même, qui ayant représenté aux Corinthiens combien ses prédications avaient été simples, en rend cette raison admirable : C'est, dit-il, que « nous vous prêchons une sagesse qui est cachée, que les princes de ce monde n'ont pas reconnue : » *Sapientiam quæ abscondita est*[2]. Quelle est cette sagesse cachée? Chrétiens, c'est Jésus-Christ même. Il est la sagesse du Père; mais il est une sagesse incarnée, qui s'étant couverte volontairement de l'infirmité de la chair, s'est cachée aux grands de la terre par l'obscurité de ce voile. C'est donc une sagesse cachée, et c'est sur cela que s'appuie le raisonnement de l'Apôtre. Ne vous étonnez pas, nous dit-il, si, prêchant une sagesse cachée, mes discours ne sont point ornés des lumières de l'éloquence. Cette merveilleuse faiblesse qui accompagne la prédication est une suite de l'abaissement par lequel mon Sauveur s'est anéanti; et comme il a été humble (*d*)

VAR. : (*a*) Étudiez du moins des termes choisis. — (*b*) L'Esprit de Dieu. — (*c*) Crédit. — (*d*) Bas.

1. I *Cor.*, II, 4.
2. *Ibid.*, 7. Il faut compléter la citation de Bossuet par les mots qui suivent dans le texte de saint Paul : *Quam nemo principum hujus sæculi cognovit.*

en sa personne, il veut l'être encore dans son Évangile.

Admirable pensée de l'Apôtre, et digne certainement d'être méditée. Mettons-la dans un plus grand jour[1], et supposons avant toutes choses que le Fils éternel de Dieu avait résolu de paraître aux hommes en deux différentes manières. Premièrement il devait paraître dans la vérité de sa chair ; secondement il devait paraître dans la vérité de sa parole. Car, comme il était le Sauveur de tous, il devait se montrer à tous. Par conséquent, il ne suffit pas qu'il paraisse en un coin du monde, il faut qu'il se montre par tous les endroits où la volonté de son Père lui a préparé des fidèles ; si bien que ce même Jésus, qui n'a paru que dans la Judée par la vérité de sa chair, sera porté par toute la terre par la vérité de sa parole.

C'est pourquoi le grand Origène[2] n'a pas craint de nous assurer que la parole de l'Évangile est une espèce de second corps que le Sauveur a pris pour notre salut : *Panis quem Dominus corpus suum esse dicit, verbum est nutritorium animarum*[3]. Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? et quelle ressemblance a-t-il pu trouver entre le corps de notre Sauveur et la parole de son Évangile? Voici le fond de cette pensée : c'est que la Sagesse éternelle, qui est engendrée dans le sein du Père, s'est rendue sensible en deux sortes. Elle s'est rendue sensible en la chair qu'elle a prise au sein de Marie, et elle se rend encore sensible par les Écritures divines et par la parole de l'Évangile : tellement que nous pouvons dire que cette parole et ces Écritures sont comme un second corps qu'elle prend, pour paraître encore à nos yeux. C'est là, en effet, que nous la voyons : ce Jésus, qui a conversé[4] avec les Apôtres, vit encore pour nous dans son Évangile, et il y répand encore pour notre salut la parole de vie éternelle.

1. Je puis *dans tout son jour* mettre la vérité. (RACINE, *Athalie*)

2. Père de l'Église grecque (185-253). L'Église a condamné comme hérétiques plusieurs ouvrages de cet écrivain ; on voit que Bossuet n'hésite pas à témoigner l'admiration que lui inspire son génie. Il en est de même toutes les fois qu'il parle de Tertullien. Bossuet a reprix cette idée ingénieuse dans le sermon sur la *Parole de Dieu*, mais d'après saint Augustin.

3. *In Matth. Commentar.*, n. 85.

4. *Conversatus est*, — *a vécu avec.*

Après cette belle doctrine, il est bien aisé de comprendre que la prédication des Apôtres, soit qu'elle sorte toute vivante de la bouche de ces grands hommes, soit qu'elle coule dans leurs écrits pour y être portée aux âges suivants, ne doit rien avoir qui éclate. Car, mes Frères, n'entendez-vous pas, selon la pensée de saint Paul, que ce Jésus, qui nous doit paraître et dans sa chair et dans sa parole, veut être humble dans l'une et dans l'autre?

De là ce rapport admirable entre la personne de Jésus-Christ et la parole qu'il a inspirée. *Lac est credentibus, cibus est intelligentibus.* La chair qu'il a prise a été infirme [1], la parole qui le prêche est simple : nous adorons en notre Sauveur la bassesse mêlée avec la grandeur. Il en est ainsi de son Écriture : tout y est grand et tout y est bas, tout y est riche et tout y est pauvre; et en l'Évangile, comme en Jésus-Christ, ce que l'on voit est faible et ce que l'on croit est divin. Il y a des lumières dans l'un et dans l'autre; mais ces lumières dans l'un et dans l'autre sont enveloppées de nuages : en Jésus par l'infirmité de la chair, et en l'Écriture divine par la simplicité de la lettre. C'est ainsi que Jésus veut être prêché, et il dédaigne pour sa parole aussi bien que pour sa personne tout ce que les hommes admirent [2].

N'attendez donc pas de l'Apôtre, ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses [3], ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités. Écoutez ce qu'il dit lui-même : « Nous prêchons une sagesse cachée; nous prêchons un Dieu crucifié. » Ne cherchons pas de vains ornements à ce Dieu, qui rejette tout l'éclat du monde. Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous voulons leur déplaire (*a*), que Jésus-Christ dédaigne

VAR. : (*a*) Nous craignons de leur plaire.

1. Sens du latin *infirmus*, faible : *spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.* — Matth., XXVI, 41.

2. Cette fin de phrase, dont la beauté consiste précisément dans l'absence de toute inversion, présente quelques analogies avec la célèbre phrase de Pascal : « Qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament *embrassent.* »

3. Ce pluriel est hardi, mais on peut voir dans l'*Histoire universelle* (édit. Jacquinet, p. 214. Paris, Eug. Belin), que Bossuet a heureusement hasardé un « grand nombre de ces pluriels expressifs. »

leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu que des humbles. Abaissons-nous donc à ces humbles; faisons-leur des prédications dont la bassesse tienne quelque chose de l'humiliation de la croix, et qui soient dignes de ce Dieu qui ne veut vaincre que par la faiblesse.

C'est pour ces solides raisons[3] que saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes Frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare[1]. Il poussera encore plus loin ses conquêtes; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul[2], et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses citoyens[3], que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

1. Il s'agit ici de saint Denis l'Aréopagite que plusieurs confondent avec l'apôtre des Gaules.
2. V. dans les *Actes des Apôtres* (XIII, 7), l'histoire de ce proconsul, nommé Sergius Paulus, qui était à Paphos.
3. L'Épître de saint Paul aux Romains est la première du recueil des *Épîtres*; elle est divisée en seize chapitres.

Et d'où vient cela, Chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de[1] relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue (*a*) et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables *Épîtres* une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine (*b*) : ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel d'où elle descend.

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire; enfin, dans ses admirables *Épîtres*, elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur, où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ sous la discipline de Paul (*c*).

Aimons donc, aimons, Chrétiens, la simplicité de Jésus, aimons l'Évangile avec sa bassesse, aimons Paul dans son style rude, et profitons d'un si grand exemple. Ne regardons pas les prédications comme un divertissement de l'esprit; n'exigeons pas des prédicateurs les agréments de

VAR. : (*a*) Je ne sais quelle vertu secrète s'est répandue. — (*b*) D'où ses eaux sont précipitées. — (*c*) Elle a réprimé la fierté des Juifs, qui se glorifiaient trop insolemment des promesses faites à leurs pères; elle a dompté l'orgueil des Gentils, qui s'enflaient des fausses grandeurs de leur vaine philosophie; elle a humilié les uns et les autres sous la grâce de Jésus-Christ et sous sa prédication éternelle; elle a confondu l'audace obstinée des faux zélateurs de la loi, qui voulaient charger les fidèles de ses dures obligations.

1. *Se plaire de* est assez fréquemment employé par Bossuet; il dira ailleurs : *C'est là qu'on se plaît de faire le superbe par le mépris de toutes les lois.*

la rhétorique, mais la doctrine des Écritures. Que si notre délicatesse, si notre dégoût les contraint à chercher des ornements étrangers pour nous attirer par quelque moyen à l'Évangile du Sauveur Jésus, distinguons l'assaisonnement de la nourriture solide. Au milieu des discours qui plaisent, ne jugeons rien de digne de nous que les enseignements qui édifient (*a*); et accoutumons-nous tellement à aimer Jésus-Christ tout seul dans la pureté naturelle de ses vérités toutes saintes, que nous voyions encore régner dans l'Église cette première simplicité qui a fait dire au divin Apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum :* « Je suis puissant, parce que je suis faible; » mes discours sont forts, parce qu'ils sont simples; c'est leur simplicité innocente qui a confondu la sagesse humaine. Mais, grand Paul, ce n'est pas assez : la puissance vient au secours de la fausse sagesse; je vois les persécuteurs qui s'élèvent. Après avoir fait des discours où votre simplicité persuade, il faut vous préparer aux combats où votre faiblesse triomphe; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT

C'est donc un décret de la Providence que, pour annoncer Jésus-Christ, les paroles ne suffisent pas : il faut quelque chose de plus violent pour persuader le monde endurci. Il faut lui parler par des plaies, il faut l'émouvoir par du sang; et c'est à force de souffrir, c'est par les supplices que la religion chrétienne doit vaincre sa dureté obstinée (*b*). C'est, Messieurs, cette vérité, c'est cette force persuasive du sang épanché pour le Fils de Dieu, qu'il faut maintenant

VAR. : (*a*) Ne nous arrêtons pas aux discours qui plaisent, mais aux enseignements qui instruisent. — (*b*) C'est pourquoi Tertullien dit, et il le prouve par les exemples de l'ancienne et de la nouvelle alliance, que la foi est obligée au martyre : *Talia primordia et exempla debitricem martyrii fidem ostendunt.* « Quand la foi, dit-il, s'expose au martyre, ne croyez pas qu'elle fasse un présent; c'est une dette dont elle s'acquitte. » Puisqu'elle vient étonner le monde par la nouveauté de sa doctrine, troubler les esprits par sa hauteur, effrayer les sens par sa sévérité, qu'elle se prépare à combattre. Elle est obligée au martyre, parce qu'elle doit du sang : elle en doit au divin Sauveur qui nous a donné tout le sien; elle en doit aux vérités qu'elle prêche, qui méritent d'être confirmées par ce témoignage; elle en doit au monde rebelle, qu'elle ne peut gagner que par ses souffrances.

vous faire comprendre par l'exemple du divin Apôtre; mais pour cela, remontons à la source.

Je suppose donc, Chrétiens, qu'encore que la parole du Sauveur des âmes ait une efficace[1] divine, toutefois sa force de persuader consiste principalement en son sang, et vous le pouvez aisément comprendre par l'histoire de son Évangile. Car qui ne sait que le Fils de Dieu, tant qu'il a prêché sur la terre, a toujours eu peu de sectateurs, et que ce n'est que depuis sa mort que les peuples ont couru à ce divin Maître? Quel est, Messieurs, ce nouveau miracle? Méprisé et abandonné pendant tout le cours de sa vie, il commence à régner après qu'il est mort. Ses paroles toutes divines, qui devaient lui attirer les respects des hommes, le font attacher à un bois infâme; et l'ignominie de ce bois, qui devait couvrir ses disciples d'une confusion éternelle, fait adorer par tout l'univers les vérités de son Évangile. N'est-ce pas pour nous faire entendre que sa croix, et non ses paroles, devaient émouvoir les cœurs endurcis, et que sa force de persuader était en son sang répandu et dans ses cruelles blessures?

La raison d'un si grand mystère mériterait bien d'être pénétrée, si le sujet que j'ai à traiter me laissait assez de loisir pour la mettre ici dans son jour. Disons seulement en peu de paroles que le Fils de Dieu s'était incarné afin de porter sa parole en deux endroits différents : il devait parler à la terre, et il devait encore parler au ciel (*a*). Il devait parler à la terre par ses divines prédications; mais il avait aussi à parler au ciel par l'effusion de son sang,

VAR. : (*a*) Disons-en seulement ce mot, que notre Sauveur Jésus-Christ étant venu au monde pour s'humilier, tant qu'il y a eu quelque ignominie à laquelle il a pu descendre, la confusion l'a suivi partout : de là vient que tous ses mystères sont une chute continuelle. Il est tombé du ciel en la terre, de son trône dans une crèche, de la bassesse de sa naissance premièrement à l'obscurité, après aux afflictions de sa vie, et de là enfin à sa mort honteuse. Mais c'était le terme ordonné où devaient finir ses bassesses. Comme il ne pouvait descendre plus bas, c'est là qu'il a commencé à se relever; et cette course de ses abaissements étant achevée par sa croix, il a été couronné de gloire. Aussitôt son Père céleste a donné une efficace divine au sang qu'il avait répandu; et pour honorer ce cher Fils, il a changé l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste pour attirer à lui tous les cœurs.

1 Il est toujours tout juste et tout bon, mais sa grâce
Ne descend pas toujours avec même *efficace*. (CORNEILLE, *Pol.*)

qui devait fléchir sa rigueur en expiant les péchés du monde. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit que « le sang du Sauveur Jésus crie bien mieux que celui d'Abel : » *Melius clamantem quam Abel*[1]; parce que le sang d'Abel demande vengeance, et le sang de notre Sauveur fait descendre la miséricorde. Jésus-Christ devait donc parler à son Père aussi bien qu'aux hommes, au ciel aussi bien qu'à la terre.

Mais il faut remarquer ici un secret de la Providence : c'est que c'était au ciel qu'il fallait parler, afin que la terre fût persuadée. Et cela, pour quelle raison? C'est que (*a*) la grâce divine, qui devait amollir les cœurs, devait être envoyée du ciel. Par exemple, vous avez beau semer votre grain sur cette terre toute desséchée; vous recueillerez peu de fruit, si la pluie du ciel ne la rend féconde. Il en est à peu près de même dans la vérité que je vous explique. Lorsque mon Sauveur a parlé aux hommes, il a seulement semé sur la terre, et cette terre ingrate et stérile lui a donné peu de sectateurs : il faut donc maintenant qu'il parle à son Père; il faut que, se tournant du côté du ciel, il y porte la voix de son sang. C'est alors, Messieurs, c'est alors que la grâce tombant avec abondance, notre terre donnera son fruit : alors le ciel apaisé persuadera aisément les hommes, et la parole qu'il a semée fructifiera par tout l'univers. De là vient qu'il a dit lui-même : Quand j'aurai été élevé de terre, quand j'aurai été mis en croix, quand j'aurai répandu mon sang, je tirerai à moi toutes choses : *Omnia traham ad meipsum*[2]; nous montrant par cette parole que sa force était en sa croix, et que son sang lui devait attirer le monde.

Cette vérité étant supposée, je ne m'étonne pas, Chrétiens, que l'Église soit établie par le moyen des persécutions. Donnez du sang, bienheureux Apôtre (*b*); votre Maître

VAR. : (*a*) Et la raison en est évidente, parce que... — (*b*) Donnez-en, martyrs invincibles : ce sang répandu pour le Fils de Dieu est une semence divine qui fera naître des chrétiens par tout l'univers : *Semen est sanguis Christianorum.*

1. *Hebr.*, XII, 24.
2. *Joan.*, XII, 32.

lui donnera une voix capable d'émouvoir le ciel et la terre. Puisqu'il vous a enseigné que sa force consiste en sa croix, portez-la par toute la terre, cette croix victorieuse et toute-puissante; mais ne la portez pas imprimée sur des marbres inanimés, ni sur des métaux insensibles; portez-la sur votre corps même et abandonnez-le (*a*) aux tyrans, afin que leur fureur y puisse graver (*b*) une image vive et naturelle de Jésus-Christ crucifié.

C'est ce qu'il va bientôt entreprendre (*c*): il ira par toute la terre. Chrétiens, pour quelle raison? C'est afin, nous dit-il lui-même, « c'est afin de porter partout la mort et la croix de Jésus imprimée en son propre corps : » *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes*[1]; et c'est peut-être pour cette raison qu'il a dit ces belles paroles, écrivant aux Colossiens : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi*[2] : Je veux, dit-il, accomplir ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ. » Que nous dites-vous, ô grand Paul? Peut-il donc manquer quelque chose au prix et à la valeur infinie des souffrances de votre Maître? Non, ce n'est pas là sa pensée. Ce grand homme n'ignore pas que rien ne manque à leur dignité; mais ce qui leur manque, dit-il, c'est que Jésus n'a souffert qu'en Jérusalem; et comme sa force est toute en sa croix, il faut qu'il souffre par tout le monde, afin d'attirer tout le monde. C'est ce que l'Apôtre voulait accomplir. Les Juifs ont vu la croix de son Maître; il la veut montrer aux Gentils, dont il est le Prédicateur. Il va donc dans cette pensée du levant (*d*) jusqu'au couchant, de Jérusalem jusqu'à Rome (*e*), portant partout sur lui-même la croix de Jésus et accomplissant ses souffrances, trouvant partout de nouveaux supplices, faisant partout de nouveaux

Var. : (*a*) Chaste et innocente victime, abandonnez-le. — (*b*) Grave sur vos membres. — (*c*) C'est ce que fait le divin Apôtre : il sait ce que peut la croix de son maître imprimée sur le corps de ses disciples. — (*d*) Ils la verront gravée sur sa chair si souvent déchirée pour le Fils de Dieu et pour la gloire de son Évangile. Il faut que ce même Jésus qu'il a persécuté autrefois en la personne de ses disciples, soit persécuté en la sienne : le sang des martyrs l'a gagné, et son sang gagnera les autres. Animé de cette pensée, il va du levant... — (*e*) Il vole de pays en pays avec un zèle infatigable.

1. II *Cor.*, IV, 10.
2. *Coloss.*, I, 24.

fidèles, et remplissant tant de nations de son sang et de l'Évangile[1].

Mais je ne croirais pas, Chrétiens, m'être acquitté de ce que je dois à la gloire de ce grand Apôtre, si parmi tant de grands exemples que nous donne sa belle vie, je ne choisissais quelque action illustre, où vous puissiez voir en particulier combien ses souffrances sont persuasives (*a*). Considérez donc ce grand homme fouetté à Philippes par main de bourreau[2] pour y avoir prêché Jésus-Christ, puis jeté dans l'obscurité d'un cachot, ayant les pieds serrés dans du bois qui était entr'ouvert par force et les pressait ensuite avec violence; qui cependant[3] triomphant de joie de sentir si vivement en lui-même (*b*) la sanglante impression de la croix, avec Silas, son cher compagnon, rompait le silence de la nuit, en offrant à Dieu d'une âme contente[4] des louanges pour ses supplices, des actions de grâces pour ses blessures. Voilà comme il porte la croix du Sauveur (*c*); et aussi dans ce même temps le Sauveur lui veut faire voir une merveilleuse représentation de ce qui s'est fait à la sienne. Là du sang, et ici du sang; là, Messieurs, « la terre a tremblé[5], » et ici elle tremble encore : *Terræ motus factus est magnus*[6] : là les tombeaux ont été ouverts, qui sont comme les prisons des morts, et des morts sont ressuscités[7]; ici les prisons sont ouvertes, qui sont les tombeaux obscurs des hommes vivants : *Aperta sunt omnia ostia*[8] : et pour achever cette ressemblance, là celui qui

VAR. : (*a*) Que sa force est dans ses souffrances, — que ses souffrances attirent les peuples. — (*b*) Sur son corps. — (*c*) Quel exemple de patience! et vos cœurs ne sont-ils pas attendris par la vue d'un si beau spectacle?

1. Alliance de mots très hardie que réprouve aujourd'hui l'usage; c'est comme en latin : *Arma deosque parant comites.* VINC. Cf. p. 3, note 3.
2. *Act.*, XVI, 23 et *sq.*— Il faudrait dire aujourd'hui : *par la main d'un bourreau*, comme dans CORNEILLE :

> Et n'abandonnez pas à *la main d'un bourreau*
> Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau. (*Pol.*)

Et pourtant nous disons : *par ministère d'huissier.*
3. *Qui cependant* donne lieu à une amphibologie; c'est un pur latinisme.
4.

> Arrêtez-vous, seigneur, et *d'une âme apaisée*
> Souffrez que je vous offre une vengeance aisée. (CORNEILLE, *Pol.*)

5. *Matth.*, XXVII, 51.
6. *Act.*, XVI, 26.
7. *Matth.*, XXVII, 52.
8. *Act.*, XVI, 26.

garde la croix du Sauveur le reconnaît pour le Fils de Dieu : *Verè Filius Dei erat iste*[1] ; et ici celui qui garde saint Paul se jette aussitôt à ses pieds, *procidit ad pedes*[2], et se soumet à son Évangile. Que ferai-je, dit-il, pour être sauvé? *Quid me oportet facere, ut salvus fiam*[3]? Il lave premièrement les plaies de l'Apôtre : l'Apôtre après lavera les siennes par la grâce du saint baptême ; et ce bienheureux geôlier se prépare à cette eau céleste en essuyant le sang de l'Apôtre, qui lui inspire l'amour de la croix et l'esprit du christianisme.

Vous voyez déjà, Chrétiens, ce que peut la croix de Jésus imprimée sur le corps de Paul ; mais renouvelez vos attentions pour voir la suite de cette aventure[4], qui vous le montrera d'une manière bien plus admirable. Que fera le divin Apôtre sortant des prisons de Philippes? Qu'il vous le dise de sa propre bouche, dans une lettre[5] qu'il a écrite aux habitants de Thessalonique : « Vous savez, leur dit-il, mes Frères, quelle a été notre entrée chez vous, et qu'elle n'a pas été inutile : « *Quia non inanis fuit*[6]. Pour quelle raison, Chrétiens, son abord à Thessalonique n'a-t-il pas été inutile? Vous serez surpris de l'apprendre : « C'est, dit-il, qu'ayant été tourmentés et traités indignement à Philippes, cela nous a donné l'assurance de vous annoncer l'Évangile; « *Sed antè passi et contumeliis affecti, sicut scitis, in Philippis, fiduciam habuimus in Deo nostro loqui ad vos Evangelium Dei*[7].

Quand je considère, Messieurs, ces paroles du divin Apôtre, j'avoue que je ne suis plus à moi-même, et je ne puis assez admirer l'esprit céleste qui le possédait. Car quel est le victorieux dont le cœur puisse être autant excité par

1. *Matth.*, XXVII, 54.
2. *Act.*, XVI, 29.
3. *Ibid.*, 30.
4. Le mot *aventure* était alors du style noble :

> Resté seul contre trois, mais en cette *aventure*
> Tous trois étant blessés et lui seul sans blessure.
> (CORNEILLE. *Horace.*)

5. *Le dire de sa propre bouche dans une lettre* est un peu étrange.
6. *Thess.*, II, 1.
7. *Ibid.*, 2.

l'image glorieuse et tranquille de la victoire tout nouvellement remportée, que le grand Paul est encouragé par le souvenir des souffrances dont il porte encore les marques, dont il sent encore les vives atteintes? Son entrée sera fructueuse, parce qu'elle est précédée par de grands tourments; il prêchera avec confiance, parce qu'il a beaucoup enduré (*a*); et si nous savons pénétrer tout le sens de cette parole, nous devons croire que le grand Apôtre sortant des prisons de Philippes exhortait (*b*) par cette pensée les compagnons de son ministère : Allons, mes Frères, à Thessalonique; notre entrée n'y sera pas inutile, puisque nous avons déjà tant souffert; nous avons assez répandu de sang pour oser entreprendre quelque grand dessein. Allons donc en cette ville célèbre; faisons y profiter (*c*) ce sang répandu; portons-y la croix de Jésus récemment imprimée sur nous par nos plaies encore toutes fraîches, et que ces nouvelles blessures donnent au Sauveur de nouveaux disciples. Il y vole dans cette espérance, et son attente n'est pas frustrée.

Mais pourquoi m'arrêter, Messieurs, à vous raconter le fruit qu'il a fait dans la ville de Thessalonique? Il en est de même de toutes les autres qu'il éclaire par sa doctrine, et qu'il attire (*d*) par ses souffrances. Il court ainsi par toute la terre, portant partout la croix de Jésus (*e*), toujours menacé, toujours poursuivi avec une fureur implacable; sans repos durant trente années, il passe d'un travail à un autre et trouve partout de nouveaux périls; des naufrages dans ses voyages de mer, des embûches dans ceux de terre; de la haine parmi les Gentils; de la rage parmi les Juifs; des calomniateurs dans tous les tribunaux; des supplices dans toutes les villes; dans l'Église même et dans sa maison des faux frères qui le trahissent : tantôt lapidé et laissé pour mort, tantôt battu outrageusement et presque déchiré

VAR. : (*a*) Et, Messieurs, n'en soyez pas étonnés : comme il met sa force en la croix et sa puissance dans l'infirmité, ses coups lui tiennent lieu de victoire et les peines qu'il a souffertes lui assurent un succès heureux. C'est pourquoi il dit ces beaux mots : Nous avons prêché avec confiance, parce que nous avons beaucoup enduré. — (*b*) Excitait. — (*c*) Parler. — (*d*) Qu'il gagne. — (*e*) Il étend partout ses conquêtes et son empire.

par le peuple ; il meurt tous les jours pour le Fils de Dieu : *Quotidie morior*[1] ; et il marque l'ordre de ses voyages par les traces du sang qu'il répand et par les peuples qu'il convertit. Car il joint toujours l'un et l'autre : si bien que nous lui pouvons appliquer ces beaux mots de Tertullien (*a*) : Ses blessures font ses conquêtes ; il ne reçoit pas plutôt une plaie qu'il la couvre par une couronne ; aussitôt qu'il verse du sang, il acquiert (*b*) de nouvelles palmes ; il remporte plus de victoires qu'il ne souffre de violences : « *Coronâ premit vulnera, palmâ sanguinem obscurat, plus victoriarum est quàm injuriarum*[2].

C'est pourquoi le Sauveur Jésus voulant encore abattre à ses pieds l'impérieuse majesté de Rome, il y conduit[3] enfin le divin Apôtre comme le plus illustre de ses capitaines. Mais, mes Frères, il faut plus de sang pour fonder cette illustre Église, qui doit être la mère des autres : saint Paul y donnera tout le sien ; aussi y trouvera-t-il un persécuteur qui ne le sait pas répandre à demi, je veux dire le cruel Néron, qui ajoutera le comble[4] à ses crimes en faisant mourir cet Apôtre.

Vous raconterai-je, Messieurs, combien son sang se multipliera, quelle suite de chrétiens sa fécondité fera naître, combien il animera de martyrs, et avec quelle force il affermira cet empire spirituel qui se doit établir à Rome, plus illustre que celui des Césars? Mais quand est-ce que j'achèverai, si j'entreprends de vous rapporter toutes les grandeurs de l'Apôtre? J'en ai dit assez, Chrétiens, pour nous

VAR. : (*a*) Que vous sert donc, ô persécuteurs, de le poursuivre avec tant de haine? Vous avancez l'ouvrage de Paul, lorsque vous pensez le détruire. Car deux choses lui sont nécessaires pour gagner les nations infidèles : des paroles pour les instruire et du sang pour les émouvoir. Il peut leur donner ses instructions par la seule force de sa charité, mais il ne peut leur donner du sang si on ne le tire par quelque supplice : si bien que votre fureur lui est nécessaire. Vous lui donnez le moyen de vaincre en lui donnant celui de souffrir. Ses blessures font ses conquêtes, et nous pouvons dire de lui ces beaux mots de Tertullien. — (*b*) Il fait naître.

1. I *Cor.*, XV, 31. Tout ce qui précède est une paraphrase de saint Paul.
2. *Scorp.*, n. 6, p. 622.
3. La grammaire condamne aujourd'hui cette répétition du sujet, si française au temps de Bossuet.
4. *Ajouter le comble* est plus juste que *mettre le comble* qui lui a été substitué.

inspirer l'amour de la croix, si notre extrême délicatesse ne nous la rendait odieuse. O croix, qui donnez la victoire à Paul et dont la faiblesse le rend tout-puissant, notre siècle délicieux[1] ne peut souffrir votre dureté ! Personne ne veut dire avec l'Apôtre : « Je ne me plais que dans mes souffrances, et je ne suis fort que dans mes faiblesses. » Nous voulons être puissants dans le monde, c'est pourquoi nous sommes faibles selon Jésus-Christ ; et l'amour de la croix de Jésus étant éteint parmi les fidèles, toute la force chrétienne s'est évanouie. Mais, mes Frères, je ne puis vous dire ce que je pense sur ce beau sujet. Le grand Paul me rappelle encore : après avoir vu les faiblesses que la croix lui a fait sentir, il faut achever ce discours en considérant les infirmités[2] que la charité lui inspire dans le gouvernement ecclésiastique (*a*).

TROISIÈME POINT

Le pourrez-vous croire, Messieurs, que l'Église de Jésus-Christ se gouverne par la faiblesse ; que l'autorité des pasteurs soit appuyée sur l'infirmité ; que le grand Apôtre saint Paul, qui commande avec tant d'empire, qui menace si hautement les opiniâtres, qui juge souverainement les pécheurs, enfin qui fait valoir avec tant de force la dignité de son ministère, soit infirme parmi les fidèles, et que ce soit une divine faiblesse qui le rende puissant dans l'Église ?

Cela vous paraît peut-être incroyable ; cependant c'est une doctrine que lui-même nous a enseignée, et qu'il faut vous expliquer en peu de paroles.

Pour cela vous devez entendre que l'empire spirituel, que le Fils de Dieu donne à son Église, n'est pas semblable à celui des rois. Il n'a pas cette majesté terrible ; il n'a pas ce

VAR. : (*a*) Mais si nous ne pouvons imiter cette fermeté de l'Apôtre, imitons du moins sa tendresse ; si nous ne pouvons pas dire avec saint Paul : « Je ne me plais que dans mes souffrances ; » tâchons, mes Frères, de dire avec lui : *Quis infirmatur et ego non infirmor?* « Qui est infirme sans que je le sois ? » Je me rends infirme avec les infirmes. Imprimons en nos cœurs ces infirmités bienheureuses, que la charité lui inspire. C'est ma dernière partie, que je donne toute à l'instruction.

1. *Qui aime les délices ;* M. Littré ne cite que cet exemple.
2. *Les faiblesses*, et comme on le verra les *faiblesses puissantes*.

faste dédaigneux, ni ce superbe esprit de grandeur dont sont enflés les princes du monde. « Les rois des nations les dominent, dit le Fils de Dieu dans son Évangile, mais il n'en est pas ainsi parmi vous, où le plus grand doit être le moindre, et où le premier est le serviteur[1]. »

Le fondement de cette doctrine, c'est que cet empire divin est fondé (*a*) sur la charité. Car, mes Frères, cette charité peut prendre toutes sortes de formes. C'est elle qui commande dans les pasteurs, c'est elle qui obéit dans les peuples : mais, soit qu'elle commande, soit qu'elle obéisse, elle retient toujours ses qualités propres ; elle demeure toujours charité, toujours douce, toujours patiente, toujours tendre et compatissante, jamais fière ni ambitieuse (*b*)[2].

Le gouvernement ecclésiastique, qui est appuyé sur la charité, n'a donc rien d'altier ni de violent (*c*) ; son commandement est modeste[3], son autorité est douce et paisible. Ce n'est pas une domination qu'elle exerce : *Dominantur, vos autem non sic ;* c'est un ministère dont elle s'acquitte, c'est une économie qu'elle ménage par la sage dispensation de la charité fraternelle (*d*).

Mais cette charité ecclésiastique, qui conduit le peuple de Dieu, passe[4] encore beaucoup plus loin. Au lieu de s'élever orgueilleusement pour faire valoir son autorité, elle croit que pour gouverner il faut qu'elle s'abaisse, qu'elle s'affaiblisse, qu'elle se rende infirme elle-même, afin de porter les

Var. : (*a*) Établi. — (*b*) Ni impérieuse. — (*c*) Ni de dédaigneux. — (*d*) C'est une dispensation charitable, une servitude honorable. Mais le caractère particulier de cette charité ecclésiastique qui gouverne dans les pasteurs, c'est qu'elle ne s'élève pas orgueilleusement au-dessus des troupeaux qui lui sont commis ; mais plutôt elle descend jusqu'à eux pour les gouverner, elle s'abaisse à leurs pieds. Car elle imite le Fils de Dieu qui, venant régner sur son peuple, a voulu prendre ses infirmités. Il ne veut pas régner par la crainte, parce qu'il veut régner sur les cœurs, qu'il les veut gagner par la charité ; c'est pourquoi il est venu pour servir. Ainsi les pasteurs du peuple fidèle doivent se revêtir de ses infirmités.

1. *Reges gentium dominantur eorum : et qui potestatem habent super eos benefici vocantur. Vos autem non sic : sed qui major est in vobis, fiat sicut minor ; et qui præcessor est, sicut ministrator.* — *Luc.*, XXII, 26, 27.

2. C'est encore à saint Paul que Bossuet emprunte les traits avec lesquels il peint la charité. V. I *Cor.*, XIII, 4 et sq. *Caritas patiens est, benigna est ; caritas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa*, etc.

3. Sens voisin du latin *modestus*, modéré.

4. A quelque extrémité que votre crime *passe*. (Corneille, *Pol.*)

infirmes. Car Jésus-Christ, son original, en venant régner sur les hommes, a voulu prendre leurs infirmités : ainsi les apôtres, ainsi les pasteurs doivent se revêtir des faiblesses des troupeaux commis à leur vigilance, afin que, de même que le Fils de Dieu est un Pontife compatissant qui ressent nos infirmités, ainsi les pasteurs du peuple fidèle sentent les faiblesses de leurs frères, et portent leurs infirmités en les partageant. C'est pourquoi le divin Apôtre, plein de cet esprit ecclésiastique, croit établir son autorité en se faisant infirme aux infirmes et se rendant serviteur de tous [1].

Mais voulez-vous voir, Chrétiens, dans un exemple particulier, jusqu'à quel point cet homme admirable ressent les infirmités de ses frères? Représentez-vous ses fatigues, ses voyages, ses inquiétudes, ses peines pour résister à tant d'ennemis, ses soins pour enseigner tant de peuples, ses veilles pour gouverner tant d'églises : cependant, accablé de tous ses travaux, il s'impose encore lui-même la nécessité de gagner sa vie à la sueur de son corps : *Operantes manibus nostris* [2].

Que l'ancienne Rome ne me vante plus ses dictateurs pris à la charrue, qui ne quittaient leur commandement que pour retourner à leur labourage [3] ; je vois quelque chose de plus merveilleux en la personne de mon grand Apôtre [4], qui même au milieu de ses fonctions, non moins augustes que laborieuses, renonce volontairement aux droits de sa charge; et refusant de tous les fidèles la paie [5] honorable qui était si bien due à son ministère, ne veut tirer que de ses propres mains ce qui est nécessaire pour sa subsistance.

Cela, mes Frères, venait d'un esprit infiniment au-dessus du monde ; mais vous l'admirerez beaucoup davantage, si vous pénétrez le motif de cette action glorieuse. Écoutez donc ces belles paroles de l'admirable saint Augustin, par lesquelles

1. *Factus sum infirmis infirmus, ut infirmos lucrifacerem.* — 1 *Cor.*, IX, 22.
2. *Ibid.*, IV, 12.
3. Allusion à Cincinnatus et à Curius Dentatus.
4. *Mon grand apôtre* c'est un peu comme le : *Mon Polyeucte* de Pauline; Corneille et Bossuet sont deux génies de même nature.
5. *La paie;* Bossuet emploie à dessein le mot vulgaire; il ne voudrait pas ici des synonymes relevés.

il entre si bien dans les sentiments du grand Paul : *Infirmorum periculis, ne falsis suspicionibus agitati odissent quasi venale Evangelium, tanquam paternis maternisque visceribus tremefactus hoc fecit*[1]. Qui vous oblige, ô divin Apôtre, à travailler ainsi de vos mains? « C'est à cause, dit saint Augustin, qu'ayant une tendresse plus que maternelle pour les peuples qui lui sont commis, il tremble pour les périls des infirmes qui, agités par de faux soupçons, pourraient peut-être haïr l'Évangile en s'imaginant que l'Apôtre le prêchait pour son intérêt. » Quelle charité de saint Paul! Ce qu'il craint, ce n'est qu'un soupçon, et un soupçon mal fondé, et un soupçon qu'il eût démenti par toute la suite de sa vie céleste, si épurée des sentiments de la terre[2] : toutefois ce soupçon fait trembler l'Apôtre, il déchire ses entrailles plus que maternelles (*a*); ce grand homme, pour éviter ce soupçon, veut bien veiller nuit et jour, et ajouter le travail des mains à toutes ses autres fatigues.

Qui pourrait donc assez expliquer combien vivement il sentait toutes les infirmités des fidèles? Celui qui tremblait pour un seul soupçon et qu'une ombre de mal épouvantait, en quel état était-il, mes Frères, quelle était son inquiétude, quand il voyait des maux véritables, des scandales parmi les fidèles, des péchés publics ou particuliers! Que ne puis-je entrer dans ce cœur tout ardent des flammes de la charité fraternelle, pour y voir de quel sentiment le grand Paul disait ces beaux mots : « Qui est infirme parmi les fidèles, sans que je sois infirme avec lui? Et qui peut les scandaliser, sans que je sois moi-même brûlé de douleur? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror*[3]?

Arrêtons ici, chrétiens, et que la méditation d'un si grand exemple fasse le fruit de tout ce discours. Car quelle âme de fer et de bronze ne se sentirait attendrie par les

VAR. : (*a*) Ses entrailles sont émues.

1. S. August., *De opere Monach.*, n. 13.
2. *Épurée de*, comme dans Molière (Don Juan) : Une flamme *épurée* de tout commerce des sens.
3. II *Cor.*, XI, 29.

saintes infirmités que la charité inspire à l'Apôtre? Voyait-il un membre affligé, il ressentait toute sa douleur. Voyait-il des simples et des ignorants, il descendait du troisième ciel pour leur donner un lait maternel et bégayer avec ces enfants. Voyait-il des pécheurs touchés, le saint Apôtre pleurait avec eux pour participer à leur pénitence. En voyait-il d'endurcis, il pleurait encore leur aveuglement. Partout où l'on frappait un fidèle, il se sentait aussitôt frappé; et la douleur passant jusqu'à lui par la sainte correspondance de la charité fraternelle, il s'écriait aussitôt, comme blessé et ensanglanté : « *Quis infirmatur et ego non infirmor?* Qui est infirme sans que je le sois? Je suis brûlé intérieurement, quand quelqu'un est scandalisé. » Si bien qu'en considérant ce saint homme répandant ses lumières par toute l'Église, recevant de tous côtés des atteintes de tous les membres affligés, je me le représente souvent comme le cœur de ce corps mystique; et de même que tous les membres, comme ils tirent du cœur toute leur vertu, lui font aussi promptement sentir par une secrète communication tous les maux dont ils sont attaqués (*a*), comme s'ils voulaient l'avertir de l'assistance dont ils ont besoin : ainsi tous les maux qui sont dans l'Église se réfléchissent sur le saint Apôtre, pour solliciter sa charité attendrie d'aller au secours des infirmes : *Quis infirmatur et ego non infirmor?*

Mais je passe encore plus loin, et j'apprends de saint Chrysostome qu'il n'est pas seulement le cœur de l'Église, « mais qu'il s'afflige pour tous les membres, comme si lui seul était toute l'Église : » *Tanquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discruciabatur*[1]. Que ne me reste-t-il assez de loisir pour entrer au fond de cette pensée et pour vous montrer, chrétiens, cette étendue de la charité qui ne permet pas à saint Paul de se resserrer en lui-même, qui le répand dans toute l'Église, qui le mêle avec tous les membres, qui fait qu'il vit et qu'il souffre en eux : *Tanquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris*

Var. : (*a*) Atteints.

1. *In Epist.* II *ad Cor.*, hom. xxv, n. 2.

singulis discruciabatur. C'est là, c'est là, si nous l'entendons, le comble des infirmités de l'Apôtre.

Grand Paul, permettez-moi de le dire, j'ai médité toute votre vie, j'ai considéré vos infirmités au milieu des persécutions ; mais je ne craindrai pas d'assurer qu'elles ne sont pas comparables à celles qui sont attirées sur vous par la charité fraternelle. Dans vos persécutions vous ne portiez que vos propres faiblesses ; ici vous êtes chargé de celles des autres : dans vos persécutions vous souffriez par vos ennemis ; ici vous souffrez par vos frères, dont tous les besoins et tous les périls ne vous laissent pas respirer : dans vos persécutions votre charité vous fortifiait et vous soutenait contre les attaques ; ici c'est votre charité qui vous accable ; dans vos persécutions vous ne pouviez être combattu que d'un seul endroit, dans un même temps ; ici tout le monde ensemble vient fondre sur vous, et vous devez en soutenir le faix (*a*).

C'est donc ici l'accomplissement de toutes ces divines faiblesses dont l'Apôtre se glorifie, et c'est ici qu'il s'écrie avec plus de joie : *Cum infirmor, tunc potens sum* : « Je ne suis puissant que dans ma faiblesse. » Car quelle est la force de Paul, qui se fait infirme volontairement afin de porter les infirmes ; qui partage avec eux leurs infirmités, afin de les aider à les soutenir ; qui s'abaisse jusqu'à terre par la charité, pour les mettre sur ses épaules et les élever avec lui au ciel ; qui se fait esclave d'eux tous, pour les gagner tous à son Maître ? N'est-ce pas là gouverner l'Église d'une manière digne d'un Apôtre ? N'est-ce pas imiter Jésus-Christ lui-même, dont le trouble nous affermit et dont les infirmités nous guérissent [1] ?

Ne voulez-vous pas, Chrétiens, imiter un si grand exemple ? Que d'infirmes a supporter, que d'ignorants à

VAR. : (*a*) Violence de cette persécution, plus cruelle que les autres. Là, ses faiblesses propres ; ici celles de tous les autres ; là, il résiste ; ici, il veut bien être informé. Ici, la charité le soutient pour résister aux autres ; ici, c'est la charité elle-même qui l'accable. En l'autre, il se réjouit ; ici, il est toujours dans les larmes. Là, il souffre de ses persécuteurs ennemis ; ici, de ses frères. (Indication omise par M. Lachat.)

1. Souvenir de l'Épître de saint Pierre : *cujus livore sanati sumus*.

instruire, que de pauvres à soulager dans l'Église! Mon Frère, excitez votre zèle : cet homme qui vous hait depuis tant d'années, c'est un infirme qu'il vous faut guérir. — Mais sa haine est invétérée. — Donc son infirmité est plus dangereuse. — Mais il vous a, dites-vous, maltraité souvent par des injures et par des outrages? — Soutenez son infirmité, tout le mal est tombé sur lui; ayez pitié du mal qu'il s'est fait, et oubliez celui qu'il a voulu vous faire. Courez à ce pécheur endurci; réchauffez et rallumez sa charité éteinte; tendez-lui les bras, ouvrez-lui le cœur, tâchez de gagner votre frère.

Mais jetez encore les yeux sur les nécessités temporelles de tant de pauvres qui crient après vous. Ne semble-t-il pas que la Providence ait voulu les unir ensemble dans cet hôpital merveilleux, afin que leur voix fût plus forte et qu'ils pussent plus aisément émouvoir vos cœurs? Ne voulez-vous pas les entendre et vous joindre à tant d'âmes saintes, qui, conduites par vos pasteurs, courent au soulagement de ces misérables? Allez à ces infirmes, mes Frères, faites-vous infirmes avec eux, sentez en vous-mêmes leurs infirmités et participez à leur misère. Souffrez premièrement avec eux; et ensuite soulagez-vous avec eux, en répandant abondamment vos aumônes. Portez ces faibles et ces impuissants, et ces faibles et ces impuissants vous porteront après jusqu'au ciel. *Amen.*

VI

SERMON SUR L'HONNEUR DU MONDE

(DIMANCHE DES RAMEAUX[1])

PRÊCHÉ A PARIS, CHEZ LES MINIMES DE LA PLACE ROYALE, LE 21 MARS 1660, EN PRÉSENCE DU PRINCE DE CONDÉ[2].

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici ton roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur. (Paroles du prophète Zacharie rapportées dans l'Evangile de ce jour. Matth., XXI, 5.)

Parmi toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant (*a*) qu'un jour de triomphe; et j'ai appris de Ter-

VAR. : (*a*) Rome, dans toute sa grandeur, n'avait rien de plus magnifique.

1. Ms. t. XIII, 179. — Déforis, VI, 62. — Lachat, IX, 572. — Gandar, 214. Le texte qu'on trouvera ici n'est pas absolument celui de M. Gandar, dont il n'a pas été possible d'adopter toutes les leçons; les différences sont toutes indiquées et expliquées en note. Ce sermon a été repris par Bossuet en 1665, et M. Gandar a mêlé à dessein les deux rédactions, sauf à indiquer par des astérisques les additions de 1665. On les rejettera en note pour conserver dans son intégrité le sermon de 1660.

2. On lit sur le dernier feuillet du ms. la note suivante qui doit avoir été écrite en 1662, lorsque Bossuet fit une revision générale de ses anciens sermons : « Le jour que M. le Prince me vint entendre, je parlais du mépris de l'honneur du monde; et sur cela, après avoir fait ma division, je lui dis qu'à la vérité je ne serais pas sans appréhension de condamner devant lui la gloire du monde dont je le voyais si environné, n'étant que je savais qu'autant qu'il avait de grandes qualités pour la mériter, autant avait-il de lumières pour en connaître le faible; qu'il fût grand prince, grand génie, grand capitaine, digne de tous ces titres, et grand par-dessus tous ces titres, je le reconnaissais avec les autres; mais que toutes ces grandeurs qui avaient tant d'éclat devant les hommes devaient être anéanties devant Dieu; que je ne pouvais cependant m'empêcher de lui dire que je voyais toute la France réjouie de recevoir tout ensemble la paix et son Altesse sérénissime, parce qu'elle avait dans l'une une tranquillité assurée, et dans l'autre un rempart invincible; et que nonobstant la surprise de sa présence imprévue, les paroles ne me manqueraient pas sur un sujet si auguste, n'était que me souvenant au nom de qui je parlais, j'aimais mieux abattre aux pieds de Jésus-Christ les grandeurs du monde que de les admirer plus longtemps en sa personne.

En finissant mon discours, le sujet m'ayant conduit à faire une forte réflexion sur les changements précipités de l'honneur et de la gloire du monde (1), je lui

(1) Il n'en est pas question à la fin de ce discours; on voit par là combien il devait y avoir de différence entre les brouillons écrits et les sermons prononcés en chaire.

tullien que ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome (*a*) marchaient au Capitole avec tant de gloire (*b*), que de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes : *Respice post te, hominem*[1] *memento te.* Ils ne se fâchaient pas de ce reproche : « C'était là, dit Tertullien[2], le plus grand sujet de leur joie (*c*) de se voir environnés de tant de gloire, que l'on avait sujet de craindre pour eux qu'ils n'oubliassent qu'ils étaient mortels : » *Hoc magis gaudet tantâ se gloriâ coruscare, ut illi admonitio conditionis suæ sit necessaria.*

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de[3] cette pompe; et quand je vois le malheureux (*d*) équipage[4] avec

dis qu'encore que ces grandes révolutions menaçassent les fortunes les plus éminentes, j'osais espérer néanmoins qu'elles ne regardaient ni la personne ni la maison de son Altesse; que Dieu regardait d'un œil trop propice le sang de nos rois et la postérité de saint Louis; que nous verrions ce jeune prince[1], son fils, croître avec la bénédiction de Dieu et des hommes; qu'il serait l'amour de son roi et les délices du peuple, pourvu que la piété crût avec lui et qu'il se souvînt qu'il était sorti de saint Louis, non pour se glorifier de sa naissance, mais pour imiter l'exemple de sa sainte vie. Votre Altesse, dis-je alors à M. le Prince, ne manquera pas de l'y exciter et par ses paroles et par ses exemples; et il faut qu'il apprenne d'elle que les deux appuis des grands princes sont la piété et la justice[2]. Je conclus enfin que, se tenant fortement lui-même à ces deux appuis, je prévoyais qu'il serait désormais le bras droit de notre monarque, et que toute l'Europe le regarderait comme l'ornement de son siècle; mais néanmoins que, méditant en moi-même la fragilité des choses humaines, qu'il était si digne de sa grande âme d'avoir toujours présente à l'esprit, je souhaitais à son Altesse une gloire plus solide que celle que les hommes admirent, une grandeur plus assurée que celle qui dépend de la fortune (*a*), une immortalité mieux établie que celle que nous promet (*b*) l'histoire, et enfin une espérance mieux assurée que celle dont le monde nous flatte, qui est celle de la félicité éternelle.

VAR. : (*a*) Que la fortune donne. — (*b*) Que promet.

1. Édit. *le* jeune prince.

2. Chose très digne de remarque. Bossuet en 1687, dans l'Oraison funèbre de Condé, s'attache à prouver que la *piété* est le tout de l'homme. Ce qu'il dira si éloquemment sur sa tombe, vingt-sept ans plus tard, il le lui dit à lui-même en 1660. Condé, qui fit une fin si chrétienne, était alors un des plus grands « libertins » qui se pussent rencontrer.

VAR. : (*a*) Triomphateurs marchaient — (*b*) Pompe. — (*c*) Le plus grand sujet de leur joie, c'était, dit Tertullien. — (*d*) Pauvre.

1. Il y a dans le texte de Tertullien : *Hominem te memento.* — Éd. Gandar : *Hominem te memento*, c'est une correction.

2. *Apolog.*, n. 33.

3. On dirait aujourd'hui : *bien différent de, bien loin d'avoir.*

4. *Équipage*, dont le radical n'est nullement *equus*, servait au dix-septième siècle à désigner ce qu'on appelle aujourd'hui *train de maison*. « S'il fallait qu'elle me vint visiter en *équipage* de grande dame... » (MOLIÈRE.)

lequel il entre dans Jérusalem, au lieu de l'avertir (*a*) qu'il est homme, je trouverais bien plus à propos (*b*), Chrétiens, de le faire souvenir qu'il est Dieu. Il semble en effet qu'il l'a oublié; le prophète et l'évangéliste concourent à nous montrer ce roi d'Israël « monté, disent-ils, sur une ânesse : » *Sedens super asinam*[1]. Ah! Chrétiens (*c*), qui n'en rougirait? Est-ce là une entrée royale? Est-ce là un appareil de triomphe? Est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône[2] de vos ancêtres et prenez possession de leur couronne (*d*)?

Toutefois arrêtons, mes Frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce Roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ces cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe, mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines; et les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie (*e*), font le plus grand ornement de son triomphe. Donc, pour admirer (*f*) cette entrée, accoutumons-nous avant toutes choses à la modestie et aux abaissements glorieux (*g*) de l'humilité chrétienne, et tâchons de prendre ces sentiments aux pieds de la plus humble des créatures, en disant : *Ave*.

Aujourd'hui que notre monarque fait son entrée dans Jérusalem, au milieu des applaudissements de tout le peuple, et que parmi cette pompe de peu de durée, l'Église commence à s'occuper dans la pensée de sa passion[3], je me sens fortement[4] pressé, Chrétiens, de mettre aux pieds de notre Sauveur quelqu'un de ses ennemis capitaux, pour honorer tout ensemble et son triomphe et sa croix. Je n'ai pas de peine à choisir celui qui doit servir à ce spectacle :

VAR. : (*a*) De lui crier. — (*b*) J'ai plutôt envie. — (*c*) Messieurs. — (*d*) Royaume. — (*e*) Effacée. — (*f*) Honorer. — (*g*) A la glorieuse bassesse.

1. *Zachar.*, IX, 9; *Matth.*, XXI, 5.

2. *Monter au trône* se disait au temps de Bossuet; nous dirions : *monter sur le trône*.

Il faut que sur le trône un roi soit élevé
Qui se souvienne un jour qu'au *rang de ses ancêtres*
Dieu l'a fait *remonter* par la main de ses prêtres. (RACINE, *Athalie*.)

3. 1665 : Passion ignominieuse.

4. Peut-être n'y a-t-il pas *fortement* dans le ms.; peut-être faut-il lire *porté*, et faire de *pressé* une variante.

et le mystère d'ignominie que nous commençons de célébrer, et cette magnificence d'un jour que nous verrons tout d'un coup (*a*) changée en un mépris si outrageux, me persuadent facilement que ce doit être l'honneur du monde.

L'honneur du monde, mes frères, c'est cette grande statue que Nabuchodonosor veut que l'on adore. Elle est d'une hauteur prodigieuse, *altitudine cubitorum sexaginta*, parce que rien ne paraît plus élevé que l'honneur du monde. « Elle est toute d'or, » dit l'Écriture[1] : *Fecit statuam auream*, parce que rien ne semble plus éclatant[2]. « Toutes les langues et tous les peuples adorent cette statue : « *Omnes tribus et linguæ adoraverunt statuam auream*[3]; tout le monde sacrifie à l'honneur; et ces fifres, et ces trompettes, et ces hautbois (*b*), et ces tambours qui résonnent autour de la statue, n'est-ce pas le bruit de la renommée? Ne sont-ce pas[4] les applaudissements et les cris de joie qui composent ce que les hommes appellent la gloire? C'est donc, Messieurs, cette grande et superbe idole (*c*) que je veux abattre aujourd'hui aux pieds du Sauveur. Je ne me contente pas, Chrétiens, de lui refuser de l'encens avec les trois enfants de Babylone[5], ni de lui dénier l'adoration que tous les peuples lui rendent : je veux faire tomber sur cette idole le foudre[6] de la vérité évangélique; je veux l'abattre tout de son long[7] devant la croix de mon Sauveur; je veux la briser et la mettre en pièces, et

(*a*) Bientôt changée. — (*b*) Flûte. — (*c*) Cette grande idole.

1. *Dan.*, III, 1.

2. 1665 : Ni plus riche ni plus précieux.

3. *Daniel*, III, 7. Il est nécessaire de compléter la citation, parce que Bossuet a fait allusion au reste de ce verset 7ᵉ : *Statim ut audierunt omnes populi sonitum tubæ, fistulæ, et citharæ, sambucæ, et psalterii, et symphoniæ, et omnis generis musicorum, cadentes omnes populi, tribus et linguæ adoraverunt statuam auream quam constituerat Nabuchodonosor.*

4. Éd. Gandar : Ne sont-ce pas *là ;* ms. *ne sont-ce pas?*

5 Ananias, Azarias et Misaël. Cf. *Daniel*, III. Il y a dans ce chapitre un beau cantique appelé précisément le *Cantique des trois enfants.*

6. Cf. Corneille (*Pol.*) :

Ces *foudres impuissants* qu'en leurs mains vous peignez.

Il est vrai que dans les stances on trouve *foudre* au féminin :

Et *la foudre* qui va partir,
Déjà *prête* à crever la nue...

7. *Abattre tout de son long* est familier, mais d'une bien grande énergie.

en faire un sacrifice à Jésus-Christ crucifié, avec le secours de sa grâce.

Parais donc ici, ô honneur du monde, vain fantôme (*a*) des ambitieux et chimère des esprits superbes; je t'appelle à un tribunal où ta condamnation est bien assurée[1]. Ce n'est pas devant les Césars et les princes, ce n'est pas devant les héros et les capitaines que je t'oblige de comparaître[2] : comme ils ont tous été tes adorateurs, ils prononceraient à ton avantage. Je t'appelle à un jugement où préside un Roi couronné d'épines, que l'on a revêtu de pourpre pour le tourner en ridicule, que l'on a attaché à une croix pour en faire[3] un spectacle d'ignominie : c'est à ce tribunal que je te défère, c'est devant ce roi que je t'accuse. De quels crimes l'accuserai-je, Chrétiens? Je vous le vais dire: Voici trois crimes capitaux dont j'accuse l'honneur du monde; je vous prie de les bien entendre.

Je l'accuse premièrement de flatter la vertu et de la corrompre; secondement de déguiser le vice et de lui donner du crédit; enfin, pour comble de ses attentats, d'attribuer aux hommes ce qui appartient à Dieu, et de les enrichir, s'il pouvait[4], de ses dépouilles. Voilà les trois chefs principaux sur lesquels je prétends, Messieurs, qu'on fasse le procès à l'honneur du monde (*b*). Dieu me veuille aider par sa grâce à poursuivre vivement une accusation si importante, et à soutenir les opprobres et l'ignominie de la croix contre l'orgueil des hommes mondains[5].

PREMIER POINT

Donc, mes Frères, le premier crime dont j'accuse l'honneur du monde devant la croix de Jésus-Christ, c'est d'être

VAR. : (*a*) Vieille chimère.

1. 1665 : Inévitable.
2. On a déjà vu que *obliger de* est moins fort que *obliger à*. (Cf. p. 41, note 2).
3. *Pour faire de lui*, tournure permise au dix-septième siècle :

Vous l'ai-je confié pour *en faire* un ingrat?
(RACINE, *Britannicus*.)

4. *Je l'accuse* d'enrichir *s'il pouvait;* notez cet imparfait associé si heureusement à des présents; il correspond à l'optatif grec avec ἄν.
5. Un autre que Bossuet eût été tenté de dire : à soutenir contre les hommes mondains les opprobres... Bossuet, nourri des Latins, finit volontiers ses phrases avec les mots expressifs. (Cf. p. 126, note 2).

le corrupteur de la vertu et de l'innocence. Ce n'est pas moi seul qui l'en accuse; j'ai pour témoin saint Jean Chrysostome, et, dans un crime si atroce, je suis bien aise de faire parler un si véhément accusateur. C'est dans l'homélie XVII *sur la divine Épître aux Romains* que ce grand prédicateur nous apprend que la vertu (*a*) qui aime les louanges et la vaine gloire ressemble à une femme qui se prostitue[1]. Ce sont les propres termes de ce saint évêque[2]; encore parle-t-il bien plus fortement dans la liberté de sa langue, mais la retenue de la nôtre ne me permet pas de traduire toutes ses paroles[3]; tâchons néanmoins d'entendre son sens et de pénétrer sa pensée. Pour cela je vous prie de considérer[4] que la pudeur et la modestie ne combattent pas seulement l'impudicité[5], mais encore la vaine gloire et l'amour désordonné des louanges. Jugez-en par l'expérience. Une fille bien élevée[6] rougit d'une parole déshonnête[7], un homme sage et modéré rougit des louanges excessives[8]; en l'une et en l'autre de ces rencontres la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front. Et d'où vient cela, Chrétiens, sinon par un sentiment que la nature[9] nous inspire, que comme le corps a sa chasteté que l'impudicité corrompt, il y a aussi une certaine intégrité de l'âme qui peut être violée par les louanges? Toutefois, il faut aller encore plus avant et rechercher jusqu'à l'origine d'où vient à une âme bien née cette honte des louanges. Je dis qu'elle est naturelle à la vertu, et je parle de la vertu chrétienne; car nous n'en connaissons point d'autre en cette chaire[10]. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges; et si

VAR. : (*a*) Que celui.

1. 1665. A une femme qui s'abandonne à tous les passants. Sous l'influence des *Précieuses*, le langage s'était épuré, on disait les choses moins crûment.
2. *Hom.*, XVII, n. 4.
3. Bossuet avait d'abord écrit : *encore ai-je retranché quelque expression qui est beaucoup plus forte en sa langue, mais dont il ne m'est pas permis d'user en la nôtre.* Il a effacé cette phrase.
4. 1665 : Car c'est une chose remarquable.
5. 1665 : Ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à.
6. 1665 : Personne honnête et bien élevée.
7. 1665 : Immodeste.
8. 1665 : De ses propres louanges.
9. 1665 : La raison.
10. En effet, les prédicateurs n'ont pas mission de faire ce qu'on appelle de

vous pesez attentivement avec quelles précautions le Fils de Dieu l'oblige à se cacher, vous n'aurez pas de peine à le comprendre. *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis*[1]. « Ne va point prier dans les coins des rues, afin que les hommes te voient; retire-toi dans ton cabinet, ferme la porte sur toi et prie en secret devant ton Père : « *Intra in cubiculum tuum, et clauso ostio ora Patrem tuum in abscondito*[2]. Ne sonne pas de la trompette pour donner l'aumône; je ne t'ordonne pas seulement de la cacher devant les hommes (*a*); mais lorsque la droite la distribue, que la gauche, s'il se peut, ne le sache pas : » *Te autem faciente elemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua*[3].

C'est pourquoi, dit très bien saint Jean Chrysostome[4], toutes les vertus chrétiennes sont un grand mystère. Qu'est-ce à dire? Mystère signifie un secret sacré. Autrefois, quand on célébrait les divins mystères, comme il y avait des catéchumènes qui n'étaient pas encore initiés, c'est-à-dire qui n'étaient pas du corps de l'Église, qui n'étaient pas baptisés, on ne leur en parlait que par énigmes; vous le savez, vous qui avez lu les homélies des saints Pères[5]. Ils étaient avec les fidèles pour entendre la prédication et le commencement des prières. Venait-on aux mystères sacrés, c'est-à-dire à l'action du sacrifice, le diacre mettait dehors les catéchumènes et fermait la porte de l'église. Pourquoi? C'était le mystère. Ainsi des vertus chrétiennes. Voulez-vous prier,

VAR. : (*a*) Aux hommes.

la *morale indépendante*. Bossuet dira même, dans son *Sermon sur la divinité de la religion* : « Les mœurs seules me feraient recevoir la foi... La foi me prouve les mœurs, les mœurs me prouvent la foi. »

1. *Prenez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés.* — *Matth.*, VI, 1.

2. *Ibid.*, 6.

3. *Ibid.*, 3. Voici le texte du verset précédent : *Quum ergo facis elemosynam, noli tubâ canere ante te, sicut hypocritæ faciunt in synagogis et in vicis ut honorificentur ab hominibus. Amen dico vobis, receperunt mercedem suam.*

4. Homil., XIX, *in Matth.*, n. 3; Homil., LXXI, *in Matth.*, n. 4.

5. L'orateur s'adresse ici aux Minimes de la Place Royale chez lesquels il prêchait. Plusieurs d'entre eux avaient été ou étaient encore des prédicateurs en renom. M. Floquet cite, parmi ceux qui durent entendre Bossuet en 1660, les PP. Saint-Gilles, Cossart, François Giry, auteur des *Vies des Saints*, Barré, Dessin et de la Noüe.

fermez votre porte : c'est un mystère que vous célébrez. Jeûnez-vous[1], « oignez votre face, de peur qu'il ne paraisse (*a*) que vous jeûniez : « *Unge caput tuum et faciem tuam lava*[2] : c'est un mystère entre Dieu et vous ; nul n'y doit être admis que par son ordre, ni voir votre vertu qu'autant qu'il lui plaira de la découvrir[3].

Selon cette doctrine de l'Évangile, je compare la vertu chrétienne à une fille chaste et pudique, élevée dans la maison paternelle dans une retenue incroyable. On ne la mène point aux théâtres, on ne la produit point dans les assemblées. Elle garde le logis et travaille sous les yeux de son Père[4], qui est Dieu, qui se plaît à la regarder dans ce secret, ravi (*b*) principalement de sa retenue, *videt in abscondito*[5] ; qui lui destine[6] un époux, c'est Jésus-Christ ; et qui lui donne un cœur pur et qui n'ait point été corrompu par d'autres affections ; qui lui prépare un jour de grandes louanges, et qui ne veut pas en attendant qu'elle se laisse gâter par celles des hommes, ni cajoler par leurs douceurs[7]. C'est pourquoi elle fuit leurs compagnies, elle aime son secret et sa solitude. Que si elle paraît quelquefois, comme un si grand éclat ne peut pas demeurer toujours caché, il n'y a que sa simplicité qui la rende recommandable : elle ne veut point attirer les yeux ; tous ceux qui admirent sa beauté, elle les avertit par sa modestie de « glorifier son Père

VAR. : (*a*) Et qu'il ne paraisse. — (*b*) Charmé.

1. Un détail insignifiant montrera combien était rapide chez Bossuet le travail de la composition. Il avait écrit d'abord : *Joignez-vous*, et cela parce qu'il songeait aux mots : *oignez votre face*, qui suivent immédiatement.

2. *Matth.*, VI, 17.

3. Le texte du ms. présente ici une difficulté sérieuse. Tout ce qui précède, depuis *ne va point prier*, est marqué d'un trait à la marge, et on lit au bas de la page un mot encadré, c'est le mot *abroger* que M. Gandar lit *abréger* ; peut-être qu'en relisant son discours Bossuet a cru devoir effacer ce qu'il considérait comme une digression. Il a souligné les mots : *c'est un mystère entre Dieu et vous ;* ce serait alors pour indiquer qu'il reprenait là.

4. Bossuet avait mis d'abord : *sous la conduite de sa mère, la grâce divine, aux yeux de.* Il a barré les neuf derniers mots, et dit : *sous les yeux de son Père.* Il faut donc, comme l'a très bien fait observer M. Gandar, effacer les mots *sous la conduite* que Bossuet a laissés par mégarde.

5. *Matth.*, VI, 18.

6. Ms. *qui lui destinant* (var. *destine*) ; on est obligé, pour avoir un sens, de préférer la variante.

7. Ces derniers mots ont été soulignés, probablement en 1665, parce que, suivant une observation très juste de M. Gandar, Bossuet ne voulait pas les conserver.

céleste » : *Glorificent Patrem*[1]. Voilà quelle est la vertu chrétienne, c'est ainsi qu'elle est élevée : y a-t-il rien de plus sage ni de plus modeste?

Que fait ici la vaine gloire? Cette impudente, dit saint Jean Chrysostome[2], vient, Messieurs, corrompre cette bonne éducation. Elle entreprend de prostituer sa pudeur. Au lieu qu'elle n'était faite que pour Dieu, elle la tire de sa maison, elle lui apprend à rechercher les yeux des hommes : *A thalamo paterno eam educit, cumque pater jubeat eam ne sinistræ quidem apparere, notis ignotisque et obviis quibuscumque passim se ipsam ostentat;* elle lui enseigne (*b*) à se farder, à se contrefaire pour arrêter les spectateurs. Ainsi cette fille si sage est sollicitée par cette impudente à des amours déshonnêtes : *Sic a lenâ corruptissimâ ad turpes hominum amores impellitur.* Vive Dieu! infâme[3], cette innocente se gâterait entre tes mains. O Jésus crucifié! voilà le crime que je vous défère; jugez aujourd'hui la vaine gloire; condamnez aujourd'hui l'honneur du monde qui entreprend de corrompre la vertu, qui ose bien la vouloir vendre, et encore la vendre à si vil prix, pour des louanges; jugez, jugez, ô Seigneur, et condamnez en dernier ressort un crime si noir et si honteux.

Et pour vous, mes chers Frères, vous qui écoutant cette accusation, apprenez qu'il y a une corruptrice qui s'efforce de ruiner tout ce qu'il y a de vertu en vous, au nom de Dieu! veillez sur vous-mêmes; au nom de Dieu! prenez garde de ne point faire votre justice devant les hommes pour en être vus et admirés : *Attendite,* dit-il[4]; « Prenez garde. » Cet ennemi dont je vous parle ne viendra pas vous attaquer ouvertement; il se glisse comme un serpent, il se coule sous des fleurs et de la verdure; il s'avance à l'ombre de la vertu pour faire mourir la vertu même : *Attendite, attendite :* Prenez garde. » Ah! qu'il est difficile aux hommes de

VAR. : (*a*) Elle lui montre.

1. *Matth.*, v, 16.
2. Homil. LXXI *in Matth.*, n. 3.
3. Les mots : *vive Dieu! infâme*, ont été soulignés, c.-à-d. condamnés sans doute en 1665; les exclamations de ce genre, si fréquentes sous Henri IV et sous Louis XIII, commençaient à devenir plus rares.
4. En 1665, Bossuet a ajouté les mots : *remarquez ces termes.*

mépriser la louange des hommes ! Étant nés pour la société, nous sommes nés en quelque sorte les uns pour les autres, et, par conséquent, qu'il est dangereux que nous ne nous laissions trop chatouiller aux louanges que nous donnent nos semblables !

Saint Augustin, Messieurs, nous représente excellemment ce péril dans le second livre qu'il a fait du Sermon de Notre-Seigneur sur la montagne. « *Recte vivere*, etc.[1], « Il est très pernicieux de mal vivre. De bien vivre maintenant et ne vouloir pas que ceux qui nous voient nous en louent, c'est se déclarer leur ennemi, parce que les choses humaines ne sont jamais en un état plus pitoyable que lorsque la bonne vie n'est pas estimée[2] : » Jusques ici, Messieurs, la louange n'a rien que de beau; mais voyez la suite de ces paroles. « Et[3] donc, dit ce grand docteur, si les hommes ne vous louent pas quand vous faites bien, ils sont dans une grande erreur; et s'ils vous louent, vous êtes vous-mêmes dans un grand péril : » *Si ergo inter quos vivis te recte viventem non laudaverint, illi in errore sunt; si autem laudaverint, tu in periculo*[4]. Vous êtes en effet dans un grand péril, parce que votre amour-propre vous fait aimer naturellement le bruit des louanges, et que votre cœur s'enfle sans y penser en les entendant. Mais vous êtes encore dans un grand péril, parce que non seulement l'amour de vous-même, mais encore la charité de vos frères (*a*) vous oblige quelquefois, dit saint Augustin, à approuver les louanges que l'on vous donne. Vous faites une grande aumône, vous obligez le public par quelque service considérable; ne vouloir pas qu'on vous loue de cette action, c'est vouloir qu'on soit aveugle ou méconnaissant[5]; la charité ne le permet pas. Vous devez donc

VAR. : (*a*) L'amour du prochain.

1. Lib. II, 1.

2. Bossuet s'est contenté de traduire sans citer les propres paroles de saint Augustin. Déforis a complété la citation, et les éditeurs, à son exemple, l'ont fait entrer dans le texte; la voici : *Siquidem non recte vivere, perniciosum est : recte autem vivere et nolle laudari, quid est aliud quam inimicum esse rebus humanis, quas utique tanto sunt miseriores, quanto minus placet recta via hominum.*

3. Le mot *et* a été omis par tous les éditeurs.

4. S. August., *De Serm. Domini. in mont.*, lib. II, n. 1.

5. « Je lui ai sauvé la vie; il en a été *méconnaissant*. » SCARRON, *Roman comique*.

souhaiter pour l'amour des autres qu'on loue les bonnes œuvres que Dieu fait en vous. Qui doute que vous ne le deviez, puisque vous devez désirer leur bien? Mais ce que vous devez désirer pour eux, vous devez le craindre pour vous-même; et c'est là qu'est le grand péril, en ce que devant désirer et craindre la même chose par différents motifs, Chrétiens, qu'il est dangereux que vous ne preniez aisément le change; qu'en pensant regarder les autres, vous ne vous arrêtiez en vous-mêmes! *Attendite:* « Prenez garde » à vous! O justes, voici votre péril; prenez garde que dans les œuvres de votre justice, les louanges du monde (*a*) ne vous plaisent trop et quelles ne corrompent en vous la vertu.

Et ne me dites pas que vous sentez bien en vous-mêmes que vous ne recherchez pas les louanges, que ce n'est pas l'amour de la vaine gloire qui vous a fait entreprendre cette œuvre excellente : je veux bien le croire sur votre parole; mais sachez que ce n'est pas là tout votre péril. « Il est assez aisé, dit saint Augustin, de se passer des louanges quand on les refuse, mais qu'il est difficile de ne s'y plaire pas quand on les donne! » *Et si cuiquam facile est laude carere dum denegatur, difficile est eâ non delectari cum offertur*[1]. Lorsque les louanges se présentent comme d'elles-mêmes, et que, venant ainsi de bonne grâce, je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous les méritons d'autant plus que nous les avons moins recherchées, mes Frères, qu'il est malaisé de n'être pas surpris par cet appât[2]!

Mais peut-être que vous croyez (*b*) que ce n'est pas aussi un si grand crime, que de se laisser charmer par ces douceurs innocentes. Qu'entends-je, Chrétiens? que me dites-vous? Quoi! vous n'avez pas encore compris combien l'amour des louanges est contraire à l'amour de la vertu? Si vous n'en avez pas cru l'Évangile, au moins croyez-en le monde même. Ne voyez-vous pas par expérience qu'il refuse les véritables louanges à ceux qui les recherchent avec trop d'ardeur? Pourquoi cela, Messieurs, si ce n'est par un

Var. : (*a*) Des hommes. — (*b*) Direz.

1. S. August., *Epist.*, XXII, n. 8.
2. Bossuet écrit *apas*.

certain sentiment que celui qui aime tant les louanges, n'aime pas assez la vertu ; qu'il la met au rang des biens que la seule opinion fait valoir ; ou du moins qu'il n'en a pas l'estime qu'il doit, puisqu'il ne juge pas qu'elle lui suffise? Ainsi l'empressement qu'il a pour l'honneur fait croire qu'il n'aime pas la vertu, et ensuite le fait paraître indigne de l'honneur même[1] (*a*). Que si le monde même le croit de la sorte, quelle doit être la délicatesse d'un chrétien sur le plaisir des louanges? Tremblez, tremblez, Fidèles, et craignez cet ennemi qui vous flatte ; ne croyez pas que ce soit assez de ne rechercher pas les louanges ; le monde même en a honte, les idolâtres mêmes de l'honneur n'osent pas témoigner qu'ils le recherchent. Le chrétien, mes Frères, doit aller plus loin ; c'est une vérité de l'Évangile. Le Fils de Dieu lui apprend que, bien loin de le rechercher, il ne doit pas le recevoir quand on lui offre[2]. Ce n'est pas moi qui le dis ; qu'il écoute parler Jésus-Christ lui-même. Il ne se contente pas de (*b*) nous dire : Je ne recherche (*c*) pas la gloire des hommes ; mais il dit (*d*) : « Je ne reçois pas la gloire des hommes : » *Claritatem* [*ab hominibus non accipio*][3]. Et si vous trouvez peut-être que ce passage n'est pas assez décisif, en voici un autre qui est plus pressant : *Clarifica me tu, Pater*[4] : « O Père, que ce soit vous qui me glorifiiez, » que ce soit vous, et non pas les hommes. Et s'il vous reste encore quelque doute, voici qui ne souffre point de réplique : *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis*[5] ? « Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez de la gloire les uns des autres, et ne recherchez pas la gloire qui est de Dieu seul? » Ce n'est pas un crime médiocre[6], puisqu'il vous empêche de croire.

Var. : (*a*) Et on croit être bien fondé de lui refuser l'honneur. — (*b*) Jésus notre modèle et notre exemplaire ne s'est pas contenté de... — (*c*) Demande. — (*d*) Il a dit.

1. Mot omis par les éditeurs ; il est en abrégé dans le ms. : *me*.
2. Édit. *le* lui offre. Ms. : *on lui offre*.
3. *Joan.*, v, 41.
4. *Ibid.*, XVII, 5.
5. *Ibid.*, v, 44.
6. Bossuet, dans un de ses beaux *Avertissements aux Protestants*, montre

Mais remarquez bien cette opposition : vous recevez la gloire qui vient des hommes, vous ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu. N'est-ce pas nous dire manifestement (*a*) : Celle-ci[1] doit être désirée, celle-là ne doit pas même être reçue ; il faut rechercher celle-ci quand on ne l'a pas, et refuser l'autre quand on la donne. — Doctrine de l'Évangile, que tu es sévère ! Quoi ! il faut au milieu des louanges étouffer cette complaisance secrète qui flatte le cœur si doucement ! Défendez-nous, ô Seigneur, de rechercher cet encens[2] ; mais comment le refuser quand on nous le donne ? — Non, dit-il, ne recevez pas la gloire des hommes. — Mais, puis-je m'empêcher de la recevoir ? Puis-je contraindre la langue de ceux (*b*) qui veulent parler en ma faveur ? — Laisse-les discourir à leur fantaisie ; mais ne laisse pas[3] de dire toujours avec Jésus-Christ : *Claritatem non accipio*. Non, non, je ne reçois pas la gloire des hommes, c'est-à-dire je ne la reçois pas en paiement, je ne me repais pas de cette fumée : *Clarifica me tu, Pater* : « Que ce soit vous, ô Père céleste ! » Vaine gloire, qui sollicites mon cœur à écouter tes flatteries, je connais le danger où tu me veux mettre ; tu veux me donner les yeux des hommes, mais c'est pour m'ôter les yeux de Dieu. Tu feins de vouloir me récompenser, mais c'est pour me faire perdre ma récompense. Je l'attends d'un bras plus puissant et d'une main plus opulente : corruptrice de la vertu, je ne reçois (*c*) point tes fausses douceurs ; ni tes applaudissements, ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. *In Domino laudabitur anima mea, audiant mansueti et lætentur*[4] : « Mon âme sera louée en Notre-Seigneur ; que les gens de bien l'entendent et s'en

Var. : (*a*) C'est-à-dire celle-ci... — (*b*) Des hommes. — (*c*) Je n'écoute.

bien quel était à ses yeux le véritable sens du mot *médiocre* : « Tous leurs dieux, et les plus grands, et les *mediocres*, et les plus petits. »

1. Ms. : *celle-là ;* il fallait bien corriger, tous les éditeurs l'ont fait.

2. Il y avait d'abord : *Défendez-vous, Seigneur, de ne rechercher pas* (sic) *cet encens ? Je sais bien qu'il est difficile ; vous l'avez éprouvé, ô grand Augustin, vous avez sué dans ce combat, et vous avez gémi devant Dieu.* La phrase est barrée, mais on voit que tout ce passage est une paraphrase du texte de saint Augustin que Bossuet ne perd pas de vue un seul instant.

3. 1665 : Laissons-les... mais disons toujours.

4. *Psal.*, XXXIII, 3.

réjouissent[1]. » Je t'ai convaincue devant Jésus-Christ d'attenter sur l'intégrité de la vertu, c'est assez pour obtenir ta condamnation; mais je veux te convaincre encore de vouloir donner du crédit au vice, [c'est ma] seconde partie.

SECOND POINT

Le second chef de l'accusation que j'intente contre l'honneur du monde, c'est de vouloir donner du crédit au vice en le déguisant aux yeux des hommes. Pour justifier cette accusation, je pose d'abord ce premier principe, que tous ceux qui sont dominés par l'honneur du monde sont toujours infailliblement vicieux. Il m'est bien aisé de vous en convaincre. Le vice, dit saint Thomas[2], vient d'un jugement déréglé : or je soutiens qu'il n'y a rien de plus déréglé que le jugement de ceux de qui nous parlons, puisque se proposant l'honneur pour leur but (*a*), il s'ensuit qu'ils le préfèrent à la vertu même, et jugez quel égarement (*b*) ! La vertu est un don de Dieu, et c'est de tous ses dons le plus précieux; l'honneur est un présent des hommes, encore n'est-ce pas le plus grand (*c*). Et vous préférez, ô superbe aveugle, ce médiocre présent des hommes à ce que Dieu donne de plus précieux (*d*) ! N'est-ce pas avoir le jugement plus que déréglé? N'y a-t-il pas du trouble et du renversement? Premièrement, ô honneur du monde, et[3] tu es convaincu sans réplique que tu ne peux engendrer que des vicieux.

Mais il faut remarquer en second lieu que les vicieux qu'il engendre ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toute sorte d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'Histoire sainte, un Néron, un Domitien, un Héliogabale dans la profane, c'est folie de leur vouloir donner de la gloire : honorer les vices qui ne sont que vices, qui montrent toute

VAR. : (*a*) Leur fin dernière. — (*b*) Dérèglement. — (*c*) Et ce n'est pas. — (*d*) De plus excellent.

1. Bossuet ajoutait ici : *Vertu, je t'aime pour toi-même, je ne laisserai pas corrompre ton intégrité;* il a cru devoir couper court à ce développement qu'il jugeait sans doute trop oratoire pour la chaire chrétienne.
2. IIa IIæ, *Quæst.* LIII, art. 6.
3. Mot omis par les éditeurs.

leur laideur[1] sans avoir la moindre teinture d'honnêteté, cela ne se peut (*a*). Les choses humaines ne sont pas encore si désespérées ; les vices que l'honneur du monde couronne sont des vices plus honnêtes ; ou plutôt, pour parler plus correctement, — car quelle honnêteté dans les vices ? — ce sont des vices plus spécieux, il y a quelque apparence de la vertu ; l'honneur qui était destiné pour la servir sait de quelle sorte elle s'habille, et il lui dérobe quelques-uns de ses ornements pour en parer (*a*)[2] le vice qu'il veut établir dans le monde. De quelle sorte cela se fait, quoiqu'il soit assez connu par expérience, je veux le rechercher[3] jusqu'à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela remarquez, Messieurs, qu'il y a deux sortes de vertus. L'une est la véritable et la chrétienne, sévère, constante, inflexible, toujours attachée à ses règles et incapable de s'en détourner pour quoi que ce soit. Ce n'est pas là la vertu du monde : il l'honore en passant, il lui donne quelques louanges pour la forme ; mais il ne la pousse pas dans les grands emplois[4], elle n'est pas propre aux affaires, il faut quelque chose de plus souple pour ménager la faveur des hommes : d'ailleurs elle est trop sérieuse et trop retirée ; et si elle ne s'embarque dans le monde[5] par quelque in-

VAR. : (*a*) C'est une entreprise impossible. — (*b*) Couvrir.

1. Tous les éditeurs ont préféré le singulier au pluriel : *le vice qui n'est que vice*. Mais si Bossuet a commencé sa phrase par le singulier, il l'a terminée par le pluriel : *qui montrent toute leur laideur*, et la seconde fois il a écrit *vices* : le vice qui n'est que *vices*. De telles inadvertances sont fréquentes dans ses mss. Il faut préférer le pluriel qui se retrouve trois fois de suite dans la phrase suivante.

2. L'Honneur est ainsi comparé à une femme de chambre qui volerait sa maîtresse ; mais il faut remarquer l'habileté avec laquelle Bossuet relève cette comparaison trop familière en employant des expressions du style noble : *dérobe, ornements, parer*.

3. Inversion toute latine que l'usage n'autoriserait plus ; de même le neutre : *il soit connu* ne pourrait être employé ainsi.

4. Nous avons substitué les *fonctions* aux *emplois*. Au lieu des *employés* et des *commis* du dix-septième siècle, nous avons toute une armée de *fonctionnaires*. Jamais un militaire ne laisserait dire de lui :

> Dans les *emplois* de Mars servant la République. (LA FONT.)

Racine ne pourrait plus dire :

> Hélas ! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
> Que la force et la violence,
> Où les honneurs et les *emplois*
> Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance. (*Athalie.*)

5. Tout ce passage est écrit avec une grande vivacité ; l'expression *s'embarquer dans* ou *s'embarquer à* se rencontre souvent dans Mme de Sévigné.

trigue, veut-elle qu'on l'aille chercher dans son cabinet? Ne parlez pas au monde de cette vertu.

Il s'en fait une autre à sa mode, plus accommodante et plus douce: une vertu ajustée, non point à la règle, — elle serait trop austère, — mais à l'opinion, à l'humeur des hommes. C'est une vertu de commerce : elle prendra bien garde de ne manquer pas toujours de parole ; mais il y aura des occasions où elle ne sera point scrupuleuse et saura bien faire sa cour aux dépens d'autrui. C'est la vertu des sages mondains, c'est-à-dire c'est la vertu de ceux qui n'en ont point, ou plutôt c'est le masque spécieux sous lequel ils cachent leurs vices. Saül donne sa fille Michol à David[1] : il l'a promise à celui qui tuerait le géant Goliath[2], il faut satisfaire le public et dégager sa parole ; mais il saura bien dans l'occasion trouver des prétextes pour la lui ôter[3]. Il chasse les sorciers et les devins de toute l'étendue de son royaume[4] ; mais lui-même, qui les bannit en public, les consultera en secret dans la nécessité de ses affaires[5]. Jéhu ayant détruit la maison d'Achab suivant le commandement du Seigneur, fait un sacrifice au Dieu vivant de l'idole de Baal, et de son temple, et de ses prêtres, et de ses prophètes; il n'en laissa, dit l'Écriture[6], pas un seul en vie[7]. Voilà une belle action : mais « il marcha néanmoins, dit l'Écriture, dans toutes les voies de Jéroboam ; il conserva ces[8] veaux d'or » que ce prince impie avait élevés : *Non recessit a peccatis Jeroboam, qui peccare fecit Israel*[9]. Pourquoi ne les détruisait-il pas, aussi bien que Baal et son temple? C'est que cela nuisait à ses affaires, et il se souvenait de cette malheureuse politique de Jéroboam : « Si je laisse aller les peuples en Jérusalem pour

1. I *Reg.*, XVIII, 27.
2. *Ibid.*, XVII, 25.
3. *Ibid.*, XXV, 44.
4. *Ibid.*, XXVIII, 3.
5. *Ibid.*, 8.
6. Édit. : *laisse*. — Éd. Gandar : *laisse pas*.
7. IV *Reg.*, X, 17, 25, 26, 27.
8. Édit. : *les*.
9. *Il ne se retira point des péchés de Jéroboam, qui avait fait pécher Israël.* — IV *Rois*, X, 29. Bossuet n'a pas cité exactement ce verset que voici : *Verumtamen a peccatis Jeroboam, filii Nabat, qui peccare fecit Israel, non recessit, nec dereliquit vitulos qui erant in Bethel et in Dan.*

sacrifier à Dieu dans son temple, ils retourneront aux rois de Juda, qui sont leurs légitimes seigneurs[1]. » Je leur bâtirai ici (*a*) un autel ; je leur donnerai (*b*) des dieux qu'ils adorent sans sortir de mon royaume et mettre ma couronne en péril.

Telle est, Messieurs, la vertu du monde; vertu trompeuse et falsifiée, qui n'a que la couleur (*c*) et l'apparence. Pourquoi l'a-t-on inventée, puisqu'on veut être vicieux (*d*) sans restriction? « C'est à cause, dit saint Chrysostome[2], que le mal ne peut subsister tout seul : il est ou trop malin ou trop faible, il faut qu'il soit soutenu par quelque bien, il faut qu'il ait quelque ornement ou quelque ombre (*e*) de la vertu. » Qu'un homme fasse profession de tromper, il ne trompera personne; que ce voleur tue ses compagnons pour les voler, on le fuira comme une bête farouche. De tels vicieux (*f*) n'ont pas de crédit, mais il leur est bien aisé de s'en acquérir; pour cela, il n'est pas nécessaire qu'ils se couvrent du masque de la vertu ni du fard de l'hypocrisie, le vice peut paraître vice; et pourvu qu'il y ait un peu de mélange, c'est assez pour lui attirer l'honneur du monde. Je veux bien que vous me démentiez, si je ne dis pas la vérité.

Cet homme s'est enrichi par des concussions épouvantables, et il vit dans une avarice sordide, tout le monde le méprise; mais il tient bonne table à ses mines[3], à la ville et à la campagne; cela paraît libéralité, c'est un fort honnête homme, il fait belle dépense du bien d'autrui. Et

VAR. : (*a*) Faisons-leur ici... — (*b*) Donnons-leur... — (*c*) Mine. — (*d*) Que n'est-on... — (*e*) Couleur, — petite teinture. — (*f*) Vices.

1. *Dixitque Jeroboam in corde suo : « Nunc revertetur regnum ad dominum David, si ascenderit populus iste ut faciat sacrificium in domo Domini in Jerusalem : et convertetur cor populi hujus ad dominum suum Roboam regem Juda, interficientque me, et revertentur ad eum. »* — III *Reg.*, XII, 26. Bossuet ne traduit pas, il suit le texte de loin.

2. Homil. II *in Act. Apost.*, n. 5. *Malitia subsistere nequit, nisi virtuti admisceatur... Sit aliquis fur impudens, qui sine rubore palam furetur, num diu superstes erit? Malorum natura talis est ut, nisi boni quidpiam habeant, stare non possint.* — On voit que la traduction de Bossuet est ce qu'on appelait de son temps une *Belle infidèle*.

3. M. Gandar essaie d'expliquer ce mot en disant que l'enrichi dont parle Bossuet est un avare, et que sa libéralité n'est qu'une apparence; ce sont des *mines*. Mieux vaut croire que Bossuet a écrit ce mot par distraction, comme plus haut : *joignes* au lieu de *feindre* (p. 151, note 1).

vous, [vous][1] vous vengez par un assassinat, c'est une action indigne et honteuse, mais ç'a été par (*a*) un beau combat (*b*); quoique les lois vous condamnent, quoique l'Église vous excommunie, il y a quelque montre[2] de courage, le monde vous applaudit et vous couronne malgré les lois et l'Église. Enfin y a-t-il aucun vice que l'honneur du monde ne mette en crédit, si peu qu'il ait de soin de se contrefaire? L'impudicité même, c'est-à-dire l'infamie et la honte même (*c*), que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se ménager, à se couvrir des belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée? Ne semble-t-elle pas digne des héros? Ne perd-elle pas (*d*) son nom d'impudicité pour s'appeler politesse (*e*) et galanterie? Et quoi! cette légère teinture a imposé si facilement aux yeux des hommes! Ne fallait-il que ce peu de mélange pour faire changer de nom aux choses, et mériter de l'honneur à ce qui est en effet si digne d'opprobre? Non, il n'en faut pas davantage. Je m'en étonnais au commencement; mais ma surprise est bientôt cessée[3], après que j'ai (*f*) médité[4] que ceux qui ne se connaissent point en pierreries sont trompés par le moindre éclat; et que le monde se connaît si peu en vertu, que la moindre apparence éblouit sa vue : de sorte qu'il n'est rien de si aisé à l'honneur du monde, que de donner du crédit au vice.

Cependant le pécheur triomphe à son aise et jouit de la réputation publique. Que s'il est troublé en sa conscience par les reproches (*g*) qu'elle lui fait [et][5] se dénie à lui-

VAR. : (*a*) Vous avez fait. — (*b*) Duel. — (*c*) La honte et l'infamie. — (*d*) Ne quitte-t-elle pas. — (*e*) Gentillesse. — (*f*) J'ai su. — (*g*) Que s'il sent sa conscience troublée — que si sa conscience le trouble. [Édit : si sa conscience est troublée]...

1. Bossuet avait écrit d'abord : *vous vous vengez; et* est en surcharge, et le troisième *vous* a été omis.

2. Ms. : *monstre*, conformément à l'étymologie latine *monstrum*.

3. Et du Dieu d'Israël les fêtes *sont cessées*. (RACINE, *Esther*.)

4. Tous les éditeurs, M. Gandar comme les autres, lisent *j'ai eu médité*. Il y a dans le texte : *après que j'ai seu*, et Bossuet a ajouté ensuite *médité*, si bien que *su* devient une variante.

5. M. Gandar rejette parmi les variantes les mots *par les reproches qu'elle lui fait;* ils ne sont pas effacés dans le ms., et il semble que le changement

même l'honneur que tout le monde lui donne à l'envi, voici un prompt remède à ce mal. Accourez ici, troupe de flatteurs, venez en foule à sa table, venez faire retentir à ses oreilles le bruit de sa réputation si bien établie : voici le dernier effort de l'honneur [pour donner][1] du crédit au vice. Après avoir trompé tout le monde, il faut que le pécheur s'admire lui-même. Car ces flatteurs industrieux, âmes vénales et prostituées, savent qu'il y a en lui un flatteur secret qui ne cesse de lui applaudir au dedans : ces flatteurs qui sont au dehors s'accordent (*a*) avec celui qui parle au dedans et (*b*) qui a le secret de se faire entendre à toute heure; ils étudient ses sentiments et le prennent si dextrement[2] par son faible, qu'ils le font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent. Ce pécheur (*c*) ne se regarde plus dans sa conscience, où il voit trop clairement sa laideur; il n'aime que ce miroir qui le flatte; et pour parler avec saint Grégoire, « s'oubliant de ce qu'il est[3] en lui-même, il se va chercher dans les discours des autres, et s'imagine être tel que la flatterie le représente : » *Oblitus sui in voces se spargit alienas, talemque se credit qualem se foris audit*[4]. Certainement Dieu s'en vengera, et voici quelle sera sa vengeance : il fera taire tous les flatteurs, et il abandonnera le pécheur superbe aux reproches de sa conscience.

Jugez, jugez, Seigneur, l'honneur du monde, qui fait que le vice plaît aux autres, qui fait même que le vice se plaît à lui-même. Vous le ferez, je le sais bien. Il viendra,

VAR. : (*a*) Ils s'accordent. — (*b*) Avec lui qui. — (*c*) Il.

apporté par Bossuet, dans la première partie de la phrase n'exige pas leur suppression.

1. Deux mots omis par Bossuet. Peut-être même faut-il lire : *de l'honneur* [*du monde pour donner*]; ce serait alors la répétition du mot *du* qui aurait trompé l'orateur.

2. *Dextre et senestre* (*dextra et sinistra*) se disaient couramment au temps d'Henri IV. *Dextre* a donné *dextérité*, que nous avons conservé, et *senestre*, se rapprochant du latin, est devenu, avec un changement de sens, *sinistre*. *Dextrement*, qui se trouve dix fois dans Corneille, était rejeté en 1694 par l'Académie française.

3. Latinisme, comme dans Virgile :

Oblitus decorisque sui sociumque salutis.

Se souvenir de est resté; *s'oublier de* a disparu, malgré Corneille qui l'a employé plusieurs fois dans son *Imitation*.

4. *Pastor.*, II part., cap. VI.

le jour de son jugement. En ce jour il arrivera ce que dit le prophète Isaïe (ch. XXIV) : *Cessavit gaudium tympanorum, quievit sonitus lætantium, conticuit dulcedo citharæ.* Enfin il est cessé le bruit de ces applaudissements ; ils se sont tus, ils se sont tus et ils sont devenus muets, ceux qui semblaient si joyeux en célébrant vos louanges, et dont les continuelles acclamations faisaient résonner à vos oreilles une musique si agréable. Quel sera ce changement, Chrétiens ; et combien se trouveront étonnés[1] ces hommes accoutumés aux louanges, lorsqu'il n'y aura plus pour eux de flatteurs ! L'Époux paraîtra (*a*) inopinément ; les cinq vierges qui ont de l'huile viendront avec leurs lampes allumées ; — leurs bonnes œuvres brilleront devant Dieu et devant les hommes ; — et Jésus, en qui ils[2] mettaient toute leur gloire, commencera à les louer devant son Père céleste. Que ferez-vous alors, vierges folles, qui n'avez point d'huile et qui en demandez aux autres, à qui il n'est point dû de louanges, et qui en voulez avoir d'empruntées ? En vain vous vous écrierez : Eh ! « donnez-nous de votre huile : » *Date [nobis de oleo vestro]*[3] ; — nous désirons aussi des louanges, nous voudrions bien aussi être célébrés[4] par cette bouche divine qui vous loue avec tant de force. — Et il vous sera répondu : Qui êtes-vous ? « On ne vous connaît pas : » *Nescio vos*[5]. — Mais je suis cet homme si chéri auquel tout le grand monde applaudissait, et qui était si bien reçu dans toutes les compagnies. — On ne sait pas ici qui vous êtes ; et on se moquera de vous en disant : *Ite, ite potius ad vendentes, et emite vobis*[6] : Allez, allez-vous-en à vos flatteurs, à ces âmes (*b*) mercenaires qui vendent des louanges aux fous, et qui vous ont autrefois tant donné d'encens. Qu'ils vous

VAR. : (*a*) Viendra. — (*b*) Langues.

1. C.-à-d. *frappés comme d'un coup de foudre*, comme dit La Fontaine : (*L'Ours et les Compagnons*).

2. Ms. : *elles*. Ce n'est plus des vierges qu'il est question, mais des pécheurs ; la suite le prouve. Mais Bossuet ne perd pas de vue la célèbre comparaison des Vierges folles.

3. *Matth.*, XXV, 8.

4. Édit. : *célébrées*. Ms. : *célébré*. Je conserve le masculin parce que, comme tout à l'heure, il s'agit des hommes accoutumés aux louanges, comparés par Bossuet aux vierges folles de l'Évangile.

5. *Matth.*, XXV, 12.

6. *Ibid.*, 9.

en vendent encore! Quoi! ils ne parlent plus en votre faveur! Au contraire, se voyant justement damnés pour avoir autorisé vos crimes, ils s'élèvent maintenant contre vous. Vous-même qui étiez le premier de tous vos flatteurs, vous détestez votre vie, vous maudissez toutes vos actions; toute la honte de vos perfidies, toute l'injustice de vos rapines, toute l'infamie de vos adultères sera éternellement devant vos yeux. Qu'est donc devenu cet honneur du monde qui palliait si bien tous vos crimes? Il s'en est allé en fumée. Oh! que ton règne était court, ô honneur du monde! Que je me moque de ta vaine pompe et de ton triomphe d'un jour[1]! Que tu sais mal déguiser les vices, puisque tu ne peux empêcher qu'ils ne soient bientôt reconnus à ce tribunal devant lequel je t'accuse! Après avoir poursuivi mon accusation, je demande maintenant sentence. Tu n'auras point de faveur en ce jugement, parce qu'outre que tes crimes sont inexcusables, tu as encore entrepris sur les droits de celui qui y préside, pour en revêtir ses créatures : c'est ma dernière partie[2].

TROISIÈME POINT

Comme tout le bien appartient à Dieu, et que l'homme n'est rien de lui-même, il est assuré, Chrétiens, qu'on ne peut rien aussi attribuer à l'homme, sans entreprendre (*a*) sur les droits de Dieu et sur son domaine souverain. Cette seule proposition, dont la vérité est si connue, suffit pour justifier ce que j'avance, que le plus grand attentat de l'honneur du monde, c'est de vouloir ôter à Dieu ce qui lui est dû pour en revêtir la créature. En effet, si l'honneur du monde se contentait seulement de nous représenter nos avantages, pour nous en glorifier en Notre-Seigneur et lui

VAR. : (*a*) Sans qu'on n'entreprenne.

1. L'orateur chrétien, nourri de la lecture des textes sacrés, applique ici ces paroles du Psalmiste : *Dominus irridebit eos et subsannabit eos.*

2. Il y avait d'abord après ces mots : *devant lequel je t'accuse*, « *c'est ce que j'avais à vous dire touchant la seconde partie. Mais il est temps de passer au troisième* [*chef*] *de l'accusation que j'ai entreprise, et de faire voir l'attentat qu'ose faire l'honneur du monde sur la souveraineté de Dieu même; c'est par où je m'en vais conclure.* » Bossuet a barré, sans doute parce que la transition ne lui semblait pas assez bien ménagée.

en rendre nos actions de grâces, nous ne l'appellerions pas l'honneur du monde, et nous ne craindrions pas de lui donner place parmi les vertus chrétiennes. Mais l'homme qui veut qu'on le flatte, ne peut entrer dans ce sentiment; il croit qu'on le dépouille de ses biens, quand on l'oblige de les attribuer à une autre cause; et les louanges ne lui sont jamais assez agréables, s'il n'a de la complaisance en lui-même et s'il ne dit en son cœur : C'est moi qui l'ai fait.

Quoiqu'il ne soit pas possible d'exprimer assez combien cette entreprise est audacieuse, il nous en faut néanmoins former quelque idée par un raisonnement de saint Fulgence[1]. Ce grand évêque nous dit que l'homme s'élève contre Dieu en deux manières : ou en faisant ce que Dieu condamne, ou en s'attribuant ce que Dieu donne. Vous faites ce que Dieu condamne, quand vous usez mal de ses créatures; vous vous attribuez ce que Dieu donne, quand vous présumez de vous-même (*a*). Sans doute ces deux entreprises sont bien criminelles; mais il est aisé de comprendre que la dernière est sans comparaison la plus insolente; et encore qu'en quelque manière que l'homme abuse des dons de son Dieu, on ne puisse assez blâmer son audace; elle est néanmoins beaucoup plus énorme[2] lorsqu'il s'en attribue le domaine[3], que lorsqu'il en corrompt seulement l'usage. C'est pourquoi saint Fulgence a raison de dire : *Detestabilis est cordis humani superbia, quâ facit homo quod Deus in hominibus damnat; sed illa longe detestabilior, quâ sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat*[4]. « A la vérité, dit ce grand docteur, c'est[5] un orgueil détestable[6] de faire ce que Dieu défend[7], mais c'est (*c*) une audace beaucoup plus étrange[8] de s'attribuer ce que Dieu donne. » Pourquoi? Le premier est une action d'un

VAR. : (*a*) De vos propres forces.

1. Évêque d'Afrique du cinquième siècle (463 533).
2. 1665 : extrême.
3. 1665 : la propriété.
4. *Epist.* VI *ad Throd.*, cap VII.
5. 1663 : encore que ce soit... c'est.
6. 1665 : damnable.
7. 1665 : mépriser ce que Dieu commande.
8. 1665 : bien plus criminelle.

sujet rebelle qui désobéit à son souverain, et le second est un attentat contre sa personne, et une entreprise sur son trône; et si par le premier crime on tâche de se soustraire de son empire, on s'efforce par le second à se rendre en quelque façon son égal, en s'attribuant sa puissance[1].

Peut-être que vous croyez, Chrétiens, qu'une entreprise si folle ne se rencontre que rarement parmi les hommes, et qu'ils ne sont pas encore si extravagants que de vouloir s'égaler à Dieu; mais il faut aujourd'hui vous désabuser. Oui, oui, Messieurs, il le faut dire, ce crime[2], à notre honte, n'est que trop commun. Depuis que nos premiers parents ont si volontiers prêté l'oreille à cette dangereuse flatterie : « Vous serez comme des dieux[3], » il n'est que trop véritable que nous voulons tous être de petits dieux, que nous nous attribuons tout à nous-mêmes, que nous tendons naturellement à l'indépendance. Écoutez en effet, mes frères, en quels termes le Saint-Esprit parle au roi de Tyr, et en sa personne à tous les superbes; voici ce que dit le Seigneur : « Ton cœur s'est élevé et tu as dit : Je suis un Dieu : » *Elevatum est cor tuum et dixisti : Deus ego sum*[4]. Est-il possible, Messieurs, qu'un homme s'oublie jusques à ce point et qu'il dise en lui-même : Je suis un Dieu? Non, cela ne se dit pas si ouvertement; nous voudrions bien le pouvoir dire, mais notre mortalité ne le permet pas. Comment donc disons-nous : Je suis un Dieu? Les paroles suivantes nous le font entendre : « C'est, dit-il, que tu as mis ton cœur comme le cœur d'un Dieu : » *Dedisti cor tuum quasi cor Dei*[5] : Qu'il y a de sens dans cette parole, si nous le pouvions développer[6] !

1. L'état du ms. semble indiquer qu'en 1660 Bossuet avait condamné après coup tout ce développement, depuis *ce grand évêque*. Les corrections faites en 1665 prouvent qu'il serait alors revenu sur sa décision.

2. Édit. : *dire que ce crime*. Bossuet a d'abord écrit : *il est véritable que;* il a voulu donner plus de vivacité à sa phrase, et il a substitué à cette première rédaction celle qu'on lit dans le texte; le mot *que* n'a pas été barré, mais peut-être par inadvertance.

3. *Eritis sicut dii. — Genes.*, III, 5.

4. *Ezech.*, XXVIII, 3.

5. *Ibid.*

6. On lit dans le ms., et M. Gandar n'a pas manqué d'en faire mention, ces quelques lignes écrites en 1665 : 3. *Point. Représenter comme l'homme veut se remplir de soi-même, s'adorer soi-même*, etc. *Quasi cor Dei. Se faire un Dieu à*

Tâchons de le faire, et disons que comme Dieu est le principe universel et le centre commun de toutes choses; comme il est, dit un ancien, le trésor de l'être, et possède tout en lui-même dans l'infinité de sa nature, il doit être plein de lui-même, il ne doit penser qu'à lui-même, il ne doit s'occuper que de lui-même. Il vous sied bien, ô Roi des siècles, d'avoir ainsi le cœur rempli de vous-même, ô source de toutes choses, ô centre! etc.[1]; mais le cœur de la créature doit être composé d'une autre sorte. Elle n'est qu'un ruisseau qui doit remonter à sa source. Elle ne possède rien en elle-même, et elle n'est riche que dans sa cause; elle n'est rien en elle-même, et elle ne se doit chercher que dans son principe. Superbe, tu ne peux entrer dans cette pensée; tu n'es qu'une vile créature, et tu te fais le cœur d'un Dieu : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei;* tu cherches ton honneur en toi, tu ne te remplis que de toi-même.

En effet, jugeons-nous, Messieurs, et ne nous flattons point dans notre orgueil. Cet homme rare et éloquent, qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par ses discours, lorsqu'il ne remonte point à la cause et qu'il croit que son éloquence (*a*) et non la main de Dieu a tourné les cœurs, ne lui dit-il pas tacitement : « Nos lèvres sont de nous-mêmes : » *Labia nostra a nobis sunt*[2]? Et celui qui ayant achevé de grandes affaires, au milieu des applaudissements qui l'environnent, ne rend pas à Dieu l'honneur qu'il lui doit, ne dit-il pas en son cœur : « C'est ma main, c'est ma main, et non le Seigneur qui a fait cette œuvre : « *Manus nostra excelsa, et non Dominus, fecit hæc omnia*[3]? Et celui qui par son adresse et par son intrigue a établi enfin sa fortune, et ne fait pas de réflexion sur la main de Dieu qui l'a conduit, ne dit-il pas

VAR. : (*a*) Son raisonnement.

soi-même, et ensuite être adoré de tout le monde, applaudi, servi; que ses pensées soient la règle de tous les autres, qu'on en fasse à son mot [*ad verbum*, qu'on obéisse au premier mot] *de toutes choses, nulle contradiction*, etc.

1. M. Gandar pense que ces deux exclamations, ajoutées en surcharge, n'étaient que l'indication d'une pensée à développer. Ne serait-ce pas plutôt le commencement d'une citation? Le signe *etc.* omis par les éditeurs semblerait l'indiquer.

2. *Psal.*, XI, 5.

3. *Deuter.*, XXXII, 27.

avec Pharaon : « *Meus est fluvius et ego feci memetipsum*[1] : « Tout cela est à moi, c'est le fruit de mon industrie et je me suis fait moi-même? » Voyez donc que l'honneur du monde nous fait tout attribuer à nous-mêmes et nous érige enfin en de petits dieux.

Eh bien! ô superbe! ô petit dieu! voici, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre. L'homme se fait Dieu par orgueil, Dieu se fait homme par humilité. L'homme s'attribue faussement ce qui est à Dieu, et Dieu, pour lui apprendre à s'humilier, prend véritablement ce qui est à l'homme. Voilà le remède de l'insolence[2], voilà la confusion de l'honneur du monde. Je l'ai accusé devant ce Dieu-Homme, devant ce Dieu humilié; vous avez ouï l'accusation; écoutez maintenant la sentence. Il ne la prononcera point par sa parole; c'est assez de le voir pour juger que l'honneur du monde a perdu sa cause. Il condamne le jugement des hommes; nouvelle manière de les condamner. Jésus-Christ ne les condamne qu'en les laissant juger de lui-même; et ayant rendu sur sa personne un jugement très inique[3], il a déshonoré et infirmé à jamais toutes leurs sentences[4]. Désabusez-vous pour toujours des hommes et de l'estime que vous faites de leur jugement, en voyant ce qu'ils ont jugé de Jésus-Christ[5]. Tout le monde généralement en a mal jugé : c'est-à-dire les grands et les petits, les Juifs et les Romains, le peuple de Dieu et les idolâtres, les savants et les ignorants, les prêtres et le peuple, ses amis et ses ennemis, ses persécuteurs et ses disciples. Tout ce qu'il peut jamais y avoir de fol[6] et d'extravagant, de changeant et de variable, de malicieux et de criminel[7], de dépravé et de corrompu[8] dans les jugements les plus déréglés, Jésus-

1. *Ezech.*, XXIX, 3.
2. Latinisme, comme *Remedia amoris*, dans Ovide.
3. C.-à-d. *parce qu'ils ont rendu.*
4. 1665 : le plus inique jugement qui fut jamais; l'excès de cette iniquité a infirmé pour jamais toutes leurs sentences.
5. Les éditeurs avaient mal placé cette phrase, qu'ils reportaient plus haut; M. Gandar en fait une variante, mais il me semble qu'elle est indispensable ici pour la liaison des idées; c'est d'ailleurs la place que Bossuet lui a donnée.
6. 1665 : d'insensé.
7. 1665 : et d'injuste.
8. 1665 : d'aveugle et de précipité.

Christ l'a voulu subir ; et pour vous désabuser à jamais de toutes les bizarreries de l'opinion, il ne s'en est épargné aucune.

Voulez-vous voir, avant toutes choses, la diversité prodigieuse des sentiments? Écoutez tous les murmures du peuple dans le seul chapitre vii de l'Évangile de saint Jean[1]. — C'est un prophète, ce n'en est pas un. — C'est un homme de Dieu, c'est un séducteur. — C'est le Christ, il est possédé du malin esprit. — Qui est cet homme? D'où est-il venu? Où a-t-il appris tout ce qu'il nous dit? — *Dissensio itaque facta est in turbâ propter eum.* O Jésus! Dieu de paix et de vérité, « il y eut sur votre sujet une grande dissension parmi le peuple. » Voulez-vous voir la bizarrerie qui ne se contente de rien? Jean-Baptiste est venu retiré du monde, menant une vie rigoureuse, et on a dit : « C'est un démoniaque[2]. » Le Fils de l'homme est venu, mangeant et conversant avec les hommes, et on a dit encore : « C'est un démoniaque[3]. » Entreprenez de contenter ces esprits mal faits! Voulez-vous voir, Messieurs, un désir opiniâtre de le contredire? Quand il ne se dit pas le Fils de Dieu, ils le pressent violemment pour le dire : *Si tu es Christus, dic nobis palam*[4]; et après qu'il le leur a dit, ils prennent des pierres pour le lapider (*a*)[5]. Une malice obstinée, qui étant convaincue, ne veut pas se rendre? — Il est vrai, il chasse[6] les malins esprits; mais « c'est au nom de Béelzébut qui en est le prince[7]. » — Une humeur fâcheuse et contrariante[8], qui cherche à reprendre dans les moindres choses? — Quel homme est ceci? « Ses disciples ne lavent pas leurs[9] mains (*b*). » — Qui tourne les plus grandes en un mauvais

Var. : (*a*) L'en accabler. — (*b*) « Ne lavent pas les mains. »

1. *Joan.*, vii, 12 et seq. Éd. Gaud. *dans le seul chapitre de...*
2. *Matth.*, xi, 18.
3. *Joan.*, viii, 48.
4. *Ibid.*, x, 24.
5. *Sustulerunt ergo lapides Judæi ut lapidarent eum.* — *Joan.*, x, 31.
6. 1665 : Il est vrai, nous ne pouvons le nier.
7. *In Beelzebut, principe dæmoniorum, ejicit dæmonia.* — *Luc.*, xi, 15.
8. Il faut sous-entendre ici, comme après *malice obstinée*, les mots *voulez-vous voir.*
9. Ms. : *les* mains. *Leurs* se trouvait quelques lignes plus haut dans une phrase identique que Bossuet a barrée. — *Non enim lavant manus suas quum panem manducant.* — *Matth.*, xv, 2. — 1665 : leurs mains devant le repas.

sens? — « C'est un méchant qui ne garde pas le sabbat[1] ; » il a délivré un démoniaque, il a guéri un paralytique, il a éclairé un aveugle le jour du repos !

Mais ce que je vous prie le plus de considérer dans les jugements des hommes, c'est ce changement soudain et précipité qui les fait passer en si peu de temps aux extrémités opposées. Ils courent au-devant du Sauveur pour le saluer par des cris de réjouissance, ils courent après lui pour le charger d'imprécations. — « Vive le Fils de David[2] ! » — « Qu'il meure, qu'il meure ! qu'on le crucifie[3] ! » — « Béni soit le roi d'Israël[4] » — « Nous n'avons point de roi que César[5] ! » — Donnez des palmes et des rameaux verts ! Qu'on cherche des fleurs de tous côtés pour les semer sur son passage ! — Donnez des épines pour percer sa tête, et un bois infâme pour l'y attacher ! — Tout cela se fait en moins de huit jours ; et pour comble d'indignité, pour une marque éternelle du jugement dépravé des hommes, la comparaison[6] la plus injuste, la préférence la plus aveugle : — « Lequel des deux voulez-vous, Jésus ou Barabbas[7], » le Sauveur ou un voleur, l'auteur de la vie ou un meurtrier? Et la préférence la plus injuste : — *Non hunc, sed Barabbam*[8]. « Qu'on l'ôte ! qu'on le crucifie ! » nous voulons qu'on délivre le meurtrier, et qu'on mette à mort l'auteur de la vie !

Après cela, mes Frères, entendrons-nous encore des chrétiens nous battre incessamment les oreilles[9] par cette belle raison : Que dira le monde? Que deviendra ma réputation (*a*)? On me méprisera, si je ne me venge ; je veux sou-

Var. : (*a*) Mon honneur.

1. *Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit. — Joan.*, IX, 16.
2. *Hosannah filio David. — Matth.*, XXI, 9.
3. *Tolle, tolle, crucifige eum. — Joan.*, XIX, 15.
4. *Benedictus qui venit in nomine Domini, rex Israel. — Ibid.*, XII, 13.
5. *Non habemus regem, nisi Cæsarem. — Ibid.*, XIX, 15.
6. Ms. : *de* la comparaison.
7. *Quem vultis dimittam vobis, Barabbam, an Jesum qui dicitur Christus. — Matth.*, XXVII, 17 ; *Joan.*, XVIII, 40.
8. Éd. Gandar : *nous ne voulons point celui-ci, mais donnez-nous Barabbas.* M. Gandar ajoute en note que cette phrase a été omise dans l'éd. Vivès ; mais elle n'est pas dans le ms. C'est une de ces traductions que Déforis ajoutait volontiers au texte de l'Écriture.
9. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois et crier comme quatre? (Molière.)

tenir mon honneur, il m'est plus cher que mes biens, il m'est plus cher même que ma vie.

Tous ces beaux raisonnements par lesquels vous croyez pallier vos crimes ne sont que de vaines subtilités, et rien ne nous est plus aisé que de les détruire; mais je ne daignerais seulement les écouter. Venez, venez les dire au Fils de Dieu crucifié; venez vanter votre honneur du monde à la face de ce dieu rassasié, soûlé d'opprobres[1]; osez lui soutenir qu'il a tort d'avoir pris si peu de soin de plaire aux hommes, ou qu'il a été bien malheureux de n'avoir pu mériter leur approbation! C'est ce que nous avons à dire aux idolâtres de l'honneur du monde; et si l'image de Jésus-Christ attaché à un bois infâme ne persuade pas leur orgueil, taisons-nous, taisons-nous, et n'espérons jamais de pouvoir persuader par nos discours ceux qui auront méprisé un si grand exemple. Que si nous croyons en Jésus-Christ, « sortons, sortons avec lui, portant sur nous-mêmes son opprobre : *Exeamus igitur cum illo extra castra, improperium ejus portantes*[2]. Si le monde nous le refuse, donnons-nous-le[3] à nous-mêmes; reprochons-nous à nous-mêmes nos dérèglements et la honte de notre vie, et participons comme nous pouvons à la honte de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire. *Amen.*

1. Bossuet, évêque de Meaux, écrivait à une religieuse en lui conseillant la communion fréquente : engloutissez, *soûlez vous.*
2. *Hebr.*, XIII, 13.
3. Ms. : nous *les* refuse, donnons-nous *les*, c.-à-d. évidemment *ses opprobres.* Bossuet a oublié qu'il avait écrit le mot au singulier.

VII

SERMON SUR LA PRÉDICATION[1]

(SECOND DIMANCHE DE CARÊME)

PRÊCHÉ A PARIS, DANS LA CHAPELLE DES CARMÉLITES DU FAUBOURG SAINT-JACQUES, LE 13 MARS 1661[2].

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum audite.
Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu; écoutez-le. *Matth.*, XVII, [5][3].

J'ai remarqué, Chrétiens[4], qu'en même temps que fut entendue cette voix du Père céleste qui nous commande d'écouter son Fils, Moïse et Élie disparurent, et que Jésus se trouva tout seul[5]. *Et dum fieret vox, inventus est Jesus solus*[6]. D'où vient que Moïse et Élie se retirent à cette parole? Chrétiens[7], voici le secret développé par l'Apôtre. Autrefois, dit-il, Dieu ayant parlé en différentes manières par la bouche de ses prophètes (écoutez et comprenez ce

1. C'est le titre que Bossuet a donné lui-même à ce sermon, désigné d'ordinaire sous le titre de *Sermon sur la parole de Dieu*.

2. Ms. t. XII, 117. — Déforis, V, 159. — Lachat, IX, 112. — Gandar, 249. Ce sermon a été prononcé quatre jours seulement après la mort de Mazarin, et Bossuet, qui se permettait parfois les allusions aux faits contemporains, ne dit pas un mot de cette mort; la chose est digne de remarque. — On a dit que les Jansénistes, Pascal entre autres, se pressaient, en 1661, au pied de la chaire de Bossuet; ils étaient alors persécutés et réduits à se cacher; Pascal était déjà malade. — Le sermon qu'on va lire est une reproduction aussi scrupuleuse que possible du texte de 1661; Bossuet a remanié ce texte en 1666; on pourra voir dans l'édition Gandar les additions et corrections que l'orateur a faites au texte primitif. M. Gandar nous avertit (p. 251), qu'il a maintenu dans le texte de 1661 beaucoup de corrections de 1666; mais qu'il a dû en rejeter beaucoup d'autres à la fin du Sermon, au *Complément des variantes*. Ce procédé prête à la critique, attendu que l'on n'a ainsi ni l'un ni l'autre des deux sermons de Bossuet. M. Gandar souhaitait que l'on pût « restituer dans son intégrité le texte de 1661. » J'ai cru que c'était le meilleur parti à prendre, mais il en résulte des différences considérables entre ce texte et celui qu'ont donné les éditeurs. Le nombre en est même si grand qu'il n'a pas été possible de les signaler toutes.

3. Éd. Gandar : 51.

4. Cet Avant-propos est donné par M. Gandar au complément des variantes avec une note indiquant qu'il est peut-être une copie de l'Avant-propos de 1661; la chose ne m'a pas paru douteuse.

5. Éd. Gandar : *se trouva seul*.

6. *Luc*, IX, 36. Éd. Gandar : *inventus est solus*.

7. Éd. Gandar : *Messieurs*.

discours : Vous avez parlé, ô prophètes[1], mais vous avez parlé autrefois); maintenant, en ces derniers temps, il nous a parlé par son propre Fils. C'est pourquoi dans le même temps que Jésus-Christ paraît comme maître, Moïse et Élie se retirent. La loi, tout impérieuse qu'elle est, tient à gloire de lui céder; les prophètes, tout clairvoyants qu'ils sont, se vont néanmoins cacher dans la nue, *Intrantibus illis in nubem, nubes obumbravit eos*[2]; comme si par cette action ils disaient tacitement au Sauveur : Nous avons parlé autrefois au nom et par l'ordre de votre Père; maintenant que vous ouvrez votre bouche[3] pour expliquer vous-même les secrets du ciel, notre commission est expirée, notre autorité se confond dans l'autorité supérieure, et n'étant que les serviteurs, nous cédons humblement la parole au Fils.

[Chrétiens, c'est cette parole du Fils qui résonne de tous côtés dans les chaires évangéliques; ce n'est plus sur la chaire de Moïse que nous sommes assis, mais sur la chaire de Jésus-Christ, d'où nous faisons retentir sa voix et son Évangile. [Venez] apprendre dans quel esprit on doit écouter notre parole, ou plutôt la parole du Fils de Dieu même, par les prières de celle qui le conçut, dit saint Augustin, premièrement par l'ouïe, et qui, par l'obéissance qu'elle rendit à la parole éternelle, se rendit digne de la concevoir dans ses bénites entrailles. *Ave* [*Maria*][4].

Le temple de Dieu, mes Sœurs, a deux places augustes et vénérables, je veux dire l'autel et la chaire. Là se présentent les requêtes, ici se publient les ordonnances; là les ministres des choses sacrées parlent à Dieu de la part du peuple; ici, ils parlent au peuple de la part de Dieu; là Jésus-Christ se fait adorer dans la vérité de son corps; il se fait reconnaître

1. Éd. Gandar : *ô prophète* (au sing.).
2. Éd. Gandar : *intrantibus in nubem, obumbravit eos* (un mot omis); Bossuet cite ici, mais librement, un verset de saint Luc (IX, 34) : *Facta est nubes, et obumbravit eos, et timuerunt, intrantibus illis in nubem.*
3. *Votre bouche*, et non *la bouche*; Bossuet se rappelle le texte sacré : *aperiens os suum;* il dira plus tard (*Or. fun. de Condé*) : *Au moment que j'ouvre la bouche.*
4. Ce dernier alinéa est emprunté à un Avant-propos refait par Bossuet, en 1666, mais il est indispensable pour l'intelligence du discours, et il se relie tout naturellement à ce qui précède.

ici dans la vérité de sa doctrine (*a*). Il y a une très étroite alliance entre ces deux places sacrées, et les œuvres qui s'y accomplissent ont un rapport admirable. Le mystère de l'autel ouvre le cœur pour la chaire, le ministère de la chaire apprend à s'approcher de l'autel[1]. De l'un et de l'autre de ces deux endroits est distribuée aux fidèles une nourriture céleste ; Jésus-Christ prêche dans l'un et dans l'autre ; là rappelant en notre pensée la mémoire de sa passion et nous apprenant par même moyen[2] à nous sacrifier avec lui, il nous prêche d'une manière muette ; ici il nous donne des instructions animées par la vive voix ; et si vous voulez encore un plus grand rapport, là, par l'efficace du Saint-Esprit et par des paroles mystiques auxquelles on ne doit point penser sans tremblement, se transforment les dons proposés au corps de Notre Seigneur Jésus-Christ[3] ; ici, par le même esprit et encore par la puissance de la parole divine, doivent être secrètement transformés les fidèles de Jésus-Christ pour être faits son corps et ses membres.

C'est à cause de ce rapport admirable entre l'autel et la chaire que quelques docteurs anciens n'ont pas craint de prêcher aux fidèles qu'ils doivent approcher de l'un et de l'autre avec une vénération semblable ; et sur ce sujet, Chrétiens, vous serez bien aises d'entendre des paroles remarquables de saint Augustin, qui sont renommées parmi les savants, et que je rapporterai en leur entier dès le commencement de ce discours, auquel elles doivent servir de fondement. Voici comme parle ce grand évêque (*Homélie* XXVI, parmi ses *Cinquante*) : « Je vous demande, mes Frères, laquelle de ces deux choses vous semble de plus grande dignité, la parole de Dieu ou le corps de Jésus-Christ ? Si

VAR. : (*a*) Parole.

1. Cette phrase est barrée dans le ms., mais il y a en marge un B qui veut dire évidemment : *bon à conserver*. M. Gandar ne la donne pas.

2. M. Gandar a cru devoir compléter la phrase, et mettre l'article entre crochets ; mais La Fontaine a dit, dans *la Grenouille et le Rat* :

Il fond dessus, l'enlève, *et par même moyen*,
La grenouille et le lien.

3. Construction très hardie : les dons proposés (*proposita*, placés sur l'autel, souvenir évident des *pains de proposition*, dans la *Bible*), se transforment au corps... (*mutantur in corpus*), latinisme.

vous voulez dire la vérité, vous répondrez sans doute que la parole de Jésus-Christ ne vous semble pas moins estimable que son corps. Ainsi donc, autant que nous apportons de précaution pour ne pas laisser tomber à terre le corps de Jésus-Christ qu'on nous présente, nous en devons autant apporter pour ne pas laisser tomber de notre cœur la parole de Jésus-Christ qu'on nous annonce; parce que celui-là n'est pas moins coupable qui écoute négligemment la sainte parole, que celui qui laisse tomber par sa faute le corps même du Fils de Dieu[1]. »

Voilà les propres termes de saint Augustin, qui me donnent lieu, Chrétiens, d'approfondir aujourd'hui ce secret rapport entre le mystère de l'Eucharistie et le ministère de la parole, parce que je ne trouve rien de plus efficace pour attirer le respect à la sainte prédication, ni rien aussi de plus convenable pour expliquer les dispositions avec lesquelles il la faut entendre.

Ce rapport dont nous parlons consiste en trois choses que je vous prie d'écouter attentivement. Je dis premièrement, Chrétiens, qu'avec la même religion que vous désirez que l'on vous donne à l'autel la vérité du corps de Notre-Seigneur, vous devez désirer aussi que l'on vous prêche en la chaire la vérité de sa parole. C'est la première disposition, mais il faut encore passer plus avant. Car comme il ne suffit pas que vous receviez au dehors la vérité de ce pain céleste, et que vous vous sentez obligés d'ouvrir la bouche du cœur plutôt même que celle du corps; ainsi, pour bien entendre la sainte parole, vous devez être attentifs au dedans et prêter l'oreille du cœur. Ce n'est pas assez, Chrétiens, et voici la perfection du rapport et la consommation du mystère. Comme en recevant dans le cœur cette nourriture sacrée, vous devez tellement vous en sustenter qu'il paraisse à votre

1. *Quid vobis plus esse videtur, verbum Dei, an corpus Christi? Si verum vultis respondere, hoc utique dicere debetis, quod non sit minus verbum Dei quam corpus Christi. Et ideo quantâ sollicitudine observamus, quando nobis corpus Christi ministratur, ut nihil ex ipso de nostris manibus in terram cadat, tantâ sollicitudine observemus ne verbum Dei, quod nobis erogatur, dum aliud aut cogitamus aut loquimur, de corde nostro depereat : quia non minus reus erit qui verbum Dei negligenter audierit quam ille qui corpus Christi in terram cadere negligentiâ suâ permiserit.* — S. August., Serm. ccc, n. 2. (Append.).

bonne disposition que vous avez été nourris à la table du Fils de Dieu, ainsi vous devez profiter de sorte[1] de sa parole divine, qu'il paraisse par votre vie que vous avez été instruits dans son école. Si vous vous mettez aujourd'hui dans ces saintes dispositions, vous écouterez Jésus-Christ de la manière qu'il veut qu'on l'écoute : *Ipsum audite*. Vous écouterez au dehors la vérité de sa parole ; vous écouterez au dedans sa prédication intérieure ; enfin vous l'écouterez par une fidèle pratique, en vous montrant ses disciples par l'obéissance : *Ipsum audite*[2].

Madame[3], cette matière est digne de l'audience que nous donne aujourd'hui Votre Majesté. C'est principalement aux rois de la terre qu'il faut apprendre à écouter Jésus-Christ dans les saintes prédications, afin qu'ils entendent du moins en public cette vérité qu'on leur déguise en particulier par tant de sortes d'artifices, et que la parole de Dieu, qui est un ami qui ne flatte pas, les désabuse des flatteries de leurs courtisans. Votre Majesté, Madame, y donne peu d'attention ; et comme elle est déjà prévenue d'un grand amour pour la vérité, elle croira facilement ce que je vais tâcher de prouver, qu'il ne faut chercher dans les chaires que la vérité éternelle.

PREMIER POINT

Les chrétiens délicats qui, ne connaissant pas la croix du Sauveur, qui est le grand mystère de son royaume, cherchent partout ce qui les flatte et qui les délecte[4], même dans le temple de Dieu, s'imaginent être innocents de désirer dans les chaires les discours qui plaisent et non ceux qui touchent et qui édifient, et énervent par ce moyen

1. Mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler *de sorte*
Qu'il n'est bouton qui tienne, etc. (La Font.)

2. Cette fin de phrase est de 1666, mais elle est indispensable pour l'intelligence du texte.

3. C'est probablement à Anne d'Autriche qu'est adressé ce compliment vraiment digne de la chaire chrétienne.

4. Éd. Gandar : *et* [*ce*] *qui les délecte*. Les ellipses de ce genre sont fréquentes au dix-septième siècle :

Attend *que* deviendra le destin de la reine. (Racine, *Bérénice*.)

toute l'efficace[1] de l'Évangile. Pour les désabuser aujourd'hui de cette erreur si dangereuse, voici la proposition que j'avance, que comme il n'y a aucun homme assez insensé pour ne chercher pas à l'autel la vérité du mystère, aussi aucun ne doit être assez téméraire pour ne chercher [pas] dans la chaire la pureté de la parole. C'est ce que j'ai à faire voir dans ce premier point. J'espère que la preuve en est concluante.

Pour établir ce rapport, je pose ce fondement nécessaire, que, selon le conseil de Dieu dans la dispensation [du] mystère du Verbe incarné, il devait se montrer aux hommes en deux manières différentes : premièrement il devait paraître en la vérité de sa chair; secondement il devait paraître dans la vérité de sa parole. Et voici la raison solide de ces différentes apparitions. C'est qu'étant le Sauveur du monde, il devait nécessairement se manifester par tout le monde; par conséquent il ne suffit pas qu'il se montre dans la Judée et dans un coin de la terre; il faut qu'il paraisse par tous les endroits où la volonté de son Père lui a prédestiné des élus : si bien que ce même Jésus, qui s'est montré seulement dans la Palestine par la vérité de sa chair, a été ensuite porté par tout l'univers par la vérité de sa parole[2]; et c'est en cet état, Chrétiens, qu'il se découvre maintenant à nous, en attendant le jour bienheureux où nous le verrons dans sa gloire.

Ce mystère que je vous prêche paraît assez clairement dans notre évangile [de la] Transfiguration. Car c'est une chose digne de remarque, que dans le même moment que saint Pierre, admirant Jésus environné de lumière, se veut faire un domicile[3] sur le Thabor pour jouir éternellement de sa vue, dans le même moment, Chrétiens, *adhuc eo lo-*

1. *Efficace* pour *efficacité* :

Il est toujours tout juste et tout bon, mais sa grâce
Ne descend pas toujours avec même *efficace*.
(Corneille, *Polyeucte*.)

Bossuet prêchant devant Louis XIV pour la première fois, dira : *O Dieu, donnez efficace à votre parole.*

2. Comparer ce passage avec un passage identique du *Panégyrique de saint Paul*. V. ci-dessus, p. 125.

3. Lat. *domicilium*, nous dirions *une demeure*.

quente, la gloire de Jésus-Christ disparaît, un nuage couvre les disciples, d'où[1] sortit cette voix du Père : « Celui-ci [est mon Fils bien-aimé], écoutez-le. » Comme s'il eût dit à saint Pierre, ou plutôt en sa personne aux fidèles qui devaient suivre : Cette vie mortelle et caduque[2], n'est pas le temps de voir Jésus-Christ; un nuage le dérobera à vos yeux lorsqu'il viendra reprendre[3] sa place en la gloire du sein paternel. Mais ne croyez pas toutefois que vous en perdiez tout à fait la vue. Car en cessant de le voir dans la vérité de son corps, vous le pourrez toujours contempler dans la vérité de sa doctrine. Écoutez-le seulement, et regardez ce divin Maître dans sa parole dans laquelle il s'est renfermé lui-même. *Ipsum audite.*

C'est ce qui fait dire à Tertullien, dans le livre *de la Résurrection*, que la parole de vie est comme la chair du Fils de Dieu : *Itaque sermonem constituens vivificatorem..., eumdem etiam carnem suam dixit*[4]*;* et au savant Origène[5], (*Homélie*, XXXV, *sur saint Mathieu*), que la parole qui nourrit les âmes est une espèce de corps dont le Fils de Dieu s'est revêtu : *Panis quem Deus corpus suum esse fatetur, verbum est nutritorium animarum.* Que veulent-ils dire, Messieurs, et quelle ressemblance ont-ils pu trouver entre le corps de notre Sauveur et la parole de son Évangile? Voici le fond de cette pensée : c'est que le Fils de Dieu, retirant de nous cette apparence visible, et désirant néanmoins demeurer encore avec ses fidèles, il a pris comme une espèce de second corps, je veux dire la parole de son Évangile, qui est en effet comme un corps dont la vérité est revêtue; et en ce nouveau corps, âmes saintes, il vit et il converse encore avec nous, il agit et il travaille encore pour notre salut; il prêche et il nous donne tous les jours des enseignements de vie éternelle.

C'est pour cela que les saints docteurs ont tant de fois

1 *Un nuage d'où;* nous ne pourrions pas séparer ainsi le relatif de l'antécédent.
2. Traduction littérale du latin de Cicéron : *mortale et caducum.*
3. Éd. Gandar : *prendre.*
4. *De Resurrect. carn.*, n. 37, p. 406.
5. Dans le *Panégyrique de saint Paul*, Bossuet l'appelle le *grand* Origène.

comparé la parole de l'Évangile avec le sacrement de l'Eucharistie; c'est pour cela que saint Augustin a prêché sans crainte que la parole de Jésus-Christ n'est pas moins vénérable que son corps même. Vous l'avez ouï, Chrétiens, nous reverrons peut-être ces mots en un autre lieu. Maintenant, pour ne rien confondre, faisons cette réflexion sur toute la doctrine précédente. Si vous l'avez assez entendue, vous devez maintenant être convaincus que les prédicateurs de l'Évangile ne montent pas dans les chaires pour y faire de vains discours qu'il faille entendre pour se divertir. A Dieu ne plaise que nous le croyions! Ils y montent dans le même esprit qu'ils vont à l'autel; ils y montent pour y célébrer un mystère, et un mystère semblable à celui de l'Eucharistie. Car le corps de Jésus-Christ n'est pas plus réellement dans le sacrement adorable, que la vérité de Jésus-Christ est dans la prédication évangélique. Dans le mystère de l'Eucharistie, les espèces que vous voyez sont des signes; mais ce qui est enfermé dedans, c'est le corps même de Jésus-Christ. Et dans les discours sacrés, les paroles que vous entendez sont des signes; mais la pensée qui les produit et celle qu'elle vous porte, c'est la vérité même du Fils de Dieu.

Que chacun parle ici à sa conscience et s'interroge soi-même en quel esprit il écoute. Que chacun pèse devant Dieu si c'est un crime médiocre de ne faire plus, comme nous faisons, qu'un divertissement et un jeu du plus grave, du plus important, du plus nécessaire emploi de l'Église. Car c'est ainsi [que] les saints conciles nomment le ministère de la parole. Mais pensez maintenant, mes Frères, quelle est l'audace de ceux qui attendent ou exigent même des prédicateurs autre chose que l'Évangile; qui veulent qu'on leur adoucisse les vérités chrétiennes, ou que, pour les rendre agréables, on y mêle des inventions de l'esprit humain! Ils pourraient avec la même licence[1] souhaiter de voir violer la sainteté de l'autel en falsifiant les mystères.

1. Ce mot *licence*, permission de tout faire et abus que l'on fait de cette permission, est très énergique dans Bossuet: *il met un frein à la licence*, dira-t-il ailleurs.

Cette pensée vous fait horreur. Mais sachez qu'il y a pareille obligation de traiter en vérité la sainte parole et les mystères sacrés. D'où il faut tirer cette conséquence qui doit faire trembler tout ensemble et les prédicateurs et les auditeurs, que, tel que serait le crime de ceux qui feraient ou exigeraient la célébration des divins mystères autrement que Jésus-Christ ne les a laissés, tel est l'attentat[1] des prédicateurs et tel celui des auditeurs, quand ceux-ci désirent et que ceux-là donnent la parole de l'Évangile autrement que ne l'a déposée entre les mains de son Église le céleste prédicateur que le Père nous ordonne aujourd'hui d'entendre : *Ipsum audite*.

Car c'est suivant ces principes, mes Sœurs, que l'apôtre saint Paul enseigne aux prédicateurs qu'ils doivent s'étudier, non à se faire renommer[2] par leur éloquence, « mais à se rendre recommandables à la conscience des hommes par la manifestation de la vérité[3], » où il leur enseigne deux choses : en quel lieu et par quel moyen ils doivent se rendre recommandables. Où? Dans les consciences. Comment? Par la manifestation de la vérité; et l'un est une suite de l'autre. Car les oreilles sont flattées par la cadence[4] et l'arrangement des paroles, l'imagination réjouie par la délicatesse des pensées, l'esprit persuadé quelquefois par la vraisemblance du raisonnement : la conscience veut la vérité; et comme c'est à la conscience que parlent les prédicateurs, ils doivent rechercher, mes sœurs, non des brillants qui égaient, ni une harmonie qui délecte, ni des mouvements qui chatouillent, mais des éclairs qui percent, un tonnerre qui

1. Encore un mot qui était très énergique au dix-septième siècle :

Juds, chassez la calomnie,
Ses criminels *attentats*... (RACINE, *Esther*.)

Bossuet l'emploie aussi dans ses *Maximes de la comédie* (p. 2 de notre édition).

2. *A acquérir de la réputation*. M. Littré ne cite que cet exemple à l'appui de sa définition; le *Lexique* de Racine, par M. Marty-Laveaux, en donne un autre, d'après les livres annotés du poète : « Folie des princes qui aiment mieux *se faire renommer* par leur puissance que par leur vertu. »

3. *In manifestatione veritatis commendantes nosmetipsos ad omnem conscientiam hominum coram Deo*. — II *Cor.*, IV, 2.

4. Déforis et les autres éditeurs de Bossuet, sans en excepter M. Lachat, ont lu *par l'académie* : c'est M. Gandar qui a rétabli le véritable texte. M. Littré, trompé par les éditeurs, s'est efforcé, dans son *Dictionnaire*, d'expliquer le sens *métaphorique* de ce mot *académie*.

émeuve, un foudre qui brise les cœurs. Et où trouveront-ils toutes ces grandes choses, s'ils ne font luire la vérité et parler Jésus-Christ lui-même? Dieu a les orages en sa main; il n'appartient qu'à lui de faire éclater dans les nues le son du tonnerre, il lui appartient beaucoup plus d'éclairer et de tonner dans les consciences, et de fendre les cœurs endurcis par des coups de foudre; et s'il y avait un prédicateur assez téméraire pour attendre ces grands effets de son éloquence[1], il me semble que Dieu lui dit comme à Job : *Si habes brachium sicut Deus, et si voce simili tonas*[2] : « Si tu crois avoir un bras comme Dieu et tonner d'une voix semblable, » achève et fais le dieu tout à fait : « élève-toi dans les nues, parais en ta gloire, renverse les superbes en ta fureur, » et dispose à ton gré des choses humaines : *Circumda tibi decorem, et in sublime erigere, et esto gloriosus... Disperge superbos in furore tuo*[3]. Quoi! avec cette faible voix imiter le tonnerre du Dieu vivant! N'affectons pas d'imiter la force toute-puissante de la voix de Dieu par notre faible éloquence.

Que si vous voulez savoir maintenant quelle part peut donc avoir l'éloquence dans les discours chrétiens, saint Augustin vous dira qu'il ne lui est pas permis d'y paraître qu'à la suite de la sagesse : *Sapientiam*[4], etc. Il y a ici un ordre à garder : la sagesse marche devant comme la maîtresse; l'éloquence s'avance après comme la suivante[5]. Mais ne remarquez-vous pas, Chrétiens, la circonspection de saint Augustin, qui dit qu'elle doit suivre sans être appelée? Il veut dire que l'éloquence, pour être digne d'avoir quelque place dans les discours chrétiens, ne doit pas être recherchée

1. Bossuet avait écrit d'abord, faisant allusion au Salmonée de la fable, « Et le prédicateur qui attend ces grands effets de son éloquence ressemble à ce prince audacieux qui attenta d'imiter le bruit du tonnerre et lancer le foudre inimitable avec de trop faibles mains. » En 1661, il ne se permettait plus les citations ou même les allusions profanes.
2. *Job.*, XL, 4.
3. *Ibid.*, 5, 6.
4. Bossuet a écrit *Sapientiam, etc.* Les Bénédictins ont complété la citation : *Sapientiam de domo sua, id est pectore sapientis, procedere intelligas, et tanquam inseparabilem famulam, etiam non vocatam, sequi eloquentiam.* S. August. *De doct. christ.*, IV, 10.
5. C'est la pensée du moyen âge : *Ancilla theologiæ philosophia.*

avec trop d'étude. Il faut qu'elle semble venir comme d'elle-même, attirée par la grandeur des choses et pour servir d'interprète à la sagesse qui parle. Mais quelle est cette sagesse, Messieurs, qui doit parler dans les chaires, sinon Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est la sagesse du Père, qu'il nous ordonne aujourd'hui d'entendre? Ainsi le prédicateur évangélique, c'est celui qui fait parler Jésus-Christ. Mais il ne lui fait pas tenir un langage d'homme, il craint de donner un corps étranger à la vérité éternelle. C'est pourquoi il puise tout dans les Écritures, il en emprunte même les termes sacrés, non seulement pour fortifier, mais pour embellir son discours [1]. Dans le désir qu'il a de gagner les âmes, il ne cherche que les choses et les sentiments. Ce n'est pas qu'il néglige, dit saint Augustin [2], les ornements de l'élocution, quand il les rencontre en passant et qu'il les voit fleurir devant lui par la force des bonnes pensées qui les poussent, mais aussi n'affecte-t-il pas de s'en trop parer; et tout appareil lui est bon, pourvu qu'il soit un miroir où Jésus-Christ paraisse en sa vérité, un canal d'où sortent en leur pureté les eaux vives de son Évangile; ou s'il faut quelque chose de plus animé, un interprète fidèle qui n'altère, ni ne détourne, ni ne mêle, ni ne diminue sa sainte parole.

Vous voyez par là, Chrétiens, ce que vous devez attendre des prédicateurs. J'entends qu'on se plaint souvent qu'il s'en trouve peu de la sorte : mais, mes Frères, s'il s'en trouve peu, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, car c'est à vous de les faire tels. Voici un grand mystère que je vous annonce. Oui, mes Frères, c'est aux auditeurs de faire les prédicateurs. Ce ne sont pas les prédicateurs qui se font eux-mêmes. Ne vous persuadez pas qu'on attire du ciel

1. On lit ici, dans le ms., une phrase que Bossuet a biffée : « Il ne veut plaire que pour attirer, ni attirer que pour convertir; la parole de l'Évangile sort de sa bouche vive, pénétrante, animée, pleine d'esprit et de feu. » C'est ce que Fénelon dira plus tard : « L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. » (*Lettre à l'Académie*, éd. Grenier, p. 24.)

2. Voici les propres paroles de saint Augustin (*Doct. chr.*, IV, 57) : *Illa eloquentia... nec inornata relinquitur, nec indecenter ornatur, nec solum hoc appetit ut delectet.*

quand on veut cette divine parole. Ce n'est ni la force du génie, ni le travail assidu, ni la véhémente contention qui la font descendre. On ne peut pas la forcer, dit un excellent prédicateur; il faut qu'elle se donne elle-même : *Non exigitur, sed donatur*[1]. Dieu n'a pas résolu de parler toujours quand il plaira à l'homme de lui commander. « Il souffle où il veut[2], » quand il veut; et la parole de vie qui commande à nos volontés ne reçoit pas la loi de leurs mouvements : *Dominatur divinus sermo, non servit; et ideo non, cum jubetur, loquitur, sed jubet*[3]. Voulez-vous savoir, Chrétiens, quand Dieu se plaît de parler? — Quand les hommes sont disposés à l'entendre. Cherchez en vérité la saine doctrine, Dieu vous suscitera des prédicateurs. Que le champ soit bien préparé : ni le bon grain, ni le laboureur, ni la rosée du ciel ne manqueront pas. Que si vous êtes de ceux qui détournent leur oreille de la vérité, et qui demandent des fables et d'agréables rêveries : *Ad fabulas autem* [*convertentur*[4]], Dieu commandera à ses nuées[5]; il retirera la saine doctrine de la bouche des prédicateurs; il enverra en sa fureur des prophètes insensés et téméraires « qui disent : La paix, où il n'y a point de paix[6]; qui disent : Le Seigneur, le Seigneur, et le Seigneur ne leur a point donné de commission[7]. » Voilà le mystère que je promettais. Ce sont les auditeurs fidèles qui font les prédicateurs évangéliques, parce que les prédicateurs étant faits pour les auditeurs, les uns reçoivent d'en haut ce que méritent les autres : *Hoc doctor accipit, quod meretur auditor*[8]. Aimez donc la vérité, Chrétiens, et elle vous sera annoncée; ayez appétit de ce pain céleste, et il vous sera présenté; souhaitez d'entendre parler Jésus-Christ, et il fera résonner sa voix jusqu'aux oreilles [de] votre cœur. C'est là que vous devez vous rendre

1. S. Petr. Chrysol., *Serm.* LXXXVI. Saint Pierre Chrysologue était un évêque de Ravenne (cinquième siècle), dont on possède cent soixante-seize sermons.
2. *Spiritus ubi vult spirat.* — *Joan.*, III, 8.
3. S. Petr. Chrysol., *Serm.* LXXXVI.
4. II *Timoth.*, IV, 4.
5. *Nubibus mandabo ne pluant super eam* [*vineam*] *imbrem.* — *Isa.*, V, 6.
6. *Dicentes : Pax, pax, quum non esset pax.* — *Jerem.*, VIII, 11.
7. *Dicentes : « Ait Dominus » quum Dominus non miserit eos.* — *Ezech.*, XIII, 6.
8. S. Petr. Chrysol., *Serm.* LXXXVI.

attentifs, et c'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans ma seconde partie.

SECOND POINT

Le second rapport, Chrétiens, que nous avons remarqué entre la parole de Dieu et l'Eucharistie, c'est que l'une et l'autre doit aller au cœur, quoique par des voies différentes : l'une par la bouche, l'autre par l'oreille. C'est pourquoi, comme celui-là boit et mange son jugement qui, approchant du mystère, prépare seulement la bouche du corps et ferme à Jésus-Christ la bouche du cœur[1], ainsi celui-là reçoit sa condamnation qui, écoutant parler Jésus-Christ, lui prête l'oreille au dehors et bouche l'ouïe au dedans à cet enchanteur céleste : *Incantatis sapienter*[2], et n'entend pas Jésus-Christ qui parle.

Que si vous me demandez ici, Chrétiens, ce que c'est que prêter l'oreille au dedans, je vous répondrai en un mot que c'est écouter attentivement. Mais l'attention dont je parle n'est pas peut-être celle que vous entendez. Et il nous faut expliquer deux choses : combien est nécessaire l'attention, et en quelle partie de l'âme elle doit être.

Pour bien entendre, mes Sœurs, quelle doit être notre attention à la divine parole, il faut s'imprimer bien avant cette vérité chrétienne, qu'outre le son qui frappe l'oreille, il y a une voix secrète qui parle intérieurement, et que ce discours spirituel et intérieur, c'est la véritable prédication, sans laquelle tout ce que disent les hommes ne sera qu'un bruit inutile : *Intus omnes auditores sumus*[3]. Le Fils de Dieu ne nous permet pas de prendre ce titre de maîtres : « Que personne, dit-il, ne s'appelle maître. Car il n'y a qu'un seul maître et un seul docteur : » *Unus est enim magister vester*[4]. Si nous entendons cette parole, nous trouverons, dit saint Augustin[5], que nul ne nous peut enseigner

1. Traduction de ce passage de saint Paul (II *Cor.*, XI, 29). *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini.*
2. *Psal.* LVII, 6.
3. S. August., *Serm.* CLXXIX, n. 7.
4. *Matth.*, XXIII, 8.
5. *De Peccat. merit. et remiss.*, lib. I, n. 37.

que Dieu; ni les hommes, ni les anges n'en sont point capables : ils peuvent bien nous parler de la vérité, ils peuvent pour ainsi dire la montrer au doigt; Dieu seul la peut enseigner, parce que lui seul nous éclaire pour discerner les objets : ce que saint Augustin éclaircit par la comparaison de la vue. [C'est] en vain que l'on nous désigne avec le doigt les peintures de cette église, en vain que l'on nous marque la délicatesse des traits et la beauté des couleurs, où notre œil ne distingue rien, si le soleil ne répand sa clarté dessus. Ainsi parmi tant d'objets qui remplissent notre entendement, quelque soin que prennent les hommes de démêler le vrai d'avec le faux, si celui dont il est écrit « qu'il éclaire tout homme venant au monde[1], » n'envoie une lumière invisible sur les objets et l'intelligence, jamais nous ne ferons le discernement. C'est donc en sa lumière que nous découvrons la différence des choses : c'est lui qui nous donne un certain sens qui s'appelle le « sens de Jésus-Christ[2], » par lequel nous goûtons ce qui est de Dieu; c'est lui qui ouvre le cœur et qui nous dit au dedans : C'est la vérité qu'on vous prêche; et c'est là, comme je l'ai dit, la prédication véritable. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin : « Voici, mes Frères, un grand secret : » *Magnum sacramentum, fratres.* « Le son de la parole frappe les oreilles, le maître est au dedans; » on parle dans la chaire, la prédication se fait dans le cœur : *Sonus verborum* [*nostrorum*] *aures percutit, magister intus est*[3]. Car il n'y a qu'un maître, qui est Jésus-Christ, et lui seul enseigne les hommes. C'est pourquoi ce Maître céleste a dit tant de fois : « Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute[4]. » Certainement, Chrétiens, il ne parlait pas à des sourds; mais il savait, ce divin docteur, qu'il y en a « qui en voyant ne voient pas, et qui en écoutant n'écoutent pas[5]; » qu'il y a des oreilles intérieures où la voix humaine ne pénètre pas et où lui seul a droit de se faire en-

1. *Lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* — *Joan.*, I, 9.
2. *Quis cognovit sensum Domini qui instruat eum? Nos autem sensum Christi habemus.* — I *Cor.*, II, 16.
3. Tract. III, *in Epist. Joan.*, n. 13.
4. *Qui habet aures audiendi, audiat.* — *Matth.*, XIII, 9.
5. *Videntes non vident, et audientes non audiunt.* — *Ibid.*, 13.

tendre. Ce sont ces oreilles qu'il faut ouvrir pour écouter la prédication. Ne vous contentez pas d'arrêter vos yeux sur cette chaire matérielle; « celui qui enseigne les cœurs a sa chaire au ciel[1]; » il y est assis auprès de son Père, et c'est lui qu'il vous faut entendre : *Ipsum audite.*

Ne croyez pas toutefois que vous deviez mépriser cette parole sensible et extérieure que nous vous portons de sa part. Car, comme dit excellemment saint Jean Chrysostome[2], Dieu nous ayant ordonné deux choses, d'entendre et d'accomplir sa sainte parole, combien est éloigné de la pratique celui qui s'ennuie de l'explication? quand aura le courage de l'accomplir celui qui n'a pas la patience de l'entendre? quand lui donnera son cœur celui qui lui refuse jusqu'à ses oreilles? C'est une loi établie pour tous les mystères du christianisme, qu'en passant à l'intelligence, ils se doivent premièrement présenter aux sens; et il l'a fallu en cette sorte, pour honorer celui qui, étant invisible par sa nature, a voulu paraître pour l'amour de nous sous une forme sensible. C'est pourquoi nous respectons et l'eau qui nous lave, et l'huile sacrée qui nous fortifie, et la forme sensible du pain spirituel qui nous nourrit pour la vie éternelle. Et pour la même raison, Chrétiens, vous devez entendre les prédicateurs en bénissant ce grand Dieu, qui a tant voulu honorer les hommes que, sans avoir besoin de leur secours, il les choisît néanmoins pour être les instruments de sa puissance. Assistez donc saintement et fidèlement à la sainte Prédication. Mais cette assistance extérieure n'est que la moindre partie de votre devoir. Il faut prendre garde que de vains discours, ou des pensées vagues, ou une imagination dissipée ne fassent tomber du cœur la sainte parole. Si, dans la dispensation des mystères, il arrive par quelque malheur que le corps de Jésus-Christ tombe à terre, toute l'Église tremble, tout le monde est frappé d'une sainte horreur; et saint Augustin nous a dit que ce n'est pas un

1. S. August., *loco mox cit.*
2. *Si ad audiendum illiberales adeo simus ac sordidi unde nos ad agendum promptiores fore constabit?* etc. — S. Chrysost., *de Mutat. nomin.* (éd. Montfaucon, III, 109 et sq.)

moindre mal de laisser perdre inutilement la parole de vérité.

Et en effet, Chrétiens, Jésus-Christ qui est la vérité même, n'aime pas moins la vérité que son propre corps; au contraire, il a sacrifié son corps pour la confirmation de sa vérité. Un temps il a souffert que son corps fût infirme et mortel; au contraire, il a voulu que sa vérité fût toujours immortelle et inviolable. Par conséquent, il ne faut pas croire qu'il se sente moins outragé quand on écoute sa vérité avec peu d'attention que quand on manie son corps avec peu de soin. Tremblons donc, Chrétiens, tremblons, quand nous laissons tomber à terre la parole de vérité que l'on nous annonce; et comme il n'y a que nos cœurs qui soient capables de la recevoir, ouvrons-lui en toute l'étendue, écoutons attentivement Jésus-Christ qui parle : *Ipsum* [*audite*].

Mais il me semble que vous me dites que nous n'avons pas sujet de nous plaindre du peu d'attention de nos auditeurs; bien loin de laisser perdre les sentiments, ils pèsent exactement toutes les paroles : non seulement ils sont attentifs, mais ils mettent tous les discours à la balance, et ils en savent remarquer au juste le fort ou le faible. Pendant que nous parlons, dit saint Chrysostome (*de Sacerd.*, v, 1)[1], on nous compare avec les autres et avec nous-mêmes, le premier discours avec les suivants, le commencement avec le milieu[2], comme si la chaire était un théâtre où il fallût disputer le prix du bien dire. Ainsi je confesse qu'on est attentif, mais ce n'est pas l'attention que Jésus demande. Où doit-elle être, mes Frères? où est ce lieu caché dans lequel Dieu parle? où se fait cette secrète leçon dont Jésus-Christ a dit dans son Évangile : « Quiconque a ouï de mon Père et » a appris vient à moi[3]? » Où se donnent ces enseignements

1. V. ci-dessous la citation de saint Chrysostome.

2. La Bruyère se rencontre avec saint Jean Chrysostome et avec Bossuet quand il dit (*De la chaire*) : « Le commun des hommes aime les phrases et les périodes, admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre un premier et un second point, ou entre le dernier sermon et le pénultième. » (Éd. Labbé, p. 364. — Paris, Eug. Belin.)

3. *Joan*, VI, 45.

et où se tient cette école dans laquelle le Père céleste parle si fortement de son Fils, où le Fils enseigne réciproquement à connaître son Père céleste? Écoutez saint Augustin là-dessus dans cet ouvrage admirable *de la Prédestination des Saints : Valde remota est a sensibus carnis, hæc schola, in quâ Pater auditur vel docet, ut veniatur ad Filium*[1] : « Que cette école céleste, dans laquelle le Père apprend à venir au Fils, est éloignée des sens de la chair! Encore une fois, nous dit-il, qu'elle est éloignée des sens de la chair, cette école où Dieu est le Maître! » *Valde, inquam, remota est a sensibus carnis hæc schola, in quâ Deus auditur et docet.*

Mais quand Dieu même parlerait à l'entendement par la manifestation de la vérité, il faut encore aller plus avant. Tant que les lumières de Dieu demeurent simplement à l'intelligence, ce n'est pas encore la leçon de Dieu, ce n'est pas l'école du Saint-Esprit, parce qu'alors, dit saint Augustin[2], Dieu ne nous enseigne que selon la loi, et non encore selon la grâce; selon la lettre qui tue, non selon l'esprit qui vivifie. Donc, mes frères, pour être attentif à la parole de l'Évangile, il ne faut pas ramasser[3] son attention au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs; il ne faut pas se recueillir au lieu où l'on goûte les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons désirs; ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugements, il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré où se tienne le conseil du cœur, où se déterminent tous ses desseins, où se donne le branle à ses mouvements, c'est là qu'il faut se rendre attentif pour écouter Jésus-Christ.

Si vous lui prêtez cette attention, c'est-à-dire si vous pensez à vous-mêmes, au milieu du son qui vient à l'oreille

1. *De Prædest. Sanct.*, n. 13.
2. *Quando Deus docet, non per legis litteram, sed per spiritûs gratiam, ita docet ut quod quisque didicerit non tantum cognoscendo videat, sed etiam volendo appetat, agendoque perficiat.* — S. Aug., *De Grat. christ.*, 15.
3. On connaît la force de cette expression :

> Et son corps, *ramassé* dans sa courte grosseur,
> Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.
> (Boileau, *Lutrin.*)

et des pensées qui naissent dans l'esprit, vous verrez partir quelquefois comme un trait de flamme qui viendra tout à coup vous percer le cœur et ira droit au principe de vos maladies[1]. Car ce n'est pas en vain que saint Paul a dit que « la parole de Dieu est vive, efficace, plus pénétrante qu'un glaive tranchant des deux côtés; qu'elle va jusqu'à la moelle du cœur et jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit; c'est-à-dire, comme il l'explique, qu'elle discerne toutes les pensées et les plus secrètes intentions du cœur[2]. Et c'est ce qui fait dire au même Apôtre que la prédication est une espèce de prophétie : *Qui prophetat, hominibus loquitur ad ædificationem, et exhortationem, et consolationem*[3], parce que Dieu fait dire quelquefois aux prédicateurs je ne sais quoi de tranchant qui, à travers nos voies tortueuses et nos passions compliquées, va trouver ce péché que nous dérobons et qui dort dans le fond du cœur. C'est alors, c'est alors, mes Frères, qu'il faut écouter attentivement Jésus-Christ qui contrarie nos pensées, qui nous trouble dans nos plaisirs, qui va mettre la main sur nos blessures; c'est alors qu'il faut faire ce que dit l'Ecclésiastique : *Verbum sapiens quodcumque audierit scius, laudabit et ad se adjiciet*[4].

Si le coup ne va pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive et enfonçons-le plus avant. Que plût à Dieu que nous portassions le coup si avant, que la blessure allât jusqu'au vif, que le sang coulât par les yeux, je veux dire les larmes, que saint Augustin appelle si élégamment le sang de l'âme[5] ! Mais encore n'est-ce pas assez; il faut que

1. Au lieu de cette phrase, Bossuet avait d'abord écrit les lignes que voici : « La sainte parole y va pénétrer et Jésus-Christ, qui est la parole originale, y entre avec la parole de son Évangile. Mais il y entre comme un juge pour faire une exacte perquisition et interroger toutes nos pensées. Il va tâter le pouls comme un médecin, dit saint Augustin, ou plutôt il ne se contente pas de tâter le pouls, ni de juger du cœur par le mouvement de l'artère; il sonde le cœur en lui-même pour découvrir le principe de la maladie. » — Peut-être a-t-il jugé qu'il y avait là trop de médecine.

2. *Vivus est enim sermo Dei, et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti : ac perstringens usque ad divisionem animæ et spiritûs, compagum quoque ac medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis.* — *Hebr.*, IV, 12.

3. I *Cor.*, XIV, 3.

4. Que l'homme habile entende une parole sage, il la louera aussitôt, et il se l'appliquera. — *Eccl.*, XXI, 18, trad. de Sacy.

5. *Inde quidam sanguis animi confitentis per lacrymas profluat.* — *Serm.* CCCLI, n. 7.

de la componction du cœur naissent les bons désirs ; en sorte que les bons désirs se tournent en résolutions déterminées, que les saintes résolutions se consomment par les bonnes œuvres, et que nous écoutions Jésus-Christ par une fidèle obéissance à sa parole.

TROISIÈME POINT.

Le Fils de Dieu a dit dans son Évangile : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui[1]. » C'est-à-dire que si nous sortons de la sainte table dégoûtés des plaisirs du siècle, si une sainte douceur[2] nous attache constamment et fidèlement à Jésus-Christ et à sa doctrine, c'est une marque certaine que nous y avons goûté véritablement combien le Seigneur est doux. Il en est de même, Messieurs, de la parole céleste, qui a encore ce dernier rapport avec la divine Eucharistie, que comme nous ne connaissons si nous avons reçu dignement le corps du Sauveur, qu'en nous mettant en état qu'il paraisse qu'un Dieu nous nourrit; ainsi nous ne remarquons que nous ayons bien écouté sa sainte parole, qu'en vivant de telle manière qu'il paraisse qu'un Dieu nous enseigne. Car il s'élève souvent dans le cœur certaines imitations des sentiments véritables par lesquelles un homme se trompe lui-même; si bien qu'il n'en faut pas croire certaines ferveurs[3], ni quelques désirs imparfaits; et afin de bien reconnaître si l'on est touché véritablement, il ne faut interroger que les œuvres : *Operibus credite*[4].

J'ai observé à ce propos qu'un des plus illustres prédicateurs, et sans contredit le plus éloquent qui ait jamais enseigné l'Église, je veux dire saint Jean Chrysostome[5], re-

1. *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo.* — *Joan.*, VI, 57.

2. *Saintes douceurs* du ciel, adorables idées. (CORNEILLE, *Polyeucte.*)

3. Pluriel à remarquer; les *ferveurs* sont les *marques de ferveur*, comme dans Racine (*Phèdre*) :

Thésée à *tes rigueurs* connaîtra *tes bontés*.

4. *Joan.*, X, 38.

5. Saint Chrysostome dit en effet en parlant des auditeurs : ... *eorum condi-*

proche souvent à ses auditeurs qu'ils écoutent les discours ecclésiastiques de même que si c'était une comédie. Comme je rencontrais souvent ce reproche dans ses divines prédications, j'ai voulu rechercher attentivement quel pouvait être le fond de cette pensée, et voici ce qu'il m'a semblé : c'est qu'il y a des spectacles qui n'ont pour objet que le divertissement de l'esprit, mais qui n'excitent pas les affections, qui ne remuent pas les ressorts du cœur. Mais il n'en est pas de la sorte de ces représentations animées qu'on donne sur les théâtres; [elles] sont dangereuses en ce point qu'elles ne plaisent point si elles n'émeuvent, si elles n'intéressent le spectateur, si elles ne lui font jouer aussi son personnage, sans monter sur le théâtre et sans être de la tragédie[1]. C'est en quoi ces spectacles sont à craindre, parce que le cœur apprend insensiblement à se remuer de bonne foi. Il est donc ému, il est transporté, il se réjouit, il s'afflige de choses qui au fond sont indifférentes. Et une marque certaine que ces mouvements ne tiennent pas au cœur, c'est qu'ils s'évanouissent en changeant de lieu. Cette pitié qui causait des larmes, cette colère qui enflammait et les yeux et le visage, n'étaient que des images et des simulacres par lesquels le cœur se donne la comédie en lui-même, qui produisaient toutefois les mêmes effets que les passions véritables; tant il est aisé de nous imposer[2], tant nous aimons à nous jouer nous-mêmes !

Quand le docte saint Chrysostome craignait que ses auditeurs n'assistassent à ses sermons de même qu'à la comédie, c'est que souvent ils semblaient émus; il s'élevait dans son auditoire des cris et des voix confuses qui marquaient

tionem usurpant qui in externorum theatris certamina spectaturi sedent. — Τάξιν ἀντιλαμβάνουσι τῶν θεατῶν καὶ ἐν τοῖς ἔξωθεν καθιζομένων ἀγῶσι. — *De Sacerd.*, v, 1 (éd. Montfaucon, I, 415).

1. « Le premier principe sur lequel agissent les poètes tragiques et comiques, c'est qu'il faut *intéresser le spectateur* ; et si l'auteur ou l'acteur d'une tragédie ne le sait pas émouvoir ou le transporter de la passion qu'il veut exprimer, où tombe-t-il, si ce n'est dans le froid, dans l'ennuyeux, dans le ridicule, selon les règles des maîtres de l'art? *Aut dormitabo, aut ridebo.* » (Bossuet, *Max. de la Com.*, IV.)

2. On ne distinguait pas l'une de l'autre, au temps de Bossuet, les deux locutions *imposer* et *en imposer*. Bossuet dira plus tard, dans un de ses *Avertissements aux Protestants : il m'impose*, c.-à-d. *il cherche à me tromper.*

que ses paroles excitaient les cœurs (*a*). Un homme un peu moins expérimenté aurait cru que ses auditeurs étaient convertis; mais il appréhendait, Chrétiens, que ce ne fussent des affections de théâtre excitées par ressorts et par artifices; il attendait à se réjouir quand il verrait les mœurs corrigées, et c'était en effet la marque assurée que Jésus-Christ était écouté.

Ne vous fiez donc pas, Chrétiens, à ces émotions sensibles, si vous en expérimentez quelquefois dans les saintes prédications. Si vous en demeurez à ces sentiments, ce n'est pas encore Jésus-Christ qui vous a prêché; vous n'avez encore écouté que l'homme; sa voix peut aller jusque-là; un instrument bien touché peut bien exciter les passions. Comment saurez-vous, Chrétiens, que vous êtes véritablement enseignés de Dieu? Vous le saurez par les œuvres. Car il faut apprendre de saint Augustin la manière d'enseigner de Dieu, cette manière si haute, si intérieure, etc. Elle ne consiste pas seulement dans la démonstration de la vérité, mais dans l'infusion de la charité [1]; elle ne fait pas seulement que vous sachiez ce qu'il faut aimer, mais que vous aimiez ce que vous savez : *Si doctrina dicenda est..., altius et interius..., ut non ostendat tantummodo veritatem, verum etiam impertiat charitatem* [2]. De sorte que ceux qui sont véritablement de l'école de Jésus-Christ, le montrent bientôt par leurs œuvres. Et c'est la marque certaine que saint Paul nous donne, lorsqu'il écrit aux fidèles de Thessalonique : *De charitate autem fraternitatis non necesse habemus scribere vobis :* « Pour la charité fraternelle, vous n'avez pas besoin que l'on vous en parle; » *ipsi enim vos à Deo didicistis ut diligatis invicem* : « car vous avez vous-mêmes appris de Dieu à vous aimer les uns et les autres; » et il en donne aussitôt la preuve : « En effet vous le pratiquez fidèlement envers les frères de Macédoine : » *Etenim illud facitis* [3]. Ainsi la marque très assurée que le Fils de Dieu vous

Var. : (*a*) Que l'âme était agitée.

1. Bossuet se souvient ici d'un vers de l'hymne *Veni Creator*.
Infunde amorem cordibus.

2. S. August., *De Grat. Christ.*, n. 14.

3. 1 *Thessal.*, IV, 9, 10.

enseigne, c'est lorsque vous pratiquez ses enseignements, c'est le caractère de ce divin Maître[1]. Les hommes qui se mêlent d'enseigner les autres, leur montrent tout au plus ce qu'il faut savoir; il n'appartient qu'à ce divin Maître que l'on nous ordonne d'entendre, de nous donner tout ensemble et de savoir ce qu'il faut et d'accomplir ce qu'on sait : *Simul donans et quid agant scire, et quod sciunt agere*[2]. Si donc vous voulez être de ceux qui l'écoutent, écoutez-le véritablement et obéissez à ses paroles : *Ipsum audite.* Ne soyez pas de ceux dont se moque le divin Psalmiste, de ces fleurs qui trompent toujours les espérances, qui ne se nouent jamais pour donner des fruits, ou de ces fruits qui ne mûrissent point, qui sont le jouet des vents et la proie des animaux. Dieu ne veut point de tels arbres dans son jardin de délices[3]. Ne vous contentez pas de ces affections stériles et infructueuses qui ne se tournent jamais en résolutions déterminées; Jésus-Christ rejette de tels disciples de son école et de tels soldats de sa milice. Écoutez comme il s'en moque, si je l'ose dire, par la bouche du divin Psalmiste : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli*[4] : « Les enfants d'Éphrem qui bandaient leur arc et préparaient leurs flèches, ils ont lâché le pied au jour de la bataille. » En écoutant la prédication, ils semblaient aiguiser leurs armes contre leurs vices; au jour de la tentation, il les ont rendues honteusement. Ils promettaient beaucoup (*a*) dans l'exercice, ils ont plié d'abord dans le combat; ils semblaient animés quand on sonnait la trompette, ils ont tourné le dos tout à coup quand il a fallu venir aux mains : *Filii Ephrem*, etc.

Mais concluons enfin ce discours, duquel vous devez apprendre que pour écouter Jésus-Christ il faut accomplir sa

VAR. : (*a*) Tout.

1. *Caractère* est pris ici dans le sens de *marque, d'empreinte* que le divin Maître placerait sur le front de ses élus.

2. S. Augustin., *loco mox cit.*

3. Cette belle phrase a été rejetée en note par M. Gandar qui n'osait l'insérer dans le texte, de peur qu'elle ne fît double emploi. Mais en la plaçant comme nous faisons, après *ipsum audite*, la difficulté n'existe plus; le ms. autorise cette disposition des phrases. Bossuet, faute de place, a écrit entre les lignes.

4. *Psal.*, LXXVII, 9.

sainte parole : il ne parle pas pour nous plaire, mais pour nous édifier dans nos consciences : « Je suis le Seigneur, dit-il, qui vous enseigne des choses utiles. *Ego Dominus docens te utilia*[1]. Il n'établit pas des prédicateurs pour être les ministres de la volupté et les victimes de la curiosité publique ; c'est pour affermir le règne de sa vérité, de sorte qu'il ne veut pas voir dans son école des contemplateurs oisifs, mais de fidèles ouvriers ; enfin il y veut voir des disciples qui honorent par leur bonne vie l'autorité d'un tel Maître. Et afin que nous craignions désormais de sortir de son école sans être meilleurs, écoutons comme il parle à ceux qui ne profitent pas de ses saints préceptes : *Ipsum audite :* Écoutez, c'est lui-même qui vous parle : « Si quelqu'un écoute mes paroles et n'est pas soigneux de les accomplir, » « je ne le juge pas, *non judico eum* ; car je ne viens pas pour juger le monde, mais pour sauver le monde : » *non enim veni ut judicem mundum, sed ut salvificem mundum*[2]. Qu'il ne s'imagine pas toutefois qu'il doive demeurer sans être jugé : « Celui qui me méprise et ne reçoit pas mes paroles, il a un juge établi, » *habet qui judicet eum*. Quel sera ce juge ? « La parole que j'ai prêchée le jugera au dernier jour : » *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die*[3]. Ceci nous manquait encore pour établir l'autorité sainte de la parole de Dieu ; il fallait encore ce nouveau rapport entre la doctrine sacrée et l'Eucharistie. Celle-ci s'approchant des hommes, vient discerner les consciences avec une autorité et un œil de juge. Elle couronne les uns, elle condamne les autres : ainsi la divine parole, ce pain des oreilles, ce corps spirituel de la vérité, ceux qu'elle ne touche pas, elle les juge ; ceux qu'elle ne convertit pas, elle les condamne ; ceux qu'elle ne nourrit pas, elle les tue.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je vous exhorte maintenant par un long discours. Ceux qui ont des oreilles chrétiennes préviennent par leurs sentiments ce que je puis dire ; et je m'assure[4] que ces vérités évangéliques sont en-

1. *Isa.*, XLVIII, 17.
2. *Joan.*, XII, 47.
3. *Ibid.*, 48.
4. Locution très usitée au dix septième siècle pour dire : *je suis assuré que ;*

trées bien avant dans leurs consciences. Mais si j'ai prouvé quelque chose, si je vous ai fait voir aujourd'hui cette alliance sacrée qui est entre la chaire et l'autel, au nom de Dieu, mes Frères, n'en violez pas la sainteté. Quoi! pendant qu'on s'assemble pour écouter Jésus-Christ, pendant que l'on attend sa sainte parole, des contenances de mépris, un murmure et quelquefois un ris scandaleux déshonorent publiquement la présence de Jésus-Christ! Temples augustes, sacrés autels, et vous saints tabernacles du Dieu vivant, faut-il donc que la chaire évangélique fasse naître une occasion de manquer à l'adoration qui vous est due[1]! Et nous, Chrétiens, à quoi pensons-nous? Quoi! voulons-nous commencer d'honorer la chaire par le mépris de l'autel? Est-ce pour nous préparer à recevoir la sainte parole, que nous manquons de respect à l'Eucharistie? Si vous le faites désormais, j'ai parlé en l'air, et vous ne croyez rien de ce que j'ai dit. Mes Frères, ces mystères sont amis; ne soyons pas assez téméraires pour en rompre la société. Adorons Jésus-Christ avant qu'il nous parle; contemplons en respect et en silence ce Verbe divin à l'autel, avant qu'il nous enseigne dans cette chaire. Que nos cœurs seront bien ouverts à la doctrine céleste par cette sainte préparation! Pratiquez-la, Chrétiens; ainsi Notre Seigneur Jésus-Christ puisse être votre docteur; ainsi les eaux sacrées de son Évangile puissent tellement arroser vos âmes, qu'elles y deviennent une fontaine qui rejaillisse à la vie éternelle, que je vous souhaite, au nom du Père, [et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*]

on en pourrait citer vingt exemples de Corneille, de Racine, de Molière ou de Sévigné.

1. On se souvenait encore, au dix-septième siècle, que les églises avaient servi de lieu de réunion pour les bourgeois de la cité; on y causait, on s'y installait commodément sur sa chaise, que l'on apportait avec soi; on allait même jusqu'à applaudir le prédicateur, ce qui nous semblerait aujourd'hui une inconvenance. Les églises d'Espagne et d'Italie nous donnent encore une idée de ce qu'étaient alors celles de Paris; on sait que les chiens y sont admis.

VIII

SERMON

SUR LA NÉCESSITÉ DES SOUFFRANCES

(DIMANCHE DES RAMEAUX)

PRÊCHÉ A PARIS, AUX CARMÉLITES DU FAUBOURG SAINT-JACQUES, LE 10 AVRIL 1661[1].

Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei nostræ et consummatorem Jesum.

Courons par la patience au combat qui nous est proposé, jetant les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi. — *Hebr.*, XII, [1, 2.]

Voici les jours salutaires où l'on érigera le Calvaire[2] dans tous nos temples, où nous verrons couler les ruisseaux de sang de toutes les plaies du Fils de Dieu, où l'Église représentera si vivement par ses chants, par ses paroles et par ses mystères, celui de sa passion douloureuse, qu'il n'y aura aucun de ses enfants à qui nous ne puissions dire ce que

1. Ms., XIII, 189. — Déforis, VI, 86. — Lachat, IX, 595. — L'orateur s'adresse à des religieuses, mais il n'oublie pas que la chapelle contient des gens du monde. En revoyant ses sermons, l'année suivante, Bossuet a fait des sommaires qu'il peut être bon de consulter; voici le sommaire du sermon sur les souffrances, celui-là est bien un *sommaire*.

Carm. 6 dim. (des Rameaux). Patience, souffrances. *Exorde.* — Au Calvaire, trois crucifiés. (S. August., serm. XI *in Psalm.* XXXIV, n. 1.)

1er *point.* — Dieu semblable à nous, afin que nous fussions semblables à lui. Incarnation. Esprit de Jésus-Christ, souffrances. *Virum dolorum et scientem infirmitatem.* (*Isa.*, LIII, 3.) Nécessité de souffrir.

2e *point.* — Pénitence dans les peines. Valeur pénitent : exemple. Souffrance, épreuve de la vertu. Or du sanctuaire. Valeur pénitent miséricordieusement traité par Jésus : aujourd'hui, quelle promptitude! avec moi, quelle compagnie! dans le paradis, quel repos!

3e *point.* — Enfer dès ce monde : peine sans pénitence. Deux feux dans les Écritures. Consolation aux enfants de Dieu dans les afflictions. Distingués des méchants, même quand ils souffrent les mêmes maux. Comparaison : saint Augustin. Exhortation à prendre la médecine.

2. Le Calvaire étant une *montagne*, il serait difficile de l'*ériger*; Bossuet veut dire que l'on dressera des *croix* dans toutes les églises.

l'Apôtre disait aux Galates[1], que Jésus-Christ a été crucifié devant ses yeux. L'Église (*a*) commence aujourd'hui à lire, dans l'action de son sacrifice (*b*), l'histoire de la passion de son Rédempteur; commençons aussi dès ce premier jour à nous en remplir tellement l'esprit, que nous n'en perdions jamais la pensée pendant ces solennités pleines d'une douleur qui console, et d'une tristesse si douce que, pour peu qu'on s'y abandonne, elle guérit toutes les autres (*c*).

Parmi ces spectacles de mort et de croix qui s'offrent à notre vue, le chrétien sera bien dur s'il ne suspend du moins durant quelques jours ce tendre amour des plaisirs, pour se rendre capable d'entendre combien les peines de Jésus-Christ lui rendent nécessaire celui des souffrances. C'est pourquoi j'ai différé jusqu'à ces saints jours à vous proposer dans cette chaire cette maxime fondamentale (*d*) de la piété chrétienne. Il m'a semblé, Chrétiens, que pour vous entretenir avec efficace[2] d'une doctrine si dure, si contraire aux sens, si considérable à la foi, il fallait attendre le temps dans lequel Jésus-Christ lui-même nous prêche à la croix; et j'ai cru que je parlerais faiblement, si ma voix n'était soutenue par celle de Jésus mourant, ou plutôt par le cri de son sang, « qui parle mieux, dit saint Paul, et plus fortement que celui d'Abel[3].

Servons-nous donc, Chrétiens, de cette occasion favorable, et tâchons d'imprimer dans les cœurs la loi de la patience, qui est le fondement du christianisme. Mais ne soyons pas assez téméraires pour entreprendre un si grand ouvrage sans avoir imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie[4]. *Ave.*

VAR. : (*a*) Elle. — (*b*) Dans son sacrifice. — (*c*) D'une tristesse qui adoucit toutes les autres. — (*d*) Pratique importante.

1. *O insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati, ante quorum oculos Jesus-Christus præscriptus est, in vobis crucifixus.* — *Galat.*, III, 1.

2. V. ci-dessus, p. 177, note 1.

3. *Sanguinis aspersionem, melius loquentem quam Abel.* — *Hebr.*, II, 24.

4. Cet Avant-propos a été refait par Bossuet avec une rapidité si grande, qu'il a écrit presque tous les mots en abrégé. Le premier Avant-propos n'a pas été barré, par conséquent il faut le conserver à titre de variante : « Parmi les pratiques diverses de la piété chrétienne que j'ai tâché de vous expliquer dans les discours précédents, j'ai différé jusqu'à ces saints jours (VAR. : *à ce temps*) à vous proposer la plus haute, la plus importante, la plus évangélique de toutes, je veux dire l'amour des souffrances. Il m'a semblé, Chrétiens, que pour

Dans les paroles que j'ai rapportées pour servir de sujet à ce discours, vous aurez remarqué, Messieurs, que saint Paul nous propose un combat auquel nous devons courir par la patience; et en même temps il nous avertit de jeter les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, c'est-à-dire qui l'inspire et qui la couronne, qui la commence[1] et qui la consomme, qui en pose le fondement et qui lui donne sa perfection. Ce combat dont parle l'Apôtre est celui que nous devons soutenir contre les afflictions que Dieu nous envoie; et pour apprendre l'ordre d'un combat où se décide la cause de notre salut, l'Apôtre nous exhorte de la part de Dieu à regarder Jésus-Christ, mais Jésus-Christ attaché en croix. Car c'est là qu'il veut arrêter nos yeux, et il s'en explique lui-même par ces paroles : « Jetez, dit-il, les yeux sur Jésus (*a*) qui, s'étant proposé la joie[2], a soutenu la mort de la croix, après[3] avoir méprisé la confusion : »

vous entretenir avec efficace d'une doctrine si dure, si contraire (VAR. : *répugnante*) aux sens et si nécessaire à la foi et si peu goûtée dans le siècle, où l'on n'étudie rien avec plus de soin que l'art de vivre avec volupté, il fallait attendre le temps où le Sauveur lui-même nous prêche à la croix, et que je parlerais faiblement, si ma voix n'était soutenue de celle de Jésus mourant, ou plutôt du cri de son sang « qui parle mieux, dit l'Apôtre, et plus fortement que celui d'Abel. »

Nous voici arrivés aux jours salutaires où l'on érigera le Calvaire dans tous nos temples, où nous verrons couler les ruisseaux de sang de toutes les plaies du Fils de Dieu; où l'Église représentera si vivement par ses chants, par ses paroles et par ses mystères, celui de la passion douloureuse, qu'il n'y aura aucun de ses enfants auquel (VAR. : *à qui*; MS *auxquels*) nous ne puissions dire ce que l'Apôtre a dit aux Galates, que Jésus-Christ a été crucifié devant ses yeux. Parmi ces spectacles de mort et de croix, le chrétien sera bien dur, s'il ne suspend du moins quelques jours ce tendre amour des plaisirs, pour se rendre capable d'entendre combien les douleurs de Jésus lui doivent rendre considérable celui (VAR. : *l'amour*) des souffrances.

Servons-nous de ce temps propice, prenons cette occasion favorable pour imprimer dans le cœur des chrétiens le véritable esprit (VAR. : *la première vérité*) du christianisme. L'Église commence aujourd'hui à lire dans les saints mystères l'histoire de la passion; commençons aussi dès ce premier jour à nous en remplir tellement l'esprit qu'en ayant toujours la pensée présente durant cette sainte semaine, elle nous inspire (VAR. : *que nous en ayons... et qu'elle nous inspire*) des sentiments qui soient dignes de chrétiens. C'est ce que j'espère, Messieurs, s'il plaît à Dieu de nous éclairer des lumières de Jésus-Christ, par l'intercession de Marie. *Ave*].

VAR. : (*a*) Regardez, dit-il, Jésus Christ.

1. Ms. *qui la commence* [var. : *l'inspire*] *et qui la couronne.* Il y a ici une inadvertance manifeste.

2. Bossuet avait ajouté ces mots, qui semblent nécessaires pour compléter le sens : *de sauver ses peuples.* Il les a barrés. Il paraît d'ailleurs avoir fait un véritable contre-sens sur le texte de saint Paul. Lemaître de Saci traduit *proposito sibi gaudio* par : *au lieu de la vie tranquille et heureuse dont il pouvait jouir.*

3. Ms. *et après.*

Qui proposito sibi gaudio [sustinuit crucem, confusione contemptâ[1].]

De là nous devons conclure que pour apprendre l'ordre, la conduite, les lois en un mot de ce combat de la patience, l'école c'est le Calvaire, le maître c'est Jésus-Christ crucifié. C'est là que nous renvoie[2] le divin Apôtre. Suivons son conseil, allons au Calvaire, considérons attentivement ce qui s'y passe.

Le grand objet, Chrétiens, qui s'y présente d'abord à la vue, c'est le supplice de trois hommes. Voici un mystère admirable : « Nous voyons, dit saint Augustin, trois hommes attachés à la croix : un qui donne le salut, un qui le reçoit, un qui le perd : » *In cruce tres homines : unus salvator, alius salvandus, alius damnandus*[3]. Au milieu l'auteur de la grâce; d'un côté un qui en profite[4], de l'autre côté un qui la rejette. Au milieu le modèle et l'original; d'un côté un imitateur fidèle, et de l'autre un rebelle et un adversaire sacrilège. Un juste[5], un pécheur pénitent, et un pécheur endurci. Un juste souffre volontairement, et il mérite par ses souffrances le salut de tous les coupables; un pécheur souffre avec soumission et se convertit, et il reçoit sur la croix l'assurance du paradis; un pécheur souffre comme un rebelle, et il commence son enfer dès cette vie. Apprenons aujourd'hui, Messieurs, apprenons de ces trois patients, dont la cause est si différente, trois vérités capitales. Contemplons dans le patient (*a*) qui souffre étant juste (*b*), la

VAR. : (*a*) En celui. — (*b*) Innocent.

1. *Hebr.*, XII, 2.

2. *Renvoyer* ne veut pas dire *envoyer de nouveau*, mais bien *adresser à un maître ;* c'est le sens de ce vers de La Fontaine :

Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.

3. Serm. II *in Psalm* XXXIV, n. 1. (Ms. *alter*, faute évidente.)

4. *Un qui en profite*. Latinisme que l'usage n'autoriserait plus.

5. Il faut aller chercher à la dernière page du ms. (f° 216) une seconde rédaction, au crayon, de cette division. Peut-être cette seconde rédaction est-elle du mois de septembre 1661; Bossuet a repris alors le *Sermon sur les souffrances*, et il en a fait passer la plus grande partie dans un *Sermon sur les afflictions*, prêché, disent les éditeurs, chez les *Nouveaux catholiques*. Nous avons ainsi jusqu'à trois rédactions de ce passage. Voici les différences les plus importantes que présente le *Sermon sur les afflictions :* « Tous deux sont à la croix... L'un y a opéré son salut, l'autre y a commencé sa damnation : la croix a élevé jusqu'au paradis la patience de l'un; la croix a précipité au fond de l'enfer l'impénitence de l'autre. »

Dans les paroles que j'ai rapportées pour servir de sujet à ce discours, vous aurez remarqué, Messieurs, que saint Paul nous propose un combat auquel nous devons courir par la patience; et en même temps il nous avertit de jeter les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, c'est-à-dire qui l'inspire et qui la couronne, qui la commence[1] et qui la consomme, qui en pose le fondement et qui lui donne sa perfection. Ce combat dont parle l'Apôtre est celui que nous devons soutenir contre les afflictions que Dieu nous envoie; et pour apprendre l'ordre d'un combat où se décide la cause de notre salut, l'Apôtre nous exhorte de la part de Dieu à regarder Jésus-Christ, mais Jésus-Christ attaché en croix. Car c'est là qu'il veut arrêter nos yeux, et il s'en explique lui-même par ces paroles : « Jetez, dit-il, les yeux sur Jésus (*a*) qui, s'étant proposé la joie[2], a soutenu la mort de la croix, après[3] avoir méprisé la confusion : »

vous entretenir avec efficace d'une doctrine si dure, si contraire (VAR. : *répugnante*) aux sens et si nécessaire à la foi et si peu goûtée dans le siècle, où l'on n'étudie rien avec plus de soin que l'art de vivre avec volupté, il fallait attendre le temps où le Sauveur lui-même nous prêche à la croix, et que je parlerais faiblement, si ma voix n'était soutenue de celle de Jésus mourant, ou plutôt du cri de son sang « qui parle mieux, dit l'Apôtre, et plus fortement que celui d'Abel. »

Nous voici arrivés aux jours salutaires où l'on érigera le Calvaire dans tous nos temples, où nous verrons couler les ruisseaux de sang de toutes les plaies du Fils de Dieu; où l'Église représentera si vivement par ses chants, par ses paroles et par ses mystères, celui de la passion douloureuse, qu'il n'y aura aucun de ses enfants auquel (VAR. : *à qui;* MS. *auxquels*) nous ne puissions dire ce que l'Apôtre a dit aux Galates, que Jésus-Christ a été crucifié devant ses yeux. Parmi ces spectacles de mort et de croix, le chrétien sera bien dur, s'il ne suspend du moins quelques jours ce tendre amour des plaisirs, pour se rendre capable d'entendre combien les douleurs de Jésus lui doivent rendre considérable celui (VAR. : *l'amour*) des souffrances.

Servons-nous de ce temps propice, prenons cette occasion favorable pour imprimer dans le cœur des chrétiens le véritable esprit (VAR. : *la première vérité*) du christianisme. L'Église commence aujourd'hui à lire dans les saints mystères l'histoire de la passion; commençons aussi dès ce premier jour à nous en remplir tellement l'esprit qu'en ayant toujours la pensée présente durant cette sainte semaine, elle nous inspire (VAR. : *que nous en ayons... et qu'elle nous inspire*) des sentiments qui soient dignes de chrétiens. C'est ce que j'espère, Messieurs, s'il plaît à Dieu de nous éclairer des lumières de Jésus-Christ, par l'intercession de Marie. *Ave*].

VAR. : (*a*) Regardez, dit-il, Jésus-Christ.

1. Ms. *qui la commence* [var. : *l'inspire*] *et qui la couronne.* Il y a ici une inadvertance manifeste.

2. Bossuet avait ajouté ces mots, qui semblent nécessaires pour compléter le sens : *de sauver ses peuples.* Il les a barrés. Il paraît d'ailleurs avoir fait un véritable contre-sens sur le texte de saint Paul. Lemaître de Saci traduit *proposito sibi gaudio* par : *au lieu de la vie tranquille et heureuse dont il pouvait jouir.*

3. Ms. *et après.*

Qui proposito sibi gaudio [*sustinuit crucem, confusione contemptâ*[1].]

De là nous devons conclure que pour apprendre l'ordre, la conduite, les lois en un mot de ce combat de la patience, l'école c'est le Calvaire, le maître c'est Jésus-Christ crucifié. C'est là que nous renvoie[2] le divin Apôtre. Suivons son conseil, allons au Calvaire, considérons attentivement ce qui s'y passe.

Le grand objet, Chrétiens, qui s'y présente d'abord à la vue, c'est le supplice de trois hommes. Voici un mystère admirable : « Nous voyons, dit saint Augustin, trois hommes attachés à la croix : un qui donne le salut, un qui le reçoit, un qui le perd : » *In cruce tres homines : unus salvator, alius salvandus, alius damnandus*[3]. Au milieu l'auteur de la grâce; d'un côté un qui en profite[4], de l'autre côté un qui la rejette. Au milieu le modèle et l'original; d'un côté un imitateur fidèle, et de l'autre un rebelle et un adversaire sacrilège. Un juste[5], un pécheur pénitent, et un pécheur endurci. Un juste souffre volontairement, et il mérite par ses souffrances le salut de tous les coupables; un pécheur souffre avec soumission et se convertit, et il reçoit sur la croix l'assurance du paradis; un pécheur souffre comme un rebelle, et il commence son enfer dès cette vie. Apprenons aujourd'hui, Messieurs, apprenons de ces trois patients, dont la cause est si différente, trois vérités capitales. Contemplons dans le patient (*a*) qui souffre étant juste (*b*), la

VAR. : (*a*) En celui. — (*b*) Innocent.

1. *Hebr.*, XII, 2.

2. *Renvoyer* ne veut pas dire *envoyer de nouveau*, mais bien *adresser à un maître ;* c'est le sens de ce vers de La Fontaine :

Au chien dont parle Ésope il faut les *renvoyer*.

3. Serm. II *in Psalm* XXXIV, n. 1. (Mss. *alter*, faute évidente.)

4. *Un qui en profite*. Latinisme que l'usage n'autoriserait plus.

5. Il faut aller chercher à la dernière page du ms. (f° 216) une seconde rédaction, au crayon, de cette division. Peut-être cette seconde rédaction est-elle du mois de septembre 1661; Bossuet a repris alors le *Sermon sur les souffrances*, et il en a fait passer la plus grande partie dans un *Sermon sur les afflictions*, prêché, disent les éditeurs, chez les *Nouveaux catholiques*. Nous avons ainsi jusqu'à trois rédactions de ce passage. Voici les différences les plus importantes que présente le *Sermon sur les afflictions :* « Tous deux sont à la croix... L'un y a opéré son salut, l'autre y a commencé sa damnation : la croix a élevé jusqu'au paradis la patience de l'un; la croix a précipité au fond de l'enfer l'impénitence de l'autre. »

nécessité de souffrir imposée à tous les coupables; apprenons du patient qui se convertit l'utilité des souffrances portées avec soumission; voyons dans le patient endurci la marque certaine de réprobation dans ceux qui souffrent en opiniâtres (*a*). Et[1] comme ces trois vérités enferment, si je ne me trompe, toute la doctrine chrétienne touchant les souffrances, j'en ferai aussi le partage et tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT

C'était la volonté du Père céleste (*b*) que les lois des chrétiens fussent écrites premièrement en Jésus-Christ. Nous devons être formés selon l'Évangile, mais l'Évangile a été formé sur lui-même. « Il a fait, dit l'Écriture, avant que parler[2]; »

VAR. : (*a*) Au milieu le modèle et l'original; d'un côté un imitateur fidèle et de l'autre un rebelle et un adversaire sacrilège (VAR. : *une imitation fidèle, de l'autre une opposition sacrilège*). D'un côté un qui endure avec soumission, de l'autre un qui se révolte jusque sous la verge. Discernement terrible et diversité surprenante! Tous deux sont en (VAR. : *à*) la croix avec Jésus-Christ, tous deux compagnons de son supplice; mais, hélas! il n'y en a qu'un qui soit compagnon de sa gloire. Voilà le spectacle qui nous doit instruire. Jetons ici les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; nous le verrons, Chrétiens, dans trois fonctions remarquables. Il souffre lui-même avec patience; il couronne celui qui souffre selon son esprit, il condamne celui qui souffre dans l'esprit contraire. C'est ce qu'il nous faut méditer, parce que si nous savons entendre ces choses, nous n'avons plus rien à désirer touchant les souffrances.

En effet, nous pouvons réduire à trois chefs ce que nous devons savoir dans cette matière importante : quelle est la loi de souffrir, de quelle sorte Jésus-Christ embrasse ceux qui s'unissent à lui parmi les souffrances, quelle vengeance il exerce sur ceux qui ne s'abaissent pas sous sa main puissante, quand il les frappe et qu'il les corrige; et le Fils de Dieu crucifié nous instruit pleinement touchant ces trois points. Il nous apprend le premier en sa divine personne, le second dans la fin heureuse du larron si saintement converti, le troisième dans la mort funeste de son compagnon infidèle. Je veux dire que, comme il est notre original, il nous enseigne, en souffrant lui-même, qu'il y a nécessité de souffrir (VAR. : *que la loi de souffrir est indispensable*); il fait voir dans le bon larron (VAR. : *larron pénitent*) de quelle bonté paternelle il use envers (VAR. : *qu'il a une bonté paternelle pour*) ceux qui souffrent comme ses enfants; enfin il nous montre dans le mauvais quels jugements redoutables il exerce sur (VAR. : *qu'il exerce des jugements redoutables sur*) ceux qui souffrent comme des rebelles. Il établit la loi de souffrir, il en couronne le droit usage, il en condamne l'abus (1). — (*b*) La volonté de Dieu.

(1) Au crayon, à la marge : *V. dernière page : i*, renvoi à la dernière page du ms. Deforis avait eu le tort de mêler les deux rédactions; M. Lachat les a distinguées l'une de l'autre, mais il a eu le tort de négliger les variantes, toujours si instructives pour celui qui sait lire.

1. Retour au folio 195.

2. *Cœpit Jesus facere et docere.* Les éditeurs, rajeunissant Bossuet, lui font dire : avant que *de* parler. — Cf. Corneille (*Polyeucte*) :

Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus.

il a pratiqué premièrement ce qu'il a prescrit : si bien que sa parole est bien notre loi ; mais la loi primitive, c'est sa sainte vie. Il est notre maître et notre docteur, mais il est premièrement notre modèle.

Pour entendre solidement cette vérité fondamentale, il faut remarquer avant toutes choses que le grand mystère du christianisme, c'est qu'un Dieu a voulu ressembler aux hommes, afin d'imposer aux hommes la loi de lui ressembler. Il a voulu nous imiter dans la vérité de notre nature (*a*), afin que nous l'imitions[1] dans la sainteté de ses mœurs ; il a pris notre chair, afin que nous prenions son esprit ; enfin nous avons été son modèle dans le mystère de l'Incarnation, afin qu'il soit le nôtre dans toute la suite de sa vie : [*Simus ut Christus, quoniam Christus quoque sicut nos ; efficiamur dii propter ipsum, quoniam ipse quoque propter nos homo*[2].] Voilà un grand jour[3] qui se découvre pour établir la vérité que je prêche, qui est la nécessité des souffrances : mais il nous importe, Messieurs, qu'elle soit établie sur des fondements inébranlables ; et jamais ils ne seront tels (*b*), si nous ne les cherchons dans les Écritures.

Que dans le mystère de l'Incarnation le Fils de Dieu nous ait regardés comme son modèle, je l'ai appris de saint Paul (*c*) dans la divine *Épître aux Hébreux*. « Il a dû, dit cet Apôtre des Gentils (*d*), se rendre en tout semblable à ses frères : » *Debuit per omnia fratribus similari*[4] ; et encore en termes plus clairs : « Parce que les hommes, dit-il, étaient composés de chair et de sang (*e*), lui aussi, semblablement, *similiter* (*f*), a voulu participer à l'une et à l'autre : » *Quia ergo pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit eisdem*[5].

VAR. : (*a*) Dans la nature. — (*b*) Ils ne seront jamais tels. — (*c*) De l'Apôtre. (*d*) Ce grand docteur. — (*e*) Avaient une chair et du sang. — (*f*) Semblablement, remarquez, a voulu.

1. Il y avait d'abord *imitassions ;* l'orateur s'est cru autorisé à changer.
2. Saint Grég. Naz., *Orat.*, XLI, n. 8. C'est Déforis qui a inséré cette traduction latine ; Bossuet, contrairement à ses habitudes, a cité le texte grec au crayon, à la marge.
3. C.-à-d. *une grande ouverture.*
4. *Hebr.*, II, 17.
5. *Ibid.*, 14.

Vous voyez donc manifestement qu'il nous regarde[1] comme (*a*) son modèle[2] dans sa bienheureuse incarnation. Mais pourquoi cela, Chrétiens, si ce n'est pour être à son tour notre original et notre exemplaire? Car comme il est naturel aux hommes de recevoir quelque impression de ce qu'ils voient, ayant trouvé parmi nous un Dieu qui a voulu nous être semblable, nous devons désormais être convaincus que nous n'avons plus à choisir un autre modèle. « Il n'a pas pris les anges, mais il a pris la postérité d'Abraham[3], » pour plusieurs raisons, je le sais; mais celle-ci n'est pas des moins importantes[4] : « Il n'a pas pris les anges, » parce qu'il n'a pas voulu donner un modèle aux anges; « il a pris la postérité d'Abraham, » parce qu'il a voulu servir d'exemplaire à la race de ce patriarche, « non à sa race selon la chair, mais à la race spirituelle qui devait suivre les vestiges de sa foi[5], » comme dit le même Apôtre en un autre lieu; c'est-à-dire, si nous l'entendons, aux enfants (*b*) de la nouvelle alliance.

Par conséquent, Chrétiens, nous avons en Jésus-Christ une loi vivante et une règle animée. Celui-là ne veut pas être chrétien, qui ne veut pas vivre comme Jésus-Christ. C'est pourquoi toute l'Écriture nous prêche que sa vie et ses actions sont notre exemple, jusque-là qu'il ne nous est permis d'imiter (*c*) les saints qu'autant qu'ils ont imité Jésus-Christ; et jamais saint Paul n'aurait osé dire avec cette liberté (*d*) apostolique : « Soyez mes imitateurs, » s'il n'avait en même temps ajouté : « Comme je le suis de Jésus-Christ : » *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi*[6]. Et aux Thessaloniciens : « Vous êtes devenus nos imitateurs : » *Imitatores nostri facti estis*, « et aussi, ajoute-t-il, de Notre-Seigneur, »

VAR. : (*a*) Qu'il veut que nous soyons. — (*b*) Au peuple. — (*c*) Que nous ne pouvons imiter. — (*d*) Hardiesse.

1. Déforis et M. Lachat ont introduit dans le texte les mots : *que le Fils de Dieu, en venant au monde, a voulu*; ces mots sont barrés dans le ms.
2. Les hommes rassemblés ne font qu'un aux yeux du Créateur, qui les prend pour *son modèle*.
3. *Nusquam enim Angelos apprehendit, sed semen Abrahæ apprehendit.* — *Ibid.*, 16.
4. Édit. : *la moins importante*.
5. *Iis qui sectantur vestigia fidei.* — *Rom.*, IV, 12.
6. I *Cor.*, IV, 16; XI, 1.

et Domini[1], afin de nous faire entendre que, quelque grand exemplaire[2] que se propose la vie chrétienne, elle n'est pas encore digne de ce nom, jusqu'à ce qu'elle se forme sur Jésus-Christ même.

Et ne vous persuadez pas que je vous propose (*a*) en ce lieu une entreprise impossible. Car dans un original de peinture, on considère deux choses, la perfection et les traits (*b*). La copie, pour être fidèle, doit imiter tous les traits, mais il ne faut pas espérer qu'elle en égale la perfection. Ainsi je ne vous dis pas que vous puissiez atteindre jamais à la perfection de Jésus; il y a un degré suprême qui est toujours réservé à la dignité d'exemplaire; mais je dis que vous le devez copier dans les mêmes traits, que vous êtes obligés aux mêmes pratiques (*c*)[3]. Et en voici la raison dans la conséquence des mêmes principes : c'est que nous devons suivre, autant qu'il se peut, en ressemblant au Sauveur (*d*), la règle qu'il a suivie en nous ressemblant (*e*). Il s'est rendu en tout semblable à ses frères, et ses frères doivent en tout lui être semblables. « A l'exception du péché, il a pris, dit l'Apôtre[4], toutes nos faiblesses; » nous devons prendre par conséquent toutes ses vertus; il s'est revêtu en vérité de notre chair[5]; et nous devons nous revêtir en vérité, autant qu'il est permis à des hommes, de la plénitude de son esprit, « parce que, comme dit l'Apôtre, celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ : » *Si quis autem spiritum Christi non habet, hic non est ejus*[6], « il n'est pas des siens.

Il reste maintenant que nous méditions quel est cet esprit de Jésus; mais si peu que nous consultions l'Écriture sainte, nous remarquerons aisément que l'esprit du Sauveur Jésus

VAR. : (*a*) Prescrivo. — (*b*) On considère deux choses, — on considère dans l'original la perfection et les traits. — (*c*) Vous devez pratiquer les mêmes choses. — (*d*) En imitant Jésus-Christ. — (*e*) Imitant.

1. 1 *Thessal.*, I, 6.
2. C.-à-d. *modèle :*

Exemplaria græca. (Hon.)

3. Édit. : *Que vous devez pratiquer les mêmes choses.* C'est la variante. Ce qui a trompé Déforis et ceux qui l'ont suivi, c'est que la correction est au bas de la page au lieu de se trouver entre les lignes.
4. *Tentatum per omnia, absque peccato.* — *Hebr.*, IV, 15.
5. Édit. : *De l'intégrité de notre chair.* Les premières syllabes du mot *intégrité* sont barrées dans le ms.
6. *Rom.*, VIII, 9.

est un esprit vigoureux, qui se nourrit de douleurs et qui fait ses délices des afflictions. C'est pourquoi il est appelé par le saint prophète : « Homme de douleurs et qui sait ce que c'est que d'infirmité[1] : » *Virum dolorum et scientem infirmitatem*[2]. Ne diriez-vous pas, Chrétiens, que cette sagesse éternelle s'est réduite, en venant au monde, à ne savoir plus que les afflictions? Il parle, si je ne me trompe, de cette science que l'École appelle expérimentale ; et il veut dire (*a*), si nous l'entendons, que parmi tant d'objets divers qui s'offrent de toutes parts à nos sens, Jésus-Christ n'a rien goûté de ce qui est doux ; et qu'il (*b*) n'a voulu savoir par expérience que ce qui était amer et fâcheux, les douleurs et les peines : *Virum dolorum et scientem infirmitatem*. Et c'est pour cette raison qu'il n'y a aucune partie de lui-même qui n'ait éprouvé la rigueur de quelque supplice exquis[3], parce qu'il voulait profiter[4] dans cette terrible science qu'il était venu apprendre en ce monde, je veux dire la science des infirmités : *Virum dolorum et scientem infirmitatem*.

Et certainement, âmes saintes, il est tellement véritable qu'il n'est né que pour endurer, et que c'est là tout son exercice[5], qu'aussitôt qu'il voit arriver la fin de ses maux, il ne veut plus après cela prolonger sa vie. Je n'avance pas ceci sans raison, et il est aisé de nous en convaincre (*c*) par une circonstance considérable que saint Jean a remarquée (*d*) dans sa mort comme témoin oculaire. Cet homme de souffrances étant à la croix tout épuisé, tout mourant, considère qu'il a enduré tout ce qui était prédit par les prophéties, à la réserve du breuvage amer qui lui était promis dans sa soif. Il le demande avec un grand cri, ne voulant

VAR. : (*a*) Cela veut dire. — (*b*) Il n'a voulu. — (*c*) De le remarquer. — (*d*) Observée.

1. Édit. : *que l'infirmité*. La tournure préférée par Bossuet était très française au dix-septième siècle, ex. :

Ne sait plus ce que c'*est que d'*un juste supplice. (CORNEILLE.)

— On dit encore : Voyez ce que c'est que *de* nous.

2. *Isa.*, LIII, 3.

3. C.-à-d. *recherché* (lat. *exquisita supplicia*).

4. *Faire du profit*, comme dans Boileau :

C'est avoir *profité* que de savoir s'y plaire.

5. Édit. : *tout son emploi, tout son exercice*. Les trois premiers mots sont soulignés, c.-à-d. condamnés.

pas perdre[1] une seule goutte du calice de sa passion. *Sciens Jesus quia consummata sunt, ut consummaretur scriptura, dixit : Sitio*[2]. Et après cette aigreur et cette amertume[3], après ce dernier outrage dont la haine insatiable (*a*) de ses ennemis voulut encore le persécuter (*b*) dans son agonie, voyant dans les décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir : C'en est fait, dit-il, « tout est consommé : » *Consummatum est*[4]; je n'ai plus rien à faire en ce monde. Allez, homme de douleurs et qui êtes venu apprendre nos infirmités, il n'y a plus de souffrances dont vous ayez désormais à faire l'épreuve; votre science est consommée, vous avez rempli jusqu'au comble toute la mesure (*c*)[5] des peines; mourez maintenant quand il vous plaira : il est temps de terminer votre vie. Et en effet, aussitôt « il rendit son âme : » *Et inclinato capite tradidit spiritum*[6], mesurant la durée (*d*) de sa vie mortelle à celle de ses souffrances.

Vous êtes attendris, Messieurs[7]; mais ajoutons encore comme un dernier trait, pour vous faire connaître toute l'étendue de l'ardeur qu'il a de souffrir. C'est qu'il a voulu endurer beaucoup plus que ne demandait la rédemption de notre nature, et en voici la raison. S'il s'était réduit à souffrir ce que la nécessité d'expier nos crimes exigeait de sa patience, il ne nous aurait pas donné l'idée tout entière de l'estime qu'il fait des douleurs (*e*), et nous aurions pu soupçonner qu'il les aurait regardées plutôt comme un mal nécessaire que comme un bien désirable. C'est pourquoi il ne lui suffit pas de mourir pour nous et de payer à son Père par ce sacrifice ce qu'exigeait sa juste vengeance de la victime publique de tous les pécheurs. Non content d'acquitter ses

VAR. : — (*a*) Implacable. — (*b*) L'accabler. — Après ce dernier outrage que l'inhumanité de ses ennemis lui fit encore endurer. — (*c*) Vous avez fourni toute la carrière. — (*d*) La carrière. — (*e*) Afflictions, — souffrances.

1. Édit. : *laisser perdre; laisser* souligné, c.-à-d. barré.
2. *Joan.*, XIX, 28.
3. Édit. : *dont ce Juif impitoyable* [var. *inhumain*] *arrosa sa langue.* Phrase soulignée.
4. *Joan.*, XIX, 30.
5. Édit. : *vous avez fourni toute la carrière*, c'est la variante.
6. *Joan.*, XIX, 30.
7. L'orateur avait commencé ici le développement qui va suivre : *Eh bien! Messieurs...* Mais il s'est attendri, il lui a semblé qu'il en serait de même de ses auditeurs, et il s'est interrompu.

dettes, il songe aussi à ses délices qui sont les souffrances; et comme dit admirablement ce renommé (*a*) prêtre de Carthage, « il veut se rassasier, avant que mourir[1], par le plaisir d'endurer: » *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat*[2]. Ne diriez-vous pas, Chrétiens, que, selon le sentiment de ce grand homme, toute la vie du Sauveur était un festin dont tous les mets étaient des tourments; festin étrange selon le siècle, mais que Jésus a trouvé digne de son goût. Sa mort suffisait pour notre salut; mais sa mort ne suffisait pas à cet appétit de tourments (*b*)[3]: il a fallu y joindre les fouets, et cette sanglante couronne qui perce sa tête, et ce cruel appareil de peines nouvelles et inouïes (*c*), afin, dit Tertullien, qu'il mourût rassasié pleinement de la volupté de souffrir: *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat.*

Eh bien! Messieurs, la loi des souffrances vous semble-t-elle écrite sur notre modèle en des caractères assez visibles? Jetez, jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de votre foi, durant ces jours salutaires consacrés à la mémoire de sa passion; regardez-le parmi ses souffrances. Chrétiens, c'est de ses blessures que vous êtes nés; il vous a enfantés à la vie nouvelle parmi ces douleurs immenses (*d*); et la grâce qui vous sanctifie, et l'esprit qui vous régénère, est coulé sur vous avec[4] son sang de ses veines déchirées[5]. Enfants de sang, enfants de douleur, quoi! vous pensez vous sauver parmi les délices! On se fait un certain art de délicatesse; on en affecte même plus qu'on n'en ressent; c'est un air de qualité de se distinguer du vulgaire par un soin scrupuleux d'éviter les moindres incommodités: cela marque qu'on est nourri dans un esprit de grandeur. O corruption des mœurs chrétiennes! Est-ce que vous prétendez (*e*) au

VAR.: (*a*) Célèbre. — (*b*) De souffrances, — à cette avidité de douleurs. — (*c*) Supplices presque inconnus. — (*d*) Inexplicables. — (*e*) Quoi! vous prétendez.

1. Édit.: *avant que de.* V. ci-dessus, p. 200, note 2.
2. Tertull., *De Patient.*, n. 3.
3. Édit.: *A cette avidité de douleurs, à cet appétit de souffrances*, et plus bas: *de supplices presque inconnus*; ce sont les variantes.
4. Ms. *avecque*, ce qui justifie pleinement Boileau et La Fontaine:

Tous les jours je me couche *avecque* le soleil.
Le possesseur du champ vient *avecque* son fils.

5. Ms. *cruellement déchirées*; le premier mot est souligné, c.-à-d. barré.

salut sans porter imprimé sur vous le caractère du Sauveur? N'entendez-vous [pas] l'apôtre saint Pierre qui vous dit « qu'il a tant souffert, afin que vous suiviez son exemple et que vous marchiez sur ses pas[1]? » N'entendez-vous pas saint Paul qui vous prêche « qu'il faut être configuré à sa mort, afin de participer à sa résurrection glorieuse? » *Configuratus morti ejus, si quo modo occurram ad resurrectionem quæ est ex mortuis*[2]. Mais n'entendez-vous pas Jésus-Christ lui-même qui vous dit que pour marcher sous ses étendards, il faut se résoudre à porter sa croix[3], comme lui-même a porté la sienne? Et en voici la raison, qui nous doit convaincre, si nous sommes entrés comme il faut [en] société avec Jésus-Christ. Ne voyez-vous pas, Chrétiens, que l'ardeur qu'il a de souffrir n'est pas satisfaite, s'il ne souffre dans tout son corps et dans tous ses membres? Or c'est nous qui sommes (*a*) son corps et ses membres : « Nous sommes la chair de sa chair, et les os de ses os[4], » comme dit l'Apôtre; et c'est pourquoi le même saint Paul ne craint point de dire qu'il manque quelque chose de considérable à la passion de Jésus-Christ[5], s'il ne souffre dans tous les membres de son corps mystique, comme il a voulu endurer dans toutes les parties du corps naturel.

Entendons, Messieurs, un si grand mystère; entrons profondément dans cette pensée. Jésus-Christ souffrant nous porte en lui-même; nous sommes, si je l'ose dire, plus son corps que son propre corps, plus ses membres que ses propres membres; quiconque a l'esprit de la charité et de la communication chrétienne, entend bien ce que je veux dire. Ce qui se fait en son divin corps, c'est la figure réelle de ce qui se doit accomplir en nous. Ah! regardez le corps de Jésus; « depuis la plante des pieds jusques à la tête, il n'y a

VAR. : (*a*) Or ne sommes-nous pas.

1. *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.* — *I Petr.*, II, 21.
2. *Philipp.*, III, 10 et 11.
3. *Qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse discipulus.* — *Luc.*, XIV, 27.
4. *Membra sumus corporis ejus, de carne ejus et de ossibus ejus.* — *Ephes.*, V, 30.
5. *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne meâ, pro corpore ejus, quod est Ecclesia.* — *Coloss.*, I, 24. V. p. 132 l'explication de ce texte.

rien en lui de sain ni d'entier[1] ; » tout est meurtri, tout est déchiré, tout est couvert de marques sanglantes. Mais avant même que les bourreaux aient mis sur lui leurs mains sacrilèges, voyez dans le jardin des Olives le sang qui se déborde[2] par tous ses pores et coule à terre à grosses gouttes; toutes les parties de son corps sont teintes de cette sueur mystérieuse; et cela veut dire, Messieurs, que l'Église qui est son corps, que les fidèles qui sont ses membres, doivent de toutes parts dégoutter de sang et porter imprimé sur eux le caractère de sa croix et de ses souffrances.

Eh quoi donc! pour donner du sang à Jésus, faudra-t-il ressusciter les Nérons, les Domitiens et les autres persécuteurs du nom de chrétien ? Faudra-t-il renouveler ces édits cruels par lesquels les chrétiens étaient immolés (*a*) à la vengeance publique ? A Dieu ne plaise, mes frères, que le monde soit si ennemi de la vérité, que de la persécuter par tant de supplices ! Lorsque nous souffrons humblement les afflictions que Dieu nous envoie, c'est du sang que nous donnons au Sauveur, et notre résignation tient lieu de martyre (*b*). Ainsi, sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendait nos ancêtres, il ne faut pas craindre, Messieurs, que la matière manque jamais à la patience; la nature a assez d'infirmités[3]. S'il met la main sur notre famille, en nous ôtant nos parents, nos proches, enfin ce qui nous est cher sous (*c*) quelque autre titre de piété, et que nous (*d*) lui offrons avec soumission (*e*) un cœur blessé et ensanglanté par la perte qu'il a faite de ce qu'il aimait juste-

Var. : (*a*) Qui immolaient les chrétiens innocents. — (*b*) Non, mes frères, à Dieu ne plaise ! Sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendait nos ancêtres. (Passage que Bossuet a refait, et qu'il a négligé de barrer). — (*c*) Par. — (*d*) Du piété ; si nous. — (*e*) Patience.

1. *A plantâ pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas : vulnus, et livor, et plaga tumens, non est circumligata, nec curata medicamine, nec fota oleo. — Isa.*, I, 6.

2. Mme de Sévigné emploie le verbe *se déborder* au propre et au figuré : *La Loire se déborde. — Rien ne se déborde.*

Ils savent que sur eux prêt à *se déborder*,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder. (Racine, *Mithridate.*)

3. Édit. après *assez d'infirmités* : — *Lorsque Dieu nous exerce par des maladies ou par quelque affliction d'une autre nature, notre patience tient lieu de martyre.* C'est une phrase qui fait double emploi avec ce qu'on vient de lire. Bossuet l'a refaite, mais il a oublié de la biffer.

ment, c'est du sang que nous donnons au Sauveur. Et puisque nous voyons dans les saintes Lettres que l'amour des biens corruptibles est appelé tant de fois la chair et le sang[1], lorsque nous retranchons cet amour qui ne peut être arraché que de vive force, c'est du sang que nous lui donnons.

Les médecins[2] disent, si je ne me trompe, que les larmes et les sueurs naissent de la même matière dont le sang se forme; je ne recherche pas curieusement si cette opinion est véritable; mais je sais que devant le Seigneur Jésus, et les larmes et les sueurs tiennent lieu de sang. J'entends par les sueurs, Chrétiens, les travaux que nous subissons pour l'amour de lui, non avec une nonchalance molle et paresseuse, mais avec un courage ferme et une noble contention[3]. Travaillons donc pour sa gloire; s'il faut faire quelque établissement pour le bien des pauvres, s'il se présente quelque occasion d'avancer son œuvre, travaillons avec un grand zèle, et tenons pour chose assurée que les sueurs que répandra un si beau travail, c'est du sang que nous lui donnons. Mais sans sortir de nous-mêmes, quel sang est plus agréable au Sauveur Jésus que celui de la pénitence? Ce sang que le regret de nos crimes tire du cœur par les yeux, je veux dire le sang des larmes amères, qui est nommé par saint Augustin[4] « le sang de nos âmes, » lorsque nous le versons devant Dieu en pleurant sincèrement nos ingratitudes, n'est-ce pas du sang que nous lui donnons? Mais pourquoi vous marquer avec tant de soin les occasions de souffrir, qui viennent assez d'elles-mêmes? Non, mes frères, sans ressusciter les tyrans, la matière ne manquera jamais

1. Si *la chair et le sang* se troublent aujourd'hui... (Racine, *Athalie.*)

2. Non pas ceux qui font profession de soigner les malades, mais ceux qui étudient la constitution du corps humain, les *anthropologistes*, comme nous dirions aujourd'hui. Ailleurs Bossuet dit : *Quelques* philosophes *enseignent que c'est la même matière du sang qui fait les sueurs et les larmes.*

3. Du latin *contentio*, effort, lutte.

4. Édit. : *Si élégamment*, deux mots soulignés, c.-à-d. *barrés*. Ailleurs Bossuet a conservé ces mots : cf. *Sermon sur la prédication* (p. 189). Tout ce passage est emprunté presque textuellement au deuxième sermon pour la Circoncision, sermon que M. Lachat fait remonter à l'année 1656. (*Édit. Vivès*, VIII, 327). Il serait intéressant de comparer Bossuet avec lui-même, à cinq ou six années de distance, mais le passage est trop long.

à la patience : la nature a assez d'infirmités[1], les affaires assez d'embarras, le monde assez d'injustices, sa faveur assez d'inconstance; il y a assez de bizarreries dans le jugement des hommes, et assez d'inégalité dans leur humeur contrariante : si bien que ce n'est pas seulement l'Évangile, mais encore le monde et la nature qui nous imposent[2] la loi des souffrances. Il n'y a plus qu'à nous appliquer à en tirer tout le fruit qui se doit attendre d'un chrétien, et c'est ce qu'il faut vous montrer dans la seconde partie.

SECOND POINT

Lorsque nous verrons, Chrétiens, Jésus-Christ sortir du tombeau, couronné d'honneur et de gloire, la lumière d'immortalité qui sortira (*a*) de ses plaies et de là se répandra sur son divin corps, nous fera sensiblement reconnaître les merveilleux avantages que produit le bon usage des afflictions. Toutefois Jésus ne veut point attendre ce jour pour nous apprendre cette vérité par expérience; et sans sortir de sa croix, il entreprend de nous montrer (*b*) par un grand exemple quelles sont les consolations de ceux qui souffrent avec patience. Mais comme cet exemple de consolation ne peut nous être donné en sa personne sacrée, qui doit être au contraire jusques à la mort l'exemple d'un entier abandonnement, ce que l'ordre de ses mystères ne lui permet pas de nous montrer encore en lui-même, il nous le découvre, Messieurs, dans ce voleur pénitent auquel il inspire parmi les souffrances des sentiments d'une piété toute chrétienne, qu'il couronne aussitôt de sa propre bouche par la promesse d'une récompense éternelle : *Hodie mecum eris*[3]. Je ne m'étendrai pas, Chrétiens, à vous prouver par un long

VAR. : (*a*) Rejaillira. — (*b*) Il veut nous convaincre.

1. Encore une phrase qui fait double emploi, mais il est impossible de la supprimer. Elle se trouvait plus haut, après : *A Dieu ne plaise...* Cette fin du second Point offre pour l'éditeur de sérieuses difficultés; il est plus que probable que Bossuet se proposait de la modifier en chaire. Il a écrit à la marge : *Le monde, la nature, la société, trois sources de souffrances.*
2. Ms. *qui nous impose.*
3. *Luc*, XXIII, 43.

discours que Dieu aime d'un amour particulier les âmes souffrantes. Pour ignorer cette vérité, il faudrait n'avoir aucune teinture des principes du christianisme : mais afin qu'elle vous profite en vos consciences, je tâcherai de vous faire entendre par les Écritures divines les causes de cet amour; et la première qui se présente à ma vue, c'est la contrition d'un cœur pénitent.

Il est certain, âmes saintes, qu'un cœur contrit et humilié dans le souvenir de ses fautes est un grand sacrifice à Dieu et une oblation de bonne odeur plus douce que tous les parfums[1]. Mais ce sacrifice d'humiliation ne s'offre jamais mieux que dans les souffrances. Car nous voyons par expérience qu'une âme dure et impénitente, qui durant ses propérités n'a peut-être jamais pensé à ses crimes, commence ordinairement à les confesser (*a*) au milieu des afflictions. Et la raison en est évidente : c'est qu'il y a dans le fond de nos consciences un certain sentiment secret de la justice divine, qui nous fait connaître manifestement, dans une lumière intérieure qui nous éclaire, que sous un Dieu si bon que le nôtre l'innocence n'a rien à craindre; et qu'il lui est si naturel d'être bienfaisant à ses créatures, qu'il ne ferait jamais de mal à personne, s'il n'y était forcé par les crimes. De sorte que le pécheur obstiné, lequel, ébloui des faveurs du monde, ne pense plus à ses crimes, et parce qu'il n'y pense plus, s'imagine aussi que Dieu les oublie : *Oblitus est Deus*[2], en même temps qu'il se sent frappé, il réveille en sa conscience ce sentiment endormi de la justice divine; et touché de la crainte de ses jugements, il confesse (*b*) avec amertume les désordres de sa vie passée.

C'est ce que fait à la croix notre voleur converti. Il entend son compagnon qui blasphème, et il s'étonne avec raison que la vengeance présente ne l'ait pas encore abaissé sous la justice divine (*c*). « Quoi! dit-il, étant condamné, la rigueur du tourment ne t'a pas encore appris à craindre Dieu : »

VAR. : (*a*) A se réveiller. — (*b*) Il repasse. — (*c*) Ne le fasse pas encore fléchir sous la justice divine.

1. Souvenirs du psaume *Miserere : Sacrificium Deo spiritus contribulatus : cor contritum et humiliatum Deus non despicies.* — Ps. L.

2. *Psal.*, x, *II.* 11.

Neque tu times Deum, quod in eâdem damnatione es[1] ! Voyez comme son supplice ramène à son esprit la crainte de Dieu et la vue de ses jugements. C'est ce qui lui fait humblement confesser ses crimes : « Pour nous, continue ce saint patient, si nous sommes punis rigoureusement, nos crimes l'ont bien mérité : » *Et nos quidem digna factis recipimus*[2]. Voyez comme il s'humilie, comme il baise la main qui le frappe, comme il reconnaît et comme il adore la justice qui le châtie. C'est là l'unique moyen de la changer en miséricorde. Car notre Dieu, Chrétiens, qui ne se réjouit pas de la perdition[3] des vivants, mais qui repasse sans cesse en son cœur les moyens (*a*) de les convertir et de les réduire, ne nous frappe durant cette vie qu'afin de nous abaisser sous sa main puissante par l'humiliation de la pénitence; et il est bien aise de voir que le respect que nous lui rendons sous les premiers coups, l'empêche d'étendre son bras à la dernière vengeance[4]. Éveillons-nous donc, mes chers Frères, dès les premières atteintes de la justice divine; prosternons-nous devant Dieu, et crions de tout notre cœur : *Et nos quidem* [*digna factis recipimus*]. O Dieu ! nous le méritons, et vous nous frappez justement : *Justus es, Domine*[5].

Mais passons encore plus loin : jetons les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; imitons notre heureux voleur, qui s'étant considéré comme criminel, tourne ensuite un pieux regard sur l'innocent qui souffre avec lui : « Et celui-ci, dit-il, qu'a-t-il fait? » *Hic vero nihil mali gessit*[6]. Cette pensée adoucit ses maux. Car pendant que le juste endure, le coupable se doit-il plaindre? C'est, mes Frères, de ces deux objets que nous devons nous occuper parmi les douleurs, j'entends Jésus-Christ et nous-mêmes, notre crime et son innocence. Il a souffert comme nous souffrons; mais il s'est soumis à souffrir par un sentiment

VAR. : (*a*) Mais qui pense en son cœur aux moyens...

1. *Luc.*, XXIII, 40.
2. *Ibid.*, 41.
3. *Perdition*, synonyme de *perte*, ne se dit plus que des navires en danger, ou des pécheurs qui sont, comme dit la théologie, dans la *voie de la perdition*.
4. Latinisme : *extendere brachium ad.*
5. *Psal.*, CXVIII, 137.
6. *Luc.*, XXIII, 41.

[de] miséricorde, au lieu que nous y sommes obligés par une loi indispensable de la justice (*a*). Pécheurs, souffrons pour l'amour du juste, pour l'amour de la miséricorde infinie qui nous sauve, qui expose son innocence (*b*) à tant de rigueurs; souffrons les corrections salutaires de la justice qui nous châtie, qui nous ménage et qui nous épargne (*c*); ces sentiments forceront le ciel, et les portes du paradis nous seront ouvertes : *Hodie mecum eris in paradiso.* O le sacrifice agréable! ô l'hostie de bonne senteur[1]!

Mais, mes Frères, les afflictions ne nous servent pas seulement pour nous faire connaître nos crimes; elles sont un feu spirituel où la vertu chrétienne est mise à l'épreuve, où elle est rendue digne des yeux de Dieu même et de la perfection du siècle futur. Que la vertu doive être éprouvée comme l'or dans la fournaise, c'est une vérité connue et très souvent répétée dans les saintes Lettres; mais afin d'en entendre toute l'étendue, il faut ici observer que le feu opère deux choses à l'égard de l'or : il l'éprouve et le fait connaître (*d*)[2]; il le purifie et le raffine; et c'est ce que font bien mieux les afflictions à l'égard de la vertu chrétienne. Je ne craindrai point de le dire : jusqu'à ce que la vertu se soit éprouvée dans l'exercice des afflictions, elle n'est jamais assurée. Car comme on ne connaît point un soldat jusqu'à ce qu'il ait été à la guerre (*e*); ainsi la vertu chrétienne n'étant pas pour la montre (*f*) ni pour l'apparence, mais pour l'usage et pour le combat, tant qu'elle n'a pas combattu, elle ne se connaît pas elle-même. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ne lui permet pas d'espérer, jusqu'à ce qu'elle ait passé par l'épreuve : « La patience produit l'épreuve, et l'épreuve, dit-il, produit l'espérance[3]. » Et voici la raison solide de cette sentence apostolique, c'est que la vertu véritable

Var. : (*a*) Nous y sommes tenus par justice. — (*b*) Qui l'expose (le juste). — (*c*) *Addition marg.* : Quiconque ne résiste pas à ses volontés, il est injuste au prochain, incommode au monde, outrageux à Dieu, pénible à lui-même. — (*d*) Et fait connaître s'il est véritable. — (*e*) Dans le combat. — (*f*) Car la vertu chrétienne n'est pas pour la montre.

1. Les éditeurs ont placé cette phrase plus haut, sans tenir compte des indications précises du ms.

2. Édit. : *Et le fait connaître, s'il est véritable.* On mêle le texte et la variante.

3. *Patientia probationem [operatur]. probatio u ro spem.* — *Rom.*, v, 4.

attend tout de Dieu ; mais elle ne peut rien attendre de Dieu, jusqu'à ce qu'elle soit telle qu'il la juge digne de lui. Or elle ne peut jamais reconnaître si elle est digne de Dieu, si ce n'est par l'épreuve que Dieu nous propose. Cette épreuve, ce sont les souffrances. Par conséquent, Chrétiens, jusqu'à ce qu'elle soit éprouvée par l'affliction, son espérance est toujours douteuse ; et son fondement le plus ferme, aussi bien que son espérance la plus assurée, c'est l'exercice des afflictions.

Que peut espérer un soldat que son capitaine ne daigne éprouver ? Mais au contraire, quand il l'exerce dans des entreprises laborieuses, il lui donne sujet de prétendre. O piété délicate, qui n'as jamais goûté les afflictions, piété nourrie à l'ombre et dans le repos ! je t'entends discourir de la vie future ; tu prétends à la couronne d'immortalité, mais tu ne dois pas renverser l'ordre de l'Apôtre : « La patience produit l'épreuve, et l'épreuve produit l'espérance. » Si donc tu espères la gloire de Dieu, viens que je te mette à l'épreuve que Dieu a proposée à ses serviteurs. Voici une tempête qui s'élève, voici une perte de biens, une insulte[1], une contrariété, une maladie : quoi ! tu te laisses aller au murmure, pauvre piété déconcertée ! tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement ! Va, tu n'as jamais mérité le nom d'une[2] piété chrétienne ; tu n'en étais qu'un vain simulacre ; tu n'étais qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset. Tu n'es propre qu'à tromper les hommes par une vaine apparence, mais tu n'es pas digne de Dieu ni de la pureté du siècle futur[3].

La véritable vertu chrétienne non seulement se conserve, mais encore se raffine et se purifie dans le feu des afflictions ; et si nous nous savons connaître nous-mêmes, nous comprendrons aisément combien elle a besoin d'y être épurée.

1. Bossuet avait écrit *un insult*, il a corrigé ensuite ; au seizième siècle on l'écrivait encore *insult*. Ce mot est masculin dans *le Lutrin* de Boileau.
2. On dirait aujourd'hui : *le nom de*.
3. *A la marge :* « Vertu digne du siècle futur, éprouvée par la patience ; c'est l'or du sanctuaire. »

Nous nous plaignons ordinairement pourquoi[1] on nous ôte cet ami intime, pourquoi ce fils, pourquoi cet époux qui faisait toute la douceur de notre vie : quel mal faisions-nous en les aimant, puisque cette amitié est si légitime? Je ne veux point entendre ces plaintes dans la bouche d'un chrétien, parce qu'un chrétien ne peut ignorer combien la chair et le sang se mêlent dans les affections les plus légitimes, combien les intérêts temporels, combien d'inclinations différentes qui naissent en nous de l'amour du monde[2]. Et toutes ces inclinations corrompent la pureté de notre or, je veux dire la perfection (*a*) de notre vertu, par un indigne mélange. Si tu savais, ô cœur humain! combien le monde te prend aisément, avec quelle facilité tu t'y engages; que tu louerais la main charitable qui vient rompre violemment tes liens, en te troublant dans l'usage des biens de la terre! Il se fait en nous, en les possédant, certains nœuds secrets, certains lacets invisibles qui engagent insensiblement même un cœur vertueux dans quelque amour déréglé (*b*) des choses présentes, et cet engagement est plus dangereux en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Si la vertu s'y conserve, elle perd quasi[3] toute sa beauté par le mélange de cet alliage; il est temps de la mettre au feu, afin qu'il en fasse la séparation. Et cela de quelle manière? « C'est qu'il faut, dit saint Augustin, que cet homme apprenne, en perdant ces biens, combien il péchait en les aimant. » Qu'on lui dise que cette maison est brûlée, et cette somme perdue sans ressource par une banqueroute imprévue, aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir par combien de fibres secrètes ces richesses tenaient au fond de son âme, et combien il s'écartait de la droite voie par cet engagement vicieux : *Quantum amando peccaverint, perdendo senserunt*[4]. D'ailleurs il connaîtra mieux par expérience la fragilité des biens de la terre, dont il ne se voulait laisser convaincre par

VAR. : (*a*) Je veux dire celle (c.-à-d. la pureté). — (*b*) Dans un amour inconsidéré.

1. Latinisme; on trouve souvent dans Plaute *dolere quia*.
2. S.-ent. *se mêlent*, etc.
3. *Pour ainsi dire;* « Mon pauvre cœur est *quasi* toujours en presse », dit Sévigné; les paysans des environs de Paris en ont même fait l'adverbe *quasiment*.
4. S. August., *De civit. Dei*, lib. I, cap. x.

aucuns discours [1]. Dans ce débris [2] des biens périssables, il s'attachera plus fortement aux biens éternels, qu'il commençait peut-être à trop oublier. Ainsi ce petit mal guérira les grands, et ce feu des afflictions rendra sa vertu plus pure en la dégageant (*a*) du mélange (*b*).

Que si la vertu chrétienne se dégage [3] et se purifie parmi les souffrances, par conséquent, âmes saintes, Dieu qui aime sur toutes choses la simplicité et la réunion parfaite de tous nos désirs en lui seul, n'aura rien de plus agréable que la vertu ainsi éprouvée. Mais afin de le connaître par expérience, jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; voyez comme il traite cet heureux voleur dont je vous ai déjà proposé l'exemple. Mais plutôt voyez avant toutes choses à quel degré de perfection sa vertu se trouve élevée par le bon usage qu'il fait de ce moment de souffrances : quoiqu'il n'ait commencé sa conversion qu'à l'extrémité de sa vie, une grâce extraordinaire nous fait voir en lui un modèle accompli de patience et de vertu consommée. Vous lui avez déjà vu confesser et adorer la justice qui le frappe, produire enfin tous les actes d'une pénitence parfaite; écoutez la suite de son histoire; ce n'est plus un pénitent qui vous va parler, c'est un saint d'une piété et d'une foi consommée. Non content d'avoir reconnu l'innocence de Jésus-Christ contre lequel il voit tout le monde

VAR. : (*a*) Séparant. — (*b*) *Addit. marginale :* Faites donc profiter les afflictions attentivement.

1. Dans un sermon pour le jour de l'*Exaltation de la Sainte-Croix* (Éd. Lachat, x, 456), Bossuet exprime les mêmes pensées : « Ne me dis pas, âme chrétienne : Pourquoi m'ôte-t-on cet ami intime? pourquoi un fils? pourquoi un époux qui faisait toute la douceur de ma vie? Quel mal faisais-je en les aimant, puisque cette amitié est si légitime? Non, je ne veux pas entendre ces plaintes... O cœur humain! si tu connaissais combien le monde te prend aisément, avec quelle facilité tu t'y attaches, combien tu louerais la main charitable... Il se fait en nous, en les possédant, certains nœuds secrets qui nous engagent insensiblement dans l'amour des choses présentes... Qu'on lui dise que cette maison est brûlée, que cette somme est perdue sans ressource par la banqueroute de ce marchand... Dans le débris des choses humaines, il tournera les yeux vers les biens éternels qu'il commençait peut-être à oublier; ainsi ce petit mal guérira les grands, et sa blessure sera son salut. »

2. Cf. Racine (*Athalie*) :

> Et parmi *le débris*, le ravage et les morts,
> A force d'attentats perdre tous mes remords.

3. *Se dégage* est bien près de *dégageant ;* il est probable qu'en chaire Bossuet aura modifié l'une ou l'autre de ces deux phrases.

élevé avec tant de rage, il se tourne à lui, Chrétiens, et il lui adresse ses vœux : *Domine, memento mei, cùm veneris in regnum tuum*[1]. Je triomphe de joie, mes Frères; mon cœur est rempli de ravissement, quand je vois la foi de cet homme. Un mourant voit Jésus mourant, et il lui demande la vie. Un crucifié voit Jésus crucifié, et il lui parle de son royaume. Ses yeux n'aperçoivent que des croix, et sa foi ne lui représente qu'un trône. Quelle foi et quelle espérance ! Lorsque nous mourons, Chrétiens, nous savons que Jésus-Christ est vivant; et notre foi chancelante a peine de[2] s'y confier. Celui-ci voit mourir Jésus avec lui, et il met en lui son espérance : mais encore en quel temps, Messieurs, et dans quelle rencontre de choses[3] ? Dans le temps que tout le monde condamne Jésus, et que même les siens l'abandonnent, lui seul est réservé, dit saint Augustin, pour le glorifier à la croix : « Sa foi a commencé de fleurir, quand la foi même des apôtres a été flétrie : » *Tunc fides ejus de ligno floruit, quando discipulorum marcuit*[4]. Les disciples ont délaissé Celui qu'ils savaient être l'auteur de la vie, et celui-ci reconnaît pour maître le compagnon de sa mort et de son supplice, digne certainement, dit saint Augustin, de tenir un grand rang parmi les martyrs, puisqu'il reste presque seul auprès de Jésus à faire l'office de ceux qui devaient être les chefs de cette armée triomphante[5]. Vous vous étonnez, Chrétiens, de le voir tout d'un coup élever[6] si haut : mais c'est que dans l'usage des afflictions la foi et la piété font de

1. *Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez entré dans votre royaume.* — *Luc.*, XXI, 42.

2. *Avoir peine de* a fait place, dans tous les autres ouvrages de Bossuet, à la locution : *avoir peine à*.

3. Ce beau développement depuis : *Je triomphe* se retrouve dans le sermon pour l'*Exaltation* (Lachat, X, 459). Voici les différences les plus importantes : — En voyant la foi de ce saint voleur.— « Si nous mourons, mes Frères, nous savons... — A peine toutefois à s'y confier. Celui-ci voit mourir Jésus avec lui, et il espère, il se console, et il se réjouit même dans un si cruel supplice. » Tout ce second point, marqué d'un trait de crayon à la marge, a été repris, au moins dans ses parties essentielles, et est devenu le premier point du sermon sur l'*Exaltation*. La note marginale : *Faites donc profiter les afflictions attentivement*, a dû être écrite au moment où Bossuet préparait ce sermon prêché, disent les éditeurs, chez les *Nouveaux catholiques*, le 14 septembre 1661.

4. S. August., *De animâ et ejus orig.*, lib. I, n. 11.

5. *Inventa est in eo mensura martyris, qui tunc in Christum credidit, quando deficerunt qui futuri erant martyres.* — *Ibid.*

6. Édit. *De le voir élevé.*

grands progrès, quand elles se savent servir de cet avantage incroyable de souffrir avec Jésus-Christ. C'est ce qui avance en un moment notre heureux larron à une perfection si éminente; et c'est ce qui lui attire aussi de la bouche du Fils de Dieu des paroles si pleines de consolation : *Amen dico tibi : Hodie mecum eris in paradiso*[1]. Aujourd'hui, — quelle promptitude! Avec moi, — quelle compagnie! Dans le paradis, — quel repos! Que je finirais volontiers sur cette aimable promesse et sur cet exemple admirable d'humilité et de patience en ce saint voleur, de bonté et de miséricorde dans le Fils de Dieu! Mais il y a des âmes de fer que les douceurs de la piété n'attendrissent pas: et il faut, pour les émouvoir, leur proposer le terrible exemple de la vengeance exercée sur celui qui souffre la croix avec un cœur endurci et impénitent. C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT

Il est assuré, Chrétiens, et peut-être vous vous souviendrez que je l'ai déjà prêché dans cette chaire[2], que la prospérité des impies et cette paix qui les enfle et qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort, est un commencement de vengeance, par laquelle Dieu, les livrant à leurs passions brutales et désordonnées, leur laisse « amasser un trésor de haine, comme parle le saint Apôtre[3], en ce jour d'indignation et de fureur implacable[4]. » Mais si nous voyons dans les

1. *Luc.*, XXIII, 43.

2. Il semblait que l'on dût trouver ici une indication précieuse. Bossuet fait allusion à un sermon prêché par lui chez les Carmélites, cette même année 1661. Je l'ai cherché en vain. Mais en revanche nous trouvons, dans le second sermon pour le jour de l'*Exaltation* (Lachat, x, 461), une nouvelle rédaction de ce troisième point. Il faudrait pouvoir faire une comparaison suivie; nous devons nous contenter de quelques rapprochements.

3. *Secundum autem duritiam tuam et impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die iræ et revelationis justi judicii Dei. — Rom.*, II, 5.

4. *Exaltation :* « Nous apprenons par les saintes Lettres que la prospérité des impies est un effet de la vengeance de Dieu et de sa colère qui les poursuit. Oui, lorsqu'ils nagent dans les plaisirs, que tout leur rit, que tout leur succède, cette paix que nous admirons, qui, selon l'expression du Prophète, « fait sortir l'iniquité de leur graisse », *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum*, qui les enfle, qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort, c'est un commencement de vengeance que Dieu exerce sur eux : cette impunité, c'est une peine qui, les livrant aux désirs de leur cœur, leur amasse un trésor de haine en ce jour d'indignation et de fureur implacable. »

saintes Lettres que Dieu sait, quand il lui plaît, punir les impies par une félicité apparente, cette même Écriture, qui ne ment jamais, nous enseigne qu'il ne les punit pas toujours en cette manière, et qu'il leur fait sentir quelquefois la pesanteur de son bras par des événements sanglants et tragiques[1]. Cet endurci Pharaon, cette prostituée Jézabel, ce maudit meurtrier Achab, et sans sortir de notre sujet, ce larron impénitent et blasphémateur, rendent témoignage à ce que je dis, et nous font bien voir, Chrétiens, que la croix qui nous est, si nous le voulons, un gage assuré de miséricorde, peut être tournée par notre malice en un instrument de vengeance[2] : tant il est vrai, dit saint Augustin, « qu'il faut considérer, non ce que l'on souffre, mais dans quel esprit on le souffre[3]; » et que les afflictions que Dieu nous envoie (*a*) peuvent aisément changer de nature, selon l'esprit dont on les reçoit.

Les hommes endurcis et impénitents qui souffrent sans se convertir commencent leur enfer dès cette vie, et ils sont une vive image des horreurs de la damnation. Chrétiens, si vous voulez voir [une] affreuse représentation (*b*) de ces gouffres où gémissent les esprits dévoyés, n'allez pas rappeler (*c*) les images ni des fournaises ardentes, ni de ces monts ensoufrés qui nourrissent dans leurs entrailles des feux immortels (*d*), qui vomissent des tourbillons d'une flamme obscure et ténébreuse, et que Tertullien appelle élégamment pour cette raison « les cheminées de l'enfer : » *Ignis inferni fumariola*[4]. Voulez-vous voir aujourd'hui une vive peinture de l'enfer et un tableau animé d'une âme condamnée, voyez un homme qui souffre et qui ne songe point à se convertir[5].

En effet, le caractère propre de l'enfer, ce n'est pas seu-

VAR. : (*a*) Et que les choses peuvent. — (*b*) Si vous voulez avoir quelques peintures, — des peintures. — (*c*) N'allez pas rechercher, — ne vous imaginez ni... — (*d*) Des embrasements éternels.

1. *Exalt.* : « Et qu'il leur fait quelquefois sentir son bras par des misères temporelles. » — Cette seconde rédaction est moins heureuse. »

2. *Exalt.* : « Ainsi cette croix, que vous avez vue comme une marque de miséricorde, vous va maintenant être présentée comme un instrument de vengeance. »

3. *Tantum interest non qualia, sed qualis quisque patiatur.* — S. Aug., *de Civit. Dei*, I, 8.

4. Tertull., *De Pœnit.*, n 12.

5. *Exalt.* : « Si vous voulez voir, Chrétiens, des peintures de ces gouffres éternels,

lement la peine, mais la peine sans la pénitence. Car je remarque deux sortes de feux dans les Écritures divines : « Il y a un feu qui purge, et un feu qui consume et qui dévore : » *Uniuscujusque opus probabit ignis*[1]... *Cum igne devorante*[2]. Ce dernier est appelé dans l'Évangile « un feu qui ne s'éteint pas, » *ignis non extinguitur*[3], pour le distinguer de ce feu qui s'allume pour nous épurer, et qui ne manque jamais de s'éteindre quand il a fait cet office. La peine accompagnée de la pénitence, c'est un feu qui nous purifie; la peine sans la pénitence, c'est un feu qui nous dévore et qui nous consume, et tel est proprement le feu de l'enfer. C'est pourquoi nous concluons, selon ces principes, que les flammes du purgatoire purifient les âmes, parce qu'où la peine est jointe à la pénitence, les flammes sont purgatives et purifiantes (*a*); et au contraire que le feu d'enfer ne fait que dévorer les âmes, parce qu'au lieu de la componction de la pénitence, il ne produit que de la fureur et du désespoir.

Par conséquent, Chrétiens, concluons qu'il n'y a rien sur la terre qui doive nous donner plus d'horreur que des hommes frappés de la main de Dieu et impénitents tout ensemble. Non, il n'y a rien de plus horrible, puisqu'ils portent déjà sur eux le caractère essentiel de la damnation.

Tels sont ceux dont David parlait comme d'un prodige, que Dieu avait dissipés, et qui n'étaient pas touchés de componction : *Dissipati sunt, nec compuncti*[4]; serviteurs vraiment rebelles et opiniâtres, qui se révoltent même sous la verge, frappés et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés et non convertis. Tel était le déloyal Pharaon, qui s'endurcissait tous les jours sous les coups incessamment

VAR. : (*a*) Parce que la peine est jointe aux sentiments de la pénitence (*autre var. :* à la pénitence) qu'elles ont emportés en sortant du monde.

n'allez pas rechercher bien loin ni ces fourneaux ardents, ni ces montagnes ensoufrées qui vomissent des tourbillons de flammes, et qu'un ancien appelle des cheminées de l'enfer, *Ignis*... Voulez-vous avoir une vive image de l'enfer et d'une âme damnée, regardez un pécheur qui souffre et qui ne se convertit pas. Tels étaient ceux dont David...» — Bossuet reprenant le même sujet, supprime une page entière et atténue ses expressions les plus fortes.

1. 1 *Cor.*, III, 13.
2. *Isa.*, XXXIII, 16.
3. *Marc.*, IX, 47, ms. *extinguetur.*
4. *Psal.*, XXXIV, 16.

redoublés de la vengeance divine. Tels sont ceux dont il est écrit dans l'*Apocalypse*[1], que Dieu les ayant frappés d'une plaie horrible, de rage ils mordaient leurs langues, et blasphémaient le Dieu du ciel, et ne faisaient point pénitence. Tels hommes ne sont-ils pas comme des damnés, qui commencent leur enfer à la vue du monde[2] pour nous effrayer par leur exemple, et que la croix précipite à la damnation avec ce larron endurci? On leur arrache les biens de cette vie; ils se privent de ceux du siècle futur (*a*) : si bien qu'étant frustrés de toutes parts, pleins de rage et de désespoir, et ne sachant à qui s'en prendre, ils élèvent contre Dieu leur langue insolente par leurs murmures et par leurs blasphèmes; « et il semble, dit Salvien, que leurs crimes se multipliant avec leurs supplices, la peine même de leurs péchés soit la mère de nouveaux désordres : » *Ut crederes pœnam ipsorum criminum quasi matrem esse vitiorum*[3].

Apprenez donc, ô pécheurs, qu'il ne suffit pas d'endurer beaucoup, et qu'encore que, selon la règle ordinaire, ceux qui souffrent en cette vie aient raison d'espérer du repos en l'autre, par la dureté de nos cœurs cette règle n'est pas toujours véritable. Plusieurs sont à la croix, qui sont bien éloignés du crucifié; la croix dans les uns est une grâce, la croix dans les autres est une vengeance. De deux hommes mis en croix avec Jésus-Christ, l'un y[4] a trouvé la miséricorde, l'autre les rigueurs de la justice; l'un y a opéré son salut, l'autre y a commencé sa damnation; la croix a élevé jusqu'au paradis la patience de l'un, et a précipité jusques à l'enfer l'impénitence de l'autre. Tremblez donc parmi vos souffrances qu'au lieu d'éprouver maintenant un feu qui vous purge dans le temps, vous n'allumiez par votre faute un feu qui vous dévore dans l'éternité.

VAR. : (*a*) De la vie future. — Ils se privent des biens de l'autre vie, on leur arrache ceux de celle-ci.

1. *Et blasphemaverunt nomen Dei habentis potestatem super has plagas, neque egerunt pœnitentiam... et commanducaverunt linguas suas præ dolore.* — *Apoc.*, XVI, 9, 10.
2. *Exalt.* : « Tels hommes ne sont-ils pas des damnés qui commencent leur enfer dès ce monde? »
3. Salvian., *De Gubern. Dei*, lib. VI., n. 13.
4. Latin *ibi*, là.

Et vous, ô enfants de Dieu, quelque fléau qui tombe sur vous, ne croyez jamais que Dieu vous oublie; et ne vous persuadez pas que vous soyez confondus avec les méchants, quoique vous soyez mêlés avec eux, désolés par les mêmes guerres, emportés par les mêmes pestes, affligés des mêmes disgrâces, battus enfin des mêmes tempêtes. « Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui [1], » et il sait bien démêler les siens de cette confusion générale. Le même feu fait reluire l'or et fumer la paille : « Le même mouvement, dit saint Augustin, fait exhaler la puanteur de la boue et la bonne odeur des parfums [2]; » et le vin n'est pas confondu avec le marc, quoiqu'ils portent tous les deux le poids du même pressoir. Ainsi les mêmes afflictions qui désolent, consument les méchants, purifient les justes; et quoi que l'on vous reproche, vous ne serez jamais confondus, pourvu que vous ayez le courage (*a*) de vous discerner.

Prenez la médecine. La main de Dieu invisiblement étendue. V[oir] saint Jacques [3]. Si la tentation vous presse, *persevera usque in finem, quia afflictio non perseverabit usque in finem* [4]. Mais cet homme m'opprime par ses violences : *Et adhuc pusillum, et non erit peccator*. Le médecin flatte son malade, mais ce délai est importun. *Infirmitas facit diu videri quod cito est*. Quand un malade demande à boire, chacun s'empresse pour le servir; lui seul s'imagine que le temps est long. *Hodie,* « aujourd'hui, » dit le Fils de Dieu. Ne crains pas, ce sera bientôt. Cette vie passera bien vite; elle s'écoulera comme un jour d'hiver, où le matin et le soir se touchent de près; ce n'est qu'un jour, ce n'est qu'un moment, que l'ennui et l'infirmité fait paraître long [5]. Quand il sera écoulé, vous verrez alors combien il est court [6].

VAR. (*a*) La force.

1. *Cognovit Dominus qui sunt ejus.* — II *Timoth.*, II, 19.
2. *Nam pari motu exagitatum et exhalat horribiliter cœnum, et suaviter fragrat unguentum.* — S. Aug., *De Civit. Dei*, I, 8. C'est la suite de la citation précédente.
3. *Jacob.*, I, 2, 3, 4, 12. — Déforis, péchant par excès de zèle, intercale ici dix lignes de S. Jacques.
4. S. August., Tract. XLV, *in Joan.*, n. 13,
5. *Infirmitas facit diu videri quod cito est.* — *Serm. I in Psalm.*, XXXVI, n. 10.
6. *Exalt.* : « Aujourd'hui, aujourd'hui, dira le Sauveur, tu seras avec moi dans mon paradis. Ne crains pas, ce sera bientôt. Cette vie se passe bien vite :

O quand vous serez dans la vie future ! — Mais je gémis dans la vie présente, et je suis accablé de maux. — Eh bien ! abandonnez-vous à l'impatience : en serez-vous bien plus soulagé, quand vous aurez ajouté le mal du chagrin, et peut-être celui du murmure, aux autres qui vous tourmentent. Profitez du moins de votre misère, de peur que vous ne soyez du nombre de ceux auxquels saint Augustin a dit ce beau mot : « Vous perdez l'utilité de vos souffrances : « *Perdidistis utilitatem calamitatis, et miserrimi facti estis, et pessimi permansistis.* « Vous perdez l'utilité de votre souffrance (*a*), vous êtes devenus misérables, et vous êtes demeurés méchants [1]. »

IX

SERMON SUR LA PROVIDENCE

POUR LE MERCREDI OU LE VENDREDI

DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME

PRÊCHÉ AU LOUVRE, DEVANT LOUIS XIV (8 OU 10 MARS 1662[2]).

Fili, recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ, Lazarus similiter mala ; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris. — Luc., XVI, 25.

Nous lisons dans l'histoire sainte[3] que le roi de Samarie ayant voulu bâtir une place forte qui tenait en crainte et

VAR. : (*a*) Misère.

elle s'écoulera comme un jour d'hiver ; le matin et le soir s'y touchent de près ; ce n'est qu'un jour, ce n'est qu'un moment, que la seule infirmité fait paraître long ; quand il sera écoulé, tu l'apercevras combien il est court. »

1. *De civ. Dei*, I, XXXIII.

2. Ms. t. XIII, 176. — Déforis, V, 242. — Lachat, IX, 151. — Gandar, 131. Bossuet a prêché deux sermons sur la Providence, le premier à Dijon, devant le duc d'Épernon, en 1656, l'autre devant Louis XIV, six ans plus tard. Il peut être intéressant de les comparer ; M. Gandar les a édités à la suite l'un de l'autre, et je ne puis que renvoyer à son édition ; son texte présente quelques différences avec celui qu'on va lire.

3. Bossuet n'a pas traduit ce texte au commencement de son discours ; mais il a dit, à la fin du premier point : « Mon fils, tu as reçu des biens en ta vie, et Lazare a reçu aussi des maux. » Reste la fin de la citation ; la voici, d'après Lemaître de Sacy : « C'est pourquoi il est maintenant dans la consolation, et vous (Sacy plus académique n'employait pas le *tu*), dans les tourments. »

4. III *Reg.*, XVI, 17-22.

en alarmes (*a*) toutes les places du roi de Judée, ce prince assembla son peuple et fit un tel effort contre l'ennemi, que non seulement il ruina cette forteresse, mais qu'il en fit servir les matériaux pour construire deux grands châteaux-forts (*b*), par lesquels il fortifia sa frontière[1]. Je médite aujourd'hui, Messieurs, de faire quelque chose de semblable, et dans cet exercice pacifique je me propose l'exemple de cette entreprise militaire. Les libertins déclarent la guerre à la Providence divine, et ils ne trouvent rien de plus fort contre elle que la distribution des biens et des maux, qui paraît injuste, irrégulière, sans aucune distinction entre les bons et les méchants. C'est là que les impies se retranchent comme dans leur forteresse imprenable; c'est de là qu'ils jettent hardiment des traits contre la sagesse (*c*) qui régit le monde[2]. Assemblons-nous, Chrétiens, pour combattre (*d*) les ennemis du Dieu vivant; renversons [les][3] remparts superbes de ces nouveaux Samaritains. Non contents de leur faire voir que cette inégale dispensation des biens et des maux du monde ne nuit [en] rien à la Providence, montrons, au contraire, qu'elle l'établit. Prouvons par le désordre même qu'il y a un ordre supérieur qui rappelle tout à soi par une loi (*e*) immuable; et bâtissons les forteresses de Juda des débris et des ruines (*f*) de celles de Samarie. C'est le dessein de ce discours, que j'expliquerai plus à fond après [que nous aurons imploré, etc. *Ave*].

Le théologien d'Orient, saint Grégoire de Nazianze[4], contemplant la beauté du monde dans la structure duquel

VAR. : (*a*) Toutes celles. — (*b*) Deux citadelles. — (*c*) Pour détruire, — pour combattre. — (*d*) Contre. — (*e*) Conduite. — (*f*) Démolitions.

1. *Fortifier* par des châteaux *forts* est une négligence que les éditeurs, M. Gandar excepté, ont cru devoir corriger en supprimant *forts;* en pareille matière, le ms. fait autorité; nous transcrivons fidèlement des *bronillons*.

2. Tous les éditeurs, même M. Gandar, ajoutent à cette phrase les mots que voici : *Se persuadant faussement que le désordre apparent des choses humaines rend témoignage contre elles*. Ces quatorze mots sont soulignés dans le ms., c'est-à-dire *barrés*, comme l'a très bien établi M. Gandar lui-même. La suite de ce sermon présentera un certain nombre de passages soulignés que pas un éditeur n'a cru pouvoir conserver.

3. Ms. *Leurs*. Bossuet a oublié de changer *leurs* en *les*.

4. Né vers 329, mort en 390; ses ouvrages consistent en cinquante-cinq discours ou sermons, avec quelques poésies et beaucoup de lettres.

Dieu s'est montré si sage et si magnifique, l'appelle élégamment en sa langue, le plaisir et les délices de son Créateur, Θεοῦ τρυφήν[1]. Il avait appris de Moïse que ce divin Architecte, à mesure qu'il bâtissait ce grand édifice, en admirait lui-même toutes les parties : *Vidit Deus lucem quod esset bona*[2] ; qu'en ayant composé le tout, il avait encore enchéri et l'avait trouvé « parfaitement beau » : *Et erant valdè bona*[3] ; enfin qu'il avait paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ouvrage. Où il ne faut pas s'imaginer que Dieu ressemble aux ouvriers mortels, lesquels, comme ils peinent[4] beaucoup dans leurs entreprises et craignent toujours pour l'événement, sont ravis que l'exécution les décharge du travail et les assure du succès. Mais Moïse regardant les choses dans une pensée plus sublime, et prévoyant en esprit qu'un jour les hommes ingrats nieraient la Providence qui régit le monde, il nous montre[5] dès l'origine combien Dieu est satisfait de ce chef-d'œuvre de ses mains, afin que le plaisir de le former nous étant un gage certain du soin qu'il devait prendre à le conduire, il ne fût jamais permis de douter qu'il n'aimât à gouverner ce qu'il avait tant aimé à faire et ce qu'il avait lui-même jugé si digne de sa sagesse.

Ainsi nous devons entendre que cet univers, et particulièrement le genre humain, est le royaume de Dieu, que lui-même règle et gouverne selon des lois immuables ; et nous nous appliquerons aujourd'hui à méditer les secrets de cette céleste politique qui régit toute la nature, et qui, enfermant dans son ordre l'instabilité des choses humaines, ne dispose pas avec moins d'égards les accidents inégaux qui mêlent (*a*) la vie des particuliers, que ces grands et mémorables événements qui décident de la fortune des empires.

Grand et admirable sujet, et digne de l'attention de la

VAR. : (*a*) Troublent.

1. *Orat.*, XXXIV.
2. *Dieu vit que la lumière était bonne.* — *Genes.*, I, 4.
3. *Ibid.*, 31.
4. Nous suons, nous *peinons*, comme bêtes de somme. (LA FONT., *Fables.*)
5. *Moïse... il nous montre ;* ce pléonasme par répétition du sujet est fréquent chez les écrivains du dix-septième siècle.

Cour la plus auguste du monde ! Prêtez l'oreille, ô mortels, et apprenez de votre Dieu même les secrets par lesquels il vous gouverne ; car c'est lui qui vous enseignera dans cette chaire ; et je n'entreprends aujourd'hui d'expliquer ses conseils profonds, qu'autant que je serai éclairé par ses oracles infaillibles.

Mais il nous importe peu, Chrétiens, de connaître par quelle sagesse nous sommes régis, si nous n'apprenons aussi à nous conformer à l'ordre de ses conseils. S'il y a de l'art à gouverner, il y en a aussi à bien obéir. Dieu donne son esprit de sagesse aux princes[1] pour savoir conduire les peuples, et il donne aux peuples l'intelligence pour être capables d'être dirigés par ordre (*a*)[2] ; c'est-à-dire qu'outre la science maîtresse par laquelle le prince commande, il y a une autre science subalterne qui enseigne aussi aux sujets à se rendre dignes instruments de la conduite supérieure ; et c'est le rapport de ces deux sciences qui entretient le corps d'un État par la correspondance du chef et des membres.

Pour établir ce rapport dans l'empire de notre Dieu, tâchons de faire aujourd'hui deux choses. Premièrement, Chrétiens, quelque étrange confusion, quelque désordre même ou quelque injustice qui paraisse dans les affaires humaines, quoique tout y semble emporté par l'aveugle rapidité[3] de la fortune (*b*), mettons bien avant dans notre esprit que tout s'y conduit par ordre, que tout s'y gouverne par maximes, et qu'un conseil éternel et immuable se cache parmi tous ces événements que le temps semble déployer avec une si étrange (*c*) incertitude. Secondement, venons à

VAR. : (*a*) Pour être conduits et dirigés, — pour savoir se laisser conduire par ordre. — (*b*) Par la rapidité de la fortune. — Quoique la dispensation des biens et des maux semble s'y faire au hasard et à l'aventure. — (*c*) Prodigieuse.

1. *Josue vero filius Nun repletus est spiritu sapientiæ.* — *Deuter.*, XXXIV, 9. (Note de Bossuet : *Josue, Deut.*, 34, 9.)

2. Il y avait d'abord : « Nous lisons au livre de l'*Exode* (35, 3) qu'il y a une science de Dieu, non seulement pour inventer et concevoir, mais encore pour exécuter et pour accomplir tout ce qui est nécessaire pour la construction de son tabernacle, *ad cogitandum et ad faciendum*. Ainsi, outre la science, etc. » On voit combien la correction est heureuse au double point de vue de l'expression et de l'enchaînement des idées.

3. *Rapidité* conserve ici toute la force du latin *rapere*, entraîner ; c'est donc à vrai dire : *la force entraînante*. M. Littré n'indique pas ce sens.

nous-mêmes, et après avoir bien compris quelle puissance nous meut et quelle sagesse nous gouverne, voyons quels sont les sentiments qui nous rendent dignes d'une conduite si relevée. Ainsi nous découvrirons, suivant la médiocrité de l'esprit humain (*a*), en premier lieu les ressorts et les mouvements, et ensuite l'usage et l'application de cette sublime politique qui régit le monde, et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT

Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines, confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques [1] des curieux comme un jeu de la perspective. La première vue ne vous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs, qui semble être ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt (*b*) que celui qui sait le secret vous les fait regarder par un certain endroit (*c*), aussitôt toutes les lignes inégales, venant à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez paraître un visage avec ses linéaments et ses proportions, où il n'y avait auparavant aucune apparence de forme humaine (*d*). C'est, ce me semble, Messieurs, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer [2] qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre.

« J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, un désordre étrange sous le soleil ; j'ai vu que l'on ne commet pas ordinairement, ni la course aux plus vites (*e*), ni les affaires aux plus sages (*f*), ni la guerre aux plus courageux ; mais que c'est le hasard et

VAR. : (*a*) Suivant notre médiocrité. — (*b*) Sitôt. — (*c*) Nous les fait considérer par un certain endroit. — (*d*) Figure. — (*e*) Plus diligents. — (*f*) Avisés.

1. Les *bibliothèques* ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient au dix-septième siècle, de véritables musées où l'on voyait réunis tableaux, livres, statues, etc. Elles ne contiennent plus que des *livres*.

2. *Remarquer* est une correction ; il y a dans le texte *découvrir ;* mais ce mot est *souligné*, c.-à-d. condamné, et tous les éditeurs l'ont compris ainsi : ils ne font pas de *découvrir* une variante.

l'occasion qui dominent partout (*a*)[1] » : *Nec velocium esse cursum, nec fortium bellum..., sed tempus casumque in omnibus*[2]. J'ai vu, dit le même Ecclésiaste, que « toutes choses arrivent également à l'homme de bien et au méchant, à celui qui sacrifie et à celui qui blasphème. » *Quod universa æquè eveniant justo et impio, immolanti victimas et sacrificia contemnenti... eadem cunctis eveniunt*[3]. Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée; mais, de peur qu'il n'y ait rien d'assuré, quelquefois on voit au contraire l'innocence dans le trône et l'iniquité dans le supplice. Quelle est la confusion de ce tableau, et ne semble-t-il pas que ces couleurs aient été jetées au hasard, seulement pour brouiller la toile ou le papier, si je puis parler de la sorte[4]?

Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt qu'il n'y a point d'ordre; il dit en son cœur : « Il n'y a point de Dieu, » ou ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune : *Dixit insipiens* [*in corde suo : Non est Deus*][5]. Mais arrêtez, malheureux! et ne précipitez pas votre jugement dans une affaire si importante. Peut-être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché; et si vous savez rencontrer le point par où il faut regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront, et vous ne verrez que sagesse où vous n'imaginiez que désordre.

Oui, oui, ce tableau a son point, n'en doutez pas; et le même Ecclésiaste qui nous a découvert la confusion nous mènera aussi à l'endroit par où nous contemplerons l'ordre du monde. « J'ai vu, dit-il, sous le soleil, l'impiété en la place

VAR. : (*a*) Mais que c'est le hasard et l'occasion qui règle tous les prétendants. — Que c'est le hasard et l'occasion qui donne tous les emplois.

1. Je suis ici en désaccord et avec les anciens éditeurs, et avec M. Gandar qui les corrige : Édit. : *qui donne tous les emplois, qui règle tous les prétendants.* — Édit. Gandar : *qui donne tous les emplois* (Variante : *mais que le hasard et l'occasion, qui règle tous les prétendants, dominent partout.*) Ce qui a trompé M. Gandar, c'est que la correction définitive : *dominent partout* est écrite non pas entre les lignes, mais à la suite de la phrase, tout au bas de la page.

2. *Eccl.*, IX, 11.

3. *Ibid.*, II, 3.

4. Bossuet a écrit en marge quelques lettres bien difficiles à déchiffrer. Serait ce *De cit.*, c.-à-d. *De civitate Dei?* Je ne saurais le dire.

5. *Psal.*, LII, 1.

du jugement, et l'iniquité dans le rang (*a*) que devait tenir la justice. » *Vidi sub sole in loco judicii impietatem, et in loco justitiæ iniquitatem*[1]. C'est-à-dire, si nous l'entendons[2], l'iniquité sur le tribunal, ou même l'iniquité dans le trône où la seule justice doit être placée. Elle ne pouvait pas monter plus haut, ni occuper une place qui lui fût moins due. Que pouvait penser Salomon en considérant un si grand désordre? Quoi? que Dieu abandonnait (*b*) les choses humaines sans conduite et sans jugement (*c*)? Au contraire, dit ce sage prince, en voyant ce renversement, « aussitôt j'ai dit en mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce sera le temps de toutes choses (*d*) : « *Et dixi in corde meo : Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit*[3].

Voici, Messieurs, un raisonnement digne du plus sage des hommes. Il découvre dans le genre humain une extrême confusion; il voit dans le reste du monde un ordre qui le ravit (*e*). Il voit bien qu'il n'est pas possible que notre nature, qui est la seule que Dieu a faite à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hasard. Ainsi, convaincu par raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes, et voyant par expérience qu'il n'est pas encore établi, il conclut nécessairement que l'homme a quelque chose à attendre; et c'est ici, Chrétiens, tout le mystère du conseil de Dieu, c'est la grande maxime d'état de la politique du Ciel. Dieu veut que nous vivions au milieu du temps dans une attente

VAR. : (*a*) En la place. — (*b*) Laissait errer. — (*c*) Abandonnait (*mot barré qu'il faut reprendre*) au hasard et à la fortune. — (*d*) De chaque chose. — (*e*) Un ordre admirable.

1. *Eccl.*, III, 16. Cette citation, comme les deux précédentes, a été écrite après coup, à la marge; il faut, à l'exemple de M. Gandar, les introduire dans le texte.

2. Tout ce passage, jusqu'à ces mots : *Ouvrez donc les yeux*, a été refait par Bossuet, et l'on en peut lire la première rédaction dans l'édition Gandar (p. 153). Elle est marquée d'un trait à la marge, c'est-à-dire *condamnée*, et c'est pourquoi je ne la donne pas ici en variante. Voici d'ailleurs ce qui s'est passé. Les premières lignes du folio 131 étaient devenues presque illisibles, à cause des surcharges et des ratures. Bossuet les a recopiées, et il a recopié, par la même occasion, en faisant d'assez nombreux changements, la page tout entière. C'est une preuve nouvelle de son étonnante facilité, et l'on peut induire de là qu'en chaire il devait apporter à son œuvre des modifications beaucoup plus considérables.

3. *Eccl.*, III, 17.

perpétuelle de l'éternité ; il nous introduit dans le monde, où il nous fait paraître un ordre admirable pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse, où il laisse de dessein formé quelque désordre apparent pour montrer qu'il n'y a pas mis encore la dernière main. Pourquoi ? Pour nous tenir toujours en attente du grand jour de l'éternité, où toutes choses seront démêlées par une décision dernière et irrévocable, où Dieu séparant encore une fois la lumière d'avec les ténèbres [1], mettra par un dernier jugement la justice et l'impiété dans les places qui leur sont dues, « et alors, dit Salomon, ce sera le temps de chaque chose » : *Et tempus omnis rei tunc erit.*

Ouvrez donc les yeux, ô mortels ! c'est Jésus-Christ qui vous y exhorte dans cet admirable discours qu'il a fait en saint Mathieu, chapitre VI, et en saint Luc, chapitre XII, dont je vais vous donner une paraphrase. Contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice ? est-il rien de mieux pourvu que cette famille ? est-il rien de mieux gouverné que cet empire ? Cette puissance suprême qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait les corps célestes qui sont immortels ; elle a fait les terrestres qui sont périssables [2]. Elle a fait des animaux admirables par leur grandeur ; elle a fait les insectes et les oiseaux qui semblent méprisables par leur petitesse. Elle a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent (*a*) des siècles entiers ; elle a fait les fleurs des champs qui se passent [3] du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles ne l'a pas voulu envier aux moindres ; mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux qui

VAR. : (*a*) Durent.

1. *Et divisit lucem a tenebris. — Genes.*, I, 4.
2. Voilà une distinction bien subtile que la science moderne ne saurait admettre.
3. Dans le beau passage sur la mort : *La vie humaine est semblable à un chemin*, etc., Bossuet dit : *des fleurs qui passent*, et non plus *qui se passent*.

l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants[1]; et ces fleurs dont la beauté est si tôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon, dans toute sa gloire, n'a rien de comparable à cet ornement[2]. Vous hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa providence paternelle ne soient pas ouverts? *Nonne vos magis pluris estis illis*[3]?

Que s'il vous paraît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense court trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuit pas d'assez (*a*) près le vice[4], songez à l'éternité de ce premier Être : ses desseins, conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des moments; et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse si profonde (*b*). Et nous, mortels misérables, nous voudrions en nos jours qui passent si vite voir toutes les œuvres de Dieu accomplies. Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini (*c*) se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons et tout ce que sa justice destine aux méchants (*d*). *Attendis dies tuos paucos, et diebus tuis paucis vis impleri omnia, et damnentur omnes impii, et coronentur omnes boni*[5]. Il ne serait pas raisonnable; laissons agir l'Éternel suivant les lois de son éternité; et bien loin de la réduire à

VAR. : (*a*) Ne serre pas, — ne suit pas. — (*b*) Les ordres de sa sagesse. — (*c*) L'éternel. — (*d*) Garde aux criminels.

1. Aux petits des oiseaux il donne leur pâture.
Il donne aux fleurs leur aimable peinture... (RACINE.)

2. *Considerate lilia quomodo crescunt : non laborant, neque nent ; dico autem vobis, nec Salomon in omni gloriâ suâ vestiebatur sicut unum ex istis.* — *Luc.*, XII. 27.

3. *Matth.*, VI, 26.

4. C'est un souvenir d'Horace :

Venit pede pena claudo.

5. S. Aug., *In Psalm.*, CXI, n. 8.

notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue : *Jungere æternitati Dei, et cum illo æternus esto*[1].

Si nous entrons, Chrétiens, dans cette bienheureuse liberté d'esprit, si nous mesurons les conseils de Dieu selon la règle de l'éternité, nous regarderons sans impatience ce mélange confus des choses humaines. Il est vrai, Dieu ne fait pas encore de discernement entre les bons et les méchants ; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté, où il le fera paraître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns et des autres sera complet. C'est ce qui a fait dire à Tertullien ces excellentes paroles : « Dieu, dit-il, ayant remis le jugement à la fin des siècles, il ne précipite pas le discernement qui en est une condition nécessaire, et il se montre presque égal, en attendant, sur toute la nature humaine. » *Qui enim semel æternum judicium destinavit post sæculi finem, non præcipitat discretionem*[2].

N'avez-vous pas remarqué cette parole admirable : « Dieu ne précipite pas le discernement ? » Précipiter les affaires, c'est le propre de la faiblesse, qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions, et que ces occasions sont certains moments dont la fuite soudaine cause une nécessaire précipitation à ceux qui sont obligés de s'y attacher[3]. Mais Dieu, qui est l'arbitre de tous les temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, qui connaît sa toute-puissance et qui sait que rien ne peut échapper ses mains souveraines[4], ah ! il ne précipite pas ses conseils. Il sait que la sagesse ne consiste pas à faire toujours les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Il laisse censurer ses desseins aux fols et aux téméraires[5] ;

1. S. Aug. *in Psalm.*, n. 8.
2. Tertull., *Apolog.*, n. 41.
3. Ms. *Et dont les actes dépendent.* Cinq mots soulignés, c.-à-d. barrés, comme l'ont compris tous les éditeurs.
4. Bossuet emploie souvent le verbe *échapper* avec un complément direct : *échapper ce péril, échapper la mort.* Vaugelas préférait cette façon de parler à *échapper de.*
5. C'est une construction analogue à celle qu'on trouve dans le vers si célèbre :

Faites votre devoir et *laissez faire aux dieux.*

— On dirait aujourd'hui : « Il laisse les fous et les téméraires censurer ses desseins ».

mais il ne trouve pas à propos d'en avancer l'exécution pour les murmures des hommes[1]. Ce lui est assez, Chrétiens, que (*a*) ses amis et ses serviteurs regardent de loin venir son jour avec humilité et tremblement; pour les autres, il sait où il les attend; et le jour est marqué pour les punir (*b*) : *Quoniam prospicit quod veniet dies ejus*[2].

Mais cependant, direz-vous[3], Dieu fait souvent du bien aux méchants, il laisse souffrir de grands maux aux justes; et quand un tel désordre ne durerait qu'un moment, c'est toujours quelque chose contre la justice. — Désabusons-nous, Chrétiens, et entendons aujourd'hui la différence des biens et des maux. Il y en a de deux sortes. Il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal; mais qu'elle sera un grand bien, si vous la sanctifiez par la patience[4]. La santé est un bien; mais qu'elle deviendra un mal dangereux en favorisant la débauche! Voilà les biens et les maux mêlés, qui participent (*c*) de la nature du bien et du mal, et qui touchent à l'un ou à l'autre, suivant l'usage où on les applique[5].

Mais entendez, Chrétiens, qu'un Dieu tout-puissant a dans les trésors de sa bonté un souverain bien qui ne peut jamais être mal, c'est la félicité éternelle; et qu'il a dans les trésors de sa justice certains maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, tels que sont les supplices des réprouvés. La règle de sa justice ne permet pas que les méchants goûtent jamais ce bien souverain, ni que les bons soient tourmentés par ces maux extrêmes. C'est pourquoi il fera un jour le discernement; mais pour ce qui regarde

VAR. : (*a*) Il se contente que. — (*b*) Et il ne s'émeut pas de leurs reproches. — Pour les confondre. — (*c*) Qui tiennent de.

1. *Pour les murmures.* — *Pour*, à cause de.
2. *Psal.*, XXXVI, 13.
3. Tout ce qui suit, jusqu'à la fin du premier point, a été refait par Bossuet; la rédaction primitive, que M. Gandar a cru devoir conserver, est barrée à la marge, sauf un passage, que Bossuet a pourtant refait. Nous ne pouvons donner en variante le passage ainsi refait; on le trouvera dans l'édition Gandar (p. 158).
4. Pascal est même allé plus loin : il a dit que la maladie est « l'état naturel du chrétien ». *Éd. Havet*, I, XC.
5. *Où*, pour *auquel*, emploi fréquent au dix-septième siècle. V. ci-dessus, p. 12, note 2.

les biens et les maux mêlés, il les donne indifféremment aux uns et aux autres.

Que le saint et divin Psalmiste a célébré divinement cette belle distinction de biens et de maux ! J'ai vu, dit-il, dans la main de Dieu une coupe remplie de trois liqueurs : *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto.* Il y a premièrement le vin pur : *vini meri;* il y a secondement le vin mêlé : *plenus mixto;* enfin il y a la lie : *Verumtamen fæx ejus non est exinanita*[1]. Que signifie ce vin pur ? La joie de l'éternité, joie qui n'est mêlée d'aucune amertume (*a*). Que signifie cette lie, sinon le supplice des réprouvés, supplice qui n'est tempéré d'aucune douceur[2]. Et que représente ce vin mêlé, sinon ces biens et ces maux que l'usage peut faire changer de nature, tels que nous les éprouvons dans la vie présente ? O la belle distinction des biens et des maux que le Prophète a chantée ! Mais la sage dispensation que la Providence en a faite ! Voici les temps de mélange, voici les temps de mérite, où il faut exercer les bons pour les éprouver, et supporter les pécheurs pour les attendre (*b*). Qu'on répande dans ce mélange ces biens et ces maux mêlés dont les sages savent profiter, pendant que les insensés en abusent ; mais ces temps de mélange finiront. Venez, esprits purs, esprits innocents ; venez boire le vin pur de Dieu, sa félicité sans mélange. Et vous, ô méchants endurcis, méchants éternellement séparés des justes, il n'y a plus pour vous de félicité, plus de danses, plus de banquets, plus de jeux ; venez boire toute l'amertume de la vengeance divine[3] : *Bibent omnes peccatores terræ*[4]. Voilà, Messieurs,

VAR. : (*a*) Altérée par aucun mal. — (*b*) Où il faut exercer les bons et supporter les méchants.

1. *Psal.*, LXXIV, 9.

2. Les anciens éditeurs lisaient : *altéré par aucun mal*, c'est la variante ; M. Gandar lit : *altéré par aucun mal, mêlé d'aucune amertume.* C'est une erreur. Bossuet a écrit ces trois derniers mots à la marge, mais il les a placés par inadvertance trois lignes trop haut.

3. De tous ces vains plaisirs, où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe...
Buvons, chantons, dit cette troupe impie...
Ils boiront à la coupe affreuse, inépuisable
Que tu prépareras, au jour de ta fureur,
A toute la race coupable. (*Athalie.*)

On ne saurait dire que Racine ait imité Bossuet ; tous deux ont été inspirés par la lecture de la Bible.

4. *Psal.*, LXXIV, 9.

ce discernement qui démêlera toutes choses par une sentence dernière et irrévocable.

« O que vos œuvres sont grandes ! que vos voies sont justes et véritables, ô Seigneur, Dieu tout-puissant ! Qui ne vous louerait, qui ne vous bénirait, ô Roi des siècles[1] ? » Qui n'admirerait votre providence, qui ne craindrait vos jugements ? Ah ! vraiment « l'homme insensé n'entend pas ces choses et le fol ne les connaît pas : » *Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc*[2]. « Il ne regarde que ce qu'il voit, et il se trompe : » *Hæc cogitaverunt, et erraverunt*[3]. Car il vous a plu, ô grand Architecte, qu'on ne vît la beauté de votre édifice qu'après que vous y aurez mis la dernière main ; et votre Prophète a prédit que « ce serait seulement au dernier jour qu'on entendrait le mystère de votre conseil : » *In novissimis diebus intelligetis consilium ejus*[4].

Mais alors il sera bien tard (*a*) pour profiter d'une connaissance si nécessaire : prévenons, Messieurs, l'heure destinée ; assistons en esprit au dernier jour, et du marchepied (*b*) de ce tribunal devant lequel nous comparaîtrons, contemplons les choses humaines. Dans cette crainte, dans cette épouvante, dans ce silence universel de toute la nature, avec quelle dérision sera entendu le raisonnement des impies, qui s'affermissaient dans le crime en voyant d'autres crimes impunis ! Eux-mêmes au contraire s'étonneront comment[5] ils ne voyaient pas que cette publique impunité les avertissait hautement de l'extrême rigueur de ce dernier jour. Oui, j'atteste le Dieu vivant, qui donne dans tous les siècles des marques de sa vengeance : les châtiments exemplaires qu'il exerce sur quelques-uns ne me semblent pas si terribles que l'impunité de tous les autres. S'il punissait ici tous les criminels, je croirais toute sa justice

VAR. : (*a*) Trop tard. — (*b*) Du pied.

1. *Magna et mirabilia sunt opera tua, Domine Deus omnipotens : justæ et veræ sunt viæ tuæ, Rex seculorum. Quis non timebit te, Domine, et magnificabit nomen tuum ? — Apoc.*, XV, 3, 4.
2. *Psal.*, XCI, 6.
3. *Sap.*, II, 21.
4. *Jerem.*, XXIII, 20.
5. Latinisme :

Mirabar quid mœsta deos.... (VIRG.)

épuisée, et je ne vivrais pas en attente d'un discernement plus redoutable. Maintenant sa douceur même et sa patience ne me permettent pas de douter qu'il ne faille attendre un grand changement. Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe. Lazare souffre encore, quoique innocent; le mauvais riche, quoique coupable, jouit encore de quelque repos. Ainsi ni la peine, ni le repos, ne sont pas encore[1] où ils doivent être : cet état est violent et ne peut pas durer toujours. Ne vous y fiez pas, ô hommes du monde; il faut que les choses changent. Et en effet admirez la suite : « Mon fils, tu as reçu des biens en ta vie, et Lazare aussi a reçu des maux. » Ce désordre se pouvait souffrir durant les temps de mélange, où Dieu préparait un plus grand ouvrage; mais sous un Dieu bon et sous un Dieu juste, une telle confusion ne pouvait pas être éternelle. C'est pourquoi, poursuit Abraham, maintenant que vous êtes arrivés tous deux au lieu de votre éternité, *nunc autem*, une autre disposition se va commencer; chaque chose sera en sa place; la peine ne sera plus séparée du coupable à qui elle est due, ni la consolation refusée au juste qui l'a espérée : *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris* (*a*). Voilà, Messieurs, le conseil

VAR. : (*a*) Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe, elles n'ont pas encore leur temps arrêté. Lazare souffre encore, quoique innocent; le mauvais riche, quoique criminel, jouit encore de quelque repos. Cet état est violent et ne peut durer longtemps. Ni la paix ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être à jamais (VAR. toujours); mais attendez encore un moment, et les choses se démêleront d'elles-mêmes; Lazare et le mauvais riche iront tous deux à la maison de leur éternité, et alors quel étrange changement et quel nouvel ordre de choses! « Mon fils, tu as reçu des biens en ta vie, et Lazare aussi a reçu des maux. » Sous un Dieu bon et sous un Dieu juste, une telle confusion ne pouvait pas être éternelle; mais Dieu avait ses raisons tirées d'une sagesse profonde. C'était encore le temps de souffrir les criminels pour les inviter à se repentir; c'était le temps d'éprouver les justes pour les exercer par la souffrance. Mais maintenant, poursuit Abraham, *nunc autem;* maintenant, dans ce grand jour de l'éternité; maintenant que la mort vous ayant tirés de la loi des changements et des temps, vous êtes enfin arrivés tous deux à l'état de consistance *nunc autem*, une autre disposition va se (VAR. : se va) commencer, et la peine ne sera plus séparée du coupable qui l'a méritée, ni la consolation refusée (VAR. : et la consolation éternelle ne manquera plus) au juste (VAR. : à l'homme de bien) qui l'a si fidèlement attendue (VAR. : espérée). *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* — C'est le seul passage que je crois devoir conserver, bien qu'il ait été barré à la marge comme tous ceux que M. Gaudar donne en variantes. La raison en est qu'après l'avoir ainsi barré, Bossuet l'a marqué d'un signe particulier qui se retrouve au folio 187 du ms., au milieu de la nouvelle rédaction. Il semble donc qu'il se proposait de le reprendre.

1. *Ni* les éclairs, *ni* le tonnerre,
N'obéissent *pas* à vos dieux. (RACINE.)

de Dieu exposé fidèlement par son Écriture : voyons maintenant en peu de paroles quel usage nous en devons faire; c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT

Quiconque est persuadé qu'une sagesse divine le gouverne et qu'un conseil immuable le conduit à une fin éternelle, rien ne lui paraît ni grand ni terrible que ce qui a relation à l'éternité [1] : c'est pourquoi les deux sentiments que lui inspire la foi de la Providence, c'est premièrement de n'admirer rien [2], et ensuite de ne rien craindre de tout ce qui se termine en la vie présente.

Il ne doit rien admirer, et en voici la raison. Cette sage et éternelle Providence qui a fait, comme nous avons dit, deux sortes de biens, qui dispense des biens mêlés dans la vie présente, qui réserve les biens tout purs à la vie future, a établi cette loi, qu'aucun n'aurait de part aux biens suprêmes, qui aurait trop admiré les biens médiocres. Car Dieu veut, dit saint Augustin, que nous sachions distinguer entre les biens qu'il répand dans la vie présente pour servir de consolation aux captifs, et ceux qu'il réserve au siècle à venir pour faire la félicité de ses enfants ; *Aliud [est] solatium captivorum, aliud gaudium liberorum* [3]. La sage et véritable libéralité veut qu'on sache distinguer ses dons [4] ; ou, pour dire quelque chose de plus fort, Dieu veut que nous sachions distinguer entre les biens vraiment méprisables qu'il donne si souvent à ses ennemis, et ceux qu'il garde précieusement pour ne les communiquer qu'à ses

1. Anacoluthe, ou construction brisée, comme dans ces vers de Racine :

Ce Dieu, depuis longtemps votre espoir, votre attente,
Que deviendra l'effet de ses prédictions ?

2. *Admirer* est pris ici dans le sens ordinaire; ce n'est pas le *nil admirari* d'Horace (ne s'étonner de rien). Bossuet sait que l'on est bien près d'*aimer* ce que l'on voit avec *admiration*; il ne faut donc pas *admirer* (*suspicere*) les choses d'ici bas.

3. S. Aug., *In Psalm.*, CXXXVI, n. 5.

4. MM. Lachat et Gandar ont supprimé cette phrase, que Bossuet a écrite après coup, à la marge. « Il ne paraît pas possible de l'insérer dans le texte, où elle fait double emploi avec ce qui suit, » dit M. Gandar. Il me semble, au contraire, que cette phrase est nécessaire, et que Bossuet l'a introduite à dessein, pour mieux marquer la suite et la gradation des idées.

serviteurs : *Hæc omnia tribuit etiam malis, ne magni pendantur a bonis*, dit saint Augustin [1].

Et certainement, Chrétiens, quand, rappelant en mon esprit la mémoire de tous les siècles, je vois si souvent les grandeurs du monde entre les mains des impies; quand je vois les enfants d'Abraham et le seul peuple qui adore Dieu relégué en la Palestine (*a*) en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles [2]; et pour dire quelque chose qui nous touche de plus près, quand je vois cet ennemi déclaré du nom chrétien (*b*) soutenir avec tant d'armées les blasphèmes de Mahomet contre l'Évangile, abattre sous son croissant la croix de Jésus-Christ, notre Sauveur, diminuer tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées [3], et que je considère d'ailleurs que tout déclaré (*c*) qu'il est contre Jésus-Christ, ce sage distributeur des couronnes [4] le voit du plus haut des cieux assis sur le trône du grand Constantin, et ne craint pas de lui abandonner un si grand empire comme un présent de peu d'importance : ah ! qu'il m'est aisé de comprendre qu'il fait peu d'état [5] de telles faveurs et de tous les biens qu'il donne pour la vie présente (*d*) ! Et toi, ô vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit !

Mais peut-être que je m'oublie et que je ne songe pas où je parle, quand j'appelle les empires et les monarchies un présent de peu d'importance. Non, non, Messieurs, je ne

VAR. : (*a*) en Judée. — (*b*) De Jésus-Christ et de son Église. — (*c*) Tout furieux, — tout frémissant. — (*d*) Qu'en vérité il fait peu d'état de toute cette pompe qui nous éblouit !

1. *In Psal.*, XLII, n. 14.

2. Bossuet répond ainsi, d'un mot, à l'objection tant de fois ressassée par Voltaire, que les Hébreux n'étaient qu'une petite peuplade perdue en un coin de la terre.

3. Ce sermon est de 1662. C'est en 1661 que Montecuculli, secondé par 6,000 Français, gagna sur les Turcs la bataille de Saint-Gothard. En 1669, malgré Beaufort, qui avait amené avec lui 7,000 Français, les Turcs prendront Candie aux Vénitiens.

4. La construction grammaticale pourrait donner lieu ici à une amphibologie singulière; on pourrait croire que le sage distributeur des couronnes est Mahomet.

5. *Faire état de* signifiait tantôt *compter sur : Faites état de moi;* tantôt, comme ici, *faire cas de :*

> Je ne *fais point d'état de* sa possession
> Si je n'ai point de part à son affection. (CORNEILLE, *Cinna.*)

m'oublie pas ; non, non, je n'ignore pas (*a*) combien grand et combien auguste est le monarque qui nous honore de son audience, et je sais assez remarquer combien Dieu est bienfaisant en son endroit, de confier à sa conduite (*b*) une si grande et si noble partie du genre humain, pour la protéger par sa puissance. Mais je sais aussi, Chrétiens, que les souverains (*c*) pieux, quoique dans l'ordre des choses humaines ils ne voient rien de plus grand que leur sceptre, rien de plus sacré que leur personne, rien de plus inviolable que leur majesté, doivent néanmoins mépriser le royaume qu'ils possèdent seuls, au prix d'un autre royaume dans lequel ils ne craignent point d'avoir des égaux, et qu'ils désirent même, s'ils sont chrétiens, de partager un jour avec leurs sujets que la grâce de Jésus-Christ et la vision bienheureuse aura rendus leurs compagnons : ***Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes***[1].

Ainsi la foi de la Providence, en mettant toujours en vue aux enfants de Dieu la dernière décision, leur ôte l'admiration de toute autre chose ; mais elle fait encore un plus grand effet, c'est de les délivrer de la crainte. Que craindraient-ils, Chrétiens? Rien ne les choque, rien ne les offense, rien ne leur répugne.

Il y a cette différence remarquable (*d*) entre les causes particulières et la cause universelle du monde, que les causes particulières se choquent les unes les autres : le froid combat le chaud, et le chaud attaque le froid. Mais la cause première et universelle qui enferme dans un même ordre et les parties et le tout, ne trouve rien qui la combatte, parce que si les parties se choquent entre elles, c'est sans préjudice du tout ; elles s'accordent avec le tout, dont elles font l'assemblage par leur discordance (*e*). Il serait long[2], Chrétiens, de démêler ce raisonnement. Mais pour en faire l'application, quiconque a des desseins particuliers, quiconque s'attache aux causes particulières ; disons encore plus

VAR. : (*a*) Je sais. — (*b*) En confiant à ses soins. — (*c*) Monarques. — (*d*) Mémorable. — (*e*) Par leur contrariété et leur discordance.

1. S. August, *De Civit. Dei*, lib. V, cap. XXIV.
2. C.-à-d. il serait *trop long* ; comme en latin : *longum esset repetere...*

clairement, qui veut obtenir ce bienfait du prince, ou qui veut faire sa fortune par la voie détournée (*a*), il trouve d'autres prétendants qui le contrarient, des rencontres inopinées qui le traversent ; un ressort ne joue pas à temps, et la machine s'arrête ; l'intrigue n'a pas son effet, ses espérances s'en vont en fumée. Mais celui qui s'attache immuablement au tout et non aux parties, non aux causes prochaines, aux puissances, à la faveur, à l'intrigue, mais à la cause première et fondamentale, à Dieu, à sa volonté, à sa providence, il ne trouve rien qui s'oppose à lui ni qui trouble (*b*) ses desseins ; au contraire tout concourt et tout coopère à l'exécution de ses desseins, parce que tout concourt et tout coopère, dit le saint Apôtre, à l'accomplissement de son salut ; et son salut est sa grande affaire ; c'est là que se réduisent toutes ses pensées (*c*) : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* [1].

S'appliquant de cette sorte à la Providence si vaste, si étendue, qui enferme dans ses desseins toutes les causes et tous les effets, il s'étend et se dilate lui-même, et il apprend à s'appliquer en bien toutes choses. Si Dieu lui envoie des prospérités, il reçoit le présent du ciel avec soumission, et il honore la miséricorde qui lui fait du bien en le répandant sur les misérables [2]. S'il est dans l'adversité, il songe que « l'épreuve produit l'espérance [3], » que la guerre se fait pour la paix, et que si sa vertu combat, elle sera un jour couronnée. Jamais il ne désespère, parce qu'il n'est jamais sans ressource. Il croit toujours entendre le Sauveur Jésus qui lui grave dans le fond du cœur ces belles paroles : « Ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner un royaume [4]. » Ainsi à quelque extrémité qu'il soit réduit, jamais on n'entendra de sa bouche ces pa-

VAR. : (*a*) Par le moyen de ce ministre. — (*b*) Contraire. — (*c*) A laquelle se réduisent.

1. *Rom.*, VIII, 28.
2. C.-à-d. : *Il honore, en répandant son bien sur les misérables, la miséricorde qui lui fait du bien.*
3. *Tribulatio patientiam operatur : patientia autem probationem, probatio vero spem. — Rom.*, V. 3-5.
4. *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit patri vestro dare vobis regnum. — Luc.*, XII, 32.

roles infidèles, qu'il a perdu tout son bien. Car peut-il désespérer de sa fortune, lui à qui il reste encore un royaume entier, et un royaume qui n'est autre que celui de Dieu? Quelle force le peut abattre, étant toujours soutenu par une si belle espérance?

Voilà quel il est en lui-même. Il ne sait pas moins profiter de ce qui se passe dans les autres; tout le confond et tout l'édifie: tout l'étonne et tout l'encourage; tout le fait rentrer en lui-même, autant les coups de grâce que les coups de rigueur et de justice, autant la chute des uns que la persévérance des autres, autant les exemples de faiblesse que les exemples de force, autant la patience de Dieu que sa justice exemplaire. Car s'il lance son tonnerre sur les criminels, le juste, dit saint Augustin [1], vient laver ses mains dans leur sang; c'est-à-dire qu'il se purifie par la crainte d'un pareil supplice. S'ils prospèrent visiblement, et que leur bonne fortune semble faire rougir sur la terre l'espérance d'un homme de bien [2], il regarde le revers de la main de Dieu [3], et il entend avec foi comme une voix céleste qui dit aux méchants fortunés qui méprisent le juste opprimé: O herbe terrestre! ô herbe rampante! oses-tu bien te comparer à l'arbre fruitier pendant la rigueur de l'hiver, sous prétexte qu'il a perdu sa verdure et que tu conserves la tienne durant cette froide saison? Viendra le temps de l'été, viendra l'ardeur du grand jugement, qui le desséchera jusqu'à la racine et fera germer les fruits immortels des arbres que la patience aura cultivés. Telles sont les saintes pensées qu'inspire la foi de la Providence.

Chrétiens, méditons ces choses, et certes elles méritent d'être méditées. Ne nous arrêtons pas à la fortune ni à ses pompes trompeuses. Cet état que nous voyons aura son retour; tout cet ordre que nous admirons sera renversé. Que servira, Chrétiens, d'avoir vécu dans l'autorité, dans les délices, dans l'abondance, si cependant Abraham nous

1. *Ita lavabis quodam modo manus tuas in sanguine peccatoris.* — S. August., *In Psalm.*, LVII, n. 21.

2. Son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et *rougir* la vertu. (Molière, *Misanthrope.*)

3. Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus. (Corneille, *Polyeucte.*)

dit : Mon fils, tu as reçu du bien en ta vie, maintenant les choses vont être changées. Nulles marques de cette grandeur, nul reste de cette puissance. Je me trompe, j'en vois de grands restes et des vestiges sensibles ; et quels ? C'est le Saint-Esprit qui le dit : « Les puissants, dit l'oracle de la sagesse, seront tourmentés puissamment : » *Potentes potenter tormenta patientur*[1]. C'est-à-dire qu'ils conserveront, s'ils n'y prennent garde, une malheureuse primauté de peine à laquelle ils seront précipités par la primauté de leur gloire. *Confidimus autem de vobis meliora*[2]. Ah ! encore que je parle ainsi, « j'espère de vous de meilleures choses. » Il y a des puissances saintes : Abraham qui condamne le mauvais riche, a lui-même été riche et puissant ; mais il a sanctifié sa puissance en la rendant humble, modérée, soumise à Dieu, secourable aux pauvres. Si vous profitez de cet exemple, vous éviterez le supplice du riche cruel, et vous irez avec le pauvre Lazare vous reposer dans le sein du riche Abraham, et posséder avec lui les richesses éternelles.

X

SERMON SUR L'AMBITION

POUR LE IVe DIMANCHE DE CARÊME

PRÊCHÉ DANS LA CHAPELLE DU LOUVRE, LE 19 MARS 1662[3].

Jesus ergo cum cognovisset quia venturi [essent] ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus.

Jésus ayant connu que tout le peuple viendrait pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit à la montagne tout seul. *Joan.*, VI, [15].

Je reconnais Jésus-Christ à cette fuite généreuse qui lui fait chercher dans le désert un asile contre les honneurs

1. *Sap.*, VI, 7.
2. *Hebr.*, VI, 9.
3. Ms. XII, 314. — *Déforis*, V, 406. — *Lachat*, IX, 316. — *Gandar*, 408. —

qu'on lui prépare. Celui qui venait se charger d'opprobres devait éviter les grandeurs humaines ; mon Sauveur ne connaît sur la terre aucune sorte d'exaltation que celle qui l'élève à sa croix[1] ; et comme il s'est avancé quand on eut résolu son supplice, il était de son esprit de prendre la fuite pendant qu'on lui destinait un trône.

Cette fuite soudaine et précipitée de Jésus-Christ dans une montagne déserte, où il veut si peu être découvert que l'Évangéliste remarque qu'il ne souffre personne en sa compagnie, *ipse solus*, nous fait voir qu'il se sent pressé de quelque danger extraordinaire ; et comme il est tout-puissant et ne peut rien craindre pour lui-même, nous devons conclure très certainement, Messieurs, que c'est pour nous [qu'il] appréhende.

Et en effet, Chrétiens, lorsqu'il frémit, dit saint Augustin[2], c'est qu'il est indigné contre nos péchés ; lorsqu'il est troublé, dit le même Père, c'est qu'il est ému de nos maux : ainsi lorsqu'il craint et qu'il prend la fuite, c'est qu'il appréhende pour nos périls. Jésus-Christ voit dans (*a*) sa prescience en combien de périls extrêmes nous engage l'amour des grandeurs ; c'est pourquoi il fuit devant elles pour nous obliger à les craindre ; et nous montrant par cette fuite les terribles tentations qui menacent les grandes fortunes, il nous apprend tout ensemble que le devoir essentiel du chrétien, c'est de réprimer son ambition. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la Cour ; et nous devons plus que jamais demander la grâce du Saint-Esprit par l'intercess[ion de Marie. *Ave Maria*].

VAR. : (*a*) En.

M. Gandar fait observer avec raison que Bossuet a prêché trois fois sur l'*Ambition*, en 1661, en 1662, en 1666. Le sermon de 1662, celui du Louvre, est complet, et je n'hésite pas à le donner dans son intégrité, à l'exclusion des deux autres. On pourra voir, dans l'édition Gandar, comment Bossuet a su faire usage, en 1662, du sermon prêché l'année précédente chez les Carmélites, et comment, en 1666, il a modifié le sermon du Louvre. La date indiquée par M. Gandar est certaine, c'est Bossuet lui-même qui l'a écrite sur l'enveloppe : 4 *Dim. Puissance*. Je signalerai en note les points sur lesquels je suis en désaccord avec M. Gandar ; quant à l'édition Lachat, elle ne fait plus autorité.

1. C'est un jeu de mots, mais il est consacré par l'usage constant des orateurs sacrés et des théologiens.

2. *Quid est quod turbat semetipsum Christus, nisi ut significet tibi quomodo turbari tu debeas quum tantâ mole peccati gravâ is et premeris?* — Tract. XLIX *in Joan.*, n. 9.

C'est vouloir en quelque sorte déserter la Cour[1] que de combattre l'ambition, qui est l'âme de ceux qui la suivent; et il pourrait même sembler que c'est ravaler (*a*) quelque chose de la majesté des princes, que de décrier les présents de la fortune dont ils sont les dispensateurs. Mais les souverains pieux veulent bien que toute leur gloire s'efface en présence de celle de Dieu; et bien loin de s'offenser que l'on diminue leur puissance dans cette vue, ils savent qu'on ne les révère jamais plus profondément que lorsque on ne les rabaisse qu'en les comparant avec Dieu. Ne craignons donc pas aujourd'hui de publier hardiment dans la Cour la plus auguste du monde qu'elle ne peut rien faire pour un chrétien qui soit digne de [son] estime[2] (*b*). Détrompons, s'il se peut, les hommes de cette attache furieuse à ce qui s'appelle fortune; et pour cela faisons deux choses : faisons parler l'Évangile contre la fortune, faisons parler la fortune contre elle-même; que l'Évangile nous découvre ses illusions, elle-même nous fera voir ses inconstances. Ou plutôt voyons l'un et l'autre dans l'histoire du Fils de Dieu.

Pendant que tous les peuples courent à lui et que leurs acclamations ne lui promettent rien moins qu'un trône, cependant il méprise tellement toute cette vaine grandeur qu'il déshonore et flétrit (*c*) son propre triomphe par son triste et misérable équipage. Mais ayant foulé aux pieds la grandeur (*d*) dans ses faveurs et dans son éclat[3], il veut être lui-même l'exemple de l'inconstance des choses humaines, et dans l'espace de trois jours on a vu la haine publique attacher à une croix celui que la faveur publique avait jugé digne du trône. Par où nous devons apprendre que la fortune n'est rien, et que non seulement quand elle ôte, mais même quand elle donne, non seulement quand elle change,

VAR. : (*a*) Diminuer. — (*b*) Des chrétiens... leur estime. — (*c*) Que lui-même il flétrit. — (*d*) La fortune.

1. C.-à-d. *rendre la cour déserte*. Ce sens avait déjà vieilli. M. Littré cite un exemple de Malherbe :

> Mars qui met sa louange à *déserter* la terre
> Par des meurtres...

2. Éd. Gandar : *pour des chrétiens..., leur* estime ; erreur de lecture, c'est la variante. Il est vrai que la correction *un chrétien* est difficile à trouver.
3. Éd. Gandar : *la grandeur dans son éclat*, c'est encore une erreur.

mais même quand elle demeure, elle est toujours méprisable. Je commence par [ses] faveurs, et je vous prie, Messieurs, de les [1] bien entendre [2].

PREMIER POINT

J'ai donc à faire voir dans ce premier point que la fortune nous joue lors même qu'elle nous est libérale. Je pourrais mettre ses tromperies dans un grand jour, en prouvant, comme il est aisé, qu'elle ne tient jamais ce qu'elle promet; mais c'est quelque chose de plus fort de montrer qu'elle ne donne pas, quand même elle fait semblant de donner (*a*). Son présent le plus cher, le plus précieux, celui qui se prodigue le moins, c'est celui qu'elle nomme puissance; c'est celui-là qui enchante les ambitieux, c'est celui-là dont ils sont jaloux à l'extrémité (*b*), si petite que soit la part qu'elle leur en fait (*c*). Voyons donc si elle le donne véritablement, ou si ce n'est point un grand nom par lequel elle éblouit nos yeux malades.

Pour cela il faut rechercher quelle puissance nous pouvons avoir, et de quelle puissance nous avons besoin durant cette vie. Mais comme l'esprit de l'homme s'est fort égaré

VAR.: (*a*) Donne pas cela même qu'elle fait semblant de donner. — (*b*) Dont nous sommes le plus jaloux. — (*b*) Qu'elle nous en fasse.

1. Éd. Gandar : *le ;* il y a *les* dans le ms.

2. Voici l'autre exorde que Bossuet a, selon toute apparence, refait au dernier moment, et qui peut-être devrait figurer dans le texte à la place de l'autre.

« C'est vouloir en quelque sorte déserter la Cour que de combattre l'ambition, qui est l'âme de ceux qui la suivent, et il pourrait même sembler que c'est ravaler (*a*) quelque chose de la majesté des princes que de décrier les présents de la fortune, dont ils sont les dispensateurs. Mais les souverains pieux veulent bien que toute leur gloire s'efface en présence de celle de Dieu, et bien loin de s'offenser que l'on diminue leur puissance dans cette vue, ils savent qu'on ne les vénère (*b*) jamais plus intimement (*c*) que quand on les rabaisse de la sorte. Ne craignons donc pas, Chrétiens, de publier hautement, dans une Cour si auguste, qu'elle ne peut rien faire pour des chrétiens qui soit digne de leur estime (*d*); détrompons, s'il se peut, les hommes de cette attache profonde (*e*) à ce qui s'appelle fortune, et pour cela faisons deux choses : faisons parler l'Évangile contre la fortune, faisons parler la fortune contre elle-même. Que l'Évangile nous découvre ses illusions; qu'elle-même nous fasse voir ses légèretés (*f*). Que l'Évangile nous apprenne combien elle est trompeuse dans ses faveurs; elle-même nous convaincra combien elle est accablante dans ses revers. Ainsi nous reconnaîtrons que, non seulement quand elle ôte, mais même quand elle donne, non seulement quand elle change, mais encore (*g*) quand elle demeure, elle est toujours méprisable : c'est tout le sujet de ce discours.

VAR. : (*a*) Diminuer. — (*b*) Respecte. — (*c*) Plus profondément. — (*d*) Que tout ce qu'elle peut faire pour des chrétiens ne mérite pas leur estime. — (*e*) De cette étrange — terrible attache. — (*f*) Ses inconstances. — (*g*) Mais même.

dans cet examen (*a*), tâchons de le ramener à la droite voie par une excellente doctrine de saint Augustin, dans le livre XIII de la Trinité. Là ce grand homme pose pour principe une vérité importante, que la félicité demande deux choses (*b*) : « Pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut » : *Posse quod velit, velle quod oportet*[1]. Le dernier [est] aussi nécessaire[2] : car, comme si vous ne pouvez pas ce que vous voulez, votre volonté n'est pas satisfaite; de même si vous ne voulez pas ce qu'il faut, votre volonté n'est pas réglée; et l'un et l'autre l'empêche d'être bienheureuse, parce que [si] la volonté qui n'est pas contente est pauvre, aussi la volonté qui n'est pas réglée est malade; ce qui exclut nécessairement la félicité, qui n'est pas moins la santé parfaite de la nature que l'affluence (*c*) universelle du bien[3].

Ajoutons, si vous le voulez, qu'il est encore sans difficulté plus essentiel. L'un (*d*) nous trouble[4] dans l'exécution, l'autre (*e*) porte le mal jusques au principe; car lorsque vous ne pouvez pas ce que vous voulez, c'est que vous en avez été empêché par une cause étrangère; et lorsque vous ne voulez pas ce qu'il faut, le défaut en arrive (*f*) toujours infailliblement par votre propre dépravation : si bien que le premier n'est tout au plus qu'un pur malheur, et le second toujours une faute; et en cela même que c'est une faute, qui ne voit, s'il a des yeux, que c'est sans comparaison un plus grand malheur? Ainsi l'on ne peut nier, sans perdre le sens, qu'il ne soit bien plus nécessaire à la félicité véritable d'avoir

VAR. : (*a*) Dans cette recherche. — (*b*) Consiste en deux choses. — (*c*) Qui est la santé... et l'affluence. — (*d*) Le premier. — (*e*) Le second. — (*f*) Cela arrive.

1. S. August., *De Trinit.*, cap. XIII, n. 17.

2. Cette phrase a remplacé une autre phrase que donnaient les éditions antérieures à celle de M. Gandar : *Que le concours de ces deux choses soit absolument nécessaire pour nous rendre heureux, il paraît évidemment par cette raison.*

3. Les anciennes éditions ajoutaient ici quelques mots que M. Gandar a supprimés avec raison; ils sont en effet soulignés, c.-à-d. barrés. *Donc [il est] également nécessaire de désirer ce qu'il faut que de pouvoir exécuter ce qu'on peut.*

4. Éd. Gandar : *Car* l'un nous trouble. — *L'un, l'autre* sont ici de véritables neutres, comme en latin *hoc, illud*, servant à rappeler deux propositions : *l'un*, c'est-à-dire *ne pouvoir pas ce que vous voulez; l'autre* rappelle *ne vouloir pas ce qu'il faut.*

une volonté bien réglée que d'avoir une puissance bien étendue[1].

Et c'est ici, Chrétiens, que je ne puis assez m'étonner des dérèglements de nos affections et de la corruption de nos jugements. Nous laissons la règle, dit saint Augustin[2], et nous soupirons après la puissance. Aveugles, qu'entreprenons-nous? La félicité a deux parties, et nous croyons la posséder tout entière, pendant que nous faisons[3] une distraction violente de ses deux parties. Encore rejetons-nous la plus nécessaire; et celle que nous choisissons, étant séparée de sa compagne, bien loin de nous rendre heureux, ne fait qu'augmenter le poids de notre misère. Car que peut servir[4] la puissance à une volonté déréglée, sinon qu'étant misérable en voulant le mal, elle le devient encore plus en l'exécutant? Ne disions-nous pas dimanche dernier[5] que le grand crédit des pécheurs est un fléau que Dieu leur envoie? Pourquoi, sinon, Chrétiens, qu'en joignant l'exécution au mauvais désir, c'est jeter[6] du poison sur une plaie déjà mortelle, c'est ajouter le comble (*a*)? N'est-ce pas mettre le feu à l'humeur maligne dont le venin nous dévore déjà les entrailles? Le Fils de Dieu reconnaît que Pilate a reçu d'en haut une grande puissance sur sa divine personne. Si la volonté[7] de cet homme eût été réglée, il eût pu s'estimer heureux en faisant servir ce pouvoir, sinon à punir la calomnie (*b*)[8], du moins à délivrer l'innocence. Mais parce

VAR. : (*a*) Qu'en leur accordant la facilité de contenter leurs mauvais désirs, c'est leur donner (*var.* : c'est donner à un malade) le moyen de mettre le venin dans la plaie, et d'accroître par une nourriture contraire la malignité qui nous (*var.* le) dévore. — (*b*) L'injustice.

1. Les derniers mots de cette phrase, depuis *une volonté*, sont soulignés dans le ms., mais il faut convenir qu'en les soulignant Bossuet ne voulait pas les effacer. On voit par là combien le travail de la critique est délicat; il n'y a vraiment pas de règles absolues.
2. *Neglecta, vel etiam perosa justitia, potentiæ student.* — *De Trinit.*, XIII, 17.
3. Ms. Nous *en* faisons, inadvertance de Bossuet.
4. Ms. Que peut *nous* servir; nouvelle inadvertance; ce sermon, écrit avec une extrême rapidité, en présente un assez grand nombre.
5. C'est là une de ces indications, malheureusement trop rares, qui devraient nous permettre de retrouver la liste des sermons de Bossuet. Justement le sermon auquel Bossuet renvoie est perdu, comme tant d'autres.
6. Éd. Gandar : *C'est donner le moyen de jeter à un malade.* C'est une variante de la variante.
7. Ms. *Sa* volonté de cet homme.
8. Lit. Gandar : *L'injustice et la calomnie.* Bossuet a écrit entre les lignes,

que sa volonté était corrompue par une lâcheté honteuse à son rang, cette puissance ne lui a servi qu'à l'engager, contre sa pensée, dans le crime du déicide. C'est donc le dernier des aveuglements, avant que notre volonté soit bien ordonnée, de désirer une puissance qui se tournera contre nous-mêmes et sera fatale à notre bonheur, parce qu'[elle][1] sera funeste à notre vertu.

Notre grand Dieu, Messieurs, nous donne une autre conduite : il veut nous mener par des voies unies, et non pas par des précipices. C'est pourquoi il enseigne à ses serviteurs, non à désirer de pouvoir beaucoup, mais à s'exercer à vouloir le bien; à régler leurs désirs, avant que de songer à les satisfaire; à commencer leur félicité par une volonté bien ordonnée, avant que de la consommer par une puissance absolue[2].

Mais il est temps, Chrétiens, que nous fassions une application plus particulière de cette belle doctrine de saint Augustin. Que demandez-vous, ô mortels? Quoi? que Dieu vous donne beaucoup de puissance? Et moi je réponds avec le Sauveur : « Vous ne savez ce que vous demandez[3]. » Considérez bien où vous êtes, voyez la mortalité qui vous accable, regardez cette « figure du monde qui passe[4]. » Parmi tant de fragilité, sur quoi pensez-vous soutenir cette grande idée de puissance? Certainement un si grand nom

après *injustice : a* (ou *et*) *p la calomnie*, c'est-à-dire : *à punir la calomnie*, donc il supprimait par là même le mot *injustice*, qu'il faut rejeter parmi les variantes.

1. Ms. *il* sera (inadvertance).

2. Les éditions antérieures à celles de M. Gandar ajoutaient ici un développement que Bossuet a marqué d'un trait à la marge, c'est-à-dire sacrifié. Le voici : « Où je ne puis assez admirer l'ordre merveilleux de sa sagesse, en ce que la félicité étant composée de deux choses, la bonne volonté et la puissance, il les donne l'une et l'autre à ses serviteurs, mais il les donne chacune en son temps. Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrons dans la vie future. Le premier est notre exercice, l'autre sera notre récompense. Que désirons-nous davantage? Dieu ne nous envie pas la puissance; mais il a voulu garder l'ordre, qui demande que la justice marche la première : *Non quod potentia quasi mali aliquid fugienda sit; sed ordo servandus est, quo prior est justitia.* (S. Aug., *De Trinitate*, XIII, 17.) Réglons donc notre volonté par l'amour de la justice, et il nous couronnera en son temps par la communication de son pouvoir; si nous donnons ce moment de la vie présente à composer nos mœurs, il donnera l'éternité tout entière à contenter nos désirs. »

3. *Nescitis quid petatis.* — *Matth.*, XX, 22.

4. *Præterit enim figura hujus mundi.* — 1 *Cor.*, VII, 31.

doit être appuyé sur quelque chose; et que trouverez-vous sur la terre qui ait assez de force et de dignité pour soutenir le nom de puissance ? Ouvrez les yeux, pénétrez l'écorce. La plus grande puissance du monde ne peut s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme[1] ; est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, que de hâter de quelques moments le cours d'une vie qui se précipite d'elle-même ? Ne croyez donc pas, Chrétiens, qu'on puisse jamais trouver du pouvoir où règne la mortalité : *Nam quanta potentia potest esse mortalium ?*

Et ainsi, dit saint Augustin[2], c'est une sage providence; le partage des hommes mortels, c'est d'observer la justice; la puissance leur sera donnée au séjour d'immortalité (*a*) : *Teneant mortales justitiam, potentia immortalibus dabitur.*

Aspirons, Messieurs, à cette puissance : si nous sentons d'une foi vive que nous sommes étrangers sur la terre, nous ne désirerons pas avec ambition de gouverner où nous n'avons qu'un lieu de passage (*b*). Que demandons-nous davantage ? Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrons dans la vie future. Réglons notre volonté par l'amour de la justice. Dieu nous couronnera en un temps par la communication de son pouvoir. Si nous donnons ce moment de la vie présente à composer[3] nos mœurs, il donnera l'éternité tout entière à contenter nos désirs[4].

Je crois que vous voyez maintenant, Messieurs, quelle sorte de puissance nous devons désirer durant cette vie :

VAR. : (*a*) Quand ils seront immortels. — (*b*) Que le passage, — d'être les maîtres où nous ne devons pas même être citoyens.

1. « La force, dit Pascal (*Pensées*, éd. Havet, VI, 37), n'est maîtresse que des actions extérieures. »

2. S. August., *De Trinit.*, cap. XIII, n. 17.

3. Pour le sens de ce mot *composer*, V. p. 6, note 1.

4. Tout ce passage, depuis : *que demandons-nous..*, a été substitué, par M. Gandar, d'une façon très heureuse, à un autre passage que Bossuet avait marqué d'un trait à la marge, c.-à-d. condamné. Voici ce passage : « Songeons en quelle cité nos noms sont écrits; songeons qui est celui à qui nous demandons tous les jours que son règne advienne. Si c'est celui que nous appelons notre Père, ne prétendons pas être tout-puissants avant que le règne de notre Père soit arrivé; ce serait un contre-temps trop déraisonnable. Ainsi, pour aspirer à la puissance, attendons patiemment que son règne advienne, et contentons-nous en attendant de lui demander que sa volonté soit faite. Si nous faisons sa volonté en nous laissant diriger par sa justice, le règne arrivera où nous participerons à sa puissance. »

puissance pour régler nos mœurs, pour modérer nos passions, pour nous composer, selon Dieu; puissance sur nous-mêmes; puissance contre nous-mêmes, ou plutôt, dit saint Augustin, puissance pour nous-mêmes contre nous-mêmes : *Velit homo prudens esse, velit fortis, velit temperans...; atque ut hæc veraciter possit, potentiam* [*plane*] *optet, atque appetat ut potens sit in se ipso, et miro modo adversus se ipsum pro se ipso*[1]. O puissance peu enviée! et toutefois c'est la véritable. Car on combat notre puissance en deux sortes, ou bien en nous empêchant dans l'exécution (*a*) de nos entreprises, ou bien en nous troublant dans le droit que nous avons de nous résoudre; on attaque dans ce dernier l'autorité même du commandement (*b*), et c'est la véritable servitude. Voyons l'exemple de l'un et de l'autre dans une même maison.

Joseph était esclave chez Putiphar, et la femme de ce seigneur d'Égypte (*c*) y est la maîtresse. Celui-là dans le joug de la servitude n'est pas maître de ses actions, et celle-ci tyrannisée par sa passion n'est pas même maîtresse de ses volontés. Voyez où l'a portée un amour infâme. Ah! sans doute, à moins que d'avoir un front d'airain, elle avait honte en son cœur de cette bassesse; mais sa passion furieuse lui commandait au dedans comme à une esclave : Appelle ce jeune homme, confesse ton faible, abaisse-toi devant lui, rends-toi ridicule. Que lui pouvait conseiller de pis son plus cruel ennemi? C'est ce que sa passion lui commande. Qui ne voit que dans cette femme la puissance est liée bien plus fortement qu'elle n'est dans son propre esclave?

Cent tyrans de cette sorte captivent nos volontés, et nous ne soupirons pas. Nous gémissons quand on lie nos mains, et nous portons sans peine ces fers invisibles dans lesquels nos cœurs sont enchaînés. Nous crions[2] qu'on nous violente quand on enchaîne les ministres, les membres qui exécutent;

VAR. : (*a*) En empêchant l'exécution. — (*b*) Ou bien en nous attaquant dans l'autorité. — (*c*) Et sa femme.

1. S. Aug., *De Trin.*, *loc. cit.*

2. Édit. : *croyons.* C'est une des plus heureuses corrections qu'ait faites M. Gandar.

et nous ne soupirons pas quand on captive (*a*) la maîtresse même, la raison et la volonté qui commande[1]. Éveille-toi, pauvre esclave; et reconnais enfin cette vérité, que, si c'est une grande puissance de pouvoir exécuter ses desseins, la grande et la véritable c'est de régner sur ses volontés.

Quiconque aura su goûter la douceur de cet empire, se souciera peu, Chrétiens, du crédit et de la puissance que peut donner la fortune. Et en voici la raison : c'est qu'il n'y a point de plus grand obstacle à se commander soi-même que d'avoir autorité sur les autres[2].

En effet, il y a en nous une certaine malignité (*b*) qui a répandu dans nos cœurs le principe de tous les vices. Ils sont cachés et enveloppés en cent replis tortueux, et ils ne demandent qu'à montrer la tête[3]. Le meilleur moyen de les réprimer, c'est de leur ôter le pouvoir. Saint Augustin l'avait bien compris (*c*)[4] « pour guérir la volonté il faut réprimer la puissance : *Fræna-tur facultas.., ut sanetur voluntas*[5]. Eh quoi donc! des

Var. : (*a*) Quand on met dans les fers. — (*b*) Il faut donc remarquer, Messieurs, qu'un certain principe de malignité. — (*c*) C'est ce qui fait dire à saint Augustin que.

1. On lit dans les anciennes éditions (Déforis et Versailles) : *Éveille-toi, pauvre esclave, qui songes à sauver quelques soldats et laisses prendre le roi prisonnier.* MM. Lachat et Gandar suppriment cette *note marginale*, comme ils l'appellent. Mais on ne met point de notes marginales à des brouillons; c'est une addition marginale. Comme elle est sans aucun renvoi, on ne peut l'insérer dans le texte; il semble pourtant qu'il suffirait de quelques mots d'attache pour l'y faire entrer tout naturellement : « Nous ne soupirons pas quand on captive la maîtresse même, la raison et la volonté qui commande; [semblables à un général] qui songe à sauver quelques soldats et laisse prendre le roi prisonnier. » Ce qui donne quelque force à cette conjecture, c'est qu'il y a dans le ms. *songe* et *laisse*, et non pas *songes*, *laisses*.

2. Ici encore, M. Gandar, tenant compte des indications fournies par Bossuet lui-même, a retranché tout un passage barré à la marge. Le voici, tel que le donnaient les éditions antérieures à 1867 : « Car considérez, Chrétiens, quelle est la condition des grands de la terre : qu'est-ce qui grossit leur cour et qui fait la foule autour d'eux? N'écoutons pas ce qu'ils disent, voyons ce qu'ils portent au dedans du cœur. Chacun a ses intérêts et ses passions, l'un sa vengeance, l'autre son ambition, son avarice; et pour exécuter leurs desseins, ils tâchent de ménager les puissances. Celui qui est obligé, pour se faire des créatures, de satisfaire les passions d'autrui, quand prendra-t-il la pensée de donner des bornes aux siennes? *Qui compescere debuisti cupiditates tuas, explere cogeris alienas.* Mais entrons plus avant encore dans ces ressorts secrets et imperceptibles qui font remuer le cœur humain, afin, s'il se peut, de vous faire voir comment les vices croissent avec la puissance. »

3. On lit entre les lignes : *Comme des voleurs dispersés ne cherchent que l'occasion de se...* (phrase inachevée).

4. *En l'une de ses Épîtres à Macédonius, si je ne me trompe.* Voilà cette fois une note véritable, l'orateur se propose de vérifier l'exactitude de la citation.

5. S. August., *Epist.* CLI *ad Maced.*, n. 16.

vices cachés en sont-ils moins vices ? Est-ce l'accomplissement qui en fait la corruption ? Comment donc ! Est-ce guérir la volonté que de laisser le venin dans le fond du cœur ? Voici le secret : on se lasse de vouloir toujours l'impossible, de faire toujours des desseins à faux, de n'avoir que la malice du crime. C'est pourquoi une malice frustrée commence à déplaire ; on se remet, on revient à soi à la faveur de son impuissance, on prend aisément le parti de modérer ses désirs. On le fait premièrement par nécessité ; mais enfin, comme la contrainte est importune, on y travaille sérieusement et de bonne foi, et on bénit son peu de puissance, le premier appareil qui a donné le commencement à la guérison.

Par une raison contraire, qui ne voit que plus on sort de la dépendance, plus on rend ses passions indomptables (*a*) ? Nous sommes des enfants qui avons besoin d'un tuteur sévère, la difficulté ou la crainte. Si on lève ces empêchements, nos inclinations corrompues commencent à se remuer et à se produire, et oppriment notre liberté sous le joug de leur licence effrénée. Ah ! nous ne le voyons que trop tous les jours. Ainsi vous voyez, Messieurs, combien la fortune est trompeuse, puisque bien loin de nous donner la puissance, elle ne nous laisse pas même la liberté.

Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois ; c'est qu'il sait que la puissance est le principe le plus ordinaire de l'égarement, qu'en l'exerçant sur les autres on la perd souvent sur soi-même, enfin qu'elle est semblable à un vin fumeux qui fait sentir sa force aux plus sobres. Celui-là sera le [1] maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant pourvu qu'il puisse régler ses désirs, et être assez désabusé des choses humaines pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune.

Mais écoutons, Chrétiens, ce que nous opposent les ambitieux. Il faut, disent-ils, se distinguer ; c'est une marque de faiblesse de demeurer dans le commun, les génies extra-

VAR. : (*a*) Ses vices irrémédiables.

1. Édit. Gandar : *Celui-là seul est maître*, faute de lecture.

ordinaires se démêlent toujours de la troupe et forcent les destinées. Les exemples de ceux qui s'avancent semblent reprocher aux autres leur peu de mérite [1]; et c'est sans doute ce dessein de se distinguer qui pousse l'ambition aux derniers excès. Je pourrais combattre par plusieurs raisons cette pensée de se discerner. Je pourrais vous représenter que c'est ici un siècle de confusion où toutes choses sont mêlées [2]; qu'il y a un jour arrêté à la fin des siècles pour séparer les bons d'avec les mauvais, et que c'est à ce grand et éternel discernement que doit aspirer de toute sa force une ambition chrétienne. Je pourrais ajouter encore que c'est en vain qu'on s'efforce de se distinguer sur la terre, où la mort nous vient bientôt arracher de ces places éminentes pour nous abîmer avec tous les autres dans le néant commun de la nature : de sorte que les plus faibles, se riant de votre pompe d'un jour et de votre discernement imaginaire, vous diront avec le prophète : O homme puissant et superbe, qui pensiez par votre grandeur vous être tiré du pair, « vous voilà blessé comme nous, et vous êtes fait semblable à nous : » [*Et*] *tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es* [3].

Mais sans m'arrêter à ces raisons, je demanderai seulement à ces âmes ambitieuses par quelles voies elles prétendent de se distinguer [4]. Celle du vice est honteuse, celle de la vertu est bien longue. La vertu ordinairement n'est pas assez souple pour ménager la faveur des hommes ; et le vice qui met tout en œuvre est plus actif, plus pressant, plus prompt que la vertu [5] qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. Ainsi vous vous ennuierez d'une si grande lenteur,

1. Et tu serais plitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton *peu de mérite*. (Corneille, *Cinna*.)

2. Voir la suite de ce raisonnement dans le *Sermon sur la Providence*, p. 230.

3. *Isa.*, XIV, 10.

4. Édit. Gandar : *prétendent se distinguer*. *Prétendre de* était usité au commencement du dix-septième siècle. On trouve dans Sévigné : Je prétends bien *de* vous voir. Mais Racine fait dire à Agrippine, dans *Britannicus* :

Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur?

5. Édit. Gandar : *plus prompt, et ensuite il réussit mieux que la vertu*. C'est une addition de 1666. Il n'en faut donc pas tenir compte quand on donne à part le sermon de 1662.

peu à peu votre vertu se relâchera, et après elle abandonnera tout à fait sa première régularité pour s'accommoder à l'humeur du monde. Ah ! que vous feriez bien plus sagement de renoncer tout à coup à l'ambition ! Peut-être qu'elle vous donnera de temps en temps quelques légères inquiétudes ; mais toujours en aurez-vous bien meilleur marché[1], et il vous sera bien plus aisé de la retenir, que lorsque vous lui aurez laissé prendre goût aux honneurs et aux dignités. Vivez donc content de ce que vous êtes, et surtout que le désir de faire du bien ne vous fasse pas désirer une condition plus relevée. C'est l'appât ordinaire des ambitieux. Ils plaignent toujours le public, ils s'érigent en réformateurs des abus, ils deviennent sévères censeurs de tous ceux qu'ils voient dans les grandes places. Pour eux, que de beaux desseins ils méditent ! que de sages conseils pour l'État ! que de grands sentiments (*a*) pour l'Église ! que de saints règlements pour un diocèse ! Au milieu de ces desseins charitables et de ces pensées chrétiennes, ils s'engagent dans l'amour du monde, ils prennent insensiblement l'esprit du siècle ; et puis, quand ils sont arrivés au but, il faut attendre les occasions qui ne marchent qu'à pas de plomb[2], et qui enfin n'arrivent jamais ; ainsi périssent tous ces beaux desseins et s'évanouissent comme un songe toutes ces grandes pensées.

Par conséquent, Chrétiens, sans soupirer ardemment après une plus grande puissance, songeons à rendre bon compte de tout le pouvoir que Dieu nous confie. Un fleuve, pour faire du bien, n'a que faire de passer ses bords ni d'inonder la campagne ; en coulant paisiblement dans son lit, il ne laisse pas d'arroser la terre et de présenter ses eaux aux peuples (*b*) pour la commodité publique. Ainsi, sans nous mettre en peine de nous déborder[3] par des pensées

VAR. : (*a*) Que de grandes pensées. — (*b*) Au voisinage.

1. S'agit-il de l'ambition ou de la vertu ? Le sens de cette phrase n'est pas d'une clarté parfaite. La locution familière *avoir bon marché de*, c'est-à-dire *avoir facilement l'avantage sur* semble indiquer qu'il est question de l'ambition.

2. Ms : *pour ainsi parler* (souligné) ; Bossuet s'excusait d'employer cette belle expression, qui fait si bien dans cet admirable passage ; il faut remarquer, entre autres choses, l'inversion de la fin : *ainsi périssent*...

3. Voir la note 4 de la page 231.

ambitieuses (*a*), tâchons de nous étendre bien loin par des sentiments de bonté, et, dans des emplois bornés, ayons une charité infinie. Telle doit être l'ambition du chrétien, qui, méprisant la fortune, se rit de ses vaines promesses et n'appréhende pas ses revers, desquels il me reste à vous dire un mot dans ma dernière partie.

SECOND POINT

La fortune, trompeuse en toute autre chose, est du moins sincère en ceci, qu'elle ne nous cache pas ses tromperies ; au contraire elle les étale dans le plus grand jour, et, outre ses légèretés ordinaires, elle se plaît de temps en temps d'étonner [1] le monde par des coups d'une surprise terrible, comme pour rappeler toute sa force en la mémoire des hommes et de peur qu'ils n'oublient jamais ses inconstances (*b*), sa malignité, ses bizarreries (*c*). C'est ce qui m'a fait souvent penser que toutes les complaisances de la fortune ne sont pas des faveurs, mais des trahisons ; qu'elle ne nous donne que pour avoir prise sur nous, et que les biens que nous recevons de sa main ne sont pas tant des présents qu'elle nous fait que des gages que nous lui donnons pour être éternellement ses captifs, assujettis aux retours fâcheux [2] de sa dure et malicieuse puissance.

Cette vérité, établie sur tant d'expériences convaincantes, devrait détromper les ambitieux de tous les biens de la terre ; et c'est au contraire ce qui les engage. Car au lieu d'aller à un bien solide et éternel sur lequel le hasard ne domine pas, et de mépriser par cette vue la fortune toujours changeante, la persuasion de son inconstance fait qu'on se donne tout à fait à elle pour trouver des appuis contre elle-même. Car écoutez parler ce politique habile et entendu. La fortune l'a élevé bien haut, et dans cette élévation il se moque

VAR. : (*a*) Par l'ambition. — (*b*) Son inconstance. — (*c*) Sa bizarrerie.

1. *Se plaire de* est employé une ou deux fois dans Corneille. Il est aussi dans Racine :

Les superbes portiques
Du temple où notre Dieu *se plaît d'*être adoré. (*Esther.*)

Bossuet a dit ailleurs : c'est là qu'on *se plaît de* faire le superbe.

2. Édit. Gandar : *au retour fâcheux.*

des petits esprits qui donnent tout au dehors (*a*), et qui se repaissent de titres et d'une belle montre de grandeur. Pour lui, il appuie sa famille sur des fondements plus certains, sur des charges considérables (*b*), sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Il pense s'être affermi contre toutes sortes d'attaques; aveugle et malavisé! comme si ces soutiens magnifiques qu'il cherche contre la puissance de la fortune, n'étaient pas encore de sa dépendance[1] (*c*).

C'est trop parler de la fortune dans la chaire de vérité. Écoute, homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence; c'est Dieu même qui te va parler et qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son prophète Ezéchiel. « Assur, dit ce saint prophète, s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban; » le ciel l'a nourri de sa rosée; la terre l'a engraissé de sa substance; — les puissances l'ont comblé [de] leurs bienfaits, et il suçait de son côté le sang du peuple. « C'est pourquoi il s'est élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons : » *Pulcher ramis, et frondibus nemorosus, excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus*[2]. « Les oiseaux faisaient leurs nids sur ses branches, » — les familles de ses domestiques[3]; — « les peuples se mettaient à couvert sous son ombre; » — un grand nombre de créatures, et les grands et les petits étaient attachés à sa fortune. — « Ni les cèdres ni les pins, » — c'est-à-dire les plus grands de la Cour, — « ne l'égalaient pas : » *Abietes non adæquaverunt summitatem ejus... Æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei*[4]. Au-

Var. : (*a*) A la montre et au dehors. — (*b*) Essentielles. — (*c*) De son ressort.

1. Tous les éditeurs ont ajouté ici les quelques mots que voici : *et pour le moins aussi fragiles que l'édifice même qu'il croit chancelant.* C'est une addition de 1666.

2. *Ezech.*, XXXI, 3. M. Gandar a rejeté en note cette citation qui produit ici un si heureux effet.

3. C'est bien ainsi qu'il faut ponctuer, avec Bossuet lui-même, car le sens est très clair : *les oiseaux*... (c'est-à-dire *les familles*). M. Gandar lit : ses branches; les familles..., les peuples se mettaient à couvert.

4. *Ezech*, XXXI, 8, 9.

tant que ce grand arbre s'était poussé en haut, autant semblait-il avoir jeté en bas de fortes et profondes racines [1].

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas beaucoup de semblables; mais voyez sa ruine et sa décadence. « Parce qu'il s'est élevé superbement et qu'il a porté son faîte jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur, *Pro eo quod sublimatus est in altitudine* [2], pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine; je l'abattrai d'un grand coup et le porterai par terre; il viendra une disgrâce, et il ne pourra plus se soutenir. Tous ceux qui se reposaient sous son ombre se retireront de lui, de peur d'être accablés sous sa ruine : » *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum* [3]. « Cependant il tombera d'une grande chute; on le verra tout de son long couché sur la montagne, fardeau inutile de la terre : » *Projicient eum super montes* [4]. Ou s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille; ou Dieu frappera son fils unique, et le fruit de son travail passera en des mains étrangères; ou Dieu lui fera succéder un dissipateur, qui se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens, dont l'amas ne lui a coûté aucunes peines, se jouera des sueurs d'un homme (*a*) insensé qui se sera perdu (*c*) pour le laisser (*b*) riche; et devant la troisième génération, le mauvais ménage [5] et les dettes auront consumé tous ses héritages; « les branches de ce grand arbre se verront rompues dans toutes les vallées : » *In cunctis convallibus cor-*

Var. : (*a*) D'un père. — (*b*) Damné. — (*c*) Pour le faire.

1. Souvenir de Virgile :

Quæ quantum vertice ad auras
Ætherias, tantum radice in Tartara tendit.

Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts. (La Fontaine.)

2. Les éditeurs ont omis cette citation, et cependant Bossuet a écrit à la marge : *Pro eo... in altitudine.* Il faut donc citer ces mots, et les mettre sans hésiter dans le texte.
3. *Ezech.*, III, 12.
4. *Ibid.*
5. C'est-à-dire *la mauvaise administration*; on a déjà rencontré cette expression dans le *Sermon sur la Loi de Dieu* (cf. p. 4, note 3).

ruent rami ejus [1] ; je veux dire, ces terres et ces seigneuries qu'il avait ramassées comme une province, avec tant de soin et de travail, se partageront en plusieurs mains ; et tous ceux qui verront ce grand changement, diront en levant les épaules et regardant avec étonnement les restes de cette fortune ruinée (*a*) : Est-ce là que devait aboutir toute cette grandeur formidable au monde? Est-ce là ce grand arbre qui portait son faîte jusqu'aux nues [2] ? Il n'en reste plus qu'un tronc inutile [3]. Est-ce là ce fleuve impétueux qui semblait devoir inonder toute la terre ? Je n'aperçois plus (*b*) qu'un peu d'écume.

O homme, que penses-tu faire, et pourquoi te travailles-tu vainement? — Mais je saurai bien m'affermir et profiter de l'exemple des autres; j'étudierai le défaut de leur politique et le faible de leur conduite, et c'est là que j'apporterai le remède. — Folle précaution! car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précèdent? O homme, ne te trompe pas; l'avenir a des événements trop bizarres (*c*), les pertes [4] et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes pour pouvoir être arrêtées de toutes parts. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénètre de l'autre, elle bouillonne même par dessous la terre [5]. — Mais je jouirai de mon travail. — Eh quoi! pour dix ans de vie! — Mais je regarde ma postérité et mon nom. — Mais peut-être que ta postérité n'en jouira pas. — Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. — Et tant de sueurs, et tant de travaux, et tant de crimes, et tant d'injustices, sans pouvoir jamais arracher (*d*) de la fortune à laquelle tu te dévoues, qu'un misérable *peut-être!* Regarde qu'il n'y a

Var. : (*a*) Délabrée. — (*b*) Je ne vois plus. — (*c*) Secrets, — rapides. — (*d*) Sans pouvoir tirer.

1. *Ezech.*, III, 12.
2. M. Gandar rejette cette dernière partie de la phrase parmi les variantes, et lui substitue, à tort, une correction de 1666.
3. Serait-ce un souvenir d'Horace :

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum?

4. Édit. Gandar : *et* les pertes; *et* appartient à une première rédaction supprimée par Bossuet.
5. Il faut ici, pour rester fidèle aux principes, supprimer la belle image que voici : c'est une addition de 1666 : « Vous croyez être bien muni aux environs, le fondement manque par en bas, un coup de foudre [frappe?] par en haut.

rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour graver dessus tes titres superbes, seuls restes de ta grandeur abattue : l'avarice ou la négligence de tes héritiers le refuseront peut-être à ta mémoire, tant on pensera peu à toi quelques années après ta mort. Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta grandeur ! ô les belles suites de ta fortune ! ô folie ! ô illusion ! ô étrange aveuglement des enfants des hommes !

Chrétiens, méditons ces choses [1], pensons aux inconstances, aux légèretés, aux trahisons de la fortune. Mais ceux dont la puissance suprême semble être au-dessus de son empire, sont-ils au-dessus des changements? Dans leur jeunesse la [2] plus vigoureuse, [ils] doivent penser à la dernière heure qui ensevelira toute leur grandeur. « Je l'ai dit : Vous êtes des dieux [3], et vous êtes tous enfants du Très-Haut [4]. » Ce sont les paroles de David, paroles grandes et magnifiques ; toutefois écoutez la suite : Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, « vous mourrez comme des hommes, » et toute votre grandeur tombera par terre : *Verumtamen sicut homines moriemini* [5]. Songez donc, ô grands de la terre, non à l'éclat de votre puissance, mais au compte qu'il en faut rendre, et ayez toujours devant les yeux la majesté de Dieu présente.

De tous les hommes vivants, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus avant imprimée que les rois. Car comment pourraient-ils oublier Celui dont ils portent toujours en [eux] [6]-mêmes une image si présente et si expresse? Le prince sent en lui-même cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance du commandement ; il voit qu'il ne fait que remuer les [yeux], et qu'aussitôt tout

1. Cette dernière partie du *Sermon sur l'Ambition* n'a pas été prononcée, sans doute parce que Louis XIV n'a pas assisté à la prédication. Prévenu à temps, l'orateur a refait une autre conclusion que l'on trouvera ci-après (p. 229).
2. Ms. *leur plus*, inadvertance.
3. Tout ce passage reparaîtra dans le *Sermon sur les Devoirs des rois*. Quarante ans plus tard, Bossuet a repris les mêmes idées, qui se retrouvent dans la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*.
4. *Ego dixi : Dii estis, et filii Excelsi omnes. — Psalm.*, LXXXI, 6.
5. *Ibid.*, 7.
6. Ms. *en lui-même ;* inadvertance.

se remue d'une extrémité du royaume à l'autre ; et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active ? Il perce (*a*) les intrigues les plus cachées ; les oiseaux du ciel lui rapportent tout [1] ; il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine : *Divinatio in labiis regis* [2] ; et quand il a pénétré les trames les plus secrètes, avec ses mains longues et étendues il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde et les déterre pour ainsi dire du fond des abîmes où ils cherchaient un vain asile. Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que la vue et les mains de Dieu sont inévitables.

Mais quand il voit les peuples soumis obligés à lui obéir non seulement « pour la crainte, mais encore pour la conscience, » comme dit l'Apôtre [3] ; quand il voit qu'on doit immoler et sa fortune et sa vie pour sa gloire et pour son service [4], peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel ? C'est là qu'il doit reconnaître que tout ce que feint la flatterie, tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce qu'il exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets, c'est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze prêchant à Constantinople en présence des empereurs, leur adresse ces belles paroles : « O princes, respectez votre pourpre : révérez votre propre puissance, et ne l'employez jamais contre Dieu qui vous l'a donnée. Connaissez le grand mystère de Dieu en vos personnes ; les choses hautes sont à lui seul ; il partage avec vous les inférieures. Soyez donc les sujets de Dieu, et soyez les dieux de vos peuples [5]. »

Ce sont les paroles de ce grand saint que j'adresse encore

VAR. : (*a*) Il pénètre.

1. *In cogitatione tuâ regi ne detrahas, et in secreto cubiculi tui ne maledixeris diviti, quia et aves cæli portabunt vocem tuam, et qui habet pennas portabit sententiam.* — *Eccl.*, x, 20.
2. *Prov.*. xvi, 10.
3. *Non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam.* — *Rom.*, xiii, 5.
4. C'est peut-être un souvenir de *Polyeucte* :

Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.

5. *Imperatores, purpuram vereamini... Subditis vestris deos vos præbete, ut audacius aliquid dicam.* — *Orat.*, xxxvi, 11. Bossuet commente plutôt qu'il ne traduit.

aujourd'hui au plus grand monarque du monde. Sire, soyez le Dieu de vos peuples; c'est-à-dire faites-nous voir Dieu en votre personne sacrée. Faites-nous voir sa puissance, faites-nous voir sa justice, faites-nous voir sa miséricorde. Ce grand Dieu est au-dessus de tous les maux; et néanmoins il y compatit et il les soulage. Ce grand Dieu n'a besoin de personne; et néanmoins il veut gagner tout le monde, et il ménage ses créatures avec une condescendance infinie. Ce grand Dieu sait tout, il voit tout, et néanmoins il veut que tout le monde lui parle, il écoute tout, et il a toujours l'oreille attentive aux plaintes qu'on lui présente, toujours prêt à faire justice. Voilà le modèle des rois; tous les autres sont défectueux, et on y voit toujours quelque tache. Dieu seul doit être imité en tout, autant que le porte la faiblesse humaine. Nous bénissons ce grand Dieu de ce que Votre Majesté porte déjà sur elle-même une si noble empreinte de lui-même (*a*), et nous le prions humblement d'accroître ses dons sans mesure dans le temps et dans l'éternité. *Amen.*

Autre conclusion du même discours.

Chrétiens, méditez ces choses; Chrétiens, qui que vous soyez, qui croyez vous affermir sur la terre, servez-vous de cette pensée pour chercher le solide et la consistance. Oui, l'homme doit s'affermir; il ne doit pas borner ses desseins dans des limites si resserrées que celles de cette vie; qu'il pense hardiment à l'éternité. En effet, il tâche, autant qu'il peut, que le fruit de son travail n'ait point de fin; il ne peut pas toujours vivre, mais il souhaite que son ouvrage subsiste toujours. Son ouvrage, c'est sa fortune, qu'il tâche autant qu'il lui est possible de faire voir aux siècles futurs telle qu'il l'a faite. Il y a dans l'esprit de l'homme un désir avide de l'éternité; si on le sait appliquer, c'est notre salut. Mais voici l'erreur : c'est que

VAR. : (*a*) De sa justice.

l'homme s'attache à ce qu'il aime; s'il aime les biens périssables, il y médite quelque chose d'éternel; c'est pourquoi il cherche de tous côtés des soutiens à cet édifice caduc, soutiens aussi caducs que l'édifice même qui lui paraît chancelant. O homme, désabuse-toi! si tu aimes l'éternité, cherche-la donc en elle-même, et ne crois pas pouvoir appliquer sa consistance inébranlable à cette eau qui passe et à ce sable mouvant. O éternité, tu n'es qu'en Dieu; mais plutôt, ô éternité, tu es Dieu même; c'est là que je veux chercher mon appui, mon établissement, ma fortune, mon repos assuré et [1] en cette vie et en l'autre. *Amen.*

XI

SERMON SUR LA MORT

POUR LE MERCREDI

DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME

PRÊCHÉ AU LOUVRE LE 22 MARS 1662[2].

Domine, veni et vide.
Seigneur, venez et voyez. — *Joan.*, XI, 34.

Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la Cour, et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre? Je ne pense pas, Messieurs, que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre évangile : « Seigneur, venez et voyez » où l'on a déposé le corps du Lazare[3]; c'est lui qui ordonne qu'on

1. Mot omis par M. Gandar.
2. Ms. t. XII, p. 357. — *Déforis*, V, 450. — *Lachat*, IX, 358. — *Gandar*, 460. M. Lachat avait fait quelques corrections heureuses; M. Gandar en a fait également, et l'on en trouvera encore ici de nouvelles qui ont peut-être leur importance.
3. Bossuet écrit toujours *le lazare*, c'est-à-dire *le lépreux* (lazare, ladre, lazaret, ladrerie).

lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour : Venez et voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort comme un objet de pitié et un sujet de miracle; mais c'est [à] nous mortels misérables, de voir[1] ce triste spectacle comme la conviction de nos erreurs. Allons et voyons avec Jésus-Christ, et désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain, que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement de ce que ce mortel est mort[2] : chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé et de quoi le défunt l'a entretenu; et tout d'un coup il est mort. Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme! Et celui qui le dit, c'est un homme; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée; ou, s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées; et je puis dire, Messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs si nous les méditons avec Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par la grâce de son Saint-Esprit, et tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge, [*Ave*].

Entre (*a*) toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes, c'est le désir de savoir[3]; et cette curiosité fait qu'il épuise ses forces pour trouver ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque

VAR. : (*a*) De toutes.

1. Ici, les éditeurs, suivant tous les traces de Déforis, font un véritable contre-sens. Ils disent : *C'est nous, mortels misérables, [qui refusons] de voir.— Qui refusons* n'est pas dans le texte. Bossuet avait d'abord écrit : *Mais vous, mortels, venez et voyez ;* il s'est repris, et on lit dans le ms : *Mais c'est nous, mortels misérables de voir.* La suite : *Allons et voyons* prouve bien qu'il n'est pas question de *refus*, bien au contraire. C'est donc le mot *à* qu'il faut suppléer.

2. Édit. Gandar : *paroles d'étonnement, de ce que...* La virgule est inutile.

3. Felix qui potuit rerum cognoscere causas,

s'écrie Virgile.

raffinement inusité dans la conduite des affaires. Mais parmi (*a*) ces vastes désirs d'enrichir notre entendement par des connaissances nouvelles, la même chose nous arrive qu'à ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent ; je veux dire que notre esprit (*b*) s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant pour ainsi dire le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente à lui de plus près, que nous consumons toute notre vie toujours ignorants de ce qui nous touche[1] ; et non seulement de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes.

Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarent ; et c'est pour cela, Chrétiens, que je vous invite aujourd'hui[2] d'accompagner le Sauveur jusques au tombeau du Lazare : *Veni et vide* : « Venez et voyez. » O mortels, venez contempler le spectacle des choses mortelles ; ô homme, venez apprendre ce que c'est que l'homme. Vous serez peut-être étonnés que je vous adresse à la mort pour être instruits de ce que vous êtes (*c*), et vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprète ni de plus fidèle miroir des choses humaines.

La nature d'un composé ne se remarque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connaître. En effet la société de l'âme et du corps fait que le corps nous paraît quelque chose de plus qu'il n'est, et l'âme quelque chose de moins ; mais lorsque venant à se séparer, le corps retourne à la terre et que l'âme aussi est mise en état de retourner au ciel d'où

VAR. : (*a*) Dans. — (*b*) Raison. — (*c*) Pour vous instruire de votre être.

1. *Ignorants de*, latinisme. Cf. Virg. : *Ignari scelerum tantorum*...

2. *Inviter de*. Cf. Molière (*Fourberies de Scapin*) : « Un jeune Turc de bonne mine nous a *invités d'y* entrer. »

elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit et ce qu'elle laisse en son entier; quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve dans cette ruine; alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme; de sorte que (*a*) je ne crains point d'assurer que c'est du sein de la mort et de ses ombres épaisses que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'état [1] de notre nature. Accourez donc, ô mortels et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité : venez voir dans un même objet la fin [2] de vos desseins et le commencement de vos espérances; venez voir tout ensemble la dissolution (*b*) et le renouvellement de votre être; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort : *Veni et vide.*

O mort, nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance. Toi seule nous convaincs de notre bassesse, toi seule nous fais connaître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage [3]; et, pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament [4], tu lui apprends ces deux vérités qui lui ouvrent les yeux pour se bien connaître, qu'il est infiniment méprisable en tant qu'il passe, et infiniment estimable en tant qu'il aboutit à l'éternité [5]. Ces deux importantes considérations feront le sujet de ce discours (*c*) [6].

VAR. : (*a*) Tellement que, — si bien que. — (*b*) Destruction. — (*c*) Et c'est le partage de mon discours.

1. Édit. Gandar : *éclat;* inadvertance, d'autant plus évidente que M. Gandar, toujours si soigneux, n'indique pas la différence qui existe ici entre son édition et les autres.

2. Peut-être faut-il lire *la chute*, en faisant une variante des mots : *la fin;* on ne saurait dire si le mot *chute* est barré ou simplement souligné.

3. Au sens de *cœur*, car le mépris de soi-même n'implique nullement une perte ou un abaissement du *courage*.

4. Juste mesure; *temperare* en latin signifie *modérer :*

... Mollitque animos et *temperat* iras. (VIRG.)

5. Ms. *Infiniment* méprisable *en tant* qu'il *finit* dans le *temps*. Les mots en italique ont été soulignés par Bossuet, qui condamnait évidemment cette consonance. Comment se proposait-il de l'éviter? Là est la question. Le mot *passe* est écrit dans l'interligne sous le mot *dans*, et j'incline à dire, avec M. Gandar : *infiniment méprisable, en tant qu'il passe, et...*

6. On a rapproché ce beau passage de Bossuet de quelques *Pensées* de

PREMIER POINT

C'est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de ce qu'il est, et on aime mieux être aveugle que de connaître son faible. Surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement (*a*); elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut; elles veulent que si on le voit, du moins on le cache. Et toutefois, grâces à la mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien de si grand dans le monde qui ne reconnaisse en soi-même beaucoup de bassesse, à le considérer par cet endroit-là [1] (*b*). Mais c'est encore trop de vanité de distinguer en nous la partie faible, comme si nous avions quelque chose de considérable. Vive l'Éternel! ô grandeur humaine, de quelque côté que je t'envisage, (sinon en tant que tu viens de Dieu et que tu dois être rapportée à Dieu, car en cette sorte je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects); mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère, parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde voulait colorer, que je ne

Var. : (*a*) Et ne prennent. — (*b*) Qui ne confesse facilement qu'il n'est rien.

Pascal : « S'il se vante, je l'abaisse, etc. », et l'on s'est demandé lequel de ces deux grands hommes a imité l'autre. MM. Gandar, Havet et Floquet ont discuté longuement cette question. On peut répondre que Bossuet, dans le *Sermon sur la profession de M^lle^ de la Vallière*, a certainement imité Pascal. Ce sermon est de 1675, et les *Pensées* étaient publiées depuis 1670. Bossuet, qui avait lu les *Provinciales*, et qui leur trouvait à toutes « une extrême délicatesse », lut certainement les *Pensées* dès leur apparition. Mais s'il s'est rencontré avec Pascal dans le *Sermon sur la loi de Dieu*, prêché à Metz vers 1655, et dans le sermon qui nous occupe, cette rencontre est toute fortuite, parce que Pascal et Bossuet, comme l'a fort bien dit M. Havet, puisaient à la même source, l'Écriture et les Pères. Pascal n'a entendu Bossuet ni en 1655, ni en 1662, et ce qu'on répète, sur la foi de Ledieu, que les Jansénistes étaient au pied de la chaire de Bossuet en 1661, chez les Carmélites, est absolument faux. En mars 1661, aussitôt après la mort de Mazarin, Arnauld et ses amis durent se cacher ou fuir; la persécution ne leur permettait pas de « se cantonner » dans toutes les parties de l'auditoire de Bossuet.

1. M. Gandar fait une variante des mots : *à le considérer par cet endroit-là*. Rien n'autorise leur condamnation; ce qui a trompé le savant éditeur, c'est que ces mots suivent immédiatement : *qui ne confesse facilement qu'il n'est rien*; variante véritable que les autres éditeurs introduisaient dans le texte.

sais plus sur quoi appuyer ce nom auguste de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau titre [1].

Convainquons-nous, Chrétiens, de cette importante vérité par un raisonnement invincible. L'accident ne peut pas être plus noble que la substance, ni l'accessoire plus considérable que le principal, ni le bâtiment plus solide que le fonds sur lequel il est élevé, ni enfin ce qui est attaché à notre être plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant, qu'est-ce que notre être? pensons-y bien, Chrétiens; qu'est-ce que notre être? Dites-le-nous, ô mort; car les hommes superbes (*a*) ne m'en croiraient pas. Mais, ô mort, vous êtes muette et vous ne parlez qu'aux yeux. Un grand roi vous va prêter sa voix, afin que vous vous fassiez entendre aux oreilles et que vous portiez dans les cœurs des vérités plus articulées (*b*).

Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône, et [2] au milieu de sa Cour : Sire, elle est digne de votre audience. *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te* [3] : O éternel Roi des siècles, vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous même; votre être éternellement immuable (*c*), ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure. « Et voici que vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous. » Non, ma substance n'est rien devant vous; et tout l'être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avait été. Qu'est-ce que cent ans, qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface (*d*)? Multipliez vos jours, comme les cerfs (*e*) que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donne-

VAR. : (*a*) Trop vains. — (*b*) Plus distinctes. — (*c*) Toujours permanent. — (*d*) Les emporte. — (*e*) Les corbeaux.

1. « De quelque côté qu'on s'y tourne [dans la vie], on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours. » — *Or. fun. d'Henriette d'Angleterre.*
2. Mot omis par les éditeurs.
3. *Psal.*, XXXVIII, 6.

ront encore de l'ombre à notre postérité (*a*) ; entassez dans cet espace qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs ; que vous profitera (*b*) cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité (*c*) qu'un château de cartes, vain amusement des enfants (*d*) ? Que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin une seule rature (*e*) doit tout effacer ? Encore une (*f*) rature laisserait-elle quelques traces (*g*) du moins d'elle-même ; au lieu que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce grand gouffre du néant. Il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes ; la chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom ; « même celui de cadavre (*h*) ne lui demeurera pas longtemps ; il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue [1] : » tant il est vrai que tout meurt en lui (*i*), jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen ; et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem* [2].

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu ? J'entre dans la vie pour en sortir bientôt ; je viens me montrer comme les autres ; après, il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort. La nature, presque envieuse [3] (*j*) du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier (*k*) qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de

Var. : (*a*) A nos descendants. — (*b*) Servira. — (*c*) De même qu'un. — (*d*) Vaine admiration. — (*e*) Une même nature. — (*f*) Cette. — (*g*) Quelque vestige. — (*h*) Dit Tertullien. — (*i*) Si bien que peu à peu, — Tant il est vrai que ce qui s'aperçoit (?) meurt en nous. — (*j*) Comme si elle était envieuse. — (*k*) Nous fait signifier souvent.

1. Cette pensée de Tertullien se retrouve plusieurs fois dans les œuvres de Bossuet. Elle est exprimée dans les mêmes termes au deuxième point d'un sermon pour le jour des Morts, et l'on sait qu'en 1670 Bossuet l'a reprise, pour lui donner place dans l'*Oraison funèbre de Madame*.

2. Édit. : *Comme si elle était presque envieuse ;* la variante est ainsi mêlée au texte.

3. *De Resurrect. carn.*, n. 4.

matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages. Cette recrue continuelle (*a*) du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule et nous dire : Retirez-vous c'est maintenant notre tour. Ainsi, comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verrons passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle[1]. O Dieu! encore une fois, qu'est-ce que de nous? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable (*b*) où je ne suis plus, et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense(*c*) du temps! Je ne suis rien; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant. On ne m'a envoyé que pour faire nombre, encore n'avait-on que faire de moi; et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre[2].

Encore si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant; et vous savez, Chrétiens, qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare. Maintenant nous en tenons un; maintenant il périt; et avec lui nous péririons tous, si promptement et sans perdre temps nous n'en saisissions un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre; et alors nous tomberons tout à coup, manque de soutien. O fragile

VAR. : (*a*) Cette nouvelle recrue.— (*b*) Immense.— (*c*) Ce grand abîme.

1. Cette phrase est empruntée, sauf des modifications légères, à la belle *Méditation sur la Brièveté de la vie* (cf. édit. Gandar, p. 4) : « J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer, et ceux-là mêmes donneront à leurs successeurs le même spectacle. »

2. On lit dans la *Méditation* : « Qu'il y a eu de temps où je n'étais pas! qu'il y en a où je ne serai point! Et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans! Je ne suis rien; ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne se serait pas moins bien jouée si j'étais demeuré derrière le théâtre. » Il est bon de comparer ces deux phrases, et de voir les changements que Bossuet a cru devoir faire en 1662 au texte de 1619, alors qu'il avait à peine 22 ans.

appui de notre être ! O fondement ruineux[1] de notre substance ? *In imagine pertransit homo*[2] : Ah ! l'homme passe vraiment de même qu'une ombre ou de même qu'une image en figure (*a*) ; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien, et non le bien même[3]. Que la place est petite que nous occupons en ce monde : si petite certainement et si peu considérable, que je doute quelquefois avec Arnobe si je dors ou si je veille (*b*) : *Vigilemus aliquando, an ipsum vigilare, quod dicitur, somni sit perpetui portio*[4]. Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée (*c*) d'un sommeil profond ; et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres. *Præterit figura hujus mundi*[5] : « La figure de ce monde passe, et ma substance n'est rien devant Dieu (*d*) : » *Et substantia mea* [*tanquam nihilum ante te*[6].]

SECOND POINT

N'en doutons pas, Chrétiens[7], quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers (*e*) qui est le

VAR. : (*a*) Comme une ombre et comme une image creuse. — (*b*) Qu'il me semble que toute ma vie n'est qu'un songe, je ne sais si je dors. — (*c*) Animée. (*d*) Du monde.

1. *Ruineux*, qui menace ruine ; Bossuet emploie volontiers le mot *caduc* dans un sens analogue.
2. *Psal.*, XXXVIII, 7.
3. M. Lachat faisait de la dernière partie de cette phrase une *note marginale*, et il la rejetait au bas de la page. Lui et les autres éditeurs, M. Gandar excepté, ont au contraire introduit dans le texte cette phrase qu'il est impossible d'y laisser : « *Aussi est-il in imagine, sed et frustrà conturbatur.* » C'est une simple note, dit M. Gandar ; je ne le crois pas, mais pour insérer cette phrase il faudrait la compléter, et dire, par exemple : Aussi est-il [vrai de dire de lui :] *in imagine*. C'est un droit que les éditeurs n'ont pas.
4. *Adversus Gent.*, lib. II, sub init. Arnobe est un écrivain de l'Eglise d'Afrique, contemporain de Dioclétien. S. Jérôme disait qu'il ne faut lire ses ouvrages qu'avec précaution.
5. I *Cor.*, VII, 31.
6. *Psal.*, XXXVIII, 6. Déforis a cru devoir conserver ici un passage que Bossuet avait barré ; il est si beau qu'il faut bien le garder en note si l'on ne peut lui donner place dans le corps du discours : « Je suis emporté si rapidement, qu'il me semble que tout me fuit et que tout m'échappe. Tout fuit en effet, Messieurs ; et pendant que nous sommes ici assemblés, et que nous croyons être immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne, sans y penser, de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la dernière séparation : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos.* »
7. On lit à la marge, en tête de ce second point : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Les éditeurs n'ont pas tenu compte de cette

théâtre des changements et l'empire de la mort ; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente et que nous la portions dans notre sein, toutefois au milieu de cette matière (*a*) et à travers l'obscurité de nos connaissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque principe (*b*) qui montre bien par sa vigueur (*c*) son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état[1] des connaissances humaines ; et je confesse néanmoins que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde ; il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force ; il a su discipliner leur humeur brutale et contraindre leur liberté indocile ; il a même fléchi par adresse les créatures inanimées. La terre n'a-t-elle pas été forcée (*d*) par son industrie à lui donner des aliments (*e*) plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur (*f*) leur aigreur sauvage, les venins (*g*) mêmes à se tourner en remèdes pour l'amour de lui ? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau (*h*), ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles (*i*) et si nécessaires[2]. Quoi plus[3] ? il est monté

VAR. : (*a*) De ce corps terrestre, — mortel. — (*b*) Chose. Il y a *ppe* dans le ms. M. Gandar a corrigé une faute des éditeurs. — (*c*) Par son mouvement, — par une certaine vigueur. — (*d*) A été forcée. — (*e*) Des fruits. — (*f*) Pour l'amour de lui. — (*g*) Les poisons. — (*h*) Au feu et à l'eau, qui sont les plus intraitables. — (*i*) Si merveilleuses.

note marginale ; mais il est infiniment probable qu'elle résume tout un développement par lequel Bossuet voulait commencer son second point : Dieu a fait l'homme à son image, mais il l'a relégué dans une partie éloignée de l'univers, etc. Il est difficile d'expliquer autrement ce qu'il y a de heurté dans ce début.

1. La locution *faire état* a été remplacée par *faire cas*, et c'est dommage.

2. On ne dirait pas mieux s'il s'agissait de célébrer l'invention des machines à vapeur. Il est bon de remarquer, ainsi qu'on l'a pu faire à propos du *Sermon sur la loi de Dieu*, que Bossuet n'est pas un ennemi de la science et du progrès (Cf. p. 10, note 1).

3. Latinisme. *Quid plura ?*

jusqu'aux cieux; pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages; pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique[1] cette longue et scrupuleuse énumération[2]; et contentons-nous de remarquer en théologiens que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Écriture[3], pour être le chef de l'univers, d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé (*a*) un certain instinct de chercher ce qui lui manque dans toute l'étendue (*b*) de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie[4].

Pensez maintenant, Messieurs, comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible et si exposée selon le corps aux insultes de toutes les autres, si elle n'avait en son esprit (*c*) une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance. Non, non, il ne se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvait inventer, que sa seule puissance pouvait construire (*d*). O homme, il t'a établi pour t'en servir[5]; il a mis pour ainsi dire en tes mains toute la nature, pour l'appliquer à tes usages; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art; car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature[6]? Tu

VAR. : (*a*) Il lui est resté. — (*b*) Dans toutes les parties. — (*c*) En son âme. — (*d*) Comme sa seule puissance pouvait *la* construire. Les éditeurs ont fait ici une faute de lecture en substituant *le* à *la*.

1. Bossuet paraît ici faire bon marché de la rhétorique, qu'il appelle même *Réthorique;* c'est de l'ingratitude, car il lui doit un admirable morceau d'éloquence.
2. *Longue et scrupuleuse*, c.-à-d. *qui serait longue...*
3. *Genèse*, I, 26, 28.
4. Il y avait d'abord : *et signale son industrie dans toutes les parties de l'univers.* Cette phrase a été barrée, puis refaite en entier.
5. Bossuet avait d'abord écrit : *Il a établi l'homme pour s'en servir.* Il y avait amphibologie.
6. Cette définition de l'*art* est curieuse; elle serait contestée par bien des artistes.

peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau; mais comment pourrais-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate; ou de quelle sorte pourrais-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avait en toi-même et dans quelque partie de ton être quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque portion (*a*) [1] de cet esprit ouvrier [2] qui a fait le monde? Que s'il (*b*) en est ainsi, Chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble [3] n'est pas capable d'éteindre (*c*) cette partie de nous-mêmes qui porte un caractère si noble de la puissance qui la soutient [4]; et qu'ainsi notre âme, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur?

Mais continuons, Chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous; et voyons par quelles maximes (*d*) l'homme [5], cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre faible; et toutefois je ne puis (*e*) considérer sans admiration ces règles immuables des mœurs que la raison a posées. Quoi! cette âme plongée dans le corps, qui en épouse

VAR. : (*a*) Quelque écoulement, quelque ressemblance.— (*b*) Et s'il.— (*c*) D'éteindre un si beau rayon, — d'éteindre cette partie de notre [être] qui porte un caractère si noble de la puissance divine. — (*d*) De quelle manière, de quelle sorte. — (*e*) Qui pourrait.

1. Édit. Gandar : *Quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion.* Mais il faut être logique; les mots : *quelque écoulement, quelque portion,* sont des surcharges. Doit-on les considérer comme des *additions*, ou comme des *corrections.* J'y vois un effort de l'écrivain pour trouver le mot juste; et suivant la règle générale des variantes, je rejette les autres.

2. *Ouvrier*, du latin *operarius*, était adjectif au dix-septième siècle. On dit encore : jour *ouvrier*, cheville *ouvrière*. Devenu substantif, il a désigné des travailleurs habiles : « L'ouvrage est bon, et fait de main d'*ouvrier*. » LA BRUYÈRE.

3. Une *conjuration* suppose plusieurs personnes qui *jurent ensemble;* le mot *nature* serait alors considéré par Bossuet comme un collectif.

4. Le texte de cette phrase est difficile à établir. M. Gandar est en désaccord avec les éditeurs qui l'ont précédé, et je suis en désaccord avec lui. Il lit (p. 472) : *d'éteindre un si beau rayon de la puissance qui le soutient,* supprimant ainsi les mots que Bossuet a soulignés; mais le mot *éteindre* est souligné aussi, et il faut bien le conserver. M. Lachat a tout gardé, mots soulignés et variantes. Je conserve les mots soulignés en tenant compte des corrections faites par Bossuet. On verra plus loin que Bossuet, contrairement à l'opinion émise par M. Gandar, souligne dans ce sermon des passages qu'il tient à conserver.

5. Mot omis par les éditeurs.

toutes les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand il souffre, dans quelle lumière a-t-elle vu (*a*) qu'elle eût néanmoins sa félicité à part ? qu'elle dût dire hardiment, tous les sens, toutes les passions, et presque toute la nature criant à l'encontre, quelquefois : « Ce m'est un gain de mourir; » et quelquefois : « Je me réjouis dans les afflictions[1] ? » Ne faut-il pas, Chrétiens, qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit (*b*) s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables et à une mort assurée (*c*) pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels? Et n'est-ce pas une espèce de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait pour le bonheur du genre humain beaucoup moins (*d*) de personnes qui les décrient tout à fait qu'il n'y en a (*e*) qui les pratiquent parfaitement (*f*)[2].

Sans doute il y a au dedans de nous une divine clarté : « Un rayon de votre face, ô Seigneur, s'est imprimé en nos âmes : » *Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine*[3]. C'est là que nous découvrons, comme dans un globe de lumière, un agrément (*g*) immortel dans (*h*) l'honnêteté et la vertu; c'est la première raison qui se montre à nous par son image (*i*); c'est la vérité elle-même qui nous parle et qui doit bien (*j*) nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a fait capables de trouver du bonheur même dans la mort.

Tout cela n'est rien, Chrétiens; et voici le trait le plus

VAR. : (*a*) Où a-t-elle pu songer. — (*b*) Qu'il faut. — (*c*) Infaillible. — (*d*) Aussi peu. — (*e*) Comme il y en a peu. — (*f*) Dans leur perfection. — (*g*) Les agréments. — (*h*) De. — (*i*) Par cette étincelle. — (*j*) Devrait bien.

1. *Mihi enim vivere Christus est, et mori lucrum.* — S. Paul, *Philip.*, I, 21. — *Qui nunc gaudeo in passionibus pro vobis.* — *Coloss.*, I, 24. M. Gandar tenant compte, après Déforis, des chiffres 2 et 1 placés par Bossuet avant les mots *quelquefois*, a très heureusement rétabli l'ordre que M. Lachat avait interverti.

2. Bossuet s'est réservé de choisir entre deux tournures; celle qui est constituée par les variantes est digne de remarque : *... il y ait... aussi peu de personnes... comme il y en a peu.*

3. *Psal.*, IV, 7.

admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connaît et se contemple; sa vie c'est de se connaître; et parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connaisse. Être éternel, immense, infini, exempt (*a*) de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection, Chrétiens, quel est ce miracle? Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable[1], où avons-nous pu comprendre cette éternité? où avons-nous songé cette infinité? O éternité! ô infinité! dit saint Augustin, que nos sens ne soupçonnent seulement pas[2], par où donc es-tu entrée dans nos âmes? Mais si nous sommes tout corps, et tout matière[3], comment pouvons-nous concevoir un esprit pur, et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom?

Je sais que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que lorsque nous parlons de ces esprits, nous n'entendons (*b*) pas trop ce que nous disons; notre faible imagination, ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir[4]. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtils et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer[5]. Si vous la pressez davantage et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera (*c*) du centre de l'âme : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette âme pour (*d*) se démentir elle-même et

VAR. : (*a*) Séparé, — dégagé. — (*b*) Nous ne concevons. — (*c*) Prononcera, — sortira. — (*d*) Se corriger, — variante insérée dans le texte par les éditeurs.

1. Ce mot n'est plus français; l'Académie dit qu'il est peu usité; son composé *immuable* s'emploie couramment. Ainsi *pie* a donné *impie*, et a disparu; comparez avec *corrigible*, *incorrigible*, etc.

2. Édit. Gandar : *ne soupçonnent pas seulement;* erreur de lecture; il y a dans le ms. : *ne soupçonnent pas seulement pas.*

3. Ms. *toute matière*, avec une attraction que notre orthographe interdit.

4. Est-il de *petits corps* un plus lourd assemblage? (MOLIÈRE.)

5. Ce beau passage fait songer au *raccourci d'atome* de Pascal : « Nous avons beau enfler nos conceptions... C'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée. » Cf. *Pensées*, édit Havet, I, 1. — « L'homme ne peut concevoir ce que c'est que corps, et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comment un corps peut être uni avec un esprit; c'est là le comble de ses difficultés, et cependant c'est son propre être. » *Ibid.*

pour oser rejeter tout ce qu'elle pense! Qui ne voit qu'il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir par une certaine vigueur qu'il ne tient pas tout entier à la matière, et qu'il est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut?

Il est vrai, Chrétiens, je le confesse, nous ne soutenons pas longtemps cette noble ardeur; ces belles idées s'épaississent bientôt[1], et l'âme se replonge bientôt dans sa matière. Elle a ses faiblesses et ses langueurs (*a*); et permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossièretés incompréhensibles[2] qui, si elle n'est éclairée d'ailleurs, l'étonnent[3], la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde voyant l'homme d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition[4]. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme; les uns en feront un dieu, les autres en feront un rien; les uns diront que la nature le chérit comme une mère et qu'elle en fait ses délices; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre et qu'elle en fait son rebut; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que par une espèce de caprice elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien, Chrétiens, que ni les uns ni les autres

VAR. : (*a*) Elle a des langueurs.

1. M. Gandar supprime cette phrase, parce que Bossuet en a souligné tous les mots; quelques lignes plus bas, il conserve une phrase également soulignée; pour être logique, il fallait ou tout supprimer, ou tout conserver. On ne sait pas toujours pourquoi Bossuet a souligné tel ou tel mot, et, à moins d'indications certaines, il faut conserver le plus que nous pouvons d'une si admirable prose.

2. *Incompréhensibles*, souligné par Bossuet, conservé par tous les éditeurs.

3. Mot omis par tous les éditeurs; ce mot est difficile à lire, mais il y a bien *lestonent*.

4. Il y a dans cette phrase treize mots soulignés. Peut-être Bossuet les supprimait-il pour abréger, dit M. Gandar. On peut hasarder une explication toute différente. Il y a dans le ms. : *D'une si étrange composition. Les uns en ont fait un dieu. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme...* Bossuet a biffé les mots : *Les uns en ont fait un Dieu.* Il a souligné les autres pour se rappeler à lui-même *qu'il les conservait*, et que la rature portait exclusivement sur la phrase du milieu.

n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme[1]. Vous vous trompez, ô sages du siècle : l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manières ; l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il y[2] a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même, je parle de la nature sensible. Maintenant, parler de caprice dans les ouvrages de Dieu, c'est blasphémer contre sa sagesse[3]. Mais d'où vient donc une si étrange disproportion ? Faut-il, Chrétiens, que je vous le dise, et ces masures mal assorties, avec ces fondements (*a*) si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier ? Contemplez ce grand édifice[4], vous y verrez des marques d'une main divine ; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu ! quel est ce mélange ? J'ai peine à me reconnaître ; je suis prêt [à m'écrier] (*b*) avec le prophète : *Hæccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ*[5] ? « Est-ce là cette Jérusalem ? est-ce là cette ville ? est-là ce temple, la joie (*c*) de toute la terre ? » Et moi je dis : Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse et le chef-d'œuvre de ses mains ?

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance, et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées ? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête en un mot[6], se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras : la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses

VAR. : (*a*) Cette structure. — (*b*) Peu s'en faut que je ne m'écrie. — (*c*) L'honneur. Les éditeurs ont mis ce mot dans le texte et ajouté le mot *et*.

1. *Énigme* était alors du masculin, comme *épitaphe*, *épigramme*, et les autres mots dérivés des neutres grecs.
2. Mot omis par les éditeurs.
3. Phrase omise par les éditeurs, parce qu'elle est écrite entre les lignes d'une phrase barrée. M. Gandar l'a insérée dans son texte avec raison.
4. Édit. Gandar : *cet édifice*, faute de lecture.
5. *Thren.*, II, 15.
6. « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. » (PASCAL.)

ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle[1].

Mais, hélas ! que nous profite cette dignité ? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous ; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort ; et quoique nos âmes lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, Chrétiens ? que répondrons-nous à une plainte si pressante ? Jésus-Christ y répondra dans notre évangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort. Ah ! cette visite n'est pas sans cause. C'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnaître ce qui manque à son édifice. C'est qu'il a dessein de le reformer suivant son premier modèle : *secundùm imaginem ejus qui creavit illum*[2].

O âme remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendrait ta mort éternelle. Mais voici en la personne de Jésus-Christ la résurrection et la vie[3] : qui croit en lui ne meurt pas ; qui croit en lui est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce qui attire après elle la vie de la gloire. Mais le corps est cependant (*a*) sujet à la mort. O âme, console-toi. Si ce divin Architecte qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre ; il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains, si ce n'est la mortalité.

Ne vous persuadez pas que nous devions regarder la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut

VAR. : (*a*) Toujours.

1. Il y a dans le ms., à la suite de ce paragraphe, toute une page de ratures ; Bossuet ne trouvait pas d'expressions pour rendre sa pensée.
2. *Coloss.*, III, 10.
3. *Ego sum resurrectio et vita : qui credit in me, etiamsi mortuus erit, vivet ; et omnis qui vivit et credit in me non morietur in æternum.* — *Joan.*, XI, 25 et 26 (dans l'évangile du Lazare).

élever plus haut nos esprits, et croire selon les principes du christianisme que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une « chair de péché [1] », comme parle le saint Apôtre. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus, parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu : *Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt* [2]. Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige de réparer (*a*), afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture; ainsi cette chair toute déréglée par le péché et la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode et selon le premier plan de sa création. Elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché, etc. [3].

Ne vois-tu pas le divin Jésus qui fait ouvrir le tombeau? C'est le prince qui fait ouvrir la prison aux misérables captifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans entendront un jour sa parole, et ils ressusciteront comme le Lazare; ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, et que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée (*b*) dans l'abîme pour ne paraître jamais : *Et mors ultra non erit* [4].

Que crains-tu donc, âme chrétienne, dans les approches de la mort? Peut-être qu'en voyant tomber ta maison tu appréhendes d'être sans retraite? Mais écoute le divin Apôtre : « Nous savons, » nous savons, dit-il, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures dou-

VAR. : (*a*) Qu'on laisse tomber pièce à pièce. — (*b*) Précipitée.

1. *Deus filium suum mittens in similitudinem carnis peccati.* — *Rom.*, VIII, 3.
2. I *Cor.*, XV, 50.
3. Ce beau passage, depuis : *Ne vous persuadez pas*, est emprunté presque mot pour mot à un passage du *Sermon sur l'Assomption* (édit. Lachat, X, 315). Ce sermon avait été prêché l'année précédente, chez les Carmélites de la rue Saint-Jacques. On a déjà pu voir que Bossuet se copiait lui-même sans la moindre hésitation.
4. *Apoc.*, XXI, 4.

teuses, mais nous le savons très assurément et avec une entière certitude, « que si cette maison de terre et de boue dans laquelle nous habitons est détruite, nous avons une autre maison qui nous est préparée au ciel [1]. » O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos besoins! Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostome [2], de réparer la maison qu'il nous a donnée; pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la refaire toute neuve (*a*), il est nécessaire que nous délogions; car que ferions-nous dans cette poudre [3], dans ce tumulte, dans cet embarras? Et lui-même nous offre son palais; il nous donne un appartement pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice [4].....

VAR. : (*a*) La rebâtir.

1. *Scimus quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus, domum non manu factam, æternam in cœlis.* — II *Cor.*, v, 1.

2. *Si quis veterem domum quassatam restaurare velit, primo habitatores ejicit, domumque diruit, et magnificentiorem extruit.*— Homil. *in dictum Apostoli : De dormientibus, etc.*, 2. Édit. Montfaucon, I, 764.

3. *Poudre*, de *pulverem*, était synonyme de *poussière* :

Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en *poudre*.
(CORNEILLE, *Horace.*)

4. Évidemment le sermon n'est pas fini. Il est probable qu'il s'est perdu un ou deux feuillets du ms. Ce dernier paragraphe se retrouve presque textuellement à la fin d'un sermon pour le jour des Morts, prêché à Paris vers 1663, dit M. Lachat. Après les mots *ancien édifice*, on y lit cette phrase : Ne craignons donc rien, mes Frères; songeons seulement à bien vivre : car tout est en sûreté pour le chrétien. Tu n'oses pas, Chrétien, tu te défies de tes œuvres; songe donc à cette assurance... » Ce sermon est lui-même inachevé.

XII

SERMON SUR LES DEVOIRS DES ROIS

PRÊCHÉ AU LOUVRE LE 2 AVRIL 1662.

(DIMANCHE DES RAMEAUX[1])

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinam.

Dites à la fille de Sion : Voici ton Roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur, assis sur une ânesse. (*Paroles du prophète Zacharie, rapportées en l'évangile de ce jour*, Matth., XXI, 5.)

Parmi toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant qu'un jour de triomphe; et j'ai appris de Tertullien que ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient avec tant de pompe, que de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence, ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes : *Respice post te, hominem memento te*[2].

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette gloire; et au lieu de l'avertir qu'il est homme, je me sens bien plutôt pressé de le faire souvenir qu'il est Dieu. Il semble en effet qu'il l'a oublié[3]; le prophète et l'évangéliste

1. Ms., XIII, 219. — *Déforis*, VI, 110. — *Lachat*, IX, 618. Ce sermon est de la plus haute importance à tous les points de vue : Bossuet y parle au roi d'une manière officielle, pour ainsi dire, et l'on y retrouve toutes les idées qu'il développera quarante ans plus tard dans la *Politique de l'Écriture*. On serait moins sévère pour ce dernier ouvrage si on prenait la peine de le comparer avec le *Sermon sur le devoir des rois*, et avec le *Sermon sur la Justice*. M. Gandar en avait, paraît-il, établi le texte, qui doit être publié incessamment.

2. Comparez ce début avec celui du *Sermon sur l'honneur du monde* (v. ci-dessus, p. 141). Bossuet a copié, mais il se corrige, il retranche les expressions trop païennes, comme celle de *Capitole*, il supprime surtout les citations trop longues, dont l'auditoire du Louvre n'aurait que faire.

3. Il semble qu'il *l'a* et non pas qu'il *l'ait;* c'est à dessein, Bossuet voulant dire que Jésus Christ l'a oublié, semble-t-il.

concourent à nous montrer ce Roi d'Israël, « monté, disent-ils, sur une ânesse : » *Sedens super asinam.* Chrétiens, qui n'en rougirait? Est-ce là une entrée royale? est-ce là un appareil de triomphe? est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône[1] de vos ancêtres et prenez possession de leur couronne (*a*)? Toutefois arrêtons, mes Frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce Roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ses cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe, mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines; et les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie, font le plus grand ornement de son triomphe. Donc pour admirer cette entrée, apprenons avant toutes choses à nous dépouiller de l'ambition et à mépriser les grandeurs du monde. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la Cour[2], et nous avons besoin plus que jamais d'implorer le secours d'en haut par les prières de la sainte Vierge. *Ave.*

Jésus-Christ est roi par naissance, il est roi par droit de conquête, il est roi encore par élection. Il est roi par naissance, Fils de Dieu dans l'éternité, fils de David dans le temps[3]; il est roi par droit de conquête, et outre cet empire universel que lui donne sa toute-puissance, il a conquis par son sang, rassemblé[4] par sa foi, et policé par son Évangile un peuple particulier, recueilli de tous les autres[5] (*b*); enfin il est roi par élection; nous l'avons choisi par le saint baptême, et nous ratifions tous les jours un si digne

VAR. : (*a*) De leur royaume. — (*b*) De tous les peuples du monde.

1. C'est ainsi que Racine a dit :

> Je souhaitai son lit, dans la soule pensée
> De vous laisser *au trône* où je serais placée. (*Britann.*)

2. Ici l'orateur abandonne le exorde du *Sermon sur l'honneur du monde*, mais il emprunte une phrase au *Sermon sur l'Ambition* (cf. p. 243).

3. Après ces mots, Bossuet avait écrit : *envoyé pour s'asseoir — remplir — s'asseoir au trône de David son père, et régner éternellement dans la maison de Jacob.* Il a barré cette phrase, qu'il avait eu quelque peine à construire.

4. Ms. : *et* rassemblé. Bossuet avait d'abord écrit : « conquis par son sang *et policé* : » il a effacé le dernier mot, mais il faut supprimer l'autre.

5. Édit. : *De tous les autres peuples du monde.* Faute de lecture, on mêle la variante au texte que Bossuet lui a substitué.

choix par la profession publique du christianisme (*a*). Un si grand Roi doit régner; sans doute qu'une royauté si réelle et fondée sur tant de titres augustes, ne peut pas être sans quelque empire. Il règne en effet par sa puissance dans toute l'étendue de l'univers; mais il a établi les rois chrétiens pour être les principaux instruments de cette puissance; c'est à eux qu'appartient la gloire de faire régner Jésus-Christ : ils doivent le faire régner sur eux-mêmes, ils doivent le faire régner sur leurs peuples.

Dans le dessein que je me propose de traiter aujourd'hui ces deux vérités, je me garderai plus que jamais de rien avancer de mon propre sens. Que serait-ce qu'un particulier qui se mêlerait d'enseigner les rois? Je suis bien éloigné de cette pensée : aussi on n'entendra de ma bouche que les oracles de l'Écriture, les sages avertissements des papes, les sentences des saints évêques, dont les rois et les empereurs ont révéré la sainteté et la doctrine. Et d'abord pour établir mon sujet, j'ouvre l'Histoire sainte pour y lire le sacre du roi Joas [1], fils du roi Joram. Une mère dénaturée et bien éloignée de celle [2] dont la constance infatigable n'a eu de soin ni d'application que pour rendre à un fils illustre son autorité aussi entière qu'elle lui avait été déposée, avait dépouillé ce jeune prince et usurpé sa couronne durant son bas âge; mais le pontife et les grands ayant fait une sainte ligue pour le rétablir dans son trône, voici mot à mot, Chrétiens, ce que dit le texte sacré : « Ils produisirent le fils du roi devant tout le peuple, ils mirent sur sa tête le diadème et le témoignage, ils lui donnèrent la loi en sa main, et ils l'établirent roi. » *Imposuerunt ei diadema et testimonium, dederuntque in manu ejus tenendam legem.* Joïada, souverain pontife, fit la cérémonie de l'onction; toute l'assistance fit des vœux pour le nouveau prince, et on

VAR. : (*a*) Et nous avons ratifié ce choix par tous les actes que nous avons faits pour professer son Évangile.

1. II *Paralip.*, XXIII, 10.

2. L'allusion à la reine-mère est manifeste; cependant Bossuet a écrit *celles* au pluriel; il avait écrit plus loin *qu'elle leur avait été déposée;* il a corrigé *leur*. Il a jugé sans doute qu'il valait mieux faire connaître franchement sa pensée.

fit[1] retentir le temple du cri (*a*) : « Vive le Roi ! » *Imprecatique sunt ei et dixerunt : Vivat Rex*[2] !

Quoique tout cet appareil soit merveilleux, j'admire sur toutes choses cette belle cérémonie de mettre la loi sur la tête et la loi dans la main du nouveau monarque. Car ce témoignage que l'on met sur lui avec[3] son diadème, n'est autre chose que la loi de Dieu, qui est un témoignage au prince pour le convaincre et le soumettre dans sa conscience ; mais qui doit trouver dans ses mains une force qui exécute (*b*) et qui fléchisse les peuples par le respect de l'autorité.

Sire, je supplie Votre Majesté de se représenter aujourd'hui que Jésus-Christ Roi des rois, et Jésus-Christ souverain Pontife, pour accomplir les figures[4], met son Évangile sur votre tête et son Évangile en vos mains ; ornement auguste et royal, digne d'un roi très chrétien et du fils aîné de l'Église. L'Évangile sur votre tête vous donne plus d'éclat que votre couronne ; l'Évangile en vos mains vous donne plus d'autorité que votre sceptre ; mais l'Évangile sur votre tête, c'est pour vous inspirer l'obéissance ; l'Évangile en vos mains, c'est pour l'imprimer dans tous vos sujets[5]. Et par là Votre Majesté voit assez (*c*), premièrement que Jésus-Christ veut régner sur vous, c'est ce que je montrerai dans mon premier point ; et que par vous il veut régner sur vos peuples, mon second point le fera connaître, et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT

« Les rois règnent par moi, » dit la Sagesse éternelle : *Per me reges regnant*[6] ; et de là nous devons conclure, non

Var. : (*a*) De ce cri : — (*b*) Qui se fasse craindre. — (*c*) Doit entendre.

1. Ce verbe *fit* répété trois fois constitue une véritable négligence, que Bossuet a dû corriger en chaire.
2. II *Paralip.*, XXIII, 11.
3. Ms. : *avecque*.
4. Édit. : *ces figures*. Bossuet a changé le *c* en *t*.
5. M. Lachat, qui s'est montré si sévère pour les Bénédictins, a véritablement travesti ce passage ; il a rejeté en variante, comme *note marginale*, les deux premières phrases ... *vous donne plus d'éclat... plus d'autorité*. Or ces deux phrases sont dans le texte ; par contre, il a fait entrer dans son texte l'*addition marginale* qui complète si heureusement la pensée. Les Bénédictins avaient fort bien lu ce passage.
6. *Prov.*, VIII, 15.

seulement que les droits de la royauté sont établis par ses lois, mais que le choix des personnes est un effet de sa providence. Et certes il ne faut pas croire que le Monarque du monde, si persuadé [1] de sa puissance et si jaloux de son autorité, endure dans son empire qu'aucun [2] y ait le commandement sans sa commission particulière. Par lui, tous les rois règnent : et ceux que la naissance établit, parce qu'il est le maître de la nature ; et ceux qui viennent par choix, parce qu'il préside à tous les conseils ; « et il n'y a sur la terre aucune puissance qu'il n'ait ordonnée : » *Non est potestas nisi à Deo* [3], dit l'oracle de l'Écriture [4].

Quand il veut faire des conquérants, il fait marcher devant eux son esprit de terreur, pour effrayer les peuples qu'il leur veut soumettre : il les prend par la main, » dit le prophète Isaïe. « Voici ce qu'a dit le Seigneur à Cyrus mon oint : Je marcherai devant toi et je tournerai devant ta face le dos des rois ennemis ; je romprai les barres de fer, je briserai les portes d'airain, j'humilierai à tes pieds toutes les grandeurs de la terre : » *Hæc dicit Dominus christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram... : Ego ante te ibo, dorsa regum vertam et gloriosos terræ humiliabo ; portas æneas conteram, et vectes ferreos confringam* [5]. Quand le temps fatal est venu qu'il a marqué dès l'éternité à la durée des empires, ou il les renverse par la force : « Je frapperai, dit-il, tout le royaume d'Israël, je l'arracherai jusqu'à la racine, je le jetterai (*a*) où il me plaira, comme un roseau (*b*) que les vents emportent : » *sicut moveri solet arundo in aquâ, et evellet Israel..., et ventilabit eos trans flumen* [6] ; « ou il mêle dans les conseils un esprit de ver-

VAR. : (*a*) Transporterai. — (*b*) Comme *on ferait* un roseau, deux mots soulignés, c.-à-d. condamnés.

1. Il y avait d'abord *si connaissant de sa puissance*, traduction du latin *conscius*.
2. *Qu'aucun*, c'est-à-dire *que qui que ce soit*.
3. *Rom.*, XIII, 1.
4. Bossuet dira plus tard (*Disc. sur l'Hist. univ.*, III, 7) : « Veut-il faire des conquérants ? il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible, etc. » Il faut comparer les deux passages pour voir comment l'orateur exprimait la même idée à vingt années de distance.
5. *Isa.*, XLV, 1, 2.
6. III *Reg.*, XIV, 15.

tige (*a*) qui fait errer l'Égypte incertaine comme un homme enivré : » *Miscuit in medio ejus spiritum vertiginis, et errare fecerunt Ægyptum..., sicut errat ebrius et vomens* [1] : en sorte qu'elle s'égare, tantôt en des conseils extrêmes qui désespèrent, tantôt en des conseils lâches qui détruisent toute la force de la majesté. Et même lorsque les conseils sont modérés (*b*) et vigoureux, Dieu les réduit en fumée par une conduite cachée et supérieure, parce qu'il est « profond en pensées [2], terrible en conseils [3] par-dessus les enfants des hommes [4], » parce que « ses conseils étant éternels, » *consilium Domini in æternum manet* [5], et embrassant dans leur ordre toute l'universalité des causes, « ils dissipent avec une facilité toute-puissante les conseils toujours incertains des nations et des princes : » *Dominus dissipat consilia gentium, reprobat autem cogitationes populorum et reprobat consilia principum* [6]. C'est pourquoi un roi sage, un roi capitaine, victorieux, intrépide, expérimenté, confesse à Dieu humblement que c'est « lui qui soumet ses peuples sous sa puissance : » *Qui subdit populum meum sub me* [7]. Il regarde cette multitude infinie comme un abîme immense d'où s'élèvent quelquefois des flots qui étonnent les pilotes les plus hardis [8]. Mais comme il sait que c'est le Seigneur qui domine à la puissance de la mer et qui adoucit ses vagues irritées (*c*), voyant son état si calme qu'il n'y a pas le moindre souffle qui en trouble la tranquillité : « O mon Dieu, vous êtes mon protecteur ; c'est vous qui faites fléchir sous mes lois ce peuple innombrable : » *Protector meus, et in ipso speravi.*

Pour établir cette puissance qui représente la sienne [9],

VAR. : (*a*) D'enivrement et (*souligné*), de vertige. — (*b*) Sages. — (*c*) Flots irrités.

1. *Isa.*, XIX, 14.
2. *Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ.* — *Ps.*, XCI, 6.
3. Edit. Lachat : *en ses conseils* (faute de lecture). Déf. : *en conseils.*
4. *Terribilis in consiliis super filios hominum.* — *Ps.*, LXV, 5.
5. *Psal.*, XXXII, 11.
6. *Ibid.*, 10.
7. *Psal.*, CXLIII, 2.
8. On dirait que les orateurs de génie, comme Bossuet, ont le don de prophétie. Cette belle comparaison est d'une justesse que l'histoire n'a que trop bien confirmée un siècle plus tard.
9. Bossuet a refait cette phrase jusqu'à trois fois, et la troisième rédaction est couverte de ratures.

Dieu met sur le front des souverains (*a*) et sur leur visage une marque de divinité. C'est pourquoi le patriarche Joseph ne craint point de jurer par la tête et par le salut de Pharaon comme par une chose sacrée [1], et il ne croit pas outrager Celui qui a dit : « Vous jurerez seulement au nom du Seigneur [2], » parce qu'il a fait dans le prince une image mortelle de son immortelle autorité. « Vous êtes des dieux, dit David [3], et vous êtes tous enfants du Très-Haut [4] ; » mais, ô dieux de chair et de sang ! ô dieux de terre et de poussière ! vous mourrez comme des hommes. N'importe, vous êtes des dieux, encore que vous mouriez, et votre autorité ne meurt pas ; cet esprit de royauté passe tout entier à vos successeurs et imprime partout la même crainte, le même respect, la même vénération. L'homme meurt, il est vrai ; mais le roi, disons-nous, ne meurt jamais. L'image de Dieu est immortelle.

Il est donc aisé de comprendre que, de tous les hommes vivants, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus imprimée que les rois. Car comment pourraient-ils oublier Celui dont ils portent toujours en eux-mêmes une image si vive, si expresse, si présente ? Le prince sent en son cœur cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance de commander ; il voit qu'il ne fait que mouvoir les lèvres, et aussitôt que tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre ; et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active ! Il pénètre les intrigues, les trames les plus secrètes ; « les oiseaux du ciel lui rapportent tout [5] ; il a même reçu de Dieu par l'usage des affaires une certaine expérience [6] qui fait penser qu'il devine : *Divinatio in labiis regis* (*b*)[7]. Et quand il a pénétré les trames les

VAR. : (*a*) Sur leur front. — (*b*) Une certaine pénétration.

1. *Per salutem Pharaonis, non egrediemini hinc, donec veniat frater vester minimus.* — *Gen.*, XLII, 15.
2. *Jurabis in nomine ipsius.* — *Deut.*, X, 20.
3. *Psal.*, LXXXI, 6.
4. V. ci-dessus, p. 259. Bossuet n'avait donc pas prononcé devant Louis XIV, quinze jours auparavant, les paroles qu'il répète ici en les modifiant, suivant son habitude.
5. *Eccl.*, X, 20.
6. Édit. Lachat : *une expérience, une certaine pénétration ;* confusion du texte et de la variante.
7. *Prov.*, XVI, 10.

plus secrètes, avec ses mains longues et étendues il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde et les déterre pour ainsi dire du fond des abîmes, où ils cherchaient un vain asile. Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que les mains et les regards (*a*) de Dieu sont [1] inévitables ! Mais quand il voit les peuples soumis, « obligés, dit l'Apôtre [2], à lui obéir non seulement pour la crainte, mais encore pour la conscience, » peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel, à qui tous les cœurs parlent, pour qui (*b*) toutes les consciences n'ont plus de secret ? C'est là, c'est là sans doute que tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce que feint la flatterie, tout ce que le prince exige (*c*) lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets, lui est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son Souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze prêchant à Constantinople, en présence des empereurs, les invite par ces beaux mots (*d*) à réfléchir sur eux-mêmes pour contempler la grandeur de la Majesté divine (*e*) : « O monarques (*f*), respectez votre pourpre, révérez votre propre autorité qui est un rayon de celle de Dieu ; connaissez le grand mystère de Dieu en vos personnes ; les choses célestes (*g*) sont à lui seul ; il partage avec vous les inférieures ; soyez donc les sujets de Dieu, comme vous en êtes les images (*h*) [3]. »

Tant de fortes considérations doivent presser vivement les rois de mettre l'Évangile sur leur tête, d'avoir toujours les yeux attachés à cette loi supérieure, de ne se permettre rien de ce que Dieu ne leur permet pas, de ne souffrir jamais que leur puissance s'égare hors des bornes de la justice chrétienne. Certes ils donneraient au Dieu vivant un

VAR. : (*a*) La vue. — (*b*) Devant qui. — (*c*) Tout ce qu'il exige. — (*d*) Leur adresse ces belles paroles. — (*e*) De Dieu. — (*f*) Princes. — (*g*) Hautes — sublimes. — (*h*) Prêchant un jour à Constantinople, devant les empereurs, leur adresse ces belles paroles : « Respectez, ô rois, votre pourpre ; respectez votre propre autorité, qui est un rayon de celle de Dieu, et voyez soigneusement à quoi elle est employée. Contemplez le grand mystère de Dieu en vos personnes ; les choses sublimes sont à lui seul ; il partage avec vous les inférieures. Soyez donc les sujets de Dieu, comme vous en êtes les images. »

1. Ms. : *est inévitable.*
2. *Rom.*, XIII, 5.
3. Pour cette citation, v. ci-dessus, *Sermon sur l'Ambition*, p. 260.

trop juste sujet de reproche, si parmi tant de biens qu'il leur fait, ils en allaient encore (*a*) chercher dans les plaisirs (*b*) qu'il leur défend; s'ils employaient contre lui la puissance qu'il leur accorde ; s'ils violaient eux-mêmes les lois dont ils sont établis les protecteurs (*c*). C'est ici le péril[1] des grands de la terre (*d*). Comme les autres hommes, ils ont à combattre leurs passions; par-dessus les autres hommes ils ont à combattre leur propre puissance. Car comme il est absolument nécessaire à l'homme d'avoir quelque chose qui le retienne, les puissances, sous qui tout fléchit (*e*), doivent elles-mêmes se servir de bornes : c'est là, disait un grand pape[2] la plus grande science (*f*) de la royauté : *Tantò sub majore mentis disciplinâ se redigunt, quantò sibi per impatientiam potestatis suadere illicita quasi licentiùs sciunt;* et voici dans une sentence de saint Grégoire la vérité la plus nécessaire (*g*) que puisse jamais entendre un roi chrétien. « Nul ne sait user de la puissance que celui qui la sait contraindre ; » celui-là sait maintenir (*h*) son autorité comme il faut, qui ne souffre ni aux autres de la diminuer, ni à elle-même de s'étendre trop ; qui la soutient au dehors, et qui la réprime au dedans ; enfin qui se résistant à lui-même fait par un sentiment de justice ce qu'aucun autre ne pourrait entreprendre sans attentat : *Bene potestatem exercet, qui et retinere illam noverit et impugnare*[3]. Mais que cette épreuve est difficile ! que ce combat est dangereux ! qu'il est malaisé à l'homme, pendant que tout le monde lui accorde tout, de se refuser quelque chose (*i*) ! N'est-ce point peut-être le sentiment d'une épreuve si délicate (*j*) qui fait dire à un grand roi pénitent : « Je me suis répandu comme de l'eau[4] ? » Cette grande puissance, semblable à l'eau, n'ayant point trouvé d'empêchement, s'est laissée aller à son poids

VAR. : (*a*) Ils en voulaient encore. — (*b*) Choses. — (*c*) Les exécuteurs. — (*d*) Des rois chrétiens. — (*e*) A qui tout cède. — (*f*) Toute la science. — (*g*) La plus importante. — (*h*) S'en sert comme il faut. — (*i*) Qu'il est malaisé à l'homme de se retenir quand il n'a d'autre obstacle que lui-même. (Variante que les éditeurs ont introduite mal à propos dans le texte.) — (*j*) Si périlleuse.

1. Édit. *grand* péril ; *grand* est souligné, c.-à-d. barré, et avec raison.
2. S. Greg., lib. V, *Moral.*, cap. XI.
3. *Id.*, lib. XXVI, cap. XXVI. Ms. *expugnare.*
4. *Sicut aqua effusus sum.* — *Ps.*, XXI, 15.

et n'a pas pu se retenir. Vous qui arrêtez les flots de la mer, ô Dieu, donnez des bornes à cette eau coulante, par la crainte de vos jugements, et par l'autorité de votre Évangile. Régnez, ô Jésus-Christ, sur tous ceux qui règnent; qu'ils vous craignent du moins, puisqu'ils n'ont que vous seul à craindre; et ravis de ne dépendre que de vous, qu'ils soient du moins toujours ravis d'en dépendre (*a*).

SECOND POINT

Le royaume de Jésus-Christ, c'est son Église catholique; et j'entends ici par l'Église toute la société du peuple de Dieu. Il règne dans les États, lorsque l'Église y fleurit; et voici en peu de paroles, selon les oracles des prophètes, la grande et mémorable destinée de cette Église catholique (*b*). Elle a dû être établie malgré les rois de la terre; et dans la suite des temps elle a dû les avoir pour protecteurs.

Un même psaume de David prédit en termes formels ces deux états de l'Église : *Quare fremuerunt gentes?* Pourquoi les peuples se sont-ils émus et ont-ils médité des choses vaines? Les rois de la terre se sont assemblés (*c*) et les princes ont fait une ligue contre le Seigneur et contre son Christ[1]. » Ne voyez-vous pas, Chrétiens, les empereurs et les rois frémissant contre l'Église naissante, qui cependant, toujours humble et toujours soumise, ne défendait que sa conscience? Dieu voulait paraître tout seul dans l'établissement de son Église. Car écoutez ce qu'ajoute le même Psalmiste : « Celui qui habite au ciel se moquera d'eux, et l'éternel se rira de leurs entreprises : » *Qui habitat in cœlis, irridebit eos*[2]. O rois qui voulez tout faire, il ne plaît pas au Seigneur que vous ayez nulle part dans

VAR. : (*a*) Qu'ils s'estiment (*du moins*, souligné) heureux. — (*b*) Le royaume de Jésus-Christ, c'est son Église catholique, dont voici en peu de paroles la grande et mémorable destinée, selon les oracles des prophètes. — (*c*) Unis.

1. *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania? Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversus Dominum et adversus Christum ejus.* — *Psalm.*, II, 1, 2.

2. ... *Et Dominus subsannabit eos.* — *Ibid.*, 4. Bossuet, par distraction, a écrit *habitabit* au lieu de *habitat*.

l'établissement de son grand ouvrage. Il lui plaît que des pêcheurs fondent son Église et qu'ils l'emportent sur les empereurs. Mais quand leur victoire sera bien constante[1], et que le monde ne doutera plus que l'Église dans sa faiblesse n'ait été plus forte que lui avec toutes ses puissances (*a*) qui la combattaient[2], vous viendrez à votre tour, ô empereurs, au temps qu'il a destiné; et on vous verra baisser humblement la tête devant les tombeaux de ces pêcheurs. Alors l'état de l'Église sera changé. Pendant que l'Église prenait racine par ses croix et par ses souffrances, les empereurs, disait Tertullien[3], ne pouvaient pas être chrétiens, parce que le monde qui la tourmentait devait les avoir à sa tête. « Mais maintenant, » dit le saint Psalmiste : *Et nunc reges, intelligite*[4]; maintenant qu'elle est établie et que la main de Dieu s'est assez montrée, il est temps que vous veniez, ô rois du monde! Commencez à ouvrir les yeux à la vérité; apprenez la véritable justice, qui est la justice de l'Évangile. « O vous qui jugez la terre, servez le Seigneur en crainte : » *Servite Domino in timore*[5]; dilatez maintenant son règne : servez le Seigneur. De quelle sorte le servirez-vous? Saint Augustin vous le va dire : « Servez-le comme des hommes particuliers, en obéissant à son Évangile, comme nous avons déjà [dit]; mais servez-le aussi comme rois, en faisant pour son Église ce qu'aucuns ne peuvent faire, sinon les rois : » *In hoc serviunt Domino reges, in quantùm sunt reges, cum ea faciunt ad serviendum illi, quæ non possunt facere nisi reges*[6]. Et quels sont ces services si considérables que l'Église exige des rois comme rois[7]? De se rendre les défenseurs de sa foi, les protecteurs de son autorité, les gardiens et les fauteurs de sa discipline.

La foi, c'est le dépôt, c'est le grand trésor, c'est le fon-

VAR. : (*a*) Que toutes les puissances.

1. Sens du latin *constans*, ferme, solidement établi.
2. Souvenir de S. Paul : *Quum infirmor, tum potens sum.*
3. *Et Cæsares credidissent super Christo, si aut Cæsares non essent sæculo necessarii, aut si et christiani potuissent esse Cæsares.* — *Apolog.*, n. 21.
4. *Et nunc, reges, intelligite, erudimini, qui judicatis terram.* — *Psal.*, II, 10. C'est le verset qui servira de texte à l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*
5. *Psal.*, II, 11.
6. *Epist.*, CLXXXV, n. 19.
7. Deux mots omis par M. Lachat.

dement de l'Église. De tous les miracles visibles que Dieu a faits pour cet empire, le plus grand, le plus mémorable et qui nous doit attacher le plus fortement aux rois qu'il nous a donnés, c'est la pureté de leur foi. Le trône que remplit notre grand monarque [1] est le seul de tout l'univers où, depuis la première conversion, jamais il ne s'est assis que des princes enfants de l'Église. L'attachement de nos rois pour le Saint-Siège apostolique semble leur avoir communiqué quelque chose de la fermeté immobile (*a*) de cette première pierre sur laquelle l'Église est appuyée; et c'est pourquoi un grand pape (c'est saint Grégoire) a donné dès les premiers siècles cet éloge incomparable à la couronne de France, qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde, que la dignité royale surpasse les fortunes particulières : » *Quanto cæteros homines regia dignitas antecedit, tanto cæterarum gentium regna regni vestri profecto culmen excellit* [2]. Un si saint homme regardait sans doute plus encore la pureté de la foi que la majesté du trône. Mais qu'aurait-il dit, Chrétiens, s'il avait vu durant douze siècles cette suite non interrompue de rois catholiques? S'il a élevé si haut la race de Pharamond, combien aurait-il célébré la postérité de saint Louis? Et s'il en a tant écrit à Childebert, qu'aurait-il dit de Louis-Auguste?

Sire, Votre Majesté saura bien soutenir de tout son pouvoir ce sacré dépôt de la foi, le plus précieux et le plus grand qu'elle ait reçu des rois ses ancêtres. Elle saura bien faire rendre aux oracles du Saint-Esprit et aux décisions de l'Église une obéissance non feinte (*b*) [3]. Et quel serait votre bonheur, quelle la gloire de vos jours si vous pouviez en-

VAR. : (*a*) Inébranlable. — (*b*) Elle éteindra dans tous ses États les nouvelles partialités.

1. Première rédaction : *Sire, le trône que vous remplissez.* L'orateur s'est corrigé, ne jugeant pas qu'il fût encore temps d'adresser la parole au roi.
2. *Epist.*, lib. VI, Epist. VI *ad Childl. reg.*
3. Ici Bossuet fait allusion de la manière la plus transparente aux Jansénistes. Il avait écrit d'abord : *Elle fera rendre par tous ses États une obéissance non feinte;* puis il a substitué à cette première rédaction celle que l'on lit en variante; enfin il a repris sa pensée pour la rendre avec plus de force. L'ancien élève de Cornet avait alors des préventions très fortes contre Port-Royal : il a changé depuis, et aujourd'hui on l'accuse lui-même de jansénisme, parce qu'il a reconnu avec une loyauté parfaite l'orthodoxie d'Arnauld.

core guérir toutes les blessures anciennes (*a*)? Sire, après ces dons extraordinaires que Dieu vous a départis si abondamment, et pour lesquels Votre Majesté lui doit des actions de grâces immenses (*b*), elle ne doit désespérer d'aucun avantage qui soit capable de signaler la félicité de son règne; et peut-être (car qui sait les secrets de Dieu?), peut-être qu'il a permis que Louis le Juste, de triomphante mémoire, se soit rendu mémorable éternellement, en renversant le parti qu'avait formé l'hérésie, pour laisser à son successeur la gloire de l'étouffer tout entière par un sage tempérament de sévérité et de patience [1]. Sire, quoi qu'il en soit, et laissant à Dieu l'avenir, nous supplions Votre Majesté qu'elle ne se lasse jamais de faire rendre [2] aux oracles du Saint-Esprit et aux décisions de l'Église une obéissance non feinte [3], afin que toute l'Église catholique puisse dire d'un si grand roi, après saint Grégoire : « Nous devons prier sans cesse pour notre monarque très religieux et très chrétien, et pour la reine sa très digne épouse, qui est un miracle de douceur et de piété, et pour son fils sérénissime notre prince, notre espérance : » *Pro vitâ piissimi et christianissimi domini nostri, et tranquillissimâ ejus conjuge, et mansuetissimâ ejus sobole semper orandum est* [4]. Et s'il vivait en nos jours, qui doute qu'il n'eût dit encore avec joie : Pour la reine son auguste mère (*c*), dont le zèle ardent et infatigable aurait bien dû être consacré par les louanges d'un si grand pape? Nous devons donc prier sans relâche pour toutes ces personnes augustes, « pendant le temps desquelles (voici un éloge admirable) les bouches des hérétiques sont fermées, » et leurs nouveautés (*d*) n'osent se

VAR. : (*a*) Anciennes blessures. — (*b*) Immortelles. — (*c*) Sa mère très auguste. — (*d*) Leur malice (*leurs nouveaux dogmes*, effacé).

1. Bossuet s'était corrigé ; il avait substitué *rigueur* à *sévérité*; il a effacé le mot, qui lui semblait trop dur pour les protestants.
2. Mot omis par M. Lachat.
3. Cette phrase fait double emploi avec celle qu'on a lue précédemment, et peut-être faudrait-il, comme les anciens éditeurs, préférer la variante : *Elle éteindra les nouvelles partialités*. Il nous semble pourtant qu'un éditeur n'a pas ce droit; une phrase ajoutée à la marge doit toujours être préférée à celle qu'elle corrige.
4. S. Greg., *Epist.*, IX, 49. Ces éloges sous formes de citation ont, il faut l'avouer, une bien grande délicatesse.

produire : *Quorum temporibus hæreticorum ora conticescunt*[1].

Mais reprenons le fil de notre discours. L'Église a tant travaillé pour l'autorité des rois[2] qu'elle a sans doute bien mérité qu'ils se rendent les protecteurs de la sienne. Ils régnaient sur les corps par la crainte, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination ; l'Église leur a ouvert une place plus vénérable ; elle les a fait régner dans la conscience, c'est là qu'elle les a fait asseoir dans un trône (*a*), en présence et sous les yeux de Dieu même : quelle merveilleuse dignité ! Elle a fait un des articles de sa foi (*b*) de la sûreté de leur personne sacrée, et un devoir (*c*) de sa religion de l'obéissance qui leur est due. C'est elle qui va arracher jusqu'au fond du cœur, non seulement les premières pensées de rébellion (*d*) mais encore et les plaintes et les murmures ; et pour leur ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes (*e*), elle a enseigné constamment, et par sa doctrine et par son exemple, qu'il en faut tout souffrir, jusqu'à l'injustice, par laquelle s'exerce invisiblement la justice même de Dieu.

Après des services si importants, une juste reconnaissance obligeait les princes chrétiens à maintenir l'autorité de l'Église, qui est celle de Jésus-Christ même. Non, Jésus-Christ ne règne pas, si son Église n'est autorisée. Les monarques pieux l'ont bien reconnu ; et leur propre autorité, je l'ose dire, ne leur a pas été plus chère que l'autorité de l'Église. Ils ont fait quelque chose de plus : cette puissance souveraine, qui doit donner le branle dans les autres choses (*f*), n'a pas jugé indigne d'elle de ne faire que seconder[3] dans toutes les affaires ecclésiastiques (*g*) ; et un roi

VAR. : (*a*) Leur a donné un trône. — (*b*) Créance. — (*c*) Une partie. — (*d*) Les mouvements les plus cachés — les premiers mouvements — de séditions. — (*e*) Contre les princes. — (*f*) En toute autre chose. — (*g*) Dans les affaires de l'Église.

1. S. Greg., *Epist.*, lib. IX, Epist. XLIX.

2. C'est précisément ce que bien des gens ne lui pardonnent pas aujourd'hui, oubliant qu'elle prêche le respect de l'autorité, quelle qu'elle soit, et que les grands chrétiens, comme Pascal et Bossuet, se seraient considérés comme *criminels*, s'ils avaient, au dix-septième siècle, tenté d'imposer un *roi* à la *république* de Venise.

3. Bossuet évêque dira : « J'ai un second, le Roi. Humble sujet pour tout le reste, dans la religion j'ose dire que le Roi ne va que le second. »

de France, empereur, n'a pas cru se rabaisser trop, lorsqu'il écrit aux prélats qu'il les assure de son appui dans les fonctions (*a*) de leur ministère : « afin, dit ce grand roi, que notre puissance royale servant, comme il est convenable, à ce que demande votre autorité, vous puissiez exécuter vos décrets : » *Ut nostro auxilio suffulti, quod vestra auctoritas exposcit, famulante, ut decet, potestate nostrâ, perficere valeatis*[1].

Mais, ô sainte autorité de l'Église, frein nécessaire de la licence et unique appui de la discipline, qu'es-tu maintenant devenue? Abandonnée par les uns et usurpée par les autres, ou elle est entièrement abolie, ou elle est dans des mains étrangères. Mais il faudrait un trop long discours pour exposer ici toutes ses plaies. Sire, cette affaire est digne que Votre Majesté s'y applique (*b*); et dans la réformation générale de tous les abus (*c*) de l'État qui est due à la gloire de votre règne (*d*), l'Église et son autorité (*e*) tant de fois blessées recevront leur soulagement de vos mains royales (*f*). Et comme cette autorité de l'Église n'est pas faite pour l'éclat d'une vaine pompe, mais pour l'établissement des bonnes mœurs et de la véritable piété (*g*), c'est ici principalement que les monarques chrétiens doivent faire régner Jésus-Christ sur les peuples qui leur obéissent; et voici en peu de mots quels sont leurs devoirs, comme le Saint-Esprit nous les représente.

Le premier et le plus connu, c'est d'exterminer les blasphèmes[2]. Jésus-Christ est un grand roi; et le moindre respect que l'on doive aux rois, c'est de parler d'eux avec

VAR. : (*a*) Lorsqu'il promet son assistance aux prélats dans les fonctions. — (*b*) Sire, le temps en éclaircira Votre Majesté. — (*c*) Cette réformation de tous les abus. — (*d*) Que l'on attend de votre haute sagesse. — (*e*) Et ses lois. — (*f*) De vos mains royales leur soulagement. — (*g*) Et de la piété (évangélique, chrétienne, *barrés.*)

1. Ludovic. Pius. *Capit.*, an. 823, cap. IV.

2. On lit à la marge : *Blasphème et impiété. Jésus-Christ roi. On parle révéremment même d'un roi ennemi. Combien de Dieu! Empêcher les scandales. Il semble indigne d'un roi de penser à la piété. Josaphat bien éloigné de ce sentiment. Ils le doivent. Platon. Mais saint Grégoire. Élargir la voie du bien en protégeant la vertu. D'elle-même abandonnée. Ne croire rien de plus important. Difficile à la politique. Piété à la Cour. Exemple du prince. La reine de Saba à Salomon. Grande destinée du roi. Ne l'empêcher pas par le péché.* — C'est un sommaire de tout ce qui va suivre; les idées se présentaient en foule, et l'orateur s'est hâté de les fixer sur le papier.

honneur. Un roi ne permet pas dans ses états qu'on parle irrévéremment même d'un roi étranger, même d'un roi ennemi; tant le nom de roi est vénérable partout où il se rencontre! Eh quoi donc! ô Jésus-Christ, Roi des rois, souffrira-t-on qu'on vous méprise et qu'on vous blasphème, même au milieu de votre empire! Quelle serait cette indignité! Ah! jamais un tel reproche ne ternira la réputation de mon roi! Sire, un regard de votre face sur ces blasphémateurs et sur ces impies, afin qu'ils n'osent paraître et qu'on voie s'accomplir en votre règne ce qu'a prédit le prophète [Amos[1]], « que la cabale des libertins sera renversée : » *Auferetur factio lascivientium*[2] (*a*).

Non seulement les blasphèmes, mais tous les crimes publics et scandaleux doivent être le juste objet de l'indignation du prince. « Le roi, dit le même Salomon, assis dans le trône de son jugement, dissipe tout le mal par sa présence : *Rex, qui sedet in solio judicii, dissipat omne malum intuitu suo*[3]. Voyez qu'aucun mal ne doit échapper à la justice du prince. Mais si le prince entreprend d'exterminer tous les pécheurs, la terre sera déserte et son empire désolé. Remarquez aussi, Chrétiens, ces[4] paroles de Salomon : il ne veut pas que le prince prenne[5] son glaive contre tous les crimes; mais il n'y en a toutefois aucun qui doive demeurer impuni, parce qu'ils doivent être confondus par la présence d'un prince vertueux et innocent. Voici quelque chose de merveilleux et bien digne de la majesté des rois : leur vie (*b*) chrétienne et religieuse doit être le juste supplice de tous les pécheurs scandaleux, qui sont confondus et réprimés par

Var. : (*a*) Pour accomplir ce mot du roi Salomon : « Un roi sage dissipe les impies, et les voûtes des prisons sont leur demeure. *Dissipat impios rex sapiens, et incurvat super eos fornicem* (*Prov.*, xx, 26), sans égard ni aux conditions ni aux personnes; car il faut un châtiment rigoureux à une telle insolence. — (*b*) D'un roi; sa vie.

1. *Amos*, vi, 7. Ms. *Osée*. Bossuet avait d'abord écrit *Isaïe*.
2. Édit. : *Et ce mot du roi Salomon*, etc. C'est une variante. Bossuet sans doute a éprouvé le besoin d'atténuer la portée de son conseil; le mot de Salomon *incurvat fornicem* lui a semblé trop dur, et il en a cherché un autre dans l'Écriture.
3. *Prov.*, xx, 8.
4. Édit. : *les*. Il y avait *ceste*. Bossuet a barré les deux dernières lettres.
5. Ms. : *prennent*. Le pluriel est une correction, et sans doute l'orateur s'est proposé de le mettre partout.

leur vertu (*a*). Qu'ils fassent donc régner Jésus-Christ par l'exemple de leur vie, qui soit une loi vivante de probité. Car ce qu'ils feront[1] de bien ou de mal dans une place si haute, étant exposé à la vue de tous, sert de règle à tout leur empire. Et c'est pourquoi, dit saint Ambroise, « le prince doit bien méditer qu'il n'est pas dispensé des lois, mais que, lorsqu'il cesse de leur obéir, il semble en dispenser tout le monde par l'autorité de son exemple : » *Nec legibus rex solutus est, sed leges suo solvit exemplo*[2].

Enfin le dernier devoir des princes pieux et chrétiens, et le plus important de tous pour faire régner Jésus-Christ dans leurs états, c'est qu'après avoir dissipé les vices à la manière que nous avons dite, ils doivent élever, défendre, favoriser la vertu; et je ne puis mieux exprimer cette vérité que par ces beaux mots de saint Grégoire, dans une lettre qu'il écrit à l'empereur Maurice : — c'est à Votre Majesté qu'il parle. C'est pour cela, lui dit-il, que la puissance souveraine vous a été accordée d'en haut sur tous les hommes, afin que la vertu soit aidée, afin que la voie du ciel soit élargie et que l'empire terrestre (*b*) serve à l'empire du ciel : » *Ad hoc enim potestas super omnes homines dominorum meorum pietati cœlitus data est, ut qui bona appetunt adjuventur, ut cœlorum via largius pateat, ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur*[3].

N'avez-vous pas remarqué cette noble obligation que ce grand pape impose aux rois, d'élargir les voies du ciel? Il faut expliquer sa pensée en peu de paroles. Ce qui rend la voie du ciel si étroite, c'est que la vertu véritable est ordinairement méprisée. Car comme elle se tient toujours dans ses règles, elle n'est ni assez souple ni assez flexible pour s'accommoder aux humeurs, ni aux passions, ni aux intérêts des hommes. C'est pourquoi elle semble inutile au

VAR. : (*a*) Par sa vertu — par sa probité — par l'autorité de son exemple. — (*b*) De la terre.

1. Édit. : *Rien de plus grand dans les grands que cette noble obligation de vivre mieux que les autres. Car ce qu'ils feront...* C'est une addition marginale de 1666, et elle ne se relie pas très bien aux mots *leur empire*, qu'on trouve dans la phrase suivante.

2. *Apolog. David.*, lib. II, cap. III.

3. *Epist.*, lib. III, Epist. LXV *ad Maurit. August.*

monde ; et le vice paraît bien plutôt, parce qu'il est plus entreprenant. Car écoutez parler les hommes du monde dans le livre de la *Sapience* : « Le juste, disent-ils, nous est inutile : » *Inutilis est nobis*[1] ; il n'est pas propre à notre commerce, il n'est pas commode à nos négoces, il est trop attaché à son droit chemin pour entrer dans nos voies détournées. Comme donc il est inutile, on se résout facilement à le laisser là, et ensuite à l'opprimer. C'est pourquoi ils disent : « Trompons le juste, parce qu'il nous est inutile : » *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis.* Élevez-vous, puissances suprêmes ; voici un emploi digne de vous. Voyez que la piété (*a*)[2] est contrainte de marcher dans des voies serrées ; on la méprise, on l'accable ; protégez-la, tendez-lui la main, faites-vous honneur en la cherchant, élargissez les voies du ciel, rétablissez ce grand chemin et rendez-le plus facile. Pour cela, aimez la justice ; qu'aucuns ne craignent sous votre empire, sinon les méchants ; qu'aucuns n'espèrent, sinon les bons.

Ah ! Chrétiens, la justice, c'est la véritable vertu des monarques et l'unique appui de la majesté. Car qu'est-ce que la majesté ? Ce n'est pas une certaine prestance qui est sur le visage du prince et sur (*b*) tout son extérieur ; c'est un éclat plus pénétrant, qui porte dans le fond des cœurs une crainte respectueuse. Cet éclat vient de la justice, et nous en voyons un bel exemple dans l'histoire du roi Salomon. « Ce prince, dit l'Écriture[3], s'assit dans le trône de son père, et il plut à tous : » *Sedit Salomon super solium... pro patre suo*[4]*, et placuit omnibus.* Voilà un prince aimable, qui gagne les cœurs par sa bonne grâce. Il faut quelque chose de plus fort pour établir la majesté ; et c'est la justice qui le donne. Car après ce jugement mémorable de Salomon, écoutez le texte sacré : « Tout Israël, dit l'Écriture, apprit que le roi

VAR. : (*a*) Comme la piété chrétienne — comme la vertu. — (*b*) Dans.

1. *Sap.*, II, 12.
2. Je place ici dans le texte une correction marginale que Bossuet a placée, comme il lui est arrivé souvent de le faire, deux lignes trop bas ; il y a deux corrections, la première devient donc une variante, suivant la règle.
3. *Paralip.*, XXIX, 23.
4. Ms. : *In solio patris sui.*

avait jugé, et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse de Dieu était en lui : » *Audivit Israel* [*judicium*] *quod judicasset rex, et timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse in eo* [1]. Sa mine relevée le faisait aimer ; mais sa justice le fait craindre de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus sérieux et plus circonspect. C'est cet amour mêlé de crainte que la justice fait naître, et avec lui le caractère véritable de la majesté.

Donc, ô rois, dit l'Écriture, « aimez la justice [2] ». Mais pour pratiquer la justice, connaissez la vérité ; et pour connaître la vérité, mettez-vous en état de l'apprendre. Salomon, possédé d'un désir immense de rendre la justice à son peuple, fait à Dieu cette prière : « Je suis, dit-il, ô Seigneur, un jeune prince qui ne sais [3] point encore l'expérience, qui est la maîtresse des rois : *Ego autem sum puer parvulus, ignorans egressum et introitum meum* [4]. En passant [5], ne croyez pas qu'il parle ainsi par faiblesse de courage [6]. Il paraissait devant ses juges avec la plus haute fermeté, et il avait déjà fait sentir aux plus grands de son état qu'il était le maître. Mais quand il parle à Dieu, il ne rougit point de trembler devant une telle majesté, ni de confesser son ignorance, compagne nécessaire de l'humanité. Après quoi le désir de rendre justice lui met cette parole en la bouche : « Donnez donc à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple et discerner entre le bien et le mal : » *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum* [7]. Ce cœur docile qu'il demande, n'est point un cœur incertain et irrésolu. Car la justice est résolutive, et ensuite elle est inflexible (*a*). Mais elle ne se fixe

VAR. : (*a*) Car la justice est inflexible.

1. III *Reg.*, III, 28.
2. *Sap.*, I, 1. — Édit. : *Et sachez que c'est pour cela que vous êtes rois ;* passage souligné, c.-à-d. condamné.
3. Édit. : *qui n'ai.*
4. III *Reg.*, III, 7.
5. Ms. : *En passant. Ne croyez...* L'orateur se propose d'ouvrir une parenthèse.
6. *Courage*, c.-à-d. *cœur*. Cf. p. 100, note 1.
7. III *Reg.*, III, 9.

jamais qu'après qu'elle est informée, et c'est pour l'instruction qu'elle demande un cœur docile.

Telle est la prière de Salomon. Mais voyons ce que Dieu lui donne en exauçant sa prière. « Dieu donna, dit l'Écriture, une sagesse merveilleuse à Salomon (*a*) et une prudence très exacte : » *Dedit quoque Deus sapientiam Salomoni, et prudentiam multam nimis* [1]. Remarquez : « la sagesse et la prudence : » la prudence, pour bien pénétrer (*b*) les faits; la sagesse, pour bien posséder les règles de la justice; et pour obtenir ces deux choses, voici le mot important : « Dieu lui donna, dit l'Histoire sainte, une étendue de cœur comme le sable de la mer : » *Latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris* [2]. Sans cette merveilleuse étendue de cœur, on ne connaît jamais la vérité. Car les hommes, et particulièrement les princes, ne sont pas si heureux que la vérité vienne à eux de droit fil pour ainsi dire et d'un seul endroit [3]. Il faut donc un cœur étendu pour obtenir la vérité deçà et delà, partout où l'on en découvre quelque vestige. Et c'est pourquoi il ajoute : « Un cœur étendu comme le sable de la mer; c'est-à-dire capable d'un détail infini, des moindres particularités (*c*) de toutes les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit et assuré. Tel était le roi Salomon. Ne disons pas, Chrétiens, ce que nous pensons de Louis-Auguste; et retenant en nos cœurs les louanges que nous donnons à sa conduite, faisons quelque chose qui soit plus digne de ce lieu; tournons-nous au Dieu des armées et faisons une prière pour notre roi [4].

O Dieu! donnez à ce prince cette sagesse, cette étendue, cette docilité modeste, mais pénétrante, que désirait Salo-

VAR. : (*a*) Dieu donna, dit l'Écriture, à Salomon. — (*b*) Connaître. — (*c*) De toutes les particularités.

1. III *Reg.*, IV, 29.
2. *Ibid.*
3. Édit. : *Chacun la trouve dans son intérêt, dans ses soupçons, et la porte comme il l'entend aux oreilles du souverain.* Le premier mot, qui finit une ligne, a été biffé, et le reste de la phrase barré à la marge. Il s'agit ici des rois qui ne connaissent pas la vérité, et l'orateur ne veut pas insister hors de propos sur les fautes de ceux qui la leur cachent.
4. C'est ainsi que Bossuet *flatte*, et l'on répète encore, après M. de Lamartine, qu'il avait « l'âme adulatrice ».

mon. Ce serait trop vous demander pour un homme que de vous prier, ô Dieu vivant! que le roi ne fût jamais surpris; c'est le privilège de votre science de ne pas être exposée à la tromperie. Mais faites que la surprise ne l'emporte pas, et que ce grand cœur ne change jamais que pour céder à la vérité. O Dieu! faites qu'il la cherche; ô Dieu! faites qu'il la trouve. Car pourvu qu'il sache la vérité (*a*), vous lui avez fait le cœur si droit que nous ne craignons rien pour la justice.

Sire, vous savez les besoins de vos peuples, le fardeau excédant leurs forces dont ils sont chargés [1]. Il se remue pour Votre Majesté quelque chose d'illustre et de grand, et qui passe la destinée des rois vos prédécesseurs; soyez fidèle à Dieu, et ne mettez point [d'obstacle] par vos péchés aux choses qui se couvent (*b*)[2]; portez la gloire de votre nom et celle du nom français à une telle hauteur qu'il n'y ait plus rien à vous souhaiter que la félic[ité éternelle. *Amen.*]

XIII

SERMON SUR LA PASSION

POUR

LE VENDREDI SAINT

PRÊCHÉ AU LOUVRE, DEVANT LE ROI, LE 7 AVRIL 1662[3].

Hic est sanguis meus Novi Testamenti.
C'est ici mon sang, le sang du Nouveau Testament.
— *Matth.*, XXVI, 28.

Le testament de Jésus-Christ a été scellé et cacheté durant tout le cours de sa vie. Il est ouvert aujourd'hui publi-

VAR. : (*a*) Et quand il saura la vérité. — (*b*) O Dieu! quelle est la destinée de votre règne! N'y mettez point d'obstacle par vos péchés.

1. Ms. : *Ses forces, dont il est chargé.* Inadvertance que l'on aurait dû corriger, puisqu'il s'agit des peuples. Bossuet ajoute : III, *Reg.*, 10, se reportant ainsi au chapitre du livre des *Rois* où il est question de la reine de Saba et des tributs énormes que l'on payait à Salomon.

2. (*lui se couvent* est bien hardi, mais l'image est juste; l'incubation précède l'éclosion. Le mot est très difficile à lire dans le manuscrit.

3. Ms. tome XIII, p. 311. — *Déforis*, VI, 209. — *Lachat*, X, 54. — *Gandar*

quement sur le Calvaire, pendant que l'on y étend Jésus à la croix. C'est là qu'on voit ce testament gravé en caractères sanglants sur sa chair indignement déchirée; autant de plaies, autant de lettres; autant de gouttes de sang qui coulent de cette victime innocente, autant de traits qui portent empreintes les dernières volontés de ce divin Testateur. Heureux ceux qui peuvent entendre (*a*) cette belle et admirable disposition que Jésus a faite en notre faveur et qu'il a confirmée par sa mort cruelle! Nul ne peut connaître cette écriture, que l'esprit de Jésus ne l'éclaire, et que le sang de Jésus ne le purifie. Ce testament est ouvert à tous, et les Juifs et les Gentils voient le sang et les plaies (*b*); « mais ceux-là n'y voient que scandale, et ceux-ci n'y voient que folie [1]. » Il n'y a que nous, Chrétiens, qui apprenons [2] de Jésus-Christ même que le sang qui coule de ces blessures est le sang du Nouveau Testament; et nous sommes ici assemblés, non tant pour écouter que pour voir nous-mêmes dans la passion du Fils de Dieu la dernière volonté de ce cher Sauveur, qui nous a donné toutes choses quand il s'est lui-même donné pour être le prix de nos âmes.

Il y a dans un testament trois choses considérables : on regarde en premier lieu si le testament est bon et valide; on regarde en second lieu de quoi dispose le testateur en faveur de ses héritiers; et on regarde en troisième lieu ce qu'il leur ordonne [3]. Appliquons ceci, Chrétiens, à la dernière volonté de Jésus mourant : voyons la validité de ce testament mystique par le sang et par la mort du testateur; voyons la magnificence de ce testament par les biens que Jésus-Christ nous y laisse; voyons l'équité de ce testament par les choses

VAR. : (*a*) Lire. — (*b*) Voient Jésus crucifié.

502. Ce sermon est peut-être le plus curieux de tous ceux que nous a laissés Bossuet; ce n'est pas le brouillon qui se trouve aux mss. de la Bibliothèque, mais une copie revue et corrigée par Bossuet; le texte qu'on va lire présente avec celui de M. Gandar quelques légères différences.

1. *Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam.* — I *Cor.*, I, 23.

2. *Il n'y a que nous qui apprenons;* cet emploi de l'indicatif au lieu du subjonctif que l'on met ordinairement dans ces sortes de phrases est parfaitement logique : *Nous seuls apprenons.* C'est un latinisme comme le *Sunt quos curriculo... collegisse juvat* d'Horace.

3. Cette argumentation peut sembler bizarre. Bossuet ne fait ici qu'imiter saint Paul, comme on va le voir quelques lignes plus bas.

qu'il nous y ordonne. Disons encore une fois, afin que tout le monde l'entende, et proposons le sujet de tout ce discours. J'ai dessein de vous faire lire le testament de Jésus, écrit et enfermé dans sa passion. Pour cela je vous montrerai combien ce testament est inébranlable, parce que Jésus l'a écrit de son propre sang; combien ce testament nous est utile, parce que Jésus nous y laisse la rémission de nos crimes; combien ce testament est équitable, parce que Jésus nous y ordonne la société de ses souffrances. Voilà les trois points de ce discours. Le premier nous expliquera le fond du mystère de la passion, et les deux autres en feront voir l'application et l'utilité. C'est ce que j'espère de vous faire entendre avec le secours de la grâce [1].

PREMIER POINT

Comme toutes nos prétentions sont uniquement appuyées sur la dernière disposition de Jésus mourant, il faut établir avant toutes choses la validité de cet acte, qui est notre titre fondamental; ou plutôt, comme ce que fait Jésus-Christ se soutient assez de soi-même, il ne faut pas tant l'établir qu'en méditer attentivement la fermeté immobile (*a*), afin d'appuyer (*b*) dessus notre foi. Considérons donc, Chrétiens, quelle est la nature du testament de Jésus; disons en peu de paroles ce qui sera de doctrine, et seulement pour servir d'appui; et ensuite venons bientôt à l'application. Un testament, pour être valide, doit être fait selon les lois. Chaque peuple, chaque nation a ses lois particulières; Jésus, soumis et obéissant, avait reçu la sienne de son Père; et comme dans l'ordre des choses humaines il y a des testaments qui doivent être écrits tout entiers de la propre main du testateur [2], celui de notre Sauveur a ceci de particulier qu'il devait être écrit de son propre sang et ratifié par sa

VAR. : (*a*) Immuable. — (*b*) D'affermir.

1. Il n'y a point d'*Ave Maria* aux sermons du vendredi-saint; on chante à ce moment une strophe de l'hymne *Vexilla Regis*, celle qui commence par les mots *O crux, ave*.

2. On les appelle testaments holographes; on possède ainsi celui de Saint-Simon.

mort, et par sa mort violente. Dure condition qui est imposée à ce charitable Testateur, mais condition nécessaire, que saint Paul nous a expliquée dans la divine Épître aux Hébreux. « Un testament, dit ce grand Apôtre, n'a de force que par le décès de celui qui teste ; tant qu'il vit, le testament n'a pas son effet, de sorte que c'est la mort qui le rend fixe et invariable [1]. » C'est la loi générale des testaments. « Il fallait donc, dit l'Apôtre, que Jésus mourût, afin que le Nouveau Testament qu'il a fait en notre faveur fût confirmé par sa mort. » Une mort commune ne suffisait pas ; il fallait qu'elle fût tragique et sanglante ; il fallait que tout son sang fût versé et toutes ses veines épuisées, afin qu'il nous pût dire aujourd'hui : « Ce sang que vous voyez répandu pour la rémission des péchés, c'est le sang du Nouveau Testament, » qui est rendu immuable par ma mort cruelle et ignominieuse : *Hic est sanguis meus* [2].

Que si vous me demandez pourquoi ce Fils bien-aimé avait reçu d'en haut cette loi si dure, de ne pouvoir disposer d'aucun de ses biens que sous une condition si onéreuse, je vous répondrai en un mot que nos péchés l'exigeaient ainsi. Oui, Jésus eût bien pu donner, mais nous n'étions pas capables de rien recevoir ; notre crime nous rendait infâmes et entièrement incapables de recevoir aucun bien. Car les lois ne permettent pas de disposer de ses biens en faveur des [3] criminels condamnés, tels que nous étions par une juste sentence. Il fallait donc auparavant expier nos crimes ; c'est pourquoi le charitable Jésus, voulant nous donner ses biens qui nous enrichissent, il nous donne auparavant son sang qui nous lave, afin qu'étant purifiés nous fussions capables de recevoir le don qu'il nous a fait de tous ses trésors. Allez donc, ô mon cher Sauveur, allez au jardin des Olives, allez en la maison de Caïphe, allez au prétoire de Pilate, allez enfin au Calvaire, et répandez partout avec abondance ce

1. *Ubi enim testamentum est, mors necesse est intercedat testatoris. Testamentum enim in mortuis confirmatum est ; alioquin nondum valet, dum vivit qui testatus est.* — *Hebr.*, IX, 16, 17.

2. Il faut compléter la citation pour l'intelligence du texte de Bossuet : *Hic est enim sanguis meus novi testamenti qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* — *Matth.*, XXVI, 28.

3. Édit. : *de* criminels ; il y a bien *des* dans le ms.

sang du Nouveau Testament, par lequel nos crimes sont expiés et entièrement abolis[1].

C'est ici qu'il faut commencer à contempler Jésus-Christ dans sa passion douloureuse, et à voir couler ce sang précieux de la nouvelle alliance, par lequel nous avons été rachetés; et ce qui se présente d'abord à mes yeux, c'est que ce divin sang coule de lui-même dans le jardin des Olives; les habits de mon Sauveur sont percés et la terre toute humectée de cette sanglante sueur qui ruisselle du corps de Jésus. O Dieu! quel est ce spectacle qui étonne toute la nature humaine? ou plutôt quel est ce mystère qui nettoie et qui sanctifie la nature humaine? Je vous prie de le bien entendre.

N'est-ce pas que notre Sauveur savait que notre salut était dans son sang, et que, pressé d'une ardeur immense de sauver nos âmes, il ne peut plus retenir ce sang qui contient en soi notre vie bien plus que la sienne? Il le pousse donc au dehors par le seul effort de sa charité; de sorte qu'il semble que ce divin sang, avide de couler pour nous, sans attendre la violence étrangère, se déborde[2] déjà de lui-même, poussé par le seul effort de la charité. Allons, mes Frères, recevoir ce sang : « Ah! terre, ne le cache pas : » *Terra, ne operias sanguinem istum*[3] : c'est pour nos âmes qu'il est répandu, et c'est à nous de le recueillir avec une foi pieuse.

Mais cette sueur inouïe me découvre encore un autre mystère. Dans ce désir infini que Jésus avait d'expier nos crimes, il s'était abandonné volontairement à une douleur infinie de tous nos excès; il les voyait tous en particulier, et s'en affligeait sans mesure, comme si lui-même les avait commis; car il en était chargé devant Dieu. Oui, mes Frères, nos iniquités venaient fondre sur lui de toutes parts, et il pouvait bien dire avec David : *Torrentes iniquitatis contur-*

1. Le verbe *abolir* ayait plus de force au dix-septième siècle qu'il n'en a aujourd'hui; il traduisait littéralement alors le verbe latin *abolere* :

Nec poterit ferrum, nec edax *abolere* vetustas.

2. V. *Sermon sur les Souffrances*, p. 208, note 2. — On croit lire du mauvais Corneille; mais c'est au texte sacré que Bossuet emprunte une image condamnée par le goût moderne.

3. *Job.* XVI, 19.

haverunt me[1] : « Les torrents des péchés m'accablent. » De là ce trouble où il est entré lorsqu'il dit : « Mon âme est troublée[2]; » de là ces angoisses inexplicables qui lui font prononcer ces mots dans l'excès de son accablement : « Mon âme est triste jusques à mourir : » *Tristis est anima mea usque ad mortem*[3]. Car en effet[4], Chrétiens, la seule immensité de cette douleur lui aurait donné le coup de la mort, s'il n'eût lui-même retenu son âme pour se réserver à de plus grands maux et boire tout le calice de sa passion. Ne voulant donc pas encore mourir dans le jardin des Olives, parce qu'il devait pour ainsi dire sa mort au Calvaire[5], il laisse néanmoins déborder son sang pour nous convaincre, mes Frères, que nos péchés, oui, nos seuls péchés, sans le secours des bourreaux, pouvaient lui donner la mort. L'eussiez-vous pu croire, ô pécheur, que le péché eût une si grande et si malheureuse puissance? Ah ! si nous ne voyions défaillir Jésus qu'entre les mains des soldats qui le fouettent, qui le tourmentent, qui le crucifient, nous n'accuserions de sa mort que ses supplices; maintenant que nous le voyons succomber dans le jardin des Olives, où il n'a que nos péchés pour persécuteurs, accusons-[nous] nous-mêmes de ce déicide : pleurons, gémissons, battons nos poitrines et tremblons jusqu'au fond de nos consciences. Et comment pouvons-nous n'être pas saisis de frayeur, ayant en nous-mêmes, au dedans du cœur, une cause de mort si certaine? Si le seul péché suffisait[6] pour faire mourir un Dieu, comment pourraient subsister des hommes mortels, ayant un tel poison dans les entrailles? Non, non, nous ne subsistons que par un miracle continuel de miséricorde; et la même puissance divine qui a retenu miraculeusement l'âme du Sauveur pour accomplir son supplice, retient la nôtre pour accomplir ou plutôt pour commencer notre pénitence.

Après que notre Sauveur a fait couler son sang par le seul

1. *Psal.*, XVII, 5.
2. *Nunc anima mea turbata est.* — *Joan.*, XII, 38.
3. *Matth.*, XXVI, 38.
4. *Car en effet*, pléonasme. Peut-être Bossuet avait-il substitué *en effet* à *car*, le copiste n'a pas fait la distinction, et Bossuet se relisant n'a pas vu la faute.
5. C'est le contraire du *Debemus morti nos nostraque* d'Horace.
6. *Si*, c'est-à-dire *puisque;* Bossuet affirme qu'il en est ainsi.

effort de sa charité affligée, vous pouvez bien croire, mes Frères, qu'il ne l'aura pas épargné entre les mains des Juifs et des Romains, cruels persécuteurs de son innocence. Partout où Jésus a été pendant la suite de sa passion, une cruauté furieuse l'a chargé de mille plaies; si nous avons dessein de l'accompagner dans tous les lieux différents où il a paru, nous verrons partout des traces sanglantes qui nous marqueront les chemins; et la maison du pontife, et le tribunal du juge romain, et le gibet et les corps-de-garde où Jésus a été livré à l'insolence brutale des soldats, et enfin toutes les rues de Jérusalem sont teintes de ce divin sang qui a purifié le ciel et la terre.

Je ne finirais jamais ce discours, si j'entreprenais de vous raconter toutes les cruelles circonstances où ce sang innocent a été versé; il me suffit de vous dire qu'en ce jour de sang et de carnage, en ce jour funeste et salutaire tout ensemble, où la puissance des ténèbres avait reçu toute licence contre Jésus-Christ, il renonce volontairement à tout l'usage de la sienne (*a*)[1], si bien qu'en même temps que ses ennemis sont dans la disposition de tout entreprendre, il se réduit volontairement à la nécessité de tout endurer. Dieu, par l'effet du même conseil, lâche la bride sans mesure à la fureur de ses envieux, et il resserre[2] en même temps toute la puissance de son Fils; pendant qu'il déchaîne contre lui toute la fureur des enfers, il retire de lui toute la protection du ciel, afin que ses souffrances montent jusqu'au comble et qu'il s'expose lui-même nu et désarmé, sans force et sans résistance, à quiconque aurait envie de lui faire insulte.

Après cela, Chrétiens, faut-il que je vous raconte le détail infini de ses douleurs? Faut-il que je vous décrive comme[3] il est livré sans miséricorde, tantôt aux valets, tantôt aux soldats, pour être l'unique objet de leur dérision sanglante

VAR. : (*a*) De la sienne, *en s'abandonnant à quiconque aurait envie de lui faire insulte.*

1. *De la sienne*, c.-à-d. *de sa puissance;* grammaticalement ce serait *de sa licence.*
2. Sens du latin *coercere.*
3. *Comme*, pour *comment :*

A peine pouvez-vous dire comme il se nomme. (MOL.)

et souffrir de leur insolence tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse? Faut-il que je vous le représente, ce cher Sauveur, lassant sur son corps à plusieurs reprises toute la force des bourreaux, usant sur son dos toute la dureté des fouets, émoussant en sa tête toute la pointe des épines? O testament mystique du divin Jésus, que de sang vous coûtez à cet Homme-Dieu, afin de vous faire valoir pour notre salut!

Tant de sang répandu ne suffit pas pour écrire ce testament (*a*); il faut maintenant épuiser les veines pour l'achever à la croix (*b*). Mes Frères, je vous en conjure, soulagez ici mon esprit; méditez vous-mêmes Jésus crucifié, et épargnez-moi la peine de vous décrire ce qu'aussi bien les paroles ne sont pas capables de vous faire entendre. Contemplez ce que souffre un homme qui a tous les membres brisés et rompus par une suspension violente; qui, ayant les mains et les pieds percés, ne se soutient plus que sur ses blessures, et tire ses mains déchirées de tout le poids de son corps entièrement abattu par la perte du sang; qui, parmi[1] cet excès de peines, ne semble élevé si haut que pour découvrir de loin un peuple infini qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable. Et après cela, Chrétiens, ne vous étonnez pas si Jésus dit « qu'il n'y a point de douleur semblable à la sienne[2]. »

Laissons attendrir nos cœurs à cet objet de pitié; ne sortons pas les yeux secs de ce grand spectacle du Calvaire. Il n'y a point de cœur assez dur pour voir couler le sang humain sans en être ému. Mais le sang de Jésus porte dans les cœurs une grâce de componction, une émotion de pénitence: ceux qui demeurèrent auprès de sa croix et qui lui virent rendre les derniers soupirs, « s'en retournèrent, dit saint

VAR.: (*b*) Ce n'est pas tout, Chrétiens; il y a assez de sang répandu pour écrire ce testament, mais. — (*c*) Pour le signer à la croix.

1. *Parmi* s'emploie rarement avec un singulier; on lit pourtant dans Corneille:

Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère. (*Polyeucte.*)

2. *Videte si est dolor sicut dolor meus.* — *Lament., Jerem.*, I, 12. Il serait curieux de comparer cette *Passion* avec celle que Bossuet a prêchée aux *Minimes*, en 1660, mais sans doute en remaniant un sermon de Metz; ce qu'il

Luc, frappant leur poitrine[1]. » Jésus-Christ mourant d'une mort cruelle et versant sans réserve son sang innocent[2], avait répandu sur tout le Calvaire un esprit de componction et de pénitence. Ne soyons pas plus durs que les Juifs; faisons retentir le Calvaire de nos cris et de nos sanglots, pleurons amèrement nos péchés, irritons-nous saintement contre nous-mêmes. Rompons tous ces indignes commerces[3], quittons cette vie mondaine et licencieuse, portons en nous la mort de Jésus-Christ, rendons-nous dignes par la pénitence d'avoir part à la grâce de son testament. Il est fait, il est signé, il est immuable; Jésus a donné tout son sang pour le valider; je me trompe, il en reste encore; il y a une source de sang et de grâce qui n'a pas encore été ouverte. Venez, ô soldat, percez ce côté; un secret réservoir de sang doit encore couler sur nous par cette blessure. Voyez ruisseler ce sang et cette eau du côté percé de Jésus. C'est l'eau sacrée du baptême, c'est l'eau de la pénitence, l'eau de nos larmes pieuses. Que cette eau est efficace pour laver nos crimes! mais, mes Frères, elle ne peut rien qu'étant jointe au sang de Jésus, dont elle tire toute sa vertu. Coulez donc, ondes bienheureuses de la pénitence, mais coulez avec le sang de Jésus, pour être capables de laver les âmes. Chrétiens, j'entends le mystère; je découvre la cause profonde pour laquelle le divin Sauveur, prodiguant tant de sang avant sa mort, nous en gardait encore après sa mort même. Celui qu'il répand avant sa mort faisait le prix de notre salut, celui qu'il répand après nous en montre l'application par les sacrements de l'Église. Disposons-nous donc, Chrétiens, à nous appliquer le sang de Jésus, ce sang du Nouveau Testament, en méditant qu'il nous est donné[4] pour la rémission de nos crimes. C'est ma seconde partie.

refuse de décrire ici, l'orateur plus jeune le décrivait avec une étrange crudité de langage. V. ce sermon dans l'édition Lachat, tome X, page 1. M. Lachat se trompe en assignant à ce *premier sermon sur la Passion* la date de 1656.

1. *Percutientes pectora sua revertebantur.* — *Luc.*, XXIII, 48.

2. *Versant sans* réserve son *sang innocent* produit une véritable cacophonie.

3. On commençait à s'apercevoir à la cour de la passion de Louis XIV pour Mlle de la Vallière.

4. *Méditer que* n'est pas d'un usage fréquent en français, mais l'emploi qu'en fait Bossuet est logique, puisqu'on dit : *penser que*, *songer que*, etc.

SECOND POINT

Jésus-Christ, pour nous mériter la rémission de nos crimes, nous en a premièrement mérité la haine, et les douleurs de sa passion portent grâce dans les cœurs pour les détester. Ainsi, pour nous rendre dignes de mériter ce pardon, cherchons dans sa passion les motifs d'une sainte horreur contre les désordres de notre vie.

Pour cela il nous faut entendre ce que le péché en général, et ce que tous les crimes en particulier ont fait souffrir au Fils de Dieu, et apprendre à détester le péché par le mal qu'il a fait à notre Sauveur. Le péché en général porte séparation d'avec Dieu et attache très intime à la créature. Deux attraits nous sont présentés avec ordre indispensable de prendre parti. D'un côté le bien incréé, de l'autre le bien sensible, et le cœur humain par un choix indigne abandonne le Créateur pour la créature. Qu'a porté [1] le divin Sauveur pour cette indigne préférence? La honte de voir Barabbas, insigne voleur, préféré publiquement à lui-même par le sentiment de tout un grand peuple [2]. Ne frémissons pas vainement contre l'aveugle fureur de ce peuple ingrat. Tous les jours, pour faire vivre en nos cœurs une créature chérie, nous faisons mourir Jésus-Christ; nous crions : Qu'on l'ôte, qu'on le crucifie! nous-mêmes nous le crucifions de nos propres mains, « et nous foulons aux pieds [3], dit le saint Apôtre, le sang du Nouveau Testament, répandu pour laver nos crimes. »

Mais l'attache aveugle à la créature au préjudice du Créateur, a mérité à notre Sauveur un supplice bien plus terrible, c'est d'avoir été délaissé de Dieu. Car écoutez comme il parle : « Mon Dieu, mon Dieu! dit Jésus, pourquoi m'avez-vous abandonné [4]? » Arrêtons ici, Chrétiens; méditons la

1. *Qu'a porté*, c.-à d. qu'a *supporté; quid tulit*, latinisme.
2. A la marge se trouvent quelques mots au crayon très difficiles à lire : *Barabbas, le malheureux Barabbas, était un voleur; c'est celui-là que nous voulons... homicide comme le diable tue l'âme (?).*
3. *Quanto magis putatis deteriora mereri supplicia qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit, in quo sanctificatus est. — Hebr.*, x, 29.
4. *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? — Matth.*, xxvii, 46.

force de cette parole, et la grâce qu'elle porte en nous pour nous faire détester nos crimes.

C'est un prodige inouï qu'un Dieu persécute un Dieu, qu'un Dieu abandonne un Dieu, qu'un Dieu délaissé se plaigne, et qu'un Dieu délaissant soit inexorable; c'est ce qui se voit sur la croix. La sainte âme de mon Sauveur est remplie de la sainte horreur d'un Dieu tonnant[1]; et comme elle se veut rejeter entre les bras de ce Dieu pour y chercher son soutien, elle voit qu'il tourne la face, qu'il la délaisse, qu'il l'abandonne, qu'il la livre tout entière en proie aux fureurs de sa justice irritée. Où sera votre recours, ô Jésus? Poussé à bout[2] par les hommes avec la dernière violence, vous vous jetez entre les bras de votre Père, et vous vous sentez repoussé, et vous voyez que c'est lui-même qui vous persécute, lui-même qui vous délaisse, lui-même qui vous accable par le poids intolérable de ses vengeances. Chrétiens, quel est ce mystère? Nous avons délaissé le Dieu vivant, et il est juste qu'il nous délaisse par un sentiment de dédain, par un sentiment de colère, par un sentiment de justice : de dédain, parce que nous l'avons méprisé; de colère, parce que nous l'avons outragé; de justice, parce que nous avons violé ses lois et offensé sa justice (*a*). Créature folle et fragile, pourras-tu supporter le dédain d'un Dieu, et la colère d'un Dieu, et la justice d'un Dieu? Ah! tu serais accablée sous ce poids terrible. Jésus se présente pour le porter. Il porte le dédain d'un Dieu, parce qu'il crie et [que] son Père ne l'écoute pas; et la colère d'un Dieu, parce qu'il prie et que son Père ne l'exauce pas; et la justice d'un Dieu, parce qu'il souffre et que son Père ne s'apaise pas. Il ne s'apaise pas sur son Fils, mais il s'apaise sur nous. Pendant cette guerre ouverte qu'un Dieu vengeur faisait à son Fils, le mystère de notre paix s'achevait; on avançait pas à pas la conclusion d'un si grand traité : « et Dieu était en Christ, dit le saint Apôtre[3], se réconciliant le monde. »

VAR. : (*a*) Sa doctrine. (Ms. violé *les* lois.)

1. C.-à-d. *l'horreur* qu'inspire *un dieu tonnant*
2. *Poussé à bout* n'a plus ce sens de : *réduit au désespoir.*
3. *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* — II *Cor.*, v, 19.

Comme on voit quelquefois un grand orage; le ciel semble s'éclater[1] et fondre tout entier sur la terre[2]; mais en même temps on voit (*a*) qu'il se décharge peu à peu jusqu'à ce qu'il reprenne (*b*) enfin sa première sérénité, calmé et apaisé, si je puis parler de la sorte, par sa propre indignation : ainsi la justice divine éclatant sur le Fils de Dieu de toute sa force, se passe peu à peu en se déchargeant; la nue crève et se dissipe; Dieu commence à ouvrir aux enfants d'Adam cette face bénigne et riante, et par un retour admirable qui comprend tout le mystère de notre salut, pendant qu'il délaisse son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, il embrasse tendrement les hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent.

Jetons-nous donc, Chrétiens, dans les horreurs salutaires[3] du délaissement de Jésus, comprenons ce que c'est que de délaisser Dieu et d'être délaissé de Dieu. Nos cœurs sont attachés à la créature, elle y règne, elle en exclut Dieu; c'est pour cela que cet outrage est extrême, puisque c'est pour le réparer que Jésus s'expose à porter pour nous le délaissement et le dédain de son propre Père. Retournons à Dieu, Chrétiens, et recevons aujourd'hui la grâce de réunion avec Dieu que ce délaissement nous mérite.

Mais poussons encore plus loin, et voyons dans la passion de notre Sauveur tous les motifs particuliers que nous avons de nous détacher (*c*) de la créature. Il faut donc savoir, Chrétiens, qu'il y a dans la créature un principe de malignité qui a fait dire à saint Jean, non seulement que « le monde est malin, mais qu'il n'est autre chose que malignité[4]. » Mais pour haïr davantage ce monde malin et rompre les liens qui nous y attachent, il n'y a rien, à mon avis, de plus efficace que de lui voir répandre contre le Sauveur toute sa malice

VAR. : (*a*) En même temps qu'il se décharge. — (*b*) Jusqu'à ce qu'il reprend. — (*c*) Pour nous détacher.

1. Le premier qui les vit de rire *s'éclata*. (LA FONT.)

2. On dirait que le ciel, qui *se fond* tout en eau... (BOILEAU.)

3. *Horreurs salutaires*, cf. Racine (*Iphigénie*) :

Jette une *sainte horreur* qui nous *rassure* tous.

4. *Mundus totus in maligno positus est.* — 1 *Ep. Joan.*, v, 19.

et tout son venin. Venez donc connaître le monde en la passion de Jésus; venez voir ce qu'il faut attendre de l'amitié, de la haine, de l'indifférence des hommes, de leur prudence, de leur imprudence, de leurs vertus, de leurs vices, de leur appui, de leur abandon, de leur probité et de leur injustice. Tout est changeant, tout est infidèle; tout se tourne en affliction et en croix, et Jésus nous en est un exemple.

Oui, mes Frères, tout se tourne en croix. Et premièrement les amis : ou ils se détachent par intérêt, ou ils nous perdent par leurs tromperies, ou ils nous quittent par faiblesse, ou ils nous secourent à contre-temps, selon leur humeur et non pas selon nos besoins; et toujours ils nous accablent. Le perfide Judas nous fait voir la malignité de l'intérêt qui rompt les amitiés les plus saintes. Jésus l'avait appelé parmi ses apôtres, Jésus l'avait honoré de sa confiance particulière et l'avait établi le dispensateur de toute son économie. Cependant, ô malice du cœur humain! ce n'est point ni un ennemi ni un étranger, c'est Judas, ce cher disciple, cet intime ami, qui le trahit, qui le livre, qui le vole premièrement, et après le vend lui-même pour un léger intérêt; tant l'amitié, tant la confiance est faible contre l'intérêt! Ne dites pas : Je choisirai bien. — Qui sait mieux choisir que Jésus? Ne dites [pas] : Je vivrai bien avec mes amis. — Qui les a traités plus bénignement que Jésus, la bonté et la douceur même? Détestons donc l'avarice, qui a fait premièrement un voleur, et ensuite un traître, même d'un apôtre; et n'ayons jamais d'assurance où nous voyons l'entrée au moindre intérêt.

C'est toujours l'intérêt qui fait les flatteurs; et c'est pourquoi ce même Judas, que le démon de l'intérêt possède, s'abandonne par même raison à celui de la flatterie. Il salue Jésus, et il le trahit; il l'appelle son maître, et il le vend; il le baise, et il le livre à ses ennemis. C'est l'image parfaite d'un flatteur qui n'applaudit à toute heure à celui qu'il nomme son maître et son patron, que pour trafiquer de lui comme parle l'apôtre saint Pierre. « Ce sont ceux-là, dit ce grand Apôtre, qui poussés par leur avarice, avec des paroles feintes, trafiquent de nous : » *In avaritiâ fictis verbis de vo-*

bis negotiabuntur[1]. Toutes leurs louanges sont des pièges, toutes leurs complaisances sont des embûches. Ils font des traités secrets dans lesquels ils nous comprennent sans que nous le sachions; ils s'allient avec Judas: « Que me donnerez-vous, et je vous le mettrai entre les mains[2]? » Ainsi ordinairement ils nous vendent, et assez souvent ils nous livrent. Déflons-nous donc des louanges et des complaisances des hommes. Regardez bien ce flatteur qui épanche tant de parfums sur votre tête; savez-vous qu'il ne fait que couvrir son jeu, et que, par cette immense profusion de louanges qu'il vous donne à pleines mains, il achète la liberté de décrier votre conduite, ou même de vous trahir sans être suspect? Qui ne te haïrait, ô flatterie corruptrice de la vie humaine, avec tes perfides embrassements et tes baisers empoisonnés, puisque c'est toi qui livres le divin Sauveur entre les mains de ses ennemis implacables[3]?

Mais après avoir vu, Messieurs, ce que c'est que des amis corrompus, voyons ce qu'il faut attendre de ceux qui semblent les plus assurés. Faiblesse, méconnaissance[4], secours en paroles, abandonnement en effet (*a*): c'est ce qu'a éprouvé le divin Jésus. Au premier bruit de sa prise, tous ses disciples le quittent par une fuite honteuse[5]. O Cour à qui (*b*) je prêche cet évangile, ne te reconnais-tu pas toi-même dans cette histoire? N'y reconnais-tu pas tes faveurs trompeuses et tes amitiés inconstantes (*c*)? Aussitôt qu'il arrive le moindre embarras, tout fuit, tout s'alarme, tout est étonné; ou l'on garde tout au plus un certain dehors, afin de soutenir pour (*d*) la forme quelque apparence (*e*) d'amitié trompeuse et quelque dignité d'un nom si saint. Mais poussons encore plus loin, et voyons la faiblesse de cette amitié, lorsqu'elle semble le

VAR.: (*a*) Effectif. — (*b*) A laquelle. — (*c*) Te reconnais-tu dans cette histoire, et tes amitiés inconstantes. — (*d*) Par. — (*e*) Simulacre.

1. II *Petr.*, II, 3.
2. *Quid vultis mihi dare, et ego vobis tradam?* — *Matth.*, XXVI, 15.
3. Comparez ce passage avec ceux de Racine :

> Détestables flatteurs...
> Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse. (*Athalie.*)

C'est l'orateur qui est ici le plus vraiment poète; et on l'a lui-même accusé de flatterie.

4. *Ingratitude*, v. p. 153, note 3.
5. *Tunc discipuli ejus, relinquentes eum, omnes fugerunt.* — *Marc*, XIV, 50.

plus secourante[1]. C'est le faible des amis du monde de nous vouloir aider selon leur humeur, et non pas selon nos besoins.

Pierre entreprend d'assister son Maître, et il met la main à l'épée, et il défend par le carnage[2] celui qui ne voulait être défendu que par sa propre innocence. O Pierre! voulez-vous soulager votre divin Maître? Vous le pouvez par la douceur et par la soumission, par votre fidélité persévérante. O Pierre! vous ne le faites pas, parce que ce secours n'est pas selon votre humeur; vous vous abandonnez au transport aveugle d'un zèle inconsidéré, vous frappez les ministres de la justice, et vous chargez de nouveaux soupçons ce Maître innocent qu'on traite déjà de séditieux. C'est ce que fait faire l'amitié du monde; elle veut se contenter elle-même, et nous donner le secours qui est conforme à son humeur; et cependant elle nous dénie celui que demanderaient nos besoins.

Mais voici, si je ne me trompe, le dernier coup qu'on peut recevoir d'une amitié chancelante. Un grand zèle mal soutenu, un commencement de constance qui tombe dans la suite tout à coup, et nous accable plus cruellement que si l'on nous quittait au premier abord. Le même Pierre en est un exemple. Qu'il est ferme! qu'il est intrépide! il veut mourir pour son Maître; il n'est pas capable de l'abandonner. Il le suit au commencement; mais, ô fidélité commencée, qui ne sert qu'à percer le cœur de Jésus par un reniement plus cruel, par une perfidie plus criminelle! Ah! que l'amitié de la créature est trompeuse dans ses apparences, corrompue dans ses flatteries, amère dans ses changements, accablante dans ses secours à contre-temps et dans ses commencements de constance qui rendent l'infidélité plus insupportable! Jésus a souffert toutes ces misères pour nous faire haïr tant de crimes que nous fait faire l'amitié des hommes par nos aveugles complaisances. Haïssons-les, Chrétiens, ces crimes, et n'ayons ni d'amitié ni de confiance dont Dieu ne soit le motif, dont la charité ne soit le principe.

1. Éd. Gandar : *la* plus. Le mot *secourante* pour *secourable* est à remarquer
2. Il n'y eut qu'une oreille coupée, et remise aussitôt; *carnage* est donc un hyperbole.

Que lui fera maintenant souffrir la fureur de ses ennemis? Mille tourments, mille calomnies, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités, et ce qui emporte avec soi la dernière extrémité des souffrances, la risée dans l'accablement, l'aigreur de la raillerie au milieu de la cruauté (*a*).

C'est une chose inouïe que la cruauté et la dérision se joignent dans toute leur force, parce que l'horreur du sang répandu remplit l'âme d'images funèbres qui modèrent cette joie malicieuse dont se forme la moquerie. Cependant je vois mon Sauveur livré à ses ennemis pour être l'unique objet de leur raillerie comme un insensé, de leur fureur comme un scélérat; en telle sorte, mes Frères, que nous voyons régner dans tout le cours de sa passion la risée parmi les douleurs, et l'aigreur de la moquerie dans le dernier emportement de la cruauté.

Il le fallait de la sorte; il fallait que mon Sauveur « fût rassasié d'opprobres [1], » comme avait prédit le prophète, afin d'expier et de condamner par ses saintes confusions, d'un côté ces moqueries outrageuses, de l'autre ces délicatesses et ce point d'honneur qui fait toutes les querelles. Chrétiens, osez-vous vous abandonner à cet esprit de dérision qui a été si outrageux contre Jésus-Christ? Qu'est-ce que la dérision, sinon le triomphe de l'orgueil, le règne de l'impudence, la nourriture du mépris, la mort de la société raisonnable, la honte de la modestie et de la vertu? Ne voyez-vous pas, railleurs à outrance, que d'opprobres et quelle risée vous avez causés au divin Jésus, et ne craignez-vous pas de renouveler ce qu'il y a eu de plus amer dans sa passion?

Mais vous, esprits ombrageux qui faites les importants et qui croyez vous faire valoir par votre délicatesse et par vos dédains (*b*), dans quel abîme de confusions a été plongé le divin Jésus par cette superbe sensibilité? Pour expier votre orgueil et votre dédain, il faut que son supplice, tout cruel qu'il est, soit encore beaucoup plus infâme; il faut

VAR. : (*a*) L'insulte de la raillerie dans l'aigreur de la cruauté. — (*b*) Par vos dédains et par votre superbe insensibilité.

1. *Saturabitur opprobriis.* — *Lament. Jer.*, III, 30.

que ce Roi de gloire soit tourné en ridicule de toute manière, par ce roseau, par cette couronne et par cette pourpre; il faut que l'insulte de la raillerie le poursuive jusque sur la croix et dans les approches mêmes de la mort; et enfin qu'on invente dans sa passion une nouvelle espèce de comédie, où tout est plein de sang [1].

« Mes frères, dit le saint Apôtre, nous sommes baptisés en sa mort [2]; » et puisque sa mort est infâme, nous sommes baptisés en sa confusion. Nous avons pris sur nous, par le saint baptême, toute cette dérision et tous ces opprobres. Eh quoi! tant de honte, tant d'ignominies, tant d'étranges dérisions dans lesquelles nous sommes plongés par le saint baptême, ne seront-elles pas capables d'étouffer en nous les cruelles délicatesses du faux point d'honneur (*a*)? Et sera-t-il dit que des chrétiens immoleront encore à cette idole et tant de sang et tant d'âmes que Jésus-Christ a rachetées? Ah! Sire, continuez à seconder Jésus-Christ, pour empêcher cet opprobre de son Église et cet outrage public qu'on fait à l'ignominie de sa croix [3].

Je voulais encore vous représenter ce que font les indifférents; et je vous dirai en un mot qu'entraînés par la fureur, qui est toujours la plus violente, ils prennent le parti des ennemis. Ainsi les Romains, que les promesses du Messie ne regardaient pas encore, à qui sa venue et son Évangile étaient alors indifférents (*b*), épousent la querelle des Juifs passionnés; et c'est l'un des effets les plus remarquables de la malignité de l'esprit humain, qui, dans le temps où il est, pour ainsi parler, le plus balancé par l'indifférence (*c*), se laisse toujours gagner plus facile-

VAR. : (*a*) Ces délicatesses d'honneur. — (*b*) A qui Jésus-Christ et son Évangile devaient être dans l'indifférence, — étaient indifférents. — (*c*) Qui, dans le plus grand balancement de l'indifférence.

1. Édit. : *Comédie dont toutes les plaisanteries soient pour ainsi dire teintes de sang, dont la catastrophe soit toute tragique.* Ces mots n'ont pas été barrés par Bossuet, mais il leur a substitué au crayon les six derniers mots de la phrase. M. Gandar a eu raison de tenir compte de cette substitution, mais il a écrit *teint* de sang, et il y a *plein*.

2. *Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem.* — *Rom.*, VI, 3.

3. On sait quelle avait été sous Louis XIII la fureur des duels; Louis XIV ne négligea rien pour la réprimer, Bossuet reviendra plusieurs fois dans ses sermons sur cette question, si importante à ses yeux.

ment par le penchant de la haine. Je n'ai pas assez de temps pour peser cette circonstance; mais je ne puis omettre en ce lieu ce que souffre le divin Sauveur par l'ambition et la politique du monde pour expier les péchés que fait faire la politique[1]. Toujours, si l'on n'y prend garde, elle condamne la vérité, elle affaiblit et corrompt malheureusement les meilleures intentions. Pilate nous le fait bien voir, en se laissant lâchement surprendre aux pièges que tendent les Juifs à son ambition tremblante.

Ces malheureux savent joindre si adroitement à leurs passions les intérêts de l'État, le nom et la majesté de César, qui n'y pensait pas, que Pilate, reconnaissant l'innocence et toujours prêt à l'absoudre, ne laisse pas néanmoins de la condamner. Oh! que la passion est hardie, quand elle peut prendre le prétexte du bien de l'État! Oh! que le nom du prince fait souvent des injustices et des violences qui feraient horreur à ses mains, et dont néanmoins quelquefois elles sont souillées, parce qu'elles les appuient ou du moins qu'elles négligent de les réprimer! Dieu préserve de tels péchés le plus juste de tous les rois; et que son nom soit si vénérable, qu'il soit toujours si saintement et si respectueusement ménagé, que bien loin d'opprimer personne, il soit l'espérance et la protection de tous les opprimés, jusqu'aux provinces les plus éloignées de son empire[2]!

Mais reprenons le fil de notre discours, et admirons ici, Chrétiens, en Pilate la honteuse et misérable faiblesse d'une vertu mondaine et politique. Pilate avait quelque probité et quelque justice. Il avait même quelque force et quelque vigueur. Il était capable de résister aux persuasions des pontifes et aux cris d'un peuple mutiné. Combien s'admire la vertu mondaine, quand elle peut se soutenir en de semblables rencontres! Mais voyez que la vertu même, quelque forte qu'elle nous paraisse, n'est pas digne de porter ce

1. Il faut s'entendre; il n'est pas question ici de la science du gouvernement; il s'agit de cette habileté que les gens mettent en œuvre pour arriver à leurs fins: c'est ainsi que Corneille a dit, en parlant de Félix :

Père dénaturé, malheureux *politique*,
Esclave ambitieux d'une peur chimérique. (*Polyeucte.*)

2. Est-ce là le langage de la flatterie?

nom, jusqu'à ce qu'elle soit capable de toute sorte d'épreuves. C'était beaucoup, ce semble, à Pilate d'avoir résisté à un tel concours et à une telle obstination de toute la nation judaïque, et d'avoir pénétré leur envie cachée malgré tous leurs beaux prétextes; mais parce qu'il n'est pas capable de soutenir le nom de César, qui n'y pense pas et qu'on oppose mal à propos au devoir de sa conscience, tout l'amour de la justice lui est inutile; sa faiblesse a le même effet qu'aurait la malice; elle lui fait flageller, elle lui fait condamner, elle lui fait crucifier l'innocence même; [ce] qu'aurait pu faire de pis une iniquité déclarée, la crainte le fait entreprendre à un homme qui paraît juste. Telles sont les vertus du monde; elles se soutiennent vigoureusement jusqu'à ce qu'il s'agisse d'un grand intérêt, mais elles ne craignent point de se relâcher pour faire un coup d'importance. O vertus indignes d'un nom si auguste! ô vertus qui n'avez rien par-dessus les vices, qu'une faible et misérable apparence!

Qu'il me serait aisé, Chrétiens, de vous faire voir en ce lieu que la plupart des vertus du monde sont des vertus de Pilate, c'est-à-dire un amour imparfait de la vérité et de la justice! On les estime, on en parle, on en veut savoir les devoirs, mais faiblement et nonchalamment[1]. On demande à la façon de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité?[2] » et aussitôt on se lève sans avoir reçu la réponse. C'est assez qu'on s'en soit enquis en passant et seulement pour la forme. Mais on ne veut pas pénétrer le fond. Ainsi l'on ignore la vérité, ou l'on ne la sait qu'à demi; et la savoir à demi, c'est pis que de l'ignorer tout entière, parce que cette connaissance imparfaite fait qu'on pense avoir accompli ce qui souvent n'est pas commencé. C'est ainsi qu'on vit dans le monde; et manque de s'être affermi dans un amour constant de la vérité, on étale magnifiquement une vertu de parade dans de faibles occasions, qu'on laisse[3] tout à coup tomber dans les occasions importantes.

1. On peut dire, sans ironie, que ces deux adverbes joints font admirablement.
2. *Quid est veritas? — Joan.*, XVIII, 38.
3. Tournure toute latine qui a l'inconvénient de donner lieu à une amphibologie.

Jésus donc étant condamné par cette vertu imparfaite, nous apprend à expier ses défauts et ses faiblesses honteuses. Vous avez vu, ce me semble, toute la malignité de la créature assez clairement déchaînée contre Jésus-Christ ; vous l'avez vu accablé par ses amis, par ses ennemis, par ceux qui étant en autorité devaient protection à son innocence, par l'inconstance des uns, par la cruelle fermeté des autres, par la malice consommée et par la vertu imparfaite. Il n'oppose rien à toutes ces insultes[1] qu'un pardon universel qu'il accorde à tous, et qu'il demande pour tous. « Père, dit-il, pardonnez-leur ; car ils ne savent pas ce qu'ils font[2]. » Non content de pardonner à ses ennemis, sa divine bonté les excuse, elle plaint leur ignorance plus qu'elle ne blâme leur malice ; et ne pouvant excuser la malice même, elle donne tout son sang pour l'expier. A la vue d'un tel excès de miséricorde, y aura-t-il quelque âme assez dure pour ne vouloir pas excuser tout ce qu'on nous a fait souffrir par faiblesse, pour ne vouloir pas pardonner tout ce qu'on nous a fait souffrir par malice ? Ah ! pardon, mes Frères, pardon, grâce, miséricorde, indulgence en ce jour de rémission ; et que personne ne laisse passer ce jour sans avoir donné à Jésus quelque injure insigne, et pardonné pour l'amour de lui quelque offense capitale.

Mais au sujet de ces haines injustes, je me souviens, Chrétiens, que je ne vous ai rien dit dans tout ce discours de ce que l'amour déshonnête avait fait souffrir au divin Jésus[3]. Toutefois, je ne crains point de le dire, aucun crime du genre humain n'a plongé son âme innocente dans un plus grand excès de douleurs. Oui, ces passions ignominieuses font souffrir à notre Sauveur une confusion qui l'anéantit. C'est ce qui lui fait dire à son Père : *Tu scis improperium meum*[4]. Ce trouble qui agite nos sens émus a causé à sa sainte âme ce trouble fâcheux qui lui a fait dire : « Mon âme est trou-

1. Ms. : *tous ces insultes ;* ce n'est pas la première fois qu'on trouve ce mot au masculin dans les brouillons de Bossuet. V. p. 214, note 1.
2. *Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt.* — *Luc.*, XXIII, 34.
3. Ainsi, par une transition très heureuse, les *haines* font songer à l'*amour*. Ce sermon est de tous points une œuvre achevée.
4. *Psal.*, LXVIII, 23.

blée[1]. » Cette intime attache au plaisir sensible, qui pénètre la moelle de nos os, a rempli le fond de son cœur de tristesse et de langueur; et cette joie dissolue qui se répand dans les sens a déchiré sa chair virginale par tant de cruelles blessures qui lui ont ôté la figure humaine, qui lui font dire par le saint Psalmiste : « Je suis un ver et non pas un homme[2]. » Donc, ô délices criminelles, de combien d'horribles douleurs avez-vous percé le cœur de Jésus! Mais il faut aujourd'hui, mes Frères, satisfaire à tous ces excès[3] en nous plongeant dans le sang et dans les souffrances de Jésus-Christ (*a*).

TROISIÈME POINT

C'est, Messieurs, ce qu'il nous ordonne, et c'est la dernière partie de son testament. Quiconque veut avoir part [à] la grâce de ses douleurs, il doit en ressentir quelque impression. Car ne croyez pas qu'il ait tant souffert pour nous faire aller au ciel à notre aise et sans goûter l'amertume de sa passion. Il est vrai qu'il a soutenu le plus grand effort; mais il nous a laissé de moindres épreuves, et toutefois nécessaires pour entrer en conformité de son esprit et être honorés de sa ressemblance.

C'est dans le sacrement de la pénitence que nous devons entrer en société[4] des souffrances de Jésus-Christ. Le saint concile de Trente dit que les satisfactions que l'on nous impose doivent nous rendre conformes à Jésus-Christ crucifié[5]. Mon Sauveur, quand je vois votre tête couronnée d'épines, votre corps déchiré de plaies, votre âme percée de tant de douleurs, je dis souvent en moi-même : Quoi donc! une courte prière, ou quelque légère aumône, ou quelque effort

VAR. : (*a*) En nous plongeant avec Jésus-Christ dans sa joie et dans ses souffrances.

1. *Joan.*, XII, 27.
2. *Ego sum vermis et non homo.* — *Psal.*, XXI, 6.
3. *Satisfaire aux excès*, c.-à-d. *les expier*. La *satisfaction*, dans le langage théologique, c'est l'expiation qui doit accompagner la *contrition* ou regret des fautes commises.
4. Latinisme; on dirait aujourd'hui : *que nous devons nous associer aux souffrances.*
5. *De satisfact. necess.*, Sess. XIV, cap. VIII.

médiocre, sont-ils capables de me crucifier avec vous? Ne faut-il point d'autres clous pour percer mes pieds qui tant de fois ont couru aux crimes, et mes mains qui se sont souillées par tant d'injustices? Que si notre délicatesse ne peut supporter les peines du corps, que l'Église imposait autrefois à ses enfants (*a*) par une discipline salutaire, récompensons-nous[1] sur les cœurs. Pour honorer la douleur immense par laquelle le Fils de Dieu déplore nos crimes, brisons nos cœurs endurcis par l'effet d'une contrition sans mesure. Jésus mourant nous y presse[2]. Car que signifie ce grand cri avec lequel il expire? Ah! mes Frères, il agonisait, il défaillait peu à peu, attirant l'air avec peine d'une bouche toute livide et traînant lentement les derniers soupirs par une respiration languissante. Cependant il fait un dernier effort pour nous inviter à la pénitence : il pousse au ciel un grand cri, qui étonne toute la nature et que tout l'univers écoute avec un silence respectueux. Il nous avertit qu'il va mourir, et en même temps il nous dit qu'il faut mourir avec lui. Quelle est cette mort? C'est qu'il faut arracher son cœur de tout ce qu'il aime désordonnément, et sacrifier à Jésus ce péché régnant qui empêche que sa grâce ne règne en nos cœurs.

Chrétiens, Jésus va mourir; il baisse la tête, ses yeux se fixent; il passe, il expire : c'en est fait, il a rendu l'âme[3]. Sommes-nous morts avec lui? Sommes-nous morts au péché? Allons-nous commencer une vie nouvelle? Avons-nous brisé notre cœur par une contrition véritable, qui nous fasse entrer aujourd'hui dans la société de ses souffrances? Qui me donnera, Chrétiens, que je puisse imprimer en vos cœurs ce sentiment de componction? Que si mes paroles n'en sont pas capables, arrêtez les yeux sur Jésus et laissez-vous attendrir par la vue de ses divines blessures. Je ne vous demande pas pour cela, Messieurs, que vous contempliez attentivement quelque peinture excellente de Jésus-Christ

VAR. : (*a*) Imposait autrefois par une discipline.

1. C.-à-d. *cherchons une compensation.*
2. On dirait maintenant : *nous en presse.*
3. Ce passage suffirait à prouver que les grands classiques ne craignent pas ce qu'on est convenu d'appeler le *réalisme.*

crucifié. J'ai une autre peinture à vous proposer, peinture vivante et parlante qui porte une expression naturelle de Jésus mourant. Ce sont les pauvres, mes Frères, dans lesquels je vous exhorte de contempler aujourd'hui la passion de Jésus. Vous n'en verrez nulle part une image plus naturelle. Jésus souffre dans les pauvres, il languit, il meurt de faim dans une infinité de pauvres familles. Voilà donc dans les pauvres Jésus-Christ souffrant, et nous y voyons encore pour notre malheur Jésus-Christ abandonné, Jésus-Christ délaissé, Jésus-Christ méprisé. Tous les riches devraient courir pour soulager de telles misères, et on ne songe qu'à vivre à son aise, sans penser à l'amertume et au désespoir où sont abîmés tant de chrétiens. Voilà donc Jésus délaissé; voici quelque chose de plus. Jésus se plaint par son prophète de ce que « l'on a ajouté à la douleur de ses plaies : » *super dolorem vulnerum meorum addiderunt*[1]; « de ce que dans sa soif extrême on lui a donné du vinaigre[2]. » N'est-ce pas donner du vinaigre aux pauvres que de les rebuter, de les maltraiter, de les accabler dans leur misère et dans leur extrémité déplorable? Ah! Jésus, que nous voyons dans ces pauvres peuples une image trop effective de vos peines et de vos douleurs! Sera-ce en vain, Chrétiens, que toutes les chaires retentiront des cris et des gémissements de nos misérables frères, et les cœurs ne seront-ils jamais émus de telles extrémités?

Votre Majesté, Sire (*a*), les connaît, et votre bonté paternelle témoigne assez qu'elle en est émue. Que Votre Majesté, Sire, ne se lasse pas; puisque les misères s'accroissent, il faut étendre les miséricordes; puisque Dieu redouble ses fléaux, il faut redoubler les secours et égaler autant qu'il se peut le remède à la maladie. Dieu veut qu'on combatte sa justice par un généreux effort de charité (*b*), et les nécessités extrêmes demandent que le cœur s'épanche d'une façon extraordinaire. Sire, c'est Jésus mourant qui vous y exhorte; il vous re-

VAR. : (*a*) Sire, votre majesté. (*b*) De la charité. *La* est effacé au crayon.

1. *Psal.*, XLVIII, 27. MS. : *adjicierunt*, ce qui semblerait indiquer que cette copie a été faite par un ignorant, et non, comme on l'a supposé, par un ecclésiastique de Saint-Thomas-du-Louvre.

2. *In siti meâ potaverunt me aceto.* — *Psal.*, LXVIII, 22.

commande vos pauvres peuples ; et qui sait si ce n'est pas un conseil de Dieu d'accabler pour ainsi dire le monde par tant de calamités[1], afin que Votre Majesté portant promptement la main au secours de tant de misères, elle attire sur tout son règne ces grandes prospérités que le Ciel lui promet si ouvertement? Puisse Votre Majesté avoir bientôt le moyen d'assouvir son cœur de ce plaisir vraiment chrétien et vraiment royal, de rendre ses peuples heureux ! Ce sera le dernier trait de votre bonheur sur la terre ; c'est ce qui comblera Votre Majesté d'une gloire si accomplie, qu'il n'y aura plus rien à lui désirer que la félicité éternelle, que je lui souhaite dans toute l'étendue de mon cœur. *Amen.*

XIV

SERMON SUR LA VIGILANCE

PRÊCHÉ AU LOUVRE LE 29 NOVEMBRE 1665.

(PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT[2])

Hora est jam nos de somno surgere.

Il est temps désormais que nous nous réveillions de notre sommeil. — *Rom.*, XIII. 11.

Le croira-t-on, si je le dis, que presque toute la nature humaine est endormie, et qu'au milieu (*a*) [de] cette action si vive et si empressée (*b*) qui paraît principalement à la Cour,

VAR. : (*a*) Que dans. — (*b*) Que dans ces éternels empressements et dans cette action continuelle — que parmi ces empressements et dans cette activité.

1. Les premières années du règne personnel de Louis XIV furent attristées par d'épouvantables disettes ; Bossuet dit ailleurs que les paysans mouraient littéralement de faim à la porte des châteaux.

2. Ms., t. XI, p. 96. — Déforis, IV, 105. — Lachat, VIII, 92. Le texte qu'on va lire présente avec celui de M. Lachat de grandes différences ; il servirait à prouver que cet éditeur si dur pour ses devanciers s'est donné l'air de regarder les ms. plutôt qu'il ne les a regardés. Je renonce à signaler les différences. Le *Sermon sur la vigilance* est un de ceux qui montrent le mieux avec quel courage Bossuet savait parler à Louis XIV de ses scandales.

la plupart (*a*) languissent au dedans du cœur dans une mortelle léthargie? Nul ne veille véritablement, que celui qui est attentif à son salut. Et s'il est ainsi, Chrétiens, qu'il y en a dans cet auditoire qu'un profond sommeil appesantit! qu'il y en a qui en prêtant l'oreille (*b*) n'entendent pas, et ne voient pas en ouvrant les yeux, et qui peut-être[1] ne se réveilleront pas encore (*c*) à mon discours! C'est l'intention de l'Église de les tirer aujourd'hui de ce pernicieux assoupissement. C'est pourquoi elle nous lit (*d*) dans les saints mystères de ce jour l'histoire du jugement dernier (*e*), lorsque la nature étonnée de la majesté de Jésus-Christ rompra tout le concert de ses mouvements, et qu'on entendra un bruit tel qu'on peut se l'imaginer parmi de si effroyables ruines et dans un renversement si affreux (*f*). Quiconque ne s'éveille pas (*g*) à ce bruit terrible est[2] trop profondément assoupi, et dort d'un sommeil de mort. Toutefois, si nous y sommes sourds, l'Église, pour nous exciter davantage, fait encore retentir à nos oreilles la parole (*h*) de l'Apôtre. Le grand Paul mêle sa voix (*i*) au bruit confus de l'univers et nous dit d'un ton éclatant[3] : O fidèles, « l'heure est venue de vous éveiller : » *Hora est jam nos de somno surgere.* Ainsi je ne crois pas quitter l'Évangile, mais en prendre l'intention et l'esprit, quand j'interprète l'épître que l'Église lit en ce jour (*j*)[4]. Fasse celui pour qui je parle que j'annonce avec tant de force ses menaces et ses jugements, que ceux qui dorment dans leurs péchés se réveillent et se convertissent! C'est la grâce que je lui demande par les prières de la sainte Vierge. [*Ave.*]

C'est une vérité constante que l'Écriture a établie et que l'expérience a justifiée, que la cause de tous les crimes et de

VAR. : (*a*) Les hommes. — (*b*) En écoutant. — (*c*) Peut-être encore ne se réveilleront pas. — (*d*) Fait écouter. — (*e*) De tout ce qui accompagnera — précédera — le jugement dernier. — (*f*) Dans de si grandes ruines. — (*g*) N'est pas réveillé. — (*h*) La voix. — (*i*) Une voix humaine (ce dernier mot barré). — (*j*) Aujourd'hui.

1. Édit. : *peut-être malheureusement.* Le dernier mot est souligné, c.-à-d. effacé.

2. Ms. : *il* est. *Il* souligné, c.-à-d. barré. On est alors obligé de supprimer *il* la seconde fois, et de dire : *et dort.*

3. Édit. : *et ferme*, deux mots soulignés.

4. Ce scrupule du prédicateur mérite d'être remarqué; il s'excuse de n'avoir pas pris son texte dans l'Évangile du jour.

tous les malheurs de la vie humaine, c'est le défaut d'attention et de vigilance. Si les justes tombent (*a*) après une longue persévérance, c'est qu'ils s'endorment dans la vue de leurs bonnes œuvres. Ils pensent avoir vaincu tout à fait leurs mauvais désirs; la confiance qu'ils ont en ce calme fait qu'ils abandonnent le gouvernail, c'est-à-dire qu'ils perdent (*b*) l'attention à eux-mêmes et à la prière. Ainsi ils périssent misérablement; et pour avoir cessé de veiller, ils perdent en un moment tout le fruit de tant de travaux. Mais si l'attention et la vigilance [1] est si nécessaire aux justes pour prévenir leur chute funeste, combien en ont besoin les pécheurs pour s'en relever et pour réparer leurs ruines [2]? C'est pourquoi de tous les préceptes que le Saint-Esprit a donnés aux hommes, il n'y en a aucun que le Fils de Dieu ait répété si souvent, que les saints et les apôtres [aient] inculqué avec plus de force, [que] celui de veiller sans cesse (*c*). Toutes les épîtres, tous les évangiles, toutes les pages de l'Écriture sont pleines de ces paroles : « Veillez, priez, prenez garde, soyez prêts à toutes les heures, parce que vous ne savez pas à laquelle viendra le Seigneur [3]. » En effet, faute de veiller à notre salut (*d*) et à notre conscience, notre ennemi qui n'est que trop vigilant, et nos passions qui ne sont que trop attentives à leurs objets, nous surprennent, nous emportent (*e*), nous mettent entièrement sous le joug et traînent nos âmes captives devant le redoutable tribunal de Jésus-Christ, avant que nous ayons seulement songé à en prévenir les rigueurs par la pénitence. C'est ce dangereux assoupissement que craignait le divin Psalmiste, lorsqu'il faisait cette prière : « Éclairez mes yeux, ô Seigneur, de peur que je ne m'endorme dans

VAR. : (*a*) Perdent si souvent la grâce. — (*b*) Le gouvernail; ils perdent. — (*c*) Celui que le Fils de Dieu a répété le plus souvent, celui que les saints et les apôtres ont inculqué (pressé) avec plus de force, c'est celui. — (*d*) Sur notre salut. — (*e*) Aveuglent.

1. *Vigilance* enchérit sur *attention*, voilà pourquoi le verbe qui suit est au singulier.

2. Le ciel même peut-il *réparer les ruines*
De cet arbre, séché jusque dans ses racines? (*Athalie.*)

3. *Vigilate, quia nescitis quâ horâ Dominus vester venturus sit.* — *Matth.*, XXIV, 42. — *Vigilate, quia nescitis diem et horam.* — *Ibid.*, XXV, 13. — *Vigilate et orate; nescitis enim quando tempus erit.* — *Marc.*, XIII, 33. — Cf. *Luc.*, XII, 40, XXI, 34. — *Rom.*, XIII, 12. — *Ephes.*, VI, 18, etc.

la mort[1]. » C'est pour prévenir l'effet de cette mortelle léthargie que l'Apôtre nous dit aujourd'hui : « Mes frères, l'heure est venue de vous réveiller de votre sommeil. »

Et moi, pour suivre ses intentions, je combattrai tout ensemble le sommeil et la langueur : le sommeil qui vous rend insensibles ; la langueur qui, vous empêchant de vous éveiller tout à fait et de vous lever promptement, vous replonge de nouveau dans le sommeil. [Je] vous montrerai en deux points, premièrement, Chrétiens, que ceux-là sont trop nonchalamment et trop malheureusement endormis, qui ne pensent pas à Dieu ni à sa justice ; secondement, que l'heure est venue de nous réveiller de ce sommeil, et que cette heure c'est l'heure même où nous sommes présentement (*a*), et celle où je vous excite et où je vous parle. Ainsi, après avoir éveillé ceux qui dorment dans leurs péchés, je tâcherai de vaincre les délais de ceux qui disputent trop longtemps avec leur paresse. Voilà simplement et en peu de mots le partage de mon discours. Donnez-moi du moins vos attentions dans un discours où il s'agit de l'attention elle-même (*b*). [*Ave.*]

PREMIER POINT[2]

Afin que personne ne croie que ce soit un crime léger de ne penser pas à Dieu, ou d'y penser sans considérer combien c'est une chose terrible de tomber entre ses mains, j'entreprends de vous faire voir que ce crime est un véritable athéisme[3].

Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus, dit le psaume LII, « L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. » Les saints Pères nous enseignent que nous pouvons nous rendre coupables en plusieurs façons de cette erreur insensée[4]. Il y a en premier lieu les athées et les libertins, qui disent ou-

VAR : (*a*) Qui se passe à présent. — (*b*) Le partage de mon discours et le sujet de vos attentions.

1. *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte.* — *Psal.*, XII, 4.

2. Ce premier point a été repris par Bossuet en 1669 ; il est devenu le premier point du *Sermon sur le jugement dernier*, prêché également devant le roi. Il peut être utile de comparer l'une avec l'autre les deux rédactions, je signalerai au passage les différences les plus marquées.

3. Édit. : *Est une espèce d'athéisme. Véritable* est barré, mais *espèce d'* est souligné, ce qui revient au même : il y a donc lieu de croire que Bossuet a maintenu, après hésitation, la correction qu'il avait cru devoir faire.

4. Édit. : *par erreur, par volonté, par oubli.* — Ce n'est pas ce qu'a dit Bos-

vertement[1] que les choses vont au hasard et à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure, insensés, qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature! La terre porte peu de tels monstres[2]. Les idolâtres mêmes et les infidèles les ont en horreur, et lorsque dans la lumière du christianisme on en découvre quelqu'un, on en doit estimer la rencontre malheureuse et abominable. Mais que l'homme sensuel prenne garde que Dieu ne le livre tellement à la tyrannie des sens[3] qu'à la fin (*a*) il vienne à croire que ce qui n'est pas sensible n'est pas réel; que ce qu'on ne voit ni ne touche pas n'est qu'une ombre et un fantôme; [et] que les idées sensibles prenant le dessus, toutes les autres ne paraissent douteuses ou tout à fait vaines. Car c'est là que sont conduits insensiblement ceux qui laissent dominer les sens et ne pensent qu'à les satisfaire. On en voit d'autres, dit le docte Théodoret[4] qui ne viennent pas[5] jusqu'à cet excès de nier la divinité; mais qui, pressés et incommodés dans leurs passions déréglées par ses lois qui les contraignent, par ses menaces qui les étonnent, par la crainte de ses jugements qui les trouble[6], désireraient que Dieu ne fût pas; bien plus, ils voudraient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom. Ils voudraient pouvoir réduire au néant (*b*) cette source féconde de

VAR. : (*a*) L'homme de plaisir — l'homme qui laisse dominer les sens et ne songe qu'à les satisfaire, prenne garde que Dieu ne le livre à leur tyrannie, en sorte qu'à la fin. — (*b*) Pouvoir anéantir.

suet. On lit à la marge du ms. : *Athées par erreur, par volonté, par oubli.* C'est un sommaire de ce qui suit.

1. 1669 : tout ouvertement.

2. 1669 : Il y a peu de ces monstres; le nombre en est petit parmi les hommes, quoique, hélas! nous pouvons dire avec tremblement qu'il n'en paraît toujours que trop dans le monde. Il y en a d'autres, etc.

3. Édit. : *L'homme de plaisir, sensuel, qui laisse dominer les sens et ne songe qu'à les satisfaire, prenne garde que Dieu ne le livre tellement à leur tyrannie.* On mêle ainsi le texte véritable et les variantes.

4. *In Psal.*, LII, t. I, p. 603. Théodoret, évêque de Cyr en Syrie (387-458), est considéré comme un des plus illustres pères de l'Église grecque; il eût été canonisé si l'amitié qu'il professa pour Nestorius et l'opposition qu'il fit à saint Cyrille n'avaient indisposé contre lui ses contemporains. Ses œuvres ont été publiées au dix-septième siècle en cinq volumes.

5. 1669 : qui ne vont pas.

6. En 1669 Bossuet a disposé autrement les mots de la phrase, et au lieu de : *mais qui, pressés... désireraient*, il a dit : *mais, pressés... ils désireraient.*

l'être[1], et disent dans leur cœur, non par persuasion, mais par désir : *Non est Deus* : « Il n'y a point de Dieu. » « Ingrats et insensés, dit saint Augustin, qui, parce qu'ils sont déréglés, voudraient détruire la règle et souhaitent qu'il n'y ait ni lois ni justice : » *Qui dum nolunt esse justi, nolunt esse veritatem quâ damnantur injusti*[2]. Je laisse encore ceux-ci, et je veux croire qu'aucuns de mes auditeurs ne sont (*a*) si dépravés et si corrompus[3]. Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle nous ne pourrons pas nous excuser[4].

Voici le principe que je pose. Ce à quoi nous ne daignons penser est comme nul à notre égard. Ceux-là donc disent en leur cœur que Dieu n'est pas, qui ne le jugent pas digne qu'on pense à lui sérieusement; à peine sont-ils attentifs à sa vérité quand on prêche, à sa majesté quand on sacrifie, à sa justice quand il frappe, à sa bonté quand il donne (*b*); enfin [ils][5] le comptent tellement pour rien, qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre, tant qu'ils n'ont que lui pour témoin. Qui de nous n'est pas de ce nombre[6] ? Qui n'est pas arrêté dans ses entreprises (*c*)[7] par la rencontre d'un homme qui n'est pas de son secret ni de sa cabale[8] (*d*)? Et cependant ou nous méprisons, ou nous oublions le regard de Dieu (*e*). N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque vol ou quelque meurtre[9] : tout ce qu'ils rencontrent les trouble, et la lumière du jour et leur ombre

VAR. : (*a*) Qu'il n'y a aucuns. — Qu'il y a peu de mes auditeurs qui soient. (*b*) Quand il est favorable. — (*c*) Dans une action malhonnête. — (*d*) De notre secret ni de notre cabale. — (*e*) Et cependant de quel front savons-nous soutenir le regard de Dieu ?

1. Les éditeurs ont placé les mots *ils voudraient... de l'être* après *il n'y a point de Dieu*. C'est une addition marginale dont la place est indiquée par un renvoi.

2. Tract. XC, *in Joan.*, n. 3.

3. 1669 : Qu'il n'y a aucun de mes auditeurs qui soit si dépravé. *Aucuns* au pluriel avait donc vieilli :

Phèdre était si succinct qu'*aucuns* l'en ont blâmé (LA FONT.)

4. 1669 : De laquelle vous avouerez que la plupart de mes auditeurs ne se peuvent excuser.

5. Ms. : *enfin qui*, reste d'une correction incomplète.

6. La rédaction de 1669 est ici très différente de la première.

7. 1669 : Dans une action malhonnête. C'était la variante de 1669; Bossuet l'a reprise sans hésiter.

8. 1669 : Qui n'est pas de notre cabale. Bossuet est alors plus court et plus vif.

9. 1669 : Quelque noir dessein.

propre[1] leur fait peur. Ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret, et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats; disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret ceux (*a*) que vous caressez en public; quand vous les percez de cent plaies mortelles par les coups incessamment redoublés[2] de votre dangereuse langue; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance qui vous obligeait à penser aux siens, combien[3] de précautions pour ne point paraître? combien regardez-vous à droit[4] et à gauche? Et si vous ne voyez pas de témoin qui puisse vous reprocher votre lâcheté dans le monde, si vous avez tendu vos pièges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : « Qui nous a vus? » *Narraverunt ut absconderent laqueos; dixerunt : Quis videbit eos*[5]? comme dit le divin Psalmiste. Vous ne comptez[6] donc pas (*b*) parmi les voyants[7] celui qui habite aux cieux[8]? Et cependant entendez le même Psalmiste : « Quoi! celui qui a formé l'oreille n'écoute-t-il pas? et celui qui a fait les yeux est-il aveugle? » *Qui plantavit aurem non audiet? aut qui finxit oculum non considerat*[9]? Pourquoi ne

Var. : (*a*) Celui. — (*b*) Vous ne comprenez pas. — (*c*) Écoutez.

1. 1669 : Leur ombre même.
2. 1669 : Quand vous le percez incessamment de cent plaies, par les coups mortels.
3. Édit. : combien *prenez-vous*, deux mots soulignés.
4. Édit. Lachat : *à droite*. Déforis avait bien lu; la locution *à droit* était employée au dix-septième siècle en prose comme en vers.
5. *Psal.*, LXIII, 5.
6. 1669 : Vous ne comprenez.
7. Parmi ceux *qui voient*. Ce participe est encore usité dans ce sens à l'Hospice des Quinze-Vingts pour désigner des hommes non privés de la vue et mariés à des femmes aveugles. On dit de même, aux Sourds-Muets, *les entendants-parlants*. La Fontaine a dit :

Elle tombe, elle crève aux pieds des *regardants*.

Voyant n'est plus employé que pour désigner, dans le langage de l'Écriture, un *Prophète*, comme Samuel.
8. *Habiter aux cieux* ne se dit plus, et c'est dommage. En 1669, Bossuet a écrit : *qui habite au ciel*.
9. *Psal.*, XCIII, 9.

songez-vous pas[1] qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence; que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui découvre (*a*) tout, que votre propre conscience est sa surveillante[2] et son témoin contre vous-même[3]? Et cependant sous ces yeux si vifs, sous ces regards si perçants, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché[4]; vous vous abandonnez à la joie et vous vivez en repos parmi vos délices criminelles, sans songer que Celui qui vous les défend et qui vous en a laissé tant d'innocentes, viendra inopinément troubler vos plaisirs d'une manière terrible par les rigueurs de son jugement[5] (*b*)! N'est-ce pas manifestement le compter pour rien, et « dire en son cœur insensé : Il n'y a point de Dieu? » *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*[6].

Quand je recherche les causes profondes d'un si prodigieux oubli, et que je considère en moi-même d'où vient que l'homme si sensible à ses intérêts et si attentif à ses affaires, perd néanmoins de vue la chose du monde la plus nécessaire, la plus redoutable et la plus présente, c'est-à-dire Dieu et sa justice, voici ce qui me vient en la pensée. Je trouve que notre esprit, dont les bornes sont si étroites, n'a pas une assez vaste[7] compréhension[8] pour s'étendre hors de son enceinte; c'est pourquoi il n'imagine vivement que ce qu'il ressent en lui-même, et nous fait juger des choses qui nous environnent par notre propre disposition. Celui qui est en colère croit que tout le monde est ému de l'injure que lui seul ressent, quoiqu'il (*c*) en fatigue toutes les oreilles. On voit que le paresseux, qui laisse aller toutes

VAR. : (*a*) Lui dit tout (variante reprise en 1669). — (*b*) Viendra quelque jour troubler vos plaisirs d'une manière terrible lorsque vous l'attendrez le moins. — (*c*) Pendant qu'il.

1. 1669 : Au contraire, ne voyez-vous pas.
2. *Sa surveillante*, c.-à-d. la personne qu'il a chargée de *vous surveiller*.
3. 1669 : contre vous.
4. Louis XIV et Mlle de la Vallière, qui n'était pas encore duchesse de Vaujours, durent éprouver quelque confusion en entendant ces paroles.
5. Édit. : *Viendra quelque jour inopinément... lorsque vous l'attendrez le moins*. C'est mêler maladroitement le texte aux variantes, et faire un pléonasme. Toute cette fin de phrase a été supprimée en 1669.
6. La rédaction de 1669 devient ici très différente de celle de 1665; deux ou trois passages seulement présenteront quelque ressemblance.
7. Ms. : *un* assez vaste.
8. Ce mot signifie aujourd'hui *faculté de comprendre*. Bossuet lui donne un sens plus rapproché de son étymologie *comprehendere*, saisir, embrasser.

choses avec nonchalance, ne s'imagine jamais combien vive est l'activité de ceux qui attaquent sa fortune. Pendant qu'il dort à son aise et qu'il se repose, il croit que tout dort avec lui, et n'est réveillé que par le coup. C'est une illusion semblable, mais bien plus universelle, qui persuade à tous les pécheurs que pendant qu'ils languissent dans l'oisiveté, dans le plaisir, dans l'impénitence, la justice divine languit aussi et qu'elle est tout à fait endormie. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils pensent aussi que Dieu les oublie : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus*[1]. Mais leur erreur est extrême; si Dieu se tait quelque temps, il ne se taira pas toujours : « Je veillerai (*a*), dit-il, sur les pécheurs pour leur mal et non pour leur bien : » *Vigilabo super eos in malum et non in bonum*[2]. « Je me suis tu, dit-il ailleurs, j'ai gardé le silence, j'ai été patient, j'éclaterai tout à coup; longtemps j'ai retenu ma colère dans mon sein, à la fin j'enfanterai, je dissiperai mes ennemis et les envelopperai tous ensemble dans une même vengeance : » *Tacui semper, silui, patiens fui, sicut parturiens loquar, dissipabo et absorbebo simul*[3]. Par conséquent, Chrétiens, ne prenons pas son silence pour un aveu, ni sa patience pour un pardon, ni sa longue dissimulation pour un oubli, ni sa bonté pour une faiblesse. Il attend, parce qu'il est miséricordieux; et si l'on mépriso ses miséricordes, souvent il attend encore et ne presso pas sa vengeance, parce qu'il sait que ses mains sont inévitables. Comme un roi[4] qui sent son trône affermi et sa puissance établie apprend qu'il se machine dans son état des pratiques contre son service (*b*); — il est malaisé de tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille; — il pourrait étouffer dans sa naissance cette cabale découverte; mais assuré de lui-même et de sa propre puissance, il est

VAR. : (*a*) Je m'éveillerai *contre* (dernier mot souligné). — (*b*) Qu'il se fait contre son état de secrets desseins de révolte.

1. *Psal.*, X, H. XI.
2. *Jerem.*, XLIV, 27.
3. *Isa*, XLII, 14.
4. Bossuet avait ajouté entre les lignes : *semblable à celui qui nous honore de son audience;* il a effacé cette phrase; l'allusion trop directe ressemblait à une flatterie. Cette comparaison avec un roi vigilant se retrouve dans le sermon de 1669.

bien aise de voir jusqu'où iront les téméraires complots de ses sujets infidèles, et ne précipite pas sa juste vengeance jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu de les arrêter : ainsi, et à plus forte raison, ce Dieu tout-puissant, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, sage dispensateur des temps (*a*) devant l'origine des choses, n'a rien à précipiter. Ceux-là se hâtent et se précipitent dont les conseils sont dominés par la rapidité (*b*) et emportés par la fortune. Il n'en est pas ainsi du Tout-Puissant [1] ; les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main. Il sait le temps qu'il leur a donné pour se repentir, et celui où il les attend pour les confondre. Cependant, qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher (*c*) dans la confusion de toutes choses; que ces femmes infidèles et ces hommes corrompus et corrupteurs se couvrent eux-mêmes, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit; que ceux qui s'entendent si bien pour conspirer à leur perte [2] enveloppent leurs intelligences déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable : ils seront découverts au jour arrêté ; leur cause sera portée devant le tribunal de Jésus-Christ, où leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse, ni leur peine retardée par aucunes plaintes [3].

VAR. : — (*a*) Et qui a fait la destination de tous les moments. — (*b*) Par les occasions. — (*c*) Pour se sauver, s'ils pouvaient (les deux derniers mots soulignés, c.-à-d. barrés).

1. Déforis avait cru pouvoir insérer dans le texte cette addition marginale; M. Lachat l'a rejetée parmi les variantes comme une *note marginale*. Il ne faut pas hésiter à suivre ici l'exemple de Déforis.

2. Addition marginale qu'il faut introduire dans le texte ; après avoir parlé des femmes infidèles et des hommes corrompus, Bossuet tient à flétrir ceux qui s'entremettent pour les aider à faire mal. Tant pis pour les seigneurs qui l'écoutent.

3. En 1669, Bossuet a repris la même idée, mais avec les modifications que devait amener la nature toute différente du sujet : « Il n'est pas juste, Messieurs, que les pécheurs se sauvent toujours, à la faveur des ténèbres, de la honte qui leur est due. Non, non, que ces femmes infidèles et que ces hommes corrompus, se couvrent, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit, et enveloppent leurs actions déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable, si faut-il (*aussi, encore faut-il*) que Dieu les découvre un jour et qu'ils boivent la confusion, car ils en sont dignes. » Bossuet continue, en paraphrasant le prophète Isaïe, et c'est là que vient se placer le magnifique passage sur les hypocrites. Le *Tartuffe* de Molière venait enfin de paraître, après bien des contradictions. Bossuet ne craignit pas de faire cause commune avec le comédien qu'il devait anathématiser plus tard, et il s'écria : « Mais de tous les pécheurs qui se cachent, aucuns ne seront découverts avec plus de honte que les

Mais j'ai à vous découvrir de plus profondes vérités. Je ne prétends pas seulement faire appréhender aux pécheurs les rigueurs du jugement dernier, ni les supplices insupportables du siècle à venir. De peur que le repos où ils sont dans la vie présente ne serve à nourrir dans leur cœur aveugle et impénitent l'espérance de l'impunité, le Saint-Esprit nous enseigne (*a*) que le repos même est une peine. Pécheurs, soyez ici attentifs. Voici une nouvelle manière de se venger, qui n'appartient qu'à Dieu seul; c'est de laisser ses ennemis en repos et de les punir davantage par leur endurcissement et par leur sommeil léthargique, que s'il exerçait sur eux un châtiment exemplaire. Il est donc vrai, Chrétiens (*b*), qu'il arrive souvent qu'à force d'être irrité, Dieu renferme en lui-même toute sa colère; en sorte que les pécheurs, étant étonnés eux-mêmes de leurs longues prospérités et du cours fortuné de leurs affaires, s'imaginent n'avoir rien à craindre et ne sentent plus aucun trouble dans leur conscience. Voilà ce pernicieux assoupissement, voilà ce sommeil de mort dont j'ai déjà tant parlé. C'est, mes Frères, le dernier fléau que Dieu envoie à ses ennemis; c'est le comble de tous les malheurs, c'est la plus prochaine disposition à l'impénitence finale et à la ruine dernière et irrémédiable (*c*). Pour l'entendre, il faut remarquer que c'est une excellente maxime des saints docteurs, « qu'autant que les pécheurs sont rigoureux censeurs de leurs vices, autant Dieu se relâche en leur faveur de la sévérité de ses jugements : » *In quantum non peperceris tibi, in tantum tibi Deus, crede, parcet* [1]. En effet, comme il est écrit que Dieu aime la justice et déteste l'iniquité, tant qu'il y a quelque chose en nous qui crie contre les péchés

Var. : (*a*) J'entreprends de leur faire voir. — (*b*) Je dis donc qu'il arrive. — (*c*) Inévitable.

faux dévots et les hypocrites. Ce sont ceux-ci, Messieurs, qui sont les plus pernicieux ennemis de Dieu, qui combattent sous ses étendards. Nul ne ravilit davantage l'honneur de la piété que l'hypocrite, qui la fait servir d'enveloppe et de couverture à sa malice. Nul ne viole la sainte majesté du Dieu d'une manière plus sacrilège que l'hypocrite qui, s'autorisant de son nom auguste, lui veut donner part à ses crimes et le choisit pour protecteur de ses vices, lui qui en est le censeur. Nul donc ne trouvera Dieu juge plus sévère que l'hypocrite qui a entrepris de le faire en quelque façon son complice, etc. »

1. Tertull., *De Pœnitentiâ*, n. 10.

et qui s'élève[1] contre les vices, il y a aussi quelque chose qui prend le parti de Dieu, et c'est une disposition favorable pour le réconcilier (*a*) avec nous. Mais dès que (*b*) nous sommes si malheureux que d'être tout à fait d'accord avec nos péchés, dès que (*c*), par le plus indigne de tous les attentats, nous en sommes venus à ce point que d'abolir en nous-mêmes la sainte vérité de Dieu, l'impression de son doigt et de ses lumières[2], la marque de sa justice souveraine, en renversant cet auguste tribunal de la conscience qui condamnait tous les crimes; c'est alors que l'empire de Dieu est détruit, que l'audace de la rébellion est consommée et que nos maux n'ont presque plus de remèdes. C'est pourquoi ce grand Dieu vivant, qui sait que le souverain bonheur c'est[3] de le servir et de lui plaire, et que ce qui reste de meilleur à ceux qui se sont éloignés de lui par leurs crimes, c'est d'être troublés et inquiétés du malheur de lui avoir déplu; après qu'on a méprisé longtemps ses grâces, ses inspirations, ses miséricordieux (*d*) avertissements et les coups par lesquels il nous a frappés de temps en temps, non encore pour nous punir à toute rigueur, mais seulement pour nous réveiller; prend enfin cette dernière résolution pour se venger des hommes ingrats et trop insensibles. Il retire ses saintes lumières, il les aveugle, il les endurcit; et leur laissant oublier ses divins préceptes, il fait qu'en même temps ils oublient et leur salut et eux-mêmes. Encore que cette doctrine paraisse assez établie sur l'ordre des jugements de Dieu, je penserai n'avoir rien fait si je ne la prouve clairement; il faut que je vous montre dans son Écriture (*e*) le progrès d'un si grand mal. Le prophète Isaïe nous le représente tenant en sa main une coupe, qu'il appelle la coupe de sa colère (*f*) : *Bibisti de manu Domini calicem iræ ejus*[4]. Elle est, dit-il, remplie d'un

VAR. : (*a*) A le réconcilier. — (*b*) Depuis que — lorsque. — (*c*) Lorsque. — (*d*) Favorables.— (*e*) Si je ne *la* (barré) prouve clairement par son Écriture. — (*f*) De la colère de Dieu.

1. Edit. : *et s'élève.*
2. Images empruntées au texte sacré : *Digitus Dei est hic. — In lumen de lumine.*
3. Edit. : *est.*
4. *Isa.*, LI, 17.

breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs, mais d'un breuvage fumeux comme un vin nouveau, qui leur monte à la tête et qui les enivre. Ce breuvage qui enivre les pécheurs, qu'est-ce autre chose, Messieurs, que leurs péchés mêmes et leurs désirs emportés auxquels Dieu les abandonne? Ils boivent comme un premier verre (*a*), et peu à peu la tête leur tourne; c'est-à-dire que dans l'ardeur de leurs passions la réflexion à demi éteinte n'envoie que des lumières douteuses. Ainsi l'âme n'est plus éclairée (*b*) comme auparavant; on ne voit plus les vérités de la religion ni les terribles jugements de Dieu que comme à travers d'un nuage épais [1]. C'est ce qui s'appelle dans les Écritures « l'esprit de vertige [2], » qui rend les hommes chancelants et mal assurés. Cependant ils déplorent encore leur faiblesse; ils jettent quelque regard du côté de la vertu qu'ils ont quittée. Leur conscience se réveille de temps en temps; je ne sais quoi leur dit au fond du cœur (*c*) [3]. O piété (*d*)! ô innocence! ô sainteté du baptême! ô pureté du christianisme! Les sens l'emportent sur la conscience : ils boivent encore, et leurs forces se diminuent [4], et leur vue se trouble. Il leur reste néanmoins quelque connaissance et quelque souvenir de Dieu. Buvez, buvez, ô pécheurs, buvez jusqu'à la dernière goutte, et avalez tout jusqu'à la lie [5]. Mais que trouveront-ils dans ce fond? « Un breuvage d'assoupissement, dit le saint Prophète, qui achève de les enivrer jusqu'à les

Var. : (*a*) Un premier coup. — (*b*) La réflexion à demi éteinte n'envoyant que des lumières douteuses, l'âme n'est plus éclairée... — (*c*) Et dit en poussant un secret soupir — et un secret soupir leur dit dans le cœur. — (*d*) O chasteté!

1. On disait plus généralement, dès cette époque, *au travers de*.

2. *Isa.*, XIX, 14. « L'Égypte, autrefois si sage, marche *enivrée*, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu *l'esprit de vertige* dans ses conseils. » Bossuet : *Hist. univ.* (édit. Jacquinet, Eug. Belin, p. 566). Racine appelle cet *esprit de vertige* d'un autre nom :

> Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
> Répandre cet *esprit d'imprudence et d'erreur*
> De la chute des rois funeste avant-coureur. (*Athalie.*)

3. Édit. : *Et dit en poussant un secret soupir dans le cœur.* On ne tient ainsi aucun compte de la correction marginale : *Je ne sais quoi...* et l'on mêle ensemble deux variantes.

4. V. ci-dessus, p. 74, note 3.

5. En lisant cet admirable passage, on ne peut s'empêcher de songer à ces vers d'*Athalie*, inspirés de même par la Bible. (V. p. 21, note 3) :

> . Ils boiront à la coupe affreuse, inépuisable,
> Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
> A toute la race coupable.

priver de tout sentiment : » *Usque ad fundum calicis soporis bibisti, et potasti usque ad fæces*[1]. Et voici un effet étrange : « Je les vois, poursuit Isaïe, tombés dans les coins des rues, si profondément assoupis qu'ils semblent tout à fait morts : » *Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum*[2]. C'est l'image des grands pécheurs, qui s'étant enivrés longtemps du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connaissance de Dieu et tout sentiment de leur mal. Ils pèchent sans scrupule ; ils s'en souviennent sans douleur ; ils s'en confessent sans componction ; ils y retombent sans crainte ; ils y persévèrent sans inquiétude ; ils y meurent enfin sans repentance[3].

Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs, et connaissez l'état où vous êtes. Pendant que vous contentez vos mauvais désirs, vous buvez un long oubli de Dieu[4] ; un sommeil mortel vous gagne, vos lumières s'éteignent, vos sens s'affaiblissent. Cependant il se fait contre vous dans le cœur de Dieu « un « amas de haine et de colère » : *Thesaurisas tibi iram*[5], comme dit l'Apôtre ; sa fureur longtemps retenue fera tout à coup un éclat terrible. Alors vous serez réveillés par un coup mortel, mais réveillés seulement pour sentir votre supplice intolérable (*a*). Prévenez un si grand malheur ; éveillez-vous, l'heure est venue : *Hora est jam nos* [*de somno surgere.*] Éveillez-vous pour écouter l'avertissement, de peur qu'on ne vous éveille pour écouter votre sentence. Ne tardez pas davantage ; cette heure où je vous parle doit être, si vous êtes sages, l'heure de votre réveil. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT

Jésus-Christ commande à ses ministres de dénoncer (*b*) à ceux qui diffèrent (*c*) de jour en jour leur conversion,

VAR. : (*a*) Inévitable. — (*b*) D'annoncer. — (*c*) A tous les pécheurs, que s'ils diffèrent, ils seront.

1. *Isa.*, LI, 17.
2. *Ibid.*, 20.
3. *Repentance* et *souvenance*, qui n'auraient pas dû périr, ont cédé la place à *repentir* et à *souvenir*, moins harmonieux et moins justes.
4. Bossuet imite ici Virgile :

Longumque *bibebat* amorem.

5. *Rom.*, II, 5.

[qu']ils seront surpris infailliblement dans les pièges de la mort et de l'enfer[1], et qu'à moins de veiller (*a*) à toutes les heures, il viendra une heure imprévue qui ne [leur][2] laissera aucune ressource. Écoutez, non la parole des hommes, mais la parole de Jésus-Christ même, en saint Matthieu et en saint Luc[3] : « Veillez, parce que vous ne savez pas à quelle heure viendra votre Seigneur. Car sachez que si le père de famille était averti de l'heure à laquelle le voleur doit venir, sans doute il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. Vous donc aussi soyez toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. Qui est le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi sur tous ses serviteurs, afin qu'il leur distribue dans le temps leur nourriture? Heureux est ce serviteur, si son maître à son arrivée le trouve agissant de la sorte! Je vous dis en vérité qu'il l'établira sur tous ses biens. Mais si ce serviteur est méchant et qu'il dise en son

VAR. : (*a*) Et que s'ils ne veillent.

1. Tout ce passage a été remanié par Bossuet; il y avait d'abord : « Si vous avez été attentifs aux choses que je viens de dire, deux raisons principales vous auront fait voir combien il est dangereux d'oublier le soin de son salut : la première, que cet oubli est un crime qui attire sur nous des peines terribles, l'autre qu'il est lui-même (VAR. : *que cet oubli même*) est une marque que Dieu ennuyé de nous et las de nos duretés retire ses grâces. Maintenant il me sera aisé de vous faire voir que ces deux raisons pressent tellement qu'elles ne permettent au pécheur aucun délai. *Hora est jam nos*, etc. Premièrement, Chrétiens, le Fils de Dieu nous a enseigné dans son Évangile que la science des temps est l'un des secrets que le Père a mis en sa puissance. » Ce commencement lui a paru long, la transition n'a pas été jugée heureuse, et Bossuet a refait ce début du second point : « Premièrement, Chrétiens, celui qui diffère longtemps de penser à son salut peut s'assurer qu'il sera surpris... » Il a voulu être plus vif encore, et il a dit : « J'entrerai (*barré*). Je ne ferai pas, Messieurs, un long circuit, et je vous dirai que celui qui différera de jour en jour de penser à son salut doit s'assurer qu'il sera surpris... » Enfin pour couper court à tout cela, et pour éviter les circuits; il a refait ce début tel qu'on le trouve ici; et voilà comment un grand orateur arrive à la perfection, à force de se montrer sévère pour lui-même.

2. Ms. : *lui.*

3. *Vigilate ergo, quia nescitis quâ horâ Dominus vester venturus sit. Illud autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur venturus esset, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Ideo et vos estote parati, quia quâ nescitis horâ Filius hominis venturus est. Quis, putas, est fidelis servus et prudens, quem constituit dominus suus super familiam suam ut det illis cibum in tempore? Beatus ille servus, quem cum venerit dominus ejus invenerit sic facientem. Amen dico vobis quoniam super omnia bona sua constituet eum. Si autem dixerit malus servus ille in corde suo : Moram facit dominus meus venire; et cœperit percutere conservos suos, manducet autem et bibat cum ebriosis; veniet dominus servi illius, in die quâ non sperat, et horâ quâ ignorat; et dividet eum, partemque ejus ponet cum hypocritis. Illic erit fletus et stridor dentium.* — *Matth.*, XXIV, 42 et sq. — *Luc.*, XII, 39 et sq.

cœur : Mon maître n'est pas prêt à venir ; et qu'il commence à maltraiter (*a*) ses compagnons, et à manger, et à boire, et à s'enivrer[1], le maître de ce serviteur viendra au jour auquel il ne s'attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas, et il le séparera[2] et lui donnera le partage des infidèles et des hypocrites. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Cette parabole de l'Évangile nous découvre en termes formels deux vérités importantes : la première, que Jésus-Christ a dessein de nous surprendre ; la seconde, que le seul moyen qu'il nous donne pour éviter la surprise, c'est de veiller sans relâche. Tel est le conseil de Dieu et la sage économie que ce grand Père de famille (*b*) a établie dans sa maison. Il a voulu avoir des serviteurs vigilants et perpétuellement (*c*) attentifs. C'est pourquoi il a disposé de sorte le cours imperceptible du temps, que nous ne sentons ni sa fuite ni les larcins qu'il nous fait ; en sorte[3] que la dernière heure nous surprend toujours. Il faut ici nous représenter cette illusion trompeuse (*d*) du temps, et la manière dont il se joue de notre faible imagination. Le temps, dit saint Augustin[4], est une faible imitation de l'éternité. Celle-ci (*e*) est toujours la même ; ce que le temps ne peut égaler par sa consistance, il tâche de l'imiter par la succession. S'il nous dérobe un jour, il en rend subtilement un autre semblable, qui nous empêche de regretter celui que nous venons de perdre. C'est ainsi que le temps nous joue et nous cache sa rapidité. C'est aussi peut-être en cela que consiste cette malice du temps dont l'Apôtre nous avertit par ces mots : « Rachetez le temps, dit-il, parce que les jours sont mauvais[5], » c'est-à-dire trompeurs et malicieux. En effet, le temps nous trompe toujours, parce qu'encore qu'il varie sans cesse, il montre presque toujours un même visage, et

VAR. : (*a*) A battre. — (*b*) Qu'il lui a plu d'établir. — (*c*) Continuellement. — (*d*) Cette imposture. — (*e*) L'éternité.

1. Édit. : *et à mener une vie dissolue*, six mots soulignés.
2. *Séparer*, mettre à part, sens du latin *separare*.
3. *De sorte, en sorte*, négligence. Cf. p. 176, note 1.
4. *Vicissitudo temporum sibi succedentium, dum luna minuitur et rursus impletur..., æternitatis quædam imitatio est. — In Psal.*, IX, n. 7.
5. *Redimentes tempus quoniam dies mali sunt. — Eph.*, V, 16.

que l'année qui est écoulée semble ressusciter dans la suivante. Toutefois une longue suite nous découvre toute l'imposture (*a*). Les rides sur notre front, les cheveux gris, les infirmités ne nous font que trop remarquer quelle grande partie de notre être est déjà abîmée et engloutie. Mais dans de si grands changements le temps affecte toujours quelque imitation de l'éternité. Car comme c'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état, le temps pour en approcher ne nous dépouille que peu à peu, et nous mène aux extrémités opposées par une pente si douce et tellement insensible, que nous nous trouvons engagés au milieu des ombres de la mort avant que d'avoir songé comme il faut à notre conversion. Ézéchias ne sent point écouler son âge[1], et dans la quarantième de ses années, il croit qu'il ne fait que de naître : *Dum adhuc ordirer, succidit me*[2] : « Il a coupé la trame de mes jours, que je ne faisais que commencer. » Ainsi la malignité trompeuse du temps fait que nous tombons tout à coup, et sans y penser, entre les mains de la mort, avant que d'avoir songé comme il faut à notre conversion[3]. Pour nous garantir de cette surprise, Jésus-Christ ne nous a laissé qu'un seul moyen dans la parabole de l'Évangile ; c'est celui d'être toujours attentifs et vigilants : « Veillez, dit-il, sans cesse, parce que vous ne savez à quelle heure viendra le Seigneur. »

Ici l'on ne peut assez s'étonner de l'aveuglement des hommes, qui ne sont pas moins audacieux que le fut autrefois l'apôtre saint Pierre, lorsqu'il osa démentir la Vérité même. On ne lit point sans étonnement la témérité de ce disciple qui, lorsque Jésus-Christ lui dit nettement qu'il le reniera trois fois, osa lui répondre en face : « Non, je ne vous

VAR. : (*a*) Cette imposture.

1. Souvenir d'Horace :

Eheu fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni.

Ovide a dit de même : Occulte *labitur* ætas.

2. *Isa.*, XXXVIII, 12.

3. Les éditeurs ont rejeté parmi les variantes cette fin de phrase qui fait double emploi avec une de celles qui précèdent. Il est évident que l'une des deux a dû être supprimée en chaire, mais laquelle ? La première est une addition marginale ; celle-ci est dans le texte même. En bonne critique, on est obligé de les conserver l'une et l'autre quand on publie sur des brouillons.

renierai pas [1]. Mais cessons de nous étonner de son audace, qu'il a expiée par tant de larmes; étonnons-nous de nous-mêmes et de notre témérité insensée. Jésus-Christ nous a dit à tous en paroles claires : Si vous ne veillez sans cesse, je vous surprendrai. Et nous osons lui répondre : Non, Seigneur, nous dormirons à notre aise; cependant nous vous préviendrons de quelques moments, et une prompte confession nous sauvera de votre colère. Quoi! le Fils de Dieu aura dit que la science des temps est l'un des secrets que son Père a réservés en sa puissance [2], et nous voudrons percer (*a*) ce secret impénétrable, et fonder nos espérances sur un mystère si caché et qui passe de si loin notre connaissance! Quand Jésus-Christ viendra en sa majesté pour juger le monde, mille événements terribles précéderont : toute la nature se remuera devant sa face; et cependant l'univers, menacé de sa ruine totale par un si grand ébranlement, ne laissera pas d'être surpris. Il est écrit que ce dernier jour viendra comme un voleur, et qu'il arrivera sur tous les hommes comme un lacet où ils seront pris inopinément; tant la sagesse de Dieu est profonde à nous cacher ses conseils. Et nous croirons pouvoir sentir et apercevoir la dissolution de ce corps fragile qui porte sa corruption (*b*) en son propre sein! Nous nous trompons, nous nous abusons, nous nous flattons nous-mêmes trop grossièrement. La mort ne viendra pas de loin avec grand bruit pour nous assaillir. Elle s'insinue avec la nourriture que nous prenons, avec l'air que nous respirons, avec les remèdes mêmes par lesquels nous tâchons de nous en défendre (*c*). Elle est dans [notre] sang et dans [nos] veines [3], c'est là qu'elle a mis ses secrètes et inévitables embûches, dans la source même de la vie. C'est de là qu'elle sortira, tantôt soudaine, tantôt à la suite d'une maladie déclarée, mais toujours surprenante

VAR. : (*a*) Découvrir (première rédaction : enfoncer). — (*b*) La corruption. — (*c*) Que tu prends... que tu respires... tu tâches de t'en préserver.

1. *Non te negabo.* — *Matth.*, XXVI, 33.
2. *Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate.* — *Act.* I, 7. Il s'agit donc de la puissance du Père; la phrase n'est pas suffisamment claire en français.
3. Ms. : *Dans ton sang et dans tes veines.*

et trop peu prévue[1]. L'expérience le fait assez voir, et Jésus-Christ nous a dit dans son Évangile que Dieu l'a voulu de la sorte. C'est par un dessein prémédité qu'il nous a caché notre dernier jour, « afin, dit saint Augustin, que nous prenions garde à tous les jours » : *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies*[2]. Puisqu'il a entrepris de nous surprendre si nous ne veillons, serons-nous plus industrieux à le prévenir qu'il ne sera prompt à frapper son coup, lui qui nous a déclaré qu'il a entrepris de nous surprendre (*a*)? Ou croyons-nous avoir contre lui d'autres moyens que celui qu'il nous a donné, de veiller toujours? Quelle folie! quel aveuglement! quel étourdissement d'esprit! et (*b*) quel nom donnerons-nous à une si haute extravagance?

Permettons néanmoins aux hommes, si vous le voulez, de goûter paisiblement le plaisir de vivre; accordons que la jeunesse puisse se promettre de longs jours, et ne lui envions pas (*c*) la triste espérance de vieillir. Pensez-vous qu'on doive (*d*) fonder sa future conversion sur cette attente? Détrompez-vous, Chrétiens, et apprenez à vous mieux connaître. Telle est la nature de votre âme et de votre volonté, qu'elle ne peut, étant née[3] libre, être forcée par ses objets; mais elle s'engage elle-même. Elle se fait comme des liens de fer et une espèce de nécessité par ses actes : c'est ce qui s'appelle l'habitude, dont je ne m'étendrai [pas] à vous décrire la violence trop connue et trop expérimentée. Je veux donc bien vous confesser qu'il y a une certaine ardeur des

Var. : (*a*) Serons-nous plus industrieux à prévenir la main de Dieu, qu'il sera prompt à frapper son coup, lui déclaré qu'il a entrepris de nous surprendre? — (*b*) Ou. — (*c*) Ravissons pas. — (*d*) Que je doive.

1. Tout ce passage, depuis l'allusion à saint Pierre, avait été rédigé une première fois, et sa place devait être plus haut, après ces mots : *c'est de veiller sans relâche* (p. 339). Bossuet, en se relisant, l'a biffé et refait, pour le mettre ici, sur un feuillet supplémentaire. Il est bon de marquer ici les différences principales qui existent entre les deux rédactions, voici donc quelques phrases de la première :

« Nous ne lisons qu'avec frayeur la témérité de saint Pierre qui, pendant que Jésus-Christ lui dit nettement qu'il le reniera trois fois, ose lui répondre : Non, je ne vous renierai jamais. Son audace nous étonne; mais, mes Frères, étonnons-nous de nous-mêmes et de notre témérité insensée... Nous osons lui répondre : Non, Seigneur, nous dormirons tant qu'il nous plaira, et vous ne nous surprendrez point; nous saurons vous prévenir du moins d'un moment... » On peut regretter la vivacité de quelques-unes de ces expressions.

2. *Serm.*, XXXIX, n. 1.

3. Mot omis par M. Lachat.

passions et une force trop violente de la nature que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais cette nouvelle ardeur encore plus tyrannique qui naît de l'accoutumance[1], le temps ne fait que l'accroître et l'affermir davantage. Quelle folie de laisser fortifier un ennemi qu'on veut vaincre[2]! Ainsi nous nous trompons déplorablement, lorsque nous attendons du temps le remède à nos passions, que la raison nous présente en vain. Si nous n'acquérons par vertu et par un effort généreux la facilité de les vaincre, c'est une folie (*a*) manifeste de croire que l'âge nous la donne (*b*). Et comme dit sagement l'*Ecclésiastique*, « la vieillesse ne trouvera pas ce que la jeunesse n'a pas amassé » : *Quæ in juventute tuâ non congregasti, quomodo in senectute tuâ invenies*[3]? Et il n'est pas nécessaire de rappeler ici de bien loin, ni les deux vieillards de Babylone impudents calomniateurs de la pudique Suzanne, ni la déplorable vieillesse de Salomon autrefois sage. L'expérience du présent nous sauve le soin (*c*)[4] de rechercher[5] les exemples des siècles passés. Jetez vous-mêmes les yeux sur vos proches, sur vos amis, sur tous ceux qui vous environnent; vous ne verrez que trop tous les jours que les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature, et que les inclinations ne changent pas avec la couleur des cheveux. Au contraire, si nous laissons dominer la colère, la vieillesse, bien loin de la modérer, la tournera en aigreur par son chagrin. Et quand on donne tout au plaisir, on ne voit, dit saint Basile, dans l'âge plus avancé, que des idées trop présentes, des désirs trop jeunes, et, pour ne rien dire de plus, des regrets qui renouvellent tous les crimes. Par conséquent, ne différez pas et éveillez-vous tout à l'heure. *Hora*

VAR. : (*a*) Erreur. — (*b*) L'apporte. — (*c*) La peine.

1. L'*accoutumance* enfin nous rend tout familier. (LA FONT.)

2. Les éditeurs rejettent en variante cette addition marginale qui complète si heureusement la pensée.

3. *Eccl.*, XXV, 5.

4. *Sauver*, dit M. Littré, est presque synonyme d'*épargner*, dans certaines locutions.

5. Édit. : *la peine de rechercher avec soin*. C'est pour éviter la répétition du mot *soin* qui se trouvait dans la même phrase; mais il est à présumer que Bossuet l'aurait supprimé la seconde fois; en disant : *nous sauve le soin de rechercher*, il a voulu abréger. D'ailleurs il a souligné les deux mots : *la peine*.

est jam [*de somno surgere*]. Car quelle autre heure voulez-vous prendre? En découvrez-vous quelqu'une qui soit plus commode ou plus favorable, vous qui, refusant à présent de vous convertir, dites que vous vous convertirez quelque jour? Désabusez-vous[1]. Connaissez le secret de votre cœur, et entendez le ressort qui fait mouvoir une machine si délicate.

Je sais que vous êtes libre; mais toutefois, pour vous exciter, il faut quelque raison qui vous persuade (*a*); et quelle plus pressante raison aurez-vous alors que celle que je vous propose? Y aura-il un autre Jésus-Christ, un autre Évangile[2], un autre paradis, un autre enfer? Que verrez-vous de nouveau qui soit capable de vous ébranler? Pourquoi donc résistez-vous maintenant? Pourquoi donc voulez-vous vous imaginer que vous céderez plus facilement en un autre temps? D'où viendra cette nouvelle force à la vérité, ou cette nouvelle docilité à votre esprit? Quand cette passion qui vous domine à présent, quand ce secret tyran de votre cœur aura quitté l'empire (*b*) qu'il a usurpé, vous n'en serez pour cela ni plus dégagé, ni plus maître de vous-même. Si vous ne veillez sur vos actions (*c*), il ne fera que céder la place à un autre vice, au lieu de la remettre au légitime Seigneur, qui est Dieu (*d*)[3]. Il y laissera pour ainsi dire un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Je veux dire, les péchés se succéderont les uns aux autres; et si vous ne faites quelque grand effort pour interrompre la suite de cette succession malheureuse, qui ne voit que d'erreur en erreur et de délai en délai, elle vous mènera jusqu'au tombeau? Connaissez donc que tous ces délais ne sont qu'un amusement manifeste, et qu'il n'y a rien de plus insensé (*e*) que d'attendre la victoire de nos passions du temps qui les fortifie.

Var. : (*a*) Détermine. — (*b*) Sera pour ainsi dire descendu du trône. — (*c*) Sur vous-mêmes. — (*d*) Qui est la raison. — (*e*) Pas de plus grande erreur.

1. Addition marginale que les éditeurs ont cru pouvoir placer plus haut, avant *Hora est;* ils ont été trompés par une rature (un *v.* barré), qu'ils ont prise pour un renvoi. Cette addition sans renvoi est à la marge en face de *connaissez le secret,..;* il me semble que c'est sa véritable place.

2. Édit. : *Un autre Évangile, une autre foi, une autre espérance*, six mots soulignés, c.-à-d. barrés.

3. Édit. : *Qui est la Raison Dieu.* Bossuet, parlant en chrétien, a substitué

Mais je n'ai pas dit encore ce que les pécheurs endormis ont le plus à craindre. Pour eux, ils n'appréhendent que la mort subite; et comme ils veulent se persuader, malgré l'expérience et tous les exemples, que leur vigueur présente les en garantit, ils découvrent (*a*) toujours du temps devant eux. Mortels téméraires et peu prévoyants, qui croyons que la justice divine n'a qu'un moyen de nous perdre! Non, mes Frères, ne le croyez pas. Nous sommes souvent condamnés et souvent punis terriblement, avant que la vengeance se déclare (*b*), avant même que nous la sentions [1]. On ne dit pas toujours aux criminels la misère de leur triste état; souvent on les voit pleins de confiance, pendant que leur mort est résolue. Leur sentence n'est pas prononcée, mais elle est déjà écrite dans l'esprit des juges. Tel s'est trouvé perdu à la Cour et entièrement exclu des grâces, dont le crédit subsistait (*c*) apparemment [2]. Si la justice des hommes a ses secrets et ses mystères, la justice divine n'aura-t-elle pas aussi les siens? Oui, sans doute, et bien plus terribles. Mais il faut l'établir par les Écritures. Écoutez donc ce qui est écrit au Deutéronome : « Sachez que le Seigneur votre Dieu punit incontinent ceux qui le haïssent et ne diffère pas à les perdre, leur rendant dans le moment même ce qu'ils méritent : » *Reddens odientibus se statim ut disperdat eos, et ultrà non differat, protinùs eis restituens quod merentur* [3]. Pesez ces mots : incontinent, sans différer, dans le moment même. Est-il vrai que Dieu punisse toujours de la sorte? Il n'est pas vrai si nous regardons la vengeance qui éclate; il est vrai si nous regardons les peines cachées que Dieu envoie (*d*) à ses ennemis, peines si grandes et si terribles, que je vous ai démontrées dans ma première partie. Celui qui pèche est puni sans retardement, parce que la grâce se retire dans le moment même; parce que sa foi diminue, qu'un péché en attire un autre,

VAR. : (*a*) Voient. — (*b*) Éclate. — (*c*) Subsiste. — (*d*) Que Dieu.

le mot *Dieu* au mot *Raison ;* on les associe, et il se trouve des gens pour admirer ces belles associations qu'un Bossuet seul a pu faire.

1. Édit. : *Et certes nous pourrions entendre cette vérité par l'exemple des choses humaines.* — Phrase soulignée, c.-à-d. barrée.

2. C.-à-d. *en apparence.*

3. *Deut.*, VII, 10.

et qu'on tombe toujours plus facilement après qu'on est affaibli par une première chute. Telles sont les peines affreuses qui suivent le crime dans l'instant qu'il est commis. C'est que ces hommes corrompus perdent toute crainte de Dieu, c'est-à-dire tout le frein de leur licence; ces femmes achèvent de perdre tout ce qui leur reste (*a*) de modestie, c'est-à-dire tout l'ornement de leur sexe. Enfin le crime n'a plus pour nous une face étrange qui nous épouvante; mais il est devenu malheureusement familier et n'étonne plus notre âme endurcie. N'appelez-vous pas cela un grand supplice? Quoi! dit le grand saint Augustin, si, lorsque nous péchons, nous étions frappés d'une soudaine maladie [1], si nous perdions la vue, si nos forces nous abandonnaient, nous croirions que Dieu nous punit, et nous aurions un saint empressement d'apaiser sa juste fureur par une prompte pénitence. *Si quis furtum faciens statim oculum perdidisset, omnes dicerent Deum præsentem vindicasse oculum; cordis amisit, et ei pepercisse putatur Deus* [2]. Ce n'est pas la vue corporelle, mais la lumière de l'âme qui s'éteint en nous; ce n'est pas cette santé fragile que nous perdons, mais Dieu nous livre à nos passions, qui sont nos maladies les plus dangereuses. Nous ne voyons plus, nous ne goûtons plus les vérités de la foi. Aveugles et endurcis, nous tombons dans un assoupissement et dans une insensibilité mortelle; et pendant que Dieu nous y abandonne par une juste punition, nous ne sentons pas sa main vengeresse, et nous croyons qu'il nous pardonne et qu'il nous épargne. Que nous sert de vivre et de subsister aux yeux des hommes, si cependant nous sommes morts, perdus devant Dieu et devant ses anges? *Nomen habes quod vivas et mortuus es.* On vous appelle vivant, mais en effet, vous êtes mort [3]. Pour faire mourir un arbre, il n'est pas toujours nécessaire qu'on le déracine. Voyez ce grand chêne desséché qui ne pousse plus, qui ne fleurit plus, qui n'a

VAR. : (*a*) Tout ce qu'elles avaient.

1. Édit. : *Frappés à l'instant d'une soudaine maladie*, pléonasme que Bossuet a évité en soulignant, c.-à-d. en barrant les mots *à l'instant*.
2. S. Aug., *in Psal.*, LVII, n. 18.
3. *Apoc.*, III, 1.

plus de glands (*a*) ni de feuilles; il a (*b*) la mort dans le sein et dans la racine; il n'en est pas moins ferme sur son tronc, il n'en étend pas moins ses vastes rameaux. Chrétien dont le cœur est endurci, voilà ton image. Bois aride, Dieu n'a pas encore frappé ta racine et ne t'a pas précipité de ton haut pour te jeter dans le feu (*c*); mais il a retiré l'esprit de vie.

Craignez donc, pécheur endormi, craignez le dernier endurcissement. Éveillons-nous, il est temps. Pourquoi endurcissez-vous (*d*) vos cœurs comme Pharaon? Éveillez-vous sans délai, puisque chaque délai aggrave vos peines. Car attendez-vous à vous éveiller que vous soyez retourné parmi vos plaisirs? Et quand faut-il que le chrétien veille, sinon quand Jésus-Christ parle? Faites réflexion sur vous-même; pensez-vous être bien loin de cette mortelle léthargie, de cet endurcissement funeste dont vous êtes menacé si terriblement par tant d'oracles de l'Écriture? Songez à vos premières chutes; votre cœur vous frappait alors : *Percussit eum cor David*[1]. Vos remords étaient plus vifs et vos retours à Dieu plus fréquents. Vous périssiez, mais souvent vous versiez des larmes sur votre perte, et vos tristes funérailles étaient du moins honorées de quelque deuil. Maintenant vous paraissez confirmé dans votre crime; les saints avertissements ne vous touchent plus, les sacrements vous sont inutiles. Craignez enfin, Chrétiens, que Dieu ne vous livre au sens réprouvé, et que votre âme ne devienne un vaisseau cassé et rompu qui ne puisse plus contenir la grâce. C'est de quoi sont menacés par le Saint-Esprit ceux qui profanent les sacrements par leurs rechutes et qui entretiennent leurs mauvais désirs par leur complaisance. « Je les briserai, dit le Seigneur, comme un pot de terre, et les réduirai tellement en poudre qu'il ne restera pas le moindre fragment sur lequel on puisse porter une étincelle de feu ou puiser une goutte d'eau. » *Comminuetur sicut conteritur lagena figuli contritione pervalidâ, et non inve-*

VAR. : (*a*) De fruit. — (*b*) Quoiqu'il ait la mort dans le sein et dans la racine, il n'en est pas moins ferme. — (*c*) Dans la flamme. — (*d*) Appesantissez-vous.

1. II *Reg.*, XXIV, 10. L'allusion à Louis XIV est ici manifeste.

nietur de fragmentis ejus testa in quâ portetur igniculus de incendio, aut hauriatur parum aquæ de foveâ[1]. Étrange état de cette âme cassée et rompue! Elle s'approche du sacrement de pénitence; et de ce fleuve de grâce qui en découle il ne lui en demeure pas une goutte d'eau. Elle écoute de saints discours qui seraient capables d'embraser les cœurs; elle n'en rapporte pas la moindre étincelle. C'est un vaisseau tout à fait brisé et rompu; et si elle ne fait un dernier effort pour rappeler l'esprit de la grâce et pour exciter la foi endormie, elle périra sans ressource.

Ah! mes Frères, j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi. Quoi! ma parole est-elle inutile? L'esprit de mon Dieu n'agit-il pas? Ne se remue-t-il pas quelque chose au fond de vos cœurs? Ah! s'il est ainsi, ma parole n'est pas inutile, l'esprit de mon Dieu agit au dedans; quelque chose remue dans votre cœur[2]; vous vivez, et votre santé n'est pas déplorée. Ne perdons pas ce moment de force : donnez des regrets, donnez des soupirs; ce sont les signes de vie que le céleste médecin vous demande. Après, laissez agir sa main charitable. « Car pourquoi voulez-vous périr? Je ne veux point la mort de celui qui meurt; convertissez-vous et vivez, dit le Seigneur tout-puissant : » *Et quare moriemini, domus Israel? quia nolo mortem morientis, revertimini et vivite*[3].

Mais je n'ai rien fait, Chrétiens, d'avoir peut-être un peu excité votre attention au soin de votre salut par la parole de Jésus-Christ et de l'Évangile, si je ne vous persuade de vous occuper souvent de cette pensée. Toutefois ce n'est pas l'ouvrage d'un homme mortel, de mettre dans l'esprit des autres ces vérités importantes; c'est à Dieu de les y graver. Et comme je n'ai rien fait aujourd'hui que vous réciter ses saintes paroles, je produirai encore en finissant ce qu'il a prononcé de sa propre bouche au chapitre VI du Deutéronome. » Écoutez, Israël; le Seigneur votre Dieu est le

1. *Isa.*, XXX, 14.
2. Les éditeurs ont supprimé cette phrase comme faisant double emploi avec la précédente; il me semble que c'est une répétition voulue, et qu'elle produit tout son effet.
3. *Ezech.*, XVIII, 31, 32.

seul Seigneur. Vous l'aimerez de tout votre cœur, de toute votre âme et de toute votre force. Mettez dans votre cœur mes paroles et les lois que je vous donne aujourd'hui; racontez-les à vos enfants et les méditez en vous-même, soit que vous soyez assis dans votre maison, soit que vous marchiez dans le chemin. En vous couchant et en vous levant, qu'elles vous soient toujours présentes; que mes préceptes roulent sans cesse devant vos yeux, en sorte que vous ne les perdiez jamais de vue, non comme un objet qui n'émeut pas, mais comme un objet mouvant qui éveille les sens[1] : » *Sedens in domo tuâ et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens... Movebuntur ante oculos tuos*[2]. Telle est la loi inviolable des anciens (*a*). Pesez-en toutes les paroles. Elle leur commande d'avoir Dieu et ses saints commandements dans le cœur, d'en parler souvent, afin d'en rafraîchir la mémoire; d'y avoir toujours un secret retour, de ne s'en éloigner point parmi les affaires; et néanmoins de prendre un temps pour y penser en repos et dans son cabinet avec une application particulière; de s'éveiller et de s'endormir dans cette pensée, afin que, notre ennemi étant toujours attentif à nous surprendre, nous soyons toujours en garde contre ses embûches. Ne me dites pas que cette attention n'est d'usage que pour les cloîtres et pour la vie retirée. Ce précepte formel a été écrit pour tout le peuple de Dieu. Les Juifs, tout charnels et grossiers qu'ils sont, reconnaissent encore aujourd'hui que cette obligation indispensable leur est imposée. Si nous prétendons, Chrétiens, que ce précepte ait moins de force dans la loi de grâce et que les chrétiens soient moins obligés à cette attention que les juifs, nous déshonorons le christianisme et faisons honte à Jésus-Christ et à l'Évangile. Le faux prophète des Arabes, dont le paradis est tout sensuel et dont toute la religion n'est que politique, n'a pas laissé de prescrire à ses malheureux sectateurs d'adorer cinq fois le jour, et vous voyez

VAR. : (*a*) Que Dieu avait donnée à nos pères, — variante que les éditeurs ont eu le tort d'insérer dans le texte.

1. Addition marginale omise par M. Lachat.
2. *Deut.*, VI, 4 et sq.

combien ils sont ponctuels à cette observance[1]. Les chrétiens se croiront-ils[2] dispensés de penser à Dieu, parce qu'on ne leur a point marqué des heures précises? C'est qu'ils doivent veiller et prier toujours. Le chrétien doit veiller et prier sans cesse, et être toujours attentif à son salut éternel[3]. Ne pensez pas que cette pratique vous soit impossible : le passage que j'ai récité vous en donne un infaillible moyen. Si Dieu ordonne aux Israélites de s'occuper perpétuellement de ses saints préceptes, il leur ordonne auparavant de l'aimer et de prendre à cœur son service. Aimez, dit-il, le Seigneur, et mettez en votre cœur ses saintes paroles. Tout ce que nous avons à cœur nous revient assez de soi-même, sans forcer notre attention, sans tourmenter notre esprit et notre mémoire. Demandez à une mère s'il faut la faire souvenir de son fils unique (*a*). Faut-il vous avertir de songer à votre fortune et à vos affaires? Lorsqu'il semble que votre esprit soit ailleurs, n'êtes-vous pas toujours vigilants et toujours trop vifs et secrètement attentifs sur cette matière, sur laquelle le moindre mot vous éveille[4]? Si vous pouviez prendre à cœur votre salut éternel et vous faire une fois une grande affaire de celle qui devrait être la seule, nos salutaires (*b*) avertissements ne vous seraient pas un supplice, et vous penseriez de vous-mêmes mille fois le jour à un intérêt de cette importance. Mais certes ni nous n'aimons Dieu, ni nous ne songeons à nous-mêmes, et ne sommes chrétiens que de nom. Excitons-nous enfin, et prenons à cœur notre éternité.

Grand Roi, qui surpassez de si loin tant d'augustes pré-

VAR. : (*a*) De son cher enfant. — (*b*) Les salutaires.

1. Il est assez curieux de voir Bossuet invoquer en chaire l'exemple des musulmans, mais on a pu remarquer déjà que ce grand homme n'a pas de fausses délicatesses.

2. Edit. : *croiraient*.

3. M. Lachat rejette cette phrase en variante; il semble en effet que les premiers mots font double emploi avec la fin de la phrase précédente, que Bossuet a écrite à la marge depuis les mots : *Les chrétiens se croiront-ils*. Mais rien ne prouve que Bossuet ait condamné les derniers mots, et en bonne critique on doit les conserver, sauf à prévenir le lecteur.

4. C'est ici que Bossuet avait placé d'abord la phrase *Tout ce que nous avons à cœur*; en se relisant, il a cru devoir l'effacer et l'écrire à la marge, avec un renvoi.

décesseurs, que nous voyons infatigablement (*a*) occupé aux grandes affaires (*b*) de votre état qui embrassent les affaires (*c*) de toute l'Europe, je propose à ce grand génie un ouvrage plus important et un objet bien plus digne de son attention : c'est le service de Dieu et votre salut. Car, Sire, que vous servira d'avoir porté à un si haut point la gloire de votre France[1] (*d*), de l'avoir rendue si puissante par mer et par terre, et d'avoir fait par vos armes et par vos conseils que le plus célèbre, le plus ancien, le plus noble royaume (*e*) de l'univers soit aussi en toutes manières le plus redoutable, si, après avoir rempli tout le monde de votre nom et toutes les histoires de vos faits, vous ne travaillez encore à des œuvres (*f*) qui soient comptées devant Dieu et qui méritent d'être écrites au livre de vie? Votre Majesté n'a-t-elle pas vu dans l'Évangile de ce jour l'étonnement du monde alarmé, dans l'attente du jour effroyable où Jésus-Christ paraîtra en sa majesté? Si les astres, si les éléments, si les grands ouvrages que Dieu semble avoir voulu bâtir si solidement pour les faire durer toujours sont menacés de leur ruine, que deviendront les ouvrages qu'auront élevés des mains mortelles? Ne voyez-vous pas ce feu dévorant qui précède la face du juge terrible, qui abolira en un même jour et les villes, et les forteresses, et les citadelles, et les palais, et les maisons de plaisance, et les arsenaux, et les marbres, et les inscriptions, et les titres, et les histoires, et ne fera qu'un grand feu et peu après qu'un amas de cendre de tous les monuments des rois! Peut-on s'imaginer de la grandeur en ce qui ne sera un jour que de la poussière? Il faut remplir d'autres fastes et d'autres annales.

Dieu, Messieurs, fait un journal de notre vie : une main divine[2] écrit notre histoire, qui nous sera un jour repré-

VAR. : (*a*) Sans cesse (souligné, c.-à-d. barré, comme trop faible). — (*b*) Des affaires. — (*c*) Celles. — (*d*) D'avoir porté votre France à un si haut degré — état — de gloire. — (*e*) Empire. — (*f*) Vous ne faites encore des œuvres.

1. *Votre France!* c'est bien la traduction du mot effrayant de Louis XIV : *l'État, c'est moi.* Mais tout le dix-septième siècle pensait de même.

2. Addition marginale : *Écrit ce que nous avons fait et ce que nous avons manqué de faire.* Il est probable que cette phrase devait remplacer celle

sentée et sera représentée à tout l'univers. Songeons donc à la faire belle. Effaçons par la pénitence ce qui nous y couvrirait de confusion et de honte. Éveillons-nous, l'heure est venue. Les raisons de nous presser deviennent tous les jours plus fortes. La mort avance, le péché gagne, l'endurcissement s'accroît; tous les moments fortifient le discours que je vous ai fait, et il sera plus pressant encore demain qu'aujourd'hui. L'Apôtre le dit à la suite de mon texte : *Propior est nostra salus*[1]. « Notre salut est tous les jours plus proche. » Si notre salut s'approche, notre damnation s'approche aussi; l'un et l'autre marche d'un pas égal. « Car comment échapperons-nous, dit le même Apôtre, si nous négligeons un tel salut? » *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem*[2]? Faisons donc notre salut, puisque Dieu nous envoie un tel Sauveur : Jésus-Christ va venir au monde « plein de grâce et de vérité[3]; » soyons fidèles à sa grâce et attentifs à sa vérité, afin que nous participions à sa gloire. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

qu'on lit dans le texte : *fait un journal de notre vie*; faute d'indications suffisamment claires, on est obligé de la donner en note.

1. *Rom.*, XIII, 11.
2. *Hebr.*, II, 3.
3. *Plenum gratiæ et veritatis.* — *Joan.*, I, 14.

XV

SERMON

SUR LA DIVINITÉ DE LA RELIGION

PRÊCHÉ AU LOUVRE LE 6 DÉCEMBRE 1665.

(DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT[1])

Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, etc.; et un peu après (*a*) : *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me!*

Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés[2], et bienheureux est celui qui n'est point scandalisé en moi ! *Matth.*, XI, [5 et 6][3].

Jésus-Christ interrogé dans notre évangile par les disciples de saint Jean-Baptiste s'il est ce Messie que l'on attendait, et ce Dieu qui devait venir en personne pour sauver la nature humaine : *Tu es qui venturus es?* « Êtes-vous celui qui devez venir ? » leur dit pour toute réponse qu'il fait des biens infinis au monde, et que le monde cependant se soulève unanimement contre lui. Il leur raconte d'une même suite les bienfaits qu'il répand et les contradictions qu'il endure, puis les miracles qu'il fait et les scandales qu'il cause à un peuple ingrat ; c'est-à-dire qu'il donne aux hommes, pour marque de divinité en sa personne sacrée[4], premièrement ses bontés, et secondement leur ingratitude.

En effet[5], il est véritable que Dieu n'a jamais cessé d'être

VAR. : (*a*) Et le reste.

1. Ms. t. XI, p. 161. — Déforis, IV, 200. — Lachat, VIII, 177. Ce magnifique sermon doit être étudié de très près à tous les points de vue; il y aurait grand profit à le comparer avec les *Pensées* de Pascal; il est pour ainsi dire l'abrégé très éloquent de cette *Apologie du christianisme* que voulait faire l'auteur des *Provinciales*.

2. A Metz, Bossuet traduisait ce texte d'une manière moins élégante : Les aveugles reçoivent la vue, les lépreux sont nettoyés.

3. Cette traduction, que M. Lachat a négligé de donner, se trouve au commencement de l'exorde, après l'avant-propos que Bossuet, suivant son habitude, a fait après coup. Déforis la donne ici avec raison.

4. *Pour marque de divinité dans sa personne*, c.-à-d. pour marquer que sa personne est divine.

5. Edit. : En effet, *chrétiens*, mot souligné dans le ms.

bienfaisant, et que les hommes de leur côté (*a*) n'ont jamais cessé d'être ingrats ; tellement qu'il pourrait sembler, tant notre méconnaissance[1] est extrême, que c'est comme un apanage de la nature divine d'être infiniment libérale aux hommes, et de ne trouver toutefois dans le genre humain qu'une perpétuelle opposition à ses volontés et un mépris injurieux de toutes ses grâces.

Saint Pierre a égalé (*b*)[2] en deux mots les éloges des plus fameux (*c*) panégyriques, lorsqu'il a dit du Sauveur « qu'il passait en bien faisant[3] et guérissant tous les oppressés : » *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos*[4]. Et certes il n'y a rien de plus magnifique et de plus digne d'un Dieu (*d*) que de laisser partout [où] il passe des effets de sa bonté ; que de marquer tous ses pas (*e*) par des bienfaits ; que de parcourir les provinces[5] non par ses victoires, comme on a dit des conquérants, car c'est tout ravager et tout détruire, mais par ses libéralités.

Ainsi Jésus-Christ a montré aux hommes sa divinité comme elle a accoutumé de se déclarer, à savoir par ses grâces et par ses soins paternels ; et les hommes l'ont traité aussi comme ils traitent la divinité, quand ils l'ont payé selon leur coutume, d'impiété et d'ingratitude[6] : *Et beatus* [*est*] *qui* [*non fuerit scandalizatus in me!*]

Voilà, en peu de paroles[7], ce qui nous est proposé dans notre évangile ; mais, pour en tirer les instructions, il faut un plus long discours, dans lequel je ne puis entrer qu'après avoir imploré le secours d'en haut. *Ave.*

Var. : (*a*) Les hommes aussi. — (*b*) Surpassé. — (*c*) Pompeux. — (*d*) Car qu'y a-t-il de plus digne d'un Dieu. — (*e*) Toute sa route.

1. Voyez ci-dessus, p. 153, note 5.
2. Latinisme pur : *æquavit honores.*
3. On n'oserait plus traduire ainsi ; l'inversion est pourtant très heureuse. Il en est de même du mot *oppressé* qui suit.
4. *Act.*, x, 38.
5. Édit. : *les bourgades, les villes et* les provinces, cinq mots soulignés, c.-à-d, effacés.
6. Édit. : *d'ingratitude et d'impiété.* Après avoir écrit *d'impiété*, Bossuet a barré le mot ; il lui a substitué *d'ingratitude.* Puis il est revenu à sa première pensée, il a donc écrit *d'ingratitude et d'impiété ;* mais alors il a jugé que l'ingratitude est un plus grand vice encore que l'impiété ; il n'a pas récrit le mot *impiété* avant l'autre, mais il a mis *et d'ingratitude*, ce qui montre bien qu'il voulait observer la gradation.
7. Édit. : en peu de *mots*, inadvertance singulière, car l'écriture du ms. est très lisible.

Ce n'est plus en illuminant les aveugles[1], ni en faisant marcher les estropiés, ni en purifiant les lépreux, ni en ressuscitant les morts, que Jésus-Christ autorise[2] sa mission et fait connaître aux hommes sa divinité. Ces choses ont été faites durant les jours de sa vie mortelle, et continuées (*a*)[3] dans sa sainte Église, tant qu'il a été nécessaire pour poser les fondements de la foi naissante. Mais ces miracles sensibles, qui ont été faits par le Fils de Dieu sur des personnes particulières et pendant un temps limité, étaient les signes sacrés d'autres miracles spirituels qui n'ont point de bornes semblables[4], puisqu'ils regardent également tous les hommes et tous les siècles.

En effet, ce ne sont point seulement des particuliers, aveugles, estropiés et lépreux, qui demandent au Fils de Dieu le secours de sa main puissante; mais plutôt tout le genre humain, si nous le savons comprendre (*b*), est ce sourd et cet aveugle qui a perdu la connaissance de Dieu et ne peut plus entendre sa voix. Le genre humain est ce boiteux qui n'ayant aucune règle des mœurs, ne peut plus ni marcher droit ni se soutenir. Enfin, le genre humain est tout ensemble et ce lépreux et ce mort qui, faute de trouver quelqu'un qui le retire du péché, ne peut ni se purifier de ses taches (*c*), ni éviter sa corruption. Jésus-Christ a rendu l'ouïe à ce sourd et la clarté à cet aveugle, quand il a fondé la foi; Jésus-Christ a redressé ce boiteux, quand il a réglé les mœurs; Jésus-Christ a nettoyé ce lépreux et ressuscité ce mort, quand il a établi[5] dans sa sainte Église la rémission des péchés. Voilà les trois grands miracles par les-

VAR. : (*a*) Appuyer. — (*b*) Si nous l'entendons. — (*c*) Ordures, immondices. Le mot *taches* est au crayon, à la marge.

1. Les éditeurs répètent ici le texte du sermon et en donnent la traduction; c'est un tort; Bossuet l'écrit presque toujours ainsi parce qu'il n'a fait l'avant-propos qu'après coup, sur une feuille à part. *Illuminant les aveugles* est la traduction littérale de ce verset d'un psaume : *Dominus illuminans cæcos.*

2. *Autorise*, c.-à-d. *donne de l'autorité à;* nous employons ainsi le participe *autorisé.*

3. Édit. : et *il les a* continués; trois mots soulignés.

4. Il y avait d'abord *lesquels n'ont aucunes bornes.* Les éditeurs ajoutent : *ni pour le temps, ni pour les personnes*, huit mots que Bossuet a sans doute de trois fois.

5. *A établi*, deux mots soulignés, mais qu'il est nécessaire de conserver.

quels Jésus-Christ nous montre sa divinité, et en voici le moyen [1].

Quiconque fait voir aux hommes une vérité souveraine et toute-puissante, une droiture (*a*) infaillible, une bonté sans mesure, fait voir en même temps la divinité. Or est-il que le Fils de Dieu nous montre en sa personne une vérité souveraine par l'établissement de la foi, une équité infaillible par la direction des mœurs, une bonté sans mesure par la rémission des péchés : il nous montre donc sa divinité. Mais ajoutons, s'il vous plaît, pour achever l'explication de notre évangile, que tout ce qui prouve sa divinité prouve aussi notre ingratitude. *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me!* Tous ses miracles nous sont un scandale ; toutes ses grâces nous deviennent (*b*) un empêchement. Il a voulu, Chrétiens, dans la foi que les vérités fussent hautes ; dans la règle des mœurs, que la voie fût droite ; dans la rémission des péchés, que le moyen fût facile. Tout cela était fait pour notre salut : cette hauteur pour nous élever, cette droiture pour nous conduire ; cette facilité pour nous inviter à la pénitence. Mais nous sommes si dépravés que tout nous tourne à scandale, puisque la hauteur des vérités de la foi fait que nous nous soulevons contre l'autorité de Jésus-Christ, que l'exactitude de la règle qu'il nous donne nous porte à nous plaindre de sa rigueur, et que la facilité du pardon nous est une occasion d'abuser de sa patience [2].

PREMIER POINT

La vérité est une reine qui habite en elle-même et dans sa propre lumière, laquelle par conséquent est elle-même

VAR. : (*a*) Une équité. — (*b*) Nous sont.

1. Cette phrase montre bien le véritable emploi de *voici* et de *voilà*, comme ce vers de Racine :

Voilà tous mes forfaits, en *voici* le salaire. (*Britannicus.*)

2. Cette division du discours avec des *sous divisions* nombreuses est peut-être un peu sèche ; Bossuet ne nous y a pas accoutumés ; on croirait lire du Bourdaloue.

son trône, elle-même sa grandeur, elle-même sa félicité[1]. Toutefois, pour le bien des hommes, elle a voulu régner sur eux[2], et Jésus-Christ est venu au monde pour établir cet empire par la foi qu'il nous a prêchée. J'ai promis, Messieurs, de vous faire voir que la vérité de cette foi s'est établie en souveraine, et en souveraine toute-puissante; et la marque assurée que je vous en donne, c'est que, sans se croire obligée d'alléguer aucune raison, et sans être jamais réduite à emprunter aucun secours, par sa propre autorité, par sa propre force elle a fait ce qu'elle a voulu et a régné dans le monde. C'est agir, si je ne me trompe, assez souverainement; mais il faut appuyer ce que j'avance[3].

J'ai dit que la vérité chrétienne n'a point cherché son appui dans les raisonnements humains; mais qu'assurée d'elle-même, de son autorité suprême et de son origine céleste (*a*), elle a dit, et a voulu être crue; elle a prononcé ses oracles, et a exigé la sujétion.

Elle a prêché une Trinité, mystère inaccessible par sa hauteur; elle a annoncé un Dieu-Homme, un Dieu anéanti jusques à la croix, abîme impénétrable par sa bassesse. Comment a-t-elle prouvé? Elle a dit pour toute raison qu'il faut que la raison lui cède, et qu'elle est née (*b*) sa sujette[4]. Voici quel est son langage : *Hæc dicit Dominus :* « Le Seigneur a dit. » Et en un autre endroit : Il est ainsi, » parce que j'en ai dit la parole : » *quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus*[5]. Et en effet, Chrétiens, que peut ici opposer

VAR. : (*a*) De son autorité et de son origine suprême — céleste. — (*b*) Parce qu'elle est née.

1. On a dit que les métaphores devaient pouvoir se peindre; il est malaisé de se représenter une reine qui habite en elle-même et qui est elle-même son trône.

2. Deux mots soulignés dans le ms.

3. L'orateur ajoutait : « *La preuve en dépend, Messieurs, de la manière dont s'est établie la religion chrétienne. Plusieurs le savent dans cette audience, quelques-uns peut-être ne le savent pas; peu y ont assez réfléchi. Je ramasserai en peu de paroles ce qui me paraîtra de plus concluant; donnez-moi vos attentions, et croyez qu'il vous est utile de méditer quelquefois de quelle manière a été fondée* (VAR. : *posée*) *la foi que vous professez.* » Ce passage est barré, mais peut-être jugera-t-on qu'il méritait d'être conservé. Bossuet avait songé à le reprendre un peu plus loin, et cette fois encore il a changé d'avis.

4. *Ancilla theologiæ philosophia;* Pascal aurait souscrit sans hésiter à cette déclaration de Bossuet, son véritable continuateur.

5. *Jerem.*, XXXIV, 5.

la raison humaine? Dieu a le moyen de se faire entendre ; il a aussi le droit de se faire croire. Il peut par sa lumière infinie nous montrer, quand il lui plaira, la vérité à découvert; il peut par son autorité souveraine nous obliger à nous y soumettre, sans nous en donner l'intelligence. Et il est digne de la grandeur, de la dignité, de la majesté de ce premier Être, de régner sur tous les esprits, soit en les captivant par la foi, soit en les contentant par la claire vue.

Jésus-Christ a usé de ce droit[1] dans l'établissement de son Évangile ; et comme sa sainte doctrine ne s'est point fondée sur les raisonnements humains, pour ne point dégénérer d'elle-même, elle a aussi dédaigné le soutien (*a*) de l'éloquence[2]. Il est vrai que les saints apôtres[3] qui ont été ses prédicateurs, ont abattu aux pieds de Jésus la majesté des faisceaux romains, et qu'ils ont fait trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels ils étaient cités. Ils ont renversé les idoles, ils ont converti les peuples. « Enfin ayant affermi, dit saint Augustin, leur salutaire doctrine, ils ont laissé à leurs successeurs la terre éclairée par une lumière céleste : » *Confirmatâ saluberrimâ disciplinâ, illuminatas terras posteris reliquerunt*[4]. Mais ce n'est point par l'arrangement des paroles, par des figures artificielles (*b*), qu'ils ont opéré tous ces grands effets. Tout se fait par une secrète vertu qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements; vertu qui, venant du ciel, sait se conserver tout entière

VAR. : (*a*) Le secours. — (*b*) Ce n'est point par l'art du bien dire qu'ils... —

1. Édit. : Droit *royal*, mot souligné.

2. V., pour l'explication de ce passage, le *Panégyrique de saint Paul* (p. 122) et le *Sermon sur la prédication évangélique* (p. 181).

3. Il faut ici renoncer à bien établir la suite du discours ; Bossuet a jeté à la marge une petite indication dont lui seul pouvait tirer parti ; elle se rattachait, dans sa pensée, à la suite du développement, mais le lien nous échappe. Voici la note : « *Disputante illo de justitiâ, et castitate, et judicio futuro.* Quoiqu'infidèle. Nous écoutons sans être émus. Lequel est le prisonnier ? lequel est le juge ? *Tremefactus Felix respondit : Quod nunc attinet, vade ; tempore opportuno accersam te* (*Act.*, XXIV, 25). Ce n'est plus l'accusé qui demande du délai à son juge, c'est le juge effrayé qui en demande à son criminel. Ainsi les saints Apôtres, etc. » Étant données les libertés qu'on prenait de son temps avec les mss., Déforis a assez bien rattaché ces quelques mots au corps du discours ; la critique moderne est plus réservée.

4. S. August., *De verâ relig.*, n. 4.

dans la bassesse[1] de leurs expressions et dans la simplicité d'un style vulgaire[2] : comme on voit un fleuve rapide qui retient coulant dans la plaine cette force violente et impétueuse qu'il a acquise aux montagnes d'où il tire son origine (*a*)[3].

Concluons donc, Chrétiens, que Jésus-Christ a fondé son saint Évangile d'une manière souveraine et digne d'un Dieu; et ajoutons, s'il vous plaît, que c'était la plus convenable aux besoins de notre nature. Nous avons besoin parmi nos erreurs, non d'un philosophe qui dispute[4], mais d'un Dieu qui nous détermine dans la recherche de la vérité. La voie du raisonnement est trop lente et trop incertaine : ce qu'il faut chercher est éloigné, ce qu'il faut prouver est indécis. Cependant il s'agit du principe même et du fondement de la conduite, sur lequel (*b*) il faut être résolu d'abord; il faut donc nécessairement en croire quelqu'un. Le chrétien n'a rien à chercher, parce qu'il trouve tout dans la foi. Le chrétien n'a rien à prouver, parce que la foi (*c*) lui décide tout, et que Jésus-Christ lui a proposé de sorte les vérités nécessaires, que[5] s'il n'est pas capable de les entendre, il n'est pas moins disposé à les croire (*d*) : *Talia populis persuaderet, credenda saltem, si percipere non valerent*[6]. Ainsi par même moyen[7] Dieu a été honoré, parce qu'on l'a cru, comme il est juste, sur sa parole (*e*); et l'homme a été instruit par une voie courte, parce que sans

VAR. : (*a*) D'où ses eaux sont précipitées. — (*b*) Sur laquelle. — (*c*) L'Évangile. — (*d*) Que lors même qu'il ne peut pas les entendre il n'est pas moins prêt — il est néanmoins tout prêt — à les croire. — (*e*) Parce qu'il a été cru sur sa parole.

1. Édit. Lachat : *bassesse familière* (VAR. : *modeste*). Bossuet a souligné les deux mots, jugeant avec raison que le mot *bassesse* était assez expressif par lui-même.

2. Édit. : *qui paraît* vulgaire; mots soulignés.

3. Cette comparaison était déjà dans le *Panégyrique de saint Paul*, prêché en 1661 : *De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine* (VAR. : *d'où ses eaux sont précipitées*), *ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend.*

4. V., dans le *Sermon sur la loi de Dieu* (p. 13), comment Bossuet traite la philosophie.

5. V. ci-dessus p. 176, note 1.

6. S. August., *De verâ relig.*, n. 3. Pascal a dit la même chose après saint Augustin et avant Bossuet, qui ne pouvait pas connaître les *Pensées* en 1665.

7. *Par même moyen*, v. ci-dessus, p. 174, note 2.

aucun circuit de raisonnement l'autorité de la foi l'a mené dès le premier pas à la certitude.

Mais continuons d'admirer l'auguste souveraineté de la vérité chrétienne. Elle est venue sur la terre comme une étrangère, inconnue, et toutefois haïe et persécutée[1] par des préjugés iniques. Cependant, parmi ces fureurs du monde entier conjuré contre elle, elle n'a point mendié de secours humain. Elle s'est fait elle-même des défenseurs intrépides et dignes de sa grandeur, qui dans la passion qu'ils avaient pour ses intérêts, ne sachant que la confesser et mourir pour elle, ont couru à la mort avec tant de force qu'ils ont effrayé leurs persécuteurs, qu'à la fin ils ont fait honte par leur patience aux lois qui les condamnaient au dernier supplice, et ont obligé les princes à les révoquer. *Orando, patiendo, cum piâ securitate moriendo, leges quibus damnabatur christiana religio erubescere compulerunt, mutarique fecerunt*, dit éloquemment saint Augustin[2].

C'était donc le conseil de Dieu et la destinée de la vérité, si je puis parler de la sorte, qu'elle fût entièrement établie malgré les rois de la terre, et que dans la suite des temps elle les eût premièrement pour disciples, et après pour défenseurs. *Et nunc reges* [*intelligite; erudimini qui judicatis terram.*] Maintenant [ô rois, apprenez, instruisez-vous, juges de la terre[3].] Il ne les a point appelés quand il a bâti son Église. Quand il a eu fondé (*a*) immuablement et élevé jusqu'au comble ce grand édifice, il lui a plu alors de les appeler. Il les a donc appelés, non point par nécessité, mais par grâce. Donc l'établissement de la vérité ne dépend point de leur assistance, ni l'empire de la vérité ne relève point de leur sceptre (*b*); et si Jésus-Christ les a établis défenseurs de son Évangile, il le fait par honneur[4] et

VAR. : (*a*) Achevé. — (*b*) Trône.

1. Édit. : Persécutée *durant l'espace de quatre cents ans;* mots soulignés dans le ms.

2. *De civit. Dei*, lib. VIII, cap. XX.

3. J'emprunte cette traduction à l'*Oraison funèbre d'Henriette de France*. Les mots « *Et nunc, reges.* Maintenant » sont écrits à la marge, au crayon rouge.

4. Les deux mots *par honneur* sont soulignés, mais on est obligé de les conserver. Le texte définitif était probablement celui-ci : *Il ne le fait pas par besoin, c'est pour honorer...* Les indications du ms. ne sont pas assez complètes pour autoriser un changement.

non par besoin; c'est pour honorer leur autorité et pour consacrer leur puissance. Cependant sa vérité sainte se soutient toujours d'elle-même et conserve son indépendance. Ainsi lorsque les princes défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend; lorsqu'ils protègent la religion, c'est plutôt la religion qui les protège et qui est l'appui de leur trône [1]. Par où vous voyez clairement que la vérité se sert des hommes, mais qu'elle n'en dépend pas; et c'est ce qui nous paraît dans toute la suite de son histoire. J'appelle ainsi l'histoire de l'Église; c'est l'histoire du règne de la vérité (*a*). Le monde a menacé, la vérité est demeurée ferme; il a usé de tours subtils et de flatteries, la vérité est demeurée droite. Les hérétiques ont brouillé [2], la vérité est demeurée pure. Les schismes ont déchiré le corps de l'Église, la vérité est demeurée entière. Plusieurs ont été séduits, les faibles ont été troublés, les forts mêmes ont été émus; un Osius, un Origène, un Tertullien [3], tant d'autres qui paraissaient l'appui de l'Église (*b*) sont tombés avec grand scandale; la vérité est demeurée toujours immobile. Qu'y a-t-il donc de plus souverain ni de plus indépendant que la vérité, qui persiste toujours immuable, malgré les menaces et les caresses, malgré les présents et les proscriptions [4], malgré les tentations et les scandales [5], au milieu [6] de la défection de ses enfants infidèles et dans la chute funeste de ceux-là mêmes qui semblaient être ses colonnes?

VAR. : (*a*) Par où vous voyez, mes Frères, que la vérité se sert des hommes, mais elle n'en dépend pas; c'est ce qui nous paraît dans toute la suite de son histoire, qui est l'histoire (VAR. : *celle*) de l'Église. — (*b*) Qui semblaient les appuis de la vérité.

1. Comparez ce passage avec un développement analogue (*Sermon sur les devoirs des rois*, p. 294).

2. Ce mot avait beaucoup de force au dix-septième siècle; on l'employait pour désigner les manœuvres séditieuses d'un factieux, d'un Retz, par exemple.

3. Osius, évêque de Cordoue (257-358). Il avait été très ferme contre les Ariens; il souscrivit, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, après avoir été maltraité par l'empereur Constance, une profession de foi hérétique. — Origène (185-254), se fit longtemps remarquer par son intrépidité et par la pureté de sa foi. On a dit qu'il était tombé dans l'hérésie; mais de grands savants, S. Grégoire de Nazianze, S. Basile, S. Chrysostome, et d'autres encore, ont soutenu que ses écrits avaient été falsifiés après sa mort. — On n'en saurait dire autant de l'admirable Tertullien, comme Bossuet se plaît à l'appeler. Il mourut vers 216, hérétique, et même chef de secte.

4. Édit.: proscriptions, *malgré les schismes et les hérésies;* six mots soulignés.

5. Édit.: malgré *toutes* les tentations et *tous* les scandales; deux mots soulignés.

6. Édit. : *enfin* au milieu; un mot souligné.

Après cela, Chrétiens, quel esprit ne doit pas céder à une autorité si bien établie? Et que je suis étonné quand j'entends des hommes profanes qui, dans la nation la plus florissante de la chrétienté, s'élèvent ouvertement contre l'Évangile! Les entendrai-je toujours et les trouverai-je toujours dans le monde, ces libertins déclarés, esclaves de leurs passions et téméraires censeurs des conseils de Dieu; qui tout plongés qu'ils sont dans les choses basses, se mêlent de décider (*a*) hardiment des plus relevées? Profanes et corrompus, lesquels, comme dit saint Jude, « blasphèment ce qu'ils ignorent, et se corrompent dans ce qu'ils connaissent[1] : » *Quæcumque quidem ignorant, blasphemant; quæcumque autem naturaliter tanquam muta animantia nôrunt, in his corrumpuntur*[2]. Hommes deux fois morts, dit le même apôtre; morts premièrement parce qu'ils ont perdu la charité, et morts secondement parce qu'ils ont même arraché la foi : *Arbores infructuosæ, eradicatæ, bis mortuæ*[3] : « Arbres infructueux et déracinés, » qui ne tiennent plus à l'Église par aucun lien[4]. » O Dieu! les verrai-je toujours triompher dans les compagnies et empoisonner les esprits par leurs railleries sacrilèges?

Mais, hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter la religion, apportez-y du moins et la gravité et le poids que la matière demande. Ne faites point les plaisants mal à propos dans des choses si sérieuses et si vénérables. Ces importantes questions ne se décident pas par vos demi-mots et par vos branlements de tête, par ces fines railleries que vous nous vantez, et par ce dédaigneux souris[5]. Pour Dieu! comme disait cet ami de Job[6], ne pensez pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit dans votre esprit, dont vous nous vantez la délicatesse. Vous qui voulez péné-

Var.: (*a*) Décident.

1. Édit. : connaissent *naturellement;* un mot souligné.
2. *Jud.*, 10.
3. *Ibid.*, 12.
4. Bossuet reprendra les mêmes idées, presque dans les mêmes termes, à la fin du *Sermon sur l'unité de l'Église;* dans l'*Oraison funèbre de la Princesse palatine*, il s'attaquera encore aux libertins.
5. Cette admirable phrase est une addition marginale.
6. *Job*, XII, 2.

trer les secrets de Dieu, çà! paraissez, venez en présence[1], développez-nous les énigmes de la nature; choisissez ou ce qui est loin ou ce qui est près, ou ce qui est à vos pieds ou ce qui est suspendu sur vos têtes (*a*)! Quoi! partout votre raison demeure arrêtée! partout ou elle gauchit[2], ou elle s'égare, ou elle succombe! Cependant vous ne voulez pas que la foi vous prescrive ce qu'il faut croire. Aveugle chagrin et dédaigneux, vous ne voulez pas qu'on vous guide et qu'on vous donne[3] la main. Pauvre voyageur égaré et présomptueux[4], qui nous[5] refusez la conduite, que voulez-vous qu'on vous fasse? Quoi! voulez-vous donc qu'on vous laisse errer? Mais vous vous irez engager dans quelque chemin perdu; vous vous jetterez dans quelque précipice (*b*)[6]. Voulez-vous qu'on vous fasse entendre clairement toutes les vérités divines? Mais considérez où vous êtes et en quelle basse région du monde vous avez été relégué[7]. Voyez cette nuit profonde, ces ténèbres épaisses qui vous environnent, la faiblesse, l'imbécillité, l'ignorance de votre raison. Concevez que ce n'est pas ici la région de l'intelligence. Pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'en attendant que Dieu se montre à découvert ce qu'il est, la foi vienne à votre secours et vous apprenne du moins ce qu'il faut en croire?

Mais, Messieurs, c'est assez combattre ces esprits profanes et témérairement curieux. Ce n'est pas le vice le plus commun, et je vois un autre malheur bien plus universel dans la Cour (*c*); ce n'est point cette ardeur inconsidérée de vouloir aller trop avant, c'est une extrême négligence de tous les mystères. Qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas, les

Var. : (*a*) Ce qui est bien haut sur vos têtes. — (*b*) Mais vous irez vous briser contre les écueils (ces quatre mots soulignés au crayon rouge), et vous perdre dans les précipices. — (*c*) Dans le monde.

1. Peut-être la première de ces deux expressions, c.-à-d. *paraissez*, devrait-elle être rejetée parmi les variantes; les indications du ms. ne sont pas assez claires pour qu'on ose le faire.
2. Ce mot a vieilli, et on lui a substitué bien à tort la locution *aller à gauche*.
3. Édit. Lachat : *tende*, faute de lecture que Déforis n'avait pas faite.
4. Édit. : *présomptueux, qui croyez savoir le chemin*, cinq mots soulignés et remplacés par les mots en surcharge *et présomptueux*.
5. Édit. : qui *vous* refusez. Bossuet a corrigé et mis *nous*, c.-à-d. qui ne *nous* permettez pas de *vous* conduire.
6. En marge : *détours infinis;* c'était peut-être pour finir la phrase en atténuant la force du mot *précipice*.
7. V. Pascal: « Qu'est-ce que l'homme dans l'infini? etc. » (Édit. Havet, I, 2.)

hommes trop dédaigneux ne s'en soucient plus et n'y veulent pas seulement penser; ils ne savent s'ils croient ou s'ils ne croient [pas] (*a*), tout prêts à vous avouer ce qu'il vous plaira, pourvu que vous les laissiez agir à leur mode et passer la vie à leur gré : « Chrétiens en l'air, dit Tertullien, et fidèles si vous le voulez : *Plerosque in ventum, et si placuerit, christianos*[1]. Ainsi je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être décrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires[2]. Voyons si je pourrai rappeler les hommes de ce profond assoupissement, en leur représentant dans mon second point la beauté incorruptible de la morale chrétienne.

SECOND POINT

Grâces à la miséricorde divine, ceux qui disputent tous les jours témérairement de la vérité de la foi ne contestent pas au christianisme la règle des mœurs, et ils demeurent d'accord de la pureté et de la perfection de notre morale. Mais certes ces deux grâces sont inséparables[3]. Il ne faut point deux soleils non plus dans la religion que dans la nature[4]; et quiconque nous est (*b*) envoyé[5] pour nous éclairer dans les mœurs, le même nous donnera[6] la connaissance certaine des choses divines qui sont le fondement nécessaire de la bonne vie[7] (*c*). Disons donc que le Fils de Dieu nous montre beaucoup mieux sa divinité en dirigeant sans erreur la vie humaine, qu'il n'a fait en redressant (*d*) les boiteux et faisant marcher les estropiés.

Var. : (*a*) S'ils croient ou non. — (*b*) Nous est. — (*c*) Qui en sont le fondement nécessaire. — (*d*) Qu'en redressant.

1. *Lib. Scorp.*, n. 1.
2. Les grands apôtres, comme Bossuet, semblent avoir parfois le don de prophétie. On l'a déjà vu (*cf.* p. 286) en lisant le *Sermon sur les devoirs des rois*.
3. Il y avait d'abord : *Mais pour moi j'ai toujours pensé que c'était très mal raisonner que de séparer ces deux grâces*. Phrase soulignée et remplacée par ce qu'on lit dans le texte.
4. Bossuet ne savait pas que les soleils se comptent par millions; d'ailleurs il entend par *nature* notre système solaire.
5. Édit : envoyé *de Dieu;* deux mots soulignés.
6. Mot souligné qu'il est impossible de supprimer.
7. On dit encore aujourd'hui : certificat de *bonne vie* et mœurs.

Celui-là doit être plus qu'homme[1] qui, à travers (*a*) de tant de coutumes et de tant d'erreurs, de tant de passions compliquées et de tant de fantaisies bizarres, a su démêler au juste et fixer précisément la règle des mœurs. Réformer ainsi le genre humain, c'est donner à l'homme la vie raisonnable; c'est une seconde création, plus noble en quelque façon que la première. Quiconque sera le chef de cette réformation salutaire au genre humain doit avoir à son secours la même sagesse qui a formé l'homme (*b*) la première fois. Enfin c'est un ouvrage si grand que si Dieu ne l'avait pas fait, lui-même l'envierait à son auteur (*c*).

Aussi la philosophie l'a-t-elle tenté vainement. Je sais qu'elle a conservé de belles règles et qu'elle a sauvé de beaux restes du débris des connaissances humaines; mais je perdrais un temps infini si je voulais raconter toutes ses erreurs. Allons donc rendre nos hommages à cette équité infaillible qui nous règle dans l'Évangile. J'y cours, suivez-moi, mes Frères; et afin que je vous puisse présenter l'objet d'une adoration si légitime, permettez que je vous trace une idée[2] de la morale chrétienne.

Elle commence par le principe. Elle rapporte à Dieu, auquel elle nous lie par un amour chaste, l'homme tout entier, et dans sa racine, et dans ses branches, et dans ses fruits; c'est-à-dire dans sa nature, dans ses facultés, dans toutes ses opérations. Car comme elle sait[3] que le nom de Dieu est un nom de père, elle nous demande l'amour; mais pour s'accommoder à notre faiblesse, elle nous y prépare par la crainte. Ayant donc ainsi résolu de nous attacher à Dieu par toutes les voies possibles, elle nous apprend que nous devons en tout temps et en toutes choses révérer son autorité, croire à sa parole, dépendre de sa puissance, nous

VAR. : (*a*) Au milieu. — (*b*) Qui l'a formé. — (*c*) Ne l'a pas fait, il doit l'envier à son auteur (*il doit l'envier* souligné, puis barré, on comprend pour quelle raison : Bossuet n'admet pas un seul instant que la chose soit possible).

1. On prête à Napoléon un mot analogue : « Je me connais en hommes, aurait-il dit à Sainte-Hélène, celui-là n'en est pas un. »
2. Édit. : *Et comme un tableau raccourci* (cinq mots soulignés).
3. Édit. : comme elle sait, *Chrétiens*. On a emprunté ce mot à un membre de phrase souligné : *Elle nous apprend, chrétiens... c'est pourquoi elle nous demande.*

confier en sa bonté, craindre sa justice, nous abandonner à sa sagesse, espérer son éternité.

Pour lui rendre le culte raisonnable que nous lui devons, elle nous apprend, Chrétiens, que nous sommes nous-mêmes ses victimes: c'est pourquoi elle nous oblige à dompter nos passions emportées et à mortifier nos sens, trop subtils séducteurs de notre raison. Elle a sur ce sujet des précautions inouïes (*a*). Elle va éteindre jusqu'au fond du cœur l'étincelle de la colère qui pourrait causer un embrasement (*b*). Elle retient jusqu'aux yeux par une extrême jalousie qu'elle a pour garder (*c*) le cœur. Elle n'attend pas à ôter l'épée à l'enfant après qu'il se sera donné un coup mortel: elle la lui arrache des mains dès la première piqûre (*d*)[1]. Enfin elle n'oublie rien pour soumettre le corps à l'esprit, et l'esprit tout entier à Dieu; et c'est là, Messieurs, notre sacrifice.

Nous avons à considérer sous qui nous vivons et avec qui nous vivons. Nous vivons sous l'empire de Dieu, nous vivons en société avec les hommes. Après donc cette première obligation d'aimer Dieu comme notre souverain, plus que nous-mêmes, s'ensuit le second devoir d'aimer l'homme notre prochain en esprit de société comme nous-mêmes. Là se voit très saintement établie, sous la protection de Dieu, la charité fraternelle, toujours sacrée et inviolable malgré les injures et les intérêts; là l'aumône, trésor de grâces; là le pardon des injures, qui nous ménage celui (*e*) de Dieu; là enfin la miséricorde préférée au sacrifice, et la réconciliation avec son frère[2], nécessaire préparation pour approcher de l'autel. Là, dans une sainte distribution des offices de la charité, on apprend à qui on doit le respect, à qui l'obéissance, à qui le service, à qui la

Var. : (*a*) Merveilleuses. — (*b*) Elle va éteindre dans le fond du cœur l'étincelle qui peut causer un embrasement; elle étouffe la colère de peur qu'en s'aigrissant elle ne se tourne en haine implacable. — (*c*) Jalousie de garder. — (*d*) Et elle tâche d'ôter l'épée à l'enfant même avant qu'il se soit blessé. — (*e*) Le pardon.

1. Ce passage est ici très différent du passage correspondant de M. Lachat. Cet éditeur ne paraît pas même avoir regardé le manuscrit; il a tout simplement copié Déforis, en supprimant une variante dont cet éditeur avait tenu compte.
2. Édit. : avec son frère *irrité*, mot souligné.

protection, à qui le secours, à qui la condescendance, à qui de charitables avertissements; et on voit qu'on doit la justice à tous, et qu'on ne doit faire injure[1] à personne, non plus qu'à soi-même[2].

Voulez-vous que nous passions à ce que Jésus Christ a institué pour ordonner les familles? Il ne s'est pas contenté de conserver au mariage son premier honneur; il en a fait un sacrement de la religion et un signe mystique de sa chaste et immuable union avec son Église. En cette sorte il a consacré l'origine (*a*) de notre naissance. Il en a retranché la polygamie, qu'il avait permise un temps en faveur de l'accroissement (*b*) de son peuple[3]. Il ne permet plus que l'amour s'égare dans la multitude; il le rétablit dans son naturel en le faisant régner sur deux cœurs unis, pour faire découler de cette union une concorde inviolable dans les familles et entre les frères. Après avoir ramené les choses à la première institution, il a voulu désormais que la plus sainte alliance du genre humain fût aussi la plus durable et la plus ferme, et que le nœud conjugal fût indissoluble, tant par la première force de la foi donnée que par l'obligation naturelle d'élever les enfants communs, gages précieux d'une éternelle correspondance (*c*). Ainsi il a donné au mariage[4] une forme auguste et vénérable, qui honore la nature, qui supporte[5] la faiblesse, qui garde la tempérance, qui bride la sensualité.

Que dirai-je des saintes lois qui rendent les enfants soumis et les parents charitables, puissants instigateurs à la vertu, aimables censeurs des vices qui répriment la licence « sans abattre le courage? » *Ut non pusillo animo fiant*[6]. Que dirai-je de ces belles institutions par lesquelles

VAR. : (*a*) La source. — (*b*) Pour la multiplication. — (*c*) Alliance.

1. C.-à-d. *tort*, latin *injuria*, injustice. Les mots : *et qu'on ne doit faire injure* sont barrés, mais Bossuet les a repris en complétant deux fois la phrase dont ils font partie.

2. Tout ce passage est fait avec des fragments de l'Évangile et des Épîtres de S. Pierre et de S. Paul.

3. Édit. : *et le divorce qu'il avait souffert à cause de la dureté des cœurs.* Bossuet a condamné cette phrase pour mieux ménager la liaison des idées; il exprime la même pensée en d'autres termes dans la phrase suivante.

4. Édit. : au mariage *des fidèles*, deux mots soulignés.

5. Mot souligné, mais non remplacé.

6. *Coloss.*, III, 21.

et les maîtres sont équitables, et les serviteurs affectionnés; Dieu même, tant il est bon et tant il est père, s'étant chargé de les récompenser de leurs services (*a*). « Maîtres, vous avez un maître au ciel[1]. Serviteurs, servez comme à Dieu, car votre récompense vous est assurée[2]. » Qui a mieux établi que Jésus-Christ l'autorité des princes (*b*) et des puissances légitimes? Il fait un devoir de religion de l'obéissance qui leur est due. Ils règnent sur les corps par la force, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination. Il leur érige un trône dans les consciences, et il met sous sa protection leur autorité et leur personne sacrée. C'est pourquoi Tertullien disait autrefois aux ministres des empereurs : Votre fonction vous expose à beaucoup de haine et beaucoup d'envie; « maintenant vous avez moins d'ennemis à cause de la multitude des chrétiens : » *Nunc enim pauciores hostes habetis præ multitudine christianorum*[3]. Réciproquement il enseigne aux princes que le glaive leur est donné contre les méchants, que leurs mains doivent être pesantes (*c*) seulement pour eux, et que leur autorité doit être le soulagement du fardeau des autres (*d*).

Le voilà, Messieurs, ce tableau que je vous ai promis; la voilà représentée au naturel et comme en raccourci, cette immortelle beauté de la morale (*e*) chrétienne. C'est une beauté sévère[4]; je ne m'en étonne pas, c'est qu'elle est chaste. Elle est exacte; il le faut, car elle est religieuse. Mais au fond quelle plus sainte morale! quelle plus belle économique[5]! quelle politique plus juste! Celui-là est ennemi du genre humain qui contredit de si saintes lois. Aussi qui les contredit, si ce n'est des hommes passionnés, qui

VAR. : (*a*) De leur tenir compte des services qu'ils nous rendront — de leurs services fidèles. — (*b*) Magistrats. — (*c*) Que leur bras doit être pesant. — (*d*) Et qu'ils doivent autant qu'ils peuvent soulager le fardeau des autres. — (*e*) Des mœurs.

1. Addition marginale sans renvoi, mais dont la place est évidemment ici; M. Lachat l'a rejetée comme une *note marginale*, Déforis l'avait mise à sa place.
2. *Domini, quod justum est et æquum servis præstate, scientes quod et vos Dominum habetis in cœlo. — Servi, obedite per omnia dominis carnalibus..... scientes quod a Domino accipietis retributionem hæreditatis. — Coloss.*, IV, 1. — III, 24.
3. *Apol.*, n. 37.
4. Édit. : *je l'avoue*, mots soulignés.
5. Bossuet connaissait les *Économiques* de Xénophon.

aiment mieux corrompre la loi que de rectifier leur conscience ; et (*a*) comme dit Salvien, « qui aiment mieux déclamer contre le précepte que de faire la guerre au vice ? » *Mavult quilibet improbus exsecrari legem, quàm emendare mentem, mavult præcepta odisse quàm vitia*[1].

Pour moi, je me donne de tout mon cœur à ces saintes institutions[2]. Les mœurs seules me feraient recevoir la foi. Je crois en tout à celui qui m'a si bien enseigné à vivre. La foi me prouve les mœurs ; les mœurs me prouvent la foi. Les vérités de la foi et la doctrine des mœurs sont choses tellement connexes et si saintement alliées, qu'il n'y a pas moyen de les séparer[3]. Jésus-Christ a fondé les mœurs sur la foi ; et après qu'il a si noblement (*b*) élevé cet admirable édifice, serai-je assez téméraire pour dire à un si sage architecte qu'il a mal posé le fondement (*c*) caché ? Au contraire, ne jugerai-je pas par la beauté manifeste de ce qu'il me montre, que la même sagesse a disposé ce qu'il me cache ?

Et vous, que direz-vous, ô pécheurs ? En quoi êtes-vous blessés, et quelle partie voulez-vous retrancher de cette morale ? Vous avez de grandes difficultés : est-ce la raison qui les dicte, ou la passion qui les suggère ? Hé ! j'entends bien vos pensées ; hé ! je vois de quel côté tourne votre cœur. Vous demandez la liberté. — Hé ! n'achevez pas, je vous entends trop (*d*). Cette liberté que vous demandez, c'est une captivité misérable[4] (*e*). Souffrez qu'on vous affranchisse et qu'on rende votre cœur à un Dieu à qui il est, et qui le redemande avec tant d'instance (*f*). Il n'est pas juste, mon frère, que l'on entame la loi en faveur de vos passions, mais

VAR. : (*a*) Ou. — (*b*) Si bien. — (*c*) Mal posé les fondements. — (*d*) Hé ! ne parlez pas davantage. — (*e*) Une captivité de votre cœur. — (*f*) A un Dieu qui le demande.

1. Salv., lib. IV *Advers. Avar.*, p. 312.

2. Peut-être faudrait-il placer ici les quelques mots que Bossuet a écrits à la marge : *Quam* (?) *delector legi* (sic) *Dei !* Quand (ou combien ?) la loi de Jésus-Christ me délecte !

3. A la suite de ce mot on lit au bas de la page : *Exemple* entre crochets ; peut-être, comme le dit Déforis, l'orateur avait-il dessein d'appuyer sa proposition de quelque exemple.

4. Édit. : *captivité misérable de votre cœur*. Bossuet a substitué *captivité misérable* à *captivité de votre cœur*, pour éviter la répétition trop fréquente de ce mot *cœur*.

plutôt qu'on retranche de vos passions ce qui est contraire à la loi. Car autrement que serait-ce? Chacun déchirerait le précepte : *Lacerata est lex*[1]? Il n'y a point d'homme si corrompu à qui quelque péché ne déplaise (*a*). Celui-là est naturellement libéral; tonnez, fulminez tant qu'il vous plaira contre les rapines, il applaudira à votre doctrine. Mais il est fier et ambitieux; il lui faut laisser venger cette injure et envelopper ses ennemis ou ses concurrents dans cette intrigue dangereuse. Ainsi toute la loi sera mutilée; et nous verrons (*b*), comme disait le grand saint Hilaire dans un autre sujet (*c*), « une aussi grande variété dans la doctrine que nous en voyons dans les mœurs, et autant de sortes de foi qu'il y a d'inclinations différentes: » *Tot nunc fides exsistere quot voluntates, et tot nobis doctrinas esse quot mores*[2].

Laissez-vous donc conduire à[3] ces lois si saintes, et faites-en votre règle. Et ne me dites pas qu'elle est trop parfaite et qu'on ne peut y atteindre. C'est ce que disent les lâches et les paresseux. Ils trouvent obstacle à tout, tout leur paraît impossible; et lorsqu'il n'y a rien à craindre, ils se donnent à eux-mêmes de vaines frayeurs et des terreurs imaginaires. *Dicit piger : Leo est in viâ et leæna in itineribus. Dicit piger : Leo est foris, in medio platearum occidendus sum*[4] : « Le paresseux dit : Je ne puis partir, il y a un lion sur ma route; la lionne me dévorera sur les grands chemins. » Il trouve toujours des difficultés, et il ne s'efforce jamais d'en vaincre aucune. En effet vous qui nous objectez que la loi de l'Évangile est trop parfaite et surpasse les forces humaines, avez-vous jamais essayé de la pratiquer? Contez-nous donc vos efforts, montrez-nous les démarches que vous avez faites. Avant que de vous plaindre de votre impuissance, que ne commencez-vous quelque chose? Le second pas, direz-vous, vous est impossible; oui,

VAR. : (*a*) Assez corrompu qu'il n'y ait quelque péché qui lui déplaise. — (*b*) Nous aurons. — (*c*) Dans une autre occasion.

1. *Habac.*, I, 4.
2. S. Hilar., lib. II *Ad Constant.*, n. 4. Le saint Hilaire dont parle ici Bossuet est l'évêque de Poitiers qui mourut vers 367.
3. Cet emploi de la préposition *à* était fréquent au dix-septième siècle; on en trouve de nombreux exemples dans Corneille et dans Molière.
4. *Prov.*, XXVI, 13; XXII, 13.

si vous ne faites jamais le premier. Commencez donc à marcher, et avancez par degrés. Vous verrez les choses se faciliter, et le chemin s'aplanir manifestement devant vous. Mais qu'avant que d'avoir tenté, vous nous disiez tout impossible ; que vous soyez fatigué et harassé du chemin sans vous être remué [1] de votre place, et accablé d'un travail que vous n'avez pas encore entrepris, c'est une lâcheté non seulement ridicule [2], mais insupportable. Au reste comment peut-on dire que Jésus-Christ nous ait chargés par-dessus nos forces, lui qui a eu tant d'égards à notre faiblesse, qui nous offre tant de secours, qui nous laisse (*a*) tant de ressources ; qui non content de nous retenir sur le penchant par le précepte, nous tend encore la main dans le précipice par la rémission des péchés qu'il nous présente ?

TROISIÈME POINT

Je vous confesse, Messieurs, que mon inquiétude est extrême [3] dans cette troisième partie, non que j'aie peine à prouver ce que j'ai promis au commencement, c'est-à-dire l'infinité de la bonté du Sauveur. Quelle éloquence [4] assez sèche et assez stérile pourrait manquer de paroles ? Car qu'y a-t-il de plus facile ? Et qu'y a-t-il, si je puis parler de la sorte, de plus infini et de plus immense que cette divine bonté, qui non seulement reçoit ceux qui la recherchent et se donne tout entière à ceux qui l'embrassent, mais encore rappelle ceux qui s'éloignent et ouvre toujours des voies de retour à ceux qui la quittent ? Mais les hommes le savent assez, ils ne le savent que trop pour leur malheur. Il ne faudrait point [5] publier si hautement une vérité de laquelle

VAR. : (*a*) Donne.

1. Molière dit avec plus d'énergie encore :

Et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle *grouille* aussi peu qu'une pièce de bois. (*Misanthr.*)

2. On trouve ici, dans le ms., une correction au crayon rouge qui n'est pas très lisible ; il est possible que Bossuet ait voulu substituer *sotte* à *ridicule*.

3. Il y avait d'abord *n'est pas médiocre*, latinisme pur ; Bossuet a simplement *souligné* ces trois mots, et tous les éditeurs ont compris qu'il les condamnait.

4. Édit. : *Car quelle éloquence*... Bossuet a écrit au-dessus de la ligne : *Quelle éloquence*. Rien ne prouve que *car* ne doive pas rester, comme dans le ms., avant *qu'y a-t-il*. C'est une cacophonie, mais qu'importe ?

5. Édit. *faudrait pas*, Bossuet a corrigé.

tant de monde abuse. Il faudrait le dire tout bas aux pécheurs affligés de leurs crimes, aux consciences abattues et désespérées. Il faudrait démêler dans la multitude quelque âme désolée, et lui dire à l'oreille et en secret : « Ah ! Dieu pardonne sans fin et sans bornes [et ses miséricordes sont innombrables[1]. »] Mais c'est lâcher la bride à la licence, que de mettre devant les yeux des pécheurs superbes cette bonté qui n'a point de bornes ; et c'est multiplier les crimes, que de prêcher ces miséricordes qui sont innombrables : *Misericordiæ ejus non est numerus*[2].

Et toutefois, Chrétiens, il n'est pas juste que la dureté et l'ingratitude des hommes ravissent à la bonté du Sauveur les louanges qui lui sont dues. Élevons donc notre voix, et prononçons hautement que sa miséricorde est immense. L'homme devait mourir dans son crime ; Jésus-Christ est mort en sa place. Il est écrit du pécheur que son sang doit être sur lui ; mais le sang de Jésus-Christ et le couvre et le protège. O hommes, ne cherchez plus l'expiation de vos crimes dans le sang des animaux égorgés. Dussiez-vous dépeupler tous vos troupeaux par vos hécatombes, la vie des bêtes ne peut point payer pour la vie des hommes. Voici Jésus-Christ qui s'offre, homme pour les hommes, homme innocent pour les coupables, Homme-Dieu pour des hommes purs[3] et pour de simples mortels[4]. Pécheurs, ne perdez jamais l'espérance : Jésus-Christ est mort une fois, mais le fruit de sa mort est éternel ; Jésus-Christ est mort une fois,

1. Il y a *etc.* dans le texte ; Bossuet songe manifestement, comme la citation le prouve, à la fin de phrase qui se trouve barrée par lui quelques lignes plus bas. Il a éprouvé quelque peine à exprimer sa pensée ; tout ce début du troisième point a été remanié profondément.

2. *Orat. missæ pro gratiar. act.* — (Prière de la Messe d'actions de grâces ; office particulier qui se trouve dans les Missels complets.)

3. C'est-à-dire pour des hommes *qui participent uniquement à la condition humaine ;* c'est ainsi que Boileau a dit :

> Et puisqu'en ce récit tout paraît incroyable,
> Que la vérité *pure* y ressemble à la fable...

4. Ici les éditeurs conservent deux phrases que Bossuet a marquées d'un trait à la marge, pour les condamner, et avec raison, car elles ne fortifient pas la pensée. « Vous voyez donc, Chrétiens, non seulement l'égalité dans le prix, mais encore la surabondance. Ce qui est offert est infini ; et afin que celui qui offre fût de même dignité, lui-même, qui est la victime, il a voulu aussi être le pontife.

mais « il est toujours vivant afin d'intercéder pour nous, » comme dit le divin Apôtre[1].

Il y a donc pour nous dans le ciel une miséricorde infinie ; mais pour nous être appliquée en terre, elle est toute communiquée à la sainte Église dans le sacrement de pénitence. Car écoutez les paroles de l'institution : « Tout ce que vous remettrez sera remis, tout ce que vous délierez sera délié[2]. » Vous y voyez une bonté qui n'a point de bornes. C'est en quoi elle diffère d'avec le baptême. « Il n'y a qu'un baptême, » dit le saint Apôtre, et il ne se répète plus. *Unus Dominus, una fides, unum baptisma*[3]. Les portes de la pénitence sont toujours ouvertes. Venez dix fois, venez cent fois : venez mille fois[4]. Cette parole sera toujours véritable : Tout ce que vous pardonnerez sera pardonné[5]. Je ne vois ici ni terme prescrit, ni nombre arrêté, ni mesure déterminée. Il y faut donc reconnaître une bonté infinie (*a*)[6].

Que dirai-je ici, Chrétiens, et avec quels termes assez puissants déplorerai-je tant de sacrilèges qui infectent les eaux de la pénitence ? « Eau du baptême, que tu es heu-

VAR. : (*a*) Et c'est pourquoi nous y comprenons une bonté infinie.

1. *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* — *Heb.*, VII, 25.
2. *Quodcumque ligaveris super terram erit ligatum et in cœlis ; et quodcumque solveris super terram erit solutum et in cœlis.* — *Matth.*, XVI, 19.
3. *Ephes.*, IV, 5.
4. Édit. : *La puissance de l'Église n'est point épuisée*, phrase soulignée.
5. *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis ; et quorum retinueritis, retenta sunt.* — *Joan.*, XX, 23.
6. Les éditeurs conservent ici, à tort, un long passage que Bossuet, pressé de finir, a condamné en le marquant d'un trait à la marge : « La fontaine du saint baptême est appelée dans les Écritures, selon une interprétation, « une fontaine scellée, » *fons signatus* (*Cant.*, IV, 12). Vous vous y lavez une fois ; on la referme, on la scelle ; il n'y a plus de retour pour vous. Mais nous avons dans l'Église une autre fontaine, de laquelle il est écrit dans le prophète Zacharie : « En ce jour, au » jour du Sauveur, en ce jour où la bonté paraîtra au monde, il y aura une » fontaine ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem pour la » purification du pécheur » : *In die illâ erit fons patens domui David et habitantibus Jerusalem in ablutionem peccatoris.* (*Zach.*, XIII, 1.) Ce n'est point une fontaine scellée qui ne s'ouvre qu'avec réserve, qui n'est point permise à tous, parce qu'elle exclut à jamais ceux qu'elle a une fois reçus : *fons signatus.* Celle-ci est une fontaine non seulement publique, mais toujours ouverte, *erit fons patens* ; et ouverte indifféremment à tous les habitants de Jérusalem, à tous les enfants de l'Église. Elle reçoit toujours les pécheurs ; à toute heure et à tous moments les lépreux peuvent venir se laver dans cette fontaine du Sauveur, toujours bienfaisante et toujours ouverte. Mais c'est ici, chrétiens, notre grande infidélité ; c'est ici que l'indulgence multiplie les crimes, et que la source des miséricordes devient une source infinie de profanations sacrilèges. »

reuse, disait autrefois Tertullien; que tu es heureuse, eau mystique, qui ne laves qu'une fois! qui ne sers point de jouet aux pécheurs! » *Felix aqua quæ semel abluit, quæ ludibrio peccatoribus non est*[1]! C'est le bain de la pénitence toujours ouvert aux pécheurs, toujours prêt à recevoir ceux qui retournent; c'est ce bain de miséricorde qui est exposé au mépris par sa facilité bienfaisante, dont les eaux servent contre leur nature à souiller les hommes, parce que la facilité de se laver fait qu'ils ne craignent point de salir leur conscience (*a*). Qui ne se plaindrait, Chrétiens, de voir cette eau salutaire si étrangement violée, seulement à cause qu'elle est bienfaisante? Qu'inventerai-je, où me tournerai-je pour arrêter les profanations des hommes pervers qui vont faire malheureusement leur écueil du port?

Les pécheurs nous savent bien dire qu'il ne faut que se repentir pour être capable d'approcher de cette fontaine de grâce[2]. En vain nous disons à ceux qui se confient (*b*) si aveuglément à ce repentir futur : Voulez-vous pas considérer que Dieu a bien promis le pardon au repentir, mais qu'il n'a pas promis de donner du temps pour ce sentiment nécessaire? Cette raison convaincante ne fait plus d'effet, parce qu'elle est trop répétée. Considérez, mes Frères, quel est votre aveuglement : vous rendez la bonté de Dieu complice de votre endurcissement. C'est ce péché contre le Saint-Esprit, contre la grâce de la rémission des péchés. Dieu n'a plus rien à faire pour vous retirer du crime. Vous poussez à bout sa miséricorde. Que peut-il faire que de vous appeler,

VAR. : (*a*) Leur âme. — (*b*) Et puis, dites-moi, mon frère, vous qui vous confiez.

1. *De Bapt.*, n. 15. Bossuet écrit *abluis, es.* — On peut remarquer ici un exemple de la délicatesse de parole que Bossuet avait acquise depuis qu'il prêchait à la Cour. Il donnait à la citation de Tertullien tout son développement; il disait après : *quæ ludibrio peccatoribus non es!* « Qui n'étant point gâtée de beaucoup d'ordures ne salis point de nouveau ceux que tu laves : *quæ assiduitate sordium infecta, rursus quos abluis inquinas.* C'est la fontaine de la pénitence, dont les eaux sont tous les jours souillées parce qu'elle est tous les jours ouverte; non seulement elles sont souvent infectées, mais encore elles servent, etc. » Il a sacrifié tout cela. Peut être aussi craignait-il de rappeler à ses auditeurs ce mot d'un païen : « Où vont se laver ceux qui se baignent ici?

2. Bossuet a littéralement bouleversé cette fin de son discours, et l'on ne saurait trop rendre hommage à la sagacité de Déforis, qui l'a reconstituée de la manière la plus heureuse, en tenant compte des moindres indications et renvois du ms.

que de vous attendre (*a*), que de vous tendre les bras, que de vous offrir le pardon? C'est ce qui vous rend hardis dans vos entreprises criminelles. Que faut-il donc qu'il fasse? Et sa bonté étant épuisée et comme surmontée par votre malice, lui reste-t-il autre chose que de vous abandonner à sa vengeance? Hé bien! poussez à bout la bonté divine : montrez-vous fermes et intrépides à perdre votre âme : ou plutôt insensés et insensibles, hasardez tout, risquez tout; faites d'un repentir douteux le motif d'un crime certain (*b*); mais ne voulez-vous pas entendre combien est étrange, combien insensée, combien monstrueuse cette pensée de pécher pour se repentir? *Obstupescite, cœli, super hoc*[1] : « O ciel, ô terre, étonnez-vous d'un si prodigieux égarement! » Les aveugles enfants d'Adam ne craignent pas de pécher, parce qu'ils espèrent un jour en être fâchés! J'ai lu souvent, dans les Écritures, que Dieu envoie aux pécheurs l'esprit de vertige[2] et d'étourdissement; mais je le vois clairement dans vos excès. Voulez-vous vous convertir quelque jour, ou périr misérablement dans l'impénitence? Choisissez, prenez parti. Le dernier est le parti des démons. S'il vous reste donc quelque sentiment du christianisme, quelque soin de votre salut, quelque pitié de vous-même (*c*), vous espérez vous convertir; et si vous croyiez que cette porte vous fût fermée, vous n'iriez pas au crime avec l'abandon où je vous vois. Se convertir, c'est se repentir : vous voulez donc contenter cette passion, parce que vous espérez vous en repentir! Qui jamais a ouï parler d'un tel prodige? Est-ce moi qui ne m'entends pas, ou bien est-ce votre passion qui vous enchante? Me trompé-je dans ma pensée? ou bien êtes-vous aveugle et troublé de sens dans la vôtre? Quand est-ce qu'on s'est avisé de faire une chose, parce qu'on croit

VAR. : (*a*) Que d'appeler, que d'attendre. — (*b*) Hasardez votre âme, risquez votre éternité; quelle fermeté! quel courage! quelle insensibilité prodigieuse! quelle stupidité insensée! (Cette phrase est écrite au crayon rouge à la suite de la péroraison. C'est après l'avoir écrite que Bossuet a refait tout le passage auquel nous l'attribuons comme variante. — (*c*) Quelque soin de vous-même.

1. *Jerem.*, II, 12.

2. « L'Égypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu *l'esprit de vertige* dans ses conseils. » — *Hist. univ.*, III, 7. (Éd. Jacquinet, Paris. — Eng. Belin.)

s'en repentir quelque jour? C'est la raison de s'en abstenir sans doute. J'ai bien ouï dire souvent : Ne faites pas cette chose, car vous vous en repentirez[1]. Le repentir qu'on prévoit n'est-il pas naturellement un frein au désir et un arrêt à la volonté? Mais qu'un homme dise en lui-même : Je me détermine à cette action, j'espère d'en avoir regret, et je m'en retirerais sans cette pensée; qu'ainsi le regret prévu devienne contre sa nature et l'objet de notre espérance, et le motif de notre choix, c'est un aveuglement inouï, c'est confondre les contraires, c'est changer l'essence des choses. Non, non, ce que vous pensez n'est ni un repentir ni une douleur; vous n'en entendez pas seulement le nom, tant vous êtes éloignés d'en avoir la chose[2]. Cette douleur qu'on désire, ce repentir qu'on espère avoir quelque jour, n'est qu'une feinte douleur et un repentir imaginaire. Ne vous trompez pas, Chrétiens, il n'est pas si aisé de se repentir. Pour produire un repentir sincère, il faut renverser son cœur jusqu'aux fondements, déraciner ses inclinations avec violence, s'indigner implacablement contre ses faiblesses, s'arracher de vive force à soi-même. Si vous prévoyiez un tel repentir, il vous serait un frein salutaire. Mais le repentir que vous attendez n'est qu'une grimace, la douleur que vous espérez une illusion et une chimère; et vous avez sujet de craindre que par une juste punition d'avoir si étrangement renversé la nature de la pénitence, un Dieu méprisé et vengeur de ses sacrements profanés ne vous envoie en sa fureur, non le *peccavi* (*a*) d'un David, non les regrets d'un saint Pierre, non la douleur amère d'une Madeleine; mais le regret politique d'un Saül, mais la douleur désespérée d'un Judas, mais le repentir (*b*) stérile d'un Antiochus; et que vous ne périssiez malheureusement dans votre fausse contrition et dans votre pénitence impénitente.

VAR. : (*a*) Le repentir. — (*b*) Le regret.

1. Tout ce qui précède, depuis : *en vain nous disons*, a été refait, peut-être même à une époque ultérieure, sur un papier différent, avec une marge qui occupe la moitié de la page. Peut-être Bossuet aura-t-il repris ce sermon en 1668 ou en 1669.

2. Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose;
Rien n'est plus commun que le nom,
Rien n'est plus rare que la *chose*. (LA FONT.)

Vivons donc, mes Frères, de sorte que la rémission des péchés ne nous soit pas un scandale. Rétablissons les choses dans leur usage naturel. Que la pénitence soit pénitence, un remède et non un poison ; que l'espérance soit espérance, une ressource à la faiblesse et non un appui à l'audace ; que la douleur soit une douleur ; que le repentir soit un repentir, c'est-à-dire l'expiation des péchés passés et non le fondement des péchés futurs. Ainsi nous arriverons par la pénitence au lieu où il n'y a plus ni repentir ni douleur, mais un calme perpétuel et une paix immuable. Au nom du Père et [du Fils et du Saint-Esprit.]

XVI

SERMON SUR L'ENFANT PRODIGUE

PRÊCHÉ A SAINT-GERMAIN LE 28 MARS 1666.

(TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME[1])

Homo quidam habuit duos filios, et dixit adolescentior ex illis patri : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.

Un homme avait deux fils, et le plus jeune des deux dit à son père : Mon père, donnez-moi mon partage du bien qui me touche[2] (*a*). — *Luc.*, xv, 11.

Il n'y a que peu de jours que la parabole de l'Enfant prodigue fut lue par la sainte Église dans la célébration des mystères, et je me sens invité à ramener (*b*)[3] aujourd'hui

VAR. : (*a*) Qui me regarde, — qui m'appartient. — (*b*) La parabole de l'Enfant prodigue nous fut hier proposée par la sainte Église dans la célébration des mystères, et je pense que vous voudrez bien que je ramène.

1. Ms. t. XII, 212. — Déforis, V, 281. — Lachat, IX, 199. La date de ce sermon a été donnée avec la dernière précision par M. Gandar ; avant lui, on l'attribuait au Carême du Louvre. Le Carême de Saint-Germain ne saurait être confondu avec ceux qui l'ont précédé ; Bossuet se sert alors de petit papier plié en deux, il écrit à mi-marge, et sa grosse écriture ronde diffère complètement de l'écriture allongée des stations précédentes. Avant M. Gandar, on n'avait pas su tirer parti de ces indications, qui nous semblent aujourd'hui si claires.

2. Cette traduction est dans le ms., en tête de l'Exorde proprement dit, après l'*Ave*.

3. Édit. Lachat : *La parabole*, etc. (v. la variante). Il y a pourtant des règles

un si beau et si utile spectacle. Et certainement, Chrétiens, toute l'histoire de ce prodigue, sa malheureuse sortie de la maison de son père, ses voyages, ou plutôt ses égarements dans un pays éloigné, son avidité pour avoir son bien et sa prodigieuse facilité à le dissiper, ses libertés et sa servitude, ses douleurs après ses plaisirs[1], enfin la variété infinie et le mélange de ses aventures sont un tableau si naturel de la vie humaine; et son retour à son père, où[2] il retrouve avec abondance tous les biens qu'il avait perdus, une image si accomplie des grâces de la pénitence, que je croirais manquer tout à fait au saint ministère dont je suis chargé, si je négligeais les instructions que Jésus-Christ a renfermées dans cet Évangile. Ainsi mon esprit ne travaille plus qu'à trouver à quoi se réduire dans une matière si vaste; tout me paraît important, et je ne puis tout traiter sans entreprendre aujourd'hui un discours immense. Grand Dieu! arrêtez mon choix sur ce qui sera le plus profitable à cet illustre auditoire, et donnez-moi les lumières de votre Esprit-Saint par les pieuses intercessions de la bienheureuse Vierge que je salue avec l'ange en disant: *Ave Maria.*

Depuis notre ancienne désobéissance, il semble que Dieu ait voulu retirer du monde tout ce qu'il y avait répandu de joie véritable pendant (*a*) l'innocence des commencements; si bien que ce qui flatte maintenant nos sens n'est plus qu'un amusement dangereux et une illusion de peu de durée. Le Sage l'a bien compris lorsqu'il a dit ces paroles: *Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat*[3]: « Le ris sera mêlé de douleur, et les joies se termineront (*b*) en regrets. » C'est connaître le monde que de

VAR.: (*a*) Dans. — (*b*) Se finiront.

précises; quand Bossuet refait sa phrase, c'est la seconde rédaction qui doit être prise par l'éditeur; l'ancienne devient une variante. Déforis n'y avait pas manqué.

1. Édit. ses douleurs après ses plaisirs, *et la misère extrême où il est réduit pour avoir tout* (VAR. *trop*) *donné à son plaisir*, phrase que Bossuet a soulignée, c.-à-d. barrée, à cause de la redite.

2. *Chez lequel*, tournure familière aux écrivains du dix-septième siècle.

3. *Prov.*, XIV, 13.

parler ainsi de ses plaisirs; et ce grand homme a bien remarqué dans les paroles que j'ai rapportées, premièrement qu'ils ne sont pas purs, puisqu'ils sont mêlés de douleurs; et secondement qu'ils passent bien vite (*a*), puisque la tristesse les suit de si près. En effet il est véritable que nous ne goûtons point ici de joie sans mélange. La félicité des hommes du monde est composée de tant de pièces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque [1]; et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine pour nous laisser jouir longtemps de quelque repos. C'est ce que nous pouvons entendre par la parabole de l'Enfant prodigue. Pour donner un cours plus libre à ses passions, il renonce aux commodités et à la douceur de sa maison paternelle, et il achète à ce prix cette liberté malheureuse. Le plaisir de jouir de ses biens est suivi de leur entière dissipation. Ses excès, ses profusions, cette vie voluptueuse qu'il a embrassée le réduisent à la servitude, à la faim et au désespoir. Ainsi vous voyez, Messieurs, que ses joies se tournent bientôt en amertumes [2] : *Extrema gaudii luctus occupat;* mais voici un autre changement qui n'est pas moins remarquable. La longue suite de ses malheurs l'ayant fait rentrer en lui-même, il retourne enfin à son père, repentant et affligé de tous ses désordres; et, reçu dans ses bonnes grâces, il recouvre par ses larmes et par ses regrets ce que ses joies dissolues lui avaient fait perdre. Étranges vicissitudes! Plongé par ses plaisirs déréglés dans un abîme de douleurs, il rentre par sa douleur même dans la tranquille possession d'une joie parfaite. Tel est le miracle de la pénitence [3]; c'est ce qui me donne lieu, Chrétiens, de vous (*b*) faire voir aujourd'hui dans l'égarement et dans le retour de ce prodigue ces deux vérités importantes : les plaisirs sources de douleurs,

VAR. : (*a*) Qu'ils n'ont point — qu'ils ont peu — de consistance. — (*b*) C'est ce qui me porte, Messieurs, à.

1. Les mots *composés de tant* et *qui manque* sont soulignés dans le ms., mais au crayon ordinaire; les mots *passent bien vite* étaient ajoutés au crayon rouge.
2. Édit. : *en une amertume infinie;* les mots *une* et *amertume* sont soulignés au crayon rouge; Bossuet les condamne, comme disant plus que le latin *luctus*, qu'il traduit; il souligne *amertume* au crayon ordinaire, et ici c'est évidemment pour conserver ce mot à l'exclusion des autres.
3. Édit. : *et* c'est; *et* souligné.

et les douleurs sources fécondes de nouveaux plaisirs. C'est le partage de ce discours et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT

L'apôtre saint Paul a prononcé que « tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution : » *Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur*[1]. L'Église était encore dans son enfance, et déjà toutes les puissances du monde s'armaient contre elle. Mais ne vous persuadez pas qu'elle ne fût persécutée que par les ennemis[2] déclarés du christianisme (*a*). Chacun de ses enfants était soi-même son persécuteur. Pendant qu'on affichait dans toutes les places publiques[3] des sentences et des proscriptions contre les fidèles, eux-mêmes se condamnaient d'une autre sorte. Si les empereurs les exilaient de leur patrie, tout le monde leur était un exil; ils s'ordonnaient à eux-mêmes de ne s'attacher (*b*) nulle part et de n'établir leur domicile en aucun pays de la terre. Si on leur ôtait la vie par violence, eux-mêmes s'ôtaient les plaisirs volontairement, et Tertullien a raison de dire que cette sainte et innocente persécution aliénait encore plus les esprits que l'autre : *Plures invenias, quos magis periculum voluptatis quàm vitæ avocet ab hâc sectâ, cùm alia non sit et stulto et sapienti vitæ gratia, nisi voluptas*[4]. C'est-à-dire[5] que si l'on craignait les rigueurs des empereurs contre l'Église, on craignait encore davantage la sévérité de sa dis-

Var. : (*a*) Les tyrans ennemis du nom chrétien. — (*b*) S'arrêter.

1. II *Timoth.*, III, 12.

2. Édit. : *par les tyrans ennemis déclarés.* En ajoutant *déclarés* au crayon rouge, Bossuet a condamné le mot *tyrans : ennemis* était un adjectif, il devient *substantif*, et la grammaire exige que *tyrans* soit supprimé.

3. Édit. : *à tous les poteaux et dans*, cinq mots soulignés, c.-à-d. barrés comme le sera à la ligne suivante le mot *épouvantables*, que Bossuet appliquait à *sentences*, et qu'il a remplacé heureusement par *et des proscriptions*. Ainsi les éditeurs choisissent entre les mots soulignés, ils conservent les uns et suppriment les autres sans aucune espèce de critique.

4. *De Spect.*, n. 2.

5. Les éditeurs font précéder cette phrase de cette autre que Bossuet a barrée à la marge, et qui fait double emploi : *C'est-à-dire qu'on s'éloignait du christianisme, plus par la crainte de perdre les plaisirs que par celle de perdre la vie, qu'on aimait autant n'avoir pas que de l'avoir sans goût et sans agrément; de sorte que si l'on craignait*, etc. Bossuet, supprimant cette phrase, a remplacé *de sorte que* par *c'est-à-dire que.*

cipline contre elle-même, et que plusieurs se seraient exposés plus facilement à se voir ôter la vie qu'à se voir arracher les plaisirs, sans lesquels la vie leur est ennuyeuse, et qu'ils aimeraient autant [ne l']avoir[1] pas que de l'avoir sans goût et sans agrément[2].

Ce martyre, Messieurs, ne finira point (*a*), et cette sainte persécution par laquelle nous combattons en nous-mêmes les attraits des sens[3], durera autant que l'Église. La haine aveugle et injuste qu'avaient les grands du monde contre l'Évangile a eu son cours limité, et le temps l'a enfin tout à fait éteinte; mais la haine des chrétiens contre eux-mêmes et contre leur propre corruption doit être immortelle, et c'est elle qui fera durer jusques à la fin des siècles ce martyre vraiment merveilleux où chacun s'immole soi-même, où le persécuteur et le patient sont également agréables, où Dieu[4] soutient celui qui souffre et couronne celui qui persécute.

Je n'ignore pas, Chrétiens, que plusieurs murmurent ici contre la sévérité de l'Évangile. Ils veulent bien que Dieu nous défende ce qui fait tort au prochain; mais ils ne peuvent comprendre que l'on mette de la vertu à se priver des plaisirs, et les bornes qu'on nous prescrit de ce côté-là leur semblent insupportables. Mais s'il n'était mieux séant à la dignité de cette chaire de supposer comme indubitables les maximes de l'Évangile que de les prouver par raisonnement, avec quelle facilité pourrais-je vous faire voir qu'il était absolument nécessaire que Dieu réglât par ses saintes lois toutes les parties de notre conduite; que lui, qui nous a prescrit l'usage que nous devons faire de nos biens, ne devait pas négliger[5] de nous enseigner celui que nous de-

VAR. : (*a*) Ne doit point cesser.

1. Ms. *n'avoir pas*.
2. Fin de phrase omise par les éditeurs, parce qu'elle fait double emploi avec celle qu'ils ont eu le tort de conserver plus haut.
3. Edit. : *doit durer*. Bossuet a souligné *doit*, et la preuve que c'est une façon de barrer le mot, c'est qu'il a ajouté une lettre au mot *durer* pour avoir *durera*.
4. Édit. : où Dieu d'une *même main;* les deux derniers mots sont soulignés, le troisième doit disparaître avec eux.
5. *Ne devait pas négliger* est souligné, sans doute à cause de la répétition du verbe *devoir*, mais Bossuet a négligé de corriger.

vous faire de nos sens; que si, ayant égard à la faiblesse des sens, il leur a donné quelques plaisirs, aussi pour honorer (*a*) la raison, il fallait (*b*) y mettre des bornes, et ne livrer pas au corps l'homme tout entier, à la honte de l'esprit[1].

Et certainement, Chrétiens, il ne faut pas s'étonner que Jésus-Christ nous commande de persécuter en nous-mêmes l'amour des plaisirs, puisque (*c*) sous prétexte d'être nos amis, ils nous causent de si grands maux. Les pires des ennemis, disait sagement cet ancien[2], ce sont les flatteurs; et j'ajoute avec assurance que les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs. Ces dangereux conseillers, où ne nous mènent-ils pas par leurs flatteries? Quelle honte[3], quelle ruine dans les fortunes, quels dérèglements dans les esprits, quelles infirmités même dans les corps n'ont pas été introduites par l'amour désordonné des plaisirs? Ne voyons-nous pas tous les jours plus de maisons ruinées par la sensualité (*d*) que par les disgrâces[4], plus de familles divisées et troublées dans leur repos par les plaisirs que par les ennemis les plus artificieux, plus d'hommes immolés avant le temps à la mort par les plaisirs que par les violences et par les combats? Les tyrans, dont nous parlions tout à l'heure, ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y

Var. : (*a*) Pour l'amour de. — (*b*) Il devait. — (*c*) Eux qui... nous causent. — (*d*) Par les plaisirs.

1. Tout ce passage, depuis *Je n'ignore pas*, est marqué d'un trait à la marge, mais il est impossible de le supprimer. Maître de sa parole comme il l'était alors, Bossuet lui a substitué les quelques mots que voici : « Prouver par l'Évangile. *Tollat crucem suam quotidie* (*Luc.*, IX, 23). Tous les jours. *Dicebat autem ad omnes* (*Ibid.*), non aux religieux et aux solitaires : *Intrate per angustam portam, quia lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. Quam angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui intrant per eam* (*Matth.*, VII, 13, 14). Il ne dit pas à la perfection, mais à la vie. *Contendite intrare per angustam portam, quia multi, dico vobis, quærent intrare et non poterunt* (*Luc.*, XIII, 24). » Déforis avait eu le tort de coudre ce passage dans son texte ; M. Lachat l'a donné en note, mais en faisant des fautes de lecture que son devancier aurait pu lui épargner : On lit *crucem* au lieu de *tollat crucem; à la perdition* au lieu de *à la perfection*.

2. Q. Curt., lib. VIII, cap. V et VIII. Il arrive bien rarement à Bossuet de citer les auteurs profanes.

3. Édit. : quelle honte, *quelle infamie*, deux mots soulignés. Bossuet s'applique dans ce discours à éviter les expressions trop fortes.

4. Ce passage est barré à la marge, mais au crayon, et la fin de la phrase, qui ne l'est pas, est nécessaire au sens.

abandonnent? Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain; et les médecins nous enseignent d'un commun accord que ces funestes complications de symptômes et de maladies qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, démentent (*a*)[1] leurs anciens aphorismes, ont leurs sources dans les plaisirs. Qui ne voit donc clairement combien il était juste de nous obliger d'en être les persécuteurs, puisqu'ils sont eux-mêmes en tant de façons les plus cruels persécuteurs de la vie humaine[2]?

Mais laissons les maux qu'ils font à nos corps et à nos fortunes; parlons de ceux qu'ils font à nos âmes, dont le cours est inévitable. La source de tous les maux, c'est qu'ils nous éloignent de Dieu, pour lequel si notre cœur ne nous dit pas que nous sommes faits, il n'y a point de paroles qui puissent guérir notre aveuglement. Or, mes Frères, Dieu est esprit, et ce n'est que par l'esprit qu'on le peut atteindre. Qui ne voit donc que plus nous marchons dans la région des sens, plus nous nous éloignons de notre demeure natale, et plus nous nous égarons dans une terre étrangère?

Le prodigue nous le fait bien voir; et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit dans notre Évangile qu'en sortant de la maison de son père, « il alla dans une région bien éloignée : » *Peregre profectus est*[3] *in regionem longinquam*[4]. Ce fils dénaturé et ce serviteur (*b*) fugitif, qui quitte pour ses plaisirs le service de son maître, fait deux étranges voyages: il éloigne son cœur de Dieu (*c*) et ensuite il en éloigne même sa pensée. Rien n'éloigne tant notre cœur de Dieu que l'attache aveugle aux joies sensuelles; et si les autres passions peuvent l'emporter, c'est celle-ci qui l'engage et

VAR. : (*a*) Font mentir. — (*b*) Cet esclave. — (*c*) Il éloigne de Dieu son cœur.

1. Édit. : démentent *si souvent*. Deux mots soulignés. Bossuet veut-il ménager l'amour-propre des médecins? Veut-il au contraire montrer que leurs aphorismes sont toujours démentis? La réponse à ces questions n'est pas aisée à trouver.

2. L'passage marqué d'un trait de crayon à la marge, depuis: *d'en être les persécuteurs;* il en sera de même de quelques autres passages de ce discours; je ne les signalerai même plus, ne sachant pour quelle raison Bossuet avait marqué ainsi certaines parties de phrase ou même certains mots. On sait qu'à la fin de sa vie Bossuet relisait ses sermons; peut-être a-t-il ainsi marqué des passages qu'il voulait employer dans ses *Méditations sur l'Évangile* ou ailleurs.

3. Ms. *abiit*.

4. *Luc.*, xv, 13.

le livre tout à fait. Dieu n'est plus dans ton cœur, homme sensuel[1]; mais tu feras bientôt une seconde démarche (*a*); si Dieu n'est plus dans ton cœur, bientôt il ne sera plus dans ton esprit (*b*). Ta mémoire, trop complaisante à ce cœur ingrat, l'effacera bientôt d'elle-même de ton souvenir. En effet ne voyons-nous pas que les plaisirs occupent tellement l'esprit, que les saintes vérités de Dieu et ses justes jugements n'y ont plus de place? *Auferuntur judicia tua à facie ejus*[2]. Dieu éloigné de notre cœur, Dieu éloigné de notre pensée, ô le malheureux (*c*) éloignement! ô le funeste voyage! Où êtes-vous, ô prodigue! combien éloigné de votre patrie! et en quelle basse région avez-vous choisi (*d*) votre demeure! David s'était autrefois perdu dans cette terre étrangère, il en est revenu bientôt; mais pendant qu'il y a passé, écoutez ce qu'il nous dit de ses erreurs : *Cor meum dereliquit me :* « Mon cœur, dit-il, m'a abandonné; » il s'est allé engager dans une misérable servitude. Mais pendant que son cœur lui échappait, où avait-il son esprit? Écoutez ce qu'il dit encore : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem*[3] : « Les pensées de mon péché m'occupaient tout, et je ne pouvais plus voir autre chose. » C'est encore en cet état que « la lumière de ses yeux n'est plus avec lui[4]. » La connaissance de Dieu était obscurcie, la foi comme éteinte et oubliée; Chrétiens, quel égarement! Mais les pécheurs vont plus loin encore. Les vérités de Dieu nous échappent; nous perdons, en nous éloignant, le ciel de vue; on ne sait qu'en croire; il n'y a plus que les sens qui nous touchent et qui nous occupent.

De vous dire maintenant, Messieurs, jusques où ira cet égarement, ni jusqu'où vous emporteront les joies sen-

VAR. (*a*) : Un second pas. — (*b*) Ta pensée. — (*c*) Cruel. — (*d*) Établi.

1. Édit. : *homme sensuel; l'idole que tu encenses, c'est le dieu que tu adores.* La phrase est belle, mais Bossuet a barré les trois premiers mots et souligné les autres; il faut respecter ses volontés.

2. *Psalm.*, XXXIX, 13.

3. *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum.* — *Psal.*, XXXVII, 11.

4. La place de cette addition marginale est nettement marquée dans le ms., quoique Bossuet n'ait pas fait de renvoi; Déforis ne s'y est pas trompé; M. Lachat place en note ce passage qui se rattache si bien au reste du développement.

suelles (*a*), c'est ce que je n'entreprends pas : car qui sait les mauvais conseils que vous donneront ces flatteurs[1] ? Tout ce que je sais, Chrétiens, c'est que la raison une fois livrée à l'attrait des sens et prise de ce vin fumeux ne peut plus répondre d'elle-même, ni savoir (*b*) où l'emportera son ivresse (*c*). Mais que sert de renouveler aujourd'hui ce que j'ai déjà dit dans cette chaire[2] de l'enchaînement des péchés ? (*d*) et quel besoin de vous faire voir[3] qu'un crime (*e*) en attire d'autres (*f*), puisqu'il n'en faut qu'un pour nous perdre, et que, sans que nous fassions jamais d'autres injustices, c'en est une assez criminelle que de refuser notre cœur à Dieu qui le demande à si juste titre ?

C'est à cette énorme injustice que nous engage (*g*) tous les jours l'amour des plaisirs. Il fait beaucoup davantage ; non content de nous avoir une fois arrachés à Dieu, il nous empêche d'y retourner par une conversion véritable, et en voici les raisons.

Pour se convertir, Chrétiens, il faut premièrement se résoudre, fixer son esprit à quelque chose, prendre une forme de vie. Or est-il que l'attache aux attraits sensibles nous met dans une contraire disposition. Car nous voyons[4] par expérience que tout l'agrément des sens est dans la variété ;

VAR. : (*a*) Nous emportera l'amour des plaisirs. — (*b*) Et ne sait. — (*c*) Enivrement. — (*d*) Crimes. — (*e*) Péché. — (*f*) Que sert de vous faire voir qu'ils s'attirent les uns les autres. — (*g*) C'est cette énorme injustice que nous fait faire.

1. Ici Bossuet a cru devoir sacrifier un bien beau passage ; il avait même barré à la marge jusqu'à la fin du paragraphe, mais il s'est ravisé. Voici le passage effacé : « Qui sait s'ils ne vous pousseront pas à réparer par des rapines (VAR. : *injustices*) ce que vous aurez dissipé par vos débauches ? Si après que vous aurez dit avec ces libertins dont il est parlé dans le livre de la Sapience : Contentons-nous, servons-nous du temps, cueillons les fleurs avant qu'elles passent, prenons les plaisirs qui nous sont donnés (VAR. : *nos plaisirs*) ; passons agréablement une vie si courte : *Utamur bonis quæ sunt*, et le reste, nous ne dirons point aussi avec eux : « Opprimons le juste et le pauvre » : *Opprimamus pauperem justum*, et si nous ne tenterons pas de soutenir par des violences ce qu'une licence effrénée nous a fait entreprendre ? » L'orateur ajoutait : « Je ne puis dire ces choses, tout ce que je sais... » Il a été logique, il a supprimé ce qu'il ne « pouvait dire ».

2. Ces quelques mots ont leur importance ; ils servent à nous donner exactement la date d'un sermon de Bossuet. L'orateur fait allusion au *Sermon sur les péchés d'habitude* (Lachat, IX, 81), qui se trouve ainsi avoir été prêché, comme celui qui nous occupe, en 1666.

3. Édit. : *que sert de vous faire voir*, etc., c'est la variante.

4. Édit. : *car trop pauvres pour nous pouvoir arrêter longtemps.* Ce passage a été barré ; il faisait suite à l'addition marginale avec renvoi : *car nous voyons par expérience que, trop pauvres...*

et c'est pourquoi l'Écriture dit que « la concupiscence est inconstante : » *Inconstantia concupiscentiæ*. Dans[1] toute l'étendue des choses sensibles, il n'y a point de si agréable situation que le temps ne rende ennuyeuse et insupportable. Quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre (*a*) nécessairement d'objets en objets, et se trompe pour ainsi dire en changeant de place. Ainsi la concupiscence, c'est-à-dire l'amour des plaisirs, est toujours changeant, parce qu'on voit toute son ardeur (*b*) languir et mourir dans la continuité, et que c'est le changement qui le fait revivre[2]. Aussi qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'âme flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit et l'ardeur qui se renouvelle : *Inconstantia concupiscentiæ*. Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant, dans ce mouvement perpétuel, on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté errante : *Quasi quâdam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo*[3]. Mais[4] quand il faut arrêter ses résolutions, cette âme accoutumée dès longtemps à courir deçà et delà[5], à suivre ses humeurs et ses fantaisies, et à se laisser tirer sans résistance par les objets plaisants qui se présentent[6], ne peut plus du tout se fixer. Cette constance, cette égalité, cette sévère régularité de la vertu lui fait peur, parce qu'elle n'y voit plus ces délices, ces doux changements, cette variété qui égaie les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté. C'est pourquoi cent fois on tente et cent fois on

VAR. : (*a*) Qu'il passe. — (*b*) Qu'on le voit.

1. Édit. : *parce que* dans. Bossuet a souligné *parce que* pour alléger sa phrase.
2. M. Lachat, corrigeant mal à propos Déforis, fait de cette addition marginale une simple variante. V. dans le *Traité de la Concupiscence* (ch. XXIX), un beau développement de cette pensée.
3. S. Aug. *in Psalm.* CXXXVI, n. 9. Ici se place une addition marginale sans renvoi que Déforis a fait entrer dans son texte, et dont M. Lachat n'a tenu aucun compte. Je la donne sans me croire autorisé à l'introduire dans le texte du discours : « Pour se convertir, il faut un certain sérieux. Ceux qui vivent dans les plaisirs : *Lusum esse vitam suam*, ne peuvent rien de sérieux (VAR. : *sont accoutumés à vivre de tout*).
4. Édit. Lachat : mais *aussi*, un mot souligné après coup au crayon rouge; Déforis l'a supprimé avec raison.
5. Édit. : *partout où elle voit la campagne découverte*, sept mots barrés. Cf. LA FONT. : *Deçà, delà*, partout. — *Deçà, delà*, vous en aurez.
6. *Qui se présentent* (ms. : *présente*), mots omis par les éditeurs.

quitte, on rompt et on renoue bientôt avec les plaisirs[1]. O âme inconstante et irrésolue, ou plutôt trop déterminée et trop résolue pour ne pouvoir te résoudre, iras-tu toujours errant d'objets en objets, sans jamais t'arrêter au bien véritable[2] ?

C'est ici qu'il nous faut entendre quelle est la captivité où jettent les joies sensuelles. Car le prodigue de la parabole ne s'égare pas seulement, mais encore il s'engage et se rend esclave ; et voici en quoi consiste notre servitude. C'est qu'encore que nous passions d'un objet à l'autre, ainsi que je viens de dire, avec une variété infinie, nous demeurons arrêtés dans l'étendue des attraits (*a*) sensibles. Et qu'est-ce qui nous tient ainsi captifs de nos sens, sinon la malheureuse alliance du plaisir avec l'habitude ? Car si l'habitude seule a tant de force pour nous captiver, le plaisir et l'habitude étant joints ensemble, quelles chaînes ne feront-ils pas? *Venumdatus sub peccato*[3] *:* [« Je suis vendu pour être assujetti au péché ;] » le péché nous achète par le plaisir qu'il nous donne. Entrez avec moi, Messieurs, dans cette considération. Encore que la nature ne nous porte pas à mentir et qu'on ne puisse comprendre le plaisir que plusieurs y trouvent, néanmoins celui qui s'est engagé dans cette faiblesse honteuse ne trouve plus d'ornements qui soient dignes de ses discours que la hardiesse de ses inventions : bien plus il jure et ment tout ensemble avec une pareille facilité ; et par une horrible profanation il s'accoutume à mêler ensemble la première vérité avec son contraire. Et quoique repris par ses amis et par lui-même[4], il ait honte de sa conduite qui lui ôte toute

Var. : (*a*) : Choses.

1. Les éditeurs conservent ici une belle phrase que Bossuet a soulignée, c.-à-d. barrée. La preuve en est qu'ayant souligné par mégarde les deux premiers mots de la phrase suivante : *O âme*, il les a écrits de nouveau à la marge. Voici la phrase condamnée : « De là ces remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point et dont on attend toujours la conclusion. » Peut-être Bossuet a-t-il trouvé qu'il y avait dans cette phrase trop de *jour* et de *toujours*.

2. Édit. : *Qu'as-tu acquis de certain par ce mouvement éternel, et que reste-t-il de tous ces plaisirs, sinon que tu en reviens avec un dégoût du bien, une attache au mal, le corps fatigué et l'esprit vide? Est-il rien de plus pitoyable?* Phrase soulignée.

3. *Rom.*, VII, 14.

4. Édit. : et *confondu* par lui-même ; le mot que je supprime est souligné.

créance, son habitude l'emporte par-dessus ses résolutions. Que si une coutume de cette sorte, qui répugne à la nature non moins qu'à la raison même, est néanmoins si puissante et si tyrannique, qu'y aura-t-il de plus invincible que la nature avec l'habitude, que la force de l'inclination et du plaisir jointe à celle de l'accoutumance[1] ? Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rendra nécessaire[2]. Si le plaisir nous jette dans une prison, l'habitude, dit saint Augustin, fermera cent portes sur nous et ne nous laissera aucune sortie. *Inclusum se sentit difficultate vitiorum, et quasi muro impossibilitate erecto portisque clausis quà evadat non invenit*[3].

En cet état, Chrétiens, s'il nous reste quelque connaissance de ce que nous sommes, quelle pitié devons-nous avoir de notre misère ? Car encore, si nous pouvions arrêter cette course rapide des plaisirs et les attacher, pour ainsi parler, autant à nous que nous nous attachons à eux, peut-être que notre aveuglement aurait quelque excuse. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus déplorable, que nous aimions si puissamment ces amis trompeurs qui nous abandonnent si vite ; qu'ils aient une telle force pour nous entraîner, et nous aucune pour les retenir (*a*) ; enfin que notre attache soit si violente, et leur fuite cependant[4] si précipitée ? Pleurez, pleurez, ô prodigue ; car qu'y a-t-il de plus misérable que de se sentir comme forcé par ses habitudes vicieuses d'aimer les plaisirs, et de se voir sitôt (*b*) après forcé par une nécessité fatale de les perdre sans retour et sans espérance ?

Que si, parmi tant de sujets de nous affliger, nous vivons toutefois heureux et contents ; c'est alors, c'est alors, mes Frères, qu'au défaut de notre misère, notre propre repos nous

VAR. : (*a*) Que nous ayons un amour si ferme pour ces plaisirs dont le naturel est si volage, — pour des plaisirs d'un naturel si volage ; qu'ils aient tant de force pour nous entraîner, et nous une extrême impuissance, — et nous si peu — pour les retenir. — que nous soyons si fidèles à ces trompeurs. (*b*) Bientôt.

1. L'*accoutumance* enfin nous rend tout familier. (LA FONT.)

2. Édit. : Le rendra *comme* nécessaire ; mot souligné.

3. *In Psalm.* CVI, n° 5.

4. Mot omis par M. Lachat. Il est écrit au crayon pour remplacer : *pendant* [*que*] leur *fuite est si précipitée et si rapide*, rédaction qui s'était présentée d'abord à l'esprit de Bossuet.

doit faire horreur. Car ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « Illuminez, mes yeux, ô Seigneur, de peur que je ne m'endorme dans la mort [1]. » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « Ils passent leurs jours en paix, et descendent en un moment dans les enfers [2] ? Ce n'est pas en vain qu'il est écrit et que le Sauveur a prononcé dans son Évangile : « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez [3]. » En effet, si ceux qui rient parmi leurs péchés peuvent toujours conserver leur joie et en ce monde et en l'autre, ils l'emportent contre Dieu et bravent sa toute-puissance. Mais comme Dieu est le maître, il faut nécessairement que leurs ris se changent en gémissements éternels (*a*) ; et ils sont d'autant plus assurés de pleurer un jour, qu'ils pleurent moins maintenant. Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs, voyez sur le bord de quel précipice vous vous êtes endormis, parmi quels flots et quelles tempêtes vous croyez être en sûreté, enfin parmi quels malheurs et dans quelle servitude vous vivez contents. Oh ! qu'il vous serait peut-être utile que Dieu vous éveillât d'un coup de sa main et vous instruisît par quelque affliction ! Mais, mes Frères, je ne veux point faire de pareils souhaits, et je vous conjure au contraire de n'obliger pas le Tout-Puissant à vous faire ouvrir les yeux (*b*) par quelque revers. Prévenez de vous-mêmes sa juste fureur ; craignez le retour du siècle à venir et le funeste changement dont Jésus-Christ vous menace ; et, de peur que votre joie ne se change en pleurs, cherchez dans la pénitence avec le prodigue une tristesse qui se change en joie : c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT

Nous lisons dans l'Histoire sainte (c'est au premier livre d'*Esdras*), que lorsque ce grand prophète eut rebâti le temple de Jérusalem que l'armée assyrienne avait détruit, le peuple mêlant ensemble le triste ressouvenir de sa ruine et la joie

VAR. : — (*a*) En pleurs. — (*b*) A vous rappeler à vous-mêmes.

1. *Illumina oculos meos ne unquam obdormiam in morte.* — *Psal.*, XII, 4.
2. *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt.*—*Job.*, XXI, 4.
3. *Væ vobis, qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis.* — *Luc.* VI, 25. C'est le passage que Bossuet, dans ses *Maximes de la comédie*, applique à Molière.

d'un si heureux (*a*) rétablissement, une partie poussait en l'air des accents lugubres, l'autre faisait retentir jusqu'au ciel des chants de réjouissance ; en telle sorte, dit l'auteur sacré, « qu'on ne pouvait distinguer les gémissements d'avec les cris d'allégresse » : *Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium, et vocem fletûs populi*[1]. Ce mélange mystérieux de douleur et de joie est une image assez naturelle de ce qui s'accomplit dans la pénitence. L'âme déchue de la grâce voit le temple de Dieu renversé en elle. Ce ne sont point les Assyriens qui ont fait cet effroyable ravage ; c'est elle-même qui a détruit et honteusement profané ce temple sacré de son cœur, pour en faire un temple d'idoles. Elle pleure, elle gémit, elle ne veut point recevoir de consolation ; mais au milieu de ses douleurs, et pendant qu'elle fait couler un torrent de larmes, elle voit que le Saint Esprit touché de ses pleurs[2] commence à redresser cette maison sainte, qu'il rebâtit l'autel abattu (*b*) et rend enfin le premier honneur à sa conscience, où il veut faire sa demeure[3]. Que jugez-vous, Chrétiens, de cette sainte tristesse ? Une âme à qui ses douleurs procurent (*c*) une telle grâce n'aimera-t-elle pas mieux s'affliger de ses péchés (*d*) que de vivre avec le monde ; et ne faut-il pas s'écrier ici avec le grand saint Augustin, « que celui-là est heureux qui est affligé (*e*) de cette sorte ! » *Quam felix est, qui sic miser est*[4] *!*

C'est ici que je voudrais pouvoir ramasser tout ce qu'il y a de plus efficace dans les Écritures divines, pour vous représenter dignement ces délices intérieures, ce fleuve de paix dont parle Isaïe[5], cette joie du Saint-Esprit, enfin ce calme

VAR. : (*a*) De son glorieux. — (*b*) Relève l'autel profané. — (*c*) Ont procuré. — (*d*) Pleurer ses péchés. — (*e*) Malheureux.

1. *Esdr.*, III, 13.

2. Édit. : *et de ses regrets*, quatre mots soulignés.

3. Ces mots : *où il veut faire sa demeure* ont été ajoutés par Bossuet pour remplacer une phrase soulignée que les éditeurs ont eu le tort de conserver ; la voici : « En sorte qu'elle trouvera dans ce nouveau sanctuaire une retraite assurée, dans laquelle elle pourra vivre heureuse et tranquille sous la protection paisible (VAR. : *glorieuse*) du Dieu (VAR. : *du Saint*) d'Israël, c'est-à-dire du Dieu vivant qui y fera sa demeure. » C'est bien mal interpréter la pensée de Bossuet que de lui prêter de pareilles répétitions.

4. *In Psal.*, XXXVII, n. 2.

5. *Ecce ego declinabo super eam* [*Jerusalem*] *quasi fluvium pacis.* — *Isa.*, LXVI, 12.

admirable d'une bonne conscience. Il est malaisé, mes Frères, de faire entendre ces vérités et goûter ces chastes plaisirs aux hommes du monde; mais nous tâcherons comme nous pourrons (*a*) de leur en donner quelque idée.

Dans cette inconstance des choses humaines et parmi tant de différentes agitations qui nous troublent (*b*) ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge ; et sans cela, Chrétiens, nous sommes trop découverts aux attaques (*c*) de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Laissons pour quelque temps la chaleur ordinaire du discours, et pesons les choses froidement. Vous vivez ici dans la Cour, et, sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire (*d*) que votre état est tranquille (*e*). Mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous vous fiez tout à fait à cette bonace[1], et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé (*f*) qui ne se destine un lieu de retraite qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires[2]. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune est encore de son ressort; et si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez[3] ses bizarreries. Vous penserez vous être muni d'un côté, la disgrâce viendra de l'autre; vous aurez tout assuré aux environs (*g*), l'édifice manquera par le fondement; si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout (*h*) de fond en comble[4] ; je veux dire simplement et sans figure (*i*) que les malheurs

VAR. : (*a*) Nous tâcherons toutefois. — (*b*) Pressent. — (*c*) Atteintes. — (*d*) Je suppose. — (*e*) Que la vie vous y semble douce. — (*f*) D'homme de sens — qui ait tant soit peu de sens. — (*g*) A l'entour. — (*h*) Vient d'en haut et renverse tout. — (*i*) Mais disons simplement et sans figure.

1. Ce mot, que Bossuet écrit *bonnace*, se trouve fréquemment dans Corneille, surtout au figuré:

Un orage si prompt qui trouble une *bonace*. (LE CID.)

2. Tout ce passage, depuis *dans cette circonstance*, a été repris en 1669 dans le beau sermon pour la Toussaint (v. ce sermon ci-après). La différence la plus importante est dans la phrase où Bossuet intervient personnellement; il l'a placée au début. « Je laisse, dit-il, les grandes paroles ; j'abandonne les grands mouvements de l'art oratoire pour peser avec vous froidement et de sens rassis... »

3. Mot souligné, mais non remplacé.

4. V. la même idée p. 258, note 5. Bossuet écrit *de fonds en comble*.

nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, qui non seulement ne puisse manquer, mais encore nous être tourné en une amertume infinie ; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité.

Posons donc[1] que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car, mes Frères, vous n'avez point de sauvegarde de la fortune, ni d'exemption[2] contre les faiblesses communes. Qu'il arrive que votre fortune soit renversée par quelque disgrâce, votre famille désolée par quelque mort désastreuse (*a*), votre santé ruinée par quelque longue et fâcheuse maladie ; si vous n'avez quelque lieu où vous vous mettiez à l'abri (*b*), vous essuierez tout du long la fureur (*c*)[3] des vents et de la tempête. Mais où sera cet abri? Promenez-vous à la campagne, le grand air ne dissipe point (*d*) votre inquiétude ; rentrez dans votre maison, elle vous y poursuit ; cette importune s'attache à vous jusque dans votre cabinet et dans votre lit[4]. Poussé et persécuté de tous côtés, je ne vois plus que vous-même et votre propre conscience où vous puissiez vous réfugier. Mais si cette conscience est mal avec Dieu, ou elle n'est pas en paix, ou sa paix est pire et plus ruineuse que tous les troubles. C'est la faute que nous faisons ; notre conscience, notre intérieur, le fond de notre âme et sa plus haute partie d'elle-même est hors de prise ; nous l'engageons avec les choses sur quoi la fortune peut frapper. Imprudents ! Quand le corps est découvert, [les animaux] tâchent de cacher la tête (*e*) ; nous

VAR. : (*a*) Douloureuse. — (*b*) Où vous soyez à l'abri. — (*c*) Il vous faudra essuyer toute la fureur des tempêtes. — (*d*) Pas. — (*e*) Cachent la tête.

1. C.-à-d. *supposons*.
2. Édit. : *ni exemption, ni privilège*. C'est la variante, et l'on fait une faute de lecture en supprimant la préposition *de*.
3. Édit. : *toute* la fureur. Le mot *toute*, qui fait ici pléonasme, appartient à la variante.
4. Édit. : *où elle vous fait faire cent tours et retours sans que jamais vous trouviez une place qui vous soit commode* (VAR. : *une bonne place*). Phrase que Bossuet a soulignée, c.-à-d. barrée, comme trop familière ; il est de fait que cette image n'est pas digne de la chaire chrétienne.

produisons tout au dehors[1]. Que ferez-vous, malheureux? Le dehors vous étant contraire, vous voudriez vous renfermer au dedans (*a*); le dedans qui est tout en trouble vous rejette violemment au dehors. Le monde se déclare contre vous par votre infortune, le ciel vous est fermé par vos péchés : ainsi, ne trouvant nulle consistance, quelle misère sera égale à la vôtre? Que si votre cœur est droit avec Dieu, là sera votre asile et votre refuge; là vous aurez Dieu au milieu de vous; car Dieu ne quitte jamais un homme de bien : *Deus in medio ejus, non commovebitur*[2], [dit le] Psalmiste. Dieu donc habitant en vous soutiendra votre cœur abattu, en l'unissant saintement à un Jésus désolé et aux mystères de sa croix et de ses souffrances. Là il vous montrera les afflictions, sources fécondes de biens infinis; et entretenant votre âme affligée dans une bonne espérance, il vous donnera des consolations que le monde ne peut entendre[3]. Mais pour avoir en vous-même ce Consolateur invisible, c'est-à-dire le Saint-Esprit (*b*), et pour goûter avec lui la paix d'une bonne conscience, il faut que cette conscience soit purifiée, et nulle eau ne peut le faire que celle des larmes. Coulez donc, larmes de la pénitence; coulez comme un torrent, ondes bienheureuses; nettoyez cette conscience souillée, lavez ce cœur profané, et « rendez-moi cette joie divine » qui est le fruit de la justice et de l'innocence : *Redde mihi lætitiam salutaris tui*[4].

Et certes ce serait une erreur étrange et trop indigne d'un homme, que de croire que nous vivions sans plaisir, pour le vouloir transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. Ce n'est pas en vain, Chrétiens, que Jésus-Christ est venu à nous de ce paradis de délices où abondent les joies véri-

VAR. : (*a*) Le dehors qui vous est contraire vous renferme — vous repousse au dedans. — (*b*) Le Saint-Esprit à qui le Sauveur a donné ce nom.

1. Encore une addition dont M. Lachat fait une *note marginale* rejetée parmi les variantes, alors qu'elle fait si évidemment partie du discours, et à la place que Déforis lui avait assignée. *Produire* a ici le sens du latin *producere*.
2. *Psal.*, XLV, 6.
3. *Entendre*, c.-à-d. *comprendre* :

J'entends, mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu... (RACINE.)

4. *Psal.*, L, 14.

tables. Il nous a apporté de ce lieu de paix et de bonheur éternel un commencement de la gloire dans le bienfait de la grâce, un essai de la vue de Dieu dans la foi, un gage et une partie de la félicité dans l'espérance, enfin une volupté toute chaste et toute céleste qui se forme, dit Tertullien[1], du mépris des voluptés sensuelles. Qui nous donnera, Chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime : plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît non du trouble de l'âme, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur[2] inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la droiture immuable de sa conscience[3] : plaisir par conséquent véritable, qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas les sens dans la surface, mais qui tire le cœur à Dieu par son centre !

Il n'y a que la pénitence qui puisse ouvrir le cœur à ces joies divines. Nul n'est digne d'être reçu à goûter ces chastes et véritables plaisirs, qu'il n'ait auparavant déploré le temps qu'il a donné aux plaisirs trompeurs; et notre prodigue ne goûterait pas les ravissantes douceurs de la bonté de son père, ni l'abondance de sa maison, ni les délices de sa table, s'il n'avait pleuré avec amertume ses débauches, ses égarements, ses joies dissolues. Regrettons donc nos erreurs passées[4]. Car qu'avons-nous à regretter davantage que les fautes que nous avons faites[5]? Examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regret et de déplaisir : c'est sans doute pour nous affliger non tant de nos malheurs que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolation. C'est une nécessité, il faut s'y résoudre; mais il n'y a rien qui aigrisse

1. *Quæ major voluptas quam fastidium ipsius voluptatis? — De Spect.*, 29.
2. Sens du latin *fervor*, bouillonnement.
3. Cette phrase est empruntée textuellement au *Sermon sur la Purification de la sainte Vierge* (Édit. Gandar, 369). Il n'y a qu'un mot de changé : *rectitude* immuable en 1662; *droiture* immuable en 1666.
4. Ne songez désormais qu'à *vos erreurs passées*. (La Font.)
5. En marge : « *Beati qui lugent*. V. le passage de saint Léon ci-joint. » Ce passage n'est pas dans les ms. de Bossuet.

tant les regrets d'un homme que lorsque son malheur lui vient par sa faute. Vous avez perdu une personne chère, pleurez jusqu'à la fin du monde, vous ne la ferez pas sortir du tombeau, et vos douleurs ne ranimeront pas ces cendres éteintes[1]. Mais jamais il ne se faudrait consoler des fautes que l'on a commises, n'était qu'en les déplorant on les répare et on les efface. Par conséquent, Chrétiens, abandonnons notre cœur à cette douleur salutaire ; et si nous [nous] sentons tant soit peu touchés et attristés de nos désordres, réjouissons-nous de ces regrets, en disant avec le Psalmiste : *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi*[2] : « J'ai trouvé la douleur et l'affliction, et j'ai invoqué le nom de Dieu. » Remarquez cette façon de parler : « J'ai trouvé l'affliction et la douleur[3]. » Le même Psalmiste a dit en un autre Psaume que « les peines et les angoisses l'ont bien su trouver : » *Tribulatio et angustia invenerunt me*[4]. En effet mille douleurs, mille afflictions nous persécutent sans cesse ; et comme dit le même Psalmiste, les angoisses nous trouvent toujours trop facilement : *Adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis*[5]. Mais maintenant, dit ce saint Prophète, j'ai enfin trouvé une douleur qui méritait bien que je la cherchasse, c'est la douleur d'un cœur contrit et d'une âme affligée de ses péchés : je l'ai trouvée cette douleur, et j'ai invoqué le nom de Dieu. Je me suis affligé de mes crimes et je me suis converti à Celui qui les efface ; mes regrets ont fait mon bonheur, et les remords (*a*) de ma conscience m'ont donné la paix : *Tribulationem et dolorem* [*inveni*].

Mais le temps où l'homme de bien goûtera plus utilement les fruits de cette douleur salutaire, ce sera celui de la mort ;

VAR. : (*a*) Troubles.

1. Déforis avait inséré ces deux phrases dans le corps du discours, mais il avait supprimé la phrase suivante pour lui en substituer, entre crochets, une autre de sa composition ; M. Lachat conserve celle que supprimait Déforis, mais il fait des autres une *note marginale*.

2. *Psal.*, CXIV, 3 et 4.

3. Les éditeurs, ne tenant pas compte des indications de Bossuet, qui a souligné et barré à la marge ce qu'il voulait effacer, insèrent ici la phrase suivante : *Enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur médicinale de la pénitence.*

4. *Psal.*, XCVIII, 143.

5. *Psal.*, XLV, 2.

et il faut qu'en finissant ce discours je tâche d'imprimer cette vérité dans vos cœurs. Pour cela considérons un moment les dispositions d'un homme qui meurt après avoir vécu parmi les plaisirs. Alors, s'il lui reste quelque sentiment, il ne peut éviter des regrets extrêmes; car ou il regrettera de s'y être abandonné, ou il déplorera la nécessité de les perdre et de les quitter pour toujours. O douleur et douleur! l'une est le fondement de la pénitence, et l'autre est le renouvellement de tous les crimes. On ne peut éviter, mes Frères, l'une ou l'autre de ces deux douleurs; laquelle l'emportera dans ce dernier jour? C'est ce que l'on ne peut savoir; et pour vous dire mon sentiment, ce sera plutôt la seconde.

Vous pensez peut-être, mes Frères, que pendant que la mort nous enlève tout, on se résout assez aisément à tout quitter, et qu'il n'est pas difficile (*a*) de se détacher de ce qu'on va perdre[1]. Mais [si] vous entrez dans le fond des cœurs, vous verrez (*b*) qu'il faut craindre un effet contraire. En effet il est naturel à l'homme de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Oui, mes Frères, quand [on] nous arrache ce que nous aimons, [on] ressent tous les jours que cette violence irrite nos désirs (*c*); et l'âme faisant alors un dernier effort pour courir après son bien qu'on lui ravit, produit en elle-même cette passion que nous appelons le regret et le déplaisir. C'est ce qui fait qu'Agag, ce roi d'Amalec, qui nous est représenté dans les Écritures comme un homme de plaisir[2], *Agag pinguissimus*, au moment de perdre la vie qu'il avait trouvée si délicieuse, pousse cette plainte du fond de son cœur : *Siccine separat amara mors*[3]? « Est-ce ainsi que la mort amère sépare de tout? » Vous voyez comme à la vue de la mort qui lui arrache de vive force ce qu'il aime, tous

Var. : (*a*) Malaisé. — (*b*) Mais quand je considère attentivement le naturel du cœur humain, je vois. — (*c*) Nos désirs s'irritent par la violence qu'on leur fait.

1. « Peut-être que vous penserez que la mort nous enlève tout, et qu'on se résout aisément de se détacher de ce qu'on va perdre. » — *Sermon sur l'impénitence finale* (Édit. Gandar, 387).
2. Édit. : *et de bonne chère*, mots soulignés.
3. *Reg.*, xv, 32.

ses désirs se réveillent par ses regrets mêmes [1] ; et qu'ainsi la séparation effective augmente dans ce moment l'attache de la volonté.

Qui ne craindra donc, Chrétiens, que notre âme [2] ne se retourne tout à coup en ce dernier jour à ce qui lui a plu dans le monde désordonnément [3] ; que notre dernier soupir ne soit un gémissement secret (*a*) de perdre tant de plaisir, et que ce regret amer d'abandonner tout ne confirme pour ainsi dire par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie? O regret funeste et déplorable, qui renouvelle en un moment tous les crimes, qui efface tous les regrets de la pénitence, et qui livre notre âme malheureuse (*b*) à une suite éternelle de regrets furieux et désespérants qui ne recevront jamais d'adoucissement ni de remède! Au contraire, un homme de bien, que les douleurs de la pénitence ont détaché de bonne foi des joies sensuelles, n'aura rien à perdre en ce jour. Le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps; et ayant depuis fort longtemps ou dénoué ou rompu ces liens délicats qui nous y attachent, il aura peu (*c*) de peine à s'en séparer. Un tel homme, dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable; au contraire il lui tend les bras, il lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher : tu me sépareras de ce corps mortel; ô mort, je t'en remercie : j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher. J'ai tâché durant tout son cours (*d*) de mortifier mes appétits sensuels : ton secours, ô mort, m'était nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine. Ainsi, bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais que

VAR. : (*a*) Un secret gémissement. — (*b*) Notre âme captive. — (*c*) Il n'aura point. — (*d*) Tant que j'ai vécu — toute ma vie.

1. « Considérez ce roi d'Amalec, tendre et délicat, qui, se voyant proche de la mort, s'écrie avec tant de larmes : *Sicine separat amara mors?* « Est-ce ainsi que la mort amère sépare les choses? » Il pensait et à sa gloire et à ses plaisirs, et vous voyez comme à la vue de la mort qui lui enlève son bien, toutes ses passions émues et s'irritent et se réveillent. (Édit. Gandar, p. 387.)

2. Édit. : notre âme *fugitive* : le dernier mot est souligné.

3. Bossuet seul, au dix-septième siècle, emploie cet adverbe que l'on trouve dans Amyot et dans Montaigne.

mettre la dernière main à l'ouvrage que j'ai commencé (*a*); tu ne détruis pas ce que je prétends, mais tu l'achèves. Achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à Celui que j'aime.

XVII

SERMON SUR LA JUSTICE

PRÊCHÉ A SAINT-GERMAIN, DEVANT LE ROI, LE 17 AVRIL 1666.

(DIMANCHE DES RAMEAUX[1])

Exulta satis, filia Sion; jubila, filia Jerusalem: ecce Rex tuus venit tibi justus et salvator.

Réjouissez-vous, ô Jérusalem : votre roi juste et sauveur vient à vous. — *Zachar.*, IX, 9.

La prophétie que j'ai récitée se rapporte manifestement à l'entrée que fait aujourd'hui le Sauveur des âmes dans la ville de Jérusalem. Le prophète, pour célébrer dignement le triomphe de ce Roi de gloire, lui donne ces deux grands éloges, qu'il est juste et qu'il est sauveur; c'est-à-dire qu'il unit ensemble, pour l'éternelle félicité du genre humain, ces deux qualités vraiment royales, ou plutôt vraiment divines, la justice et la bonté. Au bruit des acclamations que fait retentir le peuple juif en l'honneur de ce Roi juste et sauveur, je me sens invité, Messieurs, à vous parler en ce jour (*b*) de ce puissant appui des choses humaines, je veux

VAR. : (*a*) Qu'accomplir l'ouvrage que j'ai commencé. — (*b*) Aujourd'hui.

1. Ms. tome XIII, p. 236. — Déforis, VI, 128. — Lachat, IX, 635. Ce sermon est de tous ceux qu'on trouvera dans cette édition celui qu'il a fallu remanier le plus complètement. Déforis a manqué de critique, à son ordinaire, et M. Lachat n'a pas fait mieux que lui. Tantôt il a conservé, tantôt il a rejeté en variante, tantôt enfin il a supprimé absolument les mots que Bossuet avait soulignés; il a pris ses variantes un peu de tous les côtés, parfois même il semble les avoir inventées. Enfin M. Lachat donne comme bon un *Troisième Point* que Bossuet a condamné et refait en entier, à l'exception d'une page. Ce troisième Point était fait et paginé en chiffres romains : I, II, etc.; la preuve qu'il est bien le premier en date, c'est que Bossuet, conservant seulement un feuillet de la rédaction primitive, a barré les chiffres romains III et IV pour leur substituer les chiffres 27 et 28. On trouvera à la suite du sermon, la première rédaction du premier et du troisième Points.

dire la justice, et de vous faire la voir comme elle doit être, avec le nécessaire tempérament de la bonté et de la clémence[1].

De tous les sujets que j'ai traités, celui-ci me paraît le plus profitable, mais je ne puis vous dissimuler qu'il m'étonne[2] par son importance et m'accable presque de son poids. Car encore que la justice soit nécessaire à tous les hommes dont elle doit faire la loi immuable, il est vrai qu'elle enferme en particulier les principales obligations des personnes les plus importantes. Et, Messieurs, je n'ignore pas avec quelle considération (*a*) et quelle crainte on doit non seulement traiter, mais encore regarder tout ce qui les touche, même de loin et en général. Mais, Sire, votre présence, qui devrait m'étonner dans ce discours, me rassure et m'encourage. Pendant que toute l'Europe admire votre justice et qu'elle est le plus ferme fondement sur lequel le monde se repose (*b*), vos sujets ne connaîtraient pas le bonheur qu'ils ont d'être nés sous votre empire, s'ils appréhendaient de parler devant leur monarque d'une vertu qui fait sa gloire, aussi bien que sa plus puissante inclination. Je confesserai toutefois que si j'étais dans une place en laquelle il me fût permis de régler mes paroles suivant mes désirs, je me satisferais beaucoup davantage en faisant des panégyriques qu'en proposant (*c*) des instructions. Mais comme le lieu où je suis m'avertit que je dois ma voix tout entière au Saint-Esprit qui m'ouvre la bouche, j'exposerai aujourd'hui, non point mes pensées, mais ses

VAR. : (*a*) Avec quel respect. — (*b*) Votre justice, et qu'elle est le plus ferme [fondement] sur lequel elle se repose. — Votre justice, et se repose sur votre équité et sur votre foi de ses plus grands intérêts. — (*c*) A faire... qu'à proposer.

1. Ici l'orateur, bien sévère pour lui-même, a barré la phrase que voici : « En parlant de la justice, je parle généralement à tous les hommes, dont elle doit être la règle immuable. Je parle bien (VAR. : *beaucoup*) plus encore aux grands et à tous ceux qui ont en main quelque partie de l'autorité du prince, et ce qui serait capable de m'étonner si je ne considérais quel est le monarque qui m'écoute, c'est que je parle principalement des devoirs du prince même. » Un peu plus loin, au lieu de « s'ils appréhendaient de parler devant leur monarque » il y avait *devant V. M.* Ce sont des nuances qui montrent que Bossuet possédait au suprême degré le tact et le sentiment des convenances.

2. On sait que le verbe *étonner* avait beaucoup de force au dix-septième siècle :

Mon génie *étonné* tremble devant le sien.

Accabler, qui suit immédiatement, montre bien la force d'*étonner*.

préceptes, avec cette secrète satisfaction qu'en récitant ses divins oracles en qualité de prédicateur, je ne laisserai point de rendre en mon cœur un hommage profond à votre justice en qualité de sujet. Mais je m'arrête déjà trop longtemps : affermi par cette pensée, je cours où cet Esprit tout puissant m'appelle; et je cours premièrement à lui-même, pour lui demander ses lumières par les saintes intercessions de la bienheureuse Vierge. *Ave Maria*[1].

Quand je nomme la justice, je nomme en même temps le lien sacré de la société humaine, le frein nécessaire de la licence[2], l'équitable tempérament de l'autorité et le soutien[3] de la sujétion. Quand la justice règne, la foi se trouve dans les traités[4], la netteté dans les affaires, l'ordre dans la police ; la terre est en repos, le ciel même pour ainsi dire nous luit plus agréablement et nous envoie de plus douces influences. La justice est la vertu principale et le commun ornement des personnes publiques et particulières; elle commande dans les uns, elle obéit dans les autres; elle renferme chacun dans ses limites; elle oppose (*a*) une barrière invincible aux violences et aux entreprises; et ce n'est pas sans raison que le Sage lui donne la gloire de soutenir les trônes et d'affermir les empires, puisqu'en effet elle affer-

VAR. : (*a*) Et oppose.

1. Cet Avant-propos est écrit sur un feuillet séparé; Bossuet en avait fait un autre à la marge de l'exorde proprement dit; il l'a effacé, mais je crois devoir le donner pour que l'on puisse comparer Bossuet avec lui-même. L'orateur paraît avoir beaucoup hésité sur le choix de son texte. Il avait d'abord pris un passage de saint Jean (VIII, 12) : *Et si ego judico, judicium meum verum est.* Au moment de faire son Avant-propos, il a changé ce texte de saint Jean pour un autre de saint Matthieu : *Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus veniet* (Bossuet a corrigé ensuite et écrit *venit*, ἔρχεται, *tibi mansuetus.* Enfin il s'est décidé pour le texte de Zacharie. Voici l'avant-propos barré : « AVANT-PROPOS. Le règne de Jésus-Christ, règne de justice et de bonté. L'une et l'autre dans notre prophétie. *Veniet in diebus ejus justitia et abundantia pacis. Misericordia et veritas custodiunt regem, et firmatus est clementiâ thronus ejus.* — *Prov.*, XX, 28. Parlons donc aujourd'hui de la justice, mais d'une justice tempérée, et parlons-en d'autant plus qu'en parlant de la justice [devant notre monarque], nous lui parlerons de ce qu'il aime et de ce qui fait sa plus grande gloire. *Ave.* »

2. Édit. : *l'unique fondement du repos*, quatre mots soulignés, c.-à-d. barrés, Bossuet, en se relisant, a été choqué de la répétition du mot *repos* à trois lignes de distance, il a marqué les deux mots d'un trait, puis il a effacé le membre de phrase où se trouvait le premier.

3. Édit. : soutien *favorable*, mot souligné.

4. Édit. : *la sûreté dans le commerce*, cinq mots soulignés, comme faisant double emploi avec : *la netteté dans les affaires.*

mit non seulement celui des princes sur leurs sujets, mais encore celui de la raison sur les passions et celui de Dieu sur la raison même : *Justitiâ firmatur solium*[1]. Faisons paraître aujourd'hui cette reine des vertus dans cette chaire royale, ou plutôt dans cette chaire évangélique et divine où Jésus-Christ, qui est appelé par le prophète Joël « le Docteur de la justice, » en enseigne les maximes à tout le monde : *Dedit vobis doctorem justitiæ*[2].

Mais si la justice est la reine des vertus morales, elle ne doit point paraître seule : aussi la verrez-vous dans son trône servie et environnée de trois excellentes vertus, que nous pouvons appeler ses principales ministres[3], la constance, la prudence et la bonté (*a*). La justice doit être attachée aux règles, autrement elle est inégale dans sa conduite ; elle doit connaître le vrai et le faux[4], autrement elle est aveugle dans son application ; enfin elle doit se relâcher quelquefois et donner quelque lieu à l'indulgence, autrement elle est excessive et insupportable dans ses rigueurs. La constance l'affermit dans les règles (*b*), la prudence l'éclaire dans les faits, la bonté lui fait supporter les misères et [les] faiblesses[5]. C'est ce que j'espère de vous faire voir dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT[6]

Si je voulais remonter jusques au principe, il faudrait vous dire, Messieurs, que c'est en Dieu premièrement que se trouve la justice, et que c'est de cette haute origine qu'elle se répand parmi les hommes. Là il me serait aisé de

VAR. : (*a*) La clémence. — (*b*) Maximes.

1. *Prov.*, XVI, 12.
2. *Joel.*, II, 23.
3. Bossuet parlant des *vertus*, n'a pas osé dire *principaux ministres ;* le féminin est bien hardi.
4. Édit. : *dans les faits qu'on lui expose*, six mots soulignés comme chargeant inutilement la phrase.
5. Édit. : *Ainsi la première* (VAR. : *la foi — la constance*) *la soutient, la seconde* (VAR. : *la prudence*) *l'applique, la troisième* (VAR. : *la clémence*) *la tempère. Toutes trois la rendent parfaite et accomplie par leur concours.* Passage souligné par Bossuet ; cette énumération lui a sans doute paru trop sèche ; l'assonance de *concours* avec *discours* a pu achever de le décider.
6. Voyez à la suite de ce sermon une première rédaction de ce premier point ; la comparaison ne peut manquer d'être très instructive.

vous faire voir que Dieu étant souverainement juste, il gouverne et le monde en général, et le genre humain en particulier par une justice éternelle; et que c'est cette attache immuable qu'il a à ses propres lois qui fait remarquer dans l'univers un esprit d'uniformité et d'égalité qui se soutient de soi-même au milieu des agitations et des changements (*a*) infinis de la nature[1]. Ensuite nous verrions, Messieurs, comme la justice découle (*b*) sur nous de cette source céleste, pour faire en nos âmes l'un des plus beaux traits de la divine ressemblance ; et de là nous conclurions que nous devons imiter, par un amour ferme et inviolable de l'équité et des lois, cette constante uniformité de la justice divine. Ainsi il n'y aurait pas lieu de douter que la justice ne dût être constante.

Mais comme je me propose de descendre par des principes connus à des vérités de pratique, je laisse toutes ces hautes spéculations pour vous dire[2] que la justice étant définie, comme tout le monde sait, « une volonté constante et perpétuelle de donner à chacun ce qui lui appartient : » *Constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi*[3], il est aisé de connaître que l'homme juste doit être ferme, puisque même la fermeté est comprise dans la définition de la justice.

Et certainement, Chrétiens, comme par le nom de vertu nous prétendons désigner, non quelque acte passager, ou quelque disposition changeante, mais quelque chose de fixe et de permanent, c'est-à-dire une habitude formée, il est aisé de juger que, quelque inclination que nous ayons pour le bien, elle ne mérite pas le nom de vertu, jusqu'à ce qu'elle se soit affermie constamment dans notre cœur et qu'elle ait pris, pour ainsi parler, tout à fait racine. Mais outre cette fermeté que doit tirer la justice du génie commun de la vertu, elle y est encore obligée par son caractère particulier, à cause qu'elle consiste dans une certaine égalité en-

VAR. : (*a*) Variétés. — (*b*) S'épanche.

1. Édit. : de la nature *muable* ; mot souligné, peut-être parce qu'il y avait trois lignes plus haut : *attache immuable*.
2. Édit. : pour vous dire, *Chrétiens* ; mot souligné.
3. *Institutes de Justinien*, I, 1.

vers tous, qui demande pour se soutenir un esprit ferme et vigoureux, qui ne puisse être ébranlé par la complaisance, ni par l'intérêt, ni par aucune autre faiblesse humaine (*a*).

En effet il est remarquable (*b*) que si l'on ne marche d'un pas égal dans le chemin de la justice, ce qu'on fait même justement devient odieux. Par exemple, si un magistrat n'exagère la rigueur des ordonnances que contre ceux qui lui déplaisent[1]; si un bon droit (*c*) lui paraît toujours embrouillé, jusqu'à ce que le riche parle[2]; si le pauvre, quelque effort qu'il fasse, ne peut jamais se faire entendre (*d*) et se voit malheureusement distingué d'avec le puissant dans un intérêt qu'ils ont commun, c'est en vain que ce magistrat se vante quelquefois d'avoir bien jugé : l'inégalité de sa conduite fait que la justice n'avoue pas pour sien même ce qu'il fait selon les règles; elle a honte de lui servir de prétexte[3]; et jusqu'à ce qu'il devienne égal à tous, la justice qu'il refuse à l'un convainc d'une manifeste partialité celle qu'il se glorifie de rendre à l'autre.

Mais il y a encore une autre raison qui a obligé les jurisconsultes à faire entrer la fermeté dans la définition de la justice, c'est pour l'opposer davantage à son ennemi capital, qui est l'intérêt. L'intérêt, comme vous savez, n'a point de maximes fixes; il suit les inclinations, il change avec les temps, il s'accommode aux affaires, tantôt ferme, tantôt relâché, et ainsi toujours variable. Au contraire l'esprit de justice est un esprit de fermeté, parce que, pour devenir juste, il faut entrer dans l'esprit qui a fait les lois; c'est-à-dire dans un esprit immortel, qui, s'élevant au-dessus des temps et des affections particulières, subsiste toujours égal malgré le changement des affaires.

Concluons donc, Chrétiens, que la justice doit être ferme et inébranlable; mais pour descendre au détail de ses obli-

VAR. : (*a*) Un esprit ferme et vigoureux et une résolution arrêtée de ne s'écarter — se détourner — jamais des maximes. — (*b*) Véritable. — (*c*) Si une affaire. — (*d*) Se bien expliquer.

1. Les auditeurs de Bossuet pouvaient songer à Fouquet en entendant cette phrase.

2. Aucun juge par vous ne sera visité? (MOLIÈRE.)

3. Édit. : de *ne* lui servir *que*, deux mots soulignés.

gations, disons que le genre humain étant partagé en deux conditions différentes, je veux dire entre les personnes publiques et les personnes particulières, c'est le devoir commun des uns et des autres de garder inviolablement la justice ; mais que ceux qui ont en main ou le tout, ou quelque partie de l'autorité publique, ont cela de plus, qu'ils sont obligés d'être fermes non seulement à la garder, mais encore à la protéger et à la rendre.

Parlons (*a*) premièrement à tous les hommes, et [disons-leur][1] à tous de la part de Dieu : O hommes, quels que vous soyez et quelque sort qui vous soit échu par l'ordre de Dieu dans le grand partage qu'il a fait du monde, soit que sa providence vous ait laissés dans le repos[2], soit que, vous tirant du pair, elle ait mis sur vos épaules (*b*), avec de grandes charges de grands périls et de grands comptes[3] ; puisque vous vivez tous en société sous l'empire suprême de Dieu, n'entreprenez rien les uns sur les autres et écoutez les belles paroles que vous adresse à tous le divin Psalmiste : *Si verè utique justitiam loquimini, recta judicate, filii hominum*[4] : « Si c'est véritablement que vous parlez de la justice, jugez donc droitement, ô enfants des hommes. » Permettez-moi, Chrétiens, de paraphraser ces paroles sans me départir[5] (*c*) du sens littéral, et de vous dire avec David : O hommes, vous avez toujours à la bouche l'équité et la justice ; dans vos affaires, dans vos assemblées, dans vos entretiens, on entend partout retentir ce nom sacré ; et si peu qu'on vous blesse dans vos intérêts (*d*), vous ne cessez d'appeler la justice à votre secours : mais si c'est sincèrement et de bonne foi que vous parlez de la sorte, si vous regardez les lois (*e*) comme l'unique asile[6] (*f*) de la vie hu-

VAR. : (*a*) Je parle. — (*b*) Vous ait imposé. — (*c*) En m'attachant au. — (*d*) Dans les moindres choses. — (*e*) La justice. — (*f*) La règle.

1. Ms. : *et je leur dis*. — *Parlons* entraîne évidemment *disons-leur*.
2. Édit. : dans le repos (VAR. : *dans l'état) d'une vie privée*, trois mots soulignés par Bossuet.
3. Édit. : comptes à *rendre*, deux mots soulignés, probablement parce qu'ils se rapportent grammaticalement à *grands périls* aussi bien qu'à *grands comptes*.
4. *Psal.*, LVII, 2.
5. Édit. : sans me départir *toutefois*, mot souligné.
6. Édit. : *Si vous regardez la justice comme l'unique asile*. C'est une inconséquence ; après avoir écrit *les lois*, Bossuet a corrigé et écrit *la justice*, puis il

maine, et que vous croyiez avoir raison de recourir, quand on vous fait tort, à ce refuge commun du bon droit et de l'innocence, jugez-vous donc vous-mêmes équitablement, contenez-vous dans vos limites[1] (*a*), et ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. Car en effet, Chrétiens, qu'y a-t-il de plus violent et de plus inique que de crier à l'injustice et d'appeler toutes les lois à notre secours, si peu qu'on nous touche (*b*), pendant que nous ne craignons pas d'attenter hautement sur le droit d'autrui : comme si ces lois que nous implorons ne servaient qu'à nous protéger et non pas à nous instruire de nos obligations envers les autres, et que la justice n'eût été donnée que comme un rempart pour nous couvrir, et non comme une borne[2] pour nous arrêter et comme une barrière pour nous renfermer dans nos devoirs réciproques?

Fuyons un si grand excès ; gardons-nous bien d'introduire dans ce commerce des choses humaines cet abus tant réprouvé par les saintes Lettres : deux mesures, deux balances, deux poids inégaux ; une grande mesure pour exiger ce qui nous est dû, une petite mesure pour rendre ce que nous devons. Car, comme dit le prophète, « c'est une chose abominable devant le Seigneur[3]. » Servons-nous de cette mesure commune qui enferme le prochain avec nous dans la même règle de justice ; je veux dire, « faisons, Chrétiens, comme nous voulons qu'on nous fasse : c'est la loi et les prophètes[4]. » Gardons l'égalité envers tous, et que le pauvre soit assuré par son bon droit autant que le riche par son crédit[5]. Gardons-la en toutes choses, et embrassons par un soin égal tout ce que la justice ordonne.

Je ne puis ici m'empêcher de reprendre en passant cet

VAR. : (*a*) Dans les limites qui vous sont données. — (*b*) Blesse.

est revenu à sa première idée. De même, après avoir souligné *l'unique asile* et substitué à ces deux mots les mots *la règle*, il a souligné ces mots à leur tour; donc il reprenait les autres.

1. Édit. : *dans les limites qui vous sont données ;* c'est la variante.
2. Édit. : borne *posée*, mot souligné.
3. *Abominatio est apud Dominum pondus et pondus, statera dolosa non est bona. — Prov.*, XX, 23.
4. *Omnia quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis. Hæc est enim lex et Prophetæ — Matth.*, VII, 12.
5. Édit. : *et le grand par sa puissance*, six mots soulignés.

abus commun d'acquitter fidèlement certaine sorte de dettes, et d'oublier tout à fait les autres. Au lieu de savoir connaître ce que doit fournir notre source, et ensuite de dispenser sagement ses eaux par tous les canaux qu'il faut remplir, on les fait couler sans ordre toutes d'un côté, et on laisse le reste à sec. Par exemple, les dettes du jeu sont privilégiées; et comme si ses lois étaient les plus saintes et les plus inviolables de toutes, on se pique d'honneur d'y être fidèle, — non point pour ne tromper pas; car au contraire on ne rougit pas de prendre (*a*) tous les jours des avantages frauduleux, — mais du moins pour payer exactement[1], pendant qu'on ne craint pas de faire misérablement languir des marchands et des ouvriers, dont la famille éplorée crie vengeance devant Dieu (*b*) contre votre luxe. Ou bien si l'on est soigneux de conserver du crédit en certaines choses, de peur de faire tarir les ruisseaux qui entretiennent notre vanité (*c*), on néglige les vieilles dettes, on ruine impitoyablement les anciens amis; amis malheureux et infortunés, devenus ennemis par leurs bons offices, qu'on ne regarde plus désormais que comme des importuns qu'on veut réduire en les fatiguant à des accommodements déraisonnables, ou à qui l'on croit faire assez de justice, quand on leur laisse après sa mort les débris d'une maison ruinée et les restes d'un naufrage que les flots emportent[2]. O droit! ô bonne foi! ô sainte équité! je vous appelle à témoin contre l'injustice des hommes; mais je vous appelle en vain; vous n'êtes presque plus que des noms pompeux, et l'intérêt est devenu notre seule règle de justice.

Intérêt, dieu du monde et de la Cour, le plus ancien, le plus décrié et le plus inévitable de tous les trompeurs, tu trompes dès l'origine du monde; on a fait des livres

VAR.: (*a*) On prend. — (*b*) Crie contre vous devant Dieu. — (*c*) Notre luxe.

1. *Note marginale*, dit M. Lachat; c'est une addition marginale; Bossuet, en se relisant, a cru devoir insister sur ce qu'il avait dit. Les dettes de jeu sont encore privilégiées; on les paye, croyons-nous, dans les vingt-quatre heures.

2. On peut voir dans tous les mémoires du temps comment les grands seigneurs traitaient cette question des dettes; le signe le plus certain de la conversion de Retz et ensuite de Condé, ce fut le soin qu'ils mirent à satisfaire leurs créanciers. Il fallait du courage pour parler ainsi à la Cour, devant une reine qui n'avait guère qu'une passion, celle du jeu. Fénelon a dit (*Sermon sur l'Épiphanie*, 2e point): « Le dernier des devoirs est celui de payer les dettes. »

entiers de tes tromperies, tant elles sont découvertes. Qui ne devient pas éloquent à parler de tes artifices? Qui ne fait pas gloire de s'en défier? Mais tout en parlant contre toi, qui ne tombe pas dans tes pièges? « Parcourez, dit le prophète Jérémie, toutes les rues de Jérusalem, considérez attentivement, et cherchez si vous trouverez un homme droit et de bonne foi : » *Circuite vias Jerusalem, et aspicite, et considerate, et quærite an inveniatis virum facientem justitiam, et quærentem fidem... Quod si etiam : Vivit Dominus, dixerint, et hoc falso jurabunt*[1]. On ne voit plus, on n'écoute plus, on ne garde plus aucune mesure, quand il s'agit du moindre intérêt. La bonne foi n'est qu'une vertu de commerce, qu'on garde par bienséance dans les petites affaires pour établir son crédit, mais qui ne gêne point la conscience quand il s'agit d'un coup de partie. Cependant on jure, on affirme, on prend à témoin le ciel et la terre; on mêle partout le saint nom de Dieu, sans aucune distinction du vrai et du faux : « Comme si le parjure, disait Salvien, n'était plus une espèce (*a*) de crime, mais une façon de parler : » *Perjurium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis*[2] *:* Au reste[3], on trouve le moyen d'engager tant de monde dans son parti, et on sait lier ensemble tant d'intérêts[4] différents, que la justice (*b*) repoussée par ce grand (*c*) concours et par cet enchaînement d'intérêts contraires, si je puis parler de la sorte, « est contrainte de se retirer, comme dit le prophète Isaïe : la vérité tombe par terre et ne peut plus percer de si grands obstacles, ni trouver aucune place parmi les hommes: » *Et conversum est retrorsùm judicium, et justitia longè stetit, quia corruit in plateâ veritas, et æquitas non potuit ingredi*[5].

VAR. : (*a*) Un genre. — (*b*) Vérité. — (*c*) Par un si grand.

1. *Jerem.*, v, 1, 2.

2. Salvian., lib. IV *De Gubern. Dei*, n. 14, p. 87. Salvien, que l'on a surnommé le *Jérémie* du cinquième siècle, était un prêtre de Marseille; il mourut vers 484; la meilleure édition de ses œuvres est celle que donna Baluze au temps de Bossuet.

3. On trouve ici, dans l'édition Lachat, quatre lignes empruntées à l'autre rédaction de ce premier point. M. Lachat fait ainsi ce qu'il a reproché si durement à Béforis.

4. Mot souligné, mais non remplacé; c'est parce qu'il est répété deux lignes plus bas que Bossuet l'a souligné ainsi.

5. *Isa.*, LIX, 14.

Dans cette corruption presque universelle que l'intérêt a faite dans le monde, si ceux que Dieu a mis dans les grandes places n'appliquent toute leur puissance à soutenir la justice, la terre sera désolée et les fraudes seront infinies. O sainte réformation de l'état de la justice, ouvrage digne du grand génie du Monarque qui nous honore de son audience, puisses-tu être aussi heureusement[1] accomplie que tu as été sagement entreprise! Il n'y a rien, Messieurs, de plus nécessaire au monde que de protéger hautement, chacun autant qu'on le peut, l'intérêt de la justice. Car il faut ici confesser que la vertu est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, et que c'est une espèce de martyre que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et de l'équité. Celui qui est résolu de se renfermer dans ces bornes, se met (*a*) si fort à l'étroit qu'à peine se peut-il aider; et il ne faut pas s'étonner s'il (*b*) demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens, en s'ôtant ceux qui sont mauvais, et c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces.

Car qui ne sait, Chrétiens, que les hommes, pleins d'intérêts et de passions, veulent qu'on entre dans leurs sentiments? Que fera ici cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? que fera-t-il, Chrétiens, avec sa froide et impuissante médiocrité[2]? (*c*) Il n'est ni assez souple, ni assez flexible pour ménager la faveur des hommes, et il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien et qui est entièrement inutile. En effet, écoutez, Messieurs, comme en parlent les hommes du monde dans le livre de la *Sapience: Circumveniamus hominem justum, quoniam inutilis est nobis*[3]:

VAR. : (*a*) Se réduit. — (*b*) Qu'il. — (*c*) Régularité.

1. Il y avait d'abord : *aussi saintement et heureusement accomplie que tu as été sagement et divinement entreprise.* L'orateur a eu raison de supprimer ces expressions hyperboliques. C'est en 1665 que Louis XIV et Colbert entreprirent cette réforme de la justice française qui restera un de leurs plus beaux titres de gloire. V. à ce sujet le livre de M. Chéruel sur l'*Administration de Louis XIV* et les *Études* de M. Floquet, II, 195.

2. Sentiment de la mesure, recherche du juste milieu, sens du latin *mediocritas* et du grec μετριότης.

3. *Sap.*, II, 12. Comparer ce passage avec un passage correspondant du *Sermon sur les devoirs des rois* (p. 293).

« Trompons, disent-ils, l'homme juste, (remarquez cette raison), parce qu'il nous est inutile : » il n'entre point dans nos négoces, il s'éloigne de nos détours, il ne nous est d'aucun usage. Ainsi [1], à cause qu'il est inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le laisser périr sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne [2] ni le saint ni le profane pour nous servir. Mais pourquoi nous arrêter davantage sur une chose si claire? Il est aisé de comprendre que l'homme injuste, qui met tout en œuvre, qui entre dans tous les desseins, qui fait jouer les passions et les intérêts, ces deux grands ressorts de la vie humaine, est plus actif, plus pressant, plus prompt; et ensuite, pour l'ordinaire, qu'il réussit mieux que le juste qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesures.

Élevez-vous [3], puissances du monde; voyez comme la justice est contrainte de marcher par des voies serrées; secourez-la, tendez-lui la main, faites-vous honneur; c'est trop peu dire, déchargez votre âme et délivrez votre conscience en la protégeant. La vertu a toujours assez d'affaires pour se maintenir au dedans contre tant de vices qui l'attaquent; défendez-la du moins contre les insultes du dehors. « C'est pour cela, dit le grand pape saint Grégoire, que la puissance a été donnée à nos maîtres, afin que ceux qui veulent le bien soient aidés, et que les voies du ciel soient dilatées (*a*) [4] : » *Ad hoc enim potestas super omnes homines dominorum meorum pietati cælitùs data est, ut qui bona appetunt adjuventur, ut cælorum via largiùs pateat* [5]. Ainsi leur conscience les oblige à soutenir hautement le bon droit et la justice. Car il est vrai que c'est la trahir que de travailler

VAR. : (*a*) Et entièrement. — (*b*) Plus étendues.

1. Édit. : Ainsi, *comme vous voyez*, trois mots soulignés.
2. Édit. : qui n'épargne *rien*, ni le saint; Bossuet a supprimé le mot *rien* comme inutile.
3. Édit. : *levez-vous* ; faute de lecture.
4. Nous dirions *élargies*. Il est curieux de remarquer la différence de cette traduction avec celle que Bossuet donnait en 1662, Cf. *Sermon sur les devoirs des rois* (p. 297).
5. *Epist.* LXV *ad Maurit. August.*

faiblement pour elle, et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance molle[1] ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchants n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelques embarras : mais après qu'ils ont essuyé une légère (*a*) tempête que la clameur publique a fait élever contre eux, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice; ils défient après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi il faut résister à l'iniquité avec une force invincible; et nous pouvons bien le publier devant un roi si juste et si ferme, que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice que réside la grandeur et la majesté.

J'ai remarqué deux éloges que l'Écriture donne au roi Salomon. Au commencement de son règne elle dit ces mots : « Salomon s'assit dans le trône du Seigneur en la place de David son père[2] : » *Sedit Salomon in solio Domini, pro David patre suo, et placuit omnibus*[3]. Remarquons ici en passant, Messieurs, que le trône royal appartient à Dieu, et que les rois ne le remplissent qu'en son nom. C'est une chose bien magnifique pour les rois et qui nous oblige à les révérer avec une espèce de religion, mais par laquelle aussi Dieu les avertit d'exercer saintement et divinement une autorité divine et sacrée. Mais revenons à Salomon. Il s'assit[4], dit l'Écriture, dans le trône du Seigneur en la place de David son père, et il plut à tous : » c'est la première peinture que nous fait le Saint-Esprit de ce grand prince. Mais après qu'il eut commencé de gouverner ses affaires et qu'on le vit appliqué à faire justice à tout le monde avec grande connaissance, la même Écriture relève son style et parle de lui en ces termes : « Tout Israël entendit que le roi jugeait droitement, et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse de Dieu était en lui : » *Audivit itaque omnis Israel judicium*

VAR. : *a*) Quelque légère.

1. Édit. : *trop* molle, mot souligné.
2. Édit. : *et il plut à tous*, mots que Bossuet a barrés parce qu'il devait les retrouver à la suite de sa parenthèse.
3. *I paralip.*, XXIX, 23. V. cette même citation dans le *Sermon sur les devoirs des rois* (p. 298).
4. Édit. : il s'assit *donc*, mot souligné.

quod rex judicasset, et timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse in illo ad faciendum judicium[1]. Sa mine haute et relevée le faisait aimer ; sa justice le fait craindre de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respiraient sous sa protection, et les méchants appréhendaient son bras et ses yeux, qu'ils voyaient si éclairés et si appliqués tout ensemble[2]. La sagesse de Dieu était en lui, et l'amour qu'il avait pour la justice lui faisait trouver les moyens de la bien connaître (*a*) : c'est la seconde qualité que la justice demande, et j'ai promis aussi de la traiter dans ma seconde partie.

SECOND POINT

Avant que Dieu consumât par le feu du ciel ces villes abominables dont le nom même fait horreur, nous lisons dans la *Genèse* qu'il parla en cette sorte : « Le cri contre Sodome[3] et Gomorrhe s'est augmenté, et leurs crimes se sont aggravés jusqu'à l'excès : je descendrai et je verrai s'ils ont fait selon la clameur qui est venue contre eux jusqu'à moi, ou si leurs œuvres sont contraires, afin que je le sache au vrai : « *Clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est, et peccatum eorum aggravatum est nimis : descendam et videbo utrùm clamorem qui venit ad me opere compleverint, an non est ita, ut sciam*[4]. Saint Isidore de Damiette[5] et le grand pape[6] saint Grégoire ont fait cette belle observation sur ces paroles[7] : Encore qu'il soit certain que Dieu, du haut de son trône, non seulement découvre tout ce qui se fait sur la terre, mais encore prévoie dès

VAR. : (*a*) Faisait qu'il s'attachait à la bien connaître.

1. III *Reg.*, III, 28. Cette citation se trouvait déjà, avec la phrase qui suit, à la fin du *Sermon sur les devoirs des rois* (Cf. p. 299).
2. Édit. : *à connaître la vérité*, quatre mots soulignés.
3. Édit. : *le cri contre l'iniquité de Sodome*. Bossuet avait d'abord écrit : *le cri de l'iniquité*, mais il a eu un scrupule de traducteur, car il y a dans le texte *clamor Sodomorum*, et il a corrigé en soulignant les mots *de l'iniquité*.
4. *Genes.*, XVIII, 20, 21. Cf. *Politique de l'Écriture* : VIII, 4, 4.
5. Le père que Bossuet appelle ici S. Isidore de Damiette est plus connu sous le nom d'Isidore de Péluse ; il était contemporain de saint Cyrille ; il mourut vers le milieu du cinquième siècle. On a de lui 2179 lettres, divisées en cinq livres. Les œuvres de ce saint ont été publiées en 1638, in-folio.
6. Édit. : *et après lui*, deux mots soulignés.
7. S. Isidor., *Epist.*, lib. I, Epist. CCCX. — S. Greg., *Moral.*, lib. XIX, cap. XXV.

l'éternité tout ce qui se développe par la révolution des siècles, toutefois, disent ces grands saints, voulant obliger les hommes de s'instruire[1] par eux-mêmes de la vérité et de n'en croire ni les rapports ni même la clameur publique, cette Sagesse infinie se rabaisse jusqu'à dire : « Je descendrai et je verrai, » afin que nous comprenions quelle exactitude nous est commandée pour nous informer des choses au milieu de nos ignorances, puisque Celui qui sait tout fait une si soigneuse perquisition et vient en personne pour voir. C'est, Messieurs, en cette sorte que le Très Haut se rabaisse pour nous enseigner, et il donne par ces paroles deux instructions importantes à ceux qui sont en autorité. Premièrement en disant : « Le cri est venu à moi, » il leur montre que leur oreille doit être toujours ouverte, toujours attentive à tout. Mais en ajoutant après : « Je descendrai et je verrai, » il leur apprend qu'à la vérité ils doivent tout écouter ; mais qu'ils doivent rendre ce respect à l'autorité que Dieu a attachée à leur jugement, de ne l'arrêter jamais qu'après une exacte information et un sérieux examen.

Ajoutons, s'il vous plaît, Messieurs, qu'encore ne suffit-il pas de recevoir ce qui se présente ; il faut chercher de soi-même et aller au devant de la vérité, si nous voulons la connaître et la découvrir. Car les hommes et surtout les grands ne sont pas si heureux que la vérité aille à eux d'elle-même, ni de droit fil, ni d'un seul endroit[2]. Il ne faut pas qu'ils se persuadent qu'elle perce tous les obstacles qui les environnent, pour pénétrer (*a*) à cette hauteur où ils sont placés ; mais plutôt il faut qu'ils descendent pour la chercher elle-même. C'est pourquoi le Seigneur a dit : « Je descendrai et je verrai ; » c'est-à-dire qu'il faut que les grands du monde descendent en quelque façon de ce haut faîte où rien n'approche qu'avec crainte, pour reconnaître les choses de près et recueillir deçà et delà les traces dis-

VAR. : (*a*) Monter.

1. Pour la locution *obliger de*, v. ci dessus p. 41, note 2.

2. V. cette même phrase p. 300, dans le *Sermon sur les devoirs des rois* ; Bossuet l'a modifiée en la reprenant à quatre ans de distance ; il disait en 1662 : « Car les hommes, et *particulièrement les princes*, ne sont pas si heureux que la vérité *vienne* à eux de droit fil, *pour ainsi dire*, et d'un seul endroit. »

persées de la vérité; et c'est en cela que consiste la véritable prudence. C'est pourquoi il est écrit du roi Salomon « qu'il avait le cœur étendu comme le sable de la mer : » *Dedit Deus Salomoni latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris*[1] ; c'est-à-dire qu'il était capable d'entrer dans un détail infini, de ramasser avec soin les moindres particularités, de peser[2] les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit et éviter les surprises[3].

Il est certain, Chrétiens, que les personnes publiques chargent terriblement leurs consciences et se rendent responsables devant Dieu de tous les désordres du monde, s'ils[4] n'ont cette attention pour s'instruire exactement de la vérité. Et c'est pourquoi le roi David pénétré (*a*) de cette pensée et de cette pesante obligation, sentant approcher son heure dernière, fait venir (*b*) son fils et son successeur; et parmi plusieurs graves avertissements, il lui donne celui-ci très considérable : « Prenez garde, lui dit-il, mon fils, que vous entendiez tout ce que vous faites et de quel côté vous vous tournerez : » *Ut intelligas universa quæ facis et quocumque te verteris*[5]. De même que s'il eût dit : Mon fils, que nul ne soit si osé que de vouloir tourner votre esprit ni vous donner des impressions contraires à la vérité. Entendez distinctement tout ce que vous faites, et connaissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez[6] ; » afin, dit-il, que le Seigneur soit avec vous et confirme toutes ses promesses touchant la félicité de votre règne : » *Ut confirmet Dominus universos sermones suos*[7].

C'est ce que dit le sage David au sage Salomon son successeur, et il sera beau de voir de quelle sorte ce jeune

Var. : (*a*) Tout plein. — (*b*) Appelle.

1. III *Reg.*, IV, 29.
2. Édit. : *poser*, inadvertance.
3. Tout ce passage, depuis : *ajoutons, s'il vous plaît*, avait d'abord été placé à la fin du second point. Bossuet en se relisant a cru que la suite des idées exigeait qu'il fût mis ici; il l'a donc recopié à la marge, mais en le modifiant un peu. Il faut le comparer avec un passage correspondant du *Sermon sur les devoirs des rois* (p. 300).
4. L'emploi du pronom masculin est assez fréquent au dix-septième siècle, après les mots *personnes* et *gens ;* on le trouve après *Sa Sainteté*, et Bossuet dit plusieurs fois : *les dix tribus... ils*. V. ci-dessus, p. 11, note 1.
5. III *Reg.*, II, 3.
6. Mot souligné, mais non remplacé.
7. III *Reg.*, II, 4.

prince profita de cet avis. Aussitôt qu'il eut pris en main les rênes de son empire, il se mit à considérer profondément que cette haute élévation (*a*) où il se voyait a[1] ce malheur attaché, que dans cette multitude infinie qu'il voyait s'empresser autour de lui (*b*), il n'y en avait presque aucun qui ne pût avoir quelque intérêt de le surprendre. Il vit donc bien combien il est dangereux de s'abandonner tout entier à une aveugle confiance; et il vit aussi que la défiance jetait l'esprit dans l'incertitude et fermait d'une autre manière la porte à la vérité (*c*). Dans cette perplexité, et pour tenir le milieu entre ces deux périls également grands, il connut qu'il n'y avait rien de plus nécessaire que de se jeter humblement entre les bras de Celui auquel seul on ne peut jamais s'abandonner trop, et il fit à Dieu cette prière : « Seigneur Dieu, vous avez fait régner votre serviteur en la place de David, mon père; et moi, je suis un petit enfant, qui ne sais ni par où il faut commencer, ni par où il faut sortir des affaires : » *Ego autem sum puer parvulus, et ignorans egressum et introitum meum*[2]. Ne croyez pas, Chrétiens, qu'il parlât ainsi par faiblesse. Il parlait et il agissait dans ses conseils avec la plus haute fermeté, et il avait déjà fait sentir aux plus grands de son État qu'il était le maître; mais tout sage et tout absolu qu'il était, il voyait qu'en la présence de Dieu toute cette force n'était que faiblesse, et que toute cette sagesse n'était qu'une enfance : *Ego autem sum puer parvulus;* et il n'attend que du Saint-Esprit (*d*) l'ouverture et la sortie de ses entreprises. Après quoi le désir immense de rendre justice lui met cette parole à la bouche : « Vous donnerez, ô Dieu, à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple et discerner entre le bien et le mal. Car autrement qui pourrait conduire (*e*) cette multitude infinie? » *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit et discernere inter*

VAR. : (*a*) Fortune. — (*b*) Qui l'environnait. — (*c*) Et enveloppait la vérité. — (*d*) Que de lui (de Dieu). — (*e*) Juger.

1. Édit. : *avait.* Bossuet a souligné les quatre dernières lettres pour bien montrer que c'est une vérité d'expérience, qu'il en est toujours ainsi.
2. III *Reg.*, III, 7.

bonum et malum. Quis enim poterit judicare populum istum, populum tuum hunc multum[1] ?

Vous voyez bien, Chrétiens, qu'il sent le poids de sa dignité et la charge épouvantable de sa conscience, s'il se laisse prévenir contre la justice. C'est pourquoi il demande à Dieu ce discernement et ce cœur docile, par où nous devons entendre, non un cœur incertain et irrésolu, car la véritable prudence n'est pas seulement considérée, mais encore tranchante et résolutive. C'est donc qu'il considérait que c'est un vice de l'esprit humain, non seulement d'être susceptible des impressions étrangères, mais encore de s'embarrasser dans ses propres imaginations; et que ce n'est pas toujours la faiblesse du génie, mais souvent même sa force qui fait que l'homme s'attache plus qu'il ne faut à soutenir ses opinions, sans vouloir jamais revenir. *Non recipit stultus verba prudentiæ, nisi ea dixeris quæ versantur in corde ejus*[2]. De là vient que regardant avec tremblement les excès où ces violentes préoccupations engagent[3] les meilleurs esprits, il demande à Dieu un cœur docile; c'est-à-dire, si nous l'entendons, un cœur si grand et si relevé qu'il ne cède jamais qu'à la vérité, mais qu'il lui cède toujours, en quelque temps qu'elle vienne, de quelque côté qu'elle aborde, sous quelque forme qu'elle se présente[4].

C'est pour cela, Chrétiens, qu'il n'y a rien de plus beau dans les personnes publiques qu'une oreille toujours ouverte et une audience facile. C'est une des principales parties de la félicité du monde; et l'*Ecclésiastique* l'avait bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : « Heureux celui qui a trouvé un ami fidèle, et qui raconte son droit à une oreille attentive : » *Beatus qui invenit amicum verum, et qui enarrat justitiam auri audienti*[5]. Ce grand homme a joint ensemble dans ce

1. III *Reg*., III, 9. Comparer ce passage avec un passage analogue du *Sermon sur les devoirs des rois* (p. 299). Bossuet se copie, mais en homme de génie; les idées sont les mêmes, l'ordre est tout différent et les expressions sont tout autres, même quand il s'agit de traduire l'Écriture.

2. *Prov*., XVIII, 2.

3. Édit. : engagent *souvent*, mot souligné.

4. Ce long paragraphe est à l'adresse de Louis XIV; il faut l'étudier avec soin si l'on veut admirer l'extrême délicatesse d'un orateur dont on admire plus ordinairement la force.

5. *Eccles*., XXV, 12.

seul verset deux des plus sensibles consolations de la vie humaine : l'une, de trouver dans ses embarras un ami fidèle à qui l'on puisse demander un bon conseil; l'autre, de trouver dans ses affaires une oreille patiente à qui on puisse déduire toutes ses raisons. *Aurem audientem et oculum videntem, Dominus fecit utrumque* [1]. Il n'y a rien de plus doux ni de plus efficace pour gagner les cœurs (*a*); et les personnes d'autorité doivent avoir de la joie de pouvoir faire ce bien à tous. La dernière décision des affaires les oblige à prendre parti, et ensuite ordinairement à fâcher quelqu'un; mais il semble que la justice voulant les récompenser [2] de cette importune nécessité [3], leur ait mis en main un plaisir qu'ils peuvent faire à tous également, qui est celui de prêter l'oreille avec patience et de peser sérieusement toutes les raisons (*b*) [4].

Mais après avoir exposé de quelle importance il est que les personnes publiques recherchent la vérité, avec quelle force et de quelle voix ne faudrait-il [5] nous élever (*c*) contre ceux qui entreprendraient de l'obscurcir par leurs faux rapports! Qu'attentez-vous, malheureux, et quelle entreprise est la vôtre? Quoi! vous voulez ôter la lumière au monde et envelopper de ténèbres ceux qui doivent éclairer la terre! Vous concevez de mauvais desseins, vous fabriquez des tromperies, vous machinez des fraudes les uns contre les autres; et, non contents de les méditer dans votre cœur, vous ne craignez point de les porter jusqu'aux oreilles importantes, vous osez même les porter jusqu'aux oreilles du prince! Ah! songez qu'elles sont sacrées, et que c'est les profaner trop indignement que d'y porter, comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les pernicieux raffinements d'un zèle affecté, ou les inven-

VAR. : (*a*) Ni qui gagne davantage un cœur. — (*b*) Qui est celui d'écouter et de décharger un cœur angoissé de cette peine cruelle de n'être pas entendu. — (*c*) S'élever.

1. *Prov.*, xx, 12.
2. *Les récompenser*, c.-à-d. leur donner une *compensation*.
3. Édit. : *où elle les engage*, mots soulignés comme inutiles.
4. C'est ici que Bossuet avait placé d'abord le beau développement sur la vérité qui ne va pas aux grands *d'elle-même, ni de droit fil.* (V. ci dessus, page 412.)
5. Édit. : ne faudrait-il *pas*, un mot souligné.

tions artificieuses d'une jalousie cachée (*a*). Infecter les oreilles du prince, c'est quelque chose de plus criminel que d'empoisonner les fontaines publiques[1] et que de voler les trésors publics. Car le vrai trésor d'un État c'est la vérité dans l'esprit du prince[2]. Prenez donc garde, Messieurs, comme[3] vous parlez, surtout dans la Cour, où tout est si délicat et si important. C'est là que s'accomplit ce que dit le Sage : « Les paroles obscures ne se perdent pas en l'air : » *Sermo obscurus in vacuum non ibit*[4]. Chacun écoute et chacun commente; cette raillerie maligne, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse et ce demi-mot qui donne tant à penser par son obscurité affectée, peut[5] avoir des suites terribles; et il n'y a rien de plus criminel que de vouloir couvrir de nuages le siège (*b*) de la lumière, ou altérer tant soit peu la source de la bonté et de la clémence.

TROISIÈME POINT[6]

Ce serait ici, Chrétiens, que je pourrais[7] vous faire voir que la justice doit être exercée avec quelque tempérament, qu'elle devient inique et insupportable quand elle use de tous ses droits : *Summum jus, summa injuria*[8], et que la bonté qui modère sa rigueur extrême est une de ses parties principales. Mais comme le temps me presse, je supposerai, s'il vous plaît, la vérité assez connue de cette doctrine[9] et

VAR. : (*a*) D'un intérêt qui se cache. — (*b*) La source.

1. Pour se justifier d'avoir composé les Provinciales, Pascal comparait les casuistes relâchés à ceux qui empoisonnent les fontaines publiques.

2. C'est ainsi que parle devant Louis XIV et devant toute la Cour un homme qu'on a osé qualifier de courtisan.

3. Attendez, *comme* est-ce qu'il s'appelle ? (MOL.)

4. *Sap.*, I, 11.

5. Ce singulier est à remarquer, comme dans ce vers de Racine :

Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée.

Bossuet montre ici les terribles conséquences d'un demi-mot obscur, il semble donc oublier les railleries et les traits pour concentrer sur le *demi-mot* toute l'attention de son auditeur.

6. Voyez, à la suite de ce sermon (p. 428), une première rédaction de ce troisième Point.

7. Édit. : *qu'il faudrait*. Bossuet a d'abord écrit : *qu'il me serait aisé ;* puis *que je pourrais*, et enfin *qu'il faudrait ;* mais ces derniers mots étant soulignés et les premiers barrés, il faut évidemment conserver la rédaction intermédiaire.

8. Terent., *Heautontimor.*, act. IV, sc. IV.

9. C.-à-d. *je supposerai la vérité de cette doctrine assez connue;* l'inversion est un peu forte, mais l'orateur voulait éviter une amphibologie possible.

je dirai en peu de paroles à quoi elle doit être appliquée.

Premièrement, Chrétiens, comme la faiblesse commune de l'humanité ne nous permet pas de nous traiter les uns les autres en toute rigueur, il n'y a rien de plus juste que cette loi de l'Apôtre : « Supportez-vous mutuellement en charité[1] ; » et cette facilité[2] qui s'appelle condescendance dans les particuliers, c'est ce qui s'appelle clémence dans les grands et dans les princes.

L'histoire n'a rien de plus éclatant que les actions de clémence, et je ne vois rien de plus beau que cet éloge que recevaient les rois d'Israël de la bouche de leurs ennemis ; *Audivimus quod reges domûs Israel clementes sint*[3] : « Les rois de la maison d'Israël ont la réputation d'être cléments. » Au seul nom de clémence, le genre humain semble respirer plus à son aise, et je ne puis taire en ce lieu ce qu'en a dit un grand roi : *In hilaritate vultûs regis vita, et clementia ejus quasi imber serotinus*[4], dit le sage Salomon ; c'est-à-dire « la sérénité du visage du prince, c'est la vie de ses sujets, et sa clémence est semblable à la pluie du soir. » A la lettre, il faut entendre que la clémence est autant agréable aux hommes qu'une pluie qui vient sur le soir tempérer la chaleur du jour et rafraîchir la terre que l'ardeur du soleil avait desséchée (*a*). Mais ne me sera-t-il pas permis d'ajouter que comme le matin nous désigne la vertu, qui seule peut illuminer la vie humaine, le soir nous représente au contraire l'état où nous tombons par nos fautes, puisque c'est là en effet que le jour décline et que la raison n'éclaire plus? Selon cette explication, la rosée du matin, ce serait la récompense de la vertu, de même que la pluie du soir serait le pardon accordé aux fautes ; et ainsi Salomon nous ferait entendre que, pour réjouir la terre et pour produire les fruits agréables de la bienveillance publique, le prince doit faire tomber sur le genre humain et l'une et l'autre rosée, en récompensant

VAR. : (*a*) Et humecter la terre que l'ardeur du soleil avait brûlée.

1. *Alter alterius onera portate.* — *Galat.*, VI, 2.

2. Édit. : charité *et facilité*, deux mots soulignés. Quelques lignes plus haut, les éditeurs ont cru devoir supprimer le mot *même* (*qu'elle* même *devient inique*) qui était souligné aussi ; pourquoi ces inconséquences?

3. III *Reg.*, X, 31.

4. *Prov.*, XVI, 15. Cf. *Politique de l'Écriture*, VIII, 4, 5.

toujours ceux qui font bien et pardonnant quelquefois généreusement à ceux qui manquent, pourvu que le bien public et la sainte autorité des lois n'y soient point trop intéressés [1].

Telle est la première obligation de cette justice tempérée par la bonté: c'est de supporter les faiblesses et de pardonner quelquefois les fautes. La seconde est beaucoup plus grande, c'est d'épargner la misère: je veux dire que l'homme juste ne doit pas toujours demander ni ce qu'il peut, ni ce qu'il a droit d'exiger des autres [2]. Il y a des temps malheureux où c'est une cruauté et une espèce de vexation que d'exiger une dette; et la justice veut qu'on ait égard non seulement à l'obligation, mais encore à l'état de celui qui doit. Le sage Néhémias avait bien compris cette vérité, lorsqu'ayant été envoyé par le roi Artaxercès pour être le gouverneur du peuple juif, il se mit à considérer non seulement quels étaient les droits de sa charge, mais encore quelles étaient les forces du peuple. « Il vit que les capitaines généraux qui l'avaient précédé dans cet emploi avaient trop foulé ce pauvre peuple (*a*) : » *Duces gravaverunt populum ;* « mais surtout, comme il est assez ordinaire, que leurs ministres insolents l'avaient entièrement épuisé : « *Sed et ministri eorum depresserunt populum* [3]. Voyant donc ce peuple qui n'en pouvait plus, il se crut obligé en conscience de chercher tous les moyens de le soulager ; et bien loin d'imposer de nouvelles charges, comme avaient fait [4] ses prédécesseurs, il crut qu'il devait remettre, comme porte le texte sacré [5], beaucoup des droits qui lui étaient dus légitimement. Et après, plein de confiance en la divine bonté qui regarde d'un

VAR. : (*a*) L'avaient fort foulé.

1. Tout ce passage, depuis : *L'histoire n'a rien de plus éclatant*, est emprunté à une première rédaction qu'on lira à la suite de ce sermon (p. 429).

2. Le *droit* du souverain sous l'ancien régime était illimité ; les sujets étaient corvéables et taillables à merci. « Tout cela est à vous, disait-on au plus absolu de tous les rois, en lui montrant la foule qui entourait son palais, » et Louis XIV ayant eu un jour des scrupules au sujet des impôts qu'il prélevait sur son peuple, il se trouva des casuistes pour le rassurer et pour lui dire que, pouvant tout prendre, il devait se savoir bon gré de n'user pas de ce droit en toute rigueur. Le langage de Bossuet est ici bien différent.

3. II *Esdr.*, v, 14, 15.

4. Édit. : *les généraux*, ses prédécesseurs, deux mots soulignés.

5. *Æs alienum concedamus, quod debetur nobis.* — II *Esdr.*, v, 10.

œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond du cœur cette humble prière : « Mon Dieu, souvenez-vous de moi en bien, à proportion des grands avantages que j'ai causés à ce peuple : » *Memento mei, Deus meus, in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic*[1]. C'est l'unique moyen d'approcher de Dieu avec une pleine confiance, c'est la gloire solide et véritable que nous pouvons porter hautement jusque devant ses autels; et ce Dieu si délicat et si jaloux, qui défend à toute chair de se glorifier devant sa face (*a*), a néanmoins agréable que Néhémias et tous ses imitateurs se glorifient à ses yeux du bien qu'ils font à son peuple. N'en disons pas davantage; et croyons que les princes qui ont le cœur grand sont plus pressés par leur gloire, par leur bonté, par leur conscience, à soulager les misères publiques et particulières, qu'ils ne peuvent l'être par nos paroles. Mais Dieu seul est tout-puissant pour faire le bien.

Si de cette haute contemplation je commence à jeter les yeux sur la puissance des hommes, je découvre visiblement la pauvreté essentielle à la créature, et je vois dans tout le pouvoir humain je ne sais quoi de très resserré, en ce que, si grand qu'il soit, il ne peut pas faire beaucoup d'heureux et se croit souvent obligé de faire beaucoup de misérables. Je vois enfin que c'est le malheur et la condition essentielle des choses humaines, qu'il est toujours trop aisé de faire beaucoup de mal et infiniment difficile de faire beaucoup de bien. Car comme nous sommes ici au milieu des maux, il est aisé, Chrétiens, de leur donner un grand cours et de leur faire une ouverture large et spacieuse; mais comme les biens n'abondent pas en ce lieu de pauvreté et de misère, il ne faut pas s'étonner que la source des bienfaits soit sitôt tarie. Aussi le monde, stérile en biens et pauvre en effets, est contraint de débiter beaucoup d'espérances, qui ne laissent pas néanmoins d'amuser les hommes. C'est en quoi nous devons reconnaître l'indigence inséparable de la créature, et apprendre à ne pas tout exiger des grands de la terre. Les

VAR. : (*a*) Qui ne veut pas qu'aucune chair se glorifie.

1. II *Esdr.*, v, 10.

rois mêmes ne peuvent pas faire tout le bien qu'ils veulent; il suffit qu'ils n'ignorent pas qu'ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Mais nous qui voyons ordinairement parmi les hommes et la puissance et la volonté tellement bornées, Chrétiens, mettons plus haut notre confiance. « En Dieu seul est la bonté véritable : » *Nemo bonus, nisi unus Deus*[1]. En lui seul abonde le bien, lui seul le peut et le veut répandre sans bornes; et s'il retient quelquefois le cours de sa munificence à l'égard de certains biens, c'est qu'il voit que nous ne pouvons pas en porter l'abondance entière. Regardons-le donc comme le seul bon. Ce qui fait que nous n'éprouvons pas sa bonté, c'est que nous ne la mettons pas à des épreuves dignes de lui. Nous n'estimons que les biens du monde, nous n'admirons que les grandeurs de la fortune; et nous ne voulons pas entendre que ce qu'il réserve à ses enfants est, sans aucune comparaison, plus riche et plus précieux que ce qu'il abandonne à ses ennemis.

Ainsi nous ne devons pas nous persuader que les sceptres mêmes, ni les couronnes, soient les plus illustres présents du Ciel. Car jetez les yeux sur tout l'univers et sur tous les siècles; voyez avec quelle facilité Dieu a prodigué de tels présents indifféremment à ses ennemis et à ses amis. Regardez les superbes monarchies des Orientaux infidèles; voyez que Jésus-Christ regarde du plus haut des cieux l'ennemi le plus déclaré du christianisme, assis en la place du grand Constantin, d'où il menace si impunément les restes de la chrétienté qu'il a si cruellement ravagée[2]. Que si Dieu fait si peu d'état de ce que le monde admire le plus, apprenons donc, Chrétiens, à ne lui demander rien de mortel; demandons-lui des choses qu'il soit digne de ses enfants de demander à un tel père, et digne d'un tel père de les donner à ses enfants. C'est insulter à la misère que de demander aux petits de grandes choses; c'est ravilir la majesté que de demander au Très-Grand de petites choses. C'est son trône, c'est sa grandeur, c'est sa propre félicité qu'il veut nous

1. *Marc.*, x, 18.
2. Bossuet parle volontiers des Musulmans, si redoutables alors; v. surtout le *Sermon sur la Providence*, p. 338. Les termes sont presque identiques

donner ; et nous soupirons encore après des biens périssables ! Non, mes Frères, ne demandons à Dieu rien de médiocre ; ne lui demandons rien moins que lui-même. Nous éprouverons qu'il est bon autant qu'il est juste, et qu'il est infiniment l'un et l'autre.

Mais vous, Sire, qui êtes sur la terre l'image vivante de cette Majesté suprême, imitez sa justice et sa bonté, afin que l'univers admire en votre personne sacrée un roi juste et un roi sauveur, à l'exemple de Jésus-Christ ; un roi juste qui rétablisse les lois, un roi sauveur qui soulage les misères. C'est ce que je souhaite à Votre Majesté, avec la grâce du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

PREMIÈRE RÉDACTION DU PREMIER POINT

Si je voulais remonter jusques au principe, il faudrait vous dire, Messieurs, que c'est en Dieu premièrement que se trouve la justice, et que c'est de cette haute origine qu'elle se répand parmi les hommes. C'est là que j'aurais à vous exposer, avec le grave Tertullien, que « la divine bonté ayant fait tant de créatures, la justice divine les a ordonnées et rangées chacune en sa place ; » *Bonitas operata est mundum, justitia modulata est...; omnia ut bonitas concepit, sic justitia distinxit*[1]. C'est donc elle qui ayant partagé proportionnément ces vastes espaces du monde, y a aussi assigné le lieu convenable aux astres, à la terre, aux éléments, pour s'y reposer ou pour s'y mouvoir, suivant qu'il est ordonné par la loi de l'univers, c'est-à-dire par la sage volonté de Dieu. C'est cette même justice qui a aussi donné à la créature raisonnable ses lois particulières, dont les unes sont naturelles, et les autres, que nous appelons positives, sont faites ou pour confirmer, ou pour expliquer, ou enfin pour perfectionner les lumières de la nature.

Ainsi Dieu étant souverainement juste, il gouverne et le monde en général, et le genre humain en particulier par une justice éternelle ; c'est ce qui fait remarquer dans l'univers un esprit d'uniformité et d'égalité qui se soutient de soi-même au milieu des agitations et des variétés infinies de la nature muable. Ces grandes et admirables vérités nous font (*a*) conclure, Messieurs, que Dieu est la source de la justice, que de là elle s'est répandue en nous pour faire en nos âmes l'un des plus beaux traits de la divine ressemblance ; et qu'ainsi nous devons imiter par une attache constante aux lois l'immuable uniformité de la justice divine :

Var. : (*a*) Feraient.

1. *Adoers. Marcion*, lib. II, n. 12.

d'où il s'ensuit que tout homme juste doit être constant; mais que ceux-là le doivent être plus que tous les autres, qui sont les juges du monde, et qui étant pour cette raison appelés dans l'Écriture « les dieux de la terre [1], » doivent faire reluire dans leur fermeté une image de l'immutabilité de ce premier Être dont ils représentent parmi les hommes la grandeur et la majesté (*a*).

J'irais à l'infini, si je me jetais dans ces hautes spéculations; et comme j'ai dessein de descendre par des principes connus à des vérités de pratique, je vous dirai, Chrétiens, que la justice étant définie par l'empereur Justinien, comme tout le monde sait, « une volonté constante et perpétuelle de rendre à chacun ce qui lui appartient, » *constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi* [2], il est aisé de connaître que l'homme juste doit être constant, puisque la constance est enfermée dans la définition de la justice.

Il est certain, Messieurs (*b*), que non seulement la justice, mais encore toutes les autres vertus doivent avoir de la fermeté. Car par le nom de vertu nous prétendons désigner, non quelque acte passager ou quelque disposition changeante, mais une habitude formée. Or qui ne sait que l'habitude dit quelque chose de fixe, et que, quelque inclination que nous ayons pour le bien, elle ne mérite pas le nom de vertu, jusqu'à ce qu'elle soit affermie? Il est donc déjà très assuré que la justice doit tirer un esprit de fermeté du génie commun de la vertu; et il reste à considérer si, outre cette raison générale, la constance lui est attribuée spécialement à cause de quelque caractère qui lui soit propre. Mais sans perdre le temps à subtiliser sur la différence des vertus, il me paraît, Chrétiens, que la justice emporte avec elle, plus que les autres vertus, une fermeté invincible, à cause qu'elle consiste dans une certaine égalité envers tous; et il est clair que pour soutenir cette égalité, il faut quelque chose de ferme; autrement on déclinera [3] tantôt à droit et tantôt à gauche : on regardera les visages contre le précepte de la loi [4], c'est-à-dire qu'on opprimera le faible qui est sans défense, et qu'on ne craindra d'entreprendre que contre celui qui a du crédit; ainsi on introduira cette pernicieuse inégalité et cette double mesure tant de fois repoussée dans les saintes Lettres (*c*), qui est la perte infaillible du droit et [de] la justice.

VAR. : (*a*) Dont ils représentent la grandeur et la majesté parmi les hommes. — (*b*) Il est vrai que. — (*c*) Et cette double balance tant de fois détestée dans les Écritures.

1. « O rois, vous êtes des dieux, etc. » V. les *Sermons sur l'Ambition* et *sur les Devoirs des rois*, p. 259 et 287.
2. *Institut.*, lib. I, titul. I.
3. Latinisme pur, *declinare*.
4. *Non considéres personam pauperis, nec honores vultum potentis.* — *Levit.*, XIX, 15.

Et certes, il est véritable que si l'on ne marche d'un pas égal dans le chemin de la justice, ce qu'on fait même justement devient odieux. Par exemple, si un magistrat n'exagère la rigueur des ordonnances que contre ceux qui lui déplaisent; si une bonne affaire[1] lui paraît toujours embrouillée, jusqu'à ce que le riche parle; si le pauvre ne peut jamais se faire entendre et se voit malheureusement distingué d'avec le puissant dans un intérêt qu'ils ont commun, c'est en vain que ce magistrat se vante quelquefois d'avoir bien jugé : l'inégalité de sa conduite fait que la justice n'avoue pas pour sien même ce qu'il fait selon les règles; elle a honte de ne lui servir que de prétexte; et jusqu'à ce qu'il devienne égal à tous, sans acception de personnes, la justice qu'il refuse à l'un (*a*) convainc d'une criminelle partialité celle qu'il se glorifie de rendre à l'autre.

C'est de ce même esprit d'inégalité que procède cet abus commun d'acquitter fidèlement certaines dettes, et d'oublier tout à fait les autres. Au lieu de savoir connaître ce que peut fournir la source, et ensuite de dispenser sagement ses eaux par tous les canaux qu'il faut remplir, on les fait couler sans ordre, toutes d'un côté, et on laisse le reste à sec. Par exemple, les dettes du jeu sont privilégiées ; et comme si ses lois étaient les plus saintes et les plus inviolables, on se pique d'honneur d'y être fidèle, pendant qu'on ne rougit pas de faire languir misérablement des marchands et de misérables ouvriers, qui seuls soutiennent depuis si longtemps cet éclat que je puis bien appeler doublement trompeur et doublement emprunté, puisque vous ne le tirez ni de votre vertu, ni même de votre bourse (*b*). Ou bien, si l'on est soigneux de conserver du crédit en certaines choses, de peur de faire tarir les sources (*c*) qui entretiennent le luxe, on néglige les vieilles dettes, on ruine impitoyablement les anciens amis, amis malheureux et infortunés, devenus ennemis par leurs bons offices, qu'on ne regarde plus désormais que comme des importuns qu'on veut réduire en les fatiguant à des accommodements déraisonnables, à qui l'on croit faire assez de justice quand on leur laisse après sa mort les débris d'une fortune ruinée et les restes d'un naufrage que les flots emportent. O droit ! ô bonne foi ! ô sainte équité ! je vous appelle à témoin contre l'injustice des hommes, mais je vous appelle[2] en vain; vous n'êtes presque plus parmi nous que des noms pompeux, et l'intérêt est devenu notre seule règle de justice.

C'est encore pour cette raison qu'il a été nécessaire de faire

VAR. : (*a*) A celui qui lui est indifférent, — au faible. — (*b*) Vous ne le tirez ni du fond de votre vertu, ni de celui de votre fortune. — (*c*) Les ruisseaux, — les fontaines.

1. C.-à-d. une affaire qui a pour elle ce qu'Alceste appelle : *mon bon droit, l'équité*. Ces mots *bonne affaire* prêtent à l'amphibologie ; Bossuet les a changés.
2. Une ligne omise par M. Lachat ; c'est la répétition du mot *appelle* qui en est cause.

entrer la fermeté dans la définition de la justice, pour l'opposer davantage à son ennemi capital qui est l'intérêt. L'intérêt, comme vous savez, n'a point de maximes fixes ; il suit les inclinations, il change avec les temps, il s'accommode aux affaires ; tantôt ferme, tantôt relâché, et ainsi toujours variable. Au contraire, l'esprit de justice est un esprit de fermeté, parce que, pour devenir juste, il faut entrer dans l'esprit qui a fait les lois, c'est-à-dire dans un esprit immortel, qui, s'élevant au-dessus des temps et des affections particulières, subsiste toujours égal, malgré le changement des affaires.

Qui pourrait maintenant vous dire de quelle sorte, par quels artifices l'intérêt attaque l'intégrité de la justice, tente sa pudeur, affaiblit sa force et corrompt enfin sa pureté ? Ce n'est pas un ouvrage fort pénible que de connaître et de condamner les injustices des autres ; nous les voyons détestées par une clameur universelle. Mais se détacher de soi-même pour juger droitement de ses actions, c'est là véritablement le grand effort de la raison et de la justice. Qui nous donnera, Chrétiens, non ce point appuyé hors de la terre, que demandait ce grand géomètre[1] pour la remuer hors de son centre, mais un point hors de nous-mêmes, pour nous regarder d'un même œil que nous regardons les autres, et arrêter dans notre cœur tant de mouvements déréglés (*a*) que l'intérêt y fait naître ? Quelle horreur aurions-nous de nos injustices, de nos usurpations, de nos tromperies ? Mais, hélas ! où trouverons-nous ce point de détachement pour sortir nous-mêmes hors de nous-mêmes et nous voir d'un œil équitable et d'un regard désintéressé ? La nature ne le donne pas, nous n'écoutons pas la grâce ; c'est pourquoi c'est en vain que la raison dicte, que la loi publie, que l'Évangile confirme cette loi si naturelle et si divine tout ensemble : « Ne faites point à autrui ce que vous ne voulez pas qui vous soit fait[2]. » Nul ne veut sortir de soi-même pour entrer dans cette mesure commune du genre humain. Celui-là, ébloui de sa fortune, ne peut se résoudre à descendre de sa superbe hauteur pour se mesurer avec personne. Mais pourquoi parler ici de la grandeur ? Chacun se fait grand à ses yeux, chacun se tire du pair, chacun a des raisons particulières par lesquelles il se distingue (*b*) des autres.

Au lieu de cette grande mesure qui enferme notre prochain avec nous dans les mêmes règles de justice, nous introduisons dans ce commerce de la société le plus détestable de tous les abus : deux mesures, deux balances, deux poids inégaux ; une grande mesure pour recevoir, une petite mesure pour rendre. Nous voulons qu'on nous fasse justice, nous ne voulons pas la faire aux autres ; nous crions à l'injustice, quand on nous blesse ;

VAR. : (*a*) Irréguliers. — (*b*) Se sépare.

1. Est il besoin de dire que c'est Archimède ?
2. *Tob.*, IV, 16 ; *Luc.*, VI, 31.

nous ne craignons pas d'entreprendre sur le droit d'autrui : comme si le nom de justice n'était qu'un rempart pour nous défendre, et non une borne posée pour nous arrêter et une barrière pour nous enfermer dans nos devoirs réciproques de la société et de la justice (*a*). *Si vere utique justitiam loquimini, recta judicate, filii hominum*[1] : O hommes, dit le Prophète, si ce n'est pas en vain que vous avez toujours en la bouche le nom sacré de justice ; si vous recourez avec raison, quand on vous fait tort, à ce refuge commun du bon droit et de l'innocence, jugez-vous donc vous-mêmes droitement, et ne vous laissez pas aveugler par votre intérêt. Mais, ô dangereux intérêt, le plus ancien, le plus décrié et le plus inévitable de tous les trompeurs, tu trompes dès l'origine du monde ; on a fait des livres entiers de tes tromperies, tant elles sont découvertes ! Qui ne devient pas éloquent à parler de tes artifices ? Qui ne fait pas gloire de s'en défier ? Mais en parlant contre toi, qui ne tombe pas en tes pièges ? « Parcourez, dit le prophète Jérémie, toutes les rues et toutes les places de Jérusalem, et considérez attentivement et cherchez si vous trouverez un homme droit et équitable (*b*) : » *Circuite vias Jerusalem, considerate et quærite an inveniatis virum facientem judicium et quærentem fidem*[2]. On ne voit plus, on n'écoute plus, on ne garde plus aucune mesure, quand il s'agit du moindre intérêt : la bonne foi n'est qu'une vertu de commerce, qu'on observe par bienséance dans les petites affaires pour établir son crédit, mais qui ne gêne point la conscience quand il s'agit d'un coup de partie.

Cependant on jure, on affirme, on prend à témoin le ciel et la terre ; on mêle partout le saint nom de Dieu sans aucune distinction du vrai et du faux : « Comme si le parjure, disait Salvien, n'était plus un genre de crime, mais une façon de parler : » *Perjurium ipsum genus putat esse, non criminis, sed sermonis*[3]. Au reste on ne songe plus à restituer le bien qu'on a usurpé contre les lois ; on s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user, et on cherche de tous côtés, non point un fonds pour le rendre, mais un détour (*c*) pour le retenir. On fatigue les casuistes[4] par des consultations infinies ; et à quoi est-ce, dit saint Augustin, qu'on travaille par tant d'enquêtes, sinon à ne trouver pas ce qu'on cherche ? *Illi homines nihil laborant nisi non invenire quod quærunt*[5]. C'est pourquoi nous éprouvons

VAR. : (*a*) Dans les devoirs mutuels de la charité et de la justice ; — dans les devoirs communs de la société et de la justice. — (*b*) Et de bonne foi. — (*c*) Mais quelque moyen de conscience.

1. *Psal.*, LVII, 1.
2. *Jerem.*, V, 1, 2.
3. Salvian., lib. IV, *De Gubern. Dei*, n. 14.
4. Il y avait de bons et de mauvais *casuistes* ; on publia au dix-septième siècle un certain nombre d'ouvrages intitulés : *Cas de conscience* ou *Résolution de cas de conscience* ; les auteurs de ces ouvrages sont Sainte-Beuve, Pontas, etc.
5. *De Genes., contra Manich.*, lib. II, cap. XI.

tous les jours qu'on nous embarrasse la règle des mœurs par tant de questions et tant de chicanes, qu'il n'y en a pas davantage dans les procès les plus embrouillés ; et si Dieu n'arrête le cours des pernicieuses subtilités que l'intérêt nous suggère, les lois de la bonne foi et de l'équité ne seront bientôt qu'un problème[1].

Je ne rougirai pas, Chrétiens, de vous rapporter en ce lieu les paroles d'un auteur profane[2], et de confondre par la droiture de ses sentiments nos détours et nos artifices : *Bene præcipiunt*, dit Cicéron, *qui vetant quidquam agere quod dubites æquum sit an iniquum*[3] : « Ceux-là nous enseignent bien, qui nous défendent de faire les choses de la justice desquelles nous avons raison de douter. Car l'équité, poursuit-il, reluit assez d'elle-même, et le doute enveloppe[4] quelque secret dessein d'injustice ; » *Æquitas enim lucet ipsa per se, dubietas autem cogitationem significat injuriæ*[5].

En effet nous trouvons ordinairement que ce qui a besoin de consultation a quelque chose d'inique. Le chemin de la justice n'est pas de ces chemins tortueux qui ressemblent à des labyrinthes, où on craint toujours de se perdre. C'est une route toute droite, dit le prophète Isaïe[6] ; c'est un sentier étroit, à la vérité, mais qui n'a point de détour : *Semita justi recta est, rectus callis justi ad ambulandum*[7]. Voulez-vous savoir, Chrétiens, le chemin de la justice, marchez dans le pays découvert, allez où vous conduit votre vue ; la justice ne se cache pas, et sa propre lumière (*a*) nous la manifeste. Allez donc par cette voie droite et lumineuse. Si vous trouvez à côté quelque endroit obscur ou quelque pas[8] embarrassé, c'est là que la fraude se réfugie, c'est là que l'injustice se met à couvert, c'est là que l'intérêt dresse ses embûches. Ainsi ces consultations empressées nous cachent bien souvent quelque tromperie ; et encore qu'il soit véritable que la complication des faits fasse naître quelquefois des diffi-

VAR. : (*a*) Simplicité.

1. Bossuet, plus que septuagénaire, en 1700, ne tiendra pas un autre langage ; c'est alors qu'il parlera des *ordures des casuistes*. V. à ce sujet le *Sermon sur la haine de la vérité* (édit. Gandar, p. 303).

2. On a pu voir que Bossuet s'interdisait presque absolument ce genre de citations dont ses prédécesseurs avaient tant abusé.

3. *De Offic.*, lib. I, n. 29. Cf. *Politique de l'Écriture* : VIII, 3, 5.

4. Édit. : *semble envelopper* ; Bossuet a souligné *semble*, mais il est vrai qu'il a laissé le verbe suivant à l'infinitif. C'est un scrupule de lettré qui lui a fait souligner le mot qui dénature le sens du latin *significat*. D'ailleurs il y a *ressemblent* à quelques lignes de là.

5. *De Offic. ibid.*

6. L'orateur avait commencé par associer Isaïe à Cicéron ; il disait : *Et pour ne nous pas arrêter à ce passage profane, le prophète Isaïe avait dit sagement...* Il a eu cette fois un scrupule d'un autre genre.

7. *Isa.*, XXVI, 7.

8. Édit. : *quelque passage* (VAR. : *quelque pas*). Après avoir écrit *passage*, Bossuet a souligné les deux dernières syllabes du mot, et c'est donc *pas* qu'il faut lire.

cultés qui obligent à interroger ceux à qui Dieu a confié le dépôt de la doctrine, je ne crains point de vous assurer que pour régler votre conscience sur la plupart des devoirs de la justice chrétienne, la bonne foi est un grand docteur qui laisse peu de questions indécises. Mais l'intérêt est trop rafliné pour nous laisser entendre un docteur si simple; et c'est pourquoi la justice est une espèce de martyre.

Les enchaînements des intérêts cachés. La justice tombe dans des pièges impénétrables. On ne peut percer. Les juges veulent donner la justice comme une grâce. (Voyez *Remarques morales*, p. 2.) La vertu a assez à combattre en nous-mêmes. Dilatez les voies du ciel[1].

PREMIÈRE RÉDACTION DU TROISIÈME POINT

La justice n'a pas toujours l'épée à la main (*a*), ni ne montre pas toujours son visage austère; la droite raison qui est sa guide[2] lui prescrit de se relâcher quelquefois, et il m'est aisé de vous faire voir que la clémence qui tempère sa rigueur extrême est une de ses parties principales.

En effet il est manifeste que la justice est établie pour entretenir la société parmi les hommes. Or est-il que la condition la plus nécessaire pour conserver parmi nous la société, c'est de nous supporter mutuellement dans nos défauts; autrement notre nature ayant tant de faible, si nous entrions dans le commerce de la vie humaine avec cette austérité invincible qui ne veuille jamais rien pardonner aux autres, il faudrait et que tout le monde rompît avec nous, et que nous rompissions avec tout le monde[3]. Par conséquent la même justice qui nous fait entrer en société nous oblige, en faveur de cette union à nous supporter

VAR. : (*a*) N'est pas toujours inflexible.

1. Ces derniers mots, depuis *les enchaînements*, sont à la marge, et pourtant Bossuet s'était interrompu avant d'avoir achevé la page. C'est à ce moment qu'il a pris la résolution de refaire tout le premier point. Qu'étaient les *Remarques morales* auxquelles renvoie l'orateur? On ne saurait le dire; peut-être un cahier comme celui sur lequel, à vingt-deux ans, il avait écrit sa *Méditation sur la brièveté de la vie*. Voici d'ailleurs une de ces *Remarques morales* écrites par Bossuet sur un feuillet détaché : « Le zèle de la justice fait faire des injustices énormes. On voit un grand crime fait, une grande tromperie, une machination pleine d'artifices. On ne veut pas que ce meurtre, que ce vol soit impuni. A quelque prix que ce soit, on en veut connaître l'auteur, et on aime mieux deviner, au hasard de punir un innocent, que de ne pas avoir déterré le coupable. *Justa justè; bona bonè.* » — On trouve dans le ms. une indication qui pourrait avoir de l'importance, s'il ne s'agissait d'une première rédaction sacrifiée par l'orateur. Bossuet a écrit : « La suite : *Si veritatem dico* », renvoyant ainsi à l'un des trois sermons qu'il avait prêchés sur ce texte, savoir la *Haine de la vérité* ou l'un des deux premiers sermons pour le dimanche de la Passion.

2. *Guide* était du féminin au dix septième siècle; le fameux livre quiétiste de Molinos était intitulé : *la Guide spirituelle*.

3. Voilà une critique du caractère d'Alceste qui est bien curieuse à signaler, le *Misanthrope* fut joué pour la première fois en 1666, deux mois plus tard.

en beaucoup de choses [1] ; la faiblesse commune de l'humanité ne nous permet pas, Chrétiens, de nous traiter les uns les autres en toute rigueur ; et il n'est rien de plus juste que cette loi de saint Paul : « Supportez vous mutuellement [2] et portez [le] [3] fardeau les uns des autres : » *Alter alterius onera portate* [4]. Ceux qui sont dans les hautes places et qui ont en main quelque partie de l'autorité publique ne doivent pas se persuader qu'ils soient exempts de cette loi : au contraire, et il le faut dire, leur propre élévation leur impose cette obligation nécessaire de donner bien moins que les autres à leurs ressentiments et à leurs humeurs ; et dans ce faite où ils sont, la justice leur ordonne de considérer qu'étant établis de Dieu pour porter ce noble fardeau du genre humain, les faiblesses inséparables de notre nature font une partie de leur charge, et ainsi que rien ne leur est plus nécessaire que d'user quelquefois de condescendance.

Concluons donc, Chrétiens, que cette maxime commune est très véritable, qu'il n'y a rien de plus violent ni de plus inique que d'user en toutes rencontres de tout son droit : *Summum jus, summa injuria.* La justice veut être exercée avec quelque tempérament ; il y a des fautes qu'elle réprime, et il y en a aussi qu'elle supporte, et cette condescendance, qui s'appelle facilité dans les particuliers, c'est ce qui s'appelle clémence dans les grands et dans les princes.

L'histoire n'a rien, etc. [Le reste dans le corps du sermon (v. p. 418) jusqu'à ces mots : *pourvu que le bien public et la sainte autorité des lois n'y soient point trop intéressés.*]

J'ai dit quelquefois, Messieurs, et en certaines rencontres. Car qui ne sait qu'il y a des fautes que l'on ne peut pardonner sans se rendre complice des abus et des scandales publics, et que cette différence doit être réglée par les conséquences et par les circonstances particulières. Ainsi ne nous mêlons pas de faire ici des leçons aux princes sur des choses qui ne dépendent que de leur prudence ; mais contentons-nous de remarquer, autant que le peut souffrir la modestie de cette chaire, les merveilles de nos jours. S'il s'agit de déraciner une coutume barbare qui prodigue malheureusement le plus beau sang d'un grand royaume, et sacrifie à un faux honneur tant d'âmes que Jésus-Christ a rachetées, peut-on être chrétien et ne pas louer hautement l'invincible fermeté du prince que la grandeur de l'entreprise, tant de fois vainement tentée, n'a pas arrêté, qu'aucune considération n'a fait fléchir, et dont le temps même, qui change tout, n'est pas capable d'affaiblir les résolutions ? Je ne puis presque plus retenir mon cœur ; et si je ne songeais où je suis, je me

1. *Ephes.*, IV, 2.
2. *Coloss.*, III, 13.
3. Ms. *votre.*
4. *Galat.*, VI, 2.

laisserais épancher aux plus justes louanges du monde, pour célébrer la gloire d'un règne qui soutient avec tant de force l'autorité des lois divines et humaines, et ne veut ôter aux sujets que la liberté de se perdre[1] Dieu, qui est le père et le protecteur de la société humaine, comblera de ses célestes bénédictions un roi qui sait si bien ménager les hommes, et qui sait ouvrir à la vertu la véritable carrière en laquelle il est glorieux de ne se plus ménager. En de telles occasions, où il s'agit de réprimer la licence qui entreprend de fouler aux pieds les lois les plus saintes, la pitié est une faiblesse; mais dans les fautes particulières, le prince fait admirer sa grande sagesse et sa magnanimité, quand quelquefois il oublie, et quelquefois il néglige; quand il se contente de marquer les fautes, et ne pousse pas la rigueur à l'extrémité. C'est en de semblables sujets (*a*) que Théodose le Grand se tenait obligé, dit saint Ambroise, quand on le priait de pardonner. Cet empereur tant de fois victorieux et illustre par ses conquêtes, non moins que par sa piété, jugeait avec Salomon « qu'il était plus beau et plus glorieux de surmonter sa colère, que de prendre des villes et de défaire des armées[2]; et c'est alors, dit le même [Père], qu'il était plus porté à la clémence, quand il [se] sentait ému par un plus vif ressentiment : » *Beneficium se putabat accepisse augustæ memoriæ Theodosius, cum rogaretur ignoscere; et tunc propior erat veniæ, cum fuisset commotio major iracundiæ*[3].

Que si les personnes publiques, contre lesquelles les moindres injures sont des attentats, doivent néanmoins user de tant de bonté envers les hommes, à plus forte raison les particuliers doivent-ils sacrifier à Dieu leurs ressentiments. La justice chrétienne le demande d'eux et ne donne point de bornes à leur indulgence. « Pardonne, dit le Fils de Dieu, je ne dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante sept fois[4]; » c'est-à-dire pardonne sans fin, et ne donne point de limites à ce que tu dois faire pour l'amour de Dieu. Je sais que ce précepte évangélique n'est guère écouté à la Cour; c'est là que les vengeances sont infinies; et quand on ne les pousserait pas par ressentiment, on se sentirait obligé de le faire par politique. On croit qu'il est utile de se faire craindre, et on pense qu'on s'expose trop quand on est d'humeur à souffrir. Je n'ai pas le temps de combattre sur la fin de ce discours cette maxime antichrétienne, que je pourrais peut-

VAR. : (*a*) Rencontres.

1. Il s'agit ici du duel, dont la fureur avait fait périr par *milliers*, sous le règne de Louis XIII, les plus nobles seigneurs du royaume. C'est peut-être à cause de cette vigoureuse sortie contre le duel que Bossuet a refait en entier son troisième Point. Peut-être a-t-il jugé que Louis XIV n'avait pas besoin de conseils à cet égard.

2. *Prov.*, XVI, 32.

3. *Orat. de Obit. Theod.*, n. 13.

4. *Non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies.* — *Matth.*, XVIII, 22. Evidemment Bossuet a voulu dire *septante fois sept fois*.

être souffrir, si nous n'avions à ménager que les intérêts du monde. Mais, mes Frères, notre grande affaire, c'est de savoir nous concilier la miséricorde divine, c'est de ménager qu'un Dieu nous pardonne, et de faire que sa clémence arrête le cours de sa colère que nous avons trop méritée. Et comme il ne pardonne qu'à ceux qui pardonnent, et qu'il n'accorde jamais sa miséricorde qu'à ce prix, notre aveuglement est extrême, si nous ne pensons à gagner cette bonté dont nous avons si grand besoin, et si nous ne sacrifions de bon cœur à cet intérêt éternel nos intérêts périssables. Pardonnons donc, Chrétiens. Apprenons à nous relâcher de nos intérêts en faveur de la charité chrétienne; et quand nous pardonnons les injures, ne nous persuadons pas que nous fassions une grâce. Car si c'est peut-être une grâce à l'égard de l'homme, c'est toujours une justice à l'égard de Dieu, qui a mérité ce pardon qu'il nous demande pour nos ennemis par celui qu'il nous a donné de toutes nos fautes, et qui, non content de l'avoir si bien acheté, promet de le récompenser éternellement par la participation de la gloire, où nous conduise [le Père, le Fils et le Saint-Esprit.]

XVIII

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANDRÉ, APOTRE

PRÊCHÉ AUX CARMÉLITES DU FAUBOURG SAINT JACQUES, LE 30 NOVEMBRE 1668[1].

Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum.
Venez après moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes. — *Matth.*, IV, 19.

PREMIER POINT[2]

Jésus va commencer ses conquêtes; il a déjà prêché son Évangile; déjà les troupes[3] se pressent pour écouter sa pa-

1. Pas de ms. — Déforis, VII *bis*, 353. — Lachat, XII, 1. Ce panégyrique a été fait surtout pour confirmer dans la foi catholique Turenne, qui avait abjuré le protestantisme un mois auparavant (23 octobre 1668). Condé, la duchesse de Longueville et beaucoup d'autres princesses ou duchesses entendirent ce discours, et l'on peut voir, en lisant M. Floquet (*Études*, III, 265), s'il est exact que les contemporains de Bossuet n'ont pas apprécié son éloquence. Le P. Desmares, celui dont Boileau a dit :

Desmares dans Saint Roch n'aurait pas mieux prêché,

témoigna en toute occasion son admiration pour un si beau panégyrique.

2. L'exorde et l'avant-propos manquent; peut-être Bossuet les avait-il faits sur un papier séparé qui s'est perdu.

3. Les foules, lat. *turbæ*.

role. Personne ne s'est encore attaché à lui, et parmi tant d'écoutants [1], il n'a pas encore gagné un seul disciple. Aussi ne reçoit-il pas indifféremment tous ceux qui se présentent pour le suivre. Il y en a qu'il rebute, il y en a qu'il éprouve, il y en a qu'il diffère. Il a ses temps destinés, il a ses personnes choisies. Il jette ses filets ; il tend ses rets sur cette mer du siècle, mer immense, mer profonde, mer orageuse et éternellement agitée. Il veut prendre des hommes dans le monde ; mais quoique cette eau soit trouble, il n'y pêche pas à l'aveugle : il sait ceux qui sont à lui, et il regarde, il considère, il choisit. C'est aujourd'hui le choix d'importance, car il va prendre ceux par qui il a résolu de prendre les autres ; enfin il va choisir ses apôtres.

Les hommes jettent leurs filets de tous côtés ; ils amassent toutes sortes de poissons, bons et mauvais, dans les filets de l'Église, selon la parole de l'Évangile. Jésus choisit ; mais puisqu'il a le choix des personnes, peut-être commencera-t-il ses conquêtes par quelque prince de la Synagogue, par quelque prêtre, par quelque pontife, ou par quelque célèbre docteur de la loi, pour donner réputation à sa mission et à sa conduite. Nullement. Écoutez, mes Frères : « Jésus marchait le long de la mer de Galilée. Il vit deux pêcheurs, Simon et André son frère, et il leur dit : Venez après moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes [2]. »

Voilà ceux qui doivent accomplir les prophéties, dispenser la grâce, annoncer la nouvelle alliance, faire triompher la croix. Est-ce qu'il ne veut point des grands de la terre, ni des riches, ni des nobles, ni des puissants, ni même des doctes, des orateurs et des philosophes? Il n'en est pas ainsi. Voyez les âges suivants. Les grands viendront en foule se joindre à l'humble troupeau du Sauveur Jésus. Les

1. Elle tombe, elle crève aux pieds des *regardants*. (La Fontaine.)

Encore aujourd'hui on oppose les muets aux *entendants-parlants*. V. p. 330, note 7.

2. *Ambulans Jesus juxta mare Galilææ vidit duos fratres, Simonem, qui vocatur Petrus, et Andream fratrem ejus mittentes rete in mare* (*erant enim piscatores*), *et ait illis : Venite post me*, etc. — *Matth.*, IV, 18.

empereurs et les rois abaisseront leur tête superbe pour porter le joug. On verra les faisceaux romains abattus devant la croix de Jésus. Les Juifs feront la loi aux Romains : ils recevront dans leurs États des lois étrangères, qui y seront plus fortes que les leurs propres : ils verront sans jalousie un empire s'élever au milieu de leur empire, des lois au-dessus des leurs; un empire s'élever au-dessus du leur, non pour le détruire, mais au contraire pour l'affermir. Les orateurs viendront, et on leur verra préférer la simplicité de l'Évangile et ce langage mystique à cette magnificence de leurs discours vainement pompeux. Ces esprits polis de Rome et d'Athènes viendront apprendre à parler dans les écrits des barbares[1]. Les philosophes se rendront aussi, et, après s'être longtemps débattus et tourmentés, ils donneront enfin dans les filets de nos célestes pêcheurs, où étant pris heureusement, ils quitteront les rets de leurs vaines et dangereuses subtilités où ils tâchaient de prendre les âmes ignorantes et curieuses. Ils apprendront, non à raisonner, mais à croire et à trouver la lumière dans une intelligence captivée[2].

Jésus ne rebute donc point les grands, ni les puissants, ni les sages. « Il ne les rejette pas, mais il les diffère : » *Differantur isti superbi, aliquâ soliditate sanandi sunt*[3]. Les grands veulent que leur puissance donne le branle aux affaires; les sages, que leurs raisonnements gagnent les esprits. Dieu veut déraciner leur orgueil, Dieu veut guérir leur enflure. Ils viendront en leur temps, quand tout sera accompli, quand l'Église sera établie, quand l'univers aura vu et qu'il sera bien constant que l'ouvrage aura été achevé sans eux; quand ils auront appris à ne plus partager la gloire de Dieu, à descendre de cette hauteur, à quitter dans l'Église au pied de la croix cette primauté qu'ils affectent; quand ils se réputeront les derniers de tous : les premiers partout, mais les derniers dans l'Église; ceux que leur propre grandeur éloigne le plus du ciel, ceux que leurs périls et leurs

1. Cf. *Panégyrique de saint Paul*, p. 127.
2. V. le *Sermon sur la loi de Dieu*, premier point, p. 13.
3. S. August., *Serm.* LXXXVII, n. 12.

tentations approchent le plus près de l'abîme. Êtes-vous ceux, ô grands, ô doctes, que la religion estime les plus heureux, dont elle estime l'état le meilleur? Non; mais au contraire ceux pour qui elle tremble, ceux qu'elle doit d'autant plus humilier pour les guérir et les sauver que tout contribue davantage à les élever et à les perdre. Ainsi votre besoin et la gloire du Tout-Puissant exigent que vous soyez d'abord rebutés dans l'exécution de ses hauts desseins, pour vous apprendre à concevoir de vous-mêmes le juste mépris que vous méritez.

En attendant, venez, ô pêcheurs; venez, saint couple de frères, André et Simon; vous n'êtes rien, vous n'avez rien : « Il n'y a rien en vous qui mérite d'être recherché, il y a seulement une vaste capacité à remplir : » *Nihil est quod in te expetatur, sed est quod in te impleatur*[1]. Vous êtes vides de tout, et vous êtes principalement vides de vous-mêmes : « Venez recevoir, venez vous remplir à cette source infinie : » *Tam largo fonti vas inane admovendum est.* Les autres se réjouissent d'avoir attiré à leur parti les grands et les doctes; Jésus, d'y avoir attiré les petits et les simples : *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis*[2]. « Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux simples. »

Et quel a été le motif d'une conduite qui blesse si fort nos idées? C'est afin que le faste des hommes soit humilié, et que toute langue confesse que vraiment c'est Dieu seul qui a fait l'ouvrage. Jésus, considérant ce grand dessein de la sagesse de son Père, tressaillit de joie par un mouvement du Saint-Esprit : *In ipsâ horâ exultavit Spiritu sancto*[3]. C'est quelque chose de grand que ce qui a donné tant de joie au Seigneur Jésus. « Considérez, mes Frères, qui sont ceux d'entre vous qui ont été appelés à la foi; et voyez qu'il y en

1. S. August. *Serm.* LXXXVII, n. 12.
2. *Matth.*, XI, 25.
3. *Luc.*, X, 21.

a peu de sages, selon la chair, peu de puissants et peu de nobles. Mais Dieu a choisi ce qu'il y a d'insensé selon le monde, pour confondre ce qu'il y a de fort. Il a choisi ce qu'il y a de vil et de méprisable selon le monde et qui n'est rien, pour détruire ce qui est grand, afin que nul homme ne se glorifie devant lui [1]. »

Rien sans doute n'était plus propre à faire éclater la grandeur de Dieu et son indépendance qu'un pareil choix. A lui seul il appartient de se choisir pour ses œuvres des instruments qui, loin d'y paraître propres, semblent n'être capables que d'en empêcher le succès, parce que c'est lui qui leur donne toute la vertu qui peut les rendre efficaces. Il est bon, pour qu'on ne puisse douter qu'il a fait tout lui seul, qu'il s'associe des coopérateurs qui en eux-mêmes soient absolument inaptes [2] aux grands desseins qu'il veut accomplir par leur ministère. Et comme autrefois, entre les mains des soldats de Gédéon, de faibles vases d'argile cachaient la lumière qui devait jeter l'épouvante dans le camp des Madianites [3] : ici de même ces trésors de sagesse que Dieu a voulu faire éclater dans le monde, pour le salut des uns et la confusion des autres, sont portés dans des vaisseaux très fragiles [4], afin que la grandeur de la puissance qui est en eux soit reconnue venir de Dieu et non de ses faibles instruments, et qu'ainsi tout concoure à démontrer la vérité de l'Évangile.

Et d'abord, admirez, mes Frères, les circonstances frappantes que Dieu choisit pour former son Église. Comme il avait différé jusqu'à la dernière extrémité l'exécution du commencement de sa promesse, de même ici il en prolonge le plein accomplissement jusqu'au moment où tout doit paraître sans ressource. Abraham et Sara se trouvent stériles, lorsque Dieu leur annonce qu'ils auront un fils : il

1. *Videte vocationem vestram, fratres, quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles : sed quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes ; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia, et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret, ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus.* — I *Cor.*, I, 26.

2. *Inepte* n'a plus ce sens de *qui n'est pas apte ; inaptitude* se dit encore.

3. *Lagenas vacuas ac lampades in medio lagenarum.* — *Lib. Judic.*, VII, 16.

4. *Habemus thesaurum in vasis fictilibus, ut sublimitas sit virtutis Dei, et non ex nobis.* — II *Cor.*, IV, 7.

attend la vieillesse décrépite, devenue stérile par nature, épuisée par l'âge, pour leur découvrir ses desseins. C'est alors qu'il envoie son ange, qui les assure de sa part que dans un certain temps [1] Sara concevra. Sara se prend à rire, tant elle est merveilleusement surprise de la nouvelle qu'on lui déclare. Dieu par cette conduite veut faire voir que cette race promise est son propre ouvrage. Il a suivi le même plan dans l'établissement de son Église. Il laisse tout tomber jusqu'à l'espérance : *Sperabamus* [2], « Nous espérions, » disent ses disciples depuis sa mort. Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir, puis il agit. *Sperabamus :* c'en est fait, notre espérance est tombée et ensevelie avec lui dans le tombeau. Après la mort de Jésus-Christ, ils retournent à la pêche : jamais ils ne s'y étaient livrés durant sa vie ; ils espéraient toujours : *Sperabamus.* C'est Pierre qui en fait la proposition : *Vado piscari ; venimus et nos tecum* [3] *:* Retournons aux poissons, laissons les hommes. Voilà le fondement qui abandonne l'édifice, le capitaine qui quitte l'armée : Pierre, le chef des apôtres, va reprendre son premier métier, et les filets, et le bateau qu'il avait quittés. Évangile, que deviendrez-vous? Pêche spirituelle, vous ne serez plus. Mais dans ce moment Jésus vient : il ranime la foi presque éteinte de ses disciples abattus ; il leur commande de reprendre le ministère qu'il leur a confié, et les rappelle au soin de ses brebis dispersées : *Pasce oves meas.* C'en est assez pour leur rendre la paix et relever leur courage. Rassurés désormais par sa parole, fortifiés par son esprit, rien ne les étonnera, rien ne sera capable de les troubler : ni le sentiment de leur faiblesse, ni la vue des obstacles, ni la grandeur du projet, ni le défaut des ressources humaines, rien ne saurait les ébranler dans la résolution d'exécuter tout ce que leur Maître leur a prescrit. Armés d'une ferme confiance dans le secours qui leur est promis, loin d'hésiter, ils s'affermissent

1. A une époque déterminée, — *certo tempore.*
2. *Luc.*, XXIV, 21.
3. *Joan.*, XX, 23.

par les oppositions mêmes qu'ils éprouvent ; loin de craindre, ils ressentent une joie indicible au milieu des menaces et des mauvais traitements que la seule idée du dessein qu'ils ont formé leur attire ; et déjà espérant contre toute espérance, ils se regardent comme assurés de la révolution qu'ils méditent. Quel étrange changement dans ces esprits grossiers ! Quelle folle présomption, ou quelle sublime et céleste inspiration les anime !

En effet considérez, je vous prie, l'entreprise de ces pêcheurs. Jamais prince, jamais empire, jamais république n'a conçu un dessein si haut. Sans aucune apparence de secours humain, ils partagent le monde entre eux pour le conquérir. Ils se sont mis dans l'esprit de changer par tout l'univers les religions établies, et les fausses et la véritable, et parmi les Gentils et parmi les Juifs. Ils veulent établir un nouveau culte, un nouveau sacrifice, une loi nouvelle, parce que, disent-ils, un homme qu'on a crucifié en Jérusalem l'a enseigné de la sorte[1]. Cet homme est ressuscité, il est monté aux cieux où il est le Tout-Puissant. Nulle grâce, que par ses mains, nul accès à Dieu, qu'en son nom. En sa croix est établie la gloire de Dieu ; en sa mort, le salut et la vie des hommes.

Mais voyons par quels artifices ils se concilieront les esprits. Venez, disent-ils, servir Jésus-Christ : quiconque se donne à lui, sera heureux quand il sera mort ; en attendant, il faudra souffrir les dernières extrémités. Voilà leur doctrine et voilà leurs preuves ; voilà leur fin, voilà leurs moyens.

Dans une si étrange entreprise, je ne dis pas avoir réussi comme ils ont fait ; mais avoir osé espérer, c'est une marque invincible de la vérité. Il n'y a que la vérité ou la vraisemblance qui puisse faire espérer les hommes. Qu'un homme soit avisé, qu'il soit téméraire, s'il espère, il n'y a point de milieu : ou la vérité le presse, ou la vraisemblance le flatte ; ou la force de celle-là le convainc, ou l'apparence de celle-ci le trompe. Ici tout ce qui se voit étonne, tout ce qui se pré-

1. Pascal a des raisonnements analogues dans ses *Pensées*. « ... Ces gens simples et sans force... ôtent l'idolâtrie de toute la terre. » (Édit. Havet, II, 25.)

voit est contraire, tout ce qui est humain est impossible. Donc, où il n'y a nulle vraisemblance, il faut conclure nécessairement que c'est la seule vérité qui soutient l'ouvrage. Que le monde se moque tant qu'il voudra : encore faut-il que la plus forte persuasion qui ait jamais paru sur la terre, et dans la chose la plus incroyable, et parmi les épreuves les plus difficiles, et dans les hommes les plus incrédules et les plus timides, dont le plus hardi a renié lâchement son maître, ait une cause apparente. La feinte ne va pas si loin, la surprise ne dure pas si longtemps, la folie n'est pas si réglée [1].

Car enfin poussons à bout le raisonnement des incrédules et des libertins [2]. Qu'est-ce qu'ils veulent penser de nos saints pêcheurs ? Quoi ? qu'ils avaient inventé une belle fable qu'ils se plaisaient d'annoncer au monde ? mais ils l'auraient faite plus vraisemblable. Que c'étaient des insensés et des imbéciles [3] qui ne s'entendaient pas eux-mêmes ? mais leur vie, mais leurs écrits, mais leurs lois et la sainte discipline qu'ils ont établie, et enfin l'événement même, prouvent le contraire. C'est une chose inouïe, ou que la finesse invente si mal, ou que la folie exécute si heureusement : ni le projet n'annonce des hommes rusés, ni le succès des hommes dépourvus de sens. Ce ne sont pas ici des hommes prévenus, qui meurent pour des sentiments qu'ils ont sucés avec le lait. Ce ne sont pas ici des spéculatifs et des curieux, qui ayant rêvé dans leur cabinet sur des choses imperceptibles [4], sur des mystères éloignés des sens, font leurs idoles de leurs opinions et les défendent jusqu'à mourir. Ceux-ci ne nous disent pas : Nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu. Leurs pensées pour-

1. Cf. Pascal, *Pensées* (Édit. Havet, II, 38) : « Les apôtres ont été trompés, ou trompeurs. L'un et l'autre est difficile. Car il n'est pas possible de prendre un homme pour être ressuscité... »

2. Il ne faut pas oublier que le prince de Condé, auditeur de Bossuet ce jour-là, était au premier rang de ces *incrédules* et de ces *libertins*. Pour le sens de ce mot, v. p. 23, n. 2.

3. *Imbécile* est plus fort qu'*insensé* : « Il mourut, laissant un frère *imbécile*... » (Boss., *Hist. univ.*, éd. Jacquinet, p. 510.)

4. *Imperceptible* se dit aujourd'hui des choses qui échappent aux sens. Bossuet lui donne ici une signification toute différente, car il s'agit de choses que l'esprit ne perçoit pas.

raient être fausses, leurs méditations mal fondées, leurs conséquences mal prises et défectueuses. Ils nous disent : Nous avons vu, nous avons ouï, nous avons touché de nos mains, et souvent, et longtemps, et plusieurs ensemble, ce Jésus-Christ ressuscité des morts. S'ils disent la vérité, que reste-t-il à répondre ? S'ils inventent, que prétendent-ils ? Quel avantage, quelle récompense, quel prix de tous leurs travaux ? S'ils attendaient quelque chose, c'était ou dans cette vie, ou après leur mort. D'espérer pendant cette vie, ni la haine, ni la puissance, ni le nombre de leurs ennemis, ni leur propre faiblesse ne le souffre pas. Les voilà donc réduits aux siècles futurs ; et alors, ou ils attendent de Dieu la félicité de leurs âmes, ou ils attendent des hommes la gloire et l'immortalité de leur nom. S'ils attendent la félicité que promet le Dieu véritable, il est clair qu'ils ne pensent pas à tromper le monde ; et si le monde veut s'imaginer que le désir de se signaler dans l'histoire ait été flatter ces esprits grossiers jusque dans leurs bateaux de pêcheurs, je dirai seulement ce mot : Si un Pierre, si un André, si un Jean, parmi tant d'opprobres et tant de persécutions, ont pu prévoir de si loin la gloire du christianisme, et celle que nous leur donnons, je ne veux rien de plus fort pour convaincre tous les esprits raisonnables que c'étaient des hommes divins, auxquels et l'Esprit de Dieu, et la force toujours invincible de la vérité (*a*) faisaient voir dans l'extrémité de l'oppression la victoire très assurée de la bonne cause.

Voilà ce que fait voir la vocation des pêcheurs : elle montre que l'Église est un édifice tiré du néant, une création, l'œuvre d'une main toute-puissante. Voyez la structure, rien de plus grand : le fondement, c'est le néant même : *Vocat ea quæ non sunt*[1]. Si le néant y paraît, c'est donc une véritable création : on y voit quelques parties brutes pour montrer ce que l'art a opéré. Si c'est Dieu, bâtissons dessus, ne craignons pas. Laissons-nous prendre ; et tant de fois pris par les vanités, laissons-nous prendre une fois à[2]

VAR. : (*a*) Et la confiance inébranlable.

1. *Rom.*, IV, 17.

2. *Laissons-nous prendre à ;* v. p. 22, n. 1.

ces pêcheurs d'hommes et aux filets de l'Évangile, « qui ne tuent point ce qu'ils prennent, mais qui le conservent ; qui font passer à la lumière ceux qu'ils tirent du fond de l'abîme, et transportent de la terre au ciel ceux qui s'agitent dans cette fange : » *Apostolica instrumenta piscandi retia sunt, quæ non captos perimunt, sed reservant ; et de profundo ad lumen extrahunt, fluctuantes de infimis ad superna traducunt*[1].

Laissons-nous tirer de cette mer dont la face est toujours changeante, qui cède à tout vent, et qui est toujours agitée de quelque tempête[2]. Écoutez ce grand bruit du monde, ce tumulte, ce trouble éternel ; voyez ce mouvement, cette agitation, ces flots vainement émus qui crèvent tout à coup (*a*) et ne laissent que de l'écume. Ces ondes impétueuses qui se roulent les unes contre les autres, qui s'entrechoquent avec grand éclat (*b*) et s'effacent mutuellement, sont une vive image du monde et des passions qui causent toutes les agitations de la vie humaine, « où les hommes comme des poissons se dévorent mutuellement : » *Ubi se invicem homines quasi pisces devorant*[3]. Voyez encore ces grands poissons, ces monstres marins, qui fendent les eaux avec grand tumulte, et il ne reste à la fin aucun vestige de leur passage. Ainsi passent dans le monde ces grandes puissances, qui font si grand bruit, qui paraissent avec tant d'ostentation. Ont-elles passé, il n'y paraît plus ; tout est effacé, et il n'en reste aucune apparence.

Il vaut donc beaucoup mieux être enfermé dans ces rets qui nous conduiront au rivage, que de nager et se perdre dans une eau si vaste, en se flattant d'une fausse image de liberté. La parole est le rets qui prend les âmes. Mais on travaille vainement, si Jésus-Christ ne parle pas : *In verbo tuo laxabo rete :* « Sur votre parole, Seigneur, je jetterai le filet. » C'est ce qui donne efficace[4].

VAR. : (*a*) Ces montagnes d'eau qui s'aplanissent tout à coup. — (*b*) Avec violence.

1. S. Ambr., lib. IV, *in Luc.*, n. 72.
2. *Agitée de ;* v. p. 2, note 2.
3. August., *serm.* CCLII, n. 2.
4. *Efficacité ;* v. p. 130, note 1.

Saintes Filles, vous êtes renfermées dans ce filet : la parole qui vous a prises, c'est cet oracle si touchant de la vérité : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur*[1] ? « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ? » Dès lors, pénétrées par l'efficace de cette parole du néant et des dangers d'un monde trompeur, vous avez voulu donner toutes vos affections à ces biens véritables, seuls dignes d'attirer vos cœurs ; et pour vous mettre plus en état de les acquérir, vous vous êtes empressées de vous séparer de tous les objets qui auraient pu par des illusions funestes égarer vos désirs et détourner votre application de cet unique nécessaire. Persévérez dans ces bienheureux filets qui vous ont mises à couvert des périls de cette mer orageuse, et gardez-vous d'imiter ceux qui, par les différentes ouvertures qu'ils ont cherché dans leur inquiétude à faire aux rets salutaires qui les enserraient, n'ont travaillé qu'à se procurer une liberté plus déplorable que le plus honteux esclavage.

SECOND POINT

Saint André est un des plus illustres de ces divins pêcheurs, et l'un de ceux à qui Dieu a donné le plus grand succès dans cette pêche mystérieuse. C'est lui qui a pris son frère Simon, le prince de tous les pêcheurs spirituels : *Veni et vide*[2]. C'est ce qui donne lieu à Hésychius[3], prêtre de Jérusalem, de lui donner cet éloge : André, le premier né des Apôtres, la colonne premièrement établie, Pierre devant Pierre, fondement du fondement même, qui a appelé avant qu'on l'appelât, qui amène des disciples à Jésus avant que d'y avoir été amené lui-même. « Il rend ainsi au Verbe ceux qu'il prend par sa parole : » *Quos in verbo capit Verbo reddit*[4]. Car toute la gloire des conquêtes des Apôtres est due à Jésus-Christ ; c'est en s'appuyant sur ses promesses qu'ils les en-

1. *Matth.*, xvi, 26.
2. *Joan.*, i, 46.
3. *Bibl. Phot.*, cod. 269. Le prêtre Hésychius est aux yeux des savants le célèbre grammairien grec dont le Dictionnaire était, de l'avis de Casaubon, un véritable chef-d'œuvre. Il mourut en 609.
4. S. Ambr., *in Luc.*, lib. IV, n. 73.

treprennent : *In verbo tuo laxabo rete*[1]. « Aussi ne sommes-nous pas appelés *Pétriens*, mais *Chrétiens*, » *Non petrianos, sed christianos :* « et ce n'est pas Paul qui a été crucifié pour nous : » *Numquid Paulus crucifixus est pro vobis*[2] ?

Bientôt André rempli de ces sentiments soumettra à son Maître, avec un zèle infatigable et un courage invincible, l'Épire, l'Achaïe, la Thrace, la Scythie, peuples barbares et presque sauvages, « libres par leur indocile fierté, par leur humeur rustique et farouche : » *Omnes illæ ferociâ liberæ gentes.* Tous ces succès sont l'effet de l'ordre que Jésus-Christ leur a donné à tous : *Laxate retia :* «Jetez vos filets. » Dès que les Apôtres se sont mis en devoir de l'exécuter, la foule des peuples et des nations convertis se trouve prise dans la parole.

Si nous voulons considérer avec attention toutes les circonstances de la pêche miraculeuse des Apôtres, nous y verrons toute l'histoire de l'Église figurée avec les traits les plus frappants : Il y entre des esprits inquiets et impatients; ils ne peuvent se donner de bornes, ni renfermer leur esprit dans l'obéissance : *Rumpebatur autem rete eorum*[3]. La curiosité les agite, l'inquiétude les pousse, l'orgueil les emporte : ils rompent les rets, il échappent, ils font des schismes et des hérésies : ils s'égarent dans des questions infinies, ils se perdent dans l'abîme des opinions humaines. Toutes les hérésies, pour mettre la raison un peu plus au large[4], se font des ouvertures par des interprétations violentes : elles ne veulent rien qui captive. Dans les mystères, il faut souvent dire qu'on n'entend pas, il faut renoncer à la raison et au sens. L'esprit libre et curieux ne peut s'y résoudre; il veut tout entendre, l'Eucharistie, les paroles de l'Évangile. C'est un filet où l'esprit est arrêté. On force un passage, on cherche à s'échapper à travers les mauvaises défaites que suggère une orgueilleuse raison. Pour

1. *Luc.*, v, 5.
2. I *Cor.*, I, 13. Bossuet serait donc bien étonné de lire, dans les ouvrages de notre siècle, que le Christianisme n'est qu'un *Paulinisme.*
3. *Luc.*, v, 6.
4. Voilà un mot bien curieux dans la bouche d'un Bossuet : *pour mettre la raison un peu plus au large.* Avec quel bonheur Pascal eût entendu ce discours !

nous, demeurons dans l'Église, heureusement captivés dans ses liens. Il y en demeure des mauvais, mais il n'en sort aucun des bons.

Mais voici un autre inconvénient. « La multitude est si grande que la nacelle surchargée est prête à[1] couler à fond : » *Impleverunt ambas naviculas, ita ut pene mergerentur*[2] : figure bien sensible de ce qui devait se passer dans l'Église, où le grand nombre de ceux qui entraient dans la nacelle a tant de fois fait craindre qu'elle ne fût submergée par son propre poids : *Sed mihi cumulus iste suspectus est, ne plenitudine sui naves pene mergantur*[3]. Mais ce n'est pas encore tout, et ici le danger n'est pas moins redoutable que tous les dangers déjà courus : « Pierre est agité d'une nouvelle sollicitude ; sa proie même, qu'il a tirée à terre avec tant d'efforts, lui devient suspecte ; et il a besoin d'un sage discernement pour n'être pas trompé dans son abondance : » *Ecce alia sollicitudo Petri, cui jam sua præda suspecta est*[4]. Image vive de la conduite que les pêcheurs spirituels ont dû tenir à l'égard de tous ces poissons mystérieux qui tombaient dans leurs filets. Faute de cette sage défiance et de ces précautions salutaires, l'Église s'est accrue, et la discipline s'est relâchée ; le nombre des fidèles s'est augmenté, et l'ardeur de la foi s'est ralentie : *Nescio quomodo, pugnante contra semetipsum tuâ felicitate, quantum tibi auctum est populorum, tantum pene vitiorum; quantum tibi copiæ accessit, tantum disciplinæ recessit;..... factaque es, Ecclesia, profectu tuæ fœcunditatis infirmior et quasi minus valida*[5]. Elle est déchue par son progrès et abattue par ses propres forces.

L'Église n'est faite que pour les saints[6]. Aussi les enfants de Dieu y sont appelés, et y accourent de toutes parts. Tous

1. *Prêt à* et *près de* se confondaient absolument au dix-septième siècle ; on lit même dans La Fontaine :

Un vieillard *prêt d'*aller où la mort l'appelait...
Enfin se sentant *prêt de* terminer ses jours...

2. *Luc.*, v, 7.
3. S. Ambr., *in Luc.*, lib. IV, n. 77.
4. *Ibid.*, n. 78.
5. Salvian., *adv. Avar.*, lib. I.
6. *Sancta Sanctis*, écrivait Arnauld en tête de son fameux livre de *la Fréquente Communion*.

ceux qui sont du nombre y sont entrés ; « mais combien en est-il entré par-dessus le nombre? » *Multiplicati sunt super numerum*[1]. Combien parmi nous, qui néanmoins ne sont point des nôtres? Les enfants d'iniquité qui l'accablent, la foule des méchants qui l'opprime, ne sont dans l'Église que pour l'exercer. Les vices ont pénétré jusque dans le cœur de l'Église, et ceux qui ne devaient pas même y être nommés y paraissent hautement la tête levée : *Maledictum, et mendacium, et adulterium inundaverunt*[2]. Les scandales se sont élevés ; et l'iniquité étant entrée comme un torrent, elle a renversé la discipline. Il n'y a plus de correction, il n'y a plus de censure. On ne peut plus, dit saint Bernard[3], noter les méchants, tant le nombre en est immense ; on ne peut plus les éviter, tant leurs emplois sont nécessaires ; on ne peut plus les réprimer ni les corriger, tant leur crédit et leur autorité est redoutable[4].

Dans cette foule, les bons sont cachés ; souvent ils habitent dans quelque coin écarté, dans quelque vallée déserte ; ils soupirent en secret et se livrent aux saints gémissements de la pénitence. Combien de saints pénitents? Hélas ! « à peine dans un si grand amas de pailles aperçoit-on quelques grains de froment : » *Vix ibi apparent grana frumenti in tam multo numero palearum*[5]. Les uns paraissent, les autres sont cachés, selon qu'il plaît au Père céleste ou de les sanctifier par l'obscurité, ou de les produire pour le bon exemple.

Mais, dans cette étrange confusion et au milieu de tant de désordre, souvent la foi chancelle, les faibles se scandalisent, l'impiété triomphe ; et l'on est tenté de croire que la piété n'est qu'un nom, et la vertu chrétienne qu'une feinte de l'hypocrisie. Rassurez-vous cependant, et ne vous laissez pas ébranler par la multitude des mauvais exemples. Voulez-vous trouver des hommes sincèrement vertueux et vraiment chrétiens, qui vous consolent dans ce dérèglement presque universel, « soyez vous-mêmes ce que vous désire-

1. *Psal.*, XXXIX, 6.
2. *Osee*, IV, 2.
3. *In Cant.*, serm. XXXIII, n. 16.
4. Sur l'emploi de ce singulier, v. p. 417, note 5.
5. S. August., serm. CCLII, n. 4.

riez voir dans les autres ; et vous en trouverez sûrement, ou qui vous ressembleront, ou qui vous imiteront : » *Estote tales, et invenietis tales.*

TROISIÈME POINT

L'Église parle à ses enfants : ils doivent l'écouter avec un respect qui prouve leur soumission, et lui obéir avec une promptitude qui témoigne leur fidélité et leur confiance. Dieu parle aussi, et à sa parole tout se fait dans la nature comme il l'ordonne. Si les créatures inanimées ou sans raison lui obéissent avec tant de dépendance, nous, qui sommes doués d'intelligence, lui devons-nous moins de docilité quand il parle? Et en effet la liberté ne nous est pas donnée pour hésiter, ni pour disputer contre lui : elle nous donne le volontaire pour distinguer notre obéissance de celle des créatures inanimées ou sans raison : mais quel que soit notre avantage sur elles, ce n'est pas pour nous dispenser de rendre à Dieu la déférence qui lui est due. Le même droit qu'il a sur les autres êtres subsiste à notre égard, et il nous impose la même obligation de lui obéir ponctuellement et dans l'instant même. S'il nous laisse notre choix, c'est non pour affaiblir son empire, mais pour rendre notre sujétion plus honorable.

Ceux qui sont accoutumés au commandement[1] sentent mieux que les autres combien cette obéissance est juste et légitime, combien elle est douce et aimable. Que sert donc de la refuser ou de la contester? Les hommes peuvent bien trouver moyen de se soustraire à l'empire de leurs semblables; mais Dieu a cela par nature, que rien ne lui résiste. Si la volonté rebelle prétend échapper à sa domination en se retirant d'un côté, elle y retombe d'un autre avec toute l'impétuosité des efforts qu'elle avait faits pour s'en affranchir. Ainsi tout invite, tout presse l'homme de se soumettre à son Dieu et de lui obéir sans contradiction et sans délai.

Quand on hésite ou qu'on diffère, il se tient pour méprisé et refusé tout à fait. Lorsque la vocation est claire et cer-

1. Ce passage suffirait à prouver que Bossuet songeait à Turenne en composant son discours.

taine, qui est capable d'hésiter un moment est capable de manquer tout à fait ; qui peut retarder un jour peut passer toute sa vie : nos passions et nos affaires ne nous demandent jamais qu'un délai. C'est pour Dieu une insupportable lenteur que d'aller seulement dire adieu aux siens, que d'aller rendre à son propre père les honneurs de la sépulture[1]. Il faudra voir le testament, l'exécuter, le contester : d'une affaire il en naît une autre, et un moment de remise attire quelquefois la vie tout entière ; c'est pourquoi il faut tout quitter en entrant au service de Dieu[2]. Puisqu'il faudra nécessairement couper quelque part, coupez dès l'abord, tranchez au commencement, afin d'être plus tôt[3] à Celui à qui vous voulez être pour toujours.

Et combien n'est-on pas dédommagé de ces sacrifices ; et quelle confiance ne donnent-ils pas aux âmes, pour oser tout espérer de la bonté d'un Dieu si généreux et si magnifique ? Voyez les apôtres, ils n'ont quitté qu'un art méprisable : Pierre en dit-il avec moins de force : « Nous avons tout quitté ? » *Reliquimus omnia*[4]. Des filets : voilà le présent qu'ils suspendent à ses autels ; voilà les armes, voilà le trophée qu'ils érigent à sa victoire. Qu'il y a plaisir de servir[5] celui qui fait justice au cœur et qui pèse l'affection ; qui veut à la vérité nous faire acheter son royaume, mais aussi qui a la bonté de se contenter de ce que nous avons entre les mains ! Car il met son royaume à tout prix, et il donne pour tout ce que nous pouvons lui offrir : *Tantum valet, quantum habes.* « Rien qui soit à plus vil prix quand on l'achète, rien qui soit plus précieux quand on le possède : » *Quid vilius cùm emitur, quid carius cùm possidetur*[6] ?

Mais ce n'est pas assez de tout quitter, parents, amis, biens, repos, liberté : il faut encore suivre Jésus-Christ,

1. « Aller dire adieu aux siens, etc., c'est aux yeux de Dieu une insupportable lenteur. » Cette phrase a besoin d'être expliquée à ceux qui ne seraient pas familiers avec le texte de l'Evangile. Cf. *Matth.*, VIII, 21 ; *Luc.*, IX, 59.

2. S. Chrysost., *in Matth.*, homil. XXVII.

3. Édit. : *plutôt*, orthographe que portait sans doute le ms. Dans le *Sermon sur la loi de Dieu*, Bossuet écrivait *plustot que de*.

4. *Matth.*, XIX, 27.

5. Cette construction avec *de* est aussi logique que la construction : il est honteux *de* mentir. *De* est à vrai dire une fausse préposition euphonique ; on dit aujourd'hui : *il y a plaisir à*.

6. S. Greg., *in Ev.*, hom. V, n. 2, 3

porter sa croix après lui en marchant sur ses traces, en imitant ses exemples et se renoncer ainsi soi-même tous les jours de sa vie. Cependant qu'il est difficile, quant tout est heureux, quand tout nous favorise, de résister à ces attraits séduisants d'un monde qui nous amollit et nous corrompt en nous flattant! A qui persuadera-t-on de fuir la gloire, de mépriser les honneurs, de redouter les richesses, lorsqu'ils semblent se présenter comme d'eux-mêmes, et venir pour ainsi dire nous chercher dans notre obscurité? Qui peut comprendre qu'il faille se mortifier dans le sein de l'abondance; faire violence à ses désirs, lorsque tout concourt à les satisfaire; devenir à soi-même son propre bourreau, si les contradictions du dehors ne nous en tiennent lieu; et savoir se livrer à tous les genres de souffrances, pour mener une vie vraiment pénitente et crucifiée! Et toutefois y a-t-il une autre manière de se rendre semblable à Jésus-Christ, et de porter fidèlement sa croix avec lui?

« O croix aimable, ô croix si ardemment désirée et enfin trouvée si heureusement, puissé-je ne jamais te quitter, te demeurer tendrement et constamment attaché, afin que celui qui en mourant entre tes bras par toi m'a racheté, par toi aussi me reçoive et me possède éternellement dans son amour! » *Ut per te me recipiat, qui per te moriens me redemit.* Tels sont les sentiments dont doivent être animés tous ceux qui veulent sincèrement appartenir à Jésus-Christ: point d'autre moyen de se montrer ses véritables disciples.

Quand est-ce que l'Église a vu des chrétiens dignes de ce nom? C'est lorsqu'elle était persécutée, lorsqu'elle lisait à tous les poteaux des sentences épouvantables contre ses enfants, et qu'elle les voyait à tous les gibets et dans toutes les places publiques immolés pour la gloire de l'Évangile[1]. Durant ce temps, mes Sœurs, il y avait des chrétiens sur la terre; il y avait de ces hommes forts, qui nourris dans les proscriptions et dans les alarmes continuelles, s'étaient fait une glorieuse habitude de souffrir pour l'amour de Dieu. Ils croyaient que c'était trop de délicatesse à des disciples de

1. Bossuet reprend ici, en la modifiant, une phrase du *Sermon sur l'enfant prodigue* (v. ci-dessus p. 380).

la croix, que de rechercher le plaisir en ce monde et en l'autre. Comme la terre leur était un exil, ils n'estimaient rien de meilleur pour eux que d'en sortir au plus tôt. Alors la piété était sincère, parce qu'elle n'était pas encore devenue un art[1] : elle n'avait pas encore appris le secret de s'accommoder au monde, ni de servir au négoce des ténèbres. Simple et innocente qu'elle était, elle ne regardait que le Ciel, auquel elle prouvait sa fidélité par une longue patience. Tels étaient les chrétiens de ces premiers temps : les voilà dans leur pureté, tels que les engendrait le sang des martyrs, tels que les formaient les persécutions.

Maintenant une longue paix a corrompu ces courages mâles, et on les a vus ramollis depuis qu'ils n'ont plus été exercés. Le monde est entré dans l'Église. On a voulu joindre Jésus-Christ avec Bélial, et de cet indigne mélange quelle race enfin nous est née ? Une race mêlée et corrompue, des demi-chrétiens, des chrétiens mondains et séculiers, une piété bâtarde et falsifiée, qui est toute dans les discours et dans un extérieur contrefait. O piété à la mode, que je me ris de tes vanteries et des discours étudiés que tu débites à ton aise pendant que le monde te rit ! Viens que je te mette à l'épreuve. Voici une tempête qui s'élève ; voici une perte de biens, une insulte, une disgrâce, une maladie. Quoi ! tu te laisses aller au murmure, ô vertu contrefaite et déconcertée. Tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement ! Va, tu n'étais qu'un vain simulacre (*a*) de la piété chrétienne ; tu n'étais qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset. La piété chrétienne n'est pas faite de la sorte : le feu l'épure et l'affermit. Ah ! s'il est ainsi, Chrétiens, si les souffrances sont nécessaires pour soutenir l'esprit du christianisme, Seigneur, rendez-nous les tyrans ; rendez-nous les Domitiens et les Nérons[2].

Mais modérons notre zèle et ne faisons point de vœux

VAR. : (*a*) Fantôme.

1. Molière n'aurait pas osé s'exprimer ainsi ; la chaire a des privilèges que n'a pas le théâtre.

2. Voilà de la grande éloquence ; les commentaires ne feraient qu'affaiblir l'impression que doit laisser dans l'esprit un aussi admirable passage.

indiscrets : n'envions pas à nos princes le bonheur d'être chrétiens, et ne demandons pas des persécutions que notre lâcheté ne pourrait souffrir. Sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendait nos ancêtres, la matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, les affaires assez d'épines, les hommes assez d'injustices, leurs jugements assez de bizarreries, leurs humeurs assez d'importunes inégalités, le monde assez d'embarras, ses faveurs assez d'inconstance, ses engagements les plus doux assez de captivités[1]. Que si tout nous prospère, si tout nous rit, c'est à nous à nous rendre nous-mêmes nos persécuteurs, à nous contrarier nous-mêmes.

Pour mener une vie chrétienne, il faut sans cesse combattre son cœur, craindre ce qui nous attire, pardonner ce qui nous irrite, rejeter souvent ce qui nous avance, et nous opposer nous-mêmes aux accroissements de notre fortune. Oh! qu'il est difficile, pendant que le monde nous accorde tout, de se refuser quelque chose! Qui ayant en sa possession une personne très accomplie qu'il aurait aimée, vivrait avec elle comme avec sa sœur, s'élèverait au-dessus de tous les sentiments de l'humanité[2] : c'est une aussi forte résolution, dit saint Chrysostome[3], de ne pas laisser corrompre son cœur par les grandeurs et les biens qu'on possède. Ah! qu'il faut alors de courage pour renoncer à ses inclinations, et s'empêcher de goûter et d'aimer ce que la nature trouve si doux et si aimable! Sans cesse obligé d'être aux prises avec soi-même, pour s'arracher de vive force à des objets auxquels[4] tout le poids du cœur nous entraîne, combien ne s'y sent-on pas plus fortement incliné, lorsque tout ce qui nous environne nous invite et nous presse de satisfaire à nos désirs? C'est dans une si critique situation qu'il faut vraiment, pour se conserver pur, se rendre en quelque sorte cruel à soi-même, en se privant d'autant plus des vains

1. Cette phrase se trouvait déjà dans le *Sermon sur la nécessité des souffrances ;* cf. p. 208 et 209.
2. C'est à des Carmélites que Bossuet tient ce langage.
3. *In Matth.*, hom. V, n. 4.
4. On dirait aujourd'hui *vers lesquels ;* nous disons cependant : *entraîner à des excès, à des dépenses.*

plaisirs que la chair recherche, qu'on a plus de moyens de se les procurer. Si l'esprit veut alors acquérir une noble liberté, qu'il tienne les sens dans une sage contrainte, de peur d'en être bientôt maîtrisé[1]; et que saintement sévère à lui-même, sévère à son corps, il tende, par une bienheureuse mortification de tous les retours de l'amour-propre et toutes les affections charnelles, à se dégager de plus en plus de tout ce qui l'empêche de retourner à son principe. Peu à peu il trouvera dans les austérités de la pénitence, dans les humiliations de la croix, plus de délices et de consolations que les amateurs du monde ne sauraient en goûter dans toutes les folles joies qu'il leur procure et dans tous les contentements de leur orgueil. C'est ainsi que par les différents progrès du détachement et de la pénitence, nous parvenons à être réellement martyrs de nous-mêmes, nous devenons des victimes d'autant plus propres à être consommées en Jésus-Christ, qu'elles sont plus volontaires. Nouveau genre de martyre, où le persécuteur et le patient sont également agréables, où Dieu d'une même main anime (*a*) celui qui souffre et couronne celui qui persécute[2].

Saintes Filles, vous connaissez ce genre de martyre, et depuis longtemps vous l'exercez sur vous-mêmes avec un zèle digne de la foi qui vous anime. Peu contentes de vous être dépouillées par un généreux renoncement que la grâce vous a inspiré, de tous les objets capables de vous affadir[3], vous avez encore voulu déclarer une guerre continuelle à toutes les affections, à tous les sentiments d'une nature toujours ingénieuse à rechercher ce qui peut la satisfaire; et dans la crainte de céder à ses empressements, vous avez mieux aimé lui refuser sans danger ce qui pourrait lui être permis que de vous exposer à vous laisser entraîner au-delà des bornes, en lui donnant tout ce que vous pouviez absolument lui accorder. Persévérez, mes Sœurs, dans cette

VAR. : (*a*) Soutient,

1. *En* être refusé n'en est pas un bon signe. (COMP., *le Cid.*)

2. Bossuet avait exprimé la même idée, dans les mêmes termes, dans le *Sermon sur l'Enfant prodigue*, v. p. 381.

3. *Vos estis sal terræ*, disait Jésus-Christ à ses apôtres; c'est peut-être de là que vient cette expression d'*affadir*.

glorieuse milice, qui vous apprendra à mourir chaque jour à ce que vous avez de plus intime, et qui, vous détachant de plus en plus de la chair, vous élèvera par une sainte mortification de l'esprit jusqu'à Dieu, pour trouver en lui cette paix que le monde ne connaît pas, ces délices que les sens ne sauraient goûter, et ce parfait bonheur réservé aux âmes vraiment chrétiennes, que je vous souhaite [au nom du Père, etc.]

XIX

SERMON POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS[1]

PRÊCHÉ A SAINT-GERMAIN, DEVANT LE ROI, LE 1er NOVEMBRE 1660[2].

Ut sit Deus omnia in omnibus.
Dieu sera tout en tous. — 1 *Cor.*, XV, 28.

SIRE,

Ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est entré (*a*) dans le cœur de l'homme, c'est ce qui doit faire aujourd'hui le sujet de notre entretien. Cette solennité est instituée pour nous faire considérer les biens infinis que Dieu a préparés à ses serviteurs pour les rendre éternellement heureux, et un seul mot de l'Apôtre nous doit expliquer toutes ces merveilles. « Dieu, dit-il, sera tout en tous. » Que peut-on entendre de plus court? Que peut-on imaginer de plus vaste ni de plus immense[3]? Dieu est un, et en même temps il est tout; et étant tout à lui-même, parce que sa propre grandeur lui suffit, il est tout encore à tous les élus, parce qu'il remplit par sa plénitude leur capacité tout entière (*b*) et tous leurs désirs. S'il leur

VAR. : (*a*) Monté. — (*b*) Remplit pleinement toute leur capacité.

1. Ms. t. XI, 35. — Déforis, IV, 15. — Lachat, VIII, 31. Ce beau sermon, antérieur de quinze jours à *l'Oraison funèbre d'Henriette de France* (16 novembre 1669), est le premier en date des sermons prêchés par Bossuet évêque; il a été mal publié par les éditeurs; l'écriture en est fort belle, mais les ratures et les renvois en rendent pourtant la lecture assez difficile.

2. Traduction omise par M. Lachat.

3. Edit. : *ou de plus immense*, faute de lecture.

faut un triomphe pour honorer leur victoire, Dieu est tout; s'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs longs travaux, Dieu est tout; s'ils demandent la consolation après avoir saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, Dieu est tout. Dieu est la lumière qui les éclaire; Dieu est la gloire qui les environne; Dieu est le plaisir qui les transporte; Dieu est la vie qui les anime; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos [1].

O largeur! ô profondeur! ô longueur sans bornes et inaccessible hauteur! pourrai-je vous renfermer (*a*) dans un seul discours [2]? Allons ensemble, mes Frères; entrons en cet abîme de gloire et de majesté. Jetons-nous avec confiance sur cet océan; mais ayons notre guide et notre étoile, je veux dire la sainte Vierge, et implorons l'assistance du Saint-Esprit. *Ave* (*b*).

On peut mettre en question [3] si l'homme pour être heureux n'a besoin de posséder qu'une seule chose, ou si sa félicité est un composé de plusieurs parties et le concours de plusieurs biens ramassés ensemble. Et premièrement il paraît que le cœur qui se partage confesse en se partageant que l'attrait qui le gagne est faible; et celui qui est ainsi divisé cherche plutôt sa félicité qu'il ne l'a trouvée (*c*). Que s'il paraît d'un côté qu'un seul objet nous doit contenter, parce que nous n'avons qu'un cœur, il semble aussi d'autre part que plusieurs biens nous sont nécessaires, parce que nous avons plusieurs désirs. En effet nous désirons la santé, la vie, le plaisir, le repos, la gloire, l'abondance, la liberté, la science, la vertu; et que ne désirons-nous pas? Com-

Var. : (*a*) Comprendre. — (*b*) La Sainte-Vierge, que nous allons saluer par les paroles de l'Ange, *Ave*. — (*c*) Qu'un cœur qui se partage (qui court) à divers objets, cherche plutôt la félicité qu'il ne l'a trouvée.

1. Bossuet avait d'abord écrit : « Dieu est la vie qui les anime, Dieu est le plaisir qui les transporte, Dieu est la lumière qui les éclaire, Dieu est la gloire qui les environne, Dieu est l'éternité qui les affermit. » Il a commencé par numéroter ses phrases dans l'ordre suivant : 3, 4, 1, 2, 5; puis il les a refaites à la marge.

2. Ces métaphores géométriques sont empruntées textuellement à saint Paul.

3. Édit. : *Sire*, on peut mettre... Ces paroles ne s'adressent pas au roi, mais Bossuet a commencé, suivant son habitude, par cet exorde, et de même qu'il a écrit en tête son texte, de même il écrit le mot *Sire*, qui doit être prononcé le premier.

ment donc peut-on espérer de satisfaire par un seul objet une si grande multiplicité de désirs et d'inclinations que nous nourrissons nous-mêmes[1] ?

L'Apôtre a concilié ces contrariétés apparentes dans le texte que j'ai choisi, puisqu'il nous y fait trouver, dans un même objet, premièrement la simplicité, parce qu'il est un, et tout ensemble la variété, parce qu'il est infini. « Dieu, dit-il, sera tout en tous. » Il est un, et il est tout. Il est tout, non seulement en lui-même par l'immensité de son essence (*a*), mais encore il est tout en tous par l'incompréhensible fécondité avec laquelle il se communique à ses créatures : *Erit Deus omnia in omnibus.*

Mais ce que l'apôtre saint Paul nous a proposé dans une idée générale, le docte saint Augustin nous l'explique en particulier, lorsqu'interprétant ce passage de l'*Épître aux Corinthiens*, il fait ce beau commentaire[2] : « Dieu, dit-il, sera toutes choses à tous les esprits bienheureux, parce qu'il sera leur commun spectacle, il sera leur commune joie, il sera leur commune paix : » *Commune spectaculum erit omnibus Deus, commune gaudium erit omnibus Deus, communis pax erit omnibus Deus*[3].

Et certes pour être heureux, selon les maximes de ce même Saint, il faut n'être point trompé, ne rien souffrir, ne rien craindre. Car, comme la vérité est si précieuse, quelque bien que l'homme possède d'ailleurs, il manque d'un grand trésor (*b*) s'il est trompé, et encore qu'il connaisse la vérité, sans doute il n'est point content pour cela s'il souffre; et quoiqu'il ne souffre pas, il n'est point tranquille (*c*) s'il craint. Là donc, dans la céleste Jérusalem (*d*), il n'y aura point d'erreur, on y verra Dieu; il n'y aura point de douleur, on y jouira de Dieu; il n'y aura point de crainte ni

VAR. : (*a*) De sa nature. — (*b*) Il n'est pas assez riche (les éditeurs ont mêlé ici le texte et la variante). — (*c*) Paisible. — (*d*) Dans le royaume des cieux. (Les éditeurs ont encore mêlé texte et variante.)

1. Édit. : *nourrissons en nous-mêmes*, faute de lecture.

2. Il y avait d'abord : « Mais de quelle sorte s'accomplira dans les bienheureux cette parole de l'Apôtre ? J'aurais peine à vous l'expliquer, si le grand (VAR. : *l'admirable, le docte*) saint Augustin ne m'en donnait l'ouverture, etc. » Bossuet a corrigé, peut-être parce que le *moi* est haïssable, peut-être aussi parce que le prédicateur ne doit pas avoir l'air d'un homme embarrassé.

3. S. August., *in Psal.*, LXXXIV, n. 10.

d'inquiétude, on s'y reposera à jamais en Dieu [1]. Si bien (*a*) que nous y serons bienheureux [2], parce que (*b*) nous aurons dans cette vue le véritable (*c*) exercice de nos esprits; nous goûterons dans cette jouissance le parfait contentement de nos cœurs; nous posséderons (*d*) dans cette paix l'immuable affermissement de notre repos. Voilà trois sublimes vérités que saint Augustin nous propose et que je tâcherai de rendre sensibles, si vous me donnez vos attentions, afin que vous soyez convaincus que, comme il n'y a rien de plus libéral que Dieu qui nous offre de si grands dons, il n'y a rien aussi de plus ingrat ni de plus aveugle que l'homme, qui ne sait pas profiter d'une telle munificence.

PREMIER POINT

Si l'apôtre saint Paul a dit que les fidèles sont un spectacle au monde, aux anges et aux hommes [3], nous pouvons encore ajouter qu'ils sont un spectacle à Dieu même. Nous apprenons de Moïse que ce grand et sage architecte, diligent (*e*) contemplateur de son propre ouvrage, à mesure qu'il bâtissait ce bel édifice du monde, en admirait (*f*) toutes les parties: *Vidit Deus lucem quod esset bona* [4]; qu'en ayant composé le tout, il avait encore enchéri, et, parce qu'en effet la beauté de l'architecture paraît dans le tout et dans l'assemblage plus encore que dans les parties détachées, il l'avait trouvé parfaitement beau [5] *Et erant valdè bona;* et enfin qu'il s'était contenté lui-même, en considérant dans ses créatures les traits de sa sagesse et l'effusion de sa bonté.

Var. : (*a*) Tellement. — (*b*) Puisque. — (*c*) Le plus noble (variante que les éditeurs mêlent mal à propos au texte, en ajoutant *et* qui n'est pas dans le ms.) — (*d*) Trouverons. — (*e*) Soigneux. — (*f*) Contemplait.

1. Édit. : *Il n'y aura point d'erreur, parce qu'on y verra Dieu; là il n'y aura point de douleur, parce qu'on y jouira de Dieu; là il n'y aura point de crainte ni d'inquiétude, parce qu'on s'y reposera à jamais en Dieu.* » On conserve ainsi toutes les attaches de phrases que Bossuet en se relisant a soulignées pour les condamner.

2. Édit. : *éternellement* bienheureux, mot souligné comme inutile.

3. *Spectaculum facti sumus mundo, et angelis et hominibus.* — I *Cor.*, IV, 9.

4. Dieu vit que la lumière était bonne. — *Gen.*, I, 4. Ce passage est emprunté à l'exorde du *Sermon sur la Providence* (v. p. 225).

5. Édit. : *ayant composé le tout, parce qu'en effet,* etc. *il avait encore enchéri et l'avait trouvé...* (faute de lecture).

Mais comme le juste et l'homme de bien est le miracle de sa grâce et le chef-d'œuvre de sa puissance (*a*)[1], il est aussi le spectacle le plus agréable à ses yeux : *Oculi Domini super justos*[2]. « Les yeux de Dieu, dit le saint Psalmiste, sont attachés sur les justes, » non seulement parce qu'il veille sur eux pour les protéger, mais encore parce qu'il se plaît à les regarder du plus haut des cieux comme le plus cher objet de ses complaisances. « N'avez-vous point vu, dit-il, mon serviteur Job, comme il est droit et juste et craignant Dieu, comme il évite le mal avec soin et n'a point son semblable sur la terre[3] ? »

Que le soldat est heureux qui combat[4] sous les yeux de son capitaine et de son roi, à qui sa valeur invincible prépare (*b*) un si beau spectacle ! Que si les justes sont le spectacle de Dieu, il veut aussi à son tour être leur spectacle (*c*) ; comme il se plaît à les voir, il veut aussi qu'ils le voient[5] ; il les ravit par la claire vue de son éternelle beauté (*d*), et leur montre à découvert sa vérité même, dans une lumière si pure qu'elle dissipe toutes les ténèbres et tous les nuages.

Mais, direz-vous, qu'est-ce que la vérité ? Quelle image nous en donnez-vous ? Sous quelle forme paraît-elle aux hommes ? — Mortels grossiers et charnels, nous entendons tout corporellement : nous voulons toujours des images et des formes matérielles. Ne pourrai-je aujourd'hui éveiller (*e*) ces yeux spirituels et intérieurs qui sont cachés bien avant au fond (*f*) de votre âme, les détourner un moment de ces images vagues et changeantes que les sens impriment, et les accoutumer à porter[6] la vue de la vérité toute pure ? Tentons, essayons, voyons. Je vous demande pour cela,

VAR. : (*a*) De sa main — de son art. — (*b*) Devient. — (*c*) Le leur. — (*d*) Ses immortelles beautés. — (*e*) Ouvrir. — (*f*) Que vous avez tout au fond.

1. Édit. Lachat : *Le chef-d'œuvre de son art et le miracle de sa grâce.* Leçon fautive : on ne tient compte ni des variantes, ni des chiffres que Bossuet a placés dans son texte.

2. *Ps.*, XXXIII, 15.

3. *Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis in terrâ, homo simplex, et rectus, ac timens Deum et recedens a malo.* — *Job.*, I, 8.

4. Édit. : qui combat *ainsi* ; mot souligné.

5. C'est peut-être un souvenir de ce vers, bien profane pourtant, du poète Ovide :

Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsæ.

6. C.-à-d. à *supporter*.

Messieurs, que vous soyez seulement attentifs à ce que vous faites, et que vous pensiez à l'action qui nous assemble[1] dans ce lieu sacré. Je vous prêche la vérité, et vous l'écoutez; et celle que je vous propose en particulier, c'est que celui-là est heureux qui n'est point sujet à l'erreur et qui ne se trompe jamais. Cette vérité est sûre et incontestable; elle n'a pas besoin de démonstration, et vous en voyez l'évidence. Mais, Messieurs, où la voyez-vous? Peut-être[2] dans mes paroles? Nullement, ne le croyez pas[3]. Car comme si je vous montre du doigt (*a*) quelque tableau ou quelque ornement de cette chapelle royale, j'adresse votre vue, mais je ne vous donne pas la clarté, ni je [ne] puis vous inspirer le sentiment (*b*); je fais à peu près le même dans cette chaire. Je vous parle, je vous avertis, j'excite votre attention; mais il y a une voix secrète de la vérité qui me parle intérieurement, et la même vous parle aussi; sans quoi toutes mes paroles ne feraient que battre l'air vainement et étourdir les oreilles. Selon la sage dispensation du ministère ecclésiastique, les uns sont prédicateurs et les autres sont auditeurs; selon l'ordre de cette occulte (*c*) inspiration de la vérité, tous sont auditeurs, tous sont disciples : si bien qu'à ne regarder que l'extérieur, je parle, et vous écoutez; mais au dedans, dans le fond du cœur, et vous et moi écoutons la vérité qui nous parle et qui nous enseigne. Je la vois[4], et vous la voyez; et tous ensemble nous voyons la même, puisque la vérité est une; et la même se découvre encore par toute la terre à tous ceux qui ont les yeux ouverts à ses lumières.

On ne peut donc déterminer où elle est, quoiqu'elle ne

Var. : (*a*) Avec le doigt. — (*b*) J'adresse votre vue; puis-je vous donner des yeux, ou puis-je vous inspirer le sentiment? — (*c*) De la secrète.

1. Édit. *rassemble*, faute de lecture.
2. Édit. Lachat : *est-ce* peut-être, deux mots soulignés.
3. Les éditeurs ajoutent ici, sans compter une prétendue note marginale, deux phrases que Bossuet a soulignées pour alléger.
4. Édit. Lachat : *Je la vois donc, la vérité.* On a ici une preuve évidente de ce fait que Bossuet souligne ce qu'il condamne. Il avait écrit : *Je vois donc la vérité;* il souligne les trois derniers mots et écrit *la* pour les remplacer; un peu plus bas, au lieu de : *puisque la vérité est une,* il y avait : *car la vérité* (*car* souligné et remplacé par *puisque*); les éditeurs ne s'y sont pas trompés, mais ils ont manqué de logique. Déforis avait bien lu.

manque nulle part. Elle se présente à tous les esprits, mais elle est en même temps au-dessus de tous. Que les hommes tombent dans l'erreur, la vérité subsiste toujours; qu'ils profitent ou qu'ils oublient, que leurs connaissances croissent ou décroissent, la vérité n'augmente ni ne diminue. Toujours une, toujours égale, toujours immuable, elle juge de tout et ne dépend du jugement de personne. « Chaste et fidèle, propre à chacun, quoiqu'elle soit commune à tous, » *et omnibus communis est et singulis casta est*, dit saint Augustin[1], on est heureux quand on la possède; on ne nuit qu'à soi-même quand on la rejette. Elle fait donc également la béatitude et le supplice de tous les hommes, parce que « ceux qui se tournent vers elle sont rendus heureux par ses lumières, et que ceux qui refusent de la regarder sont punis par leur propre aveuglement, et par leurs ténèbres[2] : » *Cum integra et incorrupta, et conversos lætificet lumine et aversos puniat cæcitate*[3].

Voilà ce que c'est que la vérité; et, mes Frères, cette vérité, si nous l'entendons, c'est Dieu même. O vérité! ô lumière! ô vie! quand vous verrai-je? quand vous connaîtrai-je? Connaissons-nous la vérité durant ces jours de ténèbres[4]? Nous en voyons luire de temps en temps quelque rayon imparfait. Aussi notre raison incertaine ne sait à quoi s'attacher, ni à quoi se prendre parmi ces ombres (*a*). Si elle se contente de suivre (*b*) ses sens, elle n'aperçoit (*c*) que l'écorce; si elle s'engage plus avant, sa propre subtilité la confond. Les plus doctes à chaque pas ne sont-ils pas contraints de demeurer court? Ou ils évitent les difficultés, ou ils dissimulent et font bonne mine, ou ils hasardent ce

VAR. : (*a*) Connaissons-nous la vérité parmi les ténèbres qui nous environnent? Hélas! ma raison aveugle ne sait pas à quoi s'arrêter dans une nuit si profonde. — (*b*) Si elle s'attache [à] suivre. — (*c*) Ne voit.

1. *De Lib. arbit.*, lib. II, n. 37. Bossuet écrit par erreur : *De verâ relig.*

2. Addition au crayon dont M. Lachat a fait une variante. Bossuet a commencé par souligner *aveuglement*, à cause du mot *aveugle* qui se trouvait cinq lignes plus bas; au lieu de changer ce mot, il a complété la pensée. Déforis avait bien saisi l'intention de Bossuet.

3. *De lib. arbit.*, *ibid.*

4. Édit. Lachat : *Connaissons-nous la vérité parmi les ténèbres qui nous environnent? Hélas! durant ces jours de ténèbres, nous ne voyons..*, texte et variante mêlés.

qui leur vient sans le bien entendre (*a*), ou ils se trompent visiblement et succombent sous le faix.

Même dans les affaires du monde, à peine la vérité est-elle connue. Les particuliers ne la savent pas, qui toutefois[1] se mêlent (*b*) de juger de tout, parce qu'ils n'ont pas l'étendue et les relations nécessaires. Ceux qui sont dans les grandes charges, étant (*c*) élevés plus haut, découvrent sans doute (*d*) de plus loin les choses; mais aussi sont-ils exposés à des déguisements plus artificieux. C'est pourquoi cet ancien disait à son ami tombé en disgrâce : « Que vous êtes heureux maintenant de n'avoir plus rien (*e*) en votre fortune qui oblige à vous mentir et à vous tromper[2] ! » *Felicem te, qui nihil habes propter quod tibi mentiatur*[3] ! Que ferai-je? Où me tournerai-je, assiégé de toutes parts par l'opinion ou par l'erreur? Je me défie des autres, et je n'ose croire moi-même mes propres lumières. A peine crois-je voir ce que je vois et tenir ce que je tiens, tant j'ai trouvé souvent ma raison fautive.

Ah! j'ai trouvé un remède pour me garantir de l'erreur. Je suspendrai mon esprit; et retenant (*f*) sa mobilité[4] indiscrète et précipitée, je douterai du moins s'il ne m'est pas permis de connaître au vrai les choses. Mais, ô Dieu! quelle faiblesse et quelle misère! De crainte de (*g*) tomber, je n'ose sortir de ma place ni me remuer (*h*). Misérable[5] refuge contre l'erreur, d'être contraint de se plonger dans l'incertitude et de désespérer de la vérité! O félicité de la vie future! Car écoutez ce que promet Isaïe à ces bienheu-

VAR. : (*a*) Ou ils hasardent ce qu'ils disent sans le bien savoir. — (*b*) Quoiqu'ils se mêlent. — (*c*) Les grands qui sont. — (*d*) Découvrent aussi. — (*e*) Que vous êtes heureux, disait un ancien à son ami tombé en disgrâce; oui (souligné), que vous êtes heureux encore une fois (trois mots soulignés et remplacés par *maintenant*) de n'avoir plus rien. Les éditeurs ont tout mêlé. — (*f*) Arrêtant. — (*g*) Pour éviter de. — (*h*) De n'oser sortir de ma place!

1. Édit. : *quoique toutefois.*
2. Édit. : *ni à vous tromper*, faute de lecture.
3. Senec., Epist. XLVI, *ad Lucil.* Bossuet écrit en marge : *Seneca.*
4. Édit. : *retenant en arrêt.* Il y avait d'abord : *j'arrêterai;* Bossuet a corrigé et dit : *et arrêtant*, puis il a remplacé les premières syllabes de ce mot par les cinq lettres *reten.* Rien n'est plus clair; voilà pourtant comment on fait faire à un grand écrivain de grosses fautes de français; on dit *tenir en arrêt*, et non pas *retenir.*
5. Édit. : *Triste et* misérable, deux mots soulignés.

reux citoyens de la Jérusalem céleste : *Non occidet ultra sol tuus, et luna tua non minuetur*[1] : « Votre soleil n'aura jamais de couchant, et votre lune ne décroîtra pas; » c'est-à-dire non seulement que la vérité vous luira toujours, mais encore que votre esprit sera toujours uniformément et également éclairé. O quelle félicité de n'être jamais déçu, jamais surpris, jamais détourné, jamais ébloui par les apparences, jamais prévenu ni préoccupé !

Je ne m'étonne pas, Chrétiens, si saint Grégoire de Nazianze (*a*) les appelle dieux[2], puisque ce titre leur est bien mieux dû qu'aux princes et aux rois du monde à qui David l'attribue. « Je l'ai dit : Vous êtes des dieux et vous êtes tous enfants du Très-Haut : » *Ego dixi : Dii estis et filii Excelsi omnes*[3]. Mais remarquez ce qu'il dit ensuite. Toutefois, ajoute-t-il, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, ne vous laissez pas éblouir par cette divinité passagère et empruntée. « Car enfin vous mourrez comme des hommes, et vous descendrez du trône au tombeau : » *Verumtamen sicut homines moriemini; et sicut unus de principibus cadetis*[4]. La majesté, je l'avoue, n'est jamais dissipée ni anéantie, et on la voit tout entière aller revêtir les (*b*) successeurs. Le roi, disons-nous, ne meurt jamais, l'image de Dieu est immortelle; mais cependant l'homme tombe (*c*), et la gloire ne le suit pas dans le sépulcre. Il n'en est pas de la sorte des citoyens immortels de notre céleste patrie. Non seulement ils sont des dieux parce qu'ils ne sont plus sujets à la mort; mais ils sont des dieux d'une autre manière parce qu'ils ne sont plus sujets au mensonge (*d*).

David a dit en son excès : « Tout homme est menteur[5]; »

VAR. : (*a*) Si on. — (*b*) On la voit tout entière dans les. — (*c*) Meurt (variante mêlée mal à propos au texte par les éditeurs). — (*d*) Ils sont des dieux, ils ne mourront plus; ils sont des dieux, ils ne pourront plus tromper ni être trompés (variante que M. Lachat a le tort de substituer au texte véritable; Déforis avait bien lu).

1. *Isa.*, LX, 20.
2. *Orat.*, XL. Ce passage apparaît pour la quatrième fois dans les sermons de Bossuet; v. ci-dessus, p. 259, 287, 423 (*Sermons sur l'Ambition, sur les Devoirs des rois, sur la Justice*), on le retrouvera dans la *Politique de l'Écriture sainte*, composée trente ans plus tard.
3. *Psal.*, LXXXI, 6.
4. *Ibid.*, 7.
5. *Ego dixi in excessu meo : omnis homo mendax.* — *Psal.*, CXV, 11.

tout homme peut être trompeur et trompé, est capable[1] de mentir aux autres et de mentir à soi-même. Vous donc, bienheureux[2] esprits qui régnez avec Jésus-Christ, vous n'êtes plus simplement des hommes, puisque vous êtes tellement unis à la vérité qu'il n'y aura désormais ni aucun nuage qui vous la couvre, ni aucune ambiguïté qui vous l'enveloppe, ni aucun faux jour qui vous la déguise (*a*), ni aucune erreur qui la combatte, ni même aucun doute qui l'affaiblisse[3]. Aussi dans cet état bienheureux ne faudra-t-il point la chercher par de grands efforts, ni la tirer de loin comme par machines et par artifice, par une longue suite de conséquences et par un grand (*b*) circuit de raisonnements. Elle s'offrira d'elle-même toute pure[4], toute manifeste, sans confusion, sans mélange, « et nous rendra, dit saint Jean, semblables à Dieu, parce que nous le verrons tel qu'il est : » *Cum apparuerit, similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est*[5].

Mais écoutez la suite de ce beau passage : « Celui qui a en Dieu cette espérance se conserve pur, ainsi que Dieu même est pur : » *Omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificat semetipsum, sicut et ille sanctus est*[6]. Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu. Il faudra passer par l'épreuve (*c*) d'un examen rigoureux, afin qu'une si pure beauté ne soit vue ni approchée que des esprits purs; et c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes dans l'Évangile de ce jour : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu[7] ! » Écoutez, esprits téméraires et follement curieux, qui dites : Nous voudrions voir, nous voudrions entendre toutes les vérités de la foi; c'est ici le

VAR. : (*a*) Il n'y a plus ni aucune ignorance qui vous l'enveloppe ni aucune fausse lumière qui vous la déguise. — (*b*) Long. — (*c*) Par le feu.

1. Édit. : *il* est capable, mot souligné.
2. Édit. : *ô bienheureux*, faute de lecture.
3. Édit. : *Aucune ambiguïté, aucune ignorance qui vous l'enveloppe, ni aucun nuage qui vous la couvre, ni aucun faux jour, aucune fausse lumière qui vous la déguise.* — Il est impossible de lire plus mal un texte facile; texte et variantes, tout est mêlé.
4. Édit. : *et toute pure*, faute de lecture.
5. I *Joan.*, III, 3.
6. *Ibid.*, 3. Non content de citer ainsi le texte de la Vulgate, Bossuet a écrit à la marge le texte grec Ἁγνίζει ἁγνός.
7. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* — *Matth.*, V, 8.

temps de se purifier, et non encore celui de voir. Laissez traiter vos yeux malades [1]; souffrez qu'on les nettoie, qu'on les fortifie; après, si vous ne pouvez pas encore porter le grand jour, vous jouirez de la douceur accommodante [2] d'une clarté tempérée. Que si toutes les lumières du christianisme sont des ténèbres pour vous, faites-vous justice à vous-même. De quoi vous occupez-vous? Quel est le sujet ordinaire de vos rêveries et de vos discours (*a*)? Oserai-je le dire dans cette chaire, retenu par le saint Apôtre : « Que ces choses ne soient pas même nommées parmi vous [3]? » Quoi [4]! pendant que vous ne méditez que chair et que sang, comme parle l'Écriture sainte, les discours spirituels prendront-ils en vous? Par où s'insinueront les lumières pures et les chastes vérités du christianisme? La sagesse que vous ne cherchez pas descendra-t-elle de son trône pour vous enseigner (*b*) [5]?

Vivons donc chrétiennement, et la vérité nous sera un jour découverte. Jamais vous n'aurez respiré un air plus doux; jamais votre faim n'aura été rassasiée par une manne plus délicieuse, ni votre soif étanchée par un plus salutaire rafraîchissement. Rien de plus harmonieux que la vérité; nulle mélodie plus douce, nul concert mieux entendu, nulle beauté plus parfaite et plus ravissante [6]. Jetez, jetez un peu

VAR. : (*a*) De vos pensées et de vos discours. — (*b*) Embrasser.

1. Bossuet avait d'abord écrit : « Ceux qui traitent des yeux malades leur présentent-ils d'abord le soleil et la lumière? On les prépare, on les nettoie, on les fortifie; après on leur donne un jour tempéré, et peu à peu on les accoutume au grand jour. C'est ce grand jour que vous voudriez voir. Mais êtes-vous préparés? De quoi vous occupez-vous? » On peut regretter que l'orateur ait été si sévère pour lui-même.

2. Édit. : Vous jouirez *du moins agréablement* de la douceur accommodante, trois mots soulignés.

3. *Fornicatio autem et omnis immunditia, aut avaritia, nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos.* — *Ephes.*, v, 3.

4. Mot omis par M. Lachat.

5. Édit. : *Allez, hommes corrompus et corrupteurs, purifiez vos yeux et vos cœurs, et peu à peu vos esprits s'accoutumeront aux lumières de l'Évangile* », phrase qu'il faut bien condamner, puisque Bossuet l'a voulu ainsi, mais qu'il est bon de conserver du moins en note. On lit à la marge : « Quelle corruption! quelle immodestie! » C'était une correction faite pour une phrase barrée. Déforis a donc eu tort de lui donner place dans son texte.

6. Il faut encore ici, d'après les indications de Bossuet qui l'a barré à la marge et refait entièrement, supprimer un beau passage que donnent toutes les éditions : « Quoi! me vanterez-vous toujours l'éclat de ce teint? Vous vous dites chrétienne, et vous étalez avec pompe cette fragile beauté, piège pour les autres, poison pour vous-même, qui se vante de traîner après soi les âmes cap-

les yeux, Chrétiens, sur cette immortelle beauté que le chrétien doit servir. Cette beauté divine ne montre (*a*) à vos yeux ni une grâce artificielle, ni des ornements empruntés, ni une jeunesse fugitive, ni un éclat toujours défaillant (*b*). Là se trouve la grâce avec la durée, là se trouve la majesté avec la douceur, là se trouve le sérieux avec l'agréable, là se trouve l'honnêteté avec le plaisir et avec la joie. C'est ce que nous avons à considérer dans la seconde partie.

SECOND POINT

De toutes les passions, la plus pleine d'illusion c'est la joie[1]; et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens que quand il a dit dans l'*Ecclésiaste* qu'il « estimait le ris une erreur et la joie une tromperie » : *Risum reputavi errorem; et gaudio dixi : Quid frustrà deciperis*[2]? Et certes il ne faut pas croire que ce lieu de confusion, où les bons sont mêlés avec les mauvais, puisse être le séjour des joies véritables. « Autres sont les biens que Dieu abandonne pour la consolation des captifs, autres ceux qu'il a réservés pour faire la félicité de ses enfants (*c*) » : *Aliud solatium captivorum, aliud gaudium liberorum*[3].

Mais pour vous donner une forte idée de ces plaisirs véritables qui enivrent les bienheureux, philosophons un peu avant toutes choses sur la nature des joies du monde. Car, mes Frères, c'est une erreur de croire qu'il faille indifférem-

VAR. : (*a*) N'étale. — (*b*) Chrétiens, d'autres beautés vous sont destinées, car que vois-je dans ces idoles que vous adorez? une grâce passagère (VAR. : *un agrément passager*), une jeunesse fugitive, une vivacité défaillante, un ornement (VAR. : *une peinture*) superficiel, une vivacité morte à comparaison. Jetez les yeux un moment sur l'immortelle beauté que le chrétien doit servir. — (*c*) Les plaisirs solides qu'il réserve à ses enfants.

tives, et qui vous fait porter à vous-même un joug plus honteux. » Le sacrifice est pénible, mais on conviendra que l'enchaînement rigoureux des idées exigeait le retranchement de cette admirable *digression*.

1. « De toutes les passions, la plus charmante, c'est l'espérance, » disait Bossuet dans le *Panégyrique de saint Bernard* (p. 75).

2. *Eccl.*, II, 2. — Les éditeurs conservent ici la phrase suivante que Bossuet a barrée à la marge comme inutile : « Depuis notre ancienne désobéissance, Dieu a voulu retirer à soi tout ce qu'il avait répandu de solide contentement sur la terre; et cette petite goutte de joie qui nous est restée pour rendre la vie supportable, et tempérer par quelque douceur (VAR. : *et corriger tant soit peu*) ses amertumes infinies, n'est pas capable de satisfaire un esprit solide.

3. S. August., *in Psal.*, CXXXVI, n. 5.

ment recevoir la joie, quelque main qui nous la présente (*a*). Que m'importe, dit l'épicurien, de quoi je me réjouisse, pourvu que je sois content? Soit erreur, soit vérité, c'est toujours être trop chagrin que de refuser la joie, de quelque part qu'elle vienne[1]. Mais le Saint-Esprit[2] prononce au contraire que celui-là est insensé, qui se réjouit dans les choses vaines; que celui-là est abandonné (*b*) de Dieu, qui se réjouit dans les mauvaises; et qu'enfin on est malheureux (*c*) quand on n'aime que les plaisirs que la raison condamne ou qu'elle méprise.

Il faut donc considérer avant toutes choses d'où nous vient la joie, et quel en est le sujet. Et premièrement, Chrétiens, toutes les joies que nous donnent les biens de la terre sont pleines d'illusion et de vanité. C'est pourquoi dans les affaires du monde, le plus sage est toujours celui que la joie emporte le moins. Écoutez la belle sentence que prononce l'*Ecclésiastique* : « Le fol inconsidéré (*d*), dit-il, fait sans cesse éclater son ris (*e*) et le sage à peine rit-il doucement » : *Fatuus in risu exaltat vocem suam, vir autem sapiens vix tacitè ridebit*[3]. En effet, quand on voit un homme emporté qui, ébloui de sa dignité ou de sa fortune, s'abandonne à la joie sans se retenir, c'est une marque certaine d'une âme qui n'a point de poids, et que sa légèreté rendra le jouet éternel de toutes les illusions du monde. Le sage, au contraire, toujours attentif aux misères et aux vanités de la vie humaine, ne se persuade jamais qu'il puisse avoir (*f*) sur la terre[4] (*g*) aucun véritable sujet de se réjouir. C'est pourquoi il rit en tremblant, comme disait

VAR. : (*a*) De quelque côté qu'elle naisse. — (*b*) Maudit. — (*c*) On n'est pas heureux. — (*d*) Indiscret — emporté. — (*e*) Éclate en son ris. — (*f*) Puisse trouver. — (*g*) Trouver en ce lieu de mort.

1. Il y a ici, dans le ms., une addition marginale sans renvoi qu'il est impossible d'introduire dans le texte; Bossuet a dû faire des changements s'il a donné place à cette pensée dans son discours : « Ceux qui le pensent ainsi, ennemis du progrès de leur raison, qui leur fait voir tous les jours la vanité de leurs joies, estiment leur âme trop peu de chose, puisqu'ils croient qu'elle peut être heureuse sans posséder aucun bien solide, et qu'ils mettent son bonheur et par conséquent sa perfection dans un songe. Notez qu'il ne faut pas distinguer le bonheur de l'âme d'avec sa perfection, grand principe. »

2. Trois mots soulignés, mais non remplacés.

3. *Eccl.*, XXI, 23.

4. Édit. : *avoir trouvé sur la terre, en ce lieu de mort*, confusion complète du texte et des variantes.

l'*Ecclésiastique;* c'est-à-dire qu'il supprime lui-même sa joie indiscrète par une certaine hauteur d'une âme qui désavoue sa faiblesse et qui, sentant qu'elle est née pour les biens célestes (*a*), a honte de se sentir (*b*) si fort transportée (*c*) par les choses méprisables.

Après avoir regardé d'où nous vient la joie, il faut encore considérer où elle nous mène. Car, ô plaisirs, où nous menez-vous? à quel oubli de Dieu et de nous-mêmes? à quels malheurs et à quels désordres? Ne sont-ce pas les plaisirs déréglés (*d*) qui ont conseillé tous les crimes; flatteurs pernicieux, et conseillers infidèles, qui ruinent tous les jours en nous l'âme, le corps (*e*), la gloire, la fortune, la religion et la conscience! Car quel en est le principe universel, sinon qu'on se plaît où il ne faut pas? Donc la raison nous oblige à nous défier des plaisirs[1].

Enfin il faut méditer combien la joie est durable. Car Dieu qui est la vérité même, ne permet pas à l'illusion de régner longtemps. C'est lui, dit le Roi-Prophète, qui se plaît (*f*), pour punir l'erreur volontaire de ceux qui ont pris plaisir à être trompés, « d'anéantir dans sa cité sainte toutes les félicités imaginaires[2], et qui, pour punir l'erreur volontaire de ceux qui ont pris plaisir à être trompés, fait succéder des maux trop réels à la courte imposture de leurs rêveries (*g*) : » *Velut somnium surgentium, Domine, in civitate tuâ imaginem ipsorum ad nihilum rediges*[3].

Concluons donc, Chrétiens, que si la félicité est une joie, c'est une joie fondée sur la vérité, *gaudium de veritate*, comme la définit saint Augustin[4]. Telle est la joie des bienheureux, non une joie seulement, mais une joie solide et réelle, dont la vérité est le fond, dont la sainteté est l'effet,

VAR. : (*a*) Pour les plus grands biens. — (*b*) De se voir. — (*c*) Possédée. — (*d*) Les mauvais plaisirs. — (*e*) Qui ont ruiné les âmes, les corps. — (*f*) Il se plaît. — (*g*) D'un songe agréable.

1. Deux phrases que les éditeurs ont placées plus haut en intervertissant l'ordre logique des pensées.

2. Édit. : *comme un songe s'anéantit quand on se réveille*, passage souligné et remplacé par les mots *de leurs rêveries* (VAR. : *d'un songe agréable*).

3. *Psal.*, LXXII, 20. Il y a ici, dans le ms., un feuillet intercalaire (f° 47), qui est une première rédaction d'un fragment du *Sermon sur l'Enfant prodigue* (premier point).

4. *Confess.*, X, 23.

dont l'éternité est la durée. Telle est la joie des bienheureux, dont la plénitude est infinie, dont les transports sont inconcevables et les excès tous divins. Loin de notre idée les joies sensuelles qui troublent la raison et ne permettent pas à l'âme de se posséder[1]. Ici elle est vivement touchée dans son fond le plus intime, dans la partie la plus délicate et la plus sensible; toute hors d'elle, toute à elle-même, possédant Celui qui la possède, la raison toujours attentive et toujours contente.

Mais, mes Frères, ce n'est pas à moi de publier ces merveilles, pendant que le Saint-Esprit nous représente si vivement la joie triomphante de la céleste Jérusalem par la bouche (*a*) du prophète Isaïe. « Je créerai, dit le Seigneur, un nouveau ciel et une nouvelle terre, et toutes les angoisses seront oubliées et ne reviendront jamais : » *Oblivioni traditæ sunt angustiæ priores, et non ascendent super cor*[2]. « Mais vous serez ravis[3] (*b*), et votre âme nagera dans la joie (*c*) durant toute l'éternité dans les choses que je crée[4] : » *Gaudebitis et exultabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo.* « Car je ferai que Jérusalem sera dans le ravissement et que son peuple sera tout en joie[5] (*d*) : » *Quia ecce ego creo Jerusalem exultationem et populum ejus gaudium.* « Et moi-même je me réjouirai en Jérusalem, et je triompherai de joie dans la félicité de mon peuple : » *Et exultabo in Jerusalem, et gaudebo in populo meo.*

Voilà de quelle manière le Saint-Esprit nous représente les joies de ses enfants bienheureux. Puis se tournant à ceux qui sont sur la terre, à l'Église militante, il les invite en ces termes à prendre part aux transports de la sainte et

VAR. : (*a*) Le Saint-Esprit les représente si vivement par la bouche. — (*b*) Vous vous réjouirez. — (*c*) Tressaillira d'allégresse. — (*d*) Je ferai que Jérusalem sera toute transportée d'allégresse, et que son peuple sera tout en joie. — Je ferai Jérusalem transportée et mon peuple tout en joie.

1. Édit. : *en sorte qu'on n'ose pas dire qu'elle jouisse d'aucun bien, puisque, sortie d'elle-même, elle semble n'être plus à soi.* Bossuet a condamné ce passage en le soulignant.
2. *Isa.*, LXV, 16 et seq.
3. Édit. : *vous vous réjouirez*, c'est la variante.
4. Édit. : *pour votre bonheur*, mots soulignés, parce qu'il y a simplement *creo* dans le texte d'Isaïe.
5. Édit. : *Jérusalem sera toute transportée d'allégresse, et que son peuple sera dans le ravissement*; interversion et confusion du texte avec les variantes.

triomphante Jérusalem[1]. « Réjouissez-vous, dit-il, avec elle, ô vous qui l'aimez : réjouissez-vous avec elle d'une grande joie, et sucez avec elle la mamelle de ses consolations, afin que vous abondiez en délices[2], parce que le Seigneur a dit : Je ferai couler sur elle un fleuve de paix, et ce torrent se débordera avec abondance ; « toutes les nations de la terre y auront part ; et, avec la même tendresse qu'une mère qui caresse (*a*) son enfant, ainsi je vous consolerai, dit le Seigneur : » *Lætamini cum Jerusalem, et exultate in eâ omnes qui diligitis eam ; gaudete cum eâ gaudio..., ut sugatis et repleamini ab ubere consolationis ejus, ut mulgeatis et deliciis affluatis ab omnimodâ gloriâ ejus. Quia hæc dicit Dominus : Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis et quasi torrentem inundantem gloriam gentium... Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos*[3]. Quel cœur serait insensible à ces divines tendresses? Aspirons à ces joies célestes, qui seront d'autant plus touchantes qu'elles seront accompagnées d'un parfait repos, parce que nous ne les pourrons jamais perdre. Quittons, mes Frères, tous nos vains plaisirs. Que de désirs différents sentent les malades[4] ! C'est la maladie qui les désire ; la santé revient et tous ces appétits déréglés s'évanouissent. Ne mettons point notre bonheur à contenter ces appétits (*b*) irréguliers que la maladie a fait naître, etc.[5]. Qu'a le monde de comparable? Mais s'il se vante de donner des joies, il n'ose pas même promettre de vous y donner du repos : c'est l'héritage des saints, c'est le partage des bienheureux ; et c'est par où je m'en vais conclure.

VAR. : (*a*) Et de même qu'une mère flatte. — (*b*) Désirs.

1. Addition marginale sans renvoi : *mais nous avons plus : Église, quoiqu'éloignée de la face de Jésus-Christ, votre époux.* Les éditeurs semblent ne pas l'avoir vue.

2. Édit. : sucez avec elle, *par une foi vive*, la mamelle de ses consolations *divines*, afin que vous abondiez en délices *spirituelles ;* six mots que Bossuet, traducteur scrupuleux, a cru devoir effacer comme n'étant pas dans le texte d'Isaïe.

3. *Isa.*, LXVI, 10 et sq.

4. On lit à la marge : *Heu! quam pueriliter nos ille decipiendi artifex fallit..., ut non discernamus, gaudendi avidi, unde verius gaudeamus* (Julian. Pomer., *De Vitâ contemplat.*, lib. II, cap. XIII).

5. Je suis obligé de suivre ici le texte des premiers éditeurs ; j'avoue que je ne puis me reconnaître au milieu des additions marginales sans renvoi qui embrouillent cette fin du second point ; Déforis a lu aussi bien que possible.

TROISIÈME POINT

Le repos éternel des bienheureux nous a été figuré dès l'origine du monde, lorsque Dieu ayant tiré du néant ses créatures et les ayant arrangées dans une si belle ordonnance (*a*) durant six jours, établit et sanctifia le jour du repos dans lequel, comme dit la sainte Écriture, « il se reposa de tout son ouvrage[1]. » Vous savez assez, Chrétiens, que Dieu qui fait tout sans peine[2] (*b*) n'a pas besoin de se délasser de son travail; et vous n'ignorez [pas] non plus qu'en consacrant ce jour de repos, il n'a pas laissé depuis d'agir sans cesse. « Mon Père, dit le Fils de Dieu, agit sans relâche[3]. » Et s'il cessait un moment de soutenir l'univers par la force de sa puissance (*c*), le soleil s'égarerait de sa route, la mer forcerait toutes ses bornes, la terre branlerait sur son axe; en un mot, toute la nature serait en un moment replongée, je ne dis pas dans l'ancien chaos, mais dans une perte totale et dans le non-être. Quand donc il a plu à Dieu de sanctifier le septième jour et d'y établir son repos, il a voulu nous faire comprendre qu'après la continuelle action par laquelle il développe tout l'ordre des siècles, il a désigné un dernier jour qui est le jour[4] de l'éternité, dans lequel il se reposera avec ses élus; disons mieux, que ses élus se reposeront éternellement en lui-même. Tel est le sabbat mystérieux, tel est le jour de repos (*d*) qui est réservé au peuple de Dieu, » selon la doctrine de l'Apôtre : *Itaque relinquitur sabbatismus populo Dei,* dit la savante *Épître aux Hébreux*[5].

Le fondement de ce repos des prédestinés, c'est que l'éternité leur est assurée. Car, mes Frères, l'Éternel médite des choses éternelles; et tout l'ordre de ses conseils, par diverses révolutions et par divers changements, se doit

Var. : (*a*) Disposition — les ayant disposées dans un si bel ordre. — (*b*) Tout par sa volonté. — (*c*) Parole. — (*d*) Tel est le sabbat et le repos.

1. *Requievit die septimo ab universo opere quod patrarat.* — *Gen.*, II, 2.
2. Édit. : sans peine *par sa volonté*, c'est la variante.
3. *Pater meus usque modo operatur.* — *Joan.*, V, 17.
4. Édit. : le jour *immuable*, mot souligné, parce qu'il est répété quelques lignes plus bas.
5. *Hebr.*, IV, 9.

enfin terminer à un état immuable. C'est pourquoi après ces jours de fatigue, après ces jours de l'ancien Adam[1], jours pénibles, jours laborieux, jours de gémissement et de pénitence, où nous devons subsister et gagner (*a*) le pain de vie par nos sueurs, nous serons conduits à la cité sainte[2], et c'est où l'Esprit [saint *b*] nous assure que « nous nous reposerons à jamais de toutes nos peines[3]. »

C'est en vue de l'éternité de cette cité triomphante, que saint Paul l'appelle « une cité ferme et qui a un fondement, » *fundamenta habentem civitatem*[4]. Nul fondement sur la terre. Nous pensons nous reposer; et cependant le temps nous enlève, et nous sommes la proie de notre propre durée. Fixez un peu vos yeux, et vous verrez tout en mouvement autour de vous. Est-ce donc que tout tourne, ou bien si (*c*) nous-mêmes nous tournons? Tout tourne, et nous tournons tous ensemble, parce que la figure de ce monde passe[5]. Et si nous ne sentons pas toujours cette violence(*d*)[6], c'est que nous sommes emportés avec tout le reste par une même rapidité. Où est donc la solidité et la consistance? En vous, ô sainte Sion, cité éternelle « dont Dieu est l'architecte et le fondateur, » *cujus artifex et conditor Deus*[7]. En vous est la consistance, parce que sa main souveraine est votre soutien immuable et sa puissance invincible votre inébranlable fondement. « Efforçons-nous donc, dit le saint Apôtre, d'entrer dans ce repos éternel[8]. » Qui de nous ne désire pas le repos? Et celui qui agit dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui navigue sur les mers, et celui qui négocie sur la terre, et celui qui sert dans les armées, et celui qui s'intrigue[9] dans les cours (*e*),

VAR. : (*a*) Et manger. — (*b*) Et où le Saint-Esprit. — (*c*) Ou bien que. — (*d*) Agitation. — (*e*) Dans la Cour.

1. *L'ancien Adam, le vieil homme*, expressions théologiques pour désigner le pécheur.
2. Édit. : cité sainte *que Dieu, dit le même Apôtre, nous a préparée, et* où le Saint-Esprit; mots soulignés, variante prise pour le texte, faute de lecture.
3. *Amodo, jam dicit Spiritus, ut requiescant a laboribus suis.* — *Apoc.*, XIV, 13.
4. *Hebr.*, XI, 10.
5. *Transit figura hujus mundi.* — I *Cor.*, VII, 31.
6. Édit. : *cette violente agitation*, faute de lecture; ms. *violence.*
7. *Hebr.*, *ibid.*
8. *Festinemus ergo ingredi in illam requiem.* — *Ibid.*, IV, 11
9. Édit. : s'intrigue *et s'empresse*, deux mots soulignés.

tous aspirent de loin à quelque repos[1], mais nous le voulons honnête, mais surtout nous le voulons assuré.

S'il est ainsi, Chrétiens, ne le cherchez pas sur la terre. « Levez-vous, marchez sans relâche, dit le prophète Michée, parce qu'il n'y a point ici de repos pour vous : » *Surgite et ite, quia non habetis hic requiem*[2]. Entrez un peu avec moi en raisonnement[3] sur cette matière importante, ou plutôt entrez-y avec vous-mêmes ; et, pendant que je parlerai, consultez votre expérience. Je laisse les grandes paroles, j'abandonne les grands mouvements de l'art oratoire pour peser avec vous les choses froidement et de sens rassis.

Dans cette inconstance des choses humaines[4] et parmi tant de violentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble (*a*) heureux qui peut avoir un refuge; et sans cela, Chrétiens, nous sommes trop exposés (*b*) aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver (*c*) du repos. Par exemple, vous vivez ici dans la Cour, et sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que la vie vous y semble douce ; mais[5] vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous osiez vous fier (*d*) tout à fait à cette bonace. Et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite, qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune est encore de son ressort ; et, si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries. Vous penserez vous être muni d'un côté, la ruine (*e*) viendra

VAR. : (*a*) M'a toujours semblé — (*b*) Découverts. — (*c*) Pour espérer. — (*d*) Que vous vous fiez. — (*e*) Disgrâce.

1. L'imitation d'Horace est ici manifeste :

> Otium Divos rogat in patenti
> Prensus Ægæo...
> Otium bello furiosa Thrace, etc.

2. *Mich.*, II, 10.

3. *Entrer en raisonnement*, latinisme ; Bossuet songe sans doute à ce passage de l'Evangile (*Matth.*, XXVI, 41) : *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem.*

4. Passage emprunté presque textuellement au second point du *Sermon sur l'Enfant prodigue*, 1666. Bossuet, à trois ans de distance, ne craint pas de prononcer les mêmes paroles devant le même auditoire. V. ci-dessus, p. 391.

5. Edit. : mais *certes*, mot souligné.

de l'autre. Vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra tout à coup(*a*). Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout de fond en comble. Je veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui (*b*), enfants, amis, dignités, emplois, qui, non seulement ne puisse manquer, mais encore ne puisse nous être retourné (*c*) en une amertume infinie; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions encore besoin qu'on nous prouvât cette vérité. Posons donc[1] que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car sans doute, parmi vos titres, vous n'avez point de sauve-garde contre la fortune ; vous n'avez ni de privilèges, ni d'exemptions contre les communes faiblesses. Faisons donc qu'il arrive que l'espérance de votre fortune soit ruinée (*d*) par quelque disgrâce, votre famille[2] désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque cruelle maladie ; si vous n'avez quelque lieu où vous vous mettiez à couvert (*e*), vous essuierez tout du long la fureur des vents et de la tempête. Mais où trouverez-vous cet abri? Jetez les yeux de tous côtés, le déluge a inondé toute la terre, les maux en couvrent toute la surface, et vous ne trouverez pas même où mettre le pied (*f*). Il faut donc chercher le moyen de sortir de toute l'enceinte du monde.

Il est vrai qu'il y a une partie de nous-mêmes (*g*) sur la-

VAR. : (*a*) Manquera par le fondement (*fondement* souligné). — (*b*) Confiance. — (*c*) Ne puisse manquer, mais encore nous tourner. — (*d*) Troublée. — (*e*) Quelque lieu d'abri. — (*f*) Les maux sont répandus de toutes parts, et vous ne trouverez pas où vous appuyer. — (*g*) Qu'il y a en nous une secrète partie (le dernier mot souligné).

1. C.-à-d. *supposons*, ainsi l'on trouve dans La Fontaine :

Posé le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre homme.

2. On lit dans M. Lachat, corrigeant Déforis qui avait mêlé le texte et les variantes : « Qu'il arrive donc que l'espérance de votre fortune, que votre bonheur et vos établissements soient minés par quelque disgrâce imprévue... » Ce texte est fautif, car on y mêle encore des variantes, et l'on ne tient compte ni des mots soulignés, ni de l'orthographe. Bossuet a écrit *ruinée*, se rapportant à *espérance de fortune*.

quelle la fortune n'avait aucun droit : notre esprit, notre raison, notre intelligence. Et c'est la faute que nous avons faite; ce qui était libre et indépendant, nous l'avons été engager dans les biens du monde, et par là nous l'avons soumis avec tout le reste (*a*) aux prises de la fortune. Imprudents ! la nature même a enseigné aux animaux poursuivis, quand le corps est découvert, de cacher (*b*) la tête[1]; nous dont la partie principale était naturellement à couvert de toutes les insultes, nous la produisons au dehors, et nous exposons aux coups ce qui était inaccessible et invulnérable ! Que reste-t-il donc maintenant, sinon que, démêlant du milieu du monde cette partie immortelle, nous l'allions établir dans la cité sainte que Dieu nous a préparée ?

Peut-être que vous penserez que vous ne pouvez vous établir où vous n'êtes pas, et que je vous parle en vain de la terre et de la sûreté du port, pendant que vous voguez au milieu des ondes. Eh quoi ! ne voyez-vous pas ce navire qui, éloigné de son port, battu (*c*) par les vents et par les flots (*d*), vogue dans une mer (*e*) inconnue ? Si les tempêtes l'agitent, si les nuages couvrent le soleil, alors le sage pilote craignant d'être emporté contre les écueils, commande qu'on jette l'ancre ; et cette ancre fait trouver à son vaisseau la consistance parmi les flots, la terre au milieu des ondes et une espèce de port assuré dans l'immensité (*f*) et dans le tumulte de l'océan. Ainsi, dit le saint Apôtre, « jetez au ciel votre espérance, laquelle sert à votre âme comme d'une ancre ferme et assurée, » *quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam*[2]. Jetez cette ancre sacrée, dont les cordages ne rompent jamais, dans la bienheureuse terre des vivants ; et croyez qu'ayant trouvé un fond si solide, elle servira de fondement à votre vaisseau, jusqu'à ce qu'il arrive au port.

Mais, Messieurs, pour espérer, il faut croire. Et c'est ce qu'on nous dit tous les jours : Donnez-moi la foi, et je quitte

VAR. : (*a*) Comme tout le reste. — (*b*) Sauver. — (*c*) Jeté — roulé. — (*d*) Vagues. — (*e*) Dans un rivage. — (*f*) Dans la vastité.

1. Bossuet avait déjà employé cette comparaison dans le *Sermon sur l'Enfant prodigue* (cf. p. 392)
2. *Hebr.*, VI, 19.

tout ; persuadez-moi de la vie future, et j'abandonne tout ce que j'aime pour une si belle espérance. — Eh quoi ! homme, pouvez-vous penser que tout soit corps et matière en vous ? Quoi ! tout meurt, tout est enterré ? Le cercueil vous égale aux bêtes, et il n'y a rien en vous qui soit au-dessus ? Je le vois bien, votre esprit est rempli (*a*) de tant de belles sentences[1], qu'un Montaigne (je le nomme) vous a débitées, qui préfèrent les animaux à l'homme (*b*), leur instinct à notre raison, leur nature simple et innocente (*c*), — c'est ainsi qu'on parle, — à nos raffinements et à nos malices. Mais, dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement (*d*) de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu ? Connaître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui nous distingue des bêtes ? Tous les saints, dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire, ont-ils vainement espéré en Dieu ? Et n'y a-t-il que les épicuriens (*e*)[2] qui aient bien connu ce que c'est [que] (*f*) l'homme ? Plutôt ne voyez-vous pas que si une partie de nous-mêmes tient à la nature sensible, celle qui connaît et qui aime Dieu, qui en cela est semblable à lui, puisque lui-même se connaît et s'aime, dépend nécessairement de plus hauts principes (*g*) ? Et donc ! que les éléments nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que

VAR. : (*a*) Sans doute votre esprit est infatué. — (*b*) A notre nature. — (*c*) Simple et sans fard. — (*d*) Galamment — éloquemment. — (*e*) Que les brutaux et les sensuels. — (*f*) Connu les devoirs de l'homme. — (*g*) Doit avoir.

1. Édit. : *écrites si éloquemment en prose et en vers*, passage souligné ; Bossuet s'est aperçu probablement que Montaigne n'est pas un poète. Peut-être aussi a-t-il voulu ménager Boileau, qui est attaqué dans ce passage, comme il le sera plus vivement encore dans le beau traité *de la Concupiscence*, pour sa VIII^e^ satire publiée en 1667 :

> De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
> Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Ainsi les mots : *je le nomme*, servent à prouver que Bossuet ne veut pas nommer Boileau ; l'allusion à Montaigne a même été ajoutée après coup au bas de la page. *Les Pensées* de Pascal n'avaient pas encore paru, mais on les imprimait alors, et Bossuet depuis la *paix de l'Église* (1668) s'était trouvé en relations avec Nicole, Arnauld et les autres écrivains de Port-Royal ; peut-être avait-il eu connaissance de *l'Entretien avec M. de Saci sur Épictète et Montaigne*.

2. Édit. : *les Épicuriens brutaux et les sensuels ;* Bossuet avait écrit : *les brutaux et les sensuels ; — Épicuriens* lui a semblé aussi juste et plus aimable.

Dieu puisse aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa ressemblance. Périssent toutes les pensées que nous avons données aux choses mortelles ; mais que ce qui était né capable de Dieu soit immortel comme lui ! Par conséquent, homme sensuel, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant ; non, non, n'y espérez plus ; voulez-le, ne le voulez pas[1], votre éternité vous est assurée (*a*). Et certes il ne tient qu'à vous de la rendre heureuse ; mais, si vous refusez ce présent divin (*b*), une autre éternité vous attend et vous vous rendrez digne d'un mal éternel, pour avoir perdu (*c*) volontairement un bien qui le pouvait être.

Entendez-vous ces vérités ? Qu'avez-vous à leur opposer ? Les croyez-vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnements et de vos fausses railleries ? Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira : le Tout-Puissant a ses règles qui ne changeront ni pour vos murmures ni pour vos bons mots[2] ; et il saura bien vous faire sentir, quand il lui plaira, ce que vous refusez maintenant de croire (*d*). Allez, courez-en la risque[3], montrez-vous brave et intrépide, en hasardant tous les jours votre éternité. Ah ! plutôt, Chrétiens, craignez de tomber en ses mains terribles (*e*). Remédiez aux désordres de cette conscience gangrénée. Pécheurs, il y a déjà trop longtemps que « l'enflure de vos plaies est sans ligature, que vos blessures invétérées n'ont été frottées d'aucun baume ; » *Vulnus, et livor, et plaga tumens ; non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo*[4]. Cherchez un médecin qui vous traite (*f*) ; cherchez un confesseur qui vous lie par une discipline salutaire ; que ses conseils soient votre

VAR. : (*a*) L'éternité vous est réservée. — (*b*) Présent de Dieu. — (*c*) Méprisé. — (*d*) Ce que vous refusez aujourd'hui de croire — ce que vous ne voulez pas croire. — (*e*) Puissantes. — (*f*) Chrétien il y a trop longtemps que les plaies [sont] sans ligature, et que les blessures invétérées n'ont été frottées d'aucun baume. Cherche un médecin qui te traite, etc.

1. Il faudrait aujourd'hui *veuillez-le, ne le veuillez pas.*
2. Comparez ce passage avec le premier point du *Sermon sur la Divinité de la Religion* (p. 362).
3. Édit. : *les risques.* D'après M. Littré, le genre de ce mot était douteux au dix-septième siècle, et l'Académie, jusqu'en 1762, conserva dans son Dictionnaire l'exemple *à toute risque.*
4. *Isa.*, I, 6.

huile, que la grâce du sacrement soit un baume bénin sur vos plaies. Ou si vous vous êtes approchés de Dieu (*a*), si vous avez fait pénitence dans une si grande solennité : allez donc désormais et ne péchez plus[1]. Quoi ! ne voulez-vous rien espérer que dans cette vie ? Ah ! ce n'est point la raison, c'est le dépit et le désespoir qui inspire[2] de telles pensées. S'il était ainsi, Chrétiens, si toutes nos espérances étaient renfermées dans ce siècle, on aurait quelque raison de penser que les animaux l'emportent sur nous. Nos maladies, nos inimitiés, nos chagrins, nos ambitieuses folies, nos tristes et malheureuses prévoyances, qui avancent les maux bien loin d'en empêcher le cours, mettraient nos misères dans le comble. Éveillez-vous donc, ô enfants d'Adam ; mais plutôt éveillez-vous, ô enfants de Dieu, et songez au lieu de votre origine.

Sire, celui-là serait haï de Dieu et des hommes, qui ne souhaiterait pas votre gloire (*b*) même en cette vie, et qui refuserait d'y concourir de toutes ses forces par ses fidèles services. Mais, certes, je trahirais Votre Majesté et je lui serais infidèle, si je bornais mes souhaits pour elle dans cette vie périssable. Vivez donc toujours heureux, toujours fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples ; mais vivez toujours bon, toujours juste, toujours humble et toujours pieux, toujours attaché à la religion et protecteur de l'Église. Ainsi nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et en ce monde et en l'autre. Et c'est la félicité que je vous souhaite, avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

VAR. : (*a*) Ou si tu t'es confessé. — (*b*) Celui-là est haï de Dieu et des hommes qui ne souhaite pas de vous voir heureux.

1. Paroles de J.-C. à la femme adultère : *Vade, et jam amplius noli peccare.* — *Joan.*, VIII, 11.

2. Édit. : *Inspirent.* V. au sujet de ce singulier, p. 417, note 5. D'ailleurs on peut rapprocher cette phrase de ce beau vers de Corneille :

Sa bonté, son pouvoir, sa justice *est* immense. (*Polyeucte.*)

XX

SERMON

POUR

LA PROFESSION DE Mme DE LA VALLIÈRE

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE, LE 4 JUIN 1675, DANS L'ÉGLISE DES CARMÉLITES DU FAUBOURG SAINT-JACQUES[1].

Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.

Et celui qui était assis sur le trône a dit : Je renouvelle toutes choses. *Apoc.*, XXI, 5.

Ce sera sans doute un grand spectacle, quand celui qui est assis sur le trône d'où relève tout l'univers[2], et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire[3], parce qu'il fait tout ce qui lui plaît par sa seule parole, prononcera du haut de son trône, à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses; et qu'en même temps on verra toute la nature changée faire paraître un monde nouveau pour les élus. Mais quand, pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur,

1. Pas de ms. — Déforis, VII, 498. — Lachat, XI, 563. C'est d'après l'original que Déforis a publié ce discours, et comme il ne s'y trouve pas une seule variante on peut croire que cet original n'était pas un brouillon. On sait dans quelles circonstances Bossuet prononça ce Sermon. Mme de La Vallière, soutenue dans ses projets de retraite par le maréchal de Bellefonds et par Bossuet qu'elle appelait « un homme admirable par son esprit, sa bonté et son amour de Dieu, » entra aux Carmélites du faubourg St-Jacques le 20 avril 1674; elle n'avait pas trente ans, et elle devait y pleurer ses fautes durant trente-six années! Elle prit l'habit de religieuse le 2 juin de la même année. Bossuet devait prêcher le sermon de vêture, mais il était avec le dauphin, son élève, au siège de Dôle; ce fut l'abbé de Fromentières, prédicateur alors célèbre, qui porta la parole. Bossuet prêcha l'année suivante, lors de la prise de voile. Toute la cour s'était donné rendez-vous dans la chapelle des Carmélites, et l'on s'attendait à entendre un discours à effet, une sorte d'oraison funèbre avec des allusions de toute espèce; Bossuet fit un sermon dans toute la force du terme, un sermon comme les Carmélites en entendaient ordinairement, et il s'attacha précisément à éviter ce qui aurait pu satisfaire une curiosité maligne, il prouva ainsi qu'il était encore plus grand par le cœur que par le génie.

2. Comparez ce début avec celui de l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre : « Celui qui règne dans les cieux et de qui *relèvent tous les empires*. »

3. La locution *coûter à* est à remarquer; on dit plutôt *coûter de*. M. Littré cite un exemple de La Bruyère qui confirme celui de Bossuet : « Il *coûte* si peu aux grands à ne donner que des paroles. »

il agit secrètement dans les cœurs par son Saint-Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle, et que, les remuant jusqu'au fond, il leur inspire des désirs jusqu'alors inconnus, ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable. Et certainement, Chrétiens, il n'y a rien de plus merveilleux que ces changements. Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous? Quel état, et quel état? Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes [1].

Madame, voici un objet digne de la présence et des yeux [2] d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la solitude : son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissements de la vie religieuse ; et il est juste que, faisant par votre état une partie si considérable des grandeurs du monde, vous assistiez quelquefois aux cérémonies où on apprend à les mépriser. Admirez donc avec nous ces grands changements de la main de Dieu. Il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout est changé au dehors : ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau : et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus [3].

Afin donc que tout soit nouveau dans cette pieuse cérémonie, ô Dieu, donnez-moi encore ce style nouveau du Saint-Esprit, qui commence à faire sentir sa force toute-puissante dans la bouche des Apôtres [4]. Que je prêche comme un saint Pierre la gloire de Jésus-Christ crucifié ; que je fasse voir au monde ingrat avec quelle impiété il le crucifie encore tous les jours. Que je crucifie le monde à son tour ; que j'en efface tous les traits et toute la gloire ; que je l'ensevelisse,

1. Fromentières avait éprouvé le « besoin de parler; » il avait montré Mme de La Vallière renonçant au monde. Il avait dit : « Vous savez tous qu'elle quitte avec le monde la possession de tout ce que l'ambition peut prétendre, qu'elle le quitte dans la fleur de sa jeunesse, que pour le quitter il faut qu'elle passe par dessus ce que la nature a de plus tendre, et ce que la raison même a de plus fort. » Voilà précisément ce que Bossuet ne voulait pas dire.

2. Les deux idées sont très différentes : *digne de la présence*, Marie-Thérèse a raison d'honorer de sa présence une telle cérémonie; *digne des yeux*, elle fait bien de venir voir un pareil spectacle.

3. Depuis l'Avent de 1669 Bossuet n'avait reparu dans la chaire que pour prononcer l'Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans.

4. C'était la troisième fête de la Pentecôte (c'est-à-dire le mardi de la Pentecôte). *Note de Déforis.*

que je l'enterre[1] avec Jésus-Christ ; enfin que je fasse voir que tout est mort, et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui vit.

Mes Sœurs, demandez pour moi cette grâce : ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs[2], et Dieu donne par ses ministres des enseignements convenables aux saintes dispositions de ceux qui écoutent, Faites donc, par vos prières, le discours qui doit vous instruire ; et obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Nous ne devons pas être curieux de connaître distinctement ces nouveautés merveilleuses du siècle futur : comme Dieu les fera sans nous, nous devons nous en reposer sur sa puissance et sur sa sagesse. Mais il n'en est pas de même des nouveautés saintes qu'il opère au fond de nos cœurs. Il est écrit : « Je vous donnerai un cœur nouveau ; » et il est écrit : « Faites-vous un cœur nouveau[3] : » de sorte que que ce cœur nouveau qui nous est donné, c'est nous aussi qui le devons faire ; et, comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés, il faut que ce mouvement soit prévenu[4] par la connaissance.

Considérons donc, Chrétiens, quelle est cette nouveauté des cœurs, et quel est l'état ancien d'où le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer soi-même, et qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur? Mais celui qui se persécute lui-même doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que lui-même : de sorte qu'il y a deux amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles : *Amor sui usque ad contemptum Dei ; amor Dei usque ad contemptum sui*[5] : l'un est « l'amour

1. *Enterrer*, venant ainsi après *ensevelir* produit un effet très heureux ; Bossuet disait au commencement du *Sermon sur la mort* (page 263) : « Les mortels n'ont pas moins de soin d'*ensevelir* les pensées de la mort que d'*enterrer* les morts mêmes. »

2. Cf. *Sermon sur la parole de Dieu* (p. 183). « Ce sont les auditeurs fidèles qui font les prédicateurs évangéliques. » Bossuet reprendra la même idée dans le *Sermon sur l'unité de l'Église*, en 1681.

3. *Dabo vobis cor novum.* — *Facite vobis cor novum.*— *Ezech.*, XXXVI, 26. — XVIII, 31.

4. *Prévenu* est employé ici dans le sens propre : la connaissance doit *venir avant.*

5. *De Civit. Dei.*, lib. XIV, cap. XXVIII.

de soi-même poussé jusqu'au mépris de Dieu, » c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde ; l'autre est « l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même. » c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme, et ce qui étant porté à sa perfection fait la vie religieuse. Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours[1].

Mais, prenez bien garde, Messieurs, qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne l'*Ecclésiastique :* « Le sage qui entend, dit-il, une parole sensée, la loue et se l'applique à lui-même[2] : » il ne regarde pas à droite et à gauche à qui elle peut convenir ; il se l'applique à lui-même et il en fait son profit. Ma Sœur, parmi les choses que j'ai à dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre. Faites-en de même, Chrétiens; suivez avec moi l'amour de soi-même dans tous ses excès, et voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ses douceurs dangereuses. Considérez ensuite une âme qui, après s'être ainsi égarée, commence à revenir sur ses pas ; qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimait, et qui, laissant enfin tout au-dessous d'elle, ne se réserve plus que Dieu seul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, et voyez si vous avez fait quelque progrès dans cette voie ; voilà ce que vous aurez à considérer[3]. Entrons d'abord au fond de notre matière ; je ne veux pas vous tenir longtemps en suspens.

PREMIER POINT

L'homme, que vous voyez si attaché à lui-même par son amour-propre, n'a pas été créé avec ce défaut. Dans son origine, Dieu l'avait fait à son image ; et ce nom d'image

1. Fromentières avait divisé son discours en trois parties : Force de la grâce; Douceur de la grâce; Fécondité de la grâce.

2. *Verbum sapiens quodcumque audierit scius, laudabit, et ad se adjiciet.* — *Eccli.*, XXI, 18. Comparer la traduction de Bossuet avec celle de Sacy, v. *supr.*, page 189, n. 4.

3. Ainsi Bossuet se propose de faire un *Sermon;* il s'agit beaucoup moins d'édifier la nouvelle religieuse, car elle « saura bien démêler ce qui lui est propre, » que d'instruire malgré eux ceux que la curiosité seule a réunis autour de la chaire ; ils s'attendaient à des allusions ; l'orateur s'attache à n'en pas faire, il tient à ce qu'on ne le trouve pas aussi « divin » que l'espérait Mme de Sévigné.

lui doit faire entendre qu'il n'était point pour lui-même : une image est toute faite pour son original. Si un portrait pouvait tout d'un coup devenir animé, comme il ne se verrait aucun trait qui ne se rapportât à celui qu'il représente, il ne vivrait que pour lui seul, et ne respirerait que sa gloire. Et toutefois ces portraits que nous animons se trouveraient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent et le peintre qui les a faits. Mais nous ne sommes point dans cette peine : nous sommes les images de notre Auteur, et celui qui nous a faits nous a faits aussi à sa ressemblance : ainsi en toute manière nous nous devons à lui seul, et c'est à lui seul que notre âme doit être attachée.

En effet, quoique cette âme soit défigurée, quoique cette image de Dieu soit comme effacée par le péché, si nous en cherchons bien tous les anciens traits, nous reconnaîtrons, nonobstant sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu, et que c'est pour Dieu qu'elle est faite. O âme ! vous connaissez et vous aimez ; c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressemblez à votre Auteur, qui n'est que connaissance et qu'amour. Mais la connaissance est donnée pour entendre[1] ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai que Celui qui est la vérité même, et qu'y a-t-il de meilleur que Celui qui est la bonté même ? L'âme est donc faite pour Dieu ; c'est à lui qu'elle devait se tenir attachée et comme suspendue par sa connaissance et par son amour ; c'est ainsi qu'elle est l'image de Dieu. Il se connaît lui-même, il s'aime lui-même, et c'est là sa vie : et l'âme raisonnable devait vivre aussi en le connaissant et en l'aimant. Ainsi par sa naturelle constitution elle était unie à son Auteur, et devait faire sa félicité de celle d'un Être si parfait et si bienfaisant ; en cela consistait sa droiture et sa force. Enfin c'est par là qu'elle était riche, parce qu'encore qu'elle n'eût rien de son propre fonds, elle possédait un bien infini par la libéralité de son Auteur ; c'est-à-dire qu'elle le possédait lui-même, et le possédait

1. *Entendre*, c.-à-d. *comprendre*, v. ci-dessus p. 393, note 3.

d'une manière si assurée, qu'elle n'avait qu'à l'aimer persévéramment pour le posséder toujours, puisque aimer un si grand bien, c'est ce qui en assure la possession, ou plutôt c'est ce qui la fait.

Mais elle n'est pas demeurée longtemps en cet état. Cette âme qui était heureuse, parce que Dieu l'avait faite à son image, a voulu non lui ressembler, mais être absolument comme lui. Heureuse qu'elle était de connaître et d'aimer Celui qui se connaît et s'aime éternellement, elle a voulu, comme lui, faire elle-même sa félicité. Hélas! qu'elle s'est trompée, et que sa chute a été funeste? Elle est tombée de Dieu sur elle-même. Que fera Dieu pour la punir de sa défection? Il lui donnera ce qu'elle demande : se cherchant elle-même, elle se trouvera elle-même. Mais en se trouvant ainsi elle-même, étrange confusion! elle se perdra bientôt elle-même. Car voilà que déjà elle commence à se méconnaître; transportée de son orgueil, elle dit: « Je suis un Dieu, et je me suis faite moi-même [1]. » C'est ainsi que le Prophète fait parler les âmes hautaines, qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur et dans leur propre excellence.

En effet il est véritable que pour pouvoir dire : Je veux être content de moi-même et me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire: Je me suis fait moi-même; ou plutôt: Je suis de moi-même. Ainsi l'âme raisonnable veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à aucune créature, c'est-à-dire par l'indépendance et par la plénitude de l'être. Sortie de son état pour avoir voulu être heureuse indépendamment de Dieu, elle ne peut ni conserver son ancienne et naturelle félicité, ni arriver à celle qu'elle poursuit vainement. Mais comme ici son orgueil la trompe, il faut lui faire sentir par quelque autre endroit sa pauvreté et sa misère. Il ne faut pour cela que la laisser quelque temps à elle-même; cette âme, qui s'est tant aimée et tant cherchée, ne se peut plus supporter. Aussitôt qu'elle est seule avec elle-même, sa solitude lui fait horreur; elle trouve en elle-même un vide infini, que Dieu seul pouvait

1. *Dixisti : Deus ego sum. — Ezech.*, XXVIII, 2. — *Meus est fluvius et ego feci memetipsum.* — XXIX, 3.

remplir : si bien qu'étant séparée de Dieu que son fonds réclame sans cesse, tourmentée par son indigence, l'ennui la dévore, le chagrin la tue ; il faut qu'elle cherche des amusements[1] au dehors, et jamais elle n'aura de repos si elle ne trouve de quoi s'étourdir. Tant il est vrai que Dieu la punit par son propre dérèglement ; et que, pour s'être cherchée elle-même, elle devient elle-même son supplice ! Mais elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triste qu'il est ; il faut qu'elle tombe encore plus bas ; et voici comment.

Représentez-vous un homme qui est né dans les richesses et qui les a dissipées par ses profusions : il ne peut souffrir sa pauvreté. Ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur : pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés ; il remplit par ce moyen, en quelque façon, le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos ! Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avait donnés son Auteur et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même, réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines en empruntant de tous côtés de quoi se remplir[2].

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances. Elle tourne tous ses soins de ce côté-là ; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter : elle se mire, pour ainsi parler, et se considère elle-même dans ce corps : elle croit voir dans la douceur de ces regards et de ce visage[3] la douceur d'une humeur

1. *Amusement* a ici le même sens que *divertissement* dans les *Pensées* de Pascal. Ce mot sert à désigner ce qui *distrait* l'homme, ce qui le *détourne* de ses occupations ou de ses réflexions. Cf. Pascal, *Pensées*, éd. Havet, I, 48, etc.

2. Ce beau passage fait oublier la sécheresse mystique de tout ce qui précède. Si Mme de Sévigné n'a pas trouvé « divin » l'auteur de cette comparaison, il faut avouer qu'elle était difficile à contenter.

3. Mlle de La Vallière avait précisément, au dire de Choisy « le regard si

paisible; dans la délicatesse des traits la délicatesse de l'esprit; dans ce port et cette mine relevée la grandeur et la noblesse du courage[1]. Faible et trompeuse image sans doute; mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, âme raisonnable? Toi qui étais née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte, en un mot d'un corps qui par sa mortalité est devenu un empêchement et un fardeau à l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que ses sens lui offrent : au contraire elle s'appauvrit dans cette recherche, puisqu'en poursuivant le plaisir elle perd d'abord la raison. Le plaisir est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment de la raison, et nous entraîne malgré ses lois. La raison en effet n'est jamais si faible que lorsque le plaisir domine; et ce qui marque une opposition éternelle entre la raison et le plaisir, c'est que, pendant que la raison demande une chose, le plaisir en exige une autre: ainsi l'âme devenue captive du plaisir est devenue en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée quand elle a voulu emprunter des sens de quoi réparer ses pertes: mais ce n'est pas là encore la fin de ses maux. Ces sens, de qui elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés; ils tirent tout de leurs objets, et engagent par conséquent à tous ces objets extérieurs l'âme qui, livrée aux sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici vous parler de tous les sens pour vous faire avouer leur indigence : considérez seulement la vue, à combien d'objets extérieurs elle nous attache. Tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paraît grand et magnifique, devient l'objet de nos désirs et de notre curiosité. Le Saint-Esprit nous en avait bien avertis lorsqu'il avait dit cette parole : « Ne suivez pas vos pensées et vos yeux, vous souillant et vous corrompant; » —disons le mot

tendre et en même temps si modeste qu'il gagnait l'amour et l'estime au même moment. »

1. Synonyme de *cœur*. Cf. p. 100, note 1.

du Saint-Esprit : — « Vous prostituant vous-mêmes à tous les objets qui se présentent[1]. » Nous faisons tout le contraire de ce que Dieu commande : nous nous engageons de toutes parts ; nous qui n'avions besoin que de Dieu, nous commençons à avoir besoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec son équipage[2] qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup, quand elle s'est chargée d'or, de pierreries et de mille autres vains ornements. Pour la parer, toute la nature s'épuise, tous les arts suent, toute l'industrie se consume. Ainsi nous amassons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare : notre vanité se repaît de cette fausse abondance ; et par là nous tombons insensiblement dans les pièges de l'avarice, triste et sombre passion, autant qu'elle est cruelle et insatiable[3].

C'est elle, dit saint Augustin, qui trouvant l'âme pauvre et vide au dedans, la pousse au dehors, la partage en mille soucis, et la consume par des efforts aussi vains que laborieux. Elle se tourmente comme dans un songe : on veut parler, la voix ne suit pas ; on veut faire de grands mouvements, on sent ses membres engourdis. Ainsi l'âme veut se remplir, elle ne peut ; son argent[4] qu'elle appelle son bien est dehors, et c'est le dedans qui est vide et pauvre. Elle se tourmente de voir son bien si détaché d'elle-même, si exposé au hasard, si soumis au pouvoir d'autrui. Cependant elle voit croître ses mauvais désirs avec ses richesses. « L'avarice, dit saint Paul, est la racine de tous les maux : « *Radix omnium malorum est cupiditas*[5]. En effet les richesses sont

1. *Nec sequantur cogitationes suas, et oculos per res varias fornicantes.* — *Num.*, xv, 39.

2. On appelait *équipage*, au dix-septième siècle, ce que nous appelons moins heureusement *train de maison*.

3. Bossuet paraît donner à ce mot *avarice* un sens voisin du latin *avaritia* (de *aveo*, je souhaite) ; rapprocher ce passage de celui de La Fontaine sur le même sujet :

> Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
> Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux...
> (*Fabl.*, VIII, 27.)

4. *Son argent !* ce sont les expressions de ce genre qui justifient le mot de M. Villemain : « Bossuet, le plus éloquent des hommes, parla sur un ton à la fois *sublime* et *populaire* qui n'appartient qu'à lui. »

5. *Tim.*, VI, 10.

un moyen d'avoir presque sûrement tout ce qu'on désire. Par les richesses, l'ambitieux se peut assouvir d'honneurs; le voluptueux, de plaisirs; chacun enfin de ce qu'il demande. Tous les mauvais désirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de les satisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle ramasse en elle toutes les autres. Que l'âme est asservie? de quel joug elle est chargée! Et pour s'être cherchée elle-même, combien est-elle devenue pauvre et captive!

Mais peut-être que les passions plus nobles et plus généreuses seront plus capables de la remplir. Voyons ce que la gloire lui pourra produire. Il n'y a rien de plus éclatant, ni qui fasse tant de bruit parmi les hommes, et tout ensemble il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre, considérons-la dans ce qu'elle a de plus magnifique et de plus grand. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des conquérants: choisissons le plus renommé d'entre eux. Quant on veut parler d'un grand conquérant, chacun pense à Alexandre[1]: ce sera donc, si vous voulez, Alexandre qui nous fera voir la pauvreté des rois conquérants. Qu'est-ce qu'il a souhaité, ce grand Alexandre, par tant de travaux et de peines qu'il a souffertes lui-même et qu'il a fait souffrir aux autres? Il a souhaité[2] de faire du bruit dans le monde durant sa vie et après sa mort. Il a tout ce qu'il a demandé; personne n'en a tant fait: dans l'Égypte, dans la Perse, dans les Indes, dans toute la terre, en Orient et en Occident, depuis plus de deux mille ans on ne parle que d'Alexandre. Il vit dans la bouche de tous les hommes[3], sans que sa gloire soit effacée ou diminuée depuis tant de siècles: les éloges ne lui manquent pas, mais c'est lui qui manque aux éloges. Il a eu ce qu'il demandait;

1. L'auteur de *l'Histoire universelle* est moins dur pour les conquérants. « Veut-il faire des conquérants, il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. » (Édit. Jacquinet, p. 565.)

2. Déforis, qui a revu ce sermon sur le manuscrit ajoute ici quelques mots qu'il a placés entre crochets; après les mots : *qu'est-ce qu'il a souhaité, ce grand Alexandre*, il place [*et qu'a-t-il cherché...*]; la correction n'est pas heureuse.

3. Cf. Virgile : *Hominum volitare per ora.*

en a-t-il été plus heureux, tourmenté par son ambition durant sa vie et tourmenté maintenant dans les enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu se faire adorer comme un Dieu, soit par orgueil, soit par politique[1] ? Il en est de même de tous ses semblables. Ceux qui désirent la gloire, la gloire souvent leur est donnée. « Ils ont reçu leur récompense, » dit le Fils de Dieu[2] ; ils ont été payés selon leurs mérites. Ces grands hommes, dit saint Augustin, tant célébrés parmi les gentils, et j'ajoute trop estimés parmi les chrétiens, ont eu ce qu'ils demandaient : ils ont acquis cette gloire qu'ils désiraient avec tant d'ardeur ; et « vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs : » *Quærebant non apud Deum, sed apud homines gloriam... ; ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam, vani vanam*[3].

Vous voyez, Messieurs, l'âme raisonnable déchue de sa première dignité, parce qu'elle quitte Dieu et que Dieu la quitte ; menée de captivité en captivité, captive d'elle-même, captive de son corps, captive des sens et des plaisirs, captive de toutes les choses qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainsi : « L'homme, dit-il, est vendu sous le péché : » *Venumdatus sub peccato*[4] ; livré au péché, captif sous ses lois, accablé de ce joug honteux comme un esclave vendu. A quel prix le péché l'a-t-il acheté ? Il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés. Entraîné par tous ces faux biens et asservi par toutes les choses qu'il croit posséder, il ne peut plus respirer, ni regarder le ciel d'où il est venu. Ainsi il a perdu Dieu, et toutefois le malheureux, il ne peut s'en passer[5] ; car il y a au fond de notre âme un secret désir qui le redemande sans cesse.

L'idée[6] de Celui qui nous a créés est empreinte profondément au dedans de nous. Mais, ô malheur incroyable et

1. Par *politique* évidemment ; c'était le seul moyen de soumettre les Orientaux.
2. *Receperunt mercedem suam.* — *Matth.*, VI, 2.
3. *In Psal.*, CXVIII, Serm. XII, note 2.
4. *Rom.*, VII, 14.
5. On dirait aujourd'hui : Il ne peut se passer *de lui*.
6. Au sens primitif de ce mot, c.-à-d. *l'image*.

lamentable aveuglement ! rien n'est gravé plus avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentiments de la religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme, et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes ; rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. En voulez-vous voir une preuve ? A présent que je suis assis dans la chaire de Jésus-Christ et des Apôtres, que vous m'écoutez avec attention, si j'allais (ah ! plutôt la mort !) ; si j'allais vous enseigner quelque erreur, je verrais tout mon auditoire se révolter contre moi. Je vous prêche les vérités les plus importantes de la religion : que feront-elles ? O Dieu, qu'est-ce donc que l'homme ? est-ce un prodige ? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles ? ou bien est-ce une énigme inexplicable[1] ?

Non, Messieurs, nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution ; ce qu'il y a de si bas et qui paraît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné, qui dans ses masures renversées conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans son origine sur la connaissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine ; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible qu'il ne peut la suivre : si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre

1. Bossuet se rencontre ici avec Pascal, dont il avait certainement lu les *Pensées* dès leur apparition, en 1670. On lit, en effet, dans Pascal (Éd. Havet, I, 8) : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! » Mais il faut dire que longtemps avant la publication des *Pensées*, dans le *Sermon sur la Mort*, Bossuet avait parlé de « ce prodige qu'on appelle l'homme. » Cf. p. 276. Il y disait que la foi seule pouvait « expliquer une si grande énigme. » Sur les ressemblances qui existent entre Pascal et Bossuet, v. Gandar, *Études critiques*, p. 366 et sq., et M. Havet, I, xxxi et sq.

de sa faute, et lui faire sentir sa perte. Ainsi il est vrai qu'il a perdu Dieu ; mais nous avons dit, et il est vrai, qu'il ne pouvait éviter après cela de se perdre aussi lui-même.

L'âme qui s'est éloignée de la source de son être, ne connaît plus ce qu'elle est. Elle s'est embarrassée, dit saint Augustin[1], dans toutes les choses qu'elle aime, et de là vient qu'en les perdant elle se croit aussitôt perdue elle-même. Ma maison est brûlée ; on se tourmente, et on dit : Je suis perdu. Ma réputation est blessée, ma fortune est ruinée : je suis perdu. Mais surtout quand le corps est attaqué, c'est là qu'on s'écrie plus que jamais : Je suis perdu. L'homme se croit attaqué au fond de son être, sans vouloir jamais considérer que ce qui dit : Je suis perdu, n'est pas le corps : car le corps de lui-même est sans sentiment ; et l'âme qui dit qu'elle est perdue, ne sent pas qu'elle est autre chose que celui dont elle connaît la perte future ; c'est pourquoi elle se croit perdue en le perdant. Ah ! si elle n'avait pas oublié Dieu, si elle avait toujours songé qu'elle est son image, elle se serait tenue à lui comme au seul appui de son être, et attachée à un principe si haut, elle n'aurait pas cru périr en voyant tomber ce qui est si fort au-dessous d'elle. Mais, comme dit saint Augustin[2], s'étant engagée tout entière dans son corps et dans les choses sensibles, roulée et enveloppée parmi les objets qu'elle aime et dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle ne sait plus ce qu'elle est. Elle dit : Je suis une vapeur, je suis un souffle, je suis un air délié, ou un feu subtil ; sans doute une vapeur qui aime Dieu, un feu qui connaît Dieu, un air fait à son image[3]. O âme, voilà le comble de tes maux : en te cherchant tu t'es perdue, et toi-même tu te méconnais. En ce triste et malheureux état, écoutons la

1. *Quia illa corpora sunt quæ foris per sensus carnis adamavit, eorumque diuturnâ quâdam familiaritate implicata est, nec secum potest introrsum tanquam in regionem incorporeæ naturæ ipsa corpora inferre.* — S. Aug., *de Trinit.*, x, 7.

2. *Quia in iis est quæ cum amore cogitat, sensibilibus autem, id est corporalibus, cum amore assuefacta est, non valet sine imaginibus eorum esse in semetipsâ.* — *De Trinit.*, x, 11. C'est la seconde citation que Bossuet relève par des images éclatantes que S. Augustin ne lui a pas fournies.

3. Voilà bien le « roseau pensant » de Pascal, avec plus de poésie encore.

parole de Dieu par la bouche de son prophète : *Convertimini, sicut in profundum recesseratis, filii Israel*[1]. O âme ! reviens à Dieu autant du fond que tu t'en étais si profondément retirée[2].

SECOND POINT

Et en effet, Chrétiens, dans cet oubli profond et de Dieu et d'elle-même, où elle est plongée, ce grand Dieu sait bien la trouver. Il fait entendre sa voix, quand il lui plaît, au milieu du bruit du monde : dans son plus grand éclat et au milieu de toutes ses pompes, il en découvre le fond, c'est-à-dire la vanité et le néant. L'âme, honteuse de sa servitude, vient à considérer pourquoi elle est née ; et recherchant en elle-même les restes de l'image de Dieu, elle songe à la rétablir en se réunissant à son Auteur. Touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les choses extérieures. O richesses ! dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur : vous venez pour me remplir ; mais j'ai un vide infini où vous n'entrez pas. Mes secrets désirs, qui demandent Dieu, ne peuvent pas être satisfaits par tous vos trésors ; il faut que je m'enrichisse par quelque chose de plus grand et de plus intime. Voilà les richesses méprisées[3].

L'âme, considérant ensuite le corps auquel elle est unie, le voit revêtu de mille ornements étrangers : elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornements sont un piège pour les autres et pour elle-même. Alors elle est en état d'écouter les paroles que le Saint-Esprit adresse aux dames mondaines par la bouche du prophète Isaïe : « J'ai vu les filles de Sion la tête levée, marchant d'un pas affecté, avec des contenances étudiées, et faisant signe des yeux à droite et à gauche : pour cela, dit le Seigneur, je ferai tomber tous

1. *Isa.*, XXXI, 6.
2. Cette phrase est difficile à expliquer grammaticalement ; peut-être faut-il supprimer l'adverbe *si* et dire : « Autant tu t'étais retirée profondément, autant dois-tu faire effort pour revenir du fond. »
3. C'est la seconde fois que Bossuet parle de l'amour des richesses ; une telle insistance semblerait prouver que Mlle de La Vallière, si elle n'était pas ambitieuse, avait peut-être une tendance à aimer l'argent.

leurs cheveux[1]. » Quelle sorte de vengeance ! Quoi ! fallait-il foudroyer et le prendre d'un ton si haut pour abattre des cheveux ? Ce grand Dieu, qui se vante de déraciner par son souffle les cèdres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres ! Est-ce là le digne effet d'une main toute-puissante ? Qu'il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice ! C'est pour cela que le Prophète passe encore plus avant. Après avoir dit : Je ferai tomber leurs cheveux ; « Je détruirai, poursuit-il, et les colliers, et les bracelets, et les anneaux, et les boîtes à parfums, et les vestes, et les manteaux, et les rubans, et les broderies, et ces toiles si déliées[2] ; » vaines couvertures qui ne cachent rien, et le reste. Car le Saint-Esprit a voulu descendre dans un dénombrement exact de tous les ornements de la vanité, s'attachant, pour ainsi parler, à suivre par sa vengeance toutes les diverses parures qu'une vaine curiosité[3] a inventées. A ces menaces du Saint-Esprit, l'âme qui s'est sentie longtemps attachée à ces ornements commence à rentrer en elle-même. Quoi ! Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure ! Pour prévenir votre colère je commencerai moi-même à m'en dépouiller. Entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.

Ici cette âme dégoûtée du monde, s'avisant que ces ornements marquent dans les hommes quelque dignité, et venant à considérer les honneurs que le monde vante, elle en connaît aussitôt le fond. Elle voit l'orgueil qu'ils inspirent, et découvre dans cet orgueil et les disputes, et les jalousies, et tous les maux qu'il entraîne ; elle voit en même temps que si ces honneurs ont quelque chose de solide, c'est qu'ils

1. *Et dixit Dominus : Pro eo quod elevatæ sunt filiæ Sion, et ambulaverunt extento collo et nutibus oculorum ibant, et plaudebant, ambulabant pedibus suis et composito gradu incedebant, decalvabit Dominus verticem filiarum Sion, et Dominus crinem earum nudabit.* — *Isa.*, III, 16, 17.

2. *In die illâ auferet Dominus ornamentum calceamentorum et lunulas, et torques, et monilia, et armillas, et mitras, et discriminalia, et periscelidas, et murenulas, et olfactoriola, et inaures, et annulos, et gemmas in fronte pendentes, et mutatoria, et palliola, et linteamina, et acus, et specula, et sindones, et vittas, et theristra. Et erit pro suavi odore fœtor, et pro zonâ funiculus, et pro crispanti crine calvitium, et pro fasciâ pectorali cilicium.* — *Ib.*, 18-24.

3. *Curiosité* n'a plus aujourd'hui ce sens d'*amour de la parure*. On lit dans l'*Avare* que Marianne n'est *curieuse* que d'une propreté fort simple.

obligent de donner au monde un grand exemple. Mais on peut en les quittant donner un exemple plus utile ; et il est beau, quand on les a, d'en faire un si bel usage. Loin donc, honneurs de la terre ! Tout votre éclat couvre mal nos faiblesses et nos défauts ; il ne les cache qu'à nous seuls et les fait connaître à tous les autres. Ah ! « j'aime mieux avoir la dernière place dans la maison de mon Dieu, que de tenir les plus hauts rangs dans la demeure des pécheurs[1]. »

L'âme se dépouille, comme vous voyez, des choses extérieures ; elle revient de son égarement, et commence à être plus proche d'elle-même. Mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé ? N'aura-t-on point de pitié de cette complexion délicate[2] ? Au contraire c'est à lui principalement que l'âme s'en prend, comme à son plus dangereux séducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime : depuis que ce corps est devenu mortel, il semblait n'être devenu pour moi qu'un embarras et un attrait qui me porte au mal ; mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur usage. Grâces à la miséricorde divine, j'ai en lui de quoi réparer mes fautes passées. Cette pensée la sollicite à ne plus rien donner à ses sens : elle leur ôte tous leurs plaisirs ; elle embrasse toutes les mortifications ; elle donne au corps une nourriture peu agréable ; et afin que la nature s'en contente, elle attend que la nécessité la rende supportable. Ce corps si tendre couche sur la dure ; la psalmodie de la nuit[3] et le travail de la journée y attirent le sommeil ; sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit, et n'interrompt presque point ses actions. Ainsi toutes les fonctions, même de la nature, commencent dorénavant à devenir des opérations de la grâce. On déclare une guerre

1. *Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum.* — *Ps.*, LXXXIII, 11. Fromentières avait l'année précédente délayé cette pensée pour en composer un sermon en trois points. V. p. 478, note 1.

2. Mlle de La Vallière était d'une « complexion si délicate » que les trente-six années qu'elle passa chez les Carmélites furent trente-six années de tortures physiques ; rhumatismes, maux d'estomac, évanouissements, rien ne lui fut épargné.

3. Bossuet ne veut pas dire que le chant des psaumes endort les Carmélites ; mais comme il faut se lever plusieurs fois la nuit pour venir psalmodier au chœur, la fatigue procure nécessairement le sommeil quand on rentre dans les cellules.

immortelle[1] et irréconciliable à tous les plaisirs ; il n'y en a aucun de si innocent, qui ne devienne suspect : la raison, que Dieu a donnée à l'âme pour la conduire, s'écrie en les voyant approcher. « C'est ce serpent qui nous a séduits : » *Serpens decepit me*[2]. Les premiers plaisirs qui nous ont trompés sont entrés dans notre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui se déguise pour entrer dans une place qu'il veut révolter contre les puissances légitimes. Ces désirs qui nous semblaient innocents ont remué peu à peu les passions les plus violentes, qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre.

L'âme, délivrée par ces réflexions de la captivité des sens et détachée de son corps par la mortification, est enfin venue[3] à elle-même. Elle est revenue de bien loin et semble avoir fait un grand progrès[4] : mais enfin, s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la source de tous ses maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore : déçue par sa liberté dont elle a fait un mauvais usage, elle songe à la contraindre de toutes parts ; des grilles affreuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable[5], une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui vous observent ; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer. Elle se met de tous côtés sous le joug : elle se souvient des tristes jalousies du monde[6], et s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes. De peur de retomber sur ces objets extérieurs, et que sa liberté ne s'égare[7] encore une fois en les cherchant, elle se met des bornes de tous côtés ; mais de peur de s'arrêter elle-même, elle aban-

1. *Guerre immortelle* est bien hardi ; nous dirions *guerre éternelle*.
2. *Genes.*, III, 13.
3. *Venue* ou *revenue?* On ne saurait le dire : Déforis a lu *venue*.
4. Latin *progressus*, marche en avant ; nous dirions *une longue marche*.
5. Mlle de La Vallière recevait pourtant, à la grille, les visites de toute la cour ; on y vint en foule la complimenter sur le mariage de sa fille avec le prince de Conti.
6. « Si je souffre au couvent, disait Mlle de La Vallière, je songerai à ce que ces gens là m'ont fait souffrir à la cour. »
7. Anacoluthe signalée déjà, p. 17, note 7.

donne sa volonté propre[1]. Ainsi resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du ciel : elle se donne donc en proie à l'amour divin ; elle rappelle sa connaissance et son amour à leur usage primitif. C'est alors que nous pouvons dire avec David : « O Dieu! votre serviteur a trouvé son cœur pour vous faire cette prière[2]. » L'âme si longtemps égarée dans les choses extérieures, s'est enfin trouvée elle-même ; mais c'est pour s'élever au-dessus d'elle, et se donner tout à fait à Dieu.

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état où l'âme pleine de Dieu s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu, on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là est la véritable prudence ; car on apprend à tendre à sa fin, c'est-à-dire à Dieu, par la seule voie qui y mène, c'est-à-dire par l'amour. Là est la force et le courage ; car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu. Là se trouve la tempérance parfaite ; car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens, qui dérobent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits. Là on commence à faire justice à Dieu, au prochain et à soi-même : à Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit en l'aimant plus que soi-même ; au prochain, parce qu'on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même ; après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même ; enfin on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais en se donnant de la sorte, on acquiert le plus grand de tous les biens, et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu.

L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus ; et, pour les faire subsister éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur[3] quelque passion violente, s'ils conservent quelque orgueil ou quelque fierté en présence de ce qu'ils aiment :

1. *Invenit servus tuus cor suum, ut oraret te orationem hâc.* — *Reg.*, VII, 27.

2. C'est une allusion au mot si touchant de Mlle de La Vallière en entrant au couvent : « Ma mère, dit-elle à la Prieure, j'ai toujours fait un si mauvais usage de ma volonté que je viens la remettre entre vos mains pour ne plus la reprendre. »

3. Lisons *qui ont eu* au lieu de *qui ont*, le trait ira droit à Mlle de La Vallière.

on ne se soumet que trop, on n'est que trop humble. L'âme possédée de l'amour de Dieu, transportée par cet amour hors d'elle-même, n'a garde de songer à elle, ni par conséquent de s'enorgueillir ; car elle voit un objet au prix duquel elle se compte pour rien, et en est tellement éprise, qu'elle le préfère à elle-même, non seulement par raison, mais par amour.

Mais voici de quoi l'humilier plus profondément encore. Attachée à ce divin objet, elle voit toujours au-dessous d'elle deux gouffres profonds : le néant d'où elle est tirée; et un autre néant plus affreux encore, c'est le péché, où elle peut retomber sans cesse pour peu qu'elle s'éloigne de Dieu et qu'elle l'oblige de la quitter[1]. Elle considère que si elle est juste, c'est Dieu qui la fait telle continuellement. Saint Augustin ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a faits justes ; mais il dit qu'il nous fait justes à chaque moment[2]. Ce n'est pas, dit-il, comme un médecin qui, ayant guéri son malade, le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de son secours ; c'est comme l'air qui n'a pas été fait lumineux pour le demeurer ensuite par lui-même, mais qui est fait tel continuellement par le soleil. Ainsi l'âme attachée à Dieu sent continuellement sa dépendance, et sent que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule, mais que Dieu la crée en elle à chaque instant ; de sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté-là ; elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement et comme au rayon de sa grâce. En cet état elle se connaît, et ne craint plus de périr de la manière dont elle le craignait auparavant : elle sent qu'elle est faite pour un objet éternel, et ne connaît plus de mort que le péché.

Il faudrait ici vous découvrir la dernière perfection de l'amour de Dieu : il faudrait vous montrer cette âme détachée encore des chastes douceurs qui l'ont attirée à Dieu, et possédée seulement de ce qu'elle découvre en Dieu même, c'est-à-dire de ses perfections infinies. Là se verrait l'union

1. Pour la locution *obliger de*, v. ci-dessus, p. 41, note 2.
2. *De Gen. ad litt.*, lib. VIII, ch. XII, note 25. Voilà du saint Augustin qui est bien janséniste ! Bossuet ne traduit pas, il exprime en d'autres termes les idées de l'évêque d'Hippone.

de l'âme avec un Jésus délaissé ; là s'entendrait la dernière consommation de l'amour divin dans un endroit de l'âme si profond et si retiré, que les sens n'en soupçonnent rien, tant il est éloigné de leur région ; mais pour expliquer cette matière, il faudrait tenir un langage que le monde n'entendrait pas.

Finissons donc ce discours, et permettez qu'en le finissant je vous demande, Messieurs, si les saintes vérités que j'ai annoncées ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétienne que je vous propose si pénitente, si mortifiée, si détachée des sens et de nous-mêmes, vous paraît peut-être impossible. — Peut-on vivre, direz-vous, de cette sorte ? Peut-on renoncer à ce qui plaît ? — On vous dira de là haut[1] qu'on peut quelque chose de plus difficile, puisqu'on peut embrasser tout ce qui choque. — Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu, et je ne sais si on peut le connaître assez pour l'aimer autant qu'il faudrait. — On vous dira de là haut qu'on en connaît assez pour l'aimer sans bornes. — Mais peut-on mener dans le monde une telle vie ? — Oui sans doute, puisque le monde même vous désabuse du monde : ses appas ont assez d'illusions, ses faveurs assez d'inconstance, ses rebuts assez d'amertume ; il y a assez d'injustice et de perfidie dans le procédé des hommes, assez d'inégalités et de bizarreries dans leurs humeurs incommodes et contrariantes ; c'en est assez sans doute pour nous dégoûter. — Hé ! dites-vous, je ne suis que trop dégoûté : tout me dégoûte en effet, mais rien ne me touche; le monde me déplaît, mais Dieu ne me plaît pas pour cela. — Je connais cet état étrange, malheureux et insupportable, mais trop ordinaire dans la vie. Pour en sortir, âmes chrétiennes, sachez que qui cherche Dieu de bonne foi ne manque jamais de le trouver ; sa parole y est expresse : « Celui qui frappe, on lui ouvre ; celui qui demande, on lui donne ; celui qui cherche, il trouve infailliblement[2]. » Si donc vous ne trouvez pas, sans doute vous ne cherchez pas.

1. De la grille supérieure où Mlle de La Vallière se trouvait avec la reine.
2. *Omnis qui petit, accipit, et qui quærit invenit; et pulsanti aperietur.* — *Matth.*, VII, 8.

Remuez jusqu'au fond de votre cœur : les plaies du cœur ont cela qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond, pourvu qu'on ait le courage de les pénétrer. Vous trouverez dans ce fond un secret orgueil qui vous fait dédaigner tout ce qu'on vous dit et tous les sages conseils : vous trouverez un esprit de raillerie inconsidérée, qui naît parmi l'enjouement des conversations. Quiconque en est possédé croit que toute la vie n'est qu'un jeu : on ne veut que se divertir ; et la face de la raison, si je puis parler de la sorte, paraît trop sérieuse et trop chagrine.

Mais à quoi est-ce que je m'étudie ? A chercher des causes secrètes du dégoût que vous donne la piété ? Il y en a de plus grossières[1] et de plus palpables : on sait quelles sont les pensées qui arrêtent le monde ordinairement. On n'aime point la piété véritable, parce que, contente des biens éternels, elle ne donne point d'établissement sur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la suivent. C'est l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde ; mais il y a répondu d'une manière digne de lui par la bouche du prophète Malachie : « Vos paroles se sont élevées contre moi, dit le Seigneur, et vous avez répondu ; Quelles paroles avons-nous proférées contre vous ? Vous avez dit : Celui qui sert Dieu se tourmente en vain. Quel bien nous est-il revenu d'avoir gardé ses commandements et d'avoir marché tristement devant sa face ? Les hommes superbes et entreprenants sont heureux : car ils se sont établis en vivant dans l'impiété ; et ils ont tenté Dieu en songeant à se faire heureux, malgré ses lois, et ils ont fait leurs affaires[2]. »

Voilà l'objection des impies proposée dans toute sa force par le Saint-Esprit. « A ces mots, poursuit le Prophète, les

1. Le sens de ce mot est expliqué par le mot *palpables* qui vient ensuite.

2. *Invaluerunt super me verba vestra, dicit Dominus. Et dixistis : Quid locuti sumus contra te? Dixistis : Vanus est qui servit Deo ; et quod emolumentum quia custodivimus præcepta ejus, et quia ambulavimus tristes coram Domino exercituum? Ergo nunc beatos dicimus arrogantes ; siquidem ædificati sunt facientes impietatem, et tentaverunt Deum, et salvi facti sunt. Tunc locuti sunt timentes Dominum, unusquisque cum proximo suo ; et attendit Dominus, et audivit, et scriptus est liber monumenti coram eo timentibus Dominum, et cogitantibus nomen ejus. Et erunt mihi, ait Dominus exercituum, in die quâ ego facio, in peculium ; et parcam eis, sicut parcit vir filio suo servienti sibi. Et convertemini, et videbitis quid sit inter justum et impium, et inter servientem Deo, et non servientem ei.* — *Malach.*, III, 13 et seq.

gens de bien étonnés se sont parlé secrètement les uns aux autres. » Personne sur la terre n'ose entreprendre, ce semble, de répondre aux impies qui attaquent Dieu avec une audace si insensée ; mais Dieu répondra lui-même : « Le Seigneur a prêté l'oreille à ces choses, dit le prophète, et il les a ouïes ; il a fait un livre où il écrit les noms de ceux qui le servent ; et en ce jour où j'agis, dit le Seigneur des armées, c'est-à-dire en ce dernier jour où j'achève tous mes ouvrages, où je déploie ma miséricorde et ma justice ; en ce jour, dit-il, les gens de bien seront ma possession particulière ; je les traiterai comme un bon père traite un fils obéissant. Alors vous vous retournerez, ô impies ; vous verrez de loin leur félicité, dont vous serez exclus pour jamais ; et vous verrez alors quelle différence il y a entre le juste et l'impie, entre celui qui sert Dieu et celui qui méprise ses lois. » C'est ainsi que Dieu répond aux objections des impies. Vous n'avez pas voulu croire que ceux qui me servent puissent être heureux ; vous n'en avez cru ni ma parole, ni l'expérience des autres ; votre expérience vous en convaincra ; vous les verrez heureux, et vous vous verrez misérables. *Hæc dicit Dominus faciens hæc :* « C'est ce que dit le Seigneur ; il l'en faut croire : car lui-même qui le dit, c'est lui qui le fait ; » et c'est ainsi qu'il fait taire les superbes et les incrédules.

Serez-vous assez heureux pour profiter de cet avis et pour prévenir sa colère ? Allez, Messieurs, et pensez-y : ne songez point au prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit : qu'importe qu'ait dit [1] un homme mortel ? Il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond des cœurs ; c'est celui-là que les prédicateurs et les auditeurs doivent écouter [2]. C'est lui qui parle intérieurement à celui qui parle au dehors, et c'est lui que doivent entendre au dedans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux discours sacrés. Le prédicateur qui parle au dehors ne fait qu'un seul sermon pour tout un grand peuple ; mais le prédicateur du dedans,

1. Latinisme pur : *quid refert quid dixerit...* On voit clairement que Bossuet s'attachait, en composant ce sermon, à tromper l'attente des curieux.
2. Voyez la même pensée dans le *Sermon sur la Parole de Dieu*, p. 185.

je veux dire le Saint-Esprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de personnes dans un auditoire, car il parle à chacun en particulier, et lui applique selon ses besoins la parole de la vie éternelle. Écoutez-le donc, Chrétiens; laissez-lui[1] remûer au fond de vos cœurs ce secret principe de l'amour de Dieu.

Esprit saint, Esprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole. Ma voix a été semblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre descente : descendez maintenant, ô feu invisible! et que ces discours enflammés, que vous ferez au dedans des cœurs, les remplissent d'une ardeur céleste. Faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connaître et à aimer Dieu : donnez-leur un essai de la vision dans la foi; un avant-goût de la possession dans l'espérance; une goutte de ce torrent de délices qui enivre les bienheureux dans les transports célestes de l'amour divin.

Et vous, ma Sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à l'autel; victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice : le feu est allumé, l'encens est prêt[2], le glaive est tiré : le glaive, c'est la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même pour l'attacher uniquement à son Dieu. Le sacré pontife[3] vous attend avec ce voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile[4] : vivez cachée à vous-même, aussi bien qu'à tout le monde; et connue de Dieu, échappez-vous à vous-même, sortez de vous-même, et prenez un si noble essor que vous ne trouviez de repos que dans l'essence du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

1. On dirait aujourd'hui : *laissez-le*. *Lui* est pourtant sujet ou complément direct dans certaines locutions; ex. :

> Épouse de Josed est-ce là votre fils?
> — Qui? *Lui*, Madame? — *Lui?*
> ... Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour *lui?* (*Athalie.*)

2. Cf. Racine (*Athalie*) :

> Les feux vont s'allumer et le fer est tout prêt.

3. M. l'Archevêque de Paris (*Note de Déforis*). Cet archevêque était alors Harlay de Chanvallon.

4. On appelle aussi *prise de voile* la *profession* des religieuses; Mlle de La Vallière reçut des mains de la reine le voile noir des Carmélites.

XXI

SERMON

POUR

LE JOUR DE PAQUES

PRÊCHÉ A SAINT-GERMAIN, DEVANT LE ROI, LE 6 AVRIL 1681[1].

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.
Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus. *Rom.*, VI, 9.

Avoir à prêcher le plus glorieux des mystères de Jésus-Christ et la fête la plus solennelle de son Église devant le plus grand de tous les rois et la Cour la plus auguste de l'univers ; reprendre la parole après tant d'années d'un perpétuel silence[2], et avoir à contenter la délicatesse d'un auditoire qui ne souffre rien que d'exquis, mais qui, permettez-moi de le dire, sans songer autant qu'il faudrait à se

1. Ms. t. XIV, p. 66. — Déforis, VI, 325. — Lachat, X, 163. Ce sermon, prêché « après tant d'années d'un perpétuel silence » paraît avoir coûté beaucoup de travail à Bossuet. Le brouillon en est on ne peut plus tourmenté ; les ratures sont tellement nombreuses, même à la fin, que la page 54 du ms. est devenue la page 66. L'orateur s'est corrigé une première fois au crayon, et une seconde fois à l'encre ; il a dû refaire des pages entières, et le soin qu'il a mis à indiquer les points de repère semble indiquer qu'il s'est défié même de sa mémoire et qu'il a sans doute appris son discours par cœur. Aussi ne trouvera-t-on dans ce sermon que très peu de variantes. J'ai cru devoir reproduire en note un certain nombre de passages appartenant à la première rédaction ; il sera intéressant de les comparer avec ceux que Bossuet leur a substitués. Tout porte dans ce discours, l'ancien évêque de Condom est précepteur du Dauphin depuis onze ans, il a maintes fois parlé fortement au roi au sujet de ses désordres ; il en a, suivant le mot de Saint-Simon, plusieurs fois interrompu le cours, et Mlle de Fontanges vient d'entrer au couvent pour y passer « les bonnes fêtes. » Bossuet fut invité au dernier moment à remplacer le prédicateur du Carême, Gabriel de Roquette ; on va voir comment il a profité de l'occasion pour dire au roi ses vérités. M. Lachat, dans son introduction et dans ses notes, prend Déforis à partie au sujet de ce sermon ; on verra que Déforis a fait ce qu'il a pu pour se débrouiller au milieu de la confusion, et que M. Lachat, dont le travail était plus facile, a fait bien des fautes de lecture.

2. Bossuet ajoutait : « *Et ranimer tout à coup une voix éteinte ; mettre fin à un ouvrage entrepris par tant de fameux prédicateurs* » ; il a jugé en se relisant que cette première phrase était assez chargée. On voit pourtant qu'il n'hésitait pas à rendre hommage au talent de Bourdaloue, prédicateur de l'année précédente.

convertir, souvent ne veut être ému qu'autant qu'il le faut pour éviter la langueur d'un discours sans force, et, plus soigneux de son plaisir que de son salut, lorsqu'il s'agit de sa guérison, veut qu'on cherche de nouveaux moyens de flatter son goût raffiné : ce serait une chose à craindre, si celui qui doit annoncer dans l'assemblée des fidèles la gloire de Jésus-Christ ressuscité et y faire entendre la voix immortelle de ce Dieu sorti du tombeau, avait à craindre autre chose que de ne pas assez soutenir la force et la majesté de sa parole. Mais ici ce qui fait craindre soutient ; cette parole divine, révérée du ciel, de la terre et des enfers, est ferme et toute-puissante par elle-même ; et l'on ne peut l'affaiblir lorsque, toujours autant éloigné d'une excessive rigueur qui se détourne à la droite, que d'une extrême condescendance qui se détourne vers la gauche[1] (*a*), on propose cette parole dans sa pureté naturelle, telle qu'elle est sortie de la bouche de Jésus-Christ et de ses apôtres, fidèles et incorruptibles témoins de sa résurrection et de toutes les obligations qu'elle nous impose. Alors il ne reste plus qu'une seule crainte vraiment juste, vraiment raisonnable, mais qui est commune à ceux qui écoutent avec celui qui parle : c'est de ne profiter pas de cette parole, qui maintenant nous instruit et un jour nous doit juger[2] ; c'est de n'ouvrir pas le cœur assez promptement à la vertu[3] qui l'accompagne, et de prendre plus garde à l'homme qui parle au dehors qu'au prédicateur invisible qui sollicite les cœurs de se rendre à lui. Que si vous écoutez au dedans ce céleste prédicateur, qui jamais n'a rien de faible ni de languissant, et dont les vives lumières pénètrent les replis les plus cachés (*b*) des consciences, que de miracles nouveaux nous verrons paraître ! que de morts sortiront du tombeau ! que de res-

VAR. : (*a*) Lorsque sans se détourner ni à la droite ni à la gauche. —(*b*) Profonds.

1. Cette locution est essentiellement ecclésiastique ; Claude Lancelot, l'auteur des *Racines grecques*, avait un cachet avec cette devise : *Neque ad dexteram, neque ad sinistram.*

2. Bossuet reprendra la même idée, en 1685, dans l'*Oraison funèbre de la Princesse Palatine* : « Mon discours dont vous vous croyez les juges vous jugera au dernier jour. »

3. *Vertu*, c.-à-d. *force secrète.*

suscités viendront honorer la résurrection de Jésus-Christ ! et que leur persévérance[1] rendra un beau témoignage à l'immortelle vertu qu'un Dieu ressuscité pour ne mourir plus répand dans les cœurs de ses fidèles ! Pour commencer un si grand ouvrage, prosternés avec Madeleine et les autres femmes pieuses aux pieds de ce Dieu vainqueur de la mort, demandons-lui tous ensemble ses grâces vivifiantes par les prières de celle qui les a reçues de plus près et avec le plus d'abondance. *Ave.*

« Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus, » comme nous a dit saint Paul ; et non seulement il ne meurt plus, mais encore, à consulter la règle éternelle de la justice divine, il ne devait jamais mourir. « La mort, dit le même Apôtre, est entrée dans le monde par le péché[2] ; » et encore : « La mort est le châtiment du péché[3]. » Puisque la mort est le châtiment du péché, l'immortalité devait être la compagne inséparable de l'innocence ; et si l'homme eût vécu[4] éternellement affranchi des lois de la mort en conservant la justice, combien plutôt Jésus-Christ, qui était la sainteté même, devait-il être toujours vivant et toujours heureux ! Ajoutons à cette raison qu'en Jésus-Christ la nature humaine unie au Verbe divin, qui est la vie par essence, puisait la vie dans la source ; de sorte que la mort n'avait point de lieu[5] où la vie se trouvait dans sa plénitude ; et si Jésus-Christ avait à mourir, ce ne pouvait pas être pour lui-même ni pour satisfaire à une loi qui le regardât ; mais pour nous et pour expier nos crimes dont il s'était volontairement chargé. Il a satisfait à ce devoir ; et, compté parmi les méchants[6], comme disait Isaïe, il a expiré sur la croix entre deux voleurs : « Il est mort une fois au péché, » dit le saint Apôtre ; c'est-à-dire il en a porté toute la peine : *Peccato mortuus*

1. Édit. : Leur *inébranlable* persévérance ; l'orateur a souligné pour le condamner cet adjectif ; il avait supprimé de même, en le barrant, l'adjectif *insupportable* qui servait à qualifier la *langueur d'un discours sans force.*
2. *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors.* — *Rom.*, v, 12.
3. *Stipendia enim peccati mors.* — *Ibid.*, vi, 23.
4. *Si l'homme eût vécu*, c.-à-d. *puisque* l'homme aurait vécu.
5. On dirait aujourd'hui : *il n'y avait point de place pour la mort.*
6. *Cum sceleratis reputatus est.* — *Is.*, liii, 12.

est semel; et maintenant » il vit à Dieu, » *vivit Deo*[1]. Il commence une vie toute divine, et la glorieuse immortalité lui est assurée[2]. Vivez, Seigneur Jésus, vivez à jamais : la vie qui ne vous a pas été arrachée par force, mais que vous avez donnée de vous-même pour le salut des pécheurs, vous devait être rendue. Il était juste ; et comme chantent dans l'Apocalypse tous les bienheureux esprits : « l'Agneau qui s'est immolé volontairement pour les pécheurs est digne de recevoir, pour la mort qu'il a endurée par obéissance, la vertu, la force, la divinité[3] ; » c'est-à-dire il est digne de ressusciter, afin qu'une vie divine se répande sur toute sa personne, et qu'il soit éternellement par sa gloire l'admiration des hommes et des anges, comme il en est l'invisible soutien par sa puissance.

Voilà en peu de mots le fond du mystère : il fallait poser ce fondement. Mais comme les mystères du christianisme, outre le fond qui fait l'objet de notre foi, ont leurs effets salutaires qu'il faut encore considérer pour notre instruction, revenons au premier principe, et disons encore une fois avec l'Apôtre : « Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus ; » de quelque côté qu'on le considère, tout est vie en lui et la mort n'y a plus de part. De là vient que la loi évangélique, qu'il envoie annoncer à tout l'univers par ses apôtres après sa glorieuse résurrection, a une éternelle nouveauté. Ce n'est pas comme la loi de Moïse, qui devait vieillir et mourir : la loi de Jésus-Christ est toujours nouvelle ; la loi nouvelle, c'est son nom, c'est son propre caractère ; et fondée, comme vous verrez, sur l'autorité d'un Dieu ressuscité pour ne mourir plus, elle a une éternelle vigueur. Mais à cette loi toujours vivante et toujours nouvelle il fallait, pour l'annoncer et la pratiquer, une Église d'une immortelle durée. La Synagogue, qui devait mourir (*a*), a été fondée par Moïse, qui, à l'entrée de la terre sainte où

VAR. : (*a*) Périr.

1. *Rom.*, VI, 10.

2. Viennent ensuite, dans le ms, douze lignes sur la génération spirituelle de J.-C. ressuscité ; l'orateur les a barrées avec raison pour aller droit au but.

3. *Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem. — Apoc.*, V, 12.

elle devait s'établir, meurt pour ne revivre qu'à la fin du monde avec le reste des hommes. Mais Jésus-Christ au contraire, après avoir enfanté son Église par sa mort, ressuscite pour lui donner sa dernière forme ; et cette Église, qu'il associe à son immortalité, ne meurt plus non plus que lui. Voilà une double immortalité que personne ne peut ravir à Jésus-Christ : l'immortalité de la loi nouvelle, avec l'immortalité de cette Église répandue par toute la terre. Mais voici une troisième immortalité que Jésus-Christ ne veut recevoir que de nous. Il veut vivre en nous comme dans ses membres, et n'y perdre jamais la vie qu'il y a reprise par la pénitence. Car nous devons comme lui une fois mourir au péché, comme lui ne mourir plus après notre résurrection : regarder le péché comme la mort, n'y retomber jamais et honorer par une fidèle persévérance le mystère de Jésus-Christ ressuscité. Ah ! Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus : auteur d'une loi toujours nouvelle, fondateur d'une Église toujours immuable, chef de membres toujours vivants : que de merveilleux effets de la résurrection de Jésus-Christ ! Mais que de devoirs pressants pour tous les fidèles, puisque nous devons, — écoutez, — à cette loi toujours nouvelle, un perpétuel renouvellement de nos mœurs ; à cette Église toujours immuable, un inviolable attachement ; à ce chef qui nous veut avoir pour ses membres toujours vivants, une horreur du péché si vive, qu'elle nous le fasse éternellement détester plus que la mort : voilà le fruit du mystère, et les trois points de ce discours. Écoutez, croyez, profitez : je vous romps le pain de vie, nourrissez-vous [1].

PREMIER POINT

Ce fut une doctrine bien nouvelle au monde [2], lorsque saint Paul écrivit ces mots : « Vivez comme des morts res-

1. Quelle autorité ! Mais aussi Bossuet se trouvait à la cour depuis douze ans, et il avait son franc parler.

2. Il y avait d'abord : « Quelle est donc cette loi nouvelle de J.-C. ressuscité qui oblige tous les chrétiens à un perpétuel renouvellement de leurs mœurs ? Saint Paul, que je choisis pour mon conducteur dans cette importante matière l'explique en abrégé, etc. » Ce début, jugé sans doute trop vif, trop oratoire, a été impitoyablement barré.

suscités [1] ; » mais il explique plus clairement ce que c'est que de vivre en ressuscités, et à quelle nouveauté de vie nous oblige une si nouvelle manière de s'exprimer, lorsqu'il dit en un autre endroit : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dexterâ Dei sedens ; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram* [2]. « Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses d'en haut, où Jésus-Christ est assis à la droite de son Père ; goûtez les choses d'en haut, et non pas les choses de la terre. » Cette doctrine qui est une suite de la résurrection de Jésus-Christ, nous apprend le vrai caractère de la loi nouvelle. L'ancienne loi ne nous tirait pas de la terre, puisqu'elle nous proposait des récompenses temporelles, et, plus propre à soutenir les infirmes qu'à satisfaire les forts, comme elle était appuyée sur des promesses de biens périssables, elle ne posait pas encore un fondement qui pût demeurer. Mais Jésus-Christ ressuscité rompt tout d'un coup tous les liens de la chair et du sang [3], lorsqu'il nous fait dire par son saint Apôtre : *Quæ sursum sunt quærite* : « Cherchez les choses d'en haut : » *Quæ sursum sunt sapite :* « Goûtez les choses d'en haut. » C'est là que Jésus-Christ vous a précédés, et où [4] il doit avoir emporté avec lui tous vos désirs. Ensuite de cette doctrine, le sacrifice très véritable que nous célébrons tous les jours sur ces saints autels, commence [5] par ces paroles : *Sursum corda :* « Le cœur en haut, le cœur en haut ; » et quand nous y répondons : *Habemus ad Dominum :* « Nous élevons nos cœurs à Dieu, » nous reconnaissons tous ensemble que le véritable culte du Nouveau Testament, c'est de nous sentir faits pour le ciel et de n'avoir que le ciel en vue.

Mais j'entends vos malheureuses réponses : — Je ne suis

1. *Tanquam ex mortuis viventes.* — *Rom.*, VI, 13.
2. *Coloss.*, III, 1, 2.
3. Si *la chair et le sang*, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui.
(RACINE, *Athalie.*)
4. C'est là *que* et *où*, constitue une véritable incorrection.
5. Ce n'est pas le commencement de la messe, c'est le début de ce qu'on appelle la *Préface*, qui précède le *Canon de la messe*. C'était autrefois la partie mystérieuse du sacrifice, et à ce moment on chassait de l'église les catéchumènes et les pénitents.

que terre, et vous voulez que je ne respire que le ciel ; je ne sens que la mort en moi, et vous voulez que je ne pense qu'immortalité ! — Mais les biens que vous poursuivez sont si peu de chose. — Peu de chose, je le confesse, et encore moins, si vous le voulez ; mais aussi que peut rechercher un rien comme moi, que des biens proportionnés au peu qu'il est[1] ? — Saintes vérités du christianisme ; fidèle et irréprochable témoignage que les apôtres ont rendu au péril de tout à leur Maître ressuscité ; mystère d'immortalité que nous célébrons, attesté par le sang de ceux qui l'ont vu et confirmé par tant de prodiges, par tant de prophéties, par tant de martyres[2], par tant de conversions, par un si soudain changement du monde et par une si longue suite de siècles, n'avez-vous pu encore élever les hommes aux objets éternels ? Et faut-il au milieu du christianisme faire de nouveaux efforts pour montrer aux enfants de Dieu qu'ils ne sont pas si peu de chose qu'ils se l'imaginent[3]. Nous demandons un témoin revenu de l'autre monde pour nous en apprendre les merveilles : Jésus-Christ qui est né dans la gloire éternelle et qui y retourne, « Jésus-Christ, témoin fidèle et le premier né d'entre les morts[4], » comme il est

1. Ce beau dialogue est une troisième rédaction ; voici la première, que Bossuet a barrée et remplacée par une autre à la marge et entre les lignes avant de prendre un autre feuillet. « ... Chrétien que je vois encore occupé des affaires de la terre, à quoi donc rabaissez-vous vos pensées ? Le cœur en haut ! le cœur en haut : *Sursum corda !* C'est ce que l'Église fait tous les jours retentir à vos oreilles, c'est par là que commence le sacrifice du nouveau Testament : *Sursum corda !* les cœurs en haut ! Si vous êtes vraiment chrétiens, vous devez répondre : Nous les élevons au Seigneur ; *Habemus ad Dominum.* Vous n'êtes plus de la terre ; pensez aux choses célestes et à la vie éternelle. Mais j'entends vos malheureuses réponses : « La vie éternelle ! qui ne la désirerait ? qui ne la voudrait ? Que craignons-nous tant que la mort ? Et qu'aimerions-nous tant qu'à vivre, que d'être immortels ? Mais hélas ! que me dites-vous quand vous me parlez de vie éternelle ? Je ne sens que la mort en moi, et vous voulez que je ne pense qu'immortalité ? — Mais tout ce qui est mortel est bien peu de chose : honneurs, richesses, plaisirs ; ce n'est rien ; tout passe trop vite pour mériter le nom d'être. — C'est peu de chose, j'en conviens. Ah ! je ne sens que trop que je ne suis rien et que tout ce que je poursuis avec tant d'ardeur est vain par soi-même. Mais que cherchera un rien comme moi, que des choses proportionnées au peu qu'il est. Ah ! laissez-moi jouir en paix de ce peu que je puis goûter, et ne me repaissez pas de belles idées ! »

2. Édit. : *par tant de martyrs.*

3. Première rédaction : « Êtes-vous donc si fort obscurcis... que nous soyons encore empêchés à faire connaître aux hommes qu'ils sont plus que des animaux. — Non, me direz-vous, à Dieu ne plaise ! je suis chrétien, etc. »

4. *Et a Jesu Christo, qui est testis fidelis, primogenitus mortuorum et princeps regum terræ. — Apoc.*, I, 5.

écrit dans l'Apocalypse ; Jésus-Christ qui s'y glorifie d'avoir « la clef de l'enfer et de la mort[1] » qui en effet est descendu non seulement dans le tombeau, mais encore dans les enfers où il a délivré nos pères et fait trembler Satan avec tous ses anges par son approche glorieuse : ce Jésus-Christ sort victorieux de la mort et de l'enfer pour nous annoncer une autre vie, et nous ne voulons pas l'en croire : nous voudrions qu'il renouvelât aux yeux de chacun de nous tous ses miracles, que tous les jours il ressuscitât pour nous convaincre ; et le témoignage qu'il a une fois rendu au genre humain, encore qu'il le continue, comme vous verrez, d'une manière si miraculeuse dans son Église catholique, ne nous suffit pas !

A Dieu ne plaise ! dites-vous ; je suis chrétien : ne me traitez pas d'impie : ne me dites rien des libertins[2] : je les connais : tous les jours je les entends discourir ; et je ne remarque dans tous leurs discours qu'une fausse capacité, une curiosité vague et superficielle, ou pour parler franchement une vanité toute pure ; et pour fond des passions indomptables, qui, de peur d'être réprimées par une trop grande autorité, attaquent l'autorité de la loi de Dieu, que par une erreur naturelle à l'esprit humain ils croient avoir renversée à force de le désirer. — Je les reconnais à ces paroles ; vous ne pouviez pas me peindre (*a*) plus au naturel leur caractère léger et leurs bizarres pensées. — J'entends ce que me dit votre bouche ; mais que me disent vos œuvres ? Vous les détestez, dites-vous ; pourquoi donc les imitez-vous ? Pourquoi marchez-vous dans les mêmes voies ? Pourquoi vous vois-je aussi éblouis (*b*) des grandeurs humaines, aussi enivrés de la faveur, et aussi touchés de son ombre, aussi délicats sur le point d'honneur[3], aussi entêtés de folles amours, aussi occupés de votre plaisir et, ce qui en est une suite, aussi durs à la misère des autres,

VAR. : (*a*) Représenter. — (*b*) Enchantés.

1. *Et ecce sum vivens in sæcula sæculorum, et habeo claves mortis et inferni.* — *Apoc*, 18.

2. V. pour le sens de ce mot de *libertin*, p. 23, note 2.

3. Première rédaction. « Aussi pliants et aussi flexibles à des complaisances criminelles. »

aussi jaloux en secret du progrès de ceux que vous trouvez à propos de caresser en public, aussi prêts à sacrifier votre conscience à quelque grand intérêt, après l'avoir défendue peut-être pour la montre et pour l'apparence dans des intérêts médiocres[1]. Avouons la vérité ; faibles chrétiens ou libertins déclarés, nous marchons également dans les voies de perdition, et tous ensemble nous renonçons par notre conduite à l'espérance de la vie future.

Venez, venez, Chrétiens, que je vous parle : cette vie éternelle, qui entre encore si peu dans votre esprit, la désirez-vous du moins ? Est-ce trop demander à des chrétiens (*a*) que de vouloir que vous désiriez la vie éternelle ? Mais si vous la désirez, vous l'acquérez par le désir en le fortifiant (*b*) ; et sans tourner davantage (*c*), sans fatigner votre esprit par une longue suite de raisonnements, vous avez dans cet instinct d'immortalité le témoignage secret de l'éternité pour laquelle vous êtes nés, la preuve qui vous la démontre, le gage du Saint-Esprit qui vous en assure et le moyen infaillible de la recouvrer. Dites seulement avec David, — David un homme comme vous, mais un homme assis sur le trône et environné de plaisirs, mais un roi victorieux et comblé de gloire ; — dites seulement avec lui : « Mon bien, c'est de m'attacher à Dieu : » *Mihi autem* [*adhærere Deo bonum est*[2]]. Un trône est caduc, la grandeur s'envole, la gloire n'est qu'une fumée, la vie n'est qu'un songe ; « mon bien, c'est d'avoir mon Dieu, c'est de m'y tenir attaché ; » et encore : « Qu'est-ce que je veux dans le ciel, et qu'est-ce que je vous demande sur la terre ? Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon Dieu, mon partage éternellement[3]. »

Mais il faut pousser ce désir[4] avec toute la pureté de la nouveauté chrétienne. Je m'explique. Les Juifs qui n'entendaient pas les mystères de Jésus-Christ ni, comme parle

VAR. : (*a*) Est-ce trop vous demander. — (*b*) En fortifiant ce désir — par ce désir. — (*c*) Sans aller plus loin.

1. V. pour le sens de ce mot, p. 8, note 1.
2. *Ps.*, LXXII, 28.
3. *Quid enim mihi est in cœlo? et a te quid volui super terram? Defecit caro mea et cor meum : Deus cordis mei et pars mea in æternum.* — *Ps.*, LXXII, 25, 26.
4. Comparez ici Bossuet et Molière :

De l'ardeur dont au ciel il *poussait* sa prière. (*Tartuffe.*)

l'Apôtre, « la vertu de sa résurrection et les richesses inestimables du siècle futur[1], » ne laissaient pas de préférer Dieu aux fausses divinités; mais ils voulaient obtenir de lui des félicités temporelles. Moi, Seigneur, je ne veux que vous; mon Dieu, mon partage éternellement: ni dans le ciel, ni dans la terre je ne veux que vous. Tout ce qui n'est pas éternel, fût-ce une couronne, n'est digne ni de votre libéralité ni de mon courage[2], et puisque vous avez voulu que je connusse, faiblement à la vérité, eu égard à votre immense grandeur, mais enfin avec une certitude qui ne me laisse aucun doute, votre éternité tout entière et votre infinie perfection, j'ai droit de ne me contenter pas d'un moindre objet; je ne veux que vous sur la terre, et je ne veux que vous, même dans le ciel; et si vous n'étiez vous-même le don précieux que vous nous y faites, tout ce que vous y donnez d'ailleurs avec tant de profusion ne me serait rien. Que si vous pouvez former ce désir avec un David, avec un saint Paul, avec tant de saints martyrs et tant de saints pénitents, hommes comme vous; si vous pouvez dire à leur exemple : « Mon Dieu, je vous veux, » il est à vous. Car si la bonté de Dieu ne lui permet de se refuser à un cœur qui le désire (*a*), ni une force majeure ne le peut ravir à qui le possède, ni il n'est lui-même un ami changeant que le temps dégoûte. Quoi! mes Frères, que de cette main bienfaisante lui-même il arrache ses propres enfants de ce sein paternel où ils veulent vivre! Il n'y a rien qui soit moins de lui[3], et de toutes les vérités, la plus certaine, la mieux établie, la plus immuable, c'est que Dieu ne peut manquer à qui le désire; et que nul ne peut perdre Dieu, que celui qui s'en éloigne le premier par sa propre volonté. Qui ne l'entend pas, c'est un aveugle; qui le nie, qu'il soit anathème.

Que sentez-vous, Chrétiens, à ces paroles? Saint Paul

VAR. : (*a*) Qui l'aime.

1. *Ad cognoscendum illum et virtutem resurrectionis ejus. — Virtutesque sæculi futuri. — Philip.*, III, 10. — *Hebr.*, VI, 5.

2. Six ans plus tard, en 1687, Bossuet parlant des *courages émus* que calme le prince de Condé prendra encore ce mot, comme l'a fait souvent Corneille, dans le sens de *cœur*. V. p. 100, note 1.

3. Il n'y a rien *qui lui convienne moins;* tournure toute latine : *Est regis*, etc.

n'a-t-il pas eu raison de vous exciter à chercher les choses célestes, puisqu'en les cherchant vous les acquérez? Ses paroles ont-elles piqué votre cœur du vrai désir de la vie? Ai-je trouvé en les expliquant ce bienheureux fonds que Dieu mit dans votre âme pour la rappeler à lui quand il la fit à son image, que le péché vous avait fait perdre et que Jésus-Christ ressuscité vient renouveler? Car enfin d'où vous vient cette idée d'immortalité? d'où vous en vient le désir, si ce n'est de Dieu? N'est-ce pas le Père de tous les esprits qui sollicite le vôtre de s'unir au sien pour y trouver la vraie vie? Peut-il ne pas contenter un désir qu'il inspire, et ne veut-il que nous tourmenter par une vue stérile d'immortalité? Ah! je ne m'étonne pas si nous ne sentons rien d'immortel en nous. Nous ne désirons même pas l'immortalité; nous cherchons des félicités que le temps emporte et une fortune qu'un souffle renverse. Ainsi, étant nés pour l'éternité, nous nous mettons volontairement sous le joug du temps, qui brise et ravage tout par son invincible rapidité[1]; et la mort que nous cherchons par tous nos désirs, puisque nous ne désirons rien que de mortel, nous domine de toutes parts. *Sursum corda, sursum corda!* « Le cœur en haut, le cœur en haut! *Quæ sursum sunt quærite:* « Cherchez ce qui est en haut: » c'est là que Jésus-Christ est assis à la droite de son Père; c'est de là qu'il vous envoie ce désir d'immortalité, et c'est là qu'il vous attend pour le satisfaire. Voilà l'abrégé de la loi nouvelle; voilà cette loi qui ne change plus, parce qu'elle a l'éternité pour objet; et c'est là uniquement que nous devons tendre.

Mais en marchant dans cette voie, apprenons de saint Augustin qu'elle exclut trois sortes de personnes. « Elle exclut premièrement ceux qui s'égarent; » et qui, las d'une vie réglée qu'ils trouvent trop unie et trop contraignante, se jettent dans les voies d'iniquité, où une riante diversité égaie les passions et les sens. « Elle exclut en second lieu ceux qui retournent en arrière[2], et qui, sans sortir de la voie,

1. C.-à-d. sa force d'*entraînement*, sens du verbe latin *rapere*.

2. Et sans me laisser temps de *tourner en arrière*
Sa faveur me couronne, entrant dans la carrière. (Corn., *Pol.*)

abandonnent les pratiques de piété qu'ils avaient embrassées. Elle exclut enfin ceux qui s'arrêtent et qui, croyant avoir assez fait, ne songent pas à s'avancer dans la vertu[1]. » Ceux qui sortent de la voie des commandements, après y être rentrés par la pénitence, et qui retombent dans leurs premiers crimes, hélas! c'est le plus grand nombre, c'est à eux que je dois parler à la fin de ce discours; et plût à Dieu que je leur parle avec cette voix de tonnerre que Dieu donne aux prédicateurs, quand il veut briser les rochers et fendre les cœurs de pierre[2]!

Mais je ne vous oublierai pas, ô petit nombre choisi de Dieu, vous, mes Frères, qui fidèles à la pénitence, craignez de rentrer dans les voies de perdition où vous avez autrefois marché avec une si aveugle confiance. Vous avez encore deux choses à craindre, apprenez-les de Jésus-Christ même: l'une de retourner en arrière et l'autre de vous arrêter un seul moment. Vous faites un pas en arrière[3], lorsque sans retourner au péché mortel, vous vous relâchez de l'attention que vous aviez sur vous-mêmes, que vous prodiguez le temps que vous ménagiez, que vous ôtez à la piété ses meilleures heures: et vous, lorsque tentée de relever par quelque parure cette modestie qui commence à vous paraître trop nue[4], vous vous dégoûtez de cette sainte simplicité que vous regardiez auparavant comme la vraie marque de la pudeur (*a*), sans jamais vouloir songer à cette parole de Jésus-Christ qui foudroie votre négligence: « Celui qui met la main à la charrue, » — qui commence à cultiver son âme comme une terre fertile, — « et qui retourne en arrière, » — qui se relâche des saintes pratiques qu'il avait choisies, — que prononce le Fils de Dieu? quoi? peut-être qu'il n'atteindra pas à la perfection? Non, Messieurs; sa sentence est bien plus terrible: « Il n'est pas propre, dit-il au

VAR.: (*a*) Que vous louiez auparavant comme le vrai ornement de la pudeur.

1. *Via ista nostra ambulantes quærit. Tria sunt hominum genera quæ odit: remanentem, retro redeuntem, aberrantem.* — S. Aug., *de Cantico novo*, 4.
2. Cette admirable fin de phrase est une addition marginale, c'est en se relisant que Bossuet l'a écrite.
3. Cette phrase était barrée, mais Bossuet a écrit à la marge: *Bon.*
4. Il y avait d'abord *trop sauvage.*

royaume de Dieu[1], » et il n'a que faire d'y prétendre : c'est Jésus-Christ qui le dit, croyez donc à sa parole et tremblez.

Et comment se sauveront ceux qui reculent en arrière, puisque ceux qui n'avancent pas dans la vertu sont dans un péril manifeste ? Vous vous trompez, mon frère, si dans la vie chrétienne vous croyez pouvoir demeurer dans un même point ; il faut dans cette route monter ou descendre. Saint Paul ne cesse de crier du troisième ciel : « Renouvelez-vous, renouvelez-vous[2]. » Vous vous êtes renouvelés par la pénitence, renouvelez-vous encore : et Origène a raison de dire sur cette parole de saint Paul : « Ne croyez pas qu'il suffise de s'être renouvelé une fois, il faut renouveler la nouveauté même[3]. » Car au point où vous croirez[4] avoir assez fait, l'orgueil qui vous surprendra vous fera tout perdre, et vos forces seront dissipées par le repos qui relâchera votre attention. Ne proférez (*a*) donc jamais cette parole indigne d'une bouche chrétienne : « Je laisse la perfection aux religieux et aux solitaires, trop heureux d'éviter la damnation éternelle[5]. » Non ! non ! non ! vous vous abusez : qui ne tend point à la perfection, tombe bientôt dans le vice : qui grimpe[6] sur une hauteur, s'il cesse de s'élever par un continuel effort, est entraîné (*b*) par la pente même, et son propre poids le précipite : c'est pourquoi toute l'Écriture nous défend de nous arrêter un seul moment. Si, selon l'apôtre saint Paul, la vie vertueuse est une course[7], il faut

VAR. : (*a*) Ne dites. — (*b*) Emporté.

1. *Nemo mittens manum suam ad aratrum et respiciens retro aptus est regno Dei.* — *Luc*, IX, 62.
2. *Renovamini autem spiritu mentis vestræ.* — *Ephes.*, IV, 23.
3. *In Epist. ad Rom.*, lib. V, note 8.
4. Édit. : *croyez ;* faute de lecture.
5. Bossuet ajoutait : « Ah ! lâche que J.-C. trouve indigne de son royaume, tiède qu'il rejette de sa bouche, votre destinée me fait trembler. » Il a barré cette phrase.
6. Bossuet avait déjà dans un sermon antérieur, comparé la vertu à un chemin escarpé où l'homme *grimpe* plutôt qu'il ne *marche*. Il disait d'abord : « La vie chrétienne est sur un penchant ; il faut s'élever de la terre où notre poids nous entraîne, et, malgré cette pesanteur, tendre vers le ciel ; dans un chemin si raide et si glissant, parmi tant de tentations et tant de périls, si l'on ne s'efforce pour monter toujours, la pente seule nous précipite ; pour peu qu'on languisse, on meurt bientôt ; enfin, marcher lentement, c'est rendre la chute inévitable. » On voit par là comment un Bossuet se corrige.
7. *Nescitis quod ii qui in stadio currunt, omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium ? Sic currite ut comprehendatis.* — I *Cor.*, IX, 24.

comme cet Apôtre s'avancer toujours, oublier ce qu'on a fait, courir sans relâche et n'imaginer de repos qu'à la fin de la carrière, où le prix de la course nous attend[1]. « Si la vie vertueuse est une milice, » comme dit le saint homme Job[2] ou, comme parle saint Paul, « une lutte continuelle[3] » contre un ennemi également attentif et fort, se ralentir tant soit peu après même l'avoir atterré[4], c'est lui faire reprendre ses forces, et une victoire mal poursuivie ne devient pas moins funeste par l'événement qu'une bataille perdue.

Dans la guerre qu'avait David avec la maison de Saül, écoutez ce que remarque le texte sacré : « David croissait tous les jours, et s'élevait de plus en plus au-dessus de lui-même : au contraire la maison de Saül allait toujours décroissant, » et ses forces se diminuaient[5] : *David proficiscens et semper seipso robustior, domus autem Saül decrescens quotidie*[6]. Quel fut donc l'événement[7] de cette guerre? Événement heureux à David, dont le trône fut affermi pour jamais : mais événement funeste au malheureux Isboseth et à la maison de Saül, qui se vit bientôt sans ressource. Isboseth, qui se négligea et jamais ne s'aperçut qu'il diminuait, parce qu'il diminuait peu à peu, à la fin demeure sans force. Ses soldats l'abandonnent ; Abner, qui soutenait le parti et par ses conseils et par sa valeur, se donne à son ennemi : le malheureux prince est assassiné dans son lit par des parricides à qui sa mollesse fit tout entreprendre ; et pour avoir négligé d'imiter David qui croissait toujours, à force de déchoir il se trouva sans y penser au fond de l'abîme. Chrétien qui ne veux pas t'élever sans cesse dans le chemin de la vertu, voilà ta figure ;

1. *Fratres, ego me non arbitror comprehendisse. Unum autem, quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu.* — *Philipp.*, III, 13, 14.

2. *Militia est vita hominis super terram.* — *Job*, VI, 1.

3. *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates.* — *Ephes.*, VI, 12.

4. *Atterrer* s'employait alors, au propre et au figuré dans le sens de *jeter par terre* :

Atterre son orgueil et montre ta puissance. (Corn.)

5. *Se diminuaient*, v. p. 75, note 5.

6. II *Reg.*, III, 1.

7. L'*événement*, lat. *eventus*, l'issue.

tout ce que tu avais de bons désirs te quittera l'un après l'autre, et ta perte est infaillible.

Éveillez-vous donc, Chrétiens, comme l'ange disait au prophète ; éveillez-vous et marchez. « Car vous avez encore à faire un grand voyage : » *Grandis enim tibi restat via*[1]. Cette voie, dit saint Augustin, veut « des hommes qui marchent toujours, » *ambulantes quærit*[2]. La crainte de l'enfer et de ses peines éternelles vous a ébranlés, c'est un bon commencement ; mais il est temps d'ouvrir votre cœur aux chastes douceurs de l'amour de Dieu, sans lequel il n'y a point de christianisme. Vous avez pu renoncer au crime et aux plaisirs qui vous menaçaient d'irrémédiables douleurs, et peut-être même dès cette vie : la plaie n'est pas bien fermée, et ce cœur ensanglanté soupire encore en secret après ses joies corrompues : épurez vos intentions : fortifiez votre volonté par des réflexions sérieuses et par des prières ferventes. Car la prière assidue et persévérante est le seul soutien de notre impuissance. Vous avez commencé à goûter Dieu ; car aussi comment peut-on être chrétien, si on n'aime et si on ne goûte ce bien infini? Apprenez peu à peu à le goûter seul et modérez ce goût du plaisir sensible, qui ne laisse pas d'être dangereux, lors même qu'il semble innocent. Autrement vous éprouverez par une chute imprévue la vérité de cette sentence : « Qui se néglige tombe peu à peu[3] ; » et quoique vous nous vantiez l'innocence de vos désirs encore trop sensuels, je ne laisse pas de trembler pour vous, parce qu'enfin, quoi que vous disiez, du plaisir au plaisir il n'y a pas loin, et du sensible au sensible la chute n'est que trop aisée. Il faut donc travailler sans cesse à cet édifice caduc, où toujours quelque chose se dément. Il faut toujours s'élever, si on ne veut pas retomber trop vite. A quelque point que nous soyons, saint Paul nous excite à monter plus haut[4]. Après que nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ, il faut encore avec lui monter

1. III *Reg.*, XIX, 7.
2. *Serm. de Cantic. novo*, ubi supra.
3. *Qui spernit modica, paulatim decidet.* — *Eccli.*, XIX, 1.
4. *Quæ sursum sunt quærite,... quæ sursum sunt sapite.* — *Coloss.*, III, 1, 2.

jusqu'au plus haut des cieux et jusqu'à la droite du Père céleste. Car si cette ambition que le monde veut appeler noble, inspire à un grand courage [1] une ardeur infatigable, qui fait qu'étant arrivé par mille travaux et mille périls aux premiers honneurs, il oublie tout ce qu'il a fait pour augmenter une gloire qui n'est après tout qu'un bruit agréable autour de nous et un mélange de voix confuses, que ne doit-on entreprendre pour la véritable gloire que Dieu réserve à ses enfants? Quelle activité et quelle vigueur ne demande-t-elle pas? Ne faut-il pas être toujours agissant à l'exemple de Jésus-Christ? « Mon Père, dit-il, opère toujours et moi j'opère avec lui [2]. » Mais voyons comme il opère (*a*) dans sa sainte Église: ce nous sera un nouveau motif de nous soumettre à l'opération de la grâce qui nous renouvelle.

SECOND POINT

Nous avons vu [3] que le Fils de Dieu en ressuscitant avait dessein de nous attirer à cette « cité permanente [4], » comme l'appelle saint Paul, où il va prendre sa place et où nous devons jouir avec lui d'une paix inaltérable. Mais comme au milieu de l'agitation où nous sommes, nous avons peine à comprendre qu'il y ait pour nous quelque chose d'immuable, écoutez ce qu'il médite : O homme, tu ne veux pas croire, ou tu ne peux pas t'imaginer que je t'aie bâti dans le ciel une cité permanente, où tu seras éternellement heureux : et je m'en vais entreprendre un ouvrage sur la terre, qui te donnera une idée de ce que je puis, et de ce que je te prépare. Cet ouvrage, c'est son Église catholique. *Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super*

VAR. : (*a*) Voyons-le opérer.

1. V. ci-dessus, p. 100, note 4.
2. *Pater meus usquemodo operatur, et ego operor.* — *Joan.*, v, 17.
3. Ce second point commençait autrement : « J.-C. par les travaux de sa vie, tendait à un repos éternel. Il est assis, dit saint Paul, à la droite de son père. Être assis, marque d'empire et d'autorité; mais en même temps marque de repos et de consistance éternelle. Le Fils de Dieu en ressuscitant, etc. »
4. *Non enim habemus hic manentem civitatem.* — *Hebr.*, XIII, 14.

terram[1]. « O homme, viens voir les merveilles de la main de Dieu ; et dans les prodiges qu'il fait sur la terre » juge des ouvrages immortels qu'il entreprend pour le ciel[2].

Approchons-nous donc de plus près, et regardons travailler le grand architecte. Il a travaillé à son Église durant sa vie, à sa mort, à sa glorieuse résurrection, mais toujours sur le même plan : et s'il nous faut assigner à chacun de ces états son ouvrage propre, il a commencé à former son Église par sa doctrine durant sa vie, il lui a donné la vie par sa mort, et par sa résurrection il lui a donné avec sa dernière forme le caractère d'immortalité. Mais plus nous entrerons dans le détail, plus la grandeur du dessein et la merveille de l'exécution nous paraîtra surprenante. L'Esprit invincible et tout-puissant qu'il a promis à ses apôtres étant mortel[3], il l'envoie ressuscité et monté aux cieux, afin pour ainsi parler qu'il coule toujours d'une vive source. Mais appliquons-nous à regarder la structure de son Église.

Durant les jours de sa vie mortelle, il a choisi ses apôtres; et il a dit à Pierre que « sur cette pierre il bâtirait son

1. *Ps.*, XLV, 9.

2. L'orateur continuait, et voici la belle période qu'il a cru devoir sacrifier : « S'il bâtit son Église au milieu des flots et des tempêtes, s'il laisse élever contre elle toutes les puissances du monde pour l'accabler dans sa naissance; si, attaquée par le dehors avec une si furieuse violence, elle se trouve encore divisée au dedans; si l'enfer déchaîné inspire aux esprits superbes mille dangereuses hérésies; si par mille subtilités ils embrouillent des mystères déjà si impénétrables (VAR. : *si hauts*), et mettent la vérité en péril; si, pour comble de malheur, la discipline se relâche, que le dedans de l'Église se remplisse de confusion; que l'ivraie semble prévaloir et que la paille couvre le bon grain; si le vulgaire est trop ignorant et les savants trop subtils et trop curieux; si la négligence et la lâcheté règnent dans le peuple préoccupé de ses maux, l'orgueil et la dureté parmi les grands, l'ambition et la vanité même parmi les pasteurs; si une fausse piété vient décréditer la piété véritable; si, pendant que les uns sont trop relâchés, les autres trop dédaigneux se font valoir par l'affectation d'une piété mal réglée; si le ciel semble se mêler avec la terre, la chair avec l'esprit, les saintes maximes avec les maximes corrompues, et qu'au milieu de tant de désordres et malgré le temps cette Église demeure sans tache; si la foi y est toujours pure et la règle des mœurs toujours droite; si la vérité qui censure les coutumes dépravées, presque abandonnée des particuliers, subsiste comme toute seule et trouve une défense invincible dans l'autorité de l'Église, que direz-vous, Chrétiens? pouvez-vous n'apercevoir pas dans la miraculeuse durée de l'Église et dans ce règne de la vérité l'ouvrage immortel de Jésus-Christ ressuscité, et tout ensemble un gage certain de l'éternité qui vous est promise? » De cette phrase admirable il est resté quelques mots que Bossuet a transportés plus loin, v. p. 518; on avouera qu'il eût été fâcheux de ne pas conserver un passage dont l'étude pourrait être si profitable.

3. C.-à-d. lorsque lui, J.-C., était mortel.

Église, contre laquelle l'enfer serait toujours faible[1]. » Vous voyez les matériaux déjà préparés : les apôtres sont appelés et Pierre est mis à leur tête. Jésus-Christ ne sera [pas] plutôt ressuscité que nous le verrons commencer à élever l'édifice, mais toujours sur les mêmes fondements. Car écoutez ce que dit l'ange aux pieuses femmes : « Allez dire à ses disciples et à Pierre[2]. » Dieu commence à réveiller la foi des apôtres, et il réveille principalement Pierre, qui était le premier de tous ; Pierre qui pour cette même raison devait être le plus fort et qui d'abord le plus infidèle, puisqu'il avait seul[3] renié son maître, devait ensuite confirmer ses frères, « afin, comme dit l'Apôtre, que la force fût perfectionnée dans l'infirmité et que la main de Jésus-Christ parût partout[4]. »

Tout s'avance dans le même ordre : Pierre et Jean courent au tombeau : Jean arrive le premier ; mais le respect le retient, et il n'ose entrer devant Pierre dans les profondeurs ; c'est Pierre qui voit le premier les linges de la sépulture posés à un coin du tombeau sacré, et les premières dépouilles (*a*) de la mort vaincue. Voyez comme l'Église se forme avec toute sa bienheureuse subordination au tombeau (*b*) de Jésus-Christ ressuscité ; et voyez en même temps comme les apôtres sortent peu à peu de leur erreur, Dieu les en tirant pas à pas, afin qu'une profonde réflexion sur tout leur état[5] leur fasse entendre que Jésus-Christ seul avait pu ressusciter leur foi éteinte. Mais il faut avancer l'ouvrage, et il est temps que Jésus-Christ paraisse aux apôtres : tout se fera sur le même plan sur lequel on a commencé. Saint Paul, fidèle témoin, nous apprend que « Jésus-Christ apparut à Pierre et après aux onze[6]. Saints apôtres, le

VAR. : (*a*) Marques. — (*b*) Sépulcre.

1. *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* — *Matth.*, XVI, 18.
2. *Ite, dicite discipulis ejus, et Petro.* — *Marc.*, XVI, 7.
3. Édit. : *puisqu'il avait su renier ;* faute de lecture.
4. *Virtus in infirmitate perficitur. Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi.* — *Cor.*, XII, 9.
5. Édit. : *Sur tous leurs torts ;* faute de lecture. Ce passage est écrit à la marge, et presque illisible ; mais il se trouvait déjà à la page précédente où il était facile à lire. Bossuet avait d'abord écrit *sur leur état, tout* est une surcharge que l'orateur a fait passer ensuite dans le texte.
6. *Et quia visus est Cephæ, et post hoc undecim.* — I *Cor.*, XV, 5.

temps est venu que Jésus-Christ vous veut rendre les dignes témoins de sa résurrection; et, afin que tout le corps soit inébranlable, il commence par affermir celui qu'il a mis à la tête : c'est aussi lui qui doit porter la parole au nom de vous tous. Pierre, qui a dit le premier : « Vous êtes Christ, Fils du Dieu vivant[1], » a aussi prêché le premier : Vous êtes le Christ ressuscité et le premier-né d'entre les morts, et l'Église va être fondée autant sur la foi de la résurrection de Jésus-Christ que sur celle de sa génération éternelle.

Mais que fait Jésus-Christ un peu après, pour donner la dernière forme à son Église? Environné de ses apôtres qui ne se lassaient point de le regarder, il dit à Simon Pierre : « Simon, fils de Jonas, m'aimez-vous? M'aimez-vous; encore une fois? M'aimez-vous plus que ceux-ci? » Vous qui êtes le premier en dignité, êtes-vous le premier en amour (*a*)? « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis[2]; » paissez les petits, paissez les mères; enfin avec le troupeau paissez aussi les pasteurs, qui à votre égard seront des brebis; et aimez plus que tous les autres, puisque mon choix vous élève au-dessus d'eux tous. Ainsi s'achève l'Église : le corps des apôtres reçoit sa dernière forme, en recevant de la main de Jésus-Christ ressuscité un chef qui le représente sur la terre. L'Église est distinguée éternellement de toutes les sociétés schismatiques qui, faute de reconnaître un chef établi de Dieu de cette sorte, ne sont que confusion; et le mystère de l'unité, par lequel l'Église est inébranlable, se consomme[3].

Il reste pourtant encore un dernier ouvrage : il faut que cette Église, ainsi formée avec ses divers ministères, reçoive la promesse d'immortalité de cette bouche immortelle, d'où le genre humain en suspens attendra un jour sa dernière et irrévocable sentence. Jésus-Christ assemble donc ses saints apôtres; et, prêt à monter aux cieux, écoutez comme il leur

VAR. : (*a*) Vous qui excellez en dignité, excellez-vous en amour?

1. *Tu es Christus, filius Dei vivi.* — *Matth.*, XVI, 16.
2. *Pasce agnos meos... pasce oves meas.* — *Joan.*, XXI, 15-17.
3. Bossuet reprendra les mêmes idées, quelques mois plus tard, dans le *Sermon sur l'Unité de l'Église.*

parle : « Toute puissance, dit-il, m'est donnée dans le ciel et dans la terre ; il est temps de partir : allez, marchez à la conquête du monde ; prêchez l'Évangile à toute créature ; enseignez toutes les nations et les baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit[1]. » Et quel en sera l'effet ? Effet admirable, effet éternel et digne de Jésus-Christ ressuscité : « Je suis, dit-il, avec vous jusqu'à la consommation des siècles[2] : » digne parole de l'Époux céleste, qui engage sa foi pour jamais à sa sainte Église. — Ne craignez point, mes apôtres, ni vous qui succéderez à un si saint ministère : moi ressuscité, moi immortel, je serai toujours avec vous : vainqueur de l'enfer et de la mort (*a*), je vous ferai triompher de l'un et de l'autre ; et l'Église que je formerai par votre sacré ministère, comme moi sera immortelle : ma parole, qui soutient le monde qu'elle a tiré du néant, soutiendra aussi mon Église : *Ecce ego vobiscum sum.*

Si depuis ce temps, Chrétiens, l'Église a cessé un seul moment ; si elle a un seul moment ressenti la mort d'où Jésus-Christ l'a tirée, et que cette Église (*b*) unie à Pierre n'ait pas conservé, avec l'unité et l'autorité, une forme invincible[3], doutez des promesses de la vie future. Mais vous voyez au contraire que cette Église née dans les opprobres et parmi les contradictions, chargée de la haine publique, persécutée avec une fureur inouïe premièrement en Jésus-Christ qui était son chef, et ensuite dans tous ses membres, environnée d'ennemis, pleine de faux frères, et un néant, comme dit saint Paul, dans ses commencements (*c*), attaquée encore plus vivement par le dehors, et plus dangereusement divisée au dedans par les hérésies dans son progrès, dans la suite presque abandonnée par le déplorable relâchement de sa discipline ; avec sa doctrine rebutante, dure

VAR. : (*a*) Et du tombeau.—(*b*) L'Église de Jésus-Christ.—(*c*) Dans sa naissance.

1. *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ. Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti.* — *Matth.*, XXVIII, 18, 19.

2. *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.* — *Ibid.*, 20.

3. Addition marginale que M. Lachat a eu le tort de ne pas faire entrer dans le texte conformément à l'intention évidente de Bossuet. *Et que* est ici pour *Et si.*

à pratiquer, dure à entendre, impénétrable à l'esprit, contraire aux sens, ennemie du monde dont elle combat toutes les maximes, demeure ferme et inébranlable[1].

Et pour venir au particulier de l'institution de Jésus-Christ, — car il est beau de considérer dans des promesses circonstanciées un accomplissement précis, — vous voyez que la doctrine de l'Évangile subsiste toujours dans les successeurs des apôtres ; que Pierre, toujours à leur tête, n'a cessé d'enseigner les peuples et de « confirmer ses frères[2], » et comme disent six cent trente[3] évêques au grand concile de Chalcédoine, qu'il est toujours vivant dans son propre siège[4] ; que toutes les hérésies, qui ont osé s'élever contre la science de Dieu, ont senti leurs têtes superbes frappées (*a*) par des anathèmes dont elles n'ont pu soutenir la force : qu'elles n'ont fait que languir depuis ce coup, et viennent tout à la fin[5] tomber aux pieds de l'Église et de Pierre qui les foudroie par ses successeurs : que cependant cette Église ne se diminue jamais d'un côté qu'elle ne s'étende de l'autre, conformément à cette parole que Jésus-Christ adresse lui-même à l'Église d'Éphèse : *Movebo candelabrum tuum de loco suo*[6] *:* « Je remuerai de sa place votre chandelier, « je vous ôterai la lumière de la foi : prenez garde, je la remuerai et la changerai de place, afin que l'Église regagne tout ce qu'elle perd, une vertu invisible réparant ses pertes ; et plutôt que de la laisser sans enfants, Dieu faisant, selon la parole de Jésus-Christ, « des pierres mêmes et des peuples les plus infidèles naître les enfants d'Abraham[7] : » en sorte que dans sa vieillesse, (si toutefois elle peut vieillir, elle qui est immortelle), et lorsqu'on la

VAR. : (*a*) Ont vu frapper leurs têtes superbes.

1. C'est ici que Bossuet a repris quelques-unes des idées qu'il exprimait avec tant d'éloquence dans une période sacrifiée. V. p. 514, note 2.
2. *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* — *Luc.*, XXII, 32.
3. Édit : *les* 630, faute de lecture.
4. C'est le quatrième concile général ; il fut tenu l'an 451 contre les Eutychiens et les Nestoriens.
5. Édit.: *à la fois*, faute de lecture.
6. *Apoc.*, II, 5.
7. *Potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahæ.* — *Matth.*, III, 9. Voyez la même idée développée dans le *Sermon pour la fête de l'Épiphanie*, prononcé quelques années plus tard par l'abbé de Fénelon.

croit stérile, elle est aussi féconde que jamais et demeure toujours au-dessus de la ruine qui menace les choses humaines.

Lisez l'histoire des siècles passés, et considérez l'état du nôtre : vous verrez que, par la vertu qui anime le corps de l'Église, lorsque l'Orient s'en est séparé, le Nord converti a rempli sa place : que le Nord, en un autre temps soulevé par les prédications séditieuses de Luther, a vu sa foi non pas tant éteinte que transportée à d'autres climats, et passer pour ainsi parler à de nouveaux mondes; et qu'enfin dans le pays même où l'hérésie règne, pour marque des ténèbres auxquelles elle est condamnée, elle tombe dans un désordre visible par un mélange confus de toutes sortes d'erreurs dont elle ne peut arrêter le cours; parce qu'à force de vouloir combattre l'autorité de l'Église qu'il a fallu, pour la contredire, appeler humaine, les hérésiarques n'ont pu s'en laisser aucune ni réelle ni apparente : ce qui fait que la plus superbe hérésie, la plus fière et la plus menaçante qui fut jamais, est devenue elle-même cette Babylone qu'elle se vantait de quitter[1]. Et, pour lui donner le dernier coup, Dieu suscite un autre Cyrus[2] un prince aussi magnanime, aussi modéré, aussi bienfaisant que lui, aussi grand dans ses conseils et aussi redoutable par ses armes; mais plus religieux, puisqu'au lieu que Cyrus était infidèle, le prince que Dieu nous suscite tient à gloire d'être lui-même le plus zélé et le plus soumis des enfants de l'Église[3], comme il est sans contestation le premier autant en mérite qu'en dignité; Dieu, dis-je, suscite ce nouveau Cyrus pour détruire cette Babylone et réparer les ruines de Jérusalem : de sorte que l'Église toujours victorieuse, quoiqu'en différentes manières, tantôt malgré les puissances conjurées contre elle, et tantôt par le secours que Dieu lui procure, triomphe de ses ennemis pour leur salut et pour le bien universel du

1. Les protestants du dix-septième siècle ne cessaient d'appeler Rome *la Babylone moderne, la grande prostituée*, etc. On croirait lire ici un chapitre de l'*Histoire des variations*.

2. Bossuet, en 1662 comme en 1669, écrivait pour ainsi dire d'un trait ce qu'il se proposait de dire en chaire à Louis XIV; en 1681 il s'y reprend à trois fois.

3. Il faut se rappeler que le roi de France prenait le titre de *fils aîné* de l'Église.

monde, où seule elle fait reluire parmi les ténèbres la vérité toute pure et la droite règle des mœurs, également éloignée de toutes les extrémités.

« O Église, les forces me manquent à raconter vos louanges : « *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei*[1] : « Oh ! vraiment, Église de Dieu, sainte cité de l'Éternel et la mère de ses enfants, vraiment on a dit de vous des choses bien glorieuses ; » et je ne m'étonne pas de l'état heureux et permanent qui vous est prédestiné dans le ciel, si déjà[2], par la vertu de celui qui vous a promis d'être avec vous, vous avez tant de majesté et tant de solidité sur la terre. Mais, mes Frères, remarquez-vous que cette promesse d'immortalité, qui soutient l'Église, s'adresse aux apôtres et aux successeurs des apôtres ? « Allez, enseignez, baptisez ; et moi, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles : » avec vous à qui la chaire a été donnée, avec vous à qui sont commis les saints sacrements, avec vous qui devez éclairer les autres. C'est par les apôtres et leurs successeurs que l'Église doit être immortelle. Si donc les successeurs des apôtres ne sont fidèles à leur ministère, combien d'âmes périront[3] ! O merveilleuse importance de ces charges redoutables ! ô péril de ceux qui les exercent, péril de ceux qui les demandent, et péril encore plus grand de ceux qui les donnent[4]. Mais comme ceux qui les exercent, chargés d'instruire les autres, n'ont besoin que de leurs propres lumières ; et que ce grand prince qui les donne entre dans les besoins de l'Église avec une circonspection si religieuse[5] que nous sommes assurés d'un bon choix, pourvu que chacun s'applique à lui former en lui-même ou dans sa famille de dignes sujets, c'est à vous que j'ai à parler, à vous, Messieurs, à vous qui demandez tous les jours

1. *Ps.*, LXXXVII, 3.
2. Édit. : *dans le ciel; déjà*, faute de lecture. *Si déjà* signifie *puisque déjà*.
3. L'orateur ajoutait : « Et quel péril pour la foi des peuples, si la leur est vacillante ! »
4. Addition marginale effacée ensuite : « Puisque être chargé des pasteurs c'est être chargé du fardeau de toute l'Église. »
5. Il y avait d'abord : « Et que ce roi écoute avec tant de soin ce que lui dicte sa conscience sur un si terrible sujet. » Bossuet a corrigé, et corrigé encore.

ou pour vous ou pour les autres ces redoutables (*a*) dignités [1].

Ah ! Messieurs, je vous en conjure par la foi que vous devez à Dieu, par l'attachement inviolable que vous devez à l'Église, à qui vous voulez donner des pasteurs selon votre cœur plutôt que selon le cœur de Dieu, et, si tout cela ne vous touche pas, par le soin que vous devez à votre salut : ah ! ne jetez pas vos amis, vos proches, vos propres enfants, vous-mêmes, qui présumez tout de votre capacité sans qu'elle ait jamais été éprouvée ; ah ! pour Dieu, ne vous jetez pas volontairement dans un péril manifeste. Ne proposez plus à une jeunesse imprudente les dignités de l'Église comme un moyen de piquer son ambition, ou comme la juste couronne des études de cinq ou six ans, qui ne sont qu'un faible commencement de leurs exercices. Qu'ils apprennent plutôt à fuir, à trembler, et du moins à travailler pour l'Église, avant que de gouverner l'Église. Car voici la règle de saint Paul, règle infaillible, règle invariable, puisque c'est la règle du Saint-Esprit : « Qu'ils soient éprouvés et puis qu'ils servent [2] ; » et encore : « C'est en servant bien dans les places inférieures qu'on peut s'élever à un plus haut rang [3] : » et cette règle est fondée sur la conduite de Jésus-Christ. Trois ans entiers il tient ses apôtres sous sa discipline : instruits par sa doctrine, par ses miracles, par l'exemple de sa vie et de sa mort, il ne les envoie pas encore exercer leur ministère : il revient des enfers et sort du tombeau pour leur donner durant quarante jours de nouvelles instructions : et encore après tant de soins, de peur de les exposer trop tôt, il les envoie se cacher dans Jérusalem : « Renfermez-vous, dit-il ; ne sortez pas jusqu'à ce

VAR. : (*a*) Terribles.

1. A ces courageuses vérités, Bossuet en ajoutait d'autres encore, qu'il a cru devoir supprimer : « Si les saints canons qui détestent ceux qui s'y élèvent par d'importunes sollicitations ne vous font pas peur et ne peuvent vous empêcher de demander des grâces si dangereuses, craignez du moins le malheur de les demander pour des indignes. »

2. *Et hi autem probentur primum ; et sic ministrent, nullum crimen habentes.* — I *Tim.*, III, 10.

3. *Qui enim bene ministraverint gradum sibi bonum acquirent.* — *Ibid.*, 13.

que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut[1]. » Il les jette dans une retraite profonde, sans laquelle le Saint-Esprit, leur conducteur nécessaire, ne viendra pas. Voilà comme sont formés ceux qui ont appris sous Jésus-Christ.

Et nous, Messieurs, sans avoir rien fait, nous entreprenons de remplir leur place. Si[2] l'ordre ecclésiastique est une milice[3], comme disent tous les saints Pères et tous les conciles après saint Paul, espère-t-on commander, mais le peut-on sans hasarder tout, lorsqu'on n'a jamais obéi, jamais servi sous les autres? Et quel ordre, quelle discipline y aura-t-il dans la guerre, si on peut seulement prétendre à s'élever[4] autrement que par les degrés[5]! Ou bien est-ce que la milice ecclésiastique, où il faut combattre tous les vices, toutes les passions, toutes les faiblesses humaines, toutes les mauvaises coutumes, toutes les maximes du monde, tous les artifices des hérétiques, toutes les entreprises des impies, en un mot tous les démons et tout l'enfer, ne demande pas autant de sagesse, autant d'art, autant d'expérience et enfin autant de courage, quoique d'une autre manière, que la milice du monde? Quel spectacle, lorsque ceux qui devaient combattre à la tête, ne savent par où commencer, qu'un conducteur secret remue avec peine sa faible machine et que celui qui devait payer de sa personne paie à peine de mine et de contenance! O malheur, ô désolation, ô ravage inévitable de tout le troupeau! Car ignorez-vous cette juste, mais redoutable sentence que Jésus-Christ prononce de sa propre bouche : « Si un aveugle mène un autre aveugle, tous deux tomberont dans le précipice[6]? » Tous deux tomberont; « et non seulement, dit saint Augustin[7], l'aveugle qui mène, mais encore l'aveugle qui suit! » ils

1. *Vos autem sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto.* — *Luc.*, XXIV, 49.
2. Bossuet ajoutait : « Parlons simplement et sans figure; nous voulons nous élever à l'épiscopat; qu'avons-nous fait étant prêtre. Si l'ordre, etc. »
3. *Hoc præceptum commendo tibi... ut milites in bonam militiam.* — 1 *Tim.*, I, 18.
4. Édit. : *de* s'élever, faute de lecture.
5. Latin *gradus*, tel est le sens de notre mot *grade*.
6. *Cæcus autem si cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadunt.* — *Matth.*, XV, 14.
7. *Non solum cæcum ducentem, sed et cæcum sequentem.* — S. August., *Serm.*, LXVI, 21.

tomberont l'un sur l'autre; mais certes l'aveugle qui mène tombe d'autant plus dangereusement qu'il entraîne les autres dans sa chute, et que Dieu redemandera de sa main le sang de son frère qu'il a perdu[1]. Et pour voir un effet terrible de cette menace, considérez tant de royaumes arrachés du sein de l'Église par l'hérésie de ces derniers siècles. Recherchez les causes de tous ces malheurs, il s'élèvera autour de vous du creux des enfers comme un cri lamentable des peuples précipités dans l'abîme : C'est nos indignes pasteurs qui nous ont jetés dans ce lieu de tourment où nous sommes : leur inutilité et leur ignorance nous les a fait mépriser[2]: leur vanité et leur corruption nous les a fait haïr, injustement, il est vrai, car il fallait respecter Jésus-Christ en eux et les promesses faites à l'Église; mais enfin ils ont donné lieu aux spécieuses déclamations qui nous ont séduits; ces sentinelles endormies ont laissé entrer l'ennemi, et la foi ancienne s'est anéantie par la négligence de ceux qui en étaient les dépositaires.

O sainte Église gallicane, pleine de science, pleine de

1. Bossuet avait commencé par rédiger autrement cette fin du second point, il plaçait ici ce qu'on a lu plus haut, et disait : « Mais peut-être que vous préparez à ce pasteur ignorant un homme habile pour le corriger, et qu'un secret conducteur lui montrera le chemin qu'il doit tenir. C'est le grand malheur de l'Église; c'est ce qui perd tout dans le monde, quand ceux qui doivent être les coopérateurs sont les conducteurs véritables; quand ce secret conducteur que vous nous vantez remue à peine la faible machine, et que ceux qui doivent payer de leur personne payent à peine de mine et de contenance. Que si vous doutez encore que des pasteurs ignorants et des pasteurs corrompus causent des maux infinis, considérez tout le Nord arraché du sein de l'Église par l'hérésie. Voyez les confusions où les royaumes voisins sont tombés. L'hérésie a tout ébranlé jusqu'aux fondements, et ceux qui ont prétendu, en ouvrant la porte à l'erreur, se rendre maîtres de la religion, à la fin ne sont plus maîtres de rien. Recherchez les causes de tous ces malheurs, tous les mémoires, toutes les histoires et toute la suite des choses vous en instruira, et il s'élèvera autour de vous un cri lamentable des peuples précipités dans l'abîme ! C'est nos indignes pasteurs qui nous ont perdus; leur ignorance nous les a fait mépriser, leur corruption nous les a fait haïr. Ces sentinelles endormies ont laissé entrer l'ennemi, et ces chiens muets qui ne savaient point aboyer contre les loups ont été cause que nous en avons été la proie.

« O sainte Église gallicane, ornement de la chrétienté, lumière du monde, fidèle dépositaire de la foi et de la discipline ancienne, tu fleuriras plus que jamais. Le prince incomparable qui remplit tes places sait que les hommes font tout dans l'empire de J.-C. plus encore que dans les empires du monde; que les lois sans les hommes sont mortes, et qu'être chargé des pasteurs c'est être chargé du fardeau de toute l'Église. Elle vivra cette Église, elle vivra; car J.-C. qui ne meurt jamais l'a promis. Mais nous, mes Frères, etc. »

2. Il faut remarquer ces deux singuliers : *C'est* nos pasteurs, — leur inutilité et leur ignorance les *a* fait mépriser; tous deux sont logiques et conformes aux habitudes de Bossuet.

vertus, pleine de force, jamais, jamais, je l'espère, tu n'éprouveras un tel malheur : la postérité te verra telle que t'ont vue les siècles passés, l'ornement de la chrétienté et la lumière du monde, toujours une des plus vives et des plus illustres parties de cette Église éternellement vivante, que Jésus-Christ a répandue par toute la terre.

Mais nous, mes Frères, voulons-nous mourir? Et si nous ne commençons à vivre pour ne mourir plus, que nous sert d'être les membres d'un chef immortel et d'un corps, d'une Église qui ne doit jamais avoir de fin? C'est par cette considération qu'il faut finir ce discours.

TROISIÈME POINT

Étrange impression qui s'est mise dans l'esprit des hommes[1], qui pourvu qu'ils aient un recours fréquent aux sacrements de l'Église, croient que les péchés qu'ils ne cessent de commettre ne leur font pas tout le mal qu'ils leur pourraient faire ; et s'imaginent être chrétiens parce qu'aussi souvent confessés qu'ils sont pécheurs, ils soutiennent dans une vie toute corrompue une apparence de vie chrétienne. Ce n'est pas là la doctrine que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont enseignée. « Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus[2] ; » et de là que conclut saint Paul? « Ainsi vous devez penser que vous êtes morts au péché pour vivre à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur[3]. » Il parle encore avec plus de force[4] : « Si, dit-il, nous sommes morts au péché, comment pourrons-nous y vivre dorénavant[5]? » *Quomodo?* Comment? comment le pourrons-nous? Parole d'étonnement, qui fait voir l'Apôtre saisi de frayeur à la seule vue d'une rechute! Déplorable dépravation des chrétiens! C'est une

1. Ce troisième point, comme le second, avait un autre commencement auquel Bossuet a renoncé ensuite : « Il faut ici se désabuser d'une fausse idée de vertu qui n'est que trop commune parmi les fidèles. Ils croient donc pour la plupart que pourvu, etc. »
2. *Christus resurgens jam non moritur.* C'est le texte même du sermon.
3. *Ita et vos existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo, in Christo Jesu Domino nostro.* — *Rom.*, VI, 11.
4. Édit. : *et encore avec plus de force;* il y a dans le ms. *il p. encore.*
5. *Qui mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo?* — *Ibid.*, 2.

merveille (*a*) quand ceux qui fréquentent les saints sacrements gardent les résolutions qu'ils y ont prises, et saint Paul s'étonnait alors comment ceux qui les recevaient et qui étaient morts au péché, pouvaient y vivre. Si, dit-il, nous sommes morts au péché de bonne foi; si de bonne foi nous avons renoncé à ces abominables impuretés, à cette aigreur implacable d'un cœur ulcéré qui songe à se satisfaire par une vengeance éclatante, ou qui, goûtant en lui-même une vengeance cachée, se rit (*b*) secrètement de la simplicité d'un ennemi déçu; à ces meurtres que vous fait faire tous les jours votre (*c*) langue envenimée; à cette malignité dangereuse qui vous fait empoisonner si habilement et avec tant d'imperceptibles détours une conduite innocente; à cette fureur d'un jeu ruineux où votre famille change d'état à chaque coup, tantôt relevée pour un moment et tantôt précipitée dans l'abîme (*d*) : si nous avons renoncé à toutes ces choses et aux autres désordres de notre vie, comment pouvons-nous y vivre et nous replonger volontairement dans cette horreur[1] ?

Mais procédons par principes : les hommes ne reviennent que par là. Voici donc le fondement que je pose. Quand Dieu daigne se communiquer à sa créature, son intention n'est pas de se communiquer en passant : « Mon Père et moi nous viendrons à eux, dit le Fils de Dieu, et nous ferons en eux notre demeure[2] ; » et encore : « Le Saint-Esprit demeurera en vous et il y sera[3] ; » et encore : « Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui[4]. » Une demeure réciproque! En un mot l'Esprit de Dieu veut demeurer; car il est stable, constant, immuable de sa nature : il ne veut pas être en passant dans les âmes, il y veut avoir

VAR. : (*a*) Nous nous étonnons maintenant. — (*b*) Triomphe. — (*c*) Une langue. — (*d*) Entièrement abîmée.

1. Quelques parties de cette phrase étaient plus vives dans la première rédaction; l'orateur y parlait de « cette malignité dangereuse qui en donnant de faux jours à une conduite innocente empoisonne tous les desseins et toutes les paroles d'un homme de bien; » il parlait de « cette fureur d'un jeu ruineux où nous nous jouons des larmes de notre famille désolée. »

2. *Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus.* — *Joan.*, XIV, 23.

3. *Apud vos manebit, et in vobis erit.* — *Ibid.*, 17.

4. *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo.* — *Ibid.*, VI, 57.

une demeure fixe ; et s'il ne trouve dans votre (*a*) conduite quelque chose de ferme et de résolu, il se retire : ou, pour vous dire tout votre mal, s'il ne trouve rien de ferme et de résolu dans votre conduite, craignez qu'il ne se soit déjà profondément retiré de vous, et que vous ne soyez celui dont il est écrit : « Vous avez le nom de vivant, et vous êtes mort[1]. » Ne dites pas que ce n'est que fragilité : car si la fragilité, qui est la grande maladie de notre nature, n'a point de remède dans l'Évangile, Jésus-Christ est mort et ressuscité en vain : en vain il emploie[2] à nous convertir, comme dit saint Paul, « la même vertu par laquelle il a été ressuscité[3], » une vertu divine et surnaturelle : *Supereminens magnitudo virtutis ejus in nos qui credimus secundum operationem potentiæ virtutis ejus, quam operatus est in Christo, suscitans illum a mortuis*[4]. Et croire qu'on prenne toujours dans les sacrements une vertu miraculeuse et toute-puissante en demeurant toujours également faible, de sorte qu'on puisse toujours mourir au péché et toujours y vivre, c'est une erreur manifeste.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'on ne puisse perdre la grâce recouvrée, et même la recouvrer plusieurs fois dans le sacrement de pénitence. Il faut détester (*b*) tous les excès : celui-ci est rejeté par toute l'Église et condamné manifestement dans toutes les Écritures, qui n'ont point donné de bornes à la divine miséricorde ni à la vertu des saints sacrements. Mais comme je vous avoue que la vie chrétienne peut commencer quelquefois par l'infirmité, je dis qu'il en faut venir à la consistance. Un fruit n'est pas mûr d'abord, et sa crudité offense le goût : mais s'il ne vient à maturité, ce n'est pas du fruit, c'est du poison[5].

VAR. : (*a*) Dans notre. — (*b*) Je déteste.

1. *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* — *Apoc.*, III, 1.
2. Édit. : *Dieu* emploie, faute de lecture.
3. Édit. : *il a ressuscité J.-C.* Bossuet a barré J.-C. au crayon, et écrit de même au crayon le mot *été*.
4. *Ephes.*, I, 19, 20. Bossuet a écrit deux textes à la marge, celui qu'on vient de lire, et un autre tiré de l'*Épître de saint Paul aux Colossiens* (II, 12) : *In quo et resurrexistis per fidem operationis Dei, qui suscitavit illum a mortuis.* Les éditeurs ont donné ce dernier texte, ils n'ont pas compris que Bossuet, après vérification, avait substitué le plus précis à l'autre.
5. Il y avait d'abord : « Un fruit commence par être vert, et sa crudité offense le goût, mais il faut qu'il vienne à maturité. Ainsi le pécheur, etc. »

Ainsi le pécheur qui se convertit, pourvu qu'il déplore sa fragilité et qu'au lieu d'en être confus il ne s'en fasse pas une excuse, peut ne la pas vaincre d'abord; et les fruits de sa pénitence, quoique amers et désagréables, ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent. Mais que jamais nous ne produisions ces dignes fruits de pénitence tant recommandés dans l'Évangile[1], c'est-à-dire « une conversion solide et durable, » *pœnitentiam stabilem*[2], comme l'appelle saint Paul (*a*); que notre pénitence ne soit qu'un amusement et, pour parler comme un saint concile d'Espagne, notre communion un jeu sacrilège où nous nous jouons de ce que le ciel et la terre ont de plus saint, *ludere de dominicâ communione*[3]; que notre vie, toute partagée entre la vertu et le crime, ne prenne jamais un parti de bonne foi; ou plutôt qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu, nous prenions ouvertement le parti du crime, le faisant régner en nous malgré les sacrements tant de fois reçus, c'est un prodige inouï dans l'Évangile, c'est un monstre dans la doctrine des mœurs.

Faites-moi venir un philosophe, un Socrate, un Aristote, qui vous voudrez[4] : il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager, mais que c'est une habitude constante et un état permanent. Que nous ayons une moindre idée de la vertu chrétienne, et qu'à cause que Jésus-Christ nous a ouvert dans les sacrements une source inépuisable pour laver nos crimes, plus aveugles que les philosophes qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyons être chrétiens lorsque nous passons toute notre vie dans une inconstance perpétuelle; aujourd'hui dans les eaux de la pénitence et demain dans nos premières ordures; aujourd'hui à la sainte table avec Jésus-Christ et demain avec Bélial et dans toute la corruption passée : peut-on déshonorer davantage le christianisme? et n'est-ce pas

VAR. : (*a*) Comme dit saint Paul.

1. *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ. — Luc.*, III, 8.
2. II *Cor.*, VI, 10.
3. *Concil. Eliberit.*, can. XLVII. Labb., tom. I, col. 975.
4. Première rédaction : *Faites-moi venir un Socrate, un Pythagore, un Platon;* Bossuet a détrôné les deux derniers au profit d'Aristote qu'il appelle étourdiment *Aristide.*

faire de Jésus-Christ même, chose abominable, un défenseur des mauvaises habitudes? Ce n'est pas ainsi qu'il a parlé [des rechutes[1]], lui qui trouvant l'arbre cultivé et toujours infructueux, s'étonne de le voir encore sur la terre et prononce qu'il n'est plus bon que pour le feu[2]. Quel effet attendez-vous (*a*) de vos confessions stériles? Ne voyez-vous pas que vous vous trompez vous-mêmes (*b*); et qu'ennemis non pas du péché, mais du reproche de vos consciences qui vous inquiète, c'est de cette inquiétude, et non du péché, que vous voulez vous défaire; de sorte que (*c*) le fruit de vos pénitences c'est d'étouffer le remords et de vous faire trouver la tranquillité (*d*) dans le crime?

— Ah! il est vrai, vous me convainquez : dans la faiblesse où je suis, jamais je n'approcherai (*e*) des saints sacrements. — J'avais prévu cette malheureuse conséquence. Nous voici donc dans ces temps dont parle saint Paul, « où les hommes ne peuvent plus supporter[3] la saine doctrine[4]. » Prêchez-leur la miséricorde toujours prête à les recevoir, au lieu d'être attendris par cette bonté, ils ne cesseront d'en abuser jusqu'à ce qu'ils la rebutent et la changent en fureur : faites-leur voir le péril où les précipite le mépris des saints sacrements, il n'y a plus de sacrements pour eux. Combien en effet en connaissons-nous qui n'ont plus rien de chrétien que ce faux respect pour les sacrements, qui fait qu'ils les abandonnent, de peur, disent-ils, de les profaner! Le beau reste de christianisme (*f*)! comme si on pouvait faire, pour ainsi parler, un plus grand outrage aux remèdes que d'en être environné sans daigner les prendre, douter de leur vertu et les laisser inutiles[5]!

VAR. : (*a*) Attendons-nous. — (*b*) Ne voyons-nous pas que nous nous trompons nous-mêmes (et ensuite : de nos consciences qui nous inquiètent, etc.). — (*c*) En sorte que. — (*d*) La sécurité. — (*e*) Je me garderai bien d'approcher. — (*f*) De piété.

1. Ms. : qu'il *en* a parlé (*var.* qu'il en parle) *en* se rapporte à *rechutes* que Bossuet a barré avec toute une fin de phrase.
2. *Luc.*, XIII, 6 et seq. C'est la célèbre parabole du figuier stérile.
3. Édit. Lachat : *soutenir*, faute de lecture; Déforis avait bien lu *supporter*.
4. *Erit tempus quum sanam doctrinam non sustinebunt.* — II *Tim.*, IV, 3.
5. M. Lachat triomphe de ce passage qu'il considère comme une critique des jansénistes; il n'a pas vu que Bossuet, ici comme dans l'*Oraison funèbre de Cornet*, cherche le juste milieu entre deux excès; peut-être ignorait-il que Bos-

O Jésus-Christ ressuscité, parlez vous-même. Vous avez dit de votre bouche sacrée, que « les morts qui seraient gisants dans les tombeaux entendraient la voix du Fils de l'homme, et sortiraient des ombres de la mort[1]. » O vous plus morts que les morts, morts de quatre jours, dont les entrailles déjà corrompues par des habitudes invétérées font horreur aux sens ; « squelette décharné, os desséchés, » où il n'y a plus de suc ni aucun reste de l'ancienne forme ; quoiqu'une pierre pesante vous couvre, et que rien ne semble capable de forcer la dureté de votre cœur, « Écoutez la voix du Fils de l'homme : » *Ossa arida, audite verbum Domini*[2]. Est-ce en vain que saint Paul a dit que Dieu emploie pour vous convertir, et qu'il a mis dans ses sacrements « la même vertu par laquelle il a ressuscité Jésus-Christ, » *In quo et resurrexistis per fidem operationis Dei qui suscitavit illum a mortuis*[3] ; par conséquent une vertu infinie, une vertu miraculeuse, une vertu qui ressuscite les morts? Pourquoi donc voulez-vous périr?

— Ah! j'ai trop abusé des grâces, et j'ai épuisé tous les remèdes. — Mais pourquoi accusez-vous les remèdes que vous n'avez jamais pris qu'avec négligence? Avez-vous gémi? avez-vous prié? Après avoir découvert vos plaies cachées à un sage médecin, avez-vous vécu dans le régime nécessaire, épargnant à votre faiblesse jusqu'aux occasions les moins dangereuses, et songeant plutôt à éviter les tentations qu'à les combattre? — Mais cette vie[4] est trop ennuyeuse, et on ne peut la souffrir. — Songez, songez non pas aux ennuis, mais aux douleurs et au désespoir d'une éternité malheureuse. Ce n'est pas ce qu'il nous faut faire pour notre salut qui doit nous sembler difficile, mais ce qui nous arrivera si nous en abandonnons le soin. Faites donc un dernier effort. Vous consultez trop longtemps. Écoutez

suet n'eut pas l'évêché de Beauvais, en 1679, parce qu'il refusa positivement d'exercer les jansénistes de ce diocèse.

1. *Venit hora in qua omnes qui in monumentis sunt audient vocem filii Dei, et procedent, etc.* — *Joan.*, v, 28.

2. *Ezech.*, XXXVII, 4.

3. *Coloss.*, II, 12. Ici comme plus haut Bossuet a substitué un texte nouveau à celui qu'il avait d'abord choisi : *Secundum operationem*, etc. (V. p. 526, note 4).

4. C'est-à-dire : Cette vie de précautions continuelles.

le conseil de saint Augustin; il a été dans la peine où je vous vois (*a*), et saura bien vous conseiller ce qu'il y faut faire : *Nolite libenter colloqui cum cupiditatibus vestris*[1] : « Cessez, dit ce pécheur si parfaitement converti, cessez de discourir avec vos passions et avec vos faiblesses. « Vous écoutez trop leurs vaines excuses, les délais qu'elles vous proposent, les mauvais exemples qui les entretiennent, la mauvaise honte qu'elles vous remettent continuellement devant les yeux, et enfin les mauvaises compagnies qui vous entraînent au mal comme malgré vous. Ne voyez-vous pas l'erreur des hommes, qui ne trouvant dans leurs plaisirs qu'une joie trompeuse et jamais le repos qu'ils cherchent, s'étourdissent les uns les autres et s'encouragent mutuellement à mal faire, toujours plus déterminés en compagnie qu'en particulier; marque visible d'égarement, et que leurs plaisirs[2] destitués de la vraie nature du bien et toujours suivis du dégoût, ont besoin pour se soutenir du tumulte qui offusque la réflexion. Cessez de les écouter, si vous ne voulez périr avec eux. Une grande résolution se doit prendre par quelque chose de vif et avec un soudain effort : demain, c'est trop tard ; sortez aujourd'hui de l'abîme où vous périssez et où peut-être vous vous déplaisez depuis si longtemps. On n'aura pas demain un autre Évangile, un autre enfer, ni un autre Dieu et un autre Jésus-Christ à vous prêcher : l'Église a fait ses derniers efforts dans cette fête, et a épuisé toutes ses menaces. La vieillesse, où[3] vous mettez votre confiance, ne fera que vous affaiblir l'esprit et le cœur, et répandre sur vos passions un ridicule qui vous rendra la fable du monde, mais qui n'opérera pas votre conversion. La mort, qui la suit de près, vous fera jouer peut-être le personnage de pénitent comme à un Antiochus : vous serez alarmés et non convertis : votre âme sera jetée dans un trouble irrémédiable ; et incapable dans sa frayeur de se posséder elle-même, elle vous fera rouler sur les lèvres des

VAR. : (*a*) Il a passé par cette épreuve.

1. *In Psal.*, CXXXVI, 21.
2. Voir au sujet de cette anacoluthe, p. 17, note 2.
3. C'est-à-dire *dans laquelle*, tournure habituelle au dix-septième siècle.

actes de foi suggérés[1], comme l'eau court (*a*) sur la pierre sans la pénétrer : ainsi il n'y aura plus pour vous de miséricorde.

« Ah ! mes Frères, j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi[2] : » *Confidimus autem de vobis, dilectissimi, meliora et viciniora saluti, tametsi ita loquimur*[3]. Car pourquoi voulez-vous mourir, maison d'Israël, peuple béni, peuple bien-aimé, autrefois enfants de colère et maintenant enfants d'adoption et de dilection[4] éternelle ; vous pour qui toutes les chaires retentissent d'avertissements salutaires, pour qui coulent toutes les grâces dans les sacrements, pour qui toute l'Église est en travail et s'efforce de vous enfanter en Jésus-Christ ; mais pour qui Jésus-Christ est mort, pour qui ce Sauveur ressuscité ne cesse d'intercéder auprès de son Père par ses plaies, pourquoi voulez-vous mourir ? Vivez, vivez plutôt, mes chers Frères, c'est Dieu même qui vous le demande, qui vous y exhorte, qui vous l'ordonne, qui vous en prie : et nous, indignes interprètes de ses volontés et ministres tels quels de sa parole, nous secondons le dessein de sa miséricorde, et de cette même bouche dont nous vous consacrons les divins mystères, « nous vous conjurons pour Jésus-Christ avec l'Apôtre, réconciliez-vous à Dieu : » *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo*[5] ; et encore avec le prophète : « Convertissez-vous, et vivez[6] ; » mais afin de vivre pour ne mourir plus, vivez dans les précautions nécessaires à la faiblesse. » Souvenez-vous, dit Jésus-Christ, de la femme de Lot[7], » et de la suite funeste d'un regard furtif[8] et du monument éternel que Dieu nous y donne des châtiments qui suivent les moindres retours vers les objets qu'il faut quitter. Le grand

VAR. : (*a*) Coule.

1. Bossuet avait d'abord écrit : « *Elle poussera des oui et des non dont Dieu ne tiendra aucun compte.* » Il a jugé sans doute qu'une telle parole pourrait être décourageante.
2. Voy. cette même phrase à la fin du *Sermon sur la Vigilance* (p. 348).
3. *Hebr.*, VI, 9.
4. Mot perdu pour nous : le composé *prédilection* s'emploie couramment.
5. II *Cor.*, V, 20.
6. *Revertimini, et vivite.* — *Ezech.*, XVIII, 32.
7. *Memores estote uxoris Loth.* — *Luc.*, XVII, 32.
8. Édit. : *fugitif*, faute de lecture.

mal des Israélites sous Achab et celui qui les fit périr sans ressource, c'est que parmi les dieux étrangers dont ils encensaient les autels, « ils furent, dit l'Écriture, si abominables qu'ils adorèrent les dieux des Amorrhéens que Dieu avait mis en fuite devant eux[1]. » Ces dieux vaincus, ces dieux renversés avec les peuples qui les servaient, furent révérés des Israélites et devinrent l'objet de leur culte; ce fut le comble de leurs maux et le pas le plus prochain vers la perdition. Craignez une semblable aventure : que ces idoles abattues[2] ne voient jamais redresser leurs abominables autels; que la pensée de la mort efface tout l'éclat qui vous éblouit; que la résurrection de Jésus-Christ ouvre vos yeux aux biens éternels, et enfin que jamais le monde vaincu ne redevienne vainqueur.

Sire, quel autre sait mieux (*a*) que vous assurer une victoire? Et de qui pouvons-nous apprendre avec plus de fruit les véritables effets d'un triomphe entier que de cette main invincible sous laquelle tant d'ennemis abattus ont vu tomber tout ensemble et leurs forces et leur courage; et, malgré leur secret dépit, ont perdu avec l'espérance de se relever jusqu'à l'envie de combattre? Jamais le monde ne sera tout à fait vaincu par les chrétiens, jusqu'à ce qu'il soit atterré de cette sorte et qu'à force de le vaincre, nous l'ayons réduit à désespérer pour jamais de rétablir dans nos cœurs son empire renversé. Mais, Sire, Votre Majesté, après la victoire si pleine et si assurée, a donné la paix à ses ennemis domptés (*b*); et cette paix tant vantée, mais qui ne l'est pas encore assez, fait le comble de votre gloire[3]. Dans la guerre que les chrétiens ont à soutenir, il n'y a ni paix ni trêve, puisque si le monde cesse quelquefois de nous attaquer par le dehors, nous-mêmes nous ne cessons par de continuels combats de mettre notre salut en péril : de sorte

VAR. : (*a*) Qui sait mieux. — (*b*) Vaincus.

1. *Et abominabilis factus est, in tantum ut sequerctur idola quæ fecerant Amorrhæi, quos consumpsit Dominus a facie filiorum Israel.* — III *Reg.*, XXI, 26.

2. *Vous m'entendez bien*, ajoutait Bossuet qui fait ici allusion de la manière la plus évidente aux amours de Louis XIV.

3. Il s'agit ici de la paix de Nimègue, antérieure de trois années au sermon qui nous occupe.

que (*a*) l'ennemi est toujours aux portes, et que le moindre relâchement, le moindre retour, enfin (*b*) le moindre regard vers la conduite passée peut en un moment faire évanouir toutes nos victoires et rendre nos engagements plus dangereux que jamais. Il faut donc s'armer de nouveau après le triomphe. Prenez, Sire, ces armes salutaires dont parle saint Paul [1], la foi, la prière, le zèle, l'humilité, la ferveur : c'est par là qu'on assure la victoire parmi les infirmités et les tentations de cette vie. Arbitre de l'univers et supérieur même à la fortune, si la fortune était quelque chose, c'est ici la seule occasion où vous pouvez craindre sans honte, et il n'y a plus pour vous qu'un seul ennemi à redouter, vous-même, Sire, vous-même ; vos victoires, votre propre gloire, cette puissance sans bornes (*c*) si nécessaire à conduire un État, si dangereuse à se conduire soi-même : voilà le seul ennemi dont vous ayez à vous défier (*d*). Qui peut tout ne peut pas assez ; qui peut tout ordinairement tourne sa puissance contre lui-même ; et quand le monde nous accorde tout, il n'est que trop malaisé de se refuser quelque chose. Mais aussi c'est la grande gloire et la parfaite vertu de savoir, comme vous, se donner des bornes et demeurer dans la règle, quand la règle même semble nous céder.

Pour vivre dans cette règle qui soumet à Dieu toute créature, il faut, Sire, quelquefois descendre du trône. L'exemple de Jésus-Christ nous fait assez voir « que celui qui descend, c'est celui qui monte. Celui qui est descendu, dit saint Paul, jusqu'aux profondeurs de la terre, c'est celui qui est monté au plus haut des cieux [2] : » il faut donc descendre avec lui, quelque grand qu'on soit ; descendre pour s'humilier, descendre pour se soumettre, descendre pour compatir, pour écouter de plus près la voix de la misère qui perce le cœur et lui apporter un soulagement digne d'une si grande puissance. Voilà comme Jésus-Christ est descendu.

VAR. : (*a*) En sorte que. — (*b*) En un mot. — (*c*) Votre puissance. — (*d*) Dont vous ayez à vous garder ; — que vous avez à combattre.

1. Cf. *Ephes.*, VI, 13 et sq. Saint Paul y parle de la cuirasse de la justice, *loricam justitiæ*, du ceinturon de la vérité, *succincti lumbos vestros in veritate*, etc.

2. *Descendit primum in inferiores partes terræ. Qui descendit, ipse est qui ascendit super omnes cœlos ut impleret omnia.* — *Ephes.*, IV, 9, 10.

Qui descend ainsi remonte bientôt. C'est, Sire, l'élévation que je vous souhaite. Ainsi votre grandeur sera éternelle; votre état ne changera jamais[1] : nous vous verrons toujours roi, toujours couronné, toujours vainqueur et en ce monde et en l'autre, par la grâce et la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

XXII

SERMON SUR L'UNITÉ DE L'ÉGLISE[2]

Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël!

Que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob! que vos pavillons, ô Israélites, sont merveilleux! *C'est ce que dit Balaam inspiré de Dieu à la vue du camp d'Israël dans le désert.* Au livre des Nombres, XXIV, 1, 2, 4.

MESSEIGNEURS,

C'est sans doute un grand spectacle de voir l'Église chrétienne figurée dans les anciens Israélites; la voir, dis-je,

1. Il y avait d'abord : « La mort même, qui change tout, ne changera pas votre état. » L'orateur avait dit au roi assez de vérités, il pouvait lui épargner en finissant cette allusion trop directe à la mort. Ce dernier paragraphe a été ajouté après coup; l'apostrophe à Louis XIV est la seule partie de ce sermon qui semble écrite d'un seul jet.— Édit. Lachat : votre *État* ne *manquera*, faute de lecture.

2. Ce titre n'est pas de Bossuet, qui a fait imprimer son discours en 1682 et qui l'a intitulé : « Sermon presché à l'ouverture de l'Assemblée generale du clergé de France, le 9 novembre 1681, à la Messe solennelle du Saint-Esprit, dans l'Eglise des Grands-Augustins, *par Mre Jacques-Benigne Bossuet, Evêque de Meaux, Conseiller du Roy en ses Conseils, cy-devant Precepteur de Monseigneur le Dauphin et premier Aumônier de Madame la Dauphine.* Imprimé par ordre de la même Assemblée. — A Paris, chez Federic Leonard, Imprimeur ordinaire du Roy et du Clergé de France, rue S. Jaques, à l'Ecu de Venise. MDCLXXXII, avec privilége de sa Majesté. » (74 p. in-4°). — Pas de ms. — Déforis, VII, p. 1.— Lachat, XI, p. 582. Ce sermon est, comme l'a très bien dit l'abbé Maury : « un prodige d'érudition, d'éloquence, de sagesse et de génie. » Bossuet l'a composé dans les circonstances les plus délicates, car la célèbre assemblée de 1682, convoquée par Louis XIV, avait à décider entre ce prince et le pape le plus saint qu'ait produit le dix-septième siècle. Le discours de Bossuet est donc ce que nous appellerions aujourd'hui un *Manifeste* ou un *Discours-programme;* aussi l'orateur en surveilla-t-il l'impression avec un soin particulier; il fit réimprimer les pages 43 et 44 parce qu'on avait mis en caractères romains un mot qu'il voulait voir en lettres italiques. Le texte qu'on va lire a été collationné sur l'édition originale : on verra que Déforis avait fait quelques fautes de lecture et que M. Lachat n'a pas corrigé Déforis. Pour l'orthographe de Bossuet, v. l'*Introduction*.

sortie de l'Égypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la Terre promise à travers d'un désert immense[1] où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlants: nulle terre, nulle culture, nul fruit; une sécheresse effroyable; nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par miracle du sein d'une roche; toute la nature stérile pour elle, et aucun bien que par grâce : mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude on la voit environnée d'ennemis; ne marchant jamais qu'en bataille; ne logeant que sous des tentes : toujours prête à déloger[2] et à combattre : étrangère que rien n'attache, que rien ne contente, qui regarde tout en passant sans vouloir jamais s'arrêter : heureuse néanmoins dans cet état, tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course. Voilà l'image de l'Église pendant qu'elle voyage sur la terre. Balaam la voit dans le désert : son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards : Dieu, son chef invisible au milieu d'elle : Aaron, prince des prêtres et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Église sous l'autorité de Moïse, souverain législateur et figure de Jésus-Christ: le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature ; tout en paix par le concours de ces deux puissances : Coré et ses sectateurs ennemis de l'ordre et de la paix engloutis à la vue de tout le peuple, dans la terre soudainement entr'ouverte sous leurs pieds, et ensevelis tout vivants dans les enfers. Quel spectacle! quelle assemblée! quelle beauté de l'Église! Du haut d'une montagne, Balaam la voit tout entière; et au lieu de la maudire comme on l'y voulait contraindre, il la bénit. On le détourne, on espère lui en cacher la beauté en lui montrant ce grand corps par un coin d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie; et il n'est pas

1. *A travers de* ne se dit plus, on dit *à travers le désert*, ou *au travers du désert*. Cf. p. 336, note 1.

2. Cette expression de *déloger* était donc beaucoup plus noble qu'on ne le croirait en lisant La Fontaine :

Délogèrent tous sans trompette.
... Ils l'avertissent qu'il *déloge*.

moins transporté, parce qu'il voit cette partie dans le tout avec toute la convenance et toute la proportion qui les assortit l'un avec l'autre. Ainsi, de quelque côté qu'il la considère, il est hors de lui; et ravi en admiration il s'écrie : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!* Que vous êtes admirables sous vos tentes, enfants de Jacob! quel ordre dans votre camp! quelle merveilleuse beauté paraît dans ces pavillons si sagement arrangés; et si vous causez tant d'admiration sous vos tentes et dans votre marche, que sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie!

Il n'est pas possible, mes Frères, qu'à la vue de cette auguste assemblée vous n'entriez dans de pareils sentiments. Une des plus belles parties de l'Église universelle se présente à vous. C'est l'Église gallicane qui vous a tous engendrés en Jésus-Christ : Église renommée dans tous lès siècles, aujourd'hui représentée par tant de prélats que vous voyez assistés de l'élite de leur clergé, et tous ensemble prêts à vous bénir, prêts à vous instruire selon l'ordre qu'ils en ont reçu du ciel. C'est en leur nom que je vous parle; c'est par leur autorité que je vous prêche. Qu'elle est belle, cette Église gallicane, pleine de science et de vertu! mais qu'elle est belle dans son tout qui est l'Église catholique; et qu'elle est belle saintement et inviolablement unie à son chef, c'est-à-dire au successeur de saint Pierre! O que cette union ne soit point troublée! que rien n'altère cette paix et cette unité où Dieu habite! Esprit saint, Esprit pacifique, qui faites habiter les frères unanimement dans votre maison [1], affermissez-y la paix. La paix est l'objet de cette assemblée : au moindre bruit de division nous accourons effrayés pour unir parfaitement le corps de l'Église, le père et les enfants, le chef [2] et les membres, le sacerdoce et l'empire. Mais puisqu'il s'agit d'unité, commençons à nous unir par des vœux communs, et demandons tous ensemble la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

1. *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* — *Ps.*, CXXXII, 1.
2. Latin *caput;* la tête.

MESSEIGNEURS,

Regarde et fais selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne[1]. C'est ce qui fut dit à Moïse lorsqu'il eut ordre de construire le tabernacle. Mais saint Paul nous avertit que ce n'est point ce tabernacle bâti de main d'homme qui doit être travaillé avec tant de soin et formé sur ce beau modèle[2]. C'est le vrai tabernacle de Dieu et des hommes, c'est l'Église catholique où Dieu habite et dont le plan est fait dans le ciel. C'est aussi pour cette raison que saint Jean voyait dans l'Apocalypse *la sainte cité de Jérusalem*[3], et l'Église qui commençait à s'établir par toute la terre; il la voyait, dis-je, descendre du ciel. C'est là que les desseins[4] en ont été pris : *Regarde et fais selon le dessein*[5] *qui t'a été montré sur cette montagne.*

Mais pourquoi parler de saint Jean et de Moïse? Écoutons Jésus-Christ lui-même. Il nous dira *qu'il ne fait rien que ce qu'il voit faire à son Père*[6]. Qu'a-t-il donc vu, Chrétiens, quand il a formé son Église? Qu'a-t-il vu dans la lumière éternelle et dans les splendeurs des Saints où il a été engendré devant l'aurore[7]? C'est le secret de l'Époux, et nul autre que l'Époux ne le peut dire.

Père saint, je vous recommande ceux que vous m'avez donnés, je vous recommande mon Église : *gardez-les en votre nom, afin qu'ils soient un comme nous*[8]; et encore : *Comme vous êtes en moi et moi en vous, ô mon Père, ainsi qu'ils soient un en nous. Qu'ils soient un comme nous; qu'ils*

1. *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* — *Exod.*, XXV, 40.
2. *Non secundum testamentum quod feci patribus eorum... dicit Dominus.* — *Hebr.*, VIII, 9.
3. *Ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem descendentem de cœlo a Deo.* — *Apoc.*, XXI, 10.
4. Ne faut-il pas écrire *dessins*, mot qui se rapporterait bien à *modèle* et à *plan*? On sait qu'au temps de Bossuet *dessin* et *dessein* se confondaient absolument.
5. Édit. : *selon le modèle*, faute de lecture.
6. *Amen, amen dico vobis : non potest Filius a se facere quidquam, nisi quod viderit Patrem facientem.* — *Joan.*, V, 19.
7. *Ex utero ante Luciferum genui te.* — *Ps.*, CIX, 3.
8. *Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi, ut sint unum, sicut et nos.* — *Joan.*, XVII, 11.

soient un en nous[1] : Je vous entends, ô Sauveur; vous voulez faire votre Église belle; vous commencez par la faire parfaitement une : car qu'est-ce que la beauté sinon un rapport, une convenance et enfin une espèce d'unité[2]? Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois personnes égales, se termine en une parfaite unité. Après la divinité rien n'est plus beau que l'Église, où l'unité divine est représentée. *Un comme nous; un en nous : regardez et faites suivant ce modèle.*

Une si grande lumière nous éblouirait : descendons, et considérons l'unité avec la beauté dans les chœurs des anges. La lumière s'y distribue sans se diviser : elle passe d'un ordre à un autre, d'un chœur à un autre avec une parfaite correspondance, parce qu'il y a une parfaite subordination. Les anges ne dédaignent pas de se soumettre aux archanges, ni les archanges de reconnaître les puissances supérieures. C'est une armée où tout marche avec ordre, et comme disait ce patriarche : *C'est ici le camp de Dieu*[3]. C'est pourquoi dans ce combat donné dans le ciel, on nous représente *Michel et ses anges contre Satan et ses anges*[4] : il y a un chef dans chaque parti; mais ceux qui disent avec saint Michel : *Qui égale Dieu?* triomphent des orgueilleux, qui disent : *Qui nous égale?* et les anges victorieux demeurent unis à leur Créateur sous le chef qu'il leur a donné. O Jésus, qui n'êtes pas moins le chef des anges que celui des hommes : *Regardez et faites selon ce modèle :* que la sainte hiérarchie de votre Église soit formée sur celle des esprits célestes. Car, comme dit saint Grégoire[5], *si la seule beauté*

1. *Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me et ego in te... ut sint unum, sicut et nos unum sumus. — Ibid.*, 21. 22.

2. Aristote disait qu le beau consiste dans l'ordre et dans la grandeur. Bossuet lui-même a dit : « Juger de la beauté, c'est juger de l'ordre, de la proportion et de la justesse. »

3. *Castra Dei sunt hæc. — Genes.*, XXXII, 2.

4. *Michael et angeli ejus prœliabantur cum dracone, et draco pugnabat, et angeli ejus. — Apoc.*, XII, 7.

5. S. Greg., *Epist.*, lib. V, epist. LIV. Voici le texte de saint Grégoire, que Bossuet paraphrase plutôt qu'il ne le traduit : ... *Cœlestium militiarum exemplar nos instruit : quia dum sunt Angeli et Archangeli, liquet quod non sint æquales, sed in potestate atque ordine, sicut nostis, differt alter ab altero. Si ergo inter hos qui sine peccato sunt ista constat esse distinctio, quis hominum abnuat huic se libenter dispositioni submittere, cui novit etiam Angelos obedire?*

de l'ordre fait qu'il se trouve tant d'obéissance où il n'y a point de péché, combien plus doit-il y avoir de subordination et de dépendance parmi nous où le péché mettrait tout en confusion sans ce secours[1] ?

Selon cet ordre admirable, toute la nature angélique a ensemble une immortelle beauté, et chaque troupe, chaque chœur des anges a sa beauté particulière inséparable de celle du tout. Cet ordre a passé du ciel à la terre; et je vous ai dit d'abord qu'outre la beauté de l'Église universelle qui consiste dans l'assemblage du tout, chaque Église placée dans un si beau tout avec une justesse parfaite a sa grâce particulière. Jusques ici tout nous est commun avec les saints anges. Mais saint Grégoire nous a fait remarquer que le péché n'est point parmi eux. C'est pourquoi la paix y règne éternellement : cette cité bienheureuse d'où les superbes et les factieux ont été bannis, où il n'est resté que les humbles et les pacifiques, ne craint plus d'être divisée. Le péché est parmi nous; malgré notre infirmité l'orgueil y règne, et tirant tout à soi il nous arme les uns contre les autres. L'Église donc, qui porte en son sein dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants une éternelle semence de division, n'aurait point de beauté durable, ni de véritable unité, si elle ne trouvait dans son unité des moyens de s'y affermir quand elle est menacée de division. Écoutez, voici le mystère de l'unité catholique et le principe immortel de la beauté de l'Église. Elle est belle et une dans son tout; c'est ma première partie, où nous verrons la beauté de tout le corps de l'Église : belle et une en chaque membre; c'est ma seconde partie, où nous verrons la beauté particulière de l'Église gallicane dans ce beau tout de l'Église universelle : belle et une d'une beauté et d'une unité durable; c'est ma dernière partie, où nous verrons dans le sein de l'unité catholique des remèdes pour prévenir les moindres commencements de division et de trouble. Que de grandeur et que de beauté! mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Église! Car ne

1. On lit *concours* dans l'édit. Lachat.

croyez pas que je parle d'une beauté superficielle qui trompe les yeux : la vraie beauté vient de la santé : ce qui rend l'Église forte la rend belle; son unité la rend belle, son unité le rend forte. Voyons donc dans son unité, et sa beauté et sa force : heureux si l'ayant vue belle premièrement dans son tout, et ensuite dans la partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés, nous travaillons à finir jusqu'aux moindres dissensions qui pourraient défigurer une beauté si parfaite. Ce sera le fruit de ce discours, et c'est sans doute le plus digne objet qu'on puisse proposer à un si grand auditoire[1].

PREMIER POINT

J'ai, Messieurs, à vous prêcher un grand mystère : c'est le mystère de l'unité de l'Église. Unie au dedans par le Saint-Esprit, elle a encore un lien commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ soit représentée. Ainsi l'unité garde l'unité, et sous le sceau du gouvernement ecclésiastique l'unité de l'esprit est conservée. Quel est ce gouvernement? quelle en est la forme? Ne disons rien de nous-mêmes : ouvrons l'Évangile : l'Agneau a levé les sceaux de ce sacré livre, et la tradition de l'Église a tout expliqué.

Nous trouverons dans l'Évangile que Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité dans son Église, parmi tous les disciples en choisit douze : mais que voulant consommer[2] le mystère de l'unité dans la même Église, parmi les douze il en choisit un. *Il appela ses disciples*, dit l'Évangile[3]; les voilà tous; *et parmi eux il en choisit douze;* voilà une première séparation, et les apôtres choisis : *Et voici les noms des douze apôtres; le premier est Simon qu'on appelle Pierre*[4]. Voilà, dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête et appelé par cette raison du nom

1. *Si grand*, c.-à-d. composé de si illustres personnages.
2. Édit. Lachat : *conserver*, faute de lecture.
3. *Vocavit discipulos suos, et elegit duodecim ex ipsis.* — *Luc.*, VI, 13.
4. *Duodecim autem Apostolorum nomina sunt hæc : Primus Simon, qui dicitur Petrus.* — *Matth.*, X, 2.

de Pierre, *que Jésus-Christ*, dit saint Marc[1], *lui avait donné* : pour préparer, comme vous verrez, l'ouvrage qu'il méditait, d'élever tout son édifice sur cette pierre. Tout ceci n'est encore qu'un commencement du mystère de l'unité. Jésus-Christ en le commençant parlait encore à plusieurs : *Allez, prêchez, je vous envoie : Ite, prædicate, mitto vos*[2] : mais, quand il veut mettre la dernière main au mystère de l'unité, il ne parle plus à plusieurs ; il désigne Pierre personnellement et par le nouveau nom qu'il lui a donné : c'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ Fils de Dieu à Simon fils de Jonas : Jésus-Christ qui est la vraie pierre et fort par lui-même, à Simon qui n'est Pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique : c'est à celui-là que Jésus-Christ parle, et en lui parlant il agit en lui et y imprime le caractère de sa fermeté : *Et moi*, dit-il, *je te dis à toi : Tu es Pierre ; et*, ajoute-t-il, *sur cette pierre j'établirai mon Église ; et*, conclut-il, *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*[3]. Pour le préparer à cet honneur, Jésus-Christ, qui sait que la foi qu'on a en lui est le fondement de son Église, inspire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice : *Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant*[4]. Par cette haute prédication de la foi, il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Église. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs ; Pierre parlera toujours dans sa chaire : c'est ce que disent les Pères de l'Église ; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine[5].

Jésus-Christ ne parle pas sans effet. Pierre portera partout

1. *Et imposuit Simoni nomen Petrus.* — *Marc.*, XIII, 16.
2. *Matth.*, X, 6, 7, 16.
3. *Et ego dico tibi quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* — *Matth.*, XVI, 18.
4. *Tu es Christus, filius Dei vivi.* — *Ibid.*, 16.
5. *Conc. Chalc.*, act. II, III ; Lab., tom. IV, col. 368, 425 ; *Relat. ad Leon*, *ibid.*, col. 833. Ce passage est emprunté au sermon que Bossuet avait prononcé devant Louis XIV quelques mois auparavant. Cf. p. 516 et 518.

avec lui dans cette haute prédication de la foi le fondement des églises : et voici le chemin qu'il lui faut faire. Par Jérusalem la cité sainte, où Jésus-Christ a paru : où l'Église *devait commencer*[1] pour continuer la succession du peuple de Dieu : où Pierre par conséquent devait être longtemps le chef de la parole et de la conduite : d'où il allait visitant les églises persécutées[2], et les confirmant dans la foi ; où il fallait que le grand Paul, Paul revenu du troisième ciel, *le vînt voir*[3] : non pas Jacques, quoiqu'il y fût, un si grand apôtre, *frère du Seigneur*[4], évêque de Jérusalem, appelé le *Juste*, et également respecté par les chrétiens et par les Juifs : ce n'était pas lui que Paul devait venir voir, mais il est venu voir Pierre ; et le voir, selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles et digne d'être recherchée : le contempler, l'étudier, dit saint Chrysostome[5], et le voir *comme plus grand aussi bien que plus ancien que lui,* dit le même Père : le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation si expresse ; mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre : par cette sainte cité et encore par Antioche, la métropolitaine de l'Orient ; mais ce n'est rien : la plus illustre église du monde, puisque c'est là que le nom de chrétien a pris naissance ; vous l'avez lu dans les Actes[6] : église[7] fondée par saint Barnabé et par saint Paul ; mais que la dignité de Pierre oblige à le reconnaître pour son premier pasteur, l'histoire ecclésiastique en fait foi : où il fallait que Pierre vînt quand elle se fut distinguée des autres par une si éclatante profession du christianisme, et que sa chaire à Antioche fît une solennité

1. *Incipientibus ab Jerosolymâ.* — *Luc.*, XXIV, 47.
2. *Act.*, IX, 32.
3. *Gal.*, I, 18.
4. *Fratrem domini.* — *Ibid.*, 19.
5. *Epist. ad Gal.*, cap. I, note 11. — Édit. saint *Jean* Chrysostome, faute grave.
6. *Act.*, XI, 26.
7. Édit. Lachat : *l'Église*, faute de lecture.

dans les églises[1] : par ces deux villes illustres dans l'Église chrétienne par des caractères si marqués, il fallait qu'il vînt à Rome plus illustrée encore : Rome le chef de l'idolâtrie aussi bien que de l'empire ; mais Rome qui, pour signaler le triomphe de Jésus-Christ, est prédestinée à être le chef de la religion et de l'Église, doit devenir par cette raison la propre église de saint Pierre, et voilà où il faut qu'il vienne, par Jérusalem et par Antioche.

Mais pourquoi voyons-nous ici l'apôtre saint Paul? Le mystère en serait long à déduire. Souvenez-vous seulement du grand partage où l'univers fut comme divisé entre Pierre et Paul : où Pierre, chargé du tout[2] en général par sa primauté, et par un ordre exprès chargé des Gentils qu'il avait reçus en la personne de Cornélius le centurion[3], ne laisse pas pour faciliter la prédication de se charger d'un soin spécial des Juifs, comme Paul se chargea d'un soin spécial des Gentils[4]. Puisqu'il fallait partager, il fallait que le premier eût les aînés ; que le chef à qui tout se devait unir eût le peuple sur lequel le reste devait être enté[5], et que le vicaire de Jésus-Christ eût le partage de Jésus-Christ même. Mais ce n'est pas encore assez, et il faut que Rome revienne au partage de saint Pierre. Car encore que comme chef de la gentilité elle fût plus que toutes les autres villes comprise dans le partage de l'Apôtre des Gentils, comme chef de la chrétienté il faut que Pierre y fonde l'Église : ce n'est pas tout ; il faut que la commission extraordinaire de Paul expire avec lui à Rome, et que réunie à jamais, pour ainsi parler, à la chaire suprême de Pierre à laquelle elle était subordonnée, elle élève l'Église romaine au comble de l'autorité et de la gloire ; disons encore : quoique ces deux frères saint Pierre et saint Paul, nouveaux fondateurs de Rome, plus heureux comme plus unis que ses deux pre-

1. L'Église célèbre en effet la fête de la *chaire de saint Pierre à Antioche*, le 18 janvier.
2. Édit. Lachat : *de tout*, faute de lecture.
3. *Act.*, x.
4. *Gal.*, II, 7-9.
5. *Enté*, c.-à-d. *greffé*, c'est le véritable sens de ce mot, qui se trouve employé dans La Fontaine avec une tout autre signification :

Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut *enter*.

miers fondateurs, doivent consacrer ensemble l'Église romaine; quelque grand que soit saint Paul en science, en dons spirituels, en charité, en courage; encore *qu'il ait travaillé plus que tous les autres apôtres*[1], et qu'il paraisse étonné lui-même *de ses grandes révélations*[2], et de l'excès de ses lumières; il faut que la parole de Jésus-Christ prévale : Rome ne sera pas la chaire de saint Paul, mais la chaire de saint Pierre : c'est sous ce titre qu'elle sera plus assurément que jamais le chef du monde; et qui ne sait ce qu'a chanté le grand saint Prosper, il y a plus de douze cents ans[3] : *Rome le siège de Pierre, devenue sous ce titre le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguer par les armes.* Que volontiers nous répétons ce sacré cantique d'un Père de l'Église gallicane ! c'est le cantique de la paix, où dans la grandeur de Rome l'unité de toute l'Église est célébrée.

Ainsi fut établie et fixée à Rome la chaire éternelle. C'est cette Église romaine qui, enseignée par saint Pierre et ses successeurs, ne connaît point l'hérésie. Les Donatistes[4] affectèrent d'y avoir un siège[5] et crurent se sauver par ce moyen du reproche qu'on leur faisait, que la chaire d'unité leur manquait, mais la chaire de pestilence[6] ne put subsister, ni avoir de succession auprès de la chaire de vérité. Les Manichéens[7] se cachèrent quelque temps dans cette église[8] : les y découvrir seulement, a été les en bannir pour jamais. Ainsi les hérésies ont pu y passer, mais non pas y prendre racine. Que, contre la coutume de tous leurs prédécesseurs,

1. *Abundantius illis omnibus laboravi.* — 1 *Cor.*, xv, 10.
2. II *Cor.*, xii, 7.
3. Sedes Roma Petri, quæ pastoralis honoris,
Facta caput mundo, quidquid non possidet armis
Religione tenet. (S. Prosp., *Carmen de Ingratis*, 1, 2.)
4. Hérétiques du quatrième siècle confondus par saint Augustin dans la célèbre conférence de Carthage en 411.
5. S. Opt. Mil., lib. II, note 4.
6. Cf. Racine (*Athalie*) :

Vous, malheureux, assis dans la *chaire empestée*
Où le mensonge règne et répand son poison.

7. Hérétiques du troisième siècle; ils admettaient deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, attribuaient à l'homme deux âmes, condamnaient le mariage, niaient la liberté humaine, etc. Saint Augustin qui avait été manichéen a écrit contre ces hérétiques.
8. S. Leo, *Serm.*, xli, cap. v.

un ou deux souverains pontifes, ou par violence, ou par surprise, n'aient pas assez constamment soutenu ou assez pleinement expliqué la doctrine de la foi : consultés de toute la terre et répondant durant tant de siècles à toutes sortes de questions de doctrine, de discipline, de cérémonies, qu'une seule de leurs réponses se trouve notée[1] par la souveraine rigueur d'un concile œcuménique : ces fautes particulières n'ont pu faire aucune impression dans la chaire de saint Pierre. Un vaisseau qui fend les eaux n'y laisse pas moins de vestiges de son passage : c'est Pierre qui a failli ; mais qu'un regard de Jésus ramène aussitôt[2], et qui, avant que le Fils de Dieu lui déclare sa faute future, assuré de sa conversion, reçoit l'ordre *de confirmer ses frères*[3]. Et quels frères ? les apôtres : les colonnes même : combien plus les siècles suivants. Qu'a servi à l'hérésie des Monothélites d'avoir pu surprendre un pape ? L'anathème qui lui a donné le premier coup n'en est pas moins parti de cette chaire qu'elle tenta vainement d'occuper ; et le concile VI ne s'en est pas écrié avec moins de force : *Pierre a parlé par Agathon*[4]. Toutes les autres hérésies ont reçu du même endroit le coup mortel. Ainsi l'Église romaine est toujours vierge ; la foi romaine est toujours la foi de l'Église ; on croit toujours ce qu'on a cru ; la même voix retentit partout, et Pierre demeure dans ses successeurs le fondement des fidèles. C'est Jésus-Christ qui l'a dit, et le ciel et la terre passeront plutôt que sa parole.

Mais voyons encore en un mot la suite de cette parole. Jésus-Christ poursuit son dessein, et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église*, il ajoute : *Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux*[5]. Toi qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du gouvernement ; *ce que tu lieras*

1. Sens du latin *notare*, flétrir.
2. *Luc.*, XXII, 61.
3. *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos. — Ibid.*, 32.
4. *Conc. Const.* III, gen. VI. *Serm. acclam. ad Imp.*, act. XVIII.
5. *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam... et tibi dabo claves regni cœlorum. — Matth.*, XVI, 18, 19.

sur la terre, sera lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le ciel. Tout est soumis à ces clefs : tout, mes Frères, rois et peuples, pasteurs et troupeaux : nous le publions avec joie : car nous aimons l'unité et nous tenons à gloire notre obéissance. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement *d'aimer plus que tous les autres* apôtres, et ensuite *de paître* et gouverner tout, *et les agneaux et les brebis*[1], et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes : pasteurs à l'égard des peuples et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui Jésus-Christ, confessant aussi qu'avec raison on lui demande un plus grand amour, puisqu'il a plus de dignité avec plus de charge; et que parmi nous, sous la discipline d'un maître tel que le nôtre, il faut selon sa parole que *le premier soit* comme lui, par la charité, *le serviteur de tous les autres*[2].

Ainsi saint Pierre paraît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi[3] ; le premier dans l'obligation d'exercer l'amour[4] ; le premier de tous les apôtres qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts[5], comme il en devait être le premier témoin devant tout le peuple[6]; le premier quand il fallut remplir le nombre des apôtres[7] ; le premier qui confirma la foi par un miracle[8] ; le premier à convertir les Juifs[9] ; le premier à recevoir les Gentils[10] ; le premier partout; mais je ne puis pas tout dire. Tout concourt à établir sa primauté; oui, mes Frères, tout, jusqu'à ses fautes qui apprennent à ses successeurs à exercer une si grande puissance avec humilité et condescendance. Car Jésus-Christ est le seul Pontife, qui au-dessus, dit saint Paul[11], du péché et de l'ignorance, n'a pu ressentir la faiblesse humaine que dans la mortalité, ni apprendre la compassion que par

1. *Simon Joannis, diligis me plus his?... Pasce agnos meos... Pasce oves meas* — *Joan.*, xxi, 15-17.
2. *Quicumque voluerit in vobis primus esse, erit omnium servus.* — *Marc.*, x, 44.
3. *Matth.*, xvi, 16.
4. *Joan.*, xxi, 15 et seq.
5. 1 *Cor.*, xv, 5.
6. *Act.*, ii, 14.
7. *Ibid.*, i, 15.
8. *Ibid.*, iii, 6, 7.
9. *Ibid.*, ii, 41.
10. *Ibid.*, x, 48.
11. *Hebr.*, ii, 17, 18; iv, 15; vii, 26.

ses souffrances. Mais les pontifes ses vicaires, qui tous les jours disent avec nous : *Pardonnez-nous nos fautes*, apprennent à compatir d'une autre manière, et ne se glorifient pas du trésor qu'ils portent dans un vaisseau si fragile.

Mais une autre faute de Pierre donne une autre leçon à toute l'Église. Il en avait déjà pris le gouvernement en main quand saint Paul lui dit en face *qu'il ne marchait pas droitement selon l'Évangile*[1], parce qu'en s'éloignant trop des Gentils convertis, il mettait quelque espèce de division dans l'Église. Il ne manquait pas dans la foi, mais dans la conduite ; je le sais, les anciens l'ont dit, et il est certain ; mais enfin saint Paul faisait voir à un si grand apôtre qu'il manquait dans la conduite[2] ; et encore que cette faute lui fût commune avec Jacques, il ne s'en prend pas à Jacques, mais à Pierre qui était chargé du gouvernement; et il écrit la faute de Pierre dans une Épître qu'on devait lire éternellement dans toutes les églises avec le respect qu'on doit à l'autorité divine; et Pierre qui le voit ne s'en fâche pas, et Paul qui l'écrit ne craint pas qu'on l'accuse d'être vain; âmes célestes, qui ne sont touchées que du bien commun, qui écrivent, qui laissent écrire, aux dépens de tout, ce qu'ils croient utile à la conversion des Gentils et à l'instruction de la postérité. Il fallait que dans un pontife aussi éminent que saint Pierre les pontifes, ses successeurs, apprissent à prêter l'oreille à leurs inférieurs, lorsque, beaucoup moindres que saint Paul et dans de moindres sujets, ils lui parleraient avec moins de force, mais toujours avec le même dessein de pacifier l'Église. Voilà ce que saint Cyprien, saint Augustin et les autres Pères ont remarqué dans cet exemple de saint Pierre. Admirons après ces grands hommes, dans l'humilité l'ornement le plus nécessaire des grandes places ; et quelque chose de plus vénérable dans la modestie que dans tous les autres dons; et le monde plus disposé à l'obéissance quand celui à qui on la doit obéit le

1. *In faciem ei restiti, quia reprehensibilis erat... Quum vidissem quod non recte ambularent ad veritatem Evangelii, dixi Cephæ, etc.* — *Galat.*, II, 11, 14.
2. *Ibid.*, 11.

premier à la raison ; et Pierre qui se corrige, plus grand, s'il se peut, que Paul qui le reprend.

Suivons ; ne vous lassez point d'entendre le grand mystère qu'une raison nécessaire nous oblige aujourd'hui de vous prêcher. On veut de la morale dans les sermons, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. Ce que je vous prêche, *je vous le dis, est un grand mystère en Jésus-Christ et en son Église*[1], et ce mystère est le fondement de cette belle morale qui unit tous les chrétiens dans la paix, dans l'obéissance et dans l'unité catholique.

Vous avez vu cette unité dans le Saint-Siège : la voulez-vous voir dans tout l'ordre et dans tout le collège épiscopal ? Mais c'est encore en saint Pierre qu'elle doit paraître, et encore dans ces paroles : *Tout ce que tu lieras sera lié, tout ce que tu délieras sera délié*[2]. Tous les papes et tous les saints Pères l'ont enseigné d'un commun accord. Oui, mes Frères, ces grandes paroles où vous avez vu si clairement la primauté de saint Pierre ont érigé les évêques, puisque la force de leur ministère consiste à lier ou à délier ceux qui croient ou ne croient pas à leur parole. Ainsi cette divine puissance de lier et de délier est une annexe nécessaire et comme le dernier sceau de la prédication que Jésus-Christ leur a confié, et vous voyez en passant tout l'ordre de la juridiction ecclésiastique. C'est pourquoi le même qui a dit à saint Pierre : *Tout ce que tu lieras sera lié, tout ce que tu délieras sera délié*, a dit la même chose à tous les apôtres ; et leur a dit encore : *Tous ceux dont vous remettrez les péchés ils leur seront remis, et tous ceux dont vous retiendrez les péchés, ils leur seront retenus*[3]. Qu'est-ce que lier, sinon retenir, et qu'est-ce que délier, sinon remettre ? Et le même qui donne à Pierre cette puissance, la donne aussi de sa

1. *Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesiâ.* — *Ephes.*, v, 32.

2. *Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis, et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis.* — *Matth.*, xvi, 19.

3. *Amen dico vobis, quæcumque alligaveritis super terram erunt ligata et in cœlo ; et quæcumque solveritis super terram erunt soluta et in cœlo.* — *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt.* — *Matth.*, xviii, 18. — *Joan.*, xx, 23.

propre bouche à tous les apôtres. *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi*, dit-il, *je vous envoie*[1] ; on ne peut voir ni une puissance mieux établie, ni une mission plus immédiate. Aussi souffle-t-il également sur tous. Il répand sur tous le même esprit avec ce souffle, en leur disant : *Recevez le Saint-Esprit; ceux dont vous remettrez les péchés, ils seront remis*[2], et le reste que nous avons récité. C'était donc manifestement le dessein de Jésus-Christ de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il voulait mettre dans plusieurs. Mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole : *Tout ce que tu lieras*, dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : *Tout ce que vous remettrez;* car les promesses de Jésus-Christ aussi bien que ses dons sont sans repentance, et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement est irrévocable : outre que la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage, au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude; et n'ayant à se partager avec aucun autre, elle n'a de bornes que celles que donne la règle. C'est pourquoi nos anciens docteurs de Paris, que je pourrais ici nommer avec honneur, ont tous reconnu d'une même voix dans la chaire de saint Pierre la plénitude de la puissance apostolique : c'est un point décidé et résolu : mais ils demandent seulement qu'elle soit réglée dans son exercice par les canons, c'est-à-dire par les lois communes de toute l'Église, de peur que s'élevant au-dessus de tout, elle ne détruise elle-même ses propres décrets. Ainsi le mystère est entendu : tous reçoivent la même puissance et tous de la même source; mais non pas tous en même degré, ni avec la même étendue : car Jésus-Christ se communique en telle mesure qu'il lui plaît, et toujours de la manière la plus convenable à établir[3] l'unité de son Église. C'est pourquoi il commence par le premier, et dans ce premier il forme le tout : et lui-même

1. *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* — *Joan.*, xx, 21.
2. *Accipite Spiritum sanctum. Quorum remiseritis*, etc. — *Ibid.*, 22, 23.
3. *La plus convenable à établir*, latinisme, celle qui convient le mieux pour établir.

il développe avec ordre ce qu'il a mis dans un seul : *Et Pierre*, dit saint Augustin [1], *qui dans l'honneur de sa primauté représentait toute l'Église, reçoit aussi* le premier et *le seul* d'abord *les clefs qui* dans la suite *devaient être communiquées à tous les autres* [2], afin que nous apprenions, selon la doctrine d'un saint évêque de l'Église gallicane [3], que l'autorité ecclésiastique, premièrement établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à condition d'être toujours ramenée au principe de son unité; et que tous ceux qui auront à l'exercer, se doivent tenir inséparablement unis à la même chaire.

C'est cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté comme à l'envi *la principauté de la chaire apostolique; la principauté principale; la source de l'unité et dans la place de Pierre l'éminent degré de la chaire sacerdotale; l'Église mère, qui tient en sa main la conduite de toutes les autres églises; le chef de l'épiscopat d'où part le rayon du gouvernement; la chaire principale, la chaire unique en laquelle seule tous gardent l'unité :* vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avite, saint Théodoret, le concile de Chalcédoine et les autres; l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie; l'Orient et l'Occident unis ensemble [4] : et voilà sans préjudice des lumières divines, extraordinaires et surabondantes, et de la puissance proportionnée à de si grandes lumières qui était pour les premiers temps dans les apôtres, premiers fondateurs de toutes les églises chrétiennes; voilà, dis-je, ce qui doit rester selon la parole de Jésus-Christ et la constante tradition de nos Pères dans l'ordre commun de l'Église : et puisque c'était le conseil de Dieu de permettre pour éprouver ses fidèles qu'il s'élevât des schismes et des hérésies, il n'y avait point de constitution ni plus ferme pour se soutenir ni plus forte pour les

1. Aug. *Tr. ult. in Joan. Ev.*, etc.
2. S. Opt. Mil., lib. VII, note 3.
3. S. Cæsar. Arel., *Epist. ad Symm.*
4. S. August., *Epist.*, XLIII; S. Iren., lib. III, cap. III; S. Cypr., *Epist.*, LV; Theod., *Epist. ad Ilen.*, CXVI; S. Avit., *Epist. ad Faust.*; S. Prosp., *Comm. de Ingr.*, cap. II; *Conc. Chalc., Relat. ad Leon.*, Lab., tom. IV, col. 537; *Libell. Joan. Const.*, ib., col. 1486; S. Opt. Mil., lib. II, note 2.

abattre. Par cette constitution tout est fort dans l'Église, parce que tout y est divin et que tout y est uni : et comme chaque partie est divine, le lien aussi est divin; et l'assemblage est tel que chaque partie agit avec la force du tout. C'est pourquoi nos prédécesseurs, qui ont dit si souvent dans leurs conciles[1] qu'ils agissaient dans leurs églises comme vicaires de Jésus-Christ et successeurs des apôtres qu'il a immédiatement envoyés, ont dit aussi dans d'autres conciles[2], comme ont fait les papes à Châlons, à Vienne et ailleurs, qu'ils agissaient au nom de saint Pierre, *vice Petri;* par l'autorité donnée à tous les évêques en la personne de saint Pierre, *auctoritate nobis in Petro concessâ;* comme vicaires de saint Pierre, *vicarii Petri;* et l'ont dit lors même qu'ils agissaient par leur autorité ordinaire et subordonnée, parce que tout a été mis premièrement dans saint Pierre, et que la correspondance est telle dans tout le corps de l'Église que ce que fait chaque évêque, selon la règle et dans l'esprit de l'unité catholique, toute l'Église, tout l'épiscopat et le chef de l'épiscopat le fait avec lui.

S'il est ainsi, Chrétiens; si les évêques n'ont tous ensemble qu'une même chaire par le rapport essentiel qu'ils ont tous avec la chaire unique où saint Pierre et ses successeurs sont assis; si en conséquence de cette doctrine ils doivent tous agir dans l'esprit de l'unité catholique, en sorte que chaque évêque ne dise rien, ne fasse rien, ne pense rien que l'Église universelle ne puisse avouer : que doit attendre l'univers d'une assemblée de tant d'évêques? M'est-il permis, Messeigneurs, de vous adresser la parole, à vous de qui je la tiens aujourd'hui; mais à vous qui êtes mes juges et les interprètes de la volonté divine? Ah! sans doute, puisque c'est vous qui m'ouvrez la bouche, quand je vous parle, Messeigneurs, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est vous-mêmes qui vous parlez à vous-mêmes. Songeons que nous devons agir par l'esprit de toute l'Église; ne soyons pas des hommes vulgaires

1. *Conc. Meld.*, præf.; tom. III, *Conc. Gall.*, p. 27.
2. *Synod. Rom.*, tom. VIII, *Conc.*, col. 591; *Conc. Vien.*, tom. IX, *Conc.*, col. 433; *Conc. Cabil.*, *ibid.*, col. 275; *Conc. rom.*, *ibid.*, col. 161; *Conc. Cicest.*, tom. X, *Conc.*, col. 1193; Ivo Carn., *De Cath. Petr. Aut.*

que les vues particulières détournent du vrai esprit de l'unité catholique : nous agissons dans un corps, dans le corps de l'épiscopat et de l'Église catholique, où tout ce qui est contraire à la règle ne manque jamais d'être détesté ; car l'esprit de vérité y prévaut toujours. Puissent nos résolutions être telles qu'elles soient dignes de nos pères, et dignes d'être adoptées par nos descendants ; dignes enfin d'être comptées parmi les actes authentiques de l'Église et insérées avec honneur dans ces registres immortels, où sont compris les décrets qui regardent non seulement la vie présente, mais encore la vie future et l'éternité tout entière[1] !

La comprenez-vous maintenant cette immortelle beauté de l'Église catholique, où se ramasse ce que tous les lieux, ce que tous les siècles présents passés et futurs ont de beau et de glorieux ? Que vous êtes belle dans cette union, ô Église catholique ; mais en même temps que vous êtes forte ! *Belle* dit le saint cantique[2] *et agréable comme Jérusalem*, et en même temps *terrible comme une armée rangée en bataille* : belle comme Jérusalem, où l'on voit une sainte uniformité et une police admirable sous un même chef : belle assurément dans votre paix, lorsque recueillie dans vos murailles vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais si les scandales s'élèvent, si les ennemis de Dieu osent l'attaquer par leurs blasphèmes : vous sortez de vos murailles, ô Jérusalem ! et vous vous formez en armée pour les combattre : toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas, mais tout à coup devenue terrible. Car une armée qui paraît si belle dans une revue, combien est-elle terrible quand on voit tous les arcs bandés et toutes les piques hérissées contre soi ? Que vous êtes donc terrible, ô Église sainte ! lorsque vous marchez, Pierre à votre tête et la chaire de l'unité vous unissant toute ; abattant les

1. On peut juger par ce passage de la parfaite sincérité de Bossuet en 1682. Au reste, quoi qu'on en ait dit, il n'a jamais varié sur la doctrine des quatre articles. Il a écrit : *Abeat quo libuerit declaratio nostra*, mais il ajoutait : *Manet inconcussa et censuræ omnis expers prisca illa sententia Parisiensium.* (*Gall. orth. Diss. præv.* 10), ce qui revient à dire : Peu importe la *déclaration de principes ;* quant aux *principes*, ils sont inattaquables.

2. *Pulchra es, amica mea, suavis et decora sicut Jerusalem ; terribilis ut castrorum acies ordinata.* — *Cant.*, VI, 3.

têtes superbes et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; pressant ses ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés; les accablant tout ensemble et de toute l'exécration des siècles passés et de toute l'exécration des siècles futurs; dissipant les hérésies et les étouffant quelquefois dans leur naissance; prenant les petits de Babylone et les hérésies naissantes, et les brisant contre votre pierre[1]; Jésus-Christ votre chef vous mouvant d'en haut et vous unissant; mais vous mouvant et vous unissant par des instruments proportionnés, par des moyens convenables, par un chef qui le représente, qui vous fasse en tout agir tout entière et rassemble toutes vos forces dans une seule action !

Je ne m'étonne donc plus de la force de l'Église, ni de ce puissant attrait de son unité. Pleine de l'esprit de Celui qui dit : *Je tirerai tout à moi*[2], tout vient à elle : Juifs et Gentils, Grecs et Barbares. Les Juifs devaient venir les premiers; et malgré la réprobation de ce peuple ingrat, il y a ce précieux reste et ces bienheureux réservés tant célébrés par les prophètes. Prêchez, Pierre; tendez vos filets, divin pêcheur. Cinq mille, trois mille entreront d'abord, bientôt suivis d'un plus grand nombre. Mais Jésus-Christ *a d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail*[3] : c'est par vous, ô Pierre, qu'il veut commencer à les rassembler; voyez ces serpents, voyez ces reptiles et ces autres animaux immondes qui vous sont présentés du ciel. C'est les Gentils[4], peuple immonde et peuple qui n'est pas peuple : et que vous dit la voix céleste? *Tue et mange*[5], unis, incorpore, fais mourir la gentilité dans ces peuples : et voilà en même temps à la porte les envoyés de Cornélius; et Pierre, qui a reçu les bienheureux restes des Juifs, va consacrer les prémices des Gentils.

1. *Filia Babylonis misera... Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram.* — *Ps.*, CXXXVI, 8.
2. *Omnia traham ad me.* — *Joan.*, XII, 32.
3. *Alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili.* — *Joan.*, X, 16.
4. *C'est les Gentils*, construction familière à Bossuet, et d'ailleurs conforme à la logique, puisque l'on dit *c'est nous* et *c'est vous*.
5. ... *In quo erant omnia quadrupedia, et serpentia terræ, et volatilia cæli. Et facta est vox ad* [illegible] *ce, occide et manducа.* — *Act.*, X, 12, 13.

Après les prémices viendra le tout; après l'officier romain, Rome viendra elle-même : après Rome, viendront les peuples l'un sur l'autre. Quelle Église a enfanté tant d'autres églises? D'abord tout l'Occident est venu par elle, et nous sommes venus des premiers : vous le verrez bientôt. Mais Rome n'est pas épuisée dans sa vieillesse, et sa voix n'est pas éteinte; nuit et jour elle ne cesse de crier aux peuples les plus éloignés, afin de les appeler au banquet où tout est fait un : et voilà qu'à cette voix maternelle les extrémités de l'Orient s'ébranlent et semblent vouloir enfanter une nouvelle chrétienté, pour réparer les ravages des dernières hérésies. C'est le destin de l'Église[1] : *Movebo candelabrum tuum : Je remuerai votre chandelier*, dit Jésus-Christ à l'Église d'Éphèse[2]; je vous ôterai la foi : *Je le remuerai;* il n'éteint pas la lumière, il la transporte; elle passe à des climats plus heureux. Malheur, malheur encore une fois à qui la perd! mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course.

Mais quoi? je ne vois pas encore les rois et les empereurs? Où sont-ils ces illustres nourriciers tant de fois promis à l'Église par les prophètes? Ils viendront, mais en leur temps. Ne voyez-vous pas dans un seul Psaume[3] le temps *où les nations entrent en fureur, où les rois et les princes font de vains complots contre le Seigneur et contre son Christ?* Mais je vois tout à coup un autre temps : *Et nunc, et nunc, et maintenant :* c'est un autre temps qui va paraître. *Et nunc, reges, intelligite : Et maintenant, ô rois, entendez :* durant le temps de votre ignorance vous avez combattu l'Église, et vous l'avez vue triompher malgré vous; maintenant vous allez aider à son triomphe. *Et maintenant, ô vous, entendez; instruisez-vous, arbitres du monde, servez le Seigneur en crainte*, et le reste que vous savez[4].

1. On peut voir la même pensée dans le *Sermon de Fenelon* pour la fête de l'Épiphanie. V. l'édit. de M. Méric, p. 21 et suiv.

2. *Apoc.*, II, 5. V. cette même citation p. 548.

3. *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania? Astiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum, adversus Dominum et adversus Christum ejus.* — *Ps.*, II, 1, 2.

4. *Et nunc reges intelligite; erudimini qui judicatis terram. Servite Domino in timore et exultate ei cum tremore.* — *Ibid.*, 10, 11.

Durant ces jours de tempête où l'Église, comme un rocher, devait voir les efforts des rois se briser contre elle, demandez aux chrétiens si les Césars pouvaient être de leur corps ; Tertullien vous répondra hardiment que non. *Les Césars*, dit-il, *seraient chrétiens, s'ils pouvaient être tout ensemble chrétiens et Césars*[1]. Quoi ! les Césars ne peuvent pas être chrétiens ? Ce n'est pas de ces excès de Tertullien[2] ; il parlait au nom de toute l'Église dans cet admirable Apologétique, et ce qu'il dit est vrai à la lettre. Mais il faut distinguer les temps. Il y avait le premier temps où l'on devait voir l'empire ennemi de l'Église, et tout ensemble vaincu par l'Église ; et le second temps où l'on devait voir l'empire réconcilié avec l'Église, et tout ensemble le rempart et la défense de l'Église.

L'Église n'est pas moins féconde que la Synagogue[3] : elle doit comme elle avoir ses Davids, ses Salomons, ses Ézéchias, ses Josias, dont la main royale lui serve d'appui. Comme elle, il faut qu'elle voie la concorde de l'empire et du sacerdoce : un Josué[4] partager la terre aux enfants de Dieu avec un Éléazar : un Josaphat établir l'observance de la loi avec un Amarias : un Joas réparer le temple avec un Joïada[5] : un Zorobabel en relever les ruines avec un Jésus fils de Josédec : un Néhémias réformer le peuple avec un Esdras. Mais la Synagogue, dont les promesses sont terrestres, commence par la puissance et par les armes : l'Église commence par la croix et les martyres ; fille du ciel, il faut qu'il paraisse qu'elle est née libre et indépendante dans son état essentiel, et ne doit son origine qu'au Père céleste. Quand après trois cents ans de persécution, parfaitement établie et parfaitement gouvernée durant tant de siècles sans aucun secours humain, il paraîtra clairement

1. Tertull. *Apolog.*, 21. Bossuet avait déjà fait valoir cet argument dans le sermon sur *la Divinité de la Religion*, cf. p. 360, et auparavant dans le sermon sur *les Devoirs des rois*, cf. p. 291.

2. Le sens de cette phrase elliptique a besoin d'être expliqué : Bossuet veut dire qu'il ne s'agit pas ici d'un de ces *excès de langage* comme on en rencontre parfois chez Tertullien.

3. *La Synagogue*, c.-à-d. *le Judaïsme*.

4. La phrase est brisée : *il faut qu'elle voie la concorde...* [il faut qu'elle voie] *un Josué partager...* V. au sujet de ce genre d'anacoluthe, p. 17, note 2.

5. C'est le *Joad* de Racine.

qu'elle ne tient rien de l'homme : Venez maintenant, ô Césars, il est temps, *et nunc intelligite*. Tu vaincras, ô Constantin ! et Rome te sera soumise ; mais tu vaincras par la croix [1] : Rome verra la première ce grand spectacle, un empereur victorieux prosterné devant le tombeau d'un pêcheur et devenu son disciple.

Depuis ce temps-là, Chrétiens, l'Église a appris d'en haut à se servir des rois et des empereurs [2] pour faire mieux servir Dieu ; *pour élargir*, disait saint Grégoire, *les voies du ciel* [3] ; pour donner un cours plus libre à l'Évangile, une force plus présente à ses canons et un soutien plus sensible à sa discipline.

Que l'Église demeure seule : ne craignez rien ; Dieu est avec elle et la soutient au dedans : mais les princes religieux lui élèvent par leur protection ces invincibles dehors qui la font jouir, disait un grand pape [4], d'une douce tranquillité à l'abri de leur autorité sacrée.

Mais parlons toujours comme il faut de l'Épouse de Jésus-Christ ; l'Église se doit à elle-même et à ses services [5] toutes les grâces qu'elle a reçues des rois de la terre. Quel ordre [6], quelle compagnie, quelle armée, quelque forte, quelque fidèle et quelque agissante qu'elle soit, les a mieux servis que l'Église a fait [7] par sa patience ? Dans ces cruelles persécutions qu'elle endure sans murmurer durant tant de siècles [8], en combattant pour Jésus-Christ, j'oserai le dire, elle ne combat guère moins pour l'autorité des princes qui la persécutent : ce combat n'est pas indigne d'elle, puisque c'est encore combattre pour l'ordre de Dieu. En effet n'est-ce pas combattre pour l'autorité légitime, que d'en souffrir

1. Allusion à la devise du Labarum : *In hoc signo vinces*.
2. On a reproché à Bossuet d'avoir dit que Louis XIV savait *se servir* et *se passer* des plus fameux capitaines ; il nous montre ici Dieu même sachant *se passer* et *se servir* des rois et des empereurs.
3. Greg., *Epist*, lib. III ; *Epist.*, LXV, *ad Mauric. Aug.*
4. Innoc. II, *Epist.*, II, *Conc. Aquisg.*, II. *Conc. Gall.*
5. On dirait aujourd'hui : *se doit à elle-même* et doit *à ses services*...
6. *Quel ordre ;* ces mots désignent la noblesse, le clergé, le tiers état. *Compagnie* désigne les assemblées délibérantes tels que le Sénat et les Parlements.
7. Nous dirions *n'a fait ;* Bossuet supprime à dessein la fausse négation, comme Racine dans ce vers d'Andromaque :

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix.

8. *Qu'elle endure durant*, négligence.

tout sans murmure? Ce n'était point par faiblesse : qui peut mourir[1] n'est jamais faible; mais c'est que l'Église savait jusqu'où il lui était permis d'étendre sa résistance : *Nondùm usque ad sanguinem restitistis : Vous n'avez pas encore résisté jusques au sang*, disait l'Apôtre[2] : jusques au sang, c'est-à-dire jusqu'à donner le sien, et non pas jusqu'à répandre celui des autres. Quand on la veut forcer de désavouer ou de taire les vérités de l'Évangile, elle ne peut que dire avec les apôtres : *Non possumus, non possumus*[3] : que prétendez-vous? *Nous ne pouvons pas :* et en même temps découvrir le sein où l'on veut frapper ; de sorte que le même sang qui rend témoignage à l'Évangile, le même sang le rend aussi à cette vérité, que nul prétexte ni nulle raison ne peut autoriser les révoltes ; qu'il faut révérer l'ordre du ciel et le caractère du Tout-Puissant dans tous les princes quels qu'ils soient[4], puisque les plus beaux temps de l'Église nous le font voir sacré et inviolable même dans les princes persécuteurs de l'Évangile. Ainsi leur couronne est hors d'atteinte : l'Église leur a érigé un trône dans le lieu le plus sûr de tous et le plus inaccessible, dans la conscience même où Dieu a le sien; et c'est là le fondement le plus assuré de la tranquillité publique[5].

Nous leur dirons donc sans crainte, même en publiant leurs bienfaits, qu'il y a plus de justice que de grâce dans les privilèges qu'ils accordent à l'Église, et qu'ils ne pouvaient refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver. Mais confessons en même temps qu'au milieu de tant d'ennemis, de tant d'hérétiques, de tant d'impies, de tant de rebelles qui nous environnent, nous devons beaucoup aux princes qui nous mettent à couvert de leurs insultes, et que

1. C.-à-d. *qui est prêt à braver la mort.*
2. *Hebr.*, XIII, 4.
3. *Act.*, IV, 20.
4. Bossuet dirait de nos jours, par une conséquence nécessaire de ce principe si vraiment chrétien : « qu'il faut révérer l'ordre du ciel... dans tous les *Gouvernements*, quels qu'ils soient. » Tout ce passage est à méditer à tous les points de vue.
5. Voyez les mêmes idées et presque les mêmes expressions dans le sermon sur *les Devoirs des rois*, p. 291.

nos mains désarmées, que nous ne pouvons que tendre au ciel, sont heureusement soutenues par leur puissance [1].

Il le faut avouer, Messieurs, notre ministère est pénible : s'opposer aux scandales, au torrent des mauvaises mœurs et au cours violent des passions qu'on trouve toujours d'autant plus hautaines qu'elles sont plus déraisonnables, c'est un terrible ministère, et on ne peut l'exercer sans rigueur. C'est ce que nos prédécesseurs, assemblés dans les conciles de Thionville et de Meaux, appellent *la rigueur du salut des hommes, Rigorem salutis humanæ* [2]. L'Église assemblée dans ces conciles demande l'assistance des rois, pour exercer plus facilement cette rigueur salutaire au genre humain ; et convaincue par expérience du besoin qu'elle a de leur protection pour aider les âmes infirmes, c'est-à-dire le plus grand nombre de ses enfants, elle ne se prive qu'avec peine de ce secours ; de sorte que la concorde du sacerdoce et de l'empire dans le cours ordinaire des choses humaines est un des soutiens de l'Église et fait partie de cette unité qui la rend si belle.

Car qu'y a-t-il de plus beau que d'entendre un saint empereur dire à un saint pape : *Je ne vous puis rien refuser, puisque je vous dois tout en Jésus-Christ : Nihil tibi negare possum, cui per Deum omnia debeo* [3] *: Tout ce que votre autorité paternelle a réglé dans son concile pour le rétablissement de l'Église, je le loue, je l'approuve, je le confirme comme votre fils : je veux qu'il soit inséré parmi les lois, qu'il fasse partie du droit public et qu'il vive autant que l'Église : Et in æternum mansura, et humanis legibus inserenda, et inter publica jura semper recipienda hâc auctoritate vivente Ecclesiâ victurâ :* ou d'entendre un roi pieux dans un concile, c'était un roi d'Angleterre : — ah ! nos entrailles s'émeuvent à ce nom, et l'Église toujours mère ne peut s'empêcher dans ce souvenir de renouveler ses gémisse-

1. Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes ? (*Athalie*, I, 2.)

2. *Conc. ad Theodon. vil.*, can. VI ; *Conc. Gal.*, tom. III, p. 16 ; *Conc. Meld* ; can. XII, *ibid.*, p. 35.

3. Henric. II ad Bened. VIII.

ments et ses vœux[1] : — passons et écoutons ce saint roi, ce nouveau David dire au clergé assemblé : *Ego Constantini, vos Petri gladium habemus in manibus : jungamus dexteras, gladium gladio copulemus : J'ai le glaive de Constantin à la main, et vous y avez celui de Pierre : donnons-nous la main, et joignons le glaive au glaive*[2] : que ceux qui n'ont pas la foi assez vive pour craindre les coups invisibles de votre glaive spirituel tremblent à la vue du glaive royal. Ne craignez rien, saints évêques ; si les hommes sont assez rebelles pour ne pas croire à vos paroles, qui sont celles de Jésus-Christ, des châtiments rigoureux leur en feront, malgré qu'ils en aient, sentir la force, *et la puissance royale ne vous manquera jamais*[3].

A cet admirable spectacle qui ne s'écrierait encore une fois avec Balaam : *Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob!* O Église catholique, que vous êtes belle! le Saint-Esprit vous anime; le Saint-Siège unit tous vos pasteurs; les rois font la garde autour de vous; qui ne respecterait votre puissance?

SECOND POINT

Paraissez[4] maintenant, sainte Église gallicane, avec vos évêques orthodoxes et avec vos rois très chrétiens[5], et venez servir d'ornement à l'Église universelle : et vous, Seigneur tout-puissant, qui avez comblé cette église de tant de bienfaits, animez-moi de ce même esprit dont vous remplîtes David lorsqu'il chanta si noblement les grâces de l'ancien peuple, afin qu'à son exemple je puisse aujourd'hui, avec

1. L'Angleterre avait alors pour roi Charles II; Bossuet ne se serait pas exprimé de la sorte deux ans plus tard, après l'avènement du catholique Jacques II.

2. Edgar, *Orat. ad Cler.*, tom. IX, *Conc.*, col. 697.

3. Pour juger ce passage avec impartialité il faut se rappeler que la *tolérance* était inconnue, au dix-septième siècle, aussi bien des protestants que des catholiques; c'est une conquête de l'âge qui a suivi.

4. Racine avait certainement lu et goûté le sermon sur l'*Unité de l'Église;* on peut donc rapprocher de cette belle apostrophe un vers d'Athalie :

Paraissez, jeune enfant, digne sang de nos rois!

5. C'était le titre que prenaient officiellement les rois de France, de même que le roi d'Espagne était *Sa Majesté catholique.*

tant d'évêques et dans une si grande assemblée, célébrer vos miséricordes éternelles : *Quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus*[1]. C'est vous, Seigneur, qui excitâtes saint Pierre et ses successeurs à nous envoyer dès les premiers temps les évêques qui ont fondé nos églises. C'était le conseil de Dieu que la foi nous fût annoncée par le Saint-Siège, afin qu'éternellement unis par des liens particuliers à ce centre commun de toute l'unité catholique, nous pussions dire avec un grand archevêque de Rheims : *La sainte Église romaine, la mère, la nourrice et la maîtresse de toutes les églises, doit être consultée dans tous les doutes qui regardent la foi et les mœurs, principalement par ceux qui comme nous ont été engendrés en Jésus-Christ par son ministère et nourris par elle du lait de la doctrine catholique*[2].

Il est vrai qu'il nous est venu d'Orient, et par le ministère de saint Polycarpe[3], une autre mission qui ne nous a pas été moins fructueuse. C'est de là que nous avons eu le vénérable vieillard saint Pothin[4], fondateur de la célèbre église de Lyon, et encore le grand saint Irénée[5], successeur de son martyre aussi bien que de son siège[6]; Irénée digne de son nom et véritablement pacifique[7], qui fut envoyé à Rome et au pape saint Eleuthère de la part de l'Église gallicane[8]; ambassadeur de la paix, qui depuis la procura aux saintes églises d'Asie d'où il nous avait été envoyé; qui retint le pape saint Victor lorsqu'il les voulait retrancher de la communion, et qui présidant au concile des saints évêques des Gaules dont il était réputé le père, fit connaître à ce saint pape qu'il ne fallait pas pousser toutes les affaires à l'extrémité, ni toujours user d'un droit rigoureux[8]. Mais comme l'Église est une par tout l'univers, cette mission

1. *Ps.*, CXXXV, 1.
2. Hincm., *De divort. Loth. et Teutb.*, tom. I, p. 561.
3. Saint Polycarpe, disciple de saint Jean, n'est jamais venu en Gaule, mais saint Pothin et saint Irénée étaient ses disciples.
4. Premier évêque de Lyon, mort en 177.
5. Saint Irénée, grec comme saint Pothin, souffrit le martyre en 202.
6. *Successeur d'un martyre aussi bien que d'un siège* est d'une heureuse audace.
7. Le nom d'Irénée, en grec εἰρηναῖος signifie en effet *pacifique*.
8. Euseb., *Hist. Eccles.*, lib. V, cap. XXIII, XXIV.

orientale n'a pas été moins favorable à l'autorité du Saint-Siège que ceux que le Saint-Siège avait immédiatement envoyés ; et le même saint Irénée a prononcé cet oracle révéré de tous les siècles [1] : *Quand nous exposons la tradition que la très grande, très ancienne et très célèbre Église romaine, fondée par les Apôtres saint Pierre et saint Paul, a reçue des apôtres et qu'elle a conservée jusqu'à nous par la succession de ses évêques, nous confondons tous les hérétiques, parce que c'est avec cette Église que toutes les églises et tous les fidèles qui sont par toute la terre doivent s'accorder, à cause de sa principale et excellente principauté, et que c'est en elle que ces mêmes fidèles répandus par toute la terre ont conservé la tradition qui vient des Apôtres.*

Appuyée sur ces solides fondements, l'Église gallicane a été forte comme la tour de David. Quand le perfide Arius [2] voulut renverser avec la divinité du Fils de Dieu le fondement de la foi prêchée par saint Pierre, et changer en création et en adoption la génération éternelle de ce fils unique [3], cette superbe hérésie soutenue par un empereur ne trouva point de plus grand obstacle à ses progrès que la constance et la foi de saint Athanase d'Alexandrie et de saint Hilaire de Poitiers [4] ; et malgré l'inégalité de ces deux sièges, les deux évêques furent égaux en gloire comme ils l'étaient en courage.

Pour perpétuer cette gloire de l'Église gallicane, le célèbre saint Martin [5] fut élevé sous la discipline de saint Hilaire ; et cette église renouvelée, par les exemples et par les miracles de cet homme incomparable, crut revoir le temps des Apôtres, tant la Providence divine fut soigneuse

1. S. Iren., lib. III, *contr. Hæres.*, cap. III.

2. Arius mourut en 335 ; Bossuet l'appelle *perfide* parce que cet hérésiarque, au lieu de confesser publiquement sa doctrine, trompa Constantin par des professions de foi artificieuses.

3. C.-à-d. prétendre que le Fils a été non pas *engendré* de toute éternité, mais *créé* et *adopté*.

4. Saint Athanase, évêque d'Alexandrie, mourut en 373. Il lutta héroïquement contre Arius, et saint Grégoire de Nazianze disait de lui, que louer Athanase c'était louer la vertu même. — Saint Hilaire de Poitiers, mort en 367, a été appelé par saint Jérôme *le Rhône de l'éloquence latine*, — *latinæ eloquentiæ Rhodanus*.

5. Saint Martin, évêque de Tours, est né vers 316 et mort à la fin du quatrième siècle.

de réveiller parmi nous l'ancien esprit et d'y faire revivre les premières grâces [1].

Quand le temps fut arrivé que l'empire romain devait tomber en Occident et que la Gaule devait devenir France, Dieu ne laissa pas longtemps sous des princes idolâtres une si noble partie de la chrétienté ; et voulant transmettre aux rois des Français la garde de son Église qu'il avait confiée aux empereurs, il donna non seulement à la France, mais encore à tout l'Occident un nouveau Constantin en la personne de Clovis. La victoire miraculeuse qu'il envoya du ciel à ces deux princes guerriers fut le gage de son amour et le glorieux attrait qui leur fit embrasser le christianisme. La foi fut victorieuse, et la belliqueuse nation des Francs connut que le Dieu de Clotilde [2] était le vrai Dieu des armées.

Alors saint Remi vit en esprit qu'en engendrant en Jésus-Christ les rois des Français avec leur peuple, il donnait à l'Église d'invincibles protecteurs. Ce grand saint et ce nouveau Samuel, appelé pour sacrer les rois, sacra ceux-ci, comme il dit lui-même, pour être *les perpétuels défenseurs de l'Église et des pauvres* [3] ; digne objet de la royauté ; et après leur avoir enseigné à faire fleurir les églises et à rendre les peuples heureux, (croyez que c'est lui-même qui vous parle, puisque je ne fais ici que réciter les paroles paternelles de cet apôtre des Français), il priait Dieu nuit et jour qu'ils persévérassent dans la foi et qu'il régnassent selon les règles qu'il leur avait données, leur prédisant en même temps qu'en dilatant leur royaume, ils dilateraient [4] celui de Jésus-Christ ; et que, s'ils étaient fidèles à garder les lois qu'il leur prescrivait de la part de Dieu [5], l'empire romain leur serait donné ; en sorte que des rois de France sorti-

1. Latinisme, comme dans Virgile :

Tempus erat *quo* prima quies...

Cf. La Fontaine :

C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime...

2. Allusion à ce mot de Clovis à Tolbiac : « Dieu de Clotilde, à moi la victoire, et je t'adore. »
3. *Testam. S. Rem.*, ap. Flod., lib. I, cap. XVIII.
4. Traduction littérale du verbe latin *dilatare*, élargir.
5. *Testam.* — *Ibid.* et cap. XIII.

raient des empereurs dignes de ce nom qui feraient régner Jésus-Christ. Telles furent les bénédictions que versa mille et mille fois le grand saint Remi sur les Français et sur leurs rois, qu'il appelait toujours ses chers enfants, louant sans cesse la bonté divine de ce que, pour affermir la foi naissante de ce peuple béni de Dieu, elle avait daigné par le ministère de sa main pécheresse (c'est ainsi qu'il parle) renouveler à la vue de tous les Français et de leur roi les miracles qu'on avait vus éclater dans la première fondation [1] des églises chrétiennes. Tous les saints qui étaient alors furent réjouis, et dans le déclin de l'empire romain ils crurent voir paraître dans les rois de France *une nouvelle lumière pour tout l'Occident : In occiduis partibus novi jubaris lumen effulgurat* [2] : et non seulement pour tout l'Occident, mais encore pour toute l'Église à laquelle ce nouveau royaume promettait de nouveaux progrès. C'est ce que disait saint Avite, ce docte et ce saint évêque de Vienne, ce grave et éloquent défenseur de l'Église romaine, qui fut chargé par tous ses collègues les saints évêques des Gaules de recommander aux Romains dans la cause du pape Symmaque la cause commune de tout l'épiscopat, *parce que*, disait ce grand homme, *quand le pape et le chef de tous les évêques est attaqué, ce n'est pas un seul évêque, mais l'épiscopat tout entier qui est en péril* [3].

Tous les conciles de ces temps font voir qu'en ce qui touchait la foi et la discipline nos saints prédécesseurs regardaient toujours l'Église romaine, et se gouvernaient par ses traditions [4]. Tel était le sentiment de l'Église gallicane qui en recevant, par le ministère de saint Remi, Clovis et les Français dans son sein, leur imprimait dans le fond du cœur ce respect pour le Saint-Siège dont ils devaient être les plus zélés aussi bien que les plus puissants protecteurs. Les papes connurent d'abord la protection qui leur était

1. *Dans* la première, c'est-à-dire *lors de* la première.
2. S. Avit. Vien., *Epist. ad Clod.*, tom. I, *Conc. Gall.*, p. 154.
3. *Epist. ad Faust.*, *ibid.*, p. 158.
4. *Epist. Syn. Episc. Gall.*, apud Leon. *Concil. Arans.* II, præf. tom. I, *Conc. Gal.*, p. 216; Bonif. II. *Epist. ad Cæsar. Arel.*, *ibid.*, p. 123; *Conc. Vas.* II. can. III-V, *ibid.*, p. 226, 227; *Conc. Aurel.*, can. III, III, XXVI, *ibid.*, p. 243, 255.

envoyée du ciel ; et ressentant dans nos rois je ne sais quoi de plus filial que dans les autres, que ne dirent-ils point alors comme par un secret pressentiment à la louange de leur protecteurs futurs? Anastase II, du temps de Clovis, croit voir dans le royaume de France nouvellement converti *une colonne de fer que Dieu élevait pour le soutien de sa sainte Église, pendant que la charité se refroidissait partout ailleurs* [1]. Pélage II se promet des descendants de Clovis, comme des voisins charitables de l'Italie et de Rome, la même protection pour le Saint-Siège qu'il avait toujours reçue des empereurs [2] ; et saint Grégoire, le plus saint de tous, enchérit aussi sur ses saints prédécesseurs, lorsque touché de la foi et du zèle de ces rois, il les met *autant au-dessus des autres souverains que les souverains sont au-dessus des particuliers* [3].

Leur foi croissait en effet avec leur empire, et selon la prédiction de tant de saints l'Église s'étendait par les rois de France. L'Angleterre le sait, et le moine saint Augustin son premier apôtre. Saint Boniface l'apôtre de la Germanie et les autres apôtres du Nord ne reçurent pas un moindre secours de la France ; et Dieu montrait dès lors par des signes manifestes, ce que les siècles suivants ont confirmé, qu'il voulait que les conquêtes des Français étendissent celles de l'Église.

Les enfants de Clovis ne marchèrent pas dans les voies que saint Remi leur avait marquées ; Dieu les rejeta de devant sa face ; mais il ne retira pas ses miséricordes de dessus le royaume de France. Une seconde race fut élevée sur le trône ; Dieu s'en mêla, et le zèle de la religion s'accrut par ce changement : témoin tant de papes réfugiés [4], protégés, rétablis et comblés de biens sous cette race. Les papes et toute l'Église bénirent Pépin qui en était le chef [5] ; les bénédictions de saint Remi passèrent à lui : de

1. Anast. II, *Epist.* II, *ad Clod.*
2. Pel. II, *Epist. ad Aunach, Autis.*, tom. I, *Conc. Gall.*, p. 376.
3. S. Greg. M., *Epist.*, lib. VI, epist. VI.
4. Expression curieuse. Bossuet veut dire qu'on leur a offert un *refuge ;* nous dirions *accueillis* ou *recueillis.* »
5. Paul. I, *Epist.* X, *ad Fr.*, tom. II. *Conc. Gal.*, p. 59.

lui sortit cet empereur père d'empereurs, que ce saint évêque semble avoir vu [1], et Charlemagne régna pour le bien de toute l'Église. Vaillant, savant, modéré, guerrier sans ambition et exemplaire dans sa vie, je le veux bien dire en passant malgré les reproches des siècles ignorants [2], ses conquêtes prodigieuses furent la dilatation du règne de Dieu, et il se montra très chrétien dans toutes ses œuvres. Il fit revivre les anciens canons; les conciles longtemps négligés furent rétablis [3], et la discipline revint avec eux. Si ce grand prince rétablit les lettres, ce fut pour mieux faire entendre les saintes Écritures et l'ancienne tradition par ce secours. L'Église romaine fut consultée dans les affaires douteuses, et ses réponses reçues avec révérence [4] furent des lois inviolables [5]. Il eut tant d'amour pour elle, que le principal article de son testament fut de recommander à ses successeurs la défense de l'Église de saint Pierre comme le précieux héritage de sa maison, qu'il avait reçu de son père et de son aïeul et qu'il voulait laisser à ses enfants. Ce même amour lui fit dire ce qui fut répété depuis par tout un concile sous l'un de ses descendants, que *quand cette Église imposerait un joug à peine supportable, il le faudrait souffrir* [6] plutôt que de rompre la communion avec elle. Elle n'imposait point de tel joug, mais ce sage prince voulait tout prévoir pour affermir l'union dans tous les cas. Au reste les canons que lui envoya son sage et intime ami le pape Adrien n'étaient qu'un abrégé de l'ancienne discipline que l'Église de France regarde toujours comme la source et le

1. Vu *en esprit*, trois siècles avant l'événement; c'est ainsi que le prophète dit en parlant de Cyrus : « Tu n'es pas encore, mais *je te vois.* »

2. En effet, les légendes du moyen âge ont dépeint Charlemagne comme un prince d'une vie assez peu exemplaire. Fénelon avait fait une histoire de Charlemagne qui est perdue. Bossuet lui a consacré des pages curieuses dans son *Histoire de France*. (Edit. Lachat, tome XXV.)

3. *De Schol. instit. Capit.*, Baluz., tom. I, p. 202, 203.

4. Ce sens tout latin de *révérence* ne s'est conservé que dans les composés *irrévérence, irrévérencieux.*

5. *Conc. Francof.*, can. VIII, tom. II, *Conc. Gall.*, p. 196; *Capit. Aquisg.* an. Imp. III, cap. IV, Baluz., tom. I, p. 380, 391; *Capit. de divis. Regni*, cap. XV, *ibid.*, p. 444.

6. *Capit. Car. M. de hon. Sed. Apost.* an. Imp. I. Baluz., tom. I, p. 357, *Conc. Tribur.* sub. Ann. Imp., can. XXX, tom. IX, *Conc.*, col. 456; *Capit. Anglic. data*, tom. II, *Conc. Gall.*, p. 106; *Epist. can. ab Adr. Car. M. oblat. Conc.*, tom. VI, edi. 1600.

soutien de ses libertés. Nous demandons encore d'être jugés par les canons envoyés à ce grand prince, et sous un nouveau Charlemagne nous souhaitons d'avoir toujours à vivre sous une semblable discipline.

Jamais règne n'a été si fort ni si éclairé; jamais prince n'a été moins guidé par un faux zèle; jamais on n'a mieux su distinguer les bornes des deux puissances. On voit parler dans les décrets du concile de Francfort tantôt les évêques seuls, tantôt le prince seul et tantôt les deux puissances ensemble[1]. Je ne veux pas m'étendre sur les diverses matières qui donnèrent lieu à cette diversité; je remarquerai seulement que les évêques ayant prononcé seuls la condamnation de la nouvelle hérésie qu'on vit alors s'élever en Espagne[2], ce grand roi sut bien trouver sa place dans une occasion si importante. Comme son savoir éclatait dans toute l'Église autant que son équité, les nouveaux hérétiques le prièrent de se rendre l'arbitre de la cause. Charlemagne pour les confondre par eux-mêmes accepta l'offre; mais il savait comment un prince peut être arbitre en ces matières. Il consulta le Saint-Siège avant toutes choses; il écouta aussi les autres évêques qu'il trouva conformes à leur chef. C'est sur quoi se règla ce religieux prince; c'est par ce canal qu'il reçut la doctrine de l'Évangile et l'ancienne tradition de l'Église catholique. C'est de là qu'il apprit ce qu'il fallait croire; et sans discuter davantage la matière dans la lettre qu'il écrit aux nouveaux docteurs[3], il leur envoie *les lettres, les décisions et les décrets formés par l'autorité ecclésiastique, les exhortant à s'y soumettre avec lui et à ne se croire pas plus savants que l'Église universelle, parce que*, ajoutait ce grand prince, *après ce concours de l'autorité apostolique et de l'unanimité synodale vous ne pouvez plus éviter d'être tenus pour hérétiques, et nous n'osons plus avoir de communion avec vous.* Qu'on n'impute point à la France des sentiments nouveaux; voilà tous ses sentiments du temps de Charlemagne. Mais Charlemagne

1. *Conc. Francof.*, can. I, II, can. III, V, can. IV-VII, tom. II, *Conc. Gall.*, p. 193 et seq.
2. *Ibid.*, can. I, p. 193. — *Conc. Francof.*, *Epist. Car. M.*, p. 188.
3. *Conc. Francof.*, *Epist.*, *Car. M.*, p. 188, 190.

les avait reçus de plus haut, et ils étaient venus des anciens Pères et dès l'origine du christianisme. Le Saint-Siège principalement et le corps de l'épiscopat uni à son Chef, c'est où il faut trouver le dépôt de la doctrine ecclésiastique confiée aux évêques par les Apôtres Car c'est aussi à cette unité qu'il est dit : *Qui vous écoute m'écoute* [1] ; et encore : *Les portes d'enfer ne prévaudront point contre elle* [2] ; et encore : *Vous êtes la lumière du monde* [3] ; et encore : *Dites-le à l'Église, et s'il n'écoute pas l'Église, qu'il vous soit comme un gentil et un publicain* [4] ; et encore, pour me servir du même passage qui est ici allégué par Charlemagne : *Je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles* [5]. Ce grand prince, soumis le premier à cette règle, ne craint plus après cela de condamner les hérétiques comme déjà condamnés par l'autorité de l'Église, et le jugement du Saint-Siège et du concile de Francfort devint le sien.

Est-il besoin de raconter ce que Charlemagne, à l'exemple du roi son père, fit pour la grandeur temporelle du Saint-Siège et de l'Église romaine? Qui ne sait qu'elle doit à ces deux princes et à leur maison tout ce qu'elle possède de pays? Dieu qui voulait que cette Église, la mère commune de tous les royaumes, dans la suite ne fût dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que le siège où tous les fidèles devaient garder l'unité, à la fin fût mis au-dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'État pourraient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par Pépin et par Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur libéralité que l'Église, indépendante dans son chef de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement pour le bien commun et sous la commune protection des rois chrétiens cette puissance céleste de régir les âmes, et que tenant en main la balance

1. *Qui vos audit, me audit.* — *Luc.*, x, 16.
2. *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* — *Matth.*, xvi, 18.
3. *Vos estis lux mundi.* — *Matth.*, v, 14.
4. *Dic ecclesiæ. Si autem ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* — *Matth.*, xviii, 17.
5. *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* — *Matth.*, xxviii, 20.

droite au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages tempéraments.

L'empire sortit trop tôt d'une maison et d'une nation si bienfaisante envers l'Église. Rome eut des maîtres fâcheux, et les papes avaient tout à craindre tant des empereurs que d'un peuple séditieux. Mais ils trouvèrent toujours en nos rois ces charitables voisins que le pape Pélage II avait espérés. La France, plus favorable à leur puissance sacrée que l'Italie et que Rome même, leur devint comme un second Siège où ils tenaient leurs conciles et d'où ils faisaient entendre leurs oracles par toute l'Église. Troyes, et Clermont, et Toulouse, et Tours, et Rheims plusieurs fois, et les autres villes le peuvent dire; pour ne point parler ici de deux conciles universels tenus à Lyon et d'un autre concile universel tenu à Vienne : tant les Papes ont pris plaisir à faire les actes les plus importants et les plus authentiques de l'Église dans le sein et avec la fidèle coopération de l'Église gallicane.

Cependant la troisième race était montée sur le trône : race encore plus pieuse que les deux autres : qui aussi a toujours vu augmenter sa gloire : qui seule dans tout l'univers et depuis le commencement du monde se voit sans interruption depuis sept cents ans toujours couronnée et toujours régnante : race enfin qui devait donner saint Louis au monde : en laquelle le monde étonné voit encore aujourd'hui de si grandes choses et en attend de plus grandes. Vous dirai-je combien de fois et en quels termes elle a été bénite par le Saint-Siège! Sous cette race la France est *un royaume chéri et béni de Dieu, un royaume dont l'exaltation est inséparable de celle du Saint-Siège*[1], un royaume[2]... mais si j'entreprenais de tout raconter, le jour n'y suffirait pas.

Aussi faut-il avouer qu'il y a eu dans ces rois, avec beaucoup de religion, une noblesse qui les a fait révérer de toute la terre et qui les a mis au-dessus des autres rois. Quand

1. Alex. III, *Epist.* xxx, tom. X, *Conc.*, col. 1212; Innoc. III, Greg. IX, tom. XI, *Conc.*, part. I, col. 27, 367.

2. Il faut ici des points de suspension : *un royaume*,.. *mais si j'entreprenais*, etc.

les empereurs se vantaient de combattre pour les intérêts communs des rois, les nôtres ont su trouver dans une plus noble constitution de leur État et dans une plus grande hauteur de leur couronne une plus sûre défense, puisque sans qu'ils eussent besoin de se remuer, leur majesté ne fut pas même attaquée dans ces premiers temps, et que jamais ils n'ont été obligés ni à soutenir des guerres, ni ce qui est bien plus horrible, à faire des schismes pour la défendre.

Ces rois aussi bienfaisants que religieux, loin de profiter de la faiblesse des papes toujours réfugiés dans leur royaume, se relâchaient volontairement de quelques-uns de leurs droits plutôt que de troubler la paix de l'Église; et pendant que saint Thomas de Cantorbéry était banni d'Angleterre comme ennemi des droits de la royauté, la France plus équitable le recevait dans son sein comme le martyr des libertés ecclésiastiques. Nos rois donnèrent cet exemple à tout l'univers : l'Église qu'ils honoraient les honorait à son tour, et l'égalité tant recommandée par l'Apôtre s'entretenait par de mutuelles reconnaissances.

La piété se ralentissait et les désordres se multipliaient dans toute la terre. Dieu n'oublia pas la France. Au milieu de la barbarie et de l'ignorance elle produisit saint Bernard, apôtre, prophète, ange terrestre, par sa doctrine, par sa prédication, par ses miracles étonnants et par une vie encore plus étonnante que ses miracles. C'est lui qui réveilla dans ce royaume et qui répandit dans tout l'univers l'esprit de piété et de pénitence. Jamais sujet ne fut plus zélé pour son prince; jamais prêtre ne fut plus soumis à l'épiscopat; jamais enfant de l'Église ne défendit mieux l'autorité apostolique de sa mère l'Église romaine. Il regardait dans le pape seul tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'un et l'autre Testament; un Abraham, un Melchisédech, un Moïse, un Aaron, un saint Pierre, en un mot Jésus-Christ même[1]. Mais afin qu'une autorité sur laquelle l'Église est fondée, fût plus sainte et plus vénérable à tous les peuples, il ne cessa d'en séparer autant qu'il pouvait ce qui semblait plutôt la déshonorer que l'agrandir.

1. S. Bern, *De Consid.*, lib. II, cap. VIII, et lib. IV, cap. VII.

Tout est à vous, disait-il[1], tout dépend du chef, mais c'est avec un certain ordre. On ferait un monstre du corps humain, si on attachait immédiatement tous les membres à la tête : c'est par les évêques et les archevêques qu'on doit venir au Saint-Siège : ne troublez point cette hiérarchie, qui est l'image de celle des anges. Vous pouvez tout, il est vrai; mais un de vos ancêtres disait : *Tout m'est permis, mais tout n'est pas convenable*[2]. Vous avez la plénitude de la puissance; mais rien ne convient mieux à la puissance que la règle. Enfin l'Église romaine est la mère des églises[3], mais non une maîtresse impérieuse; et vous êtes, non pas le seigneur des évêques, mais l'un d'eux : paroles que ce saint homme n'a pas proférées pour affaiblir une autorité qu'il a fait révérer à toute la terre; mais afin de rappeler en la mémoire du successeur de saint Pierre cette excellente doctrine, que Jésus-Christ qui l'a élevé à une si grande puissance n'a pas voulu néanmoins lui donner un caractère supérieur à celui de l'épiscopat, afin que, dans cette haute élévation, il prît soin de conserver dans tous les évêques la dignité d'un caractère qui lui est commun avec eux, et qu'il songeât qu'il y a toujours avec une grande autorité quelque chose de doux et de fraternel dans le gouvernement ecclésiastique, puisque, si le pape doit gouverner les évêques, il les doit aussi gouverner par les lois communes que le Saint-Siège a faites siennes en les confirmant. C'est ce que disent tous les papes; et encore qu'ils puissent dispenser des lois pour l'utilité publique[4], le plus naturel exercice de leur puissance est de les faire observer en les observant les premiers, comme ils en ont toujours fait profession dès l'origine du christianisme. Voilà ce que disait saint Bernard et tous les saints de ce temps; voilà ce qu'ont toujours dit ceux qui ont été parmi nous les plus pieux. C'est aussi ce qui obligea le roi le plus saint qui ait jamais porté la couronne, le plus soumis au Saint-Siège et le plus ardent défenseur de la foi romaine (vous reconnaissez saint Louis) à

1. S. Bern., *De Consid.*, lib. III, cap. IV.
2. *Ibid.*, IV, 7.
3. I *Cor.*, X, 22.
4. S. Bern., *ibid.*, lib. IV, cap. VII.

persévérer dans ses maximes, et à publier une Pragmatique pour maintenir dans son royaume *le droit commun et la puissance des ordinaires selon les conciles généraux et les institutions des saints Pères*[1].

Ne demandez plus ce que c'est que les libertés de l'Église gallicane. Les voilà toutes dans ces précieuses paroles de l'ordonnance de saint Louis; nous n'en voulons jamais connaître d'autres. Nous mettons notre liberté à être sujets aux canons, et plût à Dieu que l'exécution en fût aussi effective dans la pratique que cette profession est magnifique dans nos livres. Quoi qu'il en soit, c'est notre loi; nous faisons consister notre liberté à marcher autant qu'il se peut *dans le droit commun,* qui est le principe ou plutôt le fond de tout le bon ordre de l'Église, *sous la puissance canonique des ordinaires*[2], *selon les conciles généraux et les institutions des saints Pères* : état bien différent de celui où la dureté de nos cœurs plutôt que l'indulgence des souverains dispensateurs nous a jetés; où les privilèges accablent les lois; où les grâces semblent vouloir prendre la place du droit commun, tant elles se multiplient; où tant de règles ne subsistent plus que dans la formalité qu'il faut observer d'en demander la dispense : et plût à Dieu que ces formules conservent du moins avec le souvenir des canons l'espérance de les rétablir! C'est l'intention du Saint-Siège; c'en est l'esprit : il est certain[3] : mais s'il faut autant qu'il se peut tendre au renouvellement des anciens canons, combien religieusement faut-il conserver ce qui en reste, et surtout ce qui est le fondement de la discipline? Si vous voyez donc vos évêques demander humblement au pape l'inviolable conservation de ces canons et de la puissance ordinaire dans tous ses degrés, souvenez-vous qu'ils ne font que marcher sur les pas de saint Louis et de Charlemagne, et imiter les saints dont ils remplissent les chaires[4]. Ce n'est pas nous diviser d'avec le Saint-Siège (à Dieu ne plaise!) c'est

1. *Prag. S. Lud.*
2. On appelle *ordinaire* l'évêque du diocèse.
3. *Il* c.-à-d. *cela,* latin *illud.*
4. *Les chaires,* c.-à-d. les sièges épiscopaux (latin *cathedræ*).

au contraire conserver avec soin jusqu'aux moindres fibres qui tiennent les membres unis avec le chef. Ce n'est pas diminuer la plénitude de la puissance apostolique : l'Océan même a ses bornes dans sa plénitude; et s'il les outrepassait sans mesure aucune, sa plénitude serait un déluge qui ravagerait tout l'univers. Au reste, la puissance qu'il faut reconnaître dans le Saint-Siège est si haute et si éminente, si chère et si vénérable à tous les fidèles, qu'il n'y a rien au-dessus que toute l'Église catholique ensemble : encore faut-il savoir connaître les besoins extraordinaires et les extrêmes périls où il faut que tout s'assemble et se réunisse. Ces maximes sont de tous les siècles; mais dans l'un des derniers siècles, un besoin pressant de l'Église, un grand mal, un schisme effroyable, obligea toute l'Église à les expliquer et à les mettre en pratique d'une façon plus expresse dans le saint concile de Pise et dans le saint concile de Constance[1]. La France fut la plus zélée à les soutenir; mais la France fut suivie de toute l'Église. Ces maximes supposées comme indubitables du commun consentement des papes, de tous les évêques et de tous les fidèles, rétablirent l'autorité du Saint-Siège affaiblie par les divisions. Ces maximes mirent fin au schisme, extirpèrent les hérésies que le schisme fortifiait, et firent espérer au monde, malgré la dépravation des mœurs, la réforme universelle de la discipline dans toute la chrétienté sans rien excepter[2]. Ces maximes demeureront toujours en dépôt dans l'Église catholique. Les esprits inquiets et turbulents voudront s'en servir pour brouiller : mais les humbles, les pacifiques, les vrais enfants de l'Église s'en serviront toujours selon la règle, dans les vrais besoins et pour des biens effectifs. Les cas où on le doit faire seraient aisés à marquer, puisqu'ils sont si clairement expliqués dans les décrets du concile de Constance[3]; mais il vaut mieux espérer que la déplorable nécessité de réfléchir sur ces cas n'arrivera pas, et que nos jours ne seront pas assez malheureux pour avoir

1. Le concile de Constance fut tenu en 1414, et décréta que les papes sont obligés de se soumettre aux décisions des conciles.
2. *Sans rien excepter* est dur pour la cour de Rome.
3. *Sess.*, v.

besoin de tels remèdes. Ah! si le nom de concile œcuménique, nom si saint et si vénérable, doit être employé, que ce ne soit pas en matière contentieuse et pour faire durer de funestes divisions; mais plutôt pour réunir la chrétienté déchirée par tant de schismes, et pour travailler à l'œuvre de réformation qui jamais n'est achevée durant cette vie! Cependant conservons ces fortes maximes de nos pères, que l'Église gallicane a trouvées dans la tradition de l'Église universelle; que les universités du royaume, et principalement celle de Paris, ont apprises des saints évêques et des saints docteurs qui ont toujours éclairé l'Église de France, sans que le Saint-Siège ait diminué les éloges qu'il a donnés à ces fameuses universités[1]. Au contraire, c'est en sortant du concile de Bâle[2], où ces maximes avaient été renouvelées avec l'applaudissement de tout le royaume, que Pie II qui le savait, puisqu'il avait autrefois prêté sa plume à ce concile, s'adressant à un évêque de Paris dans l'assemblée générale de tous les princes chrétiens, lui parla ainsi de la France[3] : *La France a beaucoup d'universités parmi lesquelles la vôtre, mon vénérable Frère, est la plus illustre, parce qu'on y enseigne si bien la théologie et que c'est un si grand honneur d'y pouvoir mériter le titre de docteur; de sorte que le florissant royaume de France, avec tous les avantages de la nature et de la fortune, a encore ceux de la doctrine et de la pure religion.* Voilà ce que dit un savant pape qui n'ignorait pas nos sentiments, puisqu'ils étaient alors dans leur plus grande vigueur; et je puis dire qu'il en approuve le fond dans la bulle[4] où, en révoquant ce qu'il avait dit avant son exaltation en faveur du concile de Bâle, il déclare qu'il n'en révère pas moins le concile de Constance, dont il embrasse les décrets et nommément ceux où l'autorité et la puissance des conciles est expliquée.

Il savait bien que la France n'abusait pas de ces maximes,

1. Urban. VI, *Epist.* II; tom. XI, *Conc.*, col. 2018.
2. Tenu en 1431, ce concile n'est regardé comme œcuménique que jusqu'à la 26e session. Dans les sessions 2, 3, 18, etc. on décréta que les conciles sont au-dessus des papes.
3. Pius II, in *Conv. Mant.*, tom. XIII, *Con* col. 1771.
4. *Bulla retract. Pii II*, *ibid.*, col. 1107.

puisque même elle venait de donner un exemple incomparable de modération dans la célèbre assemblée de Bourges [1], où louant les Pères de Bâle qui soutenaient ces maximes, elle rejeta l'application outrée qu'ils en firent contre le pape Eugène IV. Nos libertés furent défendues : le pape fut reconnu : le schisme fut éteint dans sa naissance : tout fut pacifié ; qui fit un si grand ouvrage ? Un grand roi fidèlement assisté par le plus docte clergé qui fût au monde.

Jamais il ne fut tant parlé des libertés de l'Église, et jamais il n'en fut posé un plus solide fondement que dans ces paroles immortelles de Charles VII : *Comme c'est*, dit-il, *le devoir des prélats d'annoncer avec liberté la vérité qu'ils ont apprise de Jésus-Christ, c'est aussi le devoir du prince et de la recevoir de leur bouche, prouvée par les Écritures, et de l'exécuter avec efficace* [2]. Voilà en effet le vrai fondement des libertés de l'Église : alors elle est vraiment libre quand elle dit la vérité : quand elle la dit aux rois qui l'aiment naturellement et qu'ils l'écoutent de sa bouche ; car alors s'accomplit cet oracle du Fils de Dieu : *Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera, et vous serez vraiment libres* [3].

Nous sommes accoutumés à voir agir nos rois très chrétiens dans cet esprit. Depuis le temps qu'ils se sont rangés sous la discipline de saint Remi, ils n'ont jamais manqué d'écouter leurs évêques orthodoxes. L'empire romain vit succéder au premier empereur chrétien un empereur hérétique [4]. La succession des empereurs a souvent été déshonorée par de semblables désordres ; mais pour ne point reprocher aux autres royaumes leur malheureux sort, contentons-nous de dire avec humilité et actions de grâces que la France est le seul royaume qui jamais, depuis tant de siècles, n'a vu changer la foi de ses rois : elle n'en a ja-

1. L'Église de France, assemblée à Bourges en 1438, sous Charles VII, reconnut l'autorité des conciles généraux et les déclara supérieurs aux papes. Ce fut alors que fut dressée la fameuse *Pragmatique sanction de Bourges*, abrogée en partie par le *Concordat* de Léon X et de François Ier.

2. *Prag. Car.* VII.

3. *Cognoscetis veritatem et veritas liberabit vos..... vere liberi eritis.* — *Joan.*, VIII, 32, 36.

4. L'un successeur de Constantin, Constance II, protégeant l'arianisme.

mais eu depuis plus de douze cents ans qui n'ait été enfant de l'Église catholique : le trône royal est sans tache et toujours uni au Saint-Siège ; il semble avoir participé à la fermeté de cette pierre. *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus. Grâces à Dieu sur ce don inexplicable de sa bonté*[1].

En écoutant leurs évêques dans la prédication de la vraie foi, c'était une suite naturelle que ces rois les écoutassent dans ce qui regarde la discipline ecclésiastique. Loin de vouloir faire en ce point la loi à l'Église, un empereur roi de France disait aux évêques[2] : *Je veux qu'appuyés de notre secours et secondés de notre puissance, comme le bon ordre le prescrit : Famulante ut decet potestate nostrâ,* — pesez ces paroles; et remarquez que la puissance royale, qui partout ailleurs veut dominer et avec raison, ici ne veut que servir : — *Je veux donc,* dit cet empereur, *que, secondés et servis par notre puissance, vous puissiez exécuter ce que votre autorité demande :* paroles dignes des maîtres du monde, qui ne sont jamais plus dignes de l'être ni plus assurés sur leurs trônes que lorsqu'ils font respecter l'ordre que Dieu a établi.

Ce langage était ordinaire aux rois très chrétiens; et ce que faisaient ces pieux princes, ils ne cessaient de l'inspirer à leurs officiers. Malheur, malheur à l'Église, quand les deux juridictions ont commencé à se regarder d'un œil jaloux ! O plaie du christianisme ! Ministres de l'Église, ministres des rois, et ministres du Roi des rois[3] les uns et les autres, quoique établis d'une manière différente, ah ! pourquoi vous divisez-vous? L'ordre de Dieu est-il opposé à l'ordre de Dieu ? Hé ! pourquoi ne songez-vous pas que vos fonctions sont unies, que servir Dieu c'est servir l'État, que servir l'État c'est servir Dieu ? — Mais l'autorité est aveugle, l'autorité veut toujours monter, toujours s'étendre ; l'autorité se croit dégradée quand on lui montre ses bornes. — Pourquoi ac-

1. II *Cor.*, IX, 15.

2. Lud. Pius, *Capit.*, an. 823; Baluz., tom. I, p. 634; *Epist. Venil. Sen. ad Amul. Lugd., Conc. Gall.*, tom. III, p. 67.

3. Bossuet veut dire que les ministres des rois sont des ministres de Dieu, et réciproquement; il fait ainsi du prêtre un fonctionnaire, comme nous dirions aujourd'hui, mais aussi le fonctionnaire est à ses yeux une sorte de prêtre.

cuser l'autorité? Accusons l'orgueil, et disons comme l'Apôtre disait de la loi : L'autorité *est sainte et juste et bonne*[1]; *sainte*, elle vient de Dieu ; *juste*, elle conserve le bien à un chacun ; *bonne*, elle assure le repos public : *mais l'iniquité, afin de paraître iniquité, se sert* de l'autorité pour mal faire ; *en sorte que l'iniquité est souverainement inique, quand elle pèche* par l'autorité que Dieu a établie pour le bien des hommes.

Nos rois n'ont rien oublié pour empêcher ce désordre. Leurs capitulaires ne parlent pas moins fortement pour les évêques que les conciles. C'est dans les capitulaires des rois qu'il est ordonné aux deux puissances, au lieu d'entreprendre l'une sur l'autre, *de s'aider mutuellement dans leurs fonctions*, et qu'il est ordonné en particulier aux *comtes, aux juges*, à ceux qui ont en main l'autorité royale, *d'être obéissants aux évêques*. C'est ce que portait l'ordonnance de Charlemagne ; et ce grand prince ajoutait : *qu'il ne pouvait tenir pour de fidèles sujets ceux qui n'étaient pas fidèles à Dieu, ni en espérer une sincère obéissance, lorsqu'ils ne la rendaient pas aux ministres de Jésus-Christ dans ce qui regardait les causes de Dieu et les intérêts de l'Église*[2]. C'était parler en prince habile qui sait en quoi l'obéissance est due aux évêques et ne confond point les bornes des deux puissances. Il mérite d'autant plus d'en être cru. Selon ses ordonnances, on laisse aux évêques l'autorité tout entière dans les causes de Dieu et dans les intérêts de l'Église ; et avec raison, puisqu'en cela l'ordre de Dieu, la grâce attachée à leur caractère, l'Écriture, la tradition, les canons et les lois parlent pour eux. Qu'est-il besoin d'alléguer les autres rois? Que ne doivent point les évêques au grand Louis? Que ne fait point ce religieux prince pour les intérêts de l'Église? Pour qui a-t-il triomphé si ce n'est pour elle? Quand tout en un moment ploya sous sa main et que les

1. *Lex quidem sancta, et mandatum sanctum, et justum et bonum.* — *Rom.*, VII, 12.

2. *Cap.* IV, *Car. M.*, an 806, Baluz., tom. I, p. 450; *Capit.*, ap. Theod., *de hon. Episc. et rel. Sacerd.*, *ibid.*, p. 438; *Coll. Anseg.*, lib. VI, cap. CCXLIX, *ibid.*, p. 965; *Conc. Aret.* VI, *sub Car. M.*, can. XIII, tom. II, *Conc. Gall.*, p. 271, *Capit. Car. M.*, an 813, Baluz., tom. I, p. 503.

provinces se soumirent comme à l'envi, n'ouvrit-il pas autant de temples à l'Église qu'il força de places ? mais l'hérésie de Calvin fut la seule confondue en ce temps. Aujourd'hui, le luthéranisme, la source du mal et la tête de l'hérésie, est entamé, heureux présage pour l'Église ! Il commence à rendre les temples usurpés. L'un des plus grands de ces temples, celui qui de dessus les bords du Rhin élève le plus haut et fait révérer de plus loin son sacré sommet, par la piété de Louis est sanctifié de nouveau [1]. Que ne doit espérer la France, lorsque fermée de tous côtés par d'invincibles barrières, à couvert de la jalousie et assurant la paix de l'Europe par celle dont son roi la fera jouir [2], elle verra ce grand prince tourner plus que jamais tous ses soins au bonheur des peuples et aux intérêts de l'Église dont il fait les siens ? Nous, mes Frères, nous qui vous parlons, nous avons ouï de la bouche de ce prince incomparable, à la veille de ce départ glorieux qui tenait toute l'Europe en suspens, qu'il allait travailler pour l'Église et pour l'État, deux choses qu'on verrait toujours inséparables dans tous ses desseins. France, tu vivras par ces maximes, et rien ne sera plus inébranlable qu'un royaume uni si étroitement à l'Église que Dieu soutient ! Combien devons-nous chérir un prince qui unit tous ses intérêts à ceux de l'Église ! N'est-il pas notre consolation et notre joie, lui qui réjouit tous les jours le ciel et la terre par tant de conversions [3] ? Pouvons-nous n'être pas touchés, pendant que par son secours nous ramenons tous les jours un si grand nombre de nos enfants dévoyés; et qui ressent plus de joie de leur changement que l'Église romaine leur mère commune, qui dilate [4] son sein pour les recevoir ? La main de Louis était réservée pour achever de guérir les plaies de l'Église. Déjà celles de l'épiscopat ne nous paraissent plus irrémédiables. Outre cent arrêts favorables, sous les auspices d'un prince qui ne veut

1. Il s'agit ici de la cathédrale de Strasbourg.
2. Tout cela était vrai en 1681, trois ans après la paix de Nimègue.
3. L'édit de Nantes n'était pas encore révoqué ; Louis XIV se contentait d'employer les moyens doux, les promesses, les récompenses de toute nature, pour convertir les protestants.
4. Locution familière à Bossuet, v. p. 403, note 4.

que voir la raison pour s'y soumettre, on ouvre les yeux : on ne lit plus les canons et les décrets des saints Pères par pièces et par lambeaux pour nous y tendre des pièges ; on prend la suite des antiquités ecclésiastiques ; et si on entre dans cet esprit, que verra-t-on à toutes les pages, que les monuments éternels de notre autorité sacrée ? *Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes quand nous parlons de cette sorte ; mais nous prêchons Jésus-Christ qui nous a établis ses ministres, et nous prêchons tout ensemble que nous sommes en Jésus-Christ dévoués à votre service*[1]. Car qu'est-ce que l'épiscopat, si ce n'est une servitude que la charité nous impose pour sauver les âmes? Et qu'est-ce que soutenir l'épiscopat, que soutenir[2] la foi et la discipline? Il ne faut donc pas s'étonner si Louis, qui aime et honore l'Église, aime et honore notre ministère apostolique. Que tarde un si saint pape[3] à s'unir intimement au plus religieux de tous les rois? Un pontificat si saint et si désintéressé ne doit être mémorable que par la paix et par les fruits de la paix, qui seront, j'ose le prédire, l'humiliation des infidèles, la conversion des hérétiques, et le rétablissement de la discipline. Voilà l'objet de nos vœux ; et, s'il fallait sacrifier quelque chose à un si grand bien, craindrait-on d'en être blâmé[4] ?

TROISIÈME POINT

Ç'a toujours été dans l'Église un commencement de paix que d'assembler les évêques orthodoxes. Jésus-Christ est l'auteur de la paix, Jésus-Christ est la paix lui-même ; nous ne sommes jamais plus assurés d'être assemblés en son nom, ni par conséquent de l'avoir selon sa promesse au milieu de nous, que lorsque nous sommes assemblés pour la paix ; et nous pouvons dire avec un ancien pape[5] *que nous sommes véritablement ambassadeurs pour Jésus-*

1. *Non enim nosmetipsos prædicamus, sed Jesum Christum Dominum nostrum ; nos autem servos vestros per Jesum... Qui et idoneos nos fecit ministros novi Testamenti.* — II *Cor.*, IV, 5 ; III, 6.
2. *Que* soutenir, *si ce n'est* soutenir ; latinisme : *quid est quam.*
3. Innocent XI, un des plus saints papes qui aient occupé le siège de Pierre.
4. C'est-à-dire *d'être blâmé pour cela.*
5. Joan. VIII, *Epist.* LXXX.

Christ, quand nous travaillons à la paix de l'Église : Pro Christo legatione fungimur, cùm paci Ecclesiæ studium impendere procuramus. L'épiscopat qui est un, aime à s'unir : c'est en s'unissant qu'il se purifie : c'est en s'unissant qu'il se règle : c'est en s'unissant qu'il se réforme : mais surtout c'est en s'unissant qu'il attire dans son unité le Dieu de la paix; et les Apôtres *étaient assemblés*, dit l'Évangéliste [1], quand Jésus-Christ leur vint dire ce qu'ils disent ensuite à tout le peuple : *Pax vobis : La paix soit avec vous.*

Saint Bernard, l'ange de paix, voyant un commencement de division entre l'Église et l'État, écrivit à Louis VII : *Il n'y a rien de plus nécessaire que d'assembler les évêques en ce temps;* et une des raisons qu'il en apporte, c'est, dit-il à ce sage prince [2], *que s'il est sorti de la rigueur de l'autorité apostolique quelque chose dont Votre Majesté se trouve offensée, vos fidèles sujets travailleront à faire qu'il soit révoqué ou adouci autant qu'il le faut pour votre honneur.*

Et pour ce qui est de la discipline, quand nous la voyons blessée, nous nous assemblons pour proposer les canons, bornes naturelles de la puissance ecclésiastique, qu'elle se fait elle-même par son exercice. Le Saint-Siège aime cette voie; le langage des canons est son langage naturel; et à la louange immortelle de cette Église il n'y a rien de plus répété dans ses Décrétales [3], ni rien de mieux établi dans sa pratique que la loi qu'elle se fait d'observer et de faire observer les saints canons.

Les exemples nous feront mieux voir le succès de ces saintes assemblées. On rapporta dans un concile de la province de Lyon un privilège de Rome qu'on crut contre l'ordre. Nos pères dirent aussitôt selon leur coutume : *Re-*

1. *Erant discipuli congregati.* — *Joan.*, XX, 91.

2. S. Bern., *Epist.*, CCLV, tom. I, col. 257. Voici le texte de saint Bernard (édit. des Bénédictins, 1690. I, 256) : *Quam sit hoc tempore necessarius conventus Episcoporum nullus ignorat, nisi qui durus corde matris Ecclesiæ angustias non attendit... Si quid ex apostolicæ auctoritatis rigore processit, unde se merito esse turbatam Altitudinis vestræ serenitas arbitretur; qualiter hoc ipsum revocetur aut temperetur, prout oportet ad honorem vestrum, fideles vestri qui aderunt totis viribus enitentur.*

3. Les *Décrétales* sont des recueils de lettres et de constitutions adressées autrefois par les papes en réponse aux questions que leur faisaient les églises particulières. On sait qu'au huitième siècle un faussaire appelé *Mercator* imagina certaines *Décrétales* pour favoriser les prétentions du Saint-Siège.

lisant le saint concile de Chalcédoine et les sentences de plusieurs autres Pères authentiques, le saint concile a résolu que ce privilège ne pouvait subsister, puisqu'il n'était pas conforme, mais contraire aux constitutions canoniques [1].

Vous reconnaissez dans ces paroles l'ancien style de l'Église : ce concile est pourtant de l'onzième siècle [2], afin que vous voyiez dans tous les temps la suite de nos traditions et la conduite toujours uniforme de l'Église gallicane.

Elle ne s'élève pas contre le Saint-Siège, puisqu'elle sait au contraire qu'un siège qui doit régler tout l'univers, n'a jamais intention d'affaiblir la règle : mais comme dans un si grand siège, où un seul doit répondre à toute la terre, il peut échapper quelque chose même à la plus grande vigilance, on y doit d'autant plus prendre garde que ce qui vient d'une autorité si éminente pourrait à la fin passer pour loi, ou devenir un exemple pour la postérité.

C'est pourquoi dans ces occasions toutes les églises, mais principalement celles de France, ont toujours représenté au Saint-Siège avec un profond respect ce qu'ont réglé les canons. Nous en avons un bel exemple dans le second concile de Limoges, qui est encore de l'onzième siècle. On s'y plaignit d'une sentence donnée par surprise et contre l'ordre canonique par le pape Jean XVIII [3]. Nos prédécesseurs assemblés proposèrent d'abord la règle *qu'ils avaient reçue*, disaient-ils, *des Pontifes apostoliques et des autres Pères.* Ils ajoutèrent ensuite comme un fondement incontestable *que le jugement de toute l'Église paraissait principalement dans le Saint-Siège apostolique* [4]. Ce ne fut pas sans remarquer l'ordre canonique avec lequel les affaires y devaient être portées, afin que ce jugement eût toute sa force ; et la conclusion fut que *les Pontifes apostoliques ne doivent pas révoquer les sentences des évêques* (contre cet ordre canonique) *parce que, comme les membres sont obligés à suivre leur chef, il ne faut pas aussi que le chef afflige ses membres.*

1. *Conc. Ansan.*, an. 1025, tom. IX, *Conc.*, col. 859.
2. On ne dit plus *de l'onzième*, mais bien *du onzième.*
3. *Conc. Lemov.*, II, sess. II, tom. IX, *Conc.*
4. *Ibid.*, col. 909.

Comme ç'a toujours été la coutume de l'Église de France de proposer les canons, ç'a toujours été la coutume du Saint-Siège d'écouter volontiers de tels discours, et le même concile nous en fournit un exemple mémorable. Un évêque[1] s'était plaint au même pape Jean XVIII d'une absolution que ce pape avait mal donnée au préjudice de la sentence de cet évêque; le Pape lui fit cette réponse vraiment paternelle qui fut lue avec une incroyable consolation de tout le concile: *C'est votre faute, mon très cher Frère, de ne m'avoir pas instruit; j'aurais confirmé votre sentence, et ceux qui m'ont surpris n'auraient remporté que des anathèmes. A Dieu ne plaise,* poursuit-il, *qu'il y ait schisme entre moi et mes co-évêques. Je déclare à tous mes frères les évêques que je veux les consoler et les secourir, et non pas les troubler ni les contredire dans l'exercice de leur ministère*[2].

A ces mots *tous les évêques se dirent les uns aux autres : C'est à tort que nous osons murmurer contre notre chef : nous n'avons à nous plaindre que de nous-mêmes et du peu de soin que nous prenons de l'avertir.* Vous le voyez, Chrétiens : les puissances suprêmes veulent être instruites et veulent toujours agir avec connaissance. Vous voyez aussi qu'il y a toujours quelque chose de paternel dans le Saint-Siège et toujours un fond de correspondance entre le chef et les membres qui rend la paix assurée, pourvu qu'en proposant la règle, on ne manque jamais au respect que la même règle prescrit. L'Église de France aime d'autant plus sa mère l'Église romaine et ressent pour elle un respect d'autant plus sincère, qu'elle y regarde plus purement l'institution primitive et l'ordre de Jésus-Christ. La marque la plus évidente de l'assistance que le Saint-Esprit donne à cette mère des églises, c'est de la rendre si juste et si modérée que jamais elle n'ait mis les excès parmi les dogmes. Qu'elle est grande l'Église romaine, soutenant toutes les églises, *portant,* dit un ancien pape[3], *le fardeau de tous ceux qui souffrent,* entretenant l'unité, confirmant la foi,

1. Étienne, évêque de Clermont. — Note de Déforis.
2. *Conc. Lemov.* II, *apud* H.
3. *Joan.* VIII, *Epist* [illegible].

liant et déliant les pécheurs, ouvrant et fermant le ciel! Qu'elle est grande encore une fois, lorsque pleine de l'autorité de saint Pierre, de tous les apôtres, de tous les conciles, elle en exécute avec autant de force que de discrétion[1] les salutaires décrets! Quelle a été sa puissance, lorsqu'elle l'a fait consister principalement à tenir toute créature abaissée sous l'autorité des canons sans jamais s'éloigner de ceux qui sont les fondements de la discipline, et qu'heureuse de dispenser les trésors du ciel, elle ne songeait pas à disposer des choses inférieures que Dieu n'avait pas mises en sa main!

Dans cet état glorieux où vous paraît l'Église romaine, et les rois et les royaumes sont trop heureux d'avoir à lui obéir. Quel aveuglement quand des royaumes chrétiens ont cru s'affranchir en secouant, disaient-ils, le joug de Rome qu'ils appelaient un joug étranger, comme si l'Église avait cessé d'être universelle, ou que le lien commun qui fait de tant de royaumes un seul royaume de Jésus-Christ, pût devenir étranger à des chrétiens! Quelle erreur quand des rois ont cru se rendre plus indépendants en se rendant maîtres de la religion, au lieu que la religion, dont l'autorité rend leur majesté inviolable, ne peut être pour leur propre bien trop indépendante, et que la grandeur des rois est d'être si grands qu'ils ne puissent, non plus que Dieu dont ils sont l'image, se nuire à eux-mêmes, ni par conséquent à la religion qui est l'appui de leur trône! Dieu préserve nos rois très chrétiens de prétendre à l'empire des choses sacrées, et qu'il ne leur vienne jamais une si détestable envie de régner! Ils n'y ont jamais pensé. Invincibles envers toute autre puissance et toujours humbles devant le Saint-Siège, ils savent en quoi consiste la véritable hauteur. Ces princes, également religieux et magnanimes, n'ont pas moins méprisé que détesté les extrémités auxquelles on ne se laisse emporter que par désespoir et par faiblesse. L'Église de France est zélée pour ses libertés[2] : elle a raison, puisque

1. *Discrétion*, ce serait plutôt *discernement*.
2. *Concil. Bitur.*, cap. *De Elect.*

le grand concile d'Éphèse nous apprend[1] que ces libertés particulières des églises sont un des fruits de la rédemption par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis : et il est certain qu'en matière de religion et de conscience des libertés modérées entretiennent l'ordre de l'Église et y affermissent la paix. Mais nos pères nous ont appris à soutenir ces libertés sans manquer au respect; et, loin d'en vouloir manquer, nous croyons au contraire que le respect inviolable que nous conserverons pour le Saint-Siège nous sauvera des blessures qu'on voudrait nous faire sous un nom qui nous est si cher et si vénérable. Sainte Église romaine, mère des églises et mère de tous les fidèles, Église choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. *Si je t'oublie*, Église romaine, *puissé-je m'oublier moi-même! Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de tous mes cantiques de réjouissance. Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ*[2].

Mais vous qui nous écoutez, puisque vous nous voyez marcher sur les pas de nos ancêtres, que reste-t-il, Chrétiens, sinon qu'unis à notre assemblée avec une fidèle correspondance vous nous aidiez de vos vœux? *Souvent*, dit un ancien Père[3], *les lumières de ceux qui enseignent viennent des prières de ceux qui écoutent : Hoc accipit doctor quod meretur auditor*[4]. Tout ce qui se fait de bien dans l'Église, et même par les pasteurs, se fait, dit saint Augustin[5], par les secrets gémissements de ces colombes innocentes qui sont répandues par toute la terre. Ames simples, âmes cachées aux yeux des hommes, et cachées principalement à vos propres yeux, mais qui connaissez Dieu et que Dieu connaît :

1. *Conc. Ephes.*, act. VII.
2. *Ps.* CXXXVI, 6.
3. S. Petr. Chrysol., *Serm.* LXXXVI.
4. C'est la pensée que Bossuet a développée dans le sermon *Sur la parole de Dieu* : « Ce sont les auditeurs fidèles qui font les prédicateurs évangéliques. » Cf. p. 183.
5. *De Bapt. con. Donat.*, lib. III, n. 22, 23.

où êtes-vous dans cet auditoire, afin que je vous adresse ma parole? Mais sans qu'il soit besoin que je vous connaisse, ce Dieu qui vous connaît, qui habite en vous, saura bien porter mes paroles qui sont les siennes dans votre cœur. Je vous parle donc sans vous connaître, âmes dégoûtées du siècle. Ah! comment avez-vous pu en éviter la contagion? Comment est-ce que cette face extérieure du monde ne vous a pas éblouies? Quelle grâce vous a préservées de la vanité : de la vanité que nous voyons si universellement régner? Personne ne se connaît : on ne connaît plus personne : les marques des conditions sont confondues : on se détruit pour se parer : on s'épuise à dorer un édifice dont les fondements sont écroulés, et on appelle se soutenir que d'achever de se perdre. Ames humbles, âmes innocentes, que la grâce a désabusées de cette erreur et de toutes les illusions du siècle, c'est vous dont je demande les prières : en reconnaissance du don de Dieu dont le sceau est en vous, priez sans relâche pour son Église : priez, fondez en larmes devant le Seigneur : priez, justes; mais priez, pécheurs; prions tous ensemble : car si Dieu exauce les uns pour leur mérite, il exauce aussi les autres pour leur pénitence. C'est un commencement de conversion que de prier pour l'Église.

Priez donc tous ensemble, encore une fois, que ce qui doit finir[1] finisse bientôt. Tremblez à l'ombre même de la division : songez au malheur des peuples qui ayant rompu l'unité se rompent en tant de morceaux, et ne voient plus dans leur religion que la confusion de l'enfer et l'horreur de la mort. Ah! prenons garde que ce mal ne gagne. Déjà nous ne voyons que trop parmi nous de ces esprits libertins, qui, sans savoir ni la religion, ni ses fondements, ni ses origines, ni sa suite, *blasphèment ce qu'ils ignorent et se corrompent dans ce qu'ils savent : nuées sans eau,* poursuit l'apôtre saint Jude[2], docteurs sans doctrine, qui pour toute autorité ont

1. *Ce qui doit finir*, c'est la lutte entre le sacerdoce et l'empire, entre Innocent XI et Louis XIV.

2. *Quæcumque quidem ignorant, blasphemant; quæcumque autem naturaliter tanquam muta animalia norunt, in his corrumpuntur, nubes sine aquâ, quæ a*

leur hardiesse, et pour toute science leurs décisions précipitées : *arbres deux fois morts et déracinés* : morts premièrement parce qu'ils ont perdu la charité ; mais doublement morts, parce qu'ils ont encore perdu la foi ; et entièrement *déracinés* puisque, déchus de l'une et de l'autre, ils ne tiennent à l'Église par aucune fibre : *astres errants* qui se glorifient dans leurs routes nouvelles et écartées, sans songer qu'il leur faudra bientôt disparaître[1]. Opposons à ces esprits légers et à ce charme trompeur de la nouveauté la pierre sur laquelle nous sommes fondés et l'autorité de nos traditions où tous les siècles passés sont renfermés, et l'antiquité qui nous réunit à l'origine des choses. Marchons dans les sentiers de nos pères ; mais marchons dans les anciennes mœurs, comme nous voulons marcher dans l'ancienne foi. Allez, Chrétiens, dans cette voie d'un pas ferme : allons à la tête de tout le troupeau, Messeigneurs, plus humbles et plus soumis que tout le reste : zélés défenseurs des canons, autant de ceux qui ordonnent la régularité de nos mœurs que de ceux qui ont maintenu l'autorité sainte de notre caractère, et soigneux de les faire paraître dans notre vie plus encore que dans nos discours : afin que quand le Prince des pasteurs et le Pontife éternel apparaîtra, nous puissions lui rendre un compte fidèle et de nous et du troupeau qu'il nous a commis, et recevoir tous ensemble l'éternelle bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

ventis circumferuntur, arbores autumnales, infructuosæ, bis mortuæ, eradicatæ. Sidera errantia. — *Jud.* 10, 12, 13.

1. Comparez ce passage avec un autre encore plus beau à la fin du premier point du *Sermon sur la divinité de la Religion* (p. 363).

XXIII

SERMON POUR LE JOUR DE NOEL

PRÊCHÉ A MEAUX, LE 25 DÉCEMBRE 1691[1].

[*Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*
Celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël. — Luc., II, 34.]

Celui-ci, cet enfant qui vient de naître, dont les anges célèbrent la naissance, que les bergers viennent adorer dans sa crèche, que les mages viendront bientôt rechercher des extrémités de l'Orient, que vous verrez dans quarante jours présenté au temple et mis entre les mains du vieillard Siméon : « Cet enfant, dis-je, est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël[2] », non seulement parmi les gentils, mais encore dans le peuple de Dieu et dans l'Église qui est le vrai Israël, « et pour être en butte aux contradictions; et votre âme sera percée d'une épée, » et tout cela se fera, » afin que les pensées que plusieurs tiennent cachées dans leurs cœurs soient découvertes[3]. »

La religion est un sentiment composé de crainte et de joie : elle inspire de la terreur à l'homme[4], parce qu'il est pécheur; elle lui inspire de la joie, parce qu'il espère la rémission de ses péchés; elle lui inspire de la terreur parce que Dieu est juste; et de la joie parce qu'il est bon. Il faut que l'homme tremble et qu'il soit saisi de frayeur lorsqu'il sent en lui-même tant de mauvaises inclinations; mais il faut qu'il se réjouisse et qu'il se console quand il voit venir

1. Pas de ms. — Déforis, IV, p. 377. — Lachat, VIII, 279. C'est sur une copie de l'abbé Ledieu, à qui Bossuet l'avait dicté pour une religieuse de Jouarre, que Déforis a publié ce sermon; comme le *Sermon sur la Passion* (cf. p. 301), il a l'avantage de présenter sous sa forme définitive la pensée de Bossuet; mais le *Sermon sur la Passion* est complet, celui-ci n'est qu'un abrégé dont l'étude pourrait être bien intéressante.

2. La suite du discours prouve clairement que c'était le texte choisi par Bossuet.

3. *Et in signum cui contradicetur; et tuam ipsius animam pertransibit gladius, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes. — Luc.*, II, 35.

4. De la foi d'un chrétien les mystères terribles,
a dit Boileau.

un sauveur et un médecin pour le guérir. C'est pourquoi le Psalmiste chantait : « Réjouissez-vous devant Dieu avec tremblement [1] : » réjouissez-vous par rapport à lui, mais tremblez par rapport à vous, parce qu'encore que par lui-même il ne vous apporte que du bien, vos crimes et votre malice [2] pourront peut-être l'obliger à vous faire du mal. C'est donc pour cette raison que Jésus-Christ est établi non seulement pour la résurrection, mais encore pour la ruine de plusieurs en Israël. Et vous ne trouverez pas mauvais que j'anticipe ce discours [3] prophétique du saint vieillard Siméon, pour vous donner une idée parfaite du mystère de Jésus-Christ qui naît aujourd'hui.

C'était un des caractères du Messie promis à nos pères d'être tout ensemble et un sujet de consolation et un sujet de contradiction, une pierre fondamentale sur laquelle on doit s'appuyer, et une pierre d'achoppement et de scandale contre laquelle on se heurte et on se brise. Les deux princes des apôtres nous ont appris unanimement cette vérité. Saint Paul, dans l'*Épître aux Romains* : « Cette pierre sera pour vous une pierre de scandale, et quiconque croit en lui ne sera point confondu [4]. » Le voilà donc tout ensemble et le fondement de l'espérance et le sujet des contradictions du genre humain. Mais il faut encore écouter le prince des apôtres : « C'est ici, dit-il, la pierre de l'angle, la pierre qui soutient et qui unit tout l'édifice ; et quiconque croit en celui qui est figuré par cette pierre, ne sera point confondu [5]. » Mais c'est aussi une pierre d'achoppement et de scandale, qui fait tomber ou qui met en pièces tout ce qui se heurte contre elle. Mais il faut que les disciples se taisent quand le maître parle lui-même. C'est Jésus-Christ qui répond aux disciples de saint Jean-Baptiste : « Bienheu-

1. *Servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore.* — *Ps.*, II, 11.
2. Votre *perversité*, sens du latin *malitia*.
3. Nous dirions *anticiper sur* ; la construction adoptée par Bossuet est conforme à l'étymologie *ante*, *capio* ; d'ailleurs il veut dire : *empiéter par avance*.
4. *Ecce pono in Sion lapidem offensionis, et petram scandali : et omnis qui credit in eum non confundetur.* — *Rom.*, IX, 33.
5. *Ecce pono in Sion lapidem summum angularem... et qui crediderit in eum non confundetur.* — I *Petr.*, II, 6, 7.

reux sont ceux, dit-il, à qui je ne suis pas une occasion de scandale[1] ! » Quoique je fasse tant de miracles, qui font voir au genre humain que je suis le fondement de son espérance, on est cependant trop heureux quand on ne trouve point en moi une occasion de se scandaliser ; tant le genre humain est corrompu, tant les yeux sont faibles pour soutenir la lumière, tant les cœurs sont rebelles à la vérité ! Et pour porter cette vérité jusqu'au premier principe, c'est Dieu même qui est primitivement en ruine et en résurrection[2] au genre humain ; car s'il est le sujet des plus grandes louanges, il est aussi en butte aux plus grands blasphèmes. Et cela c'est un effet comme naturel de sa grandeur, parce qu'il faut nécessairement que la lumière qui éclaire les yeux sains éblouisse et confonde les yeux malades. Et Dieu permet que le genre humain se partage sur son sujet, afin que ceux qui le servent, en voyant ceux qui le blasphèment, reconnaissent la grâce qui les discerne et lui aient l'obligation de leur soumission. C'était donc en Jésus-Christ un caractère de divinité d'être en butte aux contradictions des hommes, d'être en ruine aux uns et en résurrection aux autres. Et pour entrer plus profondément dans un si grand mystère, je trouve que Jésus-Christ est une occasion de contradiction et de scandale dans les trois principaux endroits par lesquels il s'est déclaré notre Sauveur : dans l'état de sa personne, dans la prédication de sa doctrine, dans l'institution de ses sacrements. Qu'est-ce qui choque dans l'état de sa personne ? Sa profonde humiliation. Qu'est-ce qui choque dans sa prédication et dans sa doctrine ? Sa sévère et inexorable vérité. Qu'est-ce qui choque dans l'institution de ses sacrements ? Je le dirai pour notre confusion, c'est sa bonté et sa miséricorde même.

PREMIER POINT

« Au commencement le Verbe était ; et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes choses ont été faites

1. *Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me. — Matth.*, XI, 6.
2. *Pour la ruine ;* Bossuet traduit littéralement *in ruinam et in resurrectionem.*

par lui[1]. » Ce n'est pas là ce qui scandalise les sages du monde : ils se persuadent facilement que Dieu fait tout par son Verbe, par sa parole, par sa raison[2]. Les philosophes platoniciens[3], dit saint Augustin, admiraient cette parole et ils y trouvaient de la grandeur, que le Verbe fût la lumière qui éclairait tous les hommes qui venaient au monde[4]; que la vie fût en lui comme dans sa source, d'où elle se répandait sur tout l'univers, et principalement sur toutes les créatures raisonnables. Ils étaient prêts à écrire en caractères d'or ces beaux commencements de l'Évangile de saint Jean[5]. Si le christianisme n'eût eu à prêcher que ces grandes et augustes vérités, quelque inaccessible qu'en fût la hauteur, ces esprits qui se piquaient d'être sublimes se seraient fait un honneur de les croire et de les établir; mais ce qui les a scandalisés, c'est la suite de cet Évangile : « Le Verbe a été fait homme; » et, ce qui paraît encore plus faible : « Le Verbe a été fait chair[6]; » ils n'ont pu souffrir que ce Verbe, dont on leur donnait une si grande idée, fût descendu si bas. La parole de la croix leur a été une folie encore plus grande. Le Verbe né d'une femme, le Verbe né dans une crèche, pour en venir enfin à la dernière humiliation du Verbe expirant sur une croix : c'est ce qui a révolté ces esprits superbes. Car ils ne voulaient point comprendre que la première vérité qu'il y eût à apprendre à l'homme, que son orgueil avait perdu, était de s'humilier. Il fallait donc qu'un Dieu qui venait pour être le docteur du genre

1. *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum... Omnia per ipsum facta sunt. — Joan.*, I, 1, 3.

2. On a déjà vu (p. 66, note 1) que tel est en effet le sens de Λόγος, que traduit *verbum*.

3. C.-à-d. les néoplatoniciens de l'École d'Alexandrie.

4. *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. — Joan.*, I, 9.

5. « Quod initium sancti Evangelii, cui nomen est secundum Joannem, quidam Platonicus, sicut a sancto sene Simpliciano, qui postea Mediolanensi ecclesiæ præsedit episcopus, solebamus audire, aureis litteris conscribendis, et per omnes ecclesias in locis eminentissimis proponendam esse dicebat. Sed ideo viluit superbis Deus ille magister, quia *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* : ut parum sit miseris quod ægrotant, nisi se in ipsâ etiam ægritudine extollant, et de medicinâ quâ sanari poterant erubescant. Non enim hoc faciunt ut erigantur, sed ut cadendo gravius affligantur. » S. August., *De Civit. Dei*, lib. X, cap. XXI. — Note de Déforis.

6. *Et verbum caro factum est. — Joan.*, I, 14.

humain, nous apprit à nous abaisser, et que[1] le premier pas qu'il fallait faire pour être chrétien, c'était d'être humble. Mais les hommes enflés de leur vaine science, n'étaient pas capables de faire un pas si nécessaire. « Autant qu'ils s'approchaient de Dieu par leur intelligence, autant s'en éloignaient-ils[2] par leur orgueil : » *Quantùm propinquaverunt intelligentiâ, tantùm superbiâ recesserunt*, dit excellemment saint Augustin[3].

Mais, direz-vous, on leur prêchait la résurrection de Jésus-Christ et son ascension triomphante dans les cieux : ils devaient donc entendre que ce Verbe, que cette Parole, que cette Sagesse incarnée était quelque chose de grand. Il est vrai; mais tout le fond de ces grands mystères était toujours un Dieu fait homme, c'était un homme qu'on élevait si haut, c'était une chair humaine et un corps humain qu'on plaçait au plus haut des cieux. C'est ce qui leur paraissait indigne de Dieu; et quelque haut qu'il montât après s'être si fort abaissé, ils ne trouvaient pas que ce fût un remède à la dégradation qu'ils s'imaginaient dans la personne du Verbe fait chair. C'est par là que cette personne adorable leur devint méprisable et odieuse : méprisable, parce qu'elle s'était abaissée; odieuse, parce qu'elle les obligeait de s'abaisser à son exemple. C'est ainsi qu'il a été établi pour la ruine de plusieurs : *Positus in ruinam*. Mais en même temps il est aussi la résurrection de plusieurs, parce que, pourvu qu'on veuille imiter ses humiliations, on apprendra de lui à s'élever de la poussière[4]. Humiliez-vous donc, âmes chrétiennes, si vous voulez vous relever avec Jésus-Christ.

Mais, ô malheur! les chrétiens ont autant de peine à apprendre cette humble leçon qu'en ont eu les sages et les grands du monde. Loin d'imiter Jésus-Christ, dont la naissance a été si humble, chacun oublie la bassesse de la sienne. Cet homme qui s'est élevé par son industrie[5], et peut-être par ses crimes, ne veut pas se souvenir dans quelle pauvreté il

1. Voir au sujet de cette anacoluthe, p. 17, note 2.
2. V. au sujet de cette construction, p. 79, note 6.
3. *Contra Julian.*, lib. IV, cap. III.
4. *A sortir de la poussière*, c'est ainsi que l'on dit *s'élever de terre*.
5. Par son *habileté*, sens du latin *industria*.

était né. Mais ceux qui sont nés quelque chose dans l'ordre du monde, songent-ils bien quel est le fond de leur naissance, combien elle a été faible, combien impuissante et destituée [1] par elle-même de tout secours? Se souviennent-ils de ce que disait, en la personne d'un roi, le divin auteur du livre de la *Sagesse?* « Je suis venu au monde en gémissant comme les autres [2]. » De quoi donc se peut vanter l'homme qui vient au monde, puisqu'il y vient en pleurant, et que la nature ne lui inspire point d'autres pressentiments dans cet état que celui qu'il a de ses misères? Entrons donc dans de profonds sentiments de notre bassesse, et descendons avec Jésus-Christ, si nous voulons monter avec lui. « Il est monté, dit saint Paul [3], au plus haut des cieux, parce qu'il est auparavant descendu au plus profond des abîmes. Ne descendons pas seulement avec lui dans une humble reconnaissance des infirmités et des bassesses de notre nature; descendons jusqu'aux enfers, en confessant que c'est de là qu'il nous a tirés: et non seulement des enfers où étaient les âmes pieuses avant sa venue, ou des prisons souterraines où étaient les âmes imparfaites qui avaient autrefois été incrédules; mais du fond même des enfers où les impies, où Caïn, où le mauvais riche étaient tourmentés avec les démons. C'est jusque-là qu'il nous faut descendre, jusque dans ces brasiers ardents, jusque dans ce chaos horrible et dans ces ténèbres éternelles, puisque c'est là que nous serions sans sa grâce. Anéantissons à son exemple tout ce que nous sommes. Car considérons, mes bien-aimés, qu'est-ce qu'il a anéanti en lui-même. « Comme il était, dit saint Paul, dans la forme et la nature de Dieu, il n'a pas cru que ce fût à lui un attentat de se porter pour égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave, ayant été fait semblable aux hommes [4]. » Ce n'est donc pas seulement la forme d'esclave qu'il a comme

1. Latin *destitutus*, privé, dépourvu de.
2. *Primam vocem similem omnibus emisi plorans. — Sap.*, VII, 3.
3. *Quod ascendit, quid est, nisi quia et descendit primum in inferiores partes terræ? — Ephes.*, IV, 9.
4. *Qui quum in formâ Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo; sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus. — Philip.*, II, 6, 7.

anéantie en lui-même; mais il a anéanti autant qu'il a pu jusqu'à la forme de Dieu, en la cachant sous la forme d'esclave et suspendant pour ainsi parler son action toute-puissante et l'effusion de sa gloire; poussant l'obéissance jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix [1]; la poussant jusqu'au tombeau, et ne commençant à se relever que lorsqu'il fut parvenu à la dernière extrémité de la bassesse. Ne songeons donc à nous relever non plus que lui, que lorsque nous aurons goûté son ignominie dans toute son étendue, et que nous aurons bu tout le calice de ses humiliations. Alors il ne nous sera pas en ruine, mais en résurrection, en consolation et en joie.

SECOND POINT

Mais pour nous jeter dans ces profondeurs, laissons-nous confondre par la vérité de sa doctrine. C'est la seconde source des contradictions qu'il a eu à essuyer sur la terre. Il n'a eu à y trouver que des pécheurs, et il semblait que des pécheurs ne devaient non plus s'opposer à un Sauveur que des malades à un médecin. Mais c'est qu'ils étaient pécheurs, et cependant qu'ils n'étaient pas humbles. Toutefois qu'y avait-il de plus convenable à un pécheur que l'humilité et l'humble aveu de ses fautes? C'est ce que Jésus-Christ n'a pu trouver parmi les hommes. Il a trouvé des pharisiens pleins de rapines, d'impuretés et de corruption; il a trouvé des docteurs de la loi, qui, sous prétexte d'observer les plus petits commandements avec une exactitude surprenante, violaient les plus grands. Et ce qui les a soulevés contre le Fils de Dieu, c'est ce qu'il a dit lui-même en un mot : « Je suis venu au monde comme la lumière; et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises [2]. »

C'est pourquoi Jésus a été plus que Moïse, plus que Jérémie, plus que tous les autres prophètes, un objet de contra-

1. *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* — *Philip*, II, 8.

2. *Lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem; erant enim eorum mala opera.* — *Joan.*, III, 19.

diction, de murmure et de scandale à tout le peuple. « C'est un prophète, ce n'en est pas un : c'est le Christ; le Christ peut-il venir de Nazareth? peut-il venir quelque chose de bon de Galilée[1]? Quand le Christ viendra, on ne saura d'où il vient; mais nous savons d'où vient celui-ci[2]. C'est un blasphémateur et un impie qui se fait égal à Dieu[3], qui enseigne à violer le jour du sabbat[4]. C'est un Samaritain et un schismatique[5]; c'est un rebelle et un séditieux, qui empêche de payer le tribut à César[6]; c'est un homme de plaisir et de bonne chère, qui aime les grands repas des publicains et des pécheurs[7]; il est possédé du malin esprit, et c'est en son nom qu'il délivre les possédés[8]. » En un mot, c'est un trompeur, c'est un imposteur; ce qui enfermait le comble de tous les outrages, et ce qui fait aussi qu'on lui préfère un voleur de grand chemin et un assassin. Lequel des prophètes a été en butte à de plus étranges contradictions? Il le fallait ainsi, puisque portant aux hommes plus près que n'avait fait aucun des prophètes, et avec un éclat plus vif, la vérité qui les condamnait, il fallait qu'il soulevât contre lui tous les esprits jusqu'aux derniers excès : c'est pourquoi la rébellion n'a jamais été portée plus loin. Il fait des miracles que jamais personne n'avait faits, et il ne laissait aucune excuse à l'infidélité des hommes. Mais plus la conviction était manifeste, plus le soulèvement devait être brutal et insensé. Car voyez jusqu'où ils portent leur fureur : il avait ressuscité un mort de quatre jours en présence de tout le peuple; et non seulement c'est ce qui les détermine à le faire mourir, mais ils veulent faire mourir avec lui celui

1. *Hic est vere propheta. Alii dicebant : Hic est Christus. Quidam autem dicebant; numquid a Galilæâ venit Christus? — Joan.*, VII, 40, 41.
2. *Hunc scimus unde sit : Christus autem quum venerit, nemo scit unde sit. — Ibid.*, 27.
3. *De bono opere non lapidamus te, sed de blasphemiâ, et quia tu, homo quum sis, facis teipsum Deum. — Ibid.*, X, 33.
4. *Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit. — Ibid.*, IX, 16.
5. *Nonne bene dicimus nos quia Samaritanus es tu et dæmonium habes? — Ibid.*, VIII, 48.
6. *Hunc invenimus... prohibentem tributa dare Cæsari. — Luc.*, XXIII, 7.
7. *Ecce homo vorax et potator vini, publicanorum et peccatorum amicus. — Matth.*, XI, 19.
8. *Hic non ejicit dæmones nisi in Beelzebud principe dæmoniorum. — Ibid.*, XII, 24.

qu'il avait ressuscité, afin d'ensevelir dans un même oubli et le miracle, et celui qui en était l'auteur, et celui qui en était le sujet, parce qu'encore qu'ils sussent bien que Dieu, qui avait fait un si grand miracle, pouvait bien le réitérer quand il voudrait, ils osaient bien espérer qu'il ne le voudrait pas faire, ni renverser si souvent les lois de la nature. Voilà jusqu'où ils poussent leurs complots; et jamais la vérité n'avait été plus en butte aux contradictions, parce que jamais elle n'avait été plus claire ni plus convaincante, ni pour ainsi parler plus souveraine. C'est donc alors que les pensées que plusieurs tenaient cachées dans leurs cœurs furent découvertes. Et quelle fut la noire pensée qui fut alors découverte? Que l'homme ne peut souffrir la vérité; qu'il aime mieux ne pas voir son péché pour avoir occasion d'y demeurer, que de le voir et le reconnaître pour être guéri; et en un mot que le plus grand ennemi qu'ait l'homme, c'est l'homme même. Voilà cette secrète et profonde pensée du genre humain, qui devait être révélée à la présence de Jésus-Christ et à sa lumière : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.*

Prenez donc garde, mes Frères, de ne pas imiter ces furieux[1]. Tu t'enfonces dans le crime, malheureux pécheur; et à mesure que tu t'y enfonces les lumières de ta conscience s'éteignent; et cette parole de Jésus-Christ s'accomplit encore : « Vous voulez me faire mourir, parce que ma parole ne prend point en vous[2]. » Les lumières de ta conscience et cette secrète persécution qu'elle te fait dans ton cœur ne t'émeuvent pas; pour cela tu les veux éteindre : les vérités de l'Évangile te sont un scandale; tu commences à les combattre, non point par raison, car tu n'en as point, et « les témoignages de Dieu sont trop croyables[3], » mais par paresse, par aveuglement, par fureur. Il n'y a plus devant tes yeux et dans le fond de ton cœur qu'une petite lumière; et

1. *Prendre garde* signifiant *prendre ses précautions, cavere*, c'était avec raison que l'on disait, au dix-septième siècle, avec une négation : *Prenez garde de ne pas imiter.*

2. *Quæritis me interficere, quia sermo meus non capit in vobis.* — *Joan.*, VIII, 37.

3. *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* — *Ps.*, XCII, 5.

sa faiblesse fait voir qu'elle n'est plus en toi que pour un peu de temps : *Adhuc modicum lumen in vobis est*[1] : « La lumière est encore en vous pour un peu de temps. » Au reste, mon cher frère, c'est Jésus-Christ qui te luit encore, qui te parle encore par ce faible sentiment : marche donc à la faveur de cette lumière, de peur que les ténèbres ne t'enveloppent; et celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va[2]; il choppe[3] à chaque pas, à chaque pas il se heurte contre la pierre, et tous les chemins sont pour lui des précipices.

TROISIÈME POINT

Mais ce qu'il y a ici de plus étrange, c'est que le dernier sujet du scandale qui a soulevé le monde contre Jésus-Christ, c'est sa bonté. Si dans le temps de sa passion et dans tout le cours de sa vie, on a poussé les outrages jusqu'à la dernière extrémité, c'est à cause « qu'il se livrait à l'injustice, » comme dit l'apôtre saint Pierre[4]; qu'il se laissait frapper impunément, comme un agneau innocent se laisse tondre, et se laisse même mener à l'autel pour y être égorgé comme une victime; c'est que, s'il fait des miracles, c'est pour faire du bien à ses ennemis, et non pas pour empêcher le mal qu'ils lui voulaient faire. C'est de là qu'est venu le grand scandale que le monde a vu arriver dans Israël, à l'occasion de Jésus-Christ. Mais voici, dans le vrai Israël et dans l'Église de Dieu, le grand scandale. Parce que dans l'institution de ses sacrements Jésus-Christ n'a point voulu donner de bornes à ses bontés, les chrétiens n'en donnent point à leurs crimes. On a reproché au Sauveur l'efficace[5] toute-puissante de son baptême, où tous les crimes étaient également expiés; et Julien l'Apostat a bien osé dire que c'était inviter le monde à faire mal[6]. Mais la clémence du Sauveur ne s'en tient pas là. Novatien et ses sectateurs

1. *Joan.*, XII, 35.
2. *Qui ambulat in tenebris nescit quo vadat.* — *Ibid.*
3. Expression heureuse dont il faut regretter la perte.
4. *Tradebat autem judicanti se iniuste.* — I *Petr.*, II, 23.
5. V. p. 177, note 1.
6. Apud S. Cyrill. Alex., lib. VII, *Contra Julian.*

en ont eu honte : ils ont tâché de renfermer la miséricorde du Sauveur dans le baptême, ôtant tout remède à ceux qui n'avaient pas profité de celui-là. L'Église les a condamnés, et la miséricorde qu'elle prêche est si grande, qu'elle ouvre encore une entrée pour le salut à ceux qui ont violé la sainteté du baptême et souillé le temple de Dieu en eux-mêmes. Restreignons-nous donc du moins, et ne donnons qu'une seule fois la pénitence, comme on faisait dans les premiers temps. Non, mes Frères, la miséricorde de Jésus-Christ va encore plus loin : il n'a point mis de bornes à la rémission des péchés. Il a dit sans restriction : « Tout ce que vous remettrez, tout ce que vous délierez[1]. » Il a dit à tous ses ministres en la personne de saint Pierre : « Vous pardonnerez non seulement sept fois, mais jusqu'à sept fois septante fois[2]. » C'est que le prix de son sang est infini : c'est que l'efficace de sa mort n'a point de bornes : et c'est là aussi le grand scandale qui paraît tous les jours dans Israël ; on dit : Je pécherai encore, parce que j'espère faire pénitence. Que ce discours est insensé ! Sans doute faire pénitence, ce n'est autre chose que se repentir. Quand on croit qu'on se repentira de quelque action, c'est une raison pour ne la pas faire. Si vous faites cela, dit-on tous les jours, vous vous en repentirez. Mais à l'égard de Dieu, le repentir devient l'objet de notre espérance ; et on ne craint point de pécher, parce qu'on espère de se repentir un jour[3]. Il fallait donc encore que cette absurde pensée fût révélée à la venue de Jésus-Christ : *Ut revelentur cogitationes*. Mais, Chrétien, tu n'y penses pas quand tu dis que tu feras pénitence et que tu te repentiras, et que tu fais servir ce repentir futur à ta licence : tu renverses la nature, tu introduis un prodige dans le monde. C'est en effet que ton repentir ne sera pas un repentir véritable, mais une erreur dont tu te flatteras dans ton crime.

1. *Quæcumque solveritis...* — *Matth.*, XVIII, 18.
2. *Domine, quoties peccabit in me frater meus, et dimittam ei? usque septies? Dicit illi Jesus : Non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies.* — *Ibid.*, 22.
3. Voir dans le *Sermon sur la divinité de la Religion*, (p. 374), le développement de cette pensée.

Tremblez donc, tremblez, mes Frères, et craignez qu'en abusant de l'esprit de la pénitence pour vous autoriser dans vos péchés, vous ne commettiez à la fin ce péché contre le Saint-Esprit, qui ne se remet ni en ce monde ni en l'autre. Car enfin s'il est véritable qu'il n'y a point de péché que le sang de Jésus-Christ ne puisse effacer et que sa miséricorde ne puisse remettre, il n'est pas moins véritable qu'il y en aura un qui ne sera jamais remis; et comme vous ne savez pas si ce ne sera point le premier que vous commettrez, et qu'il y a au contraire grand sujet de craindre que Dieu se lassera de vous pardonner, puisque toujours vous abusez de son pardon, craignez tout ce que fera une bonté rebutée, qui changera en supplices toutes les grâces qu'elle vous a faites. Venez contempler tous les mystères du Sauveur : regardez l'endroit par où ils vous peuvent tourner à ruine, et celui par où ils vous peuvent être en consolation et en joie : et au lieu de regarder sa bonté comme un titre pour l'offenser plus facilement, regardez-la comme un motif le plus pressant pour enflammer votre amour, afin que passant vos jours dans les consolations qui accompagnent la rémission des péchés, vous arriviez au bienheureux séjour d'où le péché et les larmes seront éternellement bannies. C'est la grâce que je vous souhaite avec la bénédiction[1] du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

1. Ces derniers mots suffiraient à prouver que ce sermon est de Bossuet évêque, les simples prêtres n'ont pas le droit de bénir ainsi.

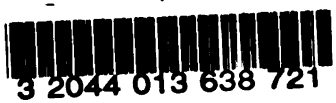
TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS	1
I. SERMON SUR LA LOI DE DIEU (1653-1656?)	1
II. SERMON POUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE (1655 ou 1656)	37
III. PANÉGYRIQUE DE SAINT BERNARD (20 août 1655)	63
IV. SERMON SUR L'ÉMINENTE DIGNITÉ DES PAUVRES DANS L'ÉGLISE (février 1659)	97
V. PANÉGYRIQUE DE L'APÔTRE SAINT PAUL (29 juin 1659?)	116
VI. SERMON SUR L'HONNEUR DU MONDE (21 mars 1660)	141
VII. SERMON SUR LA PRÉDICATION (13 mars 1661)	172
VIII. SERMON SUR LA NÉCESSITÉ DES SOUFFRANCES (10 avril 1661)	196
IX. SERMON SUR LA PROVIDENCE (8 ou 10 mars 1662)	223
X. SERMON SUR L'AMBITION (19 mars 1662)	242
XI. SERMON SUR LA MORT (22 mars 1662)	262
XII. SERMON SUR LES DEVOIRS DES ROIS (2 avril 1662)	281
XIII. SERMON SUR LA PASSION (7 avril 1662)	301
XIV. SERMON SUR LA VIGILANCE (29 novembre 1665)	324
XV. SERMON SUR LA DIVINITÉ DE LA RELIGION (6 décembre 1665)	353
XVI. SERMON SUR L'ENFANT PRODIGUE (28 mars 1666)	367
XVII. SERMON SUR LA JUSTICE (17 avril 1666)	398
XVIII. PANÉGYRIQUE DE SAINT ANDRÉ, APÔTRE (30 novembre 1668)	431
XIX. SERMON SUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS (1er novembre 1669)	451
XX. SERMON POUR LA PROFESSION DE Mme DE LA VALLIÈRE (4 juin 1675)	475
XXI. SERMON POUR LE JOUR DE PAQUES (6 avril 1681)	498
XXII. SERMON SUR L'UNITÉ DE L'ÉGLISE (9 novembre 1681)	531
XXIII. SERMON POUR LE JOUR DE NOEL (25 décembre 1691)	586

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE Ve EUGÈNE BELIN ET FILS.

This preservation photocopy was made
at BookLab, Inc. in compliance with copyright law.
The paper meets the requirements of ANSI/NISO
Z39.48-1992 (Permanence of Paper)

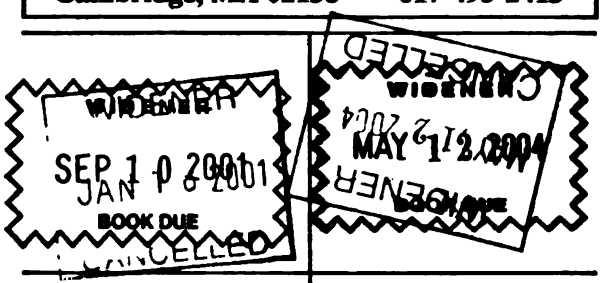
Austin 1995



The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

Non-receipt of overdue notices does ***not*** *exempt the borrower from overdue fines.*

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2413



Please handle with care.
Thank you for helping to preserve library collections at Harvard.